10.31.07.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division BS1197

Section .L47

V.2

HISTOIRE
D'ISRAEL

HISTOIRE
D'ISRAEL

PAR

E. LEDRAIN

DEUXIÈME PARTIE

SE TERMINANT A LA RÉPRESSION
DE LA RÉVOLTE JUIVE, SOUS ADRIEN

(An 135 après J.-C.)

AVEC UN APPENDICE

PAR M. JULES OPPERT
Membre de l'Institut

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXII

AVERTISSEMENT

Ce *tome II commence par l'histoire des nabis. Nul ne les a mieux compris que le plus illustre de nos contemporains, dans les livres duquel on retrouve du reste quelque chose des belles visions d'Isaïe et d'Ézéchiel. Combien de fois il a répété ce vieux chant hébreu :*

O Iahvé! qui sera ton compagnon de tente?
Qui habitera sur la montagne de ton sanctuaire?
Celui qui marche avec intégrité
Et agit avec justice,
Qui dit la vérité dans son cœur,
Et ne piétine sur personne avec sa langue!

Voilà bien, dans ce psaume, la formule même du culte pur conçu par les nabis.

Ce n'est pas le sacrifice, mais l'intégrité du cœur qui fait le véritable serviteur d'Iahvé. En face du prêtre, le prophète ne cessait de proclamer cette vérité.

Cependant, il le faut avouer, le sacerdoce représentait mieux en Israël la tolérance dogmatique. Les

rites accomplis, les victimes immolées, les coins de l'autel arrosés de sang, les prêtres s'asseyaient à des festins, où ils se livraient parfois à des conversations sceptiques, plaçant sur la même ligne le bien et le mal. Pendant que les nabis exhortaient à la sagesse, sous prétexte qu'elle reçoit toujours sa rétribution, il devait échapper aux prêtres des mots charmants, comme celui-ci : « Il y a donc un jour dans l'année où la vertu est récompensée ». — Ce fut dans leur rang qu'à l'époque grecque se recrutèrent les hellénisants et les sadducéens.

Ennemis de l'étranger, créateurs du mosaïsme, les prophètes entouraient Israël comme d'un mur pour le préserver de tout contact avec les gentils. Ils en voulaient faire un peuple séparé, comme un petit troupeau conduit par Iahvé. Ce fut grâce à eux, du reste, que disparut la notion première du dieu de la foudre résidant, comme l'a dépeint M. Renan, sur le Sinaï, son Olympe. Iahvé devint, peu à peu, le dieu unique, tout-puissant, maître du ciel et de la terre, mais se complaisant tout particulièrement sur Zion, le mont de son héritage.

Le prophétisme, dont il y avait peut-être des traces chez les autres peuples voisins, ne semble nulle part avoir atteint la même influence qu'en Israël. Les vieux rois chaldéens, comme Goudéa et Hammourabi, sont bien des prophètes ; mais rien ne prouve qu'ils aient formé la religion et la morale de l'antique Chaldée. Ils paraissent avoir joui du titre de nabi plutôt que d'en avoir exercé les fonctions.

Ce qu'il y eut peut-être encore de plus particulier à Israël que le prophétisme, ce fut l'idée messianique, le plus grand rêve d'idéalisme révolutionnaire qui ait jamais illuminé la conscience humaine.

La Jérusalem douloureuse, enlevée avec ses piliers et ses décorations, pour faire place à une Jérusalem nouvelle, pavée de saphirs et d'émeraudes, étrangère au deuil et à l'injustice, où pas une larme ne tombe : telle fut l'attente d'Israël dans ses deux derniers siè-

cles. Rien de plus tenace que ce rêve heureux. Serré par les armes romaines, en proie aux horreurs de la famine et de la peste, on ceignait ses reins pour le prochain banquet messianique, ou pour « le royaume de Dieu ».

Oh! les paraboles de Jésus tombant parmi les paysans naïfs et bons de la Galilée! C'était si beau que les gentils eux-mêmes, les collecteurs d'impôts, la population semée sur les bords du lac de Génésareth se laissaient séduire. On ne voulait ressembler ni aux vierges folles ni à l'homme chassé du festin parce qu'il n'a pas la robe nuptiale. Chacun veillait et se préparait à ce banquet du fils de l'homme auquel Jésus conviait les boiteux, les paralytiques, les Samaritains, tout ce qui souffre et tout ce que l'on repousse.

Sur le passage du jeune maître, les foules se soulevaient à cette voix : « Le royaume de Dieu est à vos portes ».

Ce qui approchait, hélas! c'étaient les derniers jours de la Judée.

Jetée sur ce globe maudit, victime de la faim, de la maladie et de la mort, frappée à coups répétés dans son âme et dans son corps, la race humaine a toujours espéré qu'un rayon du ciel finirait par tomber sur elle. Chère illusion dont l'humanité ne se peut délivrer!

Ce que l'on trouve, hélas! à la place du beau songe messianique, c'est l'écrasement et l'incendie; c'est la lourde pique du légionnaire sonnant sur les débris du temple d'Hérode; c'est, devant César debout et triomphant, comme sur les dernières monnaies juives, la pensée humiliée et enchaînée.

Voilà l'inévitable spectacle. Par ce tableau se termine mon livre. C'est par là aussi que se terminent tous les rêves des particuliers et des nations.

Heschbon...,
Je te couvrirai de mes larmes,
Parce que, sur ta moisson et sur ta vendange,
La catastrophe est tombée.

La joie et l'allégresse sont loin de tes jardins;
Dans les vignes plus de chansons, plus de cris!
Le vin dans les cuves, on ne le foulera plus.
Adieu, la clameur (joyeuse)!
C'est pourquoi mes entrailles, comme une harpe,
Gémissent sur Moab,
Et mon cœur sur Qir-Haréseth (Kérek).

N'en déplaise à l'excellent théologien, un des correspondants parisiens du Journal de Genève *qui m'invite* charitablement, *dit-il, à quitter mon humeur sombre et à partager sa gaieté, je ne puis pas, soucieux de l'avenir, ne pas entendre sur toutes choses et sur moi-même le chant éploré du vieux nabi sur Heschbon et sur Qir-Haréseth.*

HISTOIRE

DU

PEUPLE D'ISRAEL

XIV

PREMIÈRES INVASIONS ASSYRIENNES. — CHUTE DU ROYAUME D'ISRAEL. — LES NABIS OU PROPHÈTES : IOEL, AMOS, OSCHÉA (OSÉE), ZEKARIA I^er (ZACHARIE), ESCHAYA I^er (ISAÏE), MIKAYA (MICHÉE).

Rois d'Iehouda : *Athalia* (*Athalie*), (887-881); *Ioasch* (*Joas*), (881-840); *Amazia* (840-811); *Ouzia* (811-758); *Iotham* (758-743); *Ahaz* (*Achaz*), (743-727).

Rois d'Israël : *Iehou* (*Jehu*), (887-859); *Ioähaz* (*Joachas*), (859-842); *Ioasch* d'Israël (*Joas*), (842-825); *Iarobeäm II* (825-773); *Zekaria* (*Zacharie*), (773-772); *Schalloum* (*Sallum*) (772); *Menahem-bèn-Gadi* (772-762); *Péqahia* (762-759); *Péqah* (759-742); *Menahem II* (742-733); *Péqah* (733-730); *Oschéa* (*Osée*) (730-721).

COURANT d'Isréël à Schomron (Samarie), Iehou y surprit les frères d'Ahazia, le roi d'Iehouda, qu'il fit égorger. Son dessein étant d'exterminer jusqu'au dernier les prêtres de Baal dévoués aux Omrides, il fit publier : « Ahab a un peu servi Baal, ehou le servira de toutes ses forces. » Dans le temple

il fit rassembler, sous le prétexte d'une grande cérémonie religieuse, les prophètes de Baal, dispersés dans tout le pays. Au moment où l'holocauste flamba en l'honneur du dieu, des soldats, pénétrant dans le sanctuaire, l'inondèrent de sang. Tout ce qui appartenait à Baal fut égorgé. Avec lui, pour ses exécutions, Iehou avait Ionodab, fils de Rekab, comme Schelomo avait eu Benayahou [1].

Subtil autant que féroce, il ne laissait pas sans explication religieuse ses meurtres politiques. Parents, serviteurs, amis d'Ahab, tout ce qui avait approché l'ancien roi fut massacré dans Isréël.

Pendant qu'Israël avait roulé de révolution en révolution, Iehouda, jusque-là, s'était montré plus calme : il était attaché à ses rois, fils de David, oints d'Iahvé, de telle sorte qu'un ambitieux n'aurait pu les massacrer pour s'installer à leur place, sans soulever contre lui tout le peuple ; les drames sanglants des palais de Thirsa, de Schomron et d'Isréël, avaient été épargnés à Millo. Mais, avec la fille de la Tyrienne Izébel, un élément tragique s'est introduit en Iehouda. Que fait à cette étrangère, à cet âpre sang-mêlé, la race de David ? et comment respecterait-elle ces rois, sectateurs d'Iahvé ? sa mère Izébel ne lui a-t-elle pas appris à les détester ? Déjà, sur son ordre, ont été égorgés les fils d'Ioschaphath, les frères de son époux.

Voulant régner seule en Iehouda, et peu disposée après la mort de son fils Ahazia à rentrer dans la vie privée, Athalia, se dressant, frappa toute la race royale [2]. Jalouse et terrible, elle n'épargna pas, sans doute, la jeune femme de son fils, Zibiya Beerschélia. Mais à ses fureurs échappa un fils d'Ahazia, Ioasch, âgé de six ans, qu'il avait eu de Zibiya : Ioschéba, fille d'Ioram et sœur d'Ahazia, enleva secrètement son

1. I *Rois*, x.
2. II *Rois*, xi.

neveu, et pendant six ans le cacha dans le temple d'Iahvé. Elle était l'épouse du grand-prêtre.

La terreur qu'inspirait Athalia fut telle, que devant ces affreux égorgements tout le monde se tut. Pas un nabi ne se leva pour crier. Les cohènes et les lévites continrent au dedans d'eux-mêmes toute leur indignation. Beau-frère d'Ahazia, le grand-prêtre Ioyada lui-même se conforma au mutisme général, attendant, il est vrai, une occasion favorable pour éclater, et, dans le temple, nourrissant avec soin un vengeur de tant de princes massacrés. Il avait installé l'enfant Ioasch dans une chambre où dormaient les lévites.

En même temps qu'Iehou, en Israël, détruisait les aschéras élevés à Baal, Athalia, fille de la Tyrienne Izébel, les plantait dans Iehouda. Elle établit à Millo, près du palais royal, tout un essaim de prêtres, à la tête desquels elle mit Mathan. Profana-t-elle le temple? Moins logique dans son audace que certains rois venus plus tard, elle paraît n'avoir pas fait dresser, dans le temple de Schelomo, le symbole honteux du phallus; mais elle y détruisit, semble-t-il, le culte d'Iahvé.

Six ans (887-881) durèrent la domination d'Athalia et l'obéissance absolue des familles Iehoudites au joug de la Tyrienne.

Mais le cœur d'Ioyada n'était pas soumis. Le cohène-hagadol gagna les kariens, garde royale composée de mercenaires, qu'Athalia avait postés près du temple pour en fermer l'entrée au peuple les jours du Schabbath. Sans doute ces hommes avaient contracté des liens étroits avec la maison de David : en apprenant que dans le temple on en avait conservé un reste, ils se rangèrent avec enthousiasme autour de lui. Ioyada les fit mettre tout autour de la maison d'Iahvé, leur distribua des lances et d'autres armes; et, quand tout fut prêt, il tira de la chambre où il avait grandi le fils d'Ahazia, le couvrit du diadème, versa sur sa tête l'huile d'onction. Alors tous, frappant dans leurs mains, s'écrièrent : « Vive le roi! »

Longtemps comprimée, la conscience du peuple fit

explosion ; on se précipita vers le temple pour y saluer le jeune roi, descendant de David.

Avertie de l'émotion populaire, l'ardente Athalia se rendit elle-même à la maison d'Iahvé; mais quel spectacle imprévu s'offrit à son regard ! Un roi enfant sur une estrade, près de lui des sars[1] et tout le peuple se réjouissant et sonnant de la trompette. A cette vue, déchirant ses vêtements, Athalia s'écria : « Complot ! complot ! »

« Traînez-la hors du camp ! » dit aux gardes la voix du grand-prêtre. Près du palais, qu'elle avait inondé de sang, les kariens l'égorgèrent.

De là, le peuple se porta vers le temple de Baal, peu éloigné du palais royal, y saccagea tous les autels et les aschéras, et, s'emparant de Mathan, le massacra devant l'autel.

Conduit par les gardes du corps mercenaires et par tout le peuple, le nouveau roi fut amené au palais de ses ancêtres et placé sur le trône, où la foule enthousiaste le put contempler. Il n'avait alors que sept ans, et ne faisait guère prévoir quelle destinée il réservait à Iehouda et à la famille du grand-prêtre.

On établit une garde du temple. Dans les sanctuaires égyptiens il y avait aussi un bataillon de jeunes hommes chargé de veiller sur le mobilier et le trésor du dieu [2].

Agé de sept ans, Ioasch tomba sous la domination du grand-prêtre Ioyada. Plus tard, sur l'avis sans doute du cohène-hagadol, il songea à restaurer la

---

1. Le mot *sar,* chez les Hébreux, a la plupart du temps le sens de chef de soldats, d'autres fois celui de grand du peuple. Chez les Égyptiens, le même mot a le même sens. En assyrien, il répond au titre de roi.

2. *Sar-Amen* était chef des jeunes gens du temple d'Ammon. Voir E. Ledrain : *Le papyrus de Luynes,* dans le 3e fascicule de : *Recueil de monuments relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes.*

maison d'Iahvé. Il semble que, d'abord, il ait rencontré dans l'avarice des prêtres un obstacle sérieux : ceux-ci ne voulaient point donner, pour la restauration des murailles saintes, l'argent apporté au sanctuaire. Mais le roi, d'accord avec le cohène-hagadol, ayant placé une sorte de tronc à l'entrée du temple, eut soin qu'on y déposât les offrandes. A certains jours, le scribe royal et le grand-prêtre faisaient la levée du tronc. La somme était remise à ceux qui dirigeaient les travaux de restauration ; on réservait cependant aux cohènes l'argent pour les amendes et pour les péchés.

Malgré tout, en dehors d'Ierouschalaïm, sur les collines d'Iehouda, rien n'avait pu abattre les bamoth [1].

Après avoir restauré le culte d'Iahvé, le grand-prêtre Ioyada pouvait s'endormir heureux : pas un pieu de Baal ne se dressait dans la ville sainte, pas une prêtresse-courtisane ne souillait, avec ses amants, les cellules du temple. Plein de jours — il avait cent trente ans — Ioyada mourut. Pour reconnaître ses services, on l'ensevelit en Ir-David, dans le tombeau des rois [2].

Iehouda, délivré de cette forte main qui le maintenait dans le culte d'Iahvé, se remit à kananiser. Le cohène-hagadol était à peine entré dans la maison d'éternité, que les sars d'Iehouda, à force de caresses, parvinrent à s'emparer de l'esprit du roi et replantèrent partout les aschéras.

En vain les nabis luttèrent-ils contre le culte voluptueux, on ne les écouta pas. Alors, tout rempli du souffle d'Iahvé, Zekaria (Iahvé se souvient), fils d'Ioyada et son successeur, menaça publiquement le peuple de l'abandon de son dieu. Mais la foule, mobile dans ses convictions, la même qui avait voulu naguère déchirer Athalia, jeta, sur l'ordre du roi, des pierres dans le parvis du temple et lapida le grand-prêtre.

---

1. II *Rois*, XII.
2. II *Chron.*, XXIV.

« Qu'Iahvé avise et qu'il poursuive les meurtriers ! » s'écria en mourant l'énergique Zekaria. Bientôt, en effet, Iahvé devait se souvenir du meurtre de son cohène-hagadol [1].

A ce moment, les deux royaumes, Israël comme Iehouda, ne sont pas heureux. Si la tranquillité, pendant quelques années, règne à l'intérieur, l'ennemi du dehors franchit les frontières, envahit les villes ouvertes et pille les champs. Dans le répit que lui laissent les rois d'Assour, satisfaits d'imposer des tributs et de couper des cèdres, Hazaël, de Damesseq, se jette avec ses bandes sur le territoire des dix tribus. Il ravagea surtout le pays d'au delà, Guileäd, Baschan, Reöubèn, Gad, emportant les villes d'assaut, brûlant les maisons, n'épargnant ni les enfants ni les femmes enceintes. De la montagne de Baschan à l'Arnon, ce fut un long cri d'angoisse. Les Israélites de ces districts se virent réduits, sous Hazaël, à la condition de demi-esclaves [2].

Si affreux furent les traitements subis par les Guileädites que l'imagination du nabi Amos, le pâtre de Téqoä, en est quelques années plus tard encore toute troublée :

A cause de trois fautes de Damesseq
Et d'une quatrième [dit Iahvé], je serai inflexible ;
Parce qu'ils ont broyé Guileäd avec des instruments de foulage [en fer,
J'enverrai l'incendie au palais de Hazaël.

Sans doute en lutte avec Zour (Tyr), qu'il avait blessée en frappant la grande Izébel, Iehou ne put tenir tête au roi de Damesseq. Au milieu de tous ces désastres, il se coucha tristement avec ses pères, et fut enseveli dans Schomron, laissant pour lui succéder son

1. II *Chron*, XXIV.
2. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. IX, ch. VIII.

fils Ioähaz (Iahvé a saisi, Joachas). Il avait régné vingt-huit ans [1]. Il figure dans la liste des petits princes qui ont payé tribut à Schalmanou-asir II, fils d'Assour-nasir-abal. Il lui dut donner de l'or, de l'argent, des patères et des coupes en or [2].

Sous Ioähaz (859-842), Israël, pressé par Hazaël et son fils Bèn-Hadad III, continua de s'affaiblir. Il en vint à compter seulement dix mille hommes de pied, cinquante cavaliers et dix chars. A chaque instant, on s'éveillait en Israël au bruit des bandes araméennes, se jetant sur un territoire sans défense pour y enlever non seulement les objets précieux, mais encore les hommes, qui leur servaient d'esclaves ou qu'elles vendaient aux étrangers.

Hazaël était tellement le maître dans les dix tribus qu'il les traversa, pour aller mettre le siège devant Gath, la ville philistine. Après s'en être emparé, il se tourna contre Ierouschalaïm. Sans doute il était curieux de voir la ville célèbre pour laquelle, dans le Libanon, on avait coupé tant de cèdres, et d'opprimer la capitale de David et de Schelomo, les anciens maîtres de Damesseq. Mais Ierouschalaïm était plantée sur des hauteurs inaccessibles; et Hazaël, satisfait du riche tribut que lui envoya le tremblant Ioasch, c'est-à-dire toute l'argenterie entassée dans le trésor du temple par les rois pieux, reprit le chemin du nord [3].

Cette humiliation d'Ierouschalaïm et d'Ioasch n'était-elle pas le premier fruit de la malédiction de Zekaria? Mais la vengeance d'Iahvé allait éclater d'une manière formidable sur la tête d'Ioasch, qui avait fait massacrer celui qui était à la fois le grand-prêtre et le fils de son bienfaiteur.

Il était doucement étendu, dans la belle maison de Millo, quand des gens de son entourage, conjurés

1. II *Rois*, x, 32 à fin, et xiii, 1.
2. Layard, pl. 98. — *W. A. I*, iii, pl. 5.
3. II *Rois*, xii, 17, 18. — II *Chron.*, xxiv.

contre lui, l'égorgèrent sur sa couche. Son sang coula pour celui du fils d'Ioyada, le cohène, qu'il avait versé [1]. Les meurtriers d'Ioasch furent : Iozakar (Iahvé se souvient) et Iozabad (Iahvé a fait don), fils de Schomer (le gardien). On ensevelit le cadavre royal dans Ir-David ; mais, nous apprend la *Chronique ecclésiastique*, on ne le plaça pas dans le tombeau des rois [2].

Dans une ombre douteuse se tient Ioasch, de telle sorte qu'il est difficile d'assez le distinguer pour l'apprécier. Le sang dont il est éclaboussé, qui sait si c'est son propre sang ou celui qu'il a fait répandre, et s'il faut plaindre le roi d'Iehouda ou le maudire ?

Il laissa le trône à son fils Amazia (Iahvé est fort).

Pendant ce temps, Bèn-Hadad III, héritier de la haine de son père contre Israël, mit le siège devant Schomron. Là, dans cette ville entourée de plaines fertiles, sévit une effroyable famine. On y vendit jusqu'à cent pièces d'argent une tête d'âne, et cinq

---

1. II *Rois*, XII, 20. — II *Chron.*, XIV, 25. La *Chronique*, dans ce récit, contredit les *Rois*.

2. Le but de l'auteur de la *Chronique* dans son œuvre a été de donner une histoire abrégée des Juifs, groupant ce qui était dans les livres historiques précédents, et aussi parfois le complétant. Il est surtout préoccupé du royaume de Judas, des tribus de Judas et de Lévi, de la royauté de David et de Jérusalem.

Selon toute vraisemblance, l'auteur de la *Chronique* est le même que le dernier rédacteur des livres d'Esdras et de Néhémie. La fin de la *Chronique* n'a pas même été bien détachée du livre d'Esdras avec lequel elle faisait corps. L'édit de Cyrus qui la termine n'est pas complet ; pour le comprendre il faut en aller chercher la fin au commencement du livre d'Esdras. C'est dans les dernières années de la domination grecque qu'a vécu l'auteur, jérosolymite et lévite.

Dans son œuvre il revient constamment sur le culte lévitique, sur la musique religieuse, et par là même décèle son origine.

des croupions de colombes, la valeur d'un quart de gab. Un jour même, une femme cria au roi d'Israël, qui passait : « Sauvez-nous, ô mon seigneur roi! — Puisque Iahvé, lui répondit-il, ne te sauve pas, comment le ferais-je? — Une femme m'a dit, reprit-elle : « Donne-moi ton fils, que nous le mangions aujourd'hui! » Nous nous en sommes nourries; ainsi nous l'avons cuit, et nous l'avons dévoré. Aujourd'hui, je lui ai dit : « Donne-moi ton fils, que nous le mangions! » Mais elle l'a caché. » A ce récit, le roi saisi d'horreur, déchira ses habits, de telle sorte que le peuple aperçut son vêtement de dessous[1].

Ioähaz mourut, et fut remplacé par Ioasch d'Israël, son fils.

On accusait Élischa d'avoir déchaîné l'angoisse sur Schomron. Le vieux nabi, subordonnant la patrie à ses idées, semble avoir vu, en effet, avec quelque satisfaction, les douleurs d'une ville qui n'avait pas voulu abattre son aschéra, et où les qedeschim et les qedeschot ne cessaient de prodiguer les joies insensées. Cependant, vaincu lui-même par la souffrance commune, il se mit à désirer la fin de ces malheurs. Il n'avait plus que peu de temps à vivre.

Un jour que le roi Ioasch, tout en larmes, s'était jeté à ses genoux, lui adressant, pour le flatter sans doute, la dernière parole que le vieux nabi avait dite à Éliya et qui avait couru dans tout Israël : « le char d'Israël et toute sa cavalerie, » Élischa ouvrit sa fenêtre dans la direction d'Aram, ordonna au roi de lancer des flèches, et lui promit la victoire sur l'ennemi.

La délivrance de la ville fut subite. Cinq lépreux, chassés de Schomron et rôdant dans les environs, se rendirent une nuit, mourant de faim, au camp d'Aram. Il était vide; une panique s'était emparée des bandes araméennes et les avait dispersées. Peut-être aussi avaient-elles appris tout à coup une incursion d'As-

1. *Rois*, XIII.

sour. Après avoir pris le plus possible d'objets précieux, les lépreux vinrent annoncer à la ville la joyeuse nouvelle. Se précipitant alors dans le camp ennemi, la foule le mit à sac. Cependant Aram fit encore des invasions en Israël, pillant la belle plaine d'Esdrelon.

Bèn-Hadad III finit par rendre aux tribus les villes qu'il avait prises et conclut un traité d'alliance avec Israël[1]. Sans doute il avait à craindre Schalmanouasir qui, de temps à autre, envoyait des bandes couper de beaux cèdres sur le Libanon, et faire des ghazzias de troupeaux et d'hommes, aux environs de Damesseq.

Amazia, qui avait succédé, en Iehouda, à Ioasch (840-811), releva la tête après l'affaiblissement de Bèn-Hadad III. Celui-ci avait soutenu contre le roi d'Ierouschalaïm les gens de Moab, d'Ammon et de Séir. Amazia résolut, par une expédition hardie contre Édom, de le remettre dans le vasselage d'Iehouda. Sur une masse de porphyre et de calcaire de 4,000 pieds, un roi de Séir avait planté sa capitale, appelée Séla (la pierre, plus tard Pétra). Qui donc pourrait jamais poser ses pieds sur un pareil rocher, et y écraser la puissance d'Édom?

Une si audacieuse entreprise tenta le courage d'Amazia. A l'entrée de leur pays, dans Gué-hamélah, (la plaine de sel) qui gît au sud de la Mer-Morte, les montagnards accoururent au nombre de dix mille. Il les culbuta et, escaladant leurs rochers, atteignit Séla, qui devint sa proie. A la cité, à ce nid d'aigle, fut donné le nom juif d'Ioktéel (soumis par Dieu)[2].

Au retour de cette conquête qui avait exalté son orgueil, Amazia imagina de mener ses bandes victorieures contre les dix tribus. Il n'avait cependant aucun motif de les attaquer. Pour trouver un prétexte de guerre, il eut recours à un moyen fort singulier : il

1. II *Rois*, XIII, 25.
2. II *Rois*, XIV.

demanda pour son fils la fille d'Ioasch, roi d'Israël : « Viens, que nous nous voyions ! » Devinant le piège, celui-ci lui répondit par cette jolie parabole : « L'épine du Libanon a envoyé vers le cèdre du Libanon ce message : « Donne ta fille pour femme à mon fils ! » Mais voici que vint la bête des champs qui est dans le Libanon, et elle foula aux pieds l'épine. Tu as frappé Édom, ce qui t'a fait élever ton cœur. Sois glorieux, et repose-toi dans ta maison. Pourquoi t'attirer des malheurs, et tout faire pour tomber, toi et Iehouda [1] ? »

La rencontre qu'il lui demandait, Amazia l'obtint d'Ioasch, mais elle fut terrible. A Beth-Schémesch, en Iehouda, le roi d'Israël mit en fuite les bandes d'Amazia. Sous les pieds des tribus fut écrasée l'épine mauvaise. Ioasch s'emparant d'Amazia fit avec lui son entrée triomphale dans Ierouschalaïm, dont l'or, l'argent, le riche mobilier du temple et du palais, furent pillés. Par une brèche de quatre cents coudées, entre la porte d'Éphraïm et celle de Pina, les Benê-Israël du nord avaient pénétré dans la ville. Avec des otages et leur riche butin, ils regagnèrent Schomron.

A cette époque, Amazia, ayant apporté quelques images des Élohim d'Édom (sans doute du dieu Hadad), s'était mis à faire fumer devant eux des cassolettes d'encens, et à les adorer. C'est à ces actes d'infidélité envers Iahvé que la Chronique ecclésiastique attribue la prise d'Ierouschalaïm et la défaite de Beth-Schémesch. Cependant Amazia survécut vingt ans à son heureux rival.

Ioasch n'eut pas le temps de jouir pleinement de sa victoire : il se coucha, vers l'année 825, dans le sépulcre des rois d'Israël, à Schomron. Petit-fils d'Iehou, il avait contribué puissamment à la délivrance d'Israël, pressé par les Araméens.

Iarobeäm II, son fils, qui régna sur les tribus plus de soixante ans (825-773), acheva son œuvre. Ce fut

1. II *Chron.*, xxv, 9 et suiv.

lui sans doute qui dans la plaine d'Apheq atteignit les bandes pillardes d'Aram, et les étendit parmi les grands blés qu'elles aimaient tant à dévaster.

Selon la prophétie du nabi Iona (la colombe), il recula les frontières d'Israël de Hamath jusqu'à la Mer-Morte. Il s'empara de Damesseq.

Il fit aussi à l'est de la Mer-Morte des conquêtes que semble retracer l'auteur des xv^e^ et xvi^e^ chapitres d'Eschaya. Jamais les vignes de Qir-Moab (Kérek actuelle), si belles, ne subirent pareille dévastation. Iarobeäm II, sans pitié, en saccagea les beaux ceps, qui s'étendaient de toutes parts et formaient comme un charmant berceau de Kérek à Iaëzer.

Comme des oiseaux effarés,
Comme une couvée jetée hors du nid sont les filles (lieux) *de Moab*
Les rives de l'Arnon.

. . . . . .

Que Moab fasse la lamentation!
Que sur lui tout se lamente!
Pour les gâteaux de raisin de Qir-Moab,
Gémissez, affligez-vous.
Les champs de Heschbon languissent;
[*Elles languissent*] *les vignes de Sibma,*
Dont les ceps enivrant les maîtres des goïm (les plus puissantes
S'étendaient jusqu'à Iaëzer (ville), [des nations),
Et couraient par la lande.
[*Elles languissent, les belles vignes*] *dont les pampres allaient*
[*jusqu'au lac* (la Mer-Morte
C'est pourquoi je veux pleurer avec les larmes d'Iaëzer,
La vigne de Sibma.
Heschbon..,
Je te couvrirai de mes larmes,
Parce que sur ta moisson et sur ta vendange
La catastrophe est tombée.
La joie et l'allégresse sont loin de tes jardins;
Dans les vignes plus de chansons, plus de cris!
Le vin dans les cuves on ne le foulera plus.
Adieu la clameur [*joyeuse*]!

C'est pourquoi mes entrailles, comme une harpe,
Gémissent sur Moab,
Et mon cœur sur Qir-Hareseth (Kérek)...

Si impitoyable fut la conquête d'Iarobeäm II, que le nabi israélite lui-même ne peut s'empêcher de pleurer, et de pousser des lamentations aussi tristes que celles d'une harpe désolée, devant les belles maisons de Heschbon foulées aux pieds, et devant les vignes charmantes et fécondes de Moab gisant à terre.

Amazia, dont la capitale avait été si humiliée par le père d'Iarobeäm II, eut une fin de règne fort triste, et mourut, comme son père, sous les coups d'une conjuration. Mené par les sars, le peuple, sans doute affamé, se souleva, si bien que le sang inonda les rues d'Ierouschalaïm. Le roi, vaincu par l'émeute, courut se réfugier à Lakisch, à 15 lieues au sud-est de sa capitale, où il fut atteint et égorgé par les conjurés.

Brisé à son tour par les drames sanglants, Iehouda menaçait de s'affaisser. La discorde, la faim, la licence, régnaient dans Ierouschalaïm. Il était fort impuissant à conjurer tous ces maux, le fils d'Amazia, Azaria, plus brièvement Ouzia, âgé seulement de seize ans (811-758). Profitant d'une telle faiblesse, Édom, soutenu par Mizraïm, se souleva. Pour venger leur capitale, leur nid d'aigle profané par Amazia, les rudes montagnards s'avancèrent même jusqu'à Ierouschalaïm, qu'ils emportèrent d'assaut et où, sans doute, ils firent un riche butin.

Ce fut à la lueur des flammes qu'ils s'emparèrent des objets précieux :

J'enverrai [*dit Iahvé*] *l'incendie sur Iehouda,*
Et il dévorera les palais d'Ierouschalaïm[1].

Édom fut impitoyable : « Il poursuivit son frère avec le glaive, et le déchira jusqu'à l'apaisement de sa

1. *Amos*, II, 15.

colère. » De nombreux habitants de la ville incendiée s'étant réfugiés dans les villes philistines, celles-ci eurent la cruauté de les livrer à Séir.

Parce qu'ils ont déporté des exilés nombreux [*dit Iahvé*
Pour les abandonner à Édom,
J'enverrai l'incendie aux murs de Gaza,
Qui dévorera ses édifices.
Je trancherai d'Aschdod tout habitant,
Et d'Aschqlon l'homme au bâton [*de commandement*].
Et je tournerai ma main contre Éqron,
Pour anéantir le reste des Pelischtim [1].

Les rudes Édomites, trafiquant de denrées humaines sur les marchés philistins, semblent aussi y avoir acheté, pour les emmener dans leur pays, de beaux enfants et de belles filles de joie. Dans cette plaine riante, dans la riche Scheféla, poussaient comme les blés, les beaux plants humains, ce qui fait là-bas les délices des fils de l'homme. Avec les richesses d'Ierouschalaïm, ils en purent faire pour leurs montagnes une ample moisson.

Les montagnards chargèrent aussi, semble-t-il, les Pelischtim de vendre à l'Ionie quelques-uns de leurs captifs. De nobles Juifs, de ravissantes filles de Zion, ainsi jetés dans un autre monde, vont commencer à travailler les races indo-européennes, et à les pénétrer de sémitisme.

Cette première déportation fut, en réalité, pour Iaqob, le premier pas dans la conquête intellectuelle et religieuse du monde. Ne l'a-t-il pas exprimé, quelques années plus tard, Zekaria I, le nabi, lorsqu'il fait dire à Iahvé :

Je me banderai Iehouda comme un arc,
Qui est armé d'Éphraïm (en guise de flèches);

1. *Amos*, I, 6-9.

Et je lancerai tes fils, ô Zion,
Contre les fils d'Iavan (Ionie) 1.

Violée, saccagée, Ierouschalaïm, pendant la minorité d'Ouzia, va encore subir les étreintes de la plus effroyable famine. La nature achève l'œuvre de destruction si bien commencée par Édom. Jamais semblable désolation n'était encore tombée sur Iehouda :

Écoutez ceci, zeqénim [*s'écrie le nabi Ioël*],
Et prêtez l'oreille, vous tous, habitants du pays.
Pareille chose est-elle arrivée en vos jours,
Ou aux jours de vos pères 2 ?

Innombrable, furieuse, une nation plus impitoyable peut être encore que Séir se précipita sur les champs d'Iehouda, dévorant les fleurs et les feuilles des arbres, fauchant les blés en herbe, tranchant avec les ceps splendides de Hébron tout l'espoir de la vendange.

Réveillez-vous, ivrognes, et pleurez;
Faites la lamentation, tous les buveurs de vin,
Sur la liqueur de la vigne,
Car elle est retranchée de vos bouches.
Dans notre pays a monté une nation
Puissante et innombrable.
Ses dents sont des dents de lion;
D'une denture de lionne elle est [*armée*].
Elle a fait de mon vignoble un désert,
De mes figuiers un bois abattu...

---

1. *Zach,* IX, 13. Les chapitres IX-XI ajoutés aux œuvres de Zacharie appartiennent à un auteur anonyme lequel, fo t antérieur au véritable Zacharie, nous appelons Zachari I . Zacharie II, autre anonyme, est l'auteur des chapitres XII-XIV (VII^e siècle). C'est après la captivité que parut le véritable Zacharie.

2. *Joël,* I.

Pleure [*ô Iehouda*] *comme une vierge ceinte du cilice*
Sur l'époux de son adolescence.
Dans le temple d'Iahvé, l'offrande et la libation sont supprimées;
Ils sont tristes, les cohènes, les ministres d'Iahvé.

. . . . . .

Désolez-vous, laboureurs,
Lamentez-vous, vignerons,
Sur le froment et l'orge,
Car elle a péri, la moisson des champs 1.

Après le passage des sauterelles, de la « nation à la denture de lionne, » plus de fleurs, plus de verdure; la vigne, le grenadier, le figuier, n'étendaient de toutes parts que leurs grands bras nus et désolés.

Une autre année, ce fut la secheresse qui détruisit tout, le Molok implacable du ciel qui cribla de ses flèches de flamme ce pauvre pays gouverné par un enfant :

Comme elles gémissent, les bêtes 2
Comme ils pleurent, les bestiaux!
Il n'y a point pour eux de pâturages.
De même périssent les brebis et les gazelles.
Vers toi je crie, ô Iahvé;
Car le feu a dévoré [*le peu de*] *verdure du désert,*
Une flamme a consumé tous les arbres de la campagne...

En Israël, du reste, comme en Iehouda, la privation des pluies régulières du printemps, qui faisaient lever la moisson, et le ciel implacable avaient amené la famine :

Et moi [*dit ironiquement Iahvé aux tribus par la bouche d'Amos*]
Je vous ai donné la propreté des dents (c'est-à-dire : rien à manger)

1. *Joël*, 1.
2. *Joël.* 1.

Dans tous vos bourgs,
La famine dans tous vos districts...
Et moi encore, je vous ai privés de la pluie,
Trois mois avant la moisson ;
Je vous ai frappés avec la rouille et le dessèchement du blé ;
A coups redoublés, j'ai frappé vos jardins et vos vignes,
Vos figuiers et vos oliviers [1].

Iahvé ne semble-t-il pas avoir totalement abandonné son peuple, surtout Iehouda?

Pour relever ce pauvre pays écrasé à la fois par la guerre et par la famine, il fallait un chef d'une âme indomptable. A peine Ouzia eut-il grandi qu'il se montra digne d'occuper le trône à cette heure terrible. Édom fut terrassé et contraint de rentrer dans la dépendance d'Iehouda; Ailath, au bord de la Mer-Rouge, rebâti, de telle sorte que les vaisseaux juifs purent reprendre la route d'Ophir. Les Maönites, qui possédaient un petit territoire en Idumée, près la ville de Maon, les Ammonites eux-mêmes, Ouzia les réduisit à l'état de tributaires. Comme les Pelischtim avaient trahi les exilés hébreux, il les en châtia rudement. Ce fut à ce moment qu'allumé par la main du roi d'Iehouda, on vit l'incendie flamber dans Gath, Aschdod, Iabné, dont les murailles furent même soigneusement rasées [2].

Le nouveau roi, avant d'entreprendre ses expéditions, avait réorganisé les forces militaires d'Iehouda, dont les rôles étaient tenus par Ieïhel et Maasséyia, et le commandement confié à Hananya. Son armée comptait trente-sept mille cinq cents hommes toujours prêts à se mettre en marche, sur l'ordre du roi. Tout le matériel de guerre, les boucliers, les lances, les casques, les cuirasses, les arcs, les frondes, Ouzia semble l'avoir renouvelé. Dans les tours et les angles des murailles il fit placer des engins capables de vomir des flèches et des

1. *Amos*, IV, 7, 9.
2. II *Rois*, XIV, 22. — II *Chron.*, XXVI.

pierres énormes. De Mizraïm, il fit venir de la cavalerie. Au loin se répandit la terreur de son nom[1].

En même temps qu'il rasait l'enceinte des villes philistines, il tâchait de rendre inexpugnable sa capitale, récemment violée par Édom et par les tribus. Il combla la brèche énorme par laquelle Ioasch d'Israël avait pénétré dans la ville sainte, et en trois endroits planta des tours de cent cinquante coudées de haut : une au nord, à la porte de Pina (l'angle) ; une autre au sud, à celle de Gaï, dominant la vallée de Hinnom ; la troisième sans doute à l'angle nord-est, et qui fut plus tard la tour de Hananéel. Elles se dressaient comme un défi contre Édom et contre Israël, avec leurs énormes engins prêts à écraser quiconque oserait s'approcher en ennemi.

Comme Schelomo, il fortifia non seulement Ierouschalaïm, mais un grand nombre de villes importantes. Dans le désert d'Iehouda où il avait de nombreux troupeaux, il creusa des puits et bâtit des tours contre les invasions des bandes pillardes. Il établit des lieux fortifiés dans cette belle plaine de Scharon, si riche encore aujourd'hui en blé et semée au printemps de roses et d'anémones. Au Karmel et dans la montagne d'Iehouda, dans ces endroits couverts de vignes et qu'il paraît avoir personnellement exploités, il fit faire aussi de grands travaux[2].

Il semblait qu'il y eût comme une renaissance des jours de Schelomo. La richesse était rentrée dans le pays, à l'abri des invasions, et où chacun jouissait aussi, sous les figuiers, des trésors qu'apportaient les vaisseaux reprenant le chemin d'Ophir. Belle saison, qui dura peu ! Léger ouad, dans cette époque que l'on voit se dérouler comme un long désert tout brûlant où l'on meurt de faim et de soif.

Ouzia lui-même ne put pas retenir son bonheur jus-

1. II *Chron.*, XXVI.
2. II *Chron.*, XXVI.

qu'à sa mort. Docile d'abord aux conseils du nabi Zekaria (Iahvé se souvient), le fils d'Amazia et de la belle Iekalia, finit par s'aliéner le sacerdoce et le prophétisme. Il inclina, pendant quelque temps, son cœur vers le culte des bamoth, vers les belles courtisanes sacrées, sans cependant tout à fait déserter le temple d'Iahvé. Il semble avoir établi, à Beer-Schéba, le culte de la bonne Aschéra avec des courtisanes et des pueri sacrés[1]. Iahvé le frappa de la lèpre (peut-être quelque maladie honteuse), dont il ne guérit jamais. Dès ce moment, son fils Iotham dut prendre la conduite d'Iehouda. La *Chronique* raconte que ce fut quand il voulut faire fumer lui-même de l'encens sur l'autel, malgré Azaria, le grand-prêtre, et quatre-vingts cohènes d'Iahvé, que la lèpre éclata tout à coup sur le front d'Ouzia[2].

En même temps qu'Iehouda, les tribus, sous Iarobeäm II, le roi conquérant, avaient atteint un haut degré de puissance. Sous ce règne, Israël ne fut troublé que par une rapide incursion d'Assour. De son beau palais posé sur la plate-forme de Nimroud, Binnirari III, petit-fils de Schalmanou-asir II, envoya des bandes en Aram, en Phénicie, à Tyr, à Zidon, en Édom, et par elles contraignit aussi le roi d'Israël à lui payer tribut[3].

Ses soumissions faites à Bin-nirari, Iarobeäm II put relever la tête. Il semble même que le passage des bandes assyriennes n'ait fait que le servir. Ayant à peine touché Israël, elles avaient appuyé sur les pays voisins, et en particulier sur Damas. Entrant même dans cette ville riante, Assour l'avait frappée d'une grande terreur, et en avait emporté beaucoup d'or, d'argent et de riches étoffes. Affaiblis et occupés en même temps par l'Assyrie, les voisins d'Iarobeäm le laissèrent dans la paix la plus profonde.

---

1. *Amos*, v, 5.
2. II *Chron.*, xxvi.
3. *W. A. I.* i, pl. 35, 1.

Tout en faisant fleurir Israël, le roi kananisa et rétablit les encensements de Beth-el. Il semble aussi s'être rendu à Guilgal pour y faire des sacrifices.

Amos, le pâtre de Téqoä, transformé en nabi, s'éleva, bien qu'il fût Iehoudite, contre Beth-el et Guilgal autant que contre Beer-Schéba :

Allez à Beth-el et faites le mal,
A Guilgal multipliez vos fautes.
Apportez le matin vos sacrifices,
Et pour trois jours vos dîmes [1].

A la suite des pillages d'Iarobeäm, du butin qu'il avait fait à Damesseq et en Moab, un grand bien-être s'était introduit dans les tribus. Frais et gras, bien repus, les gens de Schomron sont appelés par le nabi Amos *génisses de Baschan.* La famine qui atteignit Israël ne paraît pas l'avoir opprimé longtemps.

Aux jouissances de la vie, les tribus joignirent le goût du luxe; sur de beaux lits on se coucha doucement, on mangea et l'on but aux sons de la lyre. Il y eut là une heure de joie délicate pour Israël.

O vous qui êtes étendus sur les lits d'ivoire,

avait beau leur crier Amos,

. . . . . .
Qui mangez les agneaux du troupeau
Et les meilleurs veaux de l'étable,
Délirant aux sons du nébel,
Et comme David croyant tenir les instruments de musique
Buvant, dans les coupes, le vin,
Et s'oignant des huiles les plus exquises [2].

Iarobeäm II avait donné le signal de la vie molle et

1. *Amos,* IV, 4.
2. *Amos,* VI, 4.

élégante. Il possédait palais d'été et palais d'hiver, une maison en pierre de taille et en ivoire, une tour d'ivoire. Sa résidence ordinaire semble avoir été Beth-el. En vain le rude pâtre de Téqoä s'élevait contre la mollesse d'Israël et de son roi, la douce vie continuait à Schomron et dans les villes voisines.

Cependant, comme le nabi devenait menaçant et tâchait de soulever les pauvres contre les riches des tribus, Amazia, cohène de Beth-el, envoya dire à Iarobeäm II : « Contre-toi conspire Amos au milieu de Beth-Israël... Par l'épée, dit-il, mourra Iarobeäm ; et de son sol, Israël captif sera enlevé. » — « Gagne le large vers le pays d'Iehouda, dit Amazia au nabi Amos, sans doute de la part du roi. Là-bas, mange ton pain et fais le nabi. A Beth-el, tu ne prophétiseras plus car c'est un sanctuaire du roi. »

Je ne suis point nabi, moi,
Ni fils de nabi [*lui répondit Amos*].
Je suis un pasteur,
Cueillant des sycomores.
Mais Iahvé m'a pris
A la suite de mon troupeau.
Et il m'a dit à moi, Iahvé :
« Va, fais le nabi pour mon peuple d'Israël... »
Toi, tu dis :
« Ne fais pas le nabi contre Israël,
Et contre la maison d'Izehaq ne prophétise pas. »
Aussi Iahvé t'adresse ces paroles :
« Ta femme dans la ville sera violée...
Tes fils et tes filles tomberont sous le glaive.
On partagera au cordeau ta terre,
Sur un sol impur u mourras.
Et Israël, arraché de son pays, sera déporté 1. »

Mais, obligé de reprendre la route de Téqoä, le nab

1. *Amos*, VII.

ne put interrompre, en jetant sa note discordante, le concert joyeux qui montait de Schomron et des villes d'Israël.

La protection que les descendants d'Iehou et en particulier Iarobeäm accordaient au culte voluptueux de Baal et d'Aschéra, enflammait la colère des nabis. La haine violente portée par Eliya à la maison d'Omri, Amos et Oschéa la témoignent aux derniers fils d'Iehou.

Malgré tout, Iarobeäm II s'éteignit, sur ses lits d'ivoire, après un règne aussi long qu'heureux.

Son fils Zekaria lui succéda (773)[1]. C'était un ami des cultes de Baal et d'Aschéra. Aussi tomba-t-il à Ibleäm, sous les coups de Schalloum, fils d'Iabesch, qui monta sur le trône ensanglanté des fils d'Iehou (772). Iahvé avait puni le jeune prince de ses infidélités par une mort tragique qui le venait atteindre, après six mois de règne. Comme pour plusieurs autres rois des tribus, ce fut la belle plaine d'Isréël (l'ensemencée de Dieu) qui but les flots de son sang.

Avec fureur, l'assassin se jeta sur la maison du jeune Zekaria, qu'il égorgea tout entière, sans en excepter les femmes et les enfants.

Un mois seulement, le fils d'Iabesch resta en possession du pouvoir dont il s'était si cruellement emparé. Menahem-bèn-Gadi, de Thirza, le prit dans Schomron et l'égorgea. Ainsi retombait sur le meurtrier le sang du jeune Zekaria (772).

A la place de Schalloum, Menahem I^er^ s'assit sur le trône des tribus, mais non sans être obligé de comprimer des révoltes. Quelques villes d'Israël essayèrent de lui tenir leurs portes fermées. Thipsa, à l'est de la riante Thirza, lui ayant opposé une résistance plus vigoureuse que les autres cités, il l'emporta d'assaut et la traita avec la dernière cruauté, passant tout au fil de l'épée, et, malgré leurs cris, éventrant les femmes

1. II *Rois*, xv.

enceintes[1]. Dix ans dura le règne de ce sauvage meurtrier (772-762).

Menahem-bèn-Gadi s'était laissé enivrer bien tard par les fumées de l'ambition. Quand il monta sur le trône ruineux d'Israël, c'était un vieillard, incapable de faire face aux menaces des peuples voisins et aux désunions intérieures des tribus. Faible, il fit alliance avec Phoul[2], le puissant roi d'Assyrie, mettant par là même pour fort longtemps Israël sous la dépendance du grand empire.

Moyennant mille kikars d'argent, le roi d'Assour vint en personne l'affermir parmi les tribus. Aussi put-il tranquillement s'endormir avec ses pères.

A sa place s'installa son fils Péqahia[3].

Péqah, fils de Remaliahou et chef des chariots du nouveau roi, l'égorgea dans Schomron pour s'asseoir sur son trône ensanglanté. Cinquante Guileädites l'aidèrent dans cette œuvre. Cet homme, dur et sauvage, dont les origines sont enveloppées de ténèbres, opprima le peuple plus encore que ne l'avaient fait ses prédécesseurs (759-742)[4]. Pour concilier l'histoire des Juifs avec les documents assyriens de Touklat-abal-asar II, mentionnant le roi d'Israël Minihimmou, dans la 8e année de ce prince, on est obligé d'admettre un Menahem II, coupant en deux le règne de Péqah e gouvernant Schomron de 742-733.

En Iehouda, Iotham avait succédé à son père Ouzia

1. II *Rois*, xv, 15, 16.

2. Le nom de Phoul ne se trouve sur aucun monument assyrien et n'est pas mentionné dans le canon des éponymes assyriens, *W. A. I.*, t. II, pl. 68, 69; t. III, pl. 1. L'identifier, comme on l'a fait, avec Touklat-abal-asar, est absolument impossible. Les *Rois* connaissent Touklat-abal-asar et ne le nomment pas Phoul.

3. II *Rois*, xv.

4. Pour la chronologie de cette époque, où les monuments assyriens semblent contredire les documents hébreux, j'ai adopté les données de M. Oppert : *Salomon et ses successeurs*,

(758-743). Au milieu de la paix religieuse la plus profonde, il s'occupa de fortifier Ierouschalaïm.

Dans la montagne d'Iehouda il fit bâtir ou fortifia des villes, et sur les hauteurs boisées planta des tours et des forteresses. Sans doute les pas formidables du grand empire assyrien, faisant résonner les montagnes et les vallées d'Aram, avaient été entendus jusqu'à Ierouschalaïm. Iotham cherche à se couvrir contre l'invasion et semble avoir tenu à garder des rapports d'amitié avec Péqah, le roi d'Israël.

A l'intérieur, la situation d'Iotham ne manquait pas d'être pénible. Les grands d'Iehouda essayaient, semble-t-il, de se constituer en une aristocratie balançant l'autorité royale. A leur tête se tenait une famille princière, celle de Nitham, qui descendait de l'un des jeunes fils de David.

Apre au gain et cherchant avec ardeur le plaisir, cette aristocratie d'Ierouschalaïm est sans cesse en butte aux traits d'Eschaya (Isaïe), qui, en l'accablant, nous la fait connaître. Elle dansait aux sons de la harpe, pendant que les terribles bandes assyriennes se montraient menaçantes à travers les forêts d'Aram.

Dans les festins, elle buvait, sans se jamais fatiguer, les coupes pleines du vin de Hébron ou d'Engueddi :

Malheur à vous, héroïques à boire le vin,
Et vaillants à mêler le vin parfumé,

leur crie le nabi.

---

et *La chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes.* — M. Oppert, dans *Göttingische gelehrte Anzeigen* de juin 1879 a défendu sa chronologie contre M. Eb. Schrader, *Keilschriften und Geschichtsforschung.* — Voir aussi la longue note de Duncker, t. II, p. 270-272 ; — Smith, *Journal égyptologique* de Berlin, janvier 1868. — Il y a là certainement dans l'histoire d'Israël des difficultés qui, malgré les plus ingénieuses hypothèses, resteront longtemps encore insolubles.

C'était pendant la nuit que se donnaient les festins; pendant le jour, dormait l'aristocratie d'Iehouda, qui changeait ainsi les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres[1]. Dans ces fêtes, les conversations sceptiques s'étaient glissées, car l'on y mettait sur la même ligne le bien et le mal. La coupe en main, le sourire aux lèvres, comme des sages, les grands d'Ierouschalaïm constataient l'indifférence absolue de toutes choses.

Si l'on en juge par Eschaya (Isaïe) et par les autres nabis ses contemporains, ce fut la belle époque littéraire, le temps où la langue hébraïque exprima avec le plus de précision les délicates nuances de la pensée. Qu'on ne s'étonne donc pas des fêtes pleines de musique, de vin parfumé et de conversations sceptiques! Ne sont-elles pas la marque d'une société qui est arrivée à son plus haut degré de culture intellectuelle et à la pleine possession de son génie?

En même temps le peuple était foulé. Là où règnent la politesse et l'élégance du style et des mœurs, on chercherait vainement un sentiment de fraternité pour les masses illettrées qui gisent en bas. La culture de l'esprit semble faire passer celui qui la possède dans une sphère supérieure, et le séparer complètement de ceux qui en sont privés. Contrairement à la loi mosaïque, les grands d'Iehouda traitaient durement le peuple, faisant disparaître les petits patrimoines, ajoutant à leur champ et à leur maison le champ et la maison du pauvre.

Ils s'adonnèrent aussi au culte de Baal et d'Aschthoreth, qui assaisonnait la volupté d'un certain mysticisme propre à la faire rechercher de gens délicats et blasés. Ils s'attachèrent, par des amours folles, aux adolescents étrangers[2].

Dans cette route voluptueuse entrèrent aussi les filles de Zion. Pour rivaliser avec les courtisanes

1. *Isaïe*, v, 20.
2. *Isaïe*, ii, 6.

sacrées et les enfants phéniciens qui attiraient le cœur de leurs époux, elles prirent des attitudes et des ornements de prostituées : on les voyait la tête haute, le cou déployé, clignant des yeux, marchant à petits pas, et faisant crier leurs sandales. Un beau voile voltigeait sur leur visage ; de longs cheveux, souvent empruntés, ruisselaient en flots d'ébène sur leurs épaules, pendant qu'une ceinture élégante pressait leurs flancs. Partout, sur leur corps, brillaient les joyaux et les parures étincelantes. A leurs pieds étaient des boucles, à leur front des pierres précieuses et des diadèmes. Des pendants d'or ornaient leurs oreilles, des chaînettes leurs bras. Tous les jolis objets qui servaient à la fois d'ornements et d'amulettes aux femmes d'Égypte et de Phénicie, les filles de Zion en étaient chargées. Elles portaient de petites lunes, symboles d'Aschthoreth. Des miroirs de bronze aux belles poignées, de petites boîtes de parfums d'un travail exquis, des étuis à collyre, les aidaient, dans le mystère de leurs chambres, à se rajeunir, et à égaler les belles étrangères [1].

Contre toute cette aristocratie, avide de jouissances sensuelles, s'élevaient les nabis, Eschaya à leur tête. Les nabis n'étaient pas nécessairement, aux yeux d'Israël, des hommes qui annonçaient l'avenir. Leur nom, dont la racine se retrouve seulement en arabe, signifie : *éclairer, manifester* [2]. Soit par le chant, soit par la simple parole, ils semblent s'être donné la tâche de faire connaître Iahvé et sa Thora, et de rappeler le peuple à la loi, quand il l'oubliait. Poètes en même temps que tribuns, ils chantent et amènent à sa pleine conscience l'idéal qu'Israël porte en lui. Avec leurs écoles

1. *Isaïe,* III, 16 et suiv. Un commentaire bien vivant de ce tableau d'Isaïe nous est fourni par le musée égyptien du Louvre (salles du 1er étage).

2. H. Ewald, *Die propheten des Alten Bundes, t.* I, 2e édition. — A. Knobel, *Die Prophetismus der Hebräer.* — F. Bleek, *Enleitung in das Alte Testament,* 4e édition, p. 305-338.

où ils se formaient des disciples et des successeurs, on les pouvait considérer comme une puissance rivale du sacerdoce, et s'attribuant, dans le pays, une autorité religieuse, bien qu'ils n'appartinssent pas nécessairement à la tribu de Lévi.

Il n'est plus permis toutefois de considérer les communautés de nabis comme particulières à Israël. A côté des prêtres, en Égypte, il y avait aussi les écoles d'*Hon-nouterou,* ou prophètes, distinctes du sacerdoce, et dont nulle part on ne voit les membres faire les sacrifices ou les libations.

Mais si l'Égypte a fourni à Israël les éléments de ses écoles prophétiques, elle n'a rien de comparable aux grandes personnalités de tribuns et de poètes qui sont sorties des communautés juives, et qui ont travaillé avec tant d'énergie à maintenir Israël dans le monothéisme et dans le respect de la Thora, dont les nabis eux-mêmes augmentaient, du reste, les préceptes.

A l'époque d'Eschaya, les tribuns religieux, quoique plus libres, semblent encore avoir des liens de communauté, ainsi qu'aux jours de Schemouël, et regarder le sacerdoce comme une congrégation rivale.

Ne participant pas aux sacrifices qui faisaient la richesse des prêtres, les nabis et surtout Eschaya s'élèvent avec la dernière véhémence contre ceux qui multiplient les oblations. Que font-elles à Iahvé ? Ce qu'il y a de meilleur à lui offrir, n'est-ce pas la pureté du cœur ?

« Que me fait, dit Iahvé, la multitude de vos sacrifices ? j'ai la satiété de vos holocaustes de béliers ; et la graisse de vos veaux gras, le sang de vos taureaux, de vos brebis et de vos boucs, me répugnent... Cessez de mal faire, apprenez à bien agir, cherchez la justice... [1] »

Cependant, malgré un certain mélange de sentiments humains, rien de plus élevé que la pensée des nabis.

1. *Is.*, I, 11.

Eschaya (Iahvé sauve), le plus grand d'entre eux, commença sa mission à l'âge de trente ans, l'année même de la mort d'Ouzia (758), et, d'après le Thalmud, l'aurait terminée d'une façon tragique, sous Menasché. Né à Jérusalem, d'un père nommé Amos, il fut, paraît-il, célèbre, non seulement par sa parole, à la fois si ardente et si correcte, mais encore par ses connaissances médicales qu'il dut déployer auprès du roi Iehisqia (Ezéchias). Les trente-neuf premiers chapitres de ses prophéties dont, sauf quelques-uns, l'authenticité n'est guère douteuse, sont comme un clair miroir où se reflètent, pendant plusieurs règnes, la vie intérieure d'Iehouda, ses fêtes, ses angoisses, les armées assyriennes en marche et les incendies qu'elles allument, les terreurs dont elles remplisssnt Ierouschalaïm elle-même[1]. La éclate aussi l'idéal d'Eschaya et des autres nabis de cette époque : Ierouschalaïm, ville sainte gouvernée par un roi pacifique, dominant elle-même, du haut de ses collines, toutes les cités, et voyant tous les peuples s'acheminer vers elle et gravir, pour y adorer Iahvé, la montagne sur laquelle le temple est planté. Elle impose la paix à toutes les

1. La collection des œuvres portant le nom d'Isaïe se divise en deux groupes bien distincts : 1er, chapitres I-XXXIX — 2e, XL-XLVI. Le second groupe suppose Jérusalem détruite, les Juifs captifs, Babylone maîtresse, puis l'apparition des Mèdes et des Perses, et celle même de Cyrus. Le premier groupe est presque en entier du VIIIe siècle, le second du VIe, et mis au compte d'un nabi que nous sommes obligés d'appeler Isaïe II. Les nabis eux-mêmes se divisent en : 1°, nabis de l'époque classique ou *syro-assyrienne :* Joël, Amos, Oschéa, Zekaria Ier, Eschaya Ier, Mika, Zephania, Nahoum, celui-ci ayant vu cependant les premiers coups portés à Ninive ; 2°, nabis de l'époque *chaldéenne* (700-736) apparaissant après la chute de Ninive : Irmia (Jérémie), Zekaria II, Habaqouq, Iehezqel, témoins de la captivité ; 3°, nabis de la période *perse :* Haggaï (Aggie), Zekaria III, Malëaki.

nations, ses vassales, changeant leurs épées en socs de charrues et leurs lances en faucilles [1]. Tel est l'idéal merveilleux décrit par Eschaya.

Mikaya (qui est comme Iahvé, Michée), de la même époque et sans doute disciple d'Eschaya, chante le même radieux avenir : Ierouschalaïm, reine des villes, régie par le même roi à la fois victorieux et pacifique. C'est de Beth-léhem-Éphrata que doit s'élancer, comme David, le futur maître d'Israël :

De toi, Beth-léhem-Éphratha,
Le plus petit des bourgs d'Iehouda,
De toi sortira celui qui doit régir Israël... [2]
A la fin des jours, la montagne du temple d'Iahvé
Sera établie à la tête des montagnes.
Plus élevée sera-t-elle que [*toutes*] *les collines.*
Vers elle les peuples couleront [*comme des torrents*].
Les nations se mettront en marche, innombrables.
Elles diront: « Allons, montons à la montagne d'Iahvé,
Au temple de l'Élohim d'Iaqob,
Pour qu'il nous enseigne ses voies,
Et que nous marchions dans ses sentiers. »
Car de Zion sortira la Thora,
Et la parole d'Iahvé d'Ierouschalaïm.
Il prononcera entre des peuples innombrables ;
Et aux nations puissantes les plus lointaines il dictera des lois.
Elles forgeront leurs épées en charrues,
Et leurs lances en faucilles.
Une nation n'élevera plus l'épée contre une autre nation,
Et elles ne sauront plus la guerre.
Chacun s'assoira sous sa vigne
Et sous son figuier sans rien qui l'effraye.

N'a-t-il pas, Mikaya, emprunté à Eschaya tous les traits dont celui-ci dépeint la future époque messia-

1. *Es.*, XXXVIII, 21.
2. *Mich.*, V, 2. — IV.

nique? A ce moment, le prophétisme, avec sa prédication et ses rêves, se concentre dans Iehouda. Mikaya était de Morescheth-Gath, au sud-ouest d'Ierouschalaïm.

L'idéal qui se levait alors dans la conscience d'Israël et qui allait y briller éternellement, un autre nabi du même temps, Zekaria Ier, l'a également perçu :

Tressaille, s'écrie celui-ci, fille de Zion,
Aie la clameur de joie, fille d'Ierouschalaïm.
Voici que ton roi entre dans tes murs,
Juste et victorieux.
Il est humble et chevauchant sur un âne,
Et sur un poulain, fils des ânesses [1].

Moins vive et moins complète que celle d'Eschaya et de Mikaya, est la perception de Zekaria Ier. Il a décrit moins largement l'idéal messianique, dont la race juive doit vivre jusqu'à la fin. Cependant il a bien marqué, en traits saisissants, ce roi, ce bien-aimé qu'Israël appelle encore, avec des accents si pathétiques, chaque vendredi soir, dans ses synagogues, à la prière de l'entrée du Schabbath : « Viens, ô mon bien-aimé, vers la fiancée [2] ! »

Comme Schemouël et Élischa, Eschaya fut à la tête d'une école de prophètes. Mais combien ses disciples sont loin de ressembler à ceux du dernier schofète d'Israël et du rude adversaire d'Izébel ! A la musique et au service divin s'employaient les nabis rangés sous la discipline de Schemouël. Conserver le culte pur, écarter Baal et Aschtoreth, telle était la préoccupation des disciples d'Élischa. Avec quelle âpreté ceux-ci accomplissaient leur mission, c'est ce que nous révèlent tous les traits qui les concernent. Eschaya a, près de

1. *Zacharie*, IX, 9 et suiv.

2. Ben Baruch Créhange, *Prières des Israélites du rite allemand*, p. 114.

lui, une réunion d'hommes fort doux qui ont épanché leur âme dans un certain nombre de cantiques.

Cette douce piété, marque des disciples d'Eschaya, ne les tenait pas cependant enfermés dans la vie contemplative. Comme leur maître, ils s'adressaient publiquement au peuple et aux rois qu'ils essayaient de retenir dans la Thora d'Iahvé, et dont ils réprimaient, par leurs paroles, les écarts vers Baal et Aschéra. On les nommait anavites; c'étaient aussi des *ébionim* ou pauvres. Ce qui les distingue encore des nabis précédents, c'est qu'ils ne sont pas de simples orateurs, mais qu'ils tiennent le calame, et savent donner à leurs inspirations une forme littéraire, réglée et même classique.

Le roi Iotham semble avoir vécu en bonne intelligence avec les nabis et leur maître. Cependant, comme il se tournait vers Mizraïm, espérant sans doute y trouver contre les prochaines invasions assyriennes, un secours puissant, Eschaya, dont le coup d'œil politique était très sûr, lui montra que le royaume sur lequel il comptait ne lui pouvait prêter qu'un appui ruineux[1]. Les princes ou sars de Zan (Tanis) allaient devenir, avec leur roi Boethoris, la proie de l'Éthiopien Schabaq (Sabbacon). A ce dernier, du reste, Iotham se résigna à payer tribut.

Après un règne glorieux par son éclat littéraire, Iotham s'éteignit, et fut enseveli en Ir-David, dans le tombeau des rois. Il avait laissé le peuple immoler des victimes sur les bamoth, et en même temps avait élevé une haute porte du temple d'Iahvé.

Ahaz (il a saisi, Achaz), son fils, qui lui succéda (743-727), nous apparaît comme une tête faible, pleine de notions confuses. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône. Son premier soin fut de dénouer les liens si habilement serrés par son père Iotham entre Iehouda et Israël. Toutes les forces r.u-

1. *Es.*, XIX.

nies des fils d'Iaqob, jointes à celles des autres peuples de la Palestine, n'auraient pas cependant été inutiles pour former une digue contre les invasions du grand empire assyrien. A cette sage politique, Ahaz se refusa, parce que sans doute il n'en vit pas la nécessité.

Supplanté par Menahem II (742-733), Péqah reprit bientôt le dessus (733-730). Il s'attirait par là même l'inimitié d'Assour, dont son rival s'était fait le tributaire.

Un sar redouté, Touklat-abal-asar II, régnait sur le grand empire. D'une main puissante il ressaisit tous les royaumes qui avaient échappé à l'Assyrie. « Je suis le roi, dit-il lui-même, qui, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, a mis en fuite tous ses ennemis. » Il en a « balayé les légions comme la poussière des ruines. » De son palais de Kalah, la ville enchantée, tout étincelante de soleil sur les bords du Tigre, il s'élançait pour les conquêtes et pour les massacres. Comme un tourbillon, les masses assyriennes se jetèrent sur les pays voués à leurs ravages.

Rezin, roi d'Aram-Damesseq, le premier menacé par les forces de l'empire, fit alliance avec Péqah, roi d'Israël, avec les villes des Pelischtim, avec Djébal, régie par Sibit-Bel[1] (ou Schabbath-Baal, le repos de Baal) et essaya aussi de gagner Ahaz, qui repoussa toutes ses ouvertures.

Alors les deux rois, d'accord avec les Pelischtim, dont la ville d'Aschqlon était gouvernée par Mitinti, et Gaza par Hanoun[2], entreprirent une expédition contre Iehouda. Avant d'entamer la lutte au nord contre le grand empire, ils voulaient sans doute ne pas laisser au sud une puissance ennemie qui, au milieu du combat, aurait pu intervenir contre eux de la manière la plus désastreuse[3].

---

1. *W. A. I.*, II, pl. 67. — Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 144.
2. *Ibid.*
3. II *Rois*, XVI.

Dans Ierouschalaïm, un parti opposé à la maison de David avait des intelligences avec les coalisés. Ceux-ci traînaient dans leurs rangs un fantôme de roi qu'ils voulaient poser sur le trône de David, Azria-bèn-Tabel[1].

Ils avaient compté sans le peuple d'Ierouschalaïm, attaché à la famille de David, et sans les chanteurs et les nabis, qui étaient pour elle. Les poètes de la grande ville s'élèvent contre Éphraïm et contre Schilo, qui n'ont pas su garder la barque d'alliance :

Iahvé a pris en dégoût la tente d'Iosepn,
Et la tribu d'Éphraïm il n'a pas choisie.
Mais il a choisi la tribu d'Iehouda,
C'est la montagne de Zion qu'il aime... [2]

Excité par les nabis, le peuple d'Ierouschalaïm se rangea autour de la famille élue par Iahvé, repoussant à la fois Ephraïm et Bèn-Tabel.

Péqah d'Israël et Rezin de Damesseq, rencontrant dans la ville sainte une résistance désespérée, s'éloignèrent par le sud-est. Passant au sud de la Mer-Morte, ils gagnèrent Édom, vassal d'Iehouda et par là même leur allié naturel. Édom avait alors pour roi Kamosch-Molok [3]. Avec son aide, ils prirent le beau port juif d'Ailath, sur la Mer-Rouge, où finirent par s'installer les Édomites. Ce fut sans doute le prix de leur union avec Rezin et Péqah.

Après cette conquête, les alliés songèrent à l'invasion d'Iehouda. Édom se jeta sur le sud, pendant

1. Azria est nommé dans les inscriptions de Touklat abal-asar. *W. A. I.*, III, pl. 9. Aventurier heureux, Azria fut engagé dans une lutte de la Syrie contre le grand roi.

2. *Ps.*, 78.

3. *W. A. I.*, II, pl. 67. — Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 144. Pour les inscriptions de Touklat-abal-asar II, et les renseignements qu'elles fournissent sur l'histoire des Juifs : Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 253 à 287.

qu'au nord-ouest les Pelischtim s'emparaient de Beth-Schémesch, d'Aïalon, de Guedéroth, de Soko, de Timna et de Gimzo. Réunissant enfin toutes leurs forces, Rezin, Péqah et leurs nouveaux amis vinrent entourer Ierouschalaïm.

Ceinte de toutes parts, la ville fut prise d'une grande angoisse. Les cœurs y étaient tremblants comme les arbres d'une forêt secoués par le vent.

Ahaz ne vit qu'un moyen d'échapper à cette foule armée et terrible dont il était environné, c'était d'appeler à son aide le grand roi Touklat-abal-asar II.

A cette alliance s'opposait la politique éclairée d'Eschaya. Près du réservoir qui s'étendait au nord-ouest de la ville, il se présenta avec son fils, Schéar Iaschoub (le reste reviendra), et peut-être sa femme, devant le roi, et lui promit, de la part d'Iahvé, la victoire contre Rezin de Damesseq et Péqah d'Israël. Mais il fallait, pour obtenir ce résultat, mettre uniquement sa confiance dans l'Élohim d'Iehouda.

« Demande, dit encore Iahvé à Ahaz par l'entremise du prophète, demande un signe terrestre ou céleste » (qui te prouvera la vérité de ce que j'avance). Ahaz, ayant refusé de tenter Iahvé, son Élohim, le nabi s'écria : « Cette femme-ci, qui est enceinte, enfantera un fils dont le nom sera Immanou-El (Dieu avec nous)... et, bien avant que le nouveau-né sache faire la distinction du bien et du mal, tu auras ravagé le pays dont les deux rois t'épouvantent. Puis, après cette catastrophe, Iahvé fera fondre sur toi, sur ton peuple et sur la maison de ton père, des temps tels qu'on n'en a pas vu depuis le jour où Éphraïm s'est séparé d'Iehouda[1] ».

Iehouda, en effet, n'était-il pas destiné à voir des temps effroyables ? En appelant l'Assyrie, le roi ne provoquait-il pas l'empire rival, Mizraïm ? Le royaume de David allait fatalement servir de champ de bataille

1. *Es.*, VII.

aux masses d'Égypte et d'Assour. « Iahvé appellera la mouche qui foisonne sur les bords du fleuve de Mizraïm, et l'abeille du pays d'Assour. Elles viendront, s'abattant dans les vallées, dans les fentes des rochers, sur tous les buissons, dans tous les trous... Ce pays tout entier ne sera que ronce et épine...[1] »

Peu touché de ces terribles prévisions d'Eschaya, le roi ne songea qu'à se délivrer du péril actuel qui l'étreignait si violemment, et il envoya au roi d'Assyrie des présents tirés du trésor du temple et du trésor royal. Alors Touklat-abal-asar se jette sur Damesseq, ce qui oblige Rezin à laisser le siège d'Ierouschalaïm. Péqah seul reprend le chemin de Schomron. Ainsi se brisa la ceinture qui pressait la ville de David.

La riante Damesseq, enlevée d'assaut, vit sa beauté profanée par le vainqueur. Touklat-abal-asar, inflexible, fit de la ville charmante un amas de ruines[2]. Quant aux habitants de Damesseq, le farouche roi d'Assyrie les déporta loin de leurs belles montagnes. Cette ville devint une cité assyrienne, et le vieux pays d'Aram, prenant le nom du pays conquérant, s'appela, par abréviation, Syrie.

Poursuivant Rezin qui lui avait échappé, le sar le rejoignit dans les montagnes, s'empara de lui, le tua avec ses huit cents compagnons, et mit la main sur ses trésors[3].

De Damesseq, Touklat-abal-asar se jeta sur les pays voisins, qui étaient entrés dans la ligue formée contre lui. Djébal avec son roi Sibit-Bel, Moab gouverné par Salamanou, Ammon qui avait pour roi Sanipar, Aschqlon dont le chef s'appelait Mitinti, Édom conduit par Kamosch-Molok, durent lui envoyer de l'or, de l'argent, du fer, des tissus de laine, des chevaux[4].

---

1. *Es.*, VII.
2. *Es.*, XVII.
3. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 146 et 147.
4. *W. A. I.*, II, pl. 67. — Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 144.

Mais celui qui semble avoir, après Rezin, tout particulièrement attiré ses coups, fut Péqah d'Israël. Sans doute Ahaz l'avait désigné à sa vengeance comme un des principaux fauteurs de la ligue formée contre l'Assyrie. Et aussi qu'il était attrayant pour des bandes pillardes, ce territoire des tribus, avec sa grande plaine d'Esdrelon ensemencée par Dieu lui-même, avec ses collines abondamment pourvues de la rosée du ciel !

Le grand roi emporte les cités fortes des montagnes, prend le voisinage de la mer et celui de l'Iardèn, campe dans les champs de Naphtâli, d'Ascher, de Zeboulon, s'étend dans le district qu'occupaient les Danites aux sources de l'Iardèn. Il dédaigna le faible Péqah, infiniment moins habile et dangereux que Rezin, et lui laissa la vie. Mais, enveloppant comme dans un immense filet les habitants des villes du Nord, Yon, Dan, Abel-Beth-Maascha, Iavoah, Qadesch, Hazor, et ceux du pays d'au-delà, il les transporta dans plusieurs régions du grand empire assyrien.

Par cette conquête, en même temps qu'une nombreuse population, le royaume d'Israël perdait la moitié de son territoire. C'est à peine si maintenant, au nord, ses frontières allaient jusqu'au Thabor.

Délivré par le grand roi, Ahaz d'Iehouda s'était rendu à Damesseq pour offrir son vasselage à Touklat-abal-asar. Cette faible tête de roi s'enivra, dans Damesseq, de la civilisation assyrienne; et, comme les Omrides avaient tenté de kananiser Israël, il voulut faire Iehouda à l'image d'Assour[1].

Il envoya de Damesseq au grand-prêtre Ouria le modèle d'un autel sur lequel il avait vu Touklat-abal-asar faire les encensements aux dieux d'Assour. Cet autel assyrien, Ahaz, de retour à Ierouschalaïm, le voulut mettre à la place de l'autel d'airain, qu'il fit transporter au nord du temple. Comme Touklat-abal-asar, il monta lui-même sur le nouveau monu-

1. II *Rois*, XVI, 10-12.

ment, où il fit fumer l'holocauste et répandit les libations. Il déclara au grand-prêtre, qui ne semble pas avoir eu grand souci de la loi, que désormais l'autel assyrien appartiendrait au cohène, tandis que lui, le roi, se réservait celui d'airain. A tous les ordres du roi obéit ponctuellement le jeune et débile grand-prêtre. Détachant la mer d'airain des grands bœufs sur lesquels elle reposait, il l'étendit sur des pierres [1].

Ahaz n'était qu'à ses débuts. Il poussa fort loin la manie d'assyrianiser, introduisant à Ierouschalaïm le culte du soleil, de la lune et des planètes. A l'entrée du temple, il paraît avoir placé le disque solaire rayonnant. Il avait des chevaux avec des chars consacrés au soleil, et qui se tenaient près de l'avant-cour du temple, sous la tente de l'eunuque Nathan-Molok. Dans les grandes processions, ces beaux attelages devaient faire l'admiration des gens d'Ierouschalaïm. Ahaz, selon la coutume babylonienne, fit encore dresser, sur les toits de son palais, des zigourrats aux planètes. Selon la mode du grand empire, il plaça aussi près de son palais un cadran solaire, auquel il donna son nom. Il ne rejetait pas pour cela les rites kananéens. Dans la belle vallée de Hinnom, fertile et arrosée par la fontaine de Siloa, il alla jusqu'à élever un bûcher, où monta son propre fils, qui fut dévoré par les flammes. Jamais, en Israël, pareille fureur ne s'était vue. Sur les hauteurs se dressaient les pieux de Baal [2].

Placé sous le vasselage de Touklat-abal-asar, assyrianisant dans Ierouschalaïm, Ahaz pensait sans doute faire œuvre de profond politique. Damesseq et Schomron écrasés, qu'avait-il désormais à craindre?

Sans doute il essayait de faire partager à la masse du peuple la confiance dont il était plein lui-même. Mais, plus prévoyant, le nabi Eschaya tentait d'éclairer cette

1. II *Rois*, XVI, 1-4.
2. II *Rois*, XXIII, 11.

fausse sécurité et de montrer que le grand péril était précisément là où l'on puisait cette assurance aveugle. C'était Assour qui devenait dans l'avenir la grande menace pour Iehouda. Il ne fallait pas trop battre des mains devant les flammes qui avaient dévoré Damesseq et les villes d'Israël. N'allaient-elles pas bientôt s'étendre et s'emparer des villes mêmes d'Iehouda ? Assour lui-même prend une voix pour le nabi, et, ministre des colères divines, s'adresse ainsi aux habitants du royaume de David :

N'en a-t-il pas été de Kalno comme de Karkémisch ?
De Hamath comme d'Arpad ?
De Schomron comme de Damesseq ?
Comme ma main a trouvé ces royaumes aux Élohim impuissants,
Ainsi je trouverai les sculptures d'Ierouschalaïm comme de Schom-
Ce que j'ai fait à Schomron et à ses Élohim, [*ron.*
Je le ferai à Ierouschalaïm et à ses cippes 1.

Mais ce regard prévoyant d'Eschaya, qui s'étendait à l'avenir, déplaisait au faible Ahaz, tout absorbé par le présent et chez qui le goût d'assyrianiser semble avoir dégénéré en une passion aussi puérile que folle.

Mikaya, disciple d'Eschaya, dont il semble partager toutes les vues, tâche aussi de faire entrevoir combien Assour, le conquérant, le plus grand chasseur d'hommes et de pays qui fut jamais, est redoutable pour Iehouda. Il broiera un jour sous ses pas Ierouschalaïm, comme il a fait de Damesseq et de Schomron, et en déportera les habitants.

Zion, comme un champ, sera labouré [*s'écrie le nabi*],
Ierouschalaïm sera une ruine,
Et la montagne du temple une hauteur boisée...
Maintenant, pourquoi ces cris de douleur ?
N'as-tu pas de roi ?
A-t-il péri, ton soutien,
Pour que la terreur s'empare de toi,
Comme d'une femme en enfantement ?

1. *Es.*, x, 9-11.

Certes, tremble et souffre, fille de Zion,
Comme une femme qui enfante,
Car tu sortiras de la ville
Pour t'installer dans les champs,
Et tu iras jusqu'à Babel.

Mais Schomron était sur le chemin de Babel et de Ninoua à Ierouschalaïm ; elle devait succomber la première.

Péqah, le faible roi d'Israël, qui avait laissé prendre par l'Assyrie la moitié de son territoire et de son peuple, a disparu de la scène. Il est tombé, comme lui-même pouvait le prévoir, sous une conjuration. Oschéa, fils d'Éla, son successeur, lui avait plongé l'épée dans le sein (730-721)[1].

Malgré ce coup hardi, Oschéa n'avait pas la vigueur nécessaire pour dominer cette époque à la fois agitée et tragique. A de pareilles heures dans la vie des peuples, il faut, pour les sauver, un homme à la taille surhumaine, qui se détache vigoureusement, et qui, aperçu de tout le monde, inspire à tous une confiance suprême en même temps qu'il leur impose une discipline commune. Tel n'était pas Oschéa. Les grands, toujours remuants, ne l'écoutaient pas : dans le meurtre de Péqah, il semble avoir été leur instrument beaucoup plus qu'avoir obéi à une inspiration personnelle.

En même temps que les grands s'agitaient, des brigands s'installant sur les hauteurs, sur le Garizim, le Thabor, et dans le pays d'au-delà, à Mizpa, répandaient partout l'épouvante. Israël présentait l'image la plus parfaite du chaos.

Le voleur pénètre dans les maisons,
Le brigandage sévit au dehors [2].

Une des premières pensées d'Oschéa fut de dégager

1. II *Rois*, XV, 30. — II *Rois*, XVII.
2. *Osée*, VII, 1.

son pays de la suzeraineté d'Assour[1]. Tout en flattant le grand empire, il essaya secrètement de s'assurer contre lui l'alliance de Mizraïm[2].

Mais, à l'intérieur, Israël était dans un tel état de faiblesse que rien ne pouvait conjurer sa ruine. Il suffirait du moindre coup, venu du dehors, pour jeter bas cet édifice branlant.

On avait beau conserver encore, en Schomron, le serment d'Iahvé; son culte était oublié. Non seulement à Beth-el, à Dan, à Schomron et à Guilgal, mais encore sur toutes les collines, fleurissaient Baal et Aschthoreth. Cette société agonisante était dévorée d'une telle fièvre de voluptés que jamais elle ne s'était vouée aussi parfaitement aux cultes kananéens. Les gens des tribus pressaient dans leurs bras avec frénésie les courtisanes sacrées. Comme les filles de Byblos, aux jours délirants des Adonies, les filles d'Israël se livrèrent même, paraît-il, à ceux de leurs nations et aux étrangers.

Sur les sommets des montagnes (dit Oschéa), *ils sacrifient,*
Et sur les collines, ils font fumer les cassolettes de parfums,
Sous le chêne, le peuplier et le térébinthe,
Car douce est leur ombre.
Ainsi vos filles se prostituent,
Et vos belles-filles sont adultères.
Je ne les punirai pas, vos filles, parce qu'elles font les zenonoth[3],
Ni vos belles-filles de ce qu'elles sont adultères;
Eux-mêmes ne se retirent-ils pas avec les zenonoth?
Et avec les qedeschoth[4] *ne sacrifient-ils pas*[5]*?*

1. Son nom est marqué parmi les tributaires de Touklat-abal-asar. *W. A. I.*, t. III, pl. 2012. Le grand roi, d'après l'inscription, aurait même contribué à la révolution qui fit passer Oschéa sur le trône occupé par Péqah.
2. II *Rois*, XVII, 4.
3. Courtisanes.
4. Prostituées sacrées.
5 *Osée*, IV, 13 et 14. Le nabi Oschéa distinct du roi d'Israël.

La vie d'Israël et celle même d'Iehouda, depuis le schisme, semblent bien une longue sarabande, une danse effrénée, d'hommes gais avec des filles de joie, interrompue seulement de temps à autre par le cri du meurtre et par la voix austère des nabis. Mais à la fin, avant d'être éternellement dispersée par la dernière invasion d'Assour, la ronde, en Israël, devient plus rapide et moins chaste; avec plus de fièvre les mains s'étreignent; hommes et femmes ont jeté au loin leurs derniers voiles. Sous l'ombre douce des térébinthes, ils sacrifient tous à la déesse de la joie. C'est au bruit des baisers violents en même temps que des pas formidables d'Assour que s'écroule la maison d'Israël.

Voici l'histoire de cet écroulement.

Provoqué par Élulai, roi de Zour, Schalmanou-âsir IV (le dieu Schalman est bon, Salmanasar), le dur roi d'Assyrie, s'élance contre lui, soumet sans résistance Zour ainsi que toute la Phénicie. Elle était bien belle, Schomron sur sa colline, et bien fertile était le territoire d'au-delà! De plus Israël ne méritait-il pas les représailles d'Assour, pour ses intrigues avec Mizraïm? Aussi Schalmanou-âsir se laissa-t-il tenter. Après les Phéniciens, il s'occupa des tribus leurs voisines.

Oschéa va au-devant du roi et se soumet au tribut.

Mais, apprenant que le roi d'Israël, pour échapper à sa vassalité, continuait d'intriguer avec le roi de Mizraïm Schabaq, à qui il avait envoyé des messagers, Schalmanou-âsir se jeta sur la Palestine et fit entourer Schomron par ses bandes qui paraissent en avoir mené le siège assez mollement, ainsi que celui de Zour. Quand Sarkina (le roi fort, Sargon) s'empara du trône d'Assyrie, tout le pays jusqu'à la Philistie était soulevé contre lui. Ahaz étant mort, Iehisqia (Ézéchias), son successeur, reçut un message qui l'engageait à entrer dans la ligue contre Assour, mais il ne voulut pas le faire. Sans combat, Sarkina commença par s'emparer des villes phéniciennes, Zidon, Akko, Palai-Tyr. Les Phéniciens soumis lui fournirent

soixante vaisseaux et huit cents rameurs pour assiéger la nouvelle Tyr.

Tout tremblant, le nabi Zekaria, dans une strophe d'une éblouissante beauté, dépeint cette expédition de Sarkina avec ses ravages :

Ouvre, ô Libanon, tes portes;
Le feu va dévorer tes cèdres.
Fais la lamentation, ô cyprès,
De ce qu'il tombe, le cèdre,
De ce que les magnifiques sont abattus.
Faites la lamentation, ô chênes de Baschan,
De ce qu'elle descend, la forêt inaccessible.
Elle se lamente, la voix des bergers,
Parce que leur gloire gît à terre.
Elle rugit, la voix des lionceaux,
Parce qu'elle est à bas, la parure de l'Iardèn [1].

Il avait raison de se désoler, le nabi : d'Akko Sarkina marche sur Schomron par la plaine d'Isréël, enlevant, chemin faisant, les villes dont les habitants fuient vers la capitale.

Malheur ! s'écriait Eschaya, à la couronne, orgueil des ivrognes
A la fleur séchée, brillante parure [*des tribus*], [*d'Éphraïm !* [2]]
Posée au sommet de la grosse vallée... [3]
Voyez ! un fort, un puissant vient de la part d'Adonaï,
Comme une pluie de grêle,
Un tourbillon destructeur...
Tu seras foulée aux pieds,
O couronne, orgueil des ivrognes d'Éphraïm.
La fleur séchée, brillante parure [*des tribus*],
Posée au sommet de la grosse vallée,
Sera comme la figue avant la récolte :

1. *Zach.*, XI.
2. *Is.*, XXVIII.
3. Gracieuse désignation de Schomron.

Qui la voit, la mange,
Pendant qu'elle est encore dans sa main [*avec rapidité*].

Écrites à l'approche de Sarkina, ces paroles peignent bien l'angoisse où était réduit Israël.

Cependant Schomron (Samarie) ne se laissa pas facilement cueillir ni dévorer par le colosse d'Assour. Plus d'une année encore elle lui résista énergiquement. Les longs sièges sont le fait de la race tenace d'Iaqob. De l'été de 720 à celui de 721, Schalmanou-âsir, puis Sarkina, avaient épuisé contre la capitale d'Israël toutes leurs machines de guerre[1].

Si, sur sa colline, Schomron put braver longtemps les masses assyriennes qui l'enveloppaient, cependant il était facile de prévoir qu'à la fin elle succomberait sous l'étreinte formidable d'Assour.

Deux siècles et demi avait duré le royaume d'Israël, qui tomba sans laisser de trace.

Que sont-ils devenus les gens des tribus? Oschéa, le roi, semble avoir disparu avant l'avènement de Sarkina. Celui-ci emmena en captivité 27,280 habitants : — Assour avait le goût des grandes déportations — broyés et mêlés au milieu de la nation assyrienne, ils finirent par y disparaître. Quelques autres peut-être, laboureurs et pasteurs, restèrent dans le pays, ou allèrent demander asile à Iehouda.

1. II *Rois*, XVII. — *Inscription des annales* de Sargon. *Salle*, II, 3. — Oppert : *Les Inscriptions de Dour-Sarkayian* p. 30.

XV

LES NABIS ESCHAYA Ier, ZEPHANIA (SOPHONIE), IRMIA (JÉRÉMIE), IEHEZQEL (EZÉCHIEL). — LA CENTRALISATION DU CULTE. LA CAPTIVITÉ DE BABEL.

Rois d'Iehouda : *Iehisqia* (*Ézéchias*), (727-698) ; *Ménasché* (*Manasé*), (698-642) ; *Amon* (642-640) ; *Ioschiya* (640-609) ; *Ioahaz* (609-608) ; *Ioyaqim* (608-598) ; *Ioyakin* (598) ; *Zidqia* (*Zédécias*), (598-587).

PENDANT que s'écroulait à tout jamais, avec un tel bruit, la maison d'Israël, Iehouda et Beniamin avec Schimeön et Lévi florissaient, sous le sceptre d'un jeune roi, Iehisqia fils d'Ahaz, que les nabis saluaient comme une image du Messie.

Le confondant à dessein dans une même vision avec Celui qui doit venir, Eschaya chante :

Il nous est né un enfant,
Un fils nous est donné.
La domination est sur son épaule.
Son nom est prodige, conseiller,
El vaillant, chéri à jamais,
Prince de la paix.

[*Il nous est donne*] *pour agrandir la domination,*
[*Fournir*] *une paix sans fin.*
[*Il est établi sur le trône de David et sur son royaume*

Pour l'affermir et le fonder
Sur le droit et la justice,
Maintenant et à jamais [1].

Du reste, Iehisqia (la force d'Iahvé, Ezéchias) lui-même, à cette date où l'idée messianique est en pleine floraison, semble avoir pris à tâche de la réaliser autant que possible en sa personne et dans son royaume, tâchant de rendre justice aux pauvres du peuple, de donner en même temps à Iehouda la gloire et la paix [2].

Désavouant son père Ahaz, ennemi des nabis, faible tête, il le priva de somptueuses funérailles et de la sépulture dans le tombeau des rois. C'était une nature idéale, un poète, tout préoccupé de la grande pensée qui s'épanouissait dans la conscience d'Iehouda, et y sacrifiant tout, sa famille et l'ancienne politique des rois.

Pour s'en faire un appui contre les grands, il s'attache les lévites, auxquels il fait régulièrement donner la dîme. Le surplus en fut déposé dans les greniers sacrés, commis aux soins de Kanania et de son frère Schimeï [3], auxquels Iehisqia, d'accord avec le grand cohène Azaria, avait adjoint d'autres lévites.

Iehisqia détruisit tous les sanctuaires particuliers, et semble avoir amené dans Iehouda cette centralisation absolue du culte, à laquelle on tendait depuis la centralisation politique, sous David et Schelomo [4]. Adieu les vieux endroits kananéens, Guilgal, Iericho, Aschtharoth-Karnaïm, où les Hébreux avaient trouvé le culte de la lune et y avaient substitué celui d'Iahvé! Adieu le Karmel, l'Hermon, Guibeäl, Guibeön, les montagnes et les collines adorées, Beer-schéba, l'antique bourg! Bethel, Schomron, Penouel, Mizpa! Il

1. *Is.*, IX.
2. *Ps.*, p. 72 et 100.
3. *Chron.*, XXXI.
4. J. Wellhausen. *Geschichte Israels*, le premier chapitre.

n'y aura plus bientôt, grâce aux efforts combinés des nabis, des prêtres et d'Iehisqia, que le temple du Moriâ, et la ville d'Ierouschalaïm 1.

Pour y célébrer la fête de Pessah (Pâques), Iehisqia convoqua dans la ville sainte tous les villages d'Iehouda, et même ce qui restait d'Israël.

Au moment que naissait la conception messianique, d'après laquelle Ierouschalaïm devient le centre où s'acheminent tous les peuples, il était convenable qu'en attendant cette visite de toutes les nations, les Benê-Israël eux-mêmes commençassent par prendre le chemin de la ville sainte.

Les grands d'Iehouda, déjà frondeurs et sceptiques, inquiets d'ailleurs pour eux-mêmes de cet accord entre la royauté et le lévitisme, semblent avoir opposé aux vues d'Iehisqia une résistance tantôt sourde, tantôt déclarée. Pour narguer le roi, ami du culte pur, ils plantent des aschéras dans leurs jardins, ce qui était une abomination pour les sectateurs d'Iahvé. Ils ont des statuettes d'or et d'argent. Et, pour tous ces crimes, Iehisqia n'ose guère les inquiéter.

Ils en étaient arrivés à un tel degré de puissance, qu'ils avaient créé, dans le propre palais du roi, un grand fonctionnaire, un intendant, à peu près aussi influent que le roi lui-même.

Sarkina dominait encore Assour, quand Iehisqia fut atteint d'un mal plus douloureux peut-être que dangereux : c'était un abcès qui lui devait causer des souffrances aiguës et qui alarma tout Ierouschalaïm (714). Eschaya profita de la circonstance pour frapper comme un coup de théâtre. Tragique, il se rendit près du roi étendu sur sa couche, et lui dit : « Tu es un homme

1. Sous Ioschiya (Josias) les mêmes événements sont racontés, sans en excepter la Pâques. Ioschiya a-t-il voulu imiter Iehisqia, ou bien l'auteur de la *Chronique* a-t-il attribué aux deux rois les mêmes actions, les dépeignant tous deux d'après un modèle convenu ?

mort. » Alors, se tournant vers le mur, le roi s'écria en versant d'abondantes larmes : « Souviens-toi, Iahvé, que j'ai marché en ta présence avec vérité et avec un cœur intègre ; ce qui était bon à tes yeux, je l'ai fait. » Le nabi s'en alla. Mais, à peine eut-il franchi la cour du palais, qu'averti par Iahvé il revint sur ses pas. Ayant préparé un cataplasme de figues, il le posa sur l'abcès d'Iehisqia, dont ses connaissances médicales lui avaient sans doute révélé la prochaine maturité. Avant de se retirer, le nabi assura le roi que, dans trois jours, il serait guéri. Comme signe de ce qui arriverait, il fit rétrograder l'ombre de dix degrés au cadran solaire d'Ahaz [1].

Ainsi Eschaya ne négligeait aucune occasion d'affermir son prestige dans l'esprit du roi et du peuple.

Guéri, comme le nabi le lui avait annoncé, Iehisqia chanta :

Je disais : « Au milieu de mes jours
J'irai donc aux portes du Scheöl !
Du reste de mes années je serai privé ! »
« Je ne verrai plus Iahvé, me disais-je,
Iahvé dans la terre des vivants !
Je n'apercevrai plus d'hommes
Parmi ceux qui habitent le silence (les ombres) !
Mon existence est enlevée.
Elle est emportée loin de moi, comme la tente du pasteur
Elle est tranchée, ma vie, comme par le tisserand... »
Comme l'hirondelle gémissante, ainsi je me plaignais ;
Je me lamentais comme la colombe...
Mes yeux se fatiguent à regarder en haut.
Iahvé, je suis écrasé, sauve-moi !... [*tant d'amertume...*
Mais c'est pour mon bien qu'il y a eu pour moi tant d'amertume ;
Prenant mon âme avec tendresse, tu l'as sauvée de la mort...

1. II, *Rois*, XX. Une interprétation mythique est ici impossible ; il faut admettre ou une légende, ou bien la substitution d'un cadran de dimension différente à celui d'Ahaz.

[Tu sais bien] que ce n'est pas le Scheöl qui te célèbre
Ni la mort qui te loue ;
Ils ne te contemplent plus en vérité, ceux qui descendent dans le [puits.
Le vivant, le vivant, voilà celui qui t'exalte,
Comme je le fais en ce jour...
Iahvé nous a sauvés,
[Aussi] nous ferons résonner nos lyres,
Tous les jours de notre vie,
Dans la maison d'Iahvé[1].

Cantique singulier, qui non seulement nous aide à bien pénétrer cette nature d'Iehisqia, gémissant comme une colombe dans la maladie, mais encore nous révèle la pensée juive sur le Scheöl ! C'est un endroit où flottent des ombres vaines, sans conscience et sans consistance, incapables de louer Iahvé.

Plaintif dans la douleur physique, Iehisqia se retrouvait tout entier, avec sa nature juive, dès que la santé lui revenait. Il avait la main âpre. La Scheféla était belle et riche en grains, Ahaz en avait déjà possédé une partie : avide de la riche plaine, Iehisqia, s'attaqua aux Pelischtim, ses alliés, et saisit violemment tout leur pays jusqu'à la cité sud-ouest de Gaza. Dans ce district conquis semblent s'être installées les familles de Schimeön, jusqu'à Djérar célèbre par ses pâturages.

En se jetant dans les conquêtes, et en s'assurant, malgré le prévoyant Eschaya, l'alliance de l'Égypte, Iehisqia attirait à lui les ennemis d'Assour. Mardouk-abal-iddina (Mardouk a donné un fils, Mérodach Baladan), roi de Babylone, ennemi acharné d'Assour, envoya une ambassade au roi juif avec des tablettes et des présents[2]. Il le félicitait du rétablissement de sa santé. Enivré de tant de gloire, et de voir une telle ambassade venir de Babel à Ierouschalaïm, Iehisqia

1. *Is.*, XXXVIII.

2. F. Lenormant, *Les premières civilisations*, t. II, p. 203 et suiv.

ne se contenait pas de joïe. Il montra avec complaisance aux messagers sa maison de parfums, son argent, son or, son baume, ses huiles précieuses, l'endroit où était son mobilier, en un mot tout ce qu'il avait de trésors. Il n'y eut pas un coin de son palais que le roi ne fît visiter aux messagers.

Sans doute, il avait agi sans consulter le nabi Eschaya. Irrité, celui-ci parut devant Iehisqia. « Écoute, lui dit-il, la parole d'Iahvé : Viendront des jours où tout sera enlevé de ce qui est dans ton palais et qu'y ont thésaurisé tes pères jusqu'aujourd'hui. Tout prendra la route de Babel. Plus rien ne restera, parole d'Iahvé! Il y aura même de tes fils, issus de toi, qui seront pris et serviront d'eunuques dans le palais du roi de Babel.» Iehisqia, courbant le front devant cette menace, se contenta de répondre : « Elle est bonne, la parole qu'a prononcée Iahvé, pourvu que pendant ma vie règne la paix. » Ne portant que sur l'avenir, la prophétie d'Eschaya ne lui était pas fort sensible.

Le nabi intelligent et avisé n'avait du reste pas tort de lui reprocher son aveugle confiance en Mardouk-abal-iddina, la vanité enfantine avec laquelle il avait reçu son ambassade. Eschaya savait que la fantasmagorie de Babilou s'écroulait de toutes parts. Peu de temps après, Mardouk-abal-iddina dut fuir devant Sin akhi-irib, qui établit à sa place dans Babilou Assour-nadin-soum, son fils aîné. Par ses alliances avec l'Egypte et avec le roi de Babel, Iehisqia n'avait fait que compromettre inutilement l'avenir de son pays [1].

Assour commençait à jeter les yeux sur ce petit royaume d'Iehouda, encore intact, se liguant avec ses ennemis.

Sin-akhi-irib, successeur de Sarkina, avait dirigé une première campagne contre la Phénicie. Loul, roi de Zidon, s'étant soulevé contre sa suzeraineté, le sar le contraignit de fuir sur un léger vaisseau, et s'empara

1. *Layard*, pl. 63-64, l. 6-15. — *W. A. I*, pl. 39, c. 3, l. 44.

de sa ville, de Sarepta et d'Akko. Sur Zidon, il établit comme roi Toubal ou Ithobaal II (Baal est avec lui).

Toute la contrée lui dut venir présenter ses hommages : le nouveau roi de Zidon, Abdilit ou Abdel (le serviteur d'El) d'Arvad, Ouroumélek de Djebal, Mitinti d'Aschdod, Poudouïl, roi d'Ammon, Kamoschnadab de Moab, Airammou, roi d'Édom. Tous ces princes embrassèrent les genoux du sar et lui offrirent le tribut. Parmi eux, manquait Zidka, roi d'Aschqlon (Ascalon); aussi le sar le châtia-t-il en mettant à sac son pays et en le déportant lui, ses dieux, ses fils et ses filles, sa femme et toute sa race, dans le pays d'Assour. Il donna la royauté d'Aschqlon à Sartibkakri. Beth-Dagon, Joppé, dépendant d'Aschqlon, furen taussi assiégées et prises d'assaut [1].

Iehisqia (appelé dans les inscriptions assyriennes Hazakiaou) était bien proche de Sin-akhi-irib pour n'en être pas inquiété. Lui-même, du reste, semble avoir, de gaieté de cœur, fourni un prétexte à la colère du sar. D'accord avec les habitants d'Éqron [2], il retint prisonnier, à Ierouschalaïm, Padi, leur prince, l'allié d'Assour. Le grand roi se rua sur la Palestine.

Au secours d'Éqron et de tout Iehouda, menacés par l'armée assyrienne, accoururent les princes du Delta et le roi de Méroé. Mais au choc formidable d'Assour ne purent résister les troupes d'Égypte. Il y eut à Alteqé un énorme écrasement de chars et d'hommes. Les belles cavales d'Égypte et les habiles guerriers qui les conduisaient jonchèrent de leurs cadavres la Scheféla [3]. Après quoi, s'emparant d'Éqron, Assour en tua les principaux habitants, les empala, ou mit en croix leurs cadavres sur les murs de la ville.

---

1. *Inscription du prisme de Taylor, W. A. I, I,* pl. 3.— 44.

2. Amgarouna des textes cunéiformes a été identifié avec Éqron par MM. F. Lenormant, H. Rawlinson et Hincks. — Lenormant, *Les premières civilisations,* t. II, p. 274.

3. Oppert, *Mémoire,* etc., p. 25.

Effrayé, Iehisqia relâcha Padi, mais sans apaiser par là la fureur de Sin-akhi-irib. Celui-ci prit d'assaut quarante-quatre villes d'Iehouda, qu'il inonda de feu et de sang. A deux cent mille cent cinquante personnes de tout âge, avec des troupeaux sans nombre, il fit prendre le chemin d'Assour. Quant aux bourgs d'Iehouda tombés en sa possession, il les partagea entre Mitinti, roi d'Aschdod, Padi, roi d'Éqron, et Ismibaal, roi de Gaza.

Iehisqia obstrue alors les sources voisines d'Ierouschalaïm, répare les brèches des murailles, fortifie Millo, élève des tours. Tout en se préparant à la résistance, il essaye encore de fléchir la colère du sar. Sin-akhi-irib était occupé au siège de Lakisch[1], quand il reçut un message d'Iehisqia épouvanté. « J'ai en effet commis une faute, lui faisait dire le roi juif; mais retire-toi, après m'avoir imposé selon ta volonté.» Le sar le condamna à payer une rançon de huit cents kikars d'argent et de trente d'or[2]. Pour répondre à cette exigence, Iehisqia dut épuiser le trésor du palais avec celui du temple. Il remit au sar des filles et des eunuques du palais avec des chanteurs et des chanteuses.

Mais, après avoir reçu cette somme, Sin-akhi-irib n'en continua pas moins de poursuivre son entreprise contre Ierouschalaïm. Des troupes nombreuses d'Assour vinrent ceindre la ville, ayant au milieu d'elles le tartan[3] ou généralissime assyrien, le rabsaris ou

1. Sur la conquête de Lakisch par le sar, voir en même temps que la Bible le texte assyrien trouvé à Koyoundjik par M. Layard et traduit par M. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 33. — Pour toute l'histoire de cette époque, lire aussi *History of Sennacherib*... par G. Smith, éditée après la mort de ce savant, par le Rév. Sayce. — II, *Rois*, XVIII.

2. Évalué à 2,817,900 francs en or, et 5,332,800 francs en argent. — Smith, *History of Sennacherib*, p. 63 et 64.

3. En assyrien, tourtanou.

chef des eunuques, et le rabschaqé ou chef d'état-major. Le soin du sar semble avoir été de provoquer à la révolte le parti contraire aux nabis, et d'exciter les murmures du peuple.

En proie à la famine, accroupis comme des spectres sur les murs de leur ville, réduits à manger leurs excréments et à boire leur urine, travaillés par un parti antinational, les Juifs étaient bien près de céder. Le rabschaqé leur criait de la part de son maître : « Faites avec moi votre paix... Alors chacun de vous pourra manger de son figuier et boire de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne, et que je vous emporte dans une terre semblable à la vôtre, une terre de froment et de vin nouveau, un pays de pain et de vignobles, d'oliviers riches en huile, et de miel, où vous ne courrez pas le danger de mourir. Gardez-vous d'écouter Iehisqia, car il vous trompe en vous disant : « Iahvé nous sauvera. » Les Élohim des nations ont-ils sauvé leurs pays du roi d'Assour ? » En vain Éliaqim, Sebna et Ioä le suppliaient-ils, pour ne pas déranger les gens du rempart, de leur parler en araméen ; il continuait de crier en hébreu, de manière à être entendu de tous, les paroles les plus propres à faire tomber le courage des assiégés.

De Lakisch, le sar s'était transporté en personne au siège de Libna ou Péluse d'Égypte, à l'embouchure orientale du Nil, distante de 260 kilomètres de Lakisch [1]. De là, il essaya d'intimider encore Iehisqia lui-même. La lettre qu'il lui adressa était pleine d'injures contre Iahvé, dont il se riait comme d'un dieu sans puissance. Monté au temple, le roi pria l'Élohim d'Israël de confondre l'insolence du roi d'Assour. En même temps, le parti des prophètes s'agitait et em-

1. Oppert, *Mémoire,* etc., p. 34-36. — Hérodote II, c. XLI. Sur le siège et la prise de Lakisch, voir en même temps qu'Oppert, *Mémoire...*, Layard, *Monuments of Neineveh,* seconde série, pl. XX-XXIV, et *W. A. I.* 1, 7, 8, 1

plissait d'espoir les imaginations populaires. Les bandes laissées en Palestine, par Sin-akhi-irib, suffisaient à entourer Ierouschalaïm. « Quant à lui, dit le sar dans l'inscription du prisme de Taylor en parlant d'Iehisqia, je l'enfermai dans sa capitale, comme un oiseau dans sa cage ». (700) [1]

Cependant, grâce à un événement imprévu, les rues d'Ierouschalaïm ne furent pas foulées sous les pas d'Assour. L'immense armée assyrienne occupée devant Péluse dut reprendre la route de l'Euphrate, entraînant avec elle les détachements laissés dans la Palestine. L'auteur du *Livre des Rois* parle d'un ange exterminateur qui fit tomber en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens [2]. Sans doute, cet ange, dans le style apocalyptique, ce fut la peste de Péluse, qui sévit dans le camp de Sin-akhi-irib, et contraignit le grand roi de quitter le delta, aux funestes exhalaisons, qui menaçait de devenir le sépulcre de ses innombrables bandes.

Toutefois, à Ninoua, sa capitale, le sar emportait de riches tributs : trente kikars d'or, huit cents d'argent, des métaux, des pierreries, des perles, des bois précieux, des filles, des femmes du palais, des esclaves des deux sexes [3], que lui avait livrés Iehisqia.

Quand, des hauteurs d'Ierouschalaïm, on vit les vallées voisines délivrées des nuées d'Assyriens qui les remplissaient, ce fut une joie délirante.

Élohim, voilà notre refuge et notre force, chantaient les Qoras-
[chides,

1. *Prisme de Taylor, W. A. I. I,* col. III, l. 49.

2. *Isaïe,* XXVIII. II *Rois,* XIX, 35. D'après la légende égyptienne, ce fut l'invasion d'une bande de rats qui contraignit Assour à quitter Péluse. *Hér.,* II, ch. CXLI. Au dieu Ptah, de Memphis, les Égyptiens attribuaient leur délivrance. II, *Rois,* XIX.

3. *W. A. I. I,* pl. 37 et suiv., col. III, l. 29.

Notre aide dans es angoisses qui se sont multipliées sur nous.
C'est pourquoi nous n'aurions pas peur, même quand la terre tremblerait,
Et que glisseraient les montagnes au cœur de la mer...
Iahvé-Zebaoth est avec nous.
C'est notre citadelle que l'Élohim d'Iaqob.
Venez contempler les merveilles d'Iahvé,
Ce qu'il a fait de glorieux dans le pays [1].

Les Asaphides eurent aussi leurs hymnes joyeux. Les gens des campagnes entassés dans Ierouschalaïm purent quitter la ville et regagner chacun son figuier.

Le royaume d'Iehouda semble alors avoir absorbé le sud de l'ancien royaume d'Israël.

Le règne d'Iehisqia, après la fuite de Sin-akhi-irib, ressemble à un véritable âge d'or. Ce qui avait survécu à l'effondrement de Schomron, le « reste d'Israël, » respire pour la première fois. Après les angoisses affreuses de l'invasion assyrienne, chacun s'assied, pour s'y reposer, sous sa vigne et son figuier. Une douce brise de poésie, apportant des parfums d'un monde enchanté (le monde messianique) et en soulevant les voiles, circule dans tout le pays.

Des doux chanteurs, le roi fait ses familiers. Ces disciples d'Eschaya, on les appelle gens d'Iehisqia. Aussi le célèbrent-ils en même temps que les ravissantes visions de la terre idéale à laquelle doit aborder un jour Israël. Pour saluer son règne et à la fois celui du Messie, ils font appel, non seulement aux kinnors et aux voix humaines, mais aux mers, aux montagnes et aux fleuves :

Chantez Iahvé avec le kinnor,
Avec le kinnor et la voix des cantiques,
Avec les flûtes et l'éclat de la trompette...

1. *Ps.*, 46.

Qu'elle frémisse, la mer, et tout ce qu'elle renferme!
Le monde et tous ses habitants!
Que les torrents battent des mains!
Qu'elles crient en même temps de joie, les montagnes,
Devant Iahvé, puisqu'il vient pour juger la terre,
Pour juger le monde avec justice,
Et les peuples avec droiture[1] *!*

Sous la protection bienfaisante d'Iehisqia put s'épanouir, dans sa plus belle fleur, la littérature hébraïque. Outre les prophéties d'Eschaya, il y eut encore toute une série de psaumes. Tous ne louent pas le roi ou la terre merveilleuse du messianisme. Quelques-uns concernent Schelomo[2], le monarque aux légendes infinies, dont l'image se dresse toujours, aux époques de paix, quand le pays chante, se réjouit, se couvre de beaux tissus phéniciens.

Malgré les allusions religieuses, il entre dans ces dernières chansons beaucoup de grâce mondaine.

Le moschal ou proverbe fleurit aussi sous Iehisqia. On mit plus tard tous les proverbes au compte du Schelomo légendaire et mythique, qui passait pour la sagesse incarnée, pour l'homme qui avait expérimenté toutes choses, et avait rapporté de ses longues et nombreuses expériences une foule de dictons pour la direction de la vie.

Mais quelques-unes des maximes portent le nom des gens d'Iehisqia[3]. Elles se distinguent par un tour vif, par des images à la fois saisissantes et délicates. C'est assurément la partie la plus belle et la plus classique du Livre des Proverbes.

Sur la fin radieuse du règne d'Iehisqia, les détails précis font défaut. Le roi « se coucha avec ses pères, et on l'ensevelit au-dessus des tombeaux des fils de

1. *Ps.*, 98.
2. Par exemple, le *Ps.* 45.
3. *Prov.* XXV, XXIX.

David. Tout Iehouda honora ses funérailles. » Ce fut le dernier des descendants de David étendu dans la sépulture des rois.

Avant de s'éteindre, il n'eut pas la joie de voir la fin tragique de son ennemi, Sin-akhi-irib. Le grand roi d'Assour fut tué, mais quelque temps, après par ses deux fils Adarmalik (Adar est roi) et Sarousour [1]. Ils choisirent, pour assassiner leur père, un moment où il sacrifiait à Nisroch (le lien), son dieu (680). Mais, poursuivis par leur frère, Assour-akhi-idin (Assour donne un frère, Assarhaddon), ils furent bientôt contraints de fuir en Arménie.

Avant de tomber, Sin-akhi-irib avait dû faire de nombreuses expéditions contre Babilou toujours révoltée. Les habitants avaient d'abord mis à leur tête Souzoub. Élam, avec son roi Koudour-nakhounti, leur donnait la main. Marchant contre Babilou, le sar s'empara de Souzoub, qu'il conduisit au pays d'Assour. Dans le pays d'Élam, il fit fumer l'incendie, comme l'encens des sacrifices, prit le roi qu'il amena à Ninoua où-, sur ses ordres, on l'égorgea.

Mais Souzoub, ayant échappé à la surveillance du grand roi, gagna Élam, y noua une alliance avec le nouveau prince Oumman-Minanou, et souleva encore Suze et Babel contre la domination assyrienne.

Montant sur son char, et bandant son arc terrible, Sin-akhi-irib s'élança contre les masses ennemies qu'il culbuta. Si les deux rois lui échappèrent, Nabouzikir-iskoun, un des fils de Mardouk-abal-iddina, avec des milliers d'autres, tombèrent vivants entre ses mains. Il rentra dans Babilou qu'il couvrit de flammes et dont il emporta les trésors [2].

Ces longues guerres contre Élam et Babel ne per-

1. Abréviation de (Assour) sar-ousour, (*Assour*) *protege le roi.*

2. Voir avec le *Prisme de Taylor, l'inscription de Bavian, W. A. I*, III, pl. 14.

mirent pas à Sin-akhi-irib de projeter de nouvelles conquêtes. La fin d'Iehisqia et le commencement de Menasché durent aux révoltés de Suze et de Babel leur paix profonde.

Menasché (celui qui livre à l'oubli), fils d'Iehisqia, que celui-ci avait eu de sa concubine Héphzi-bâ (mon penchant est en elle), régnait dans Ierouschalaïm [1].

Pour le malheur de son pays, ce prince eut un long règne d'un demi-siècle (698-642). Encore enfant quand il monta sur le trône (il n'avait que douze ans), les affaires furent remises aux mains des grands [2]. Malgré la prospérité qui avait marqué la fin du règne précédent, et malgré l'heureuse convalescence d'Iehouda, le pays était encore dans un grand état de faiblesse. Au lieu de calmer leurs passions, les grands, sous la minorité de Menasché, les laissèrent éclater. Comprimés, sous Iehisqia, par les nabis et les partisans d'Iahvé, ils n'eurent rien de plus pressé que de renverser sous Menasché ce qui existait. Adieu le culte pur!

Les bamoth, condamnés par Iehisqia, furent rétablis. La fureur de *kananiser* et *d'assyrianiser* reprit de plus belle. Dans le temple d'Iahvé lui-même, les cultes voluptueux firent invasion. On dressa des autels à Baal et à Aschthoreth dans les deux avant-cours du temple, et en l'honneur des cinq planètes on éleva une petite zigurrat [3].

Comme au temps d'Ahaz, le char du soleil reparut, avec les beaux chevaux qui le traînaient aux jours de grande procession.

Dans la vallée de bèn-Hinnom, le bûcher se rallume, qui consumera des enfants en l'honneur de Molok.

Les courtisanes d'Aschthoreth et de Mylitta s'instal-

1. II *Rois*, XXI.

2. II *Rois*, XXI.

3. Les *zigurrats* sont des pyramides à étages. Un bas-relief du palais de Kouyoun djik en donne la forme traditionnelle.

lèrent, comme à Babel, dans les cellules du temple, recevant pour les prostitutions les hommes pieux et concourant ainsi à augmenter le trésor sacré.

Des prêtres étrangers s'établirent aussi dans le temple; peut-être des qedeschim y accueillirent-ils comme les qedeschoth les adorateurs d'Aschéra ou de Mylitta. Ils offraient à la fois l'encens à Baal, et les voluptés orientales aux dévots du dieu et de la déesse.

Quelques aharonides privés de tout moyen de subsistance, surtout parmi les descendants d'Ébyathar, aidèrent à desservir les cultes étrangers.

Quel appât pour le peuple que ce temple plein de femmes et d'hommes qui portaient les ornements les plus propres à exciter le désir !

Mais contre cet entraînement va lutter un parti puissant. Les disciples d'Eschaya, les psalmistes appelés anavites (les doux), se dressèrent contre les grands. S'il leur manquait cette énergie d'action qui avait distingué leur maître, ils savaient tirer de leurs kinnors des accents si capables de leur gagner la foule !

Toute leur confiance, chantent-ils, est dans Iahvé, *l'El des vengeances*. Iahvé, c'est un rocher contre lequel viennent se briser tous les flots de la violence et de l'injustice, et qui finit par écraser les méchants [1].

Mais il y a encore dans leur appel au dieu vengeur, une vive nuance de mélancolie. Rien de sombre et de furieux, comme chez les vieux nabis Éliya et Élischa.

Grandi au milieu des cultes kananéens et assyriens, Menasché était un ardent ennemi d'Iahvé. Pour lui tenir tête ainsi qu'aux grands, et pour défendre la religion d'Iahvé, il n'y avait que la harpe des anavites. Il essaya de la briser. D'après le Thalmud, il aurait fait scier le nabi Eschaya lui-même avec une scie de bois. Dans tous les cas, il inonda de sang les rues d'Ierouschalaïm.

1. *Ps.* 94.

Ce qui plaisait surtout à Menasché, c'était le culte assyrien. Il se bâtit des zigurrats. Toutes les pratiques de la magie kaldéenne, il les aimait. Les formules bizarres d'incantation, si nombreuses dans les textes cunéiformes, résonnèrent à ses oreilles. Il allait jusqu'à consulter les morts, comme du reste avait fait autrefois Schaoül, chez la magicienne d'Endor.

Aux cultes kananéens, Menasché sacrifia également. Ainsi, dans la vallée de bèn-Hinnom, il fit passer son propre fils par le feu, le vouant ainsi à Molok. Ce fut lui-même qui, dans le temple, fit dresser un aschéra.

Cependant, indignés, les anavites commencent à quitter leur douceur. Par leurs lèvres, Iahvé, l'Élohim d'Israël, crie aux coupables : « J'amènerai de tels maux sur Ierouschalaïm et sur Iehouda, qu'à celui qui les apprendra, les deux oreilles tinteront. »

Le châtiment de Menasché lui vint d'Assour, qu'il avait tant imité.

Assour-akhi-idin (Assharadon), vengeur de son père, avait repris la vieille lutte de sa race contre l'Égypte. Il se donna le titre de roi d'Égypte et de Méroé[1], qu'il prit d'ailleurs à tâche de bien mériter. Vainqueur du roi éthiopien Taraka, Thèbes le vit dans ses murs. Mentou-em-hat dut, après son départ, réparer les temples de la ville et en refaire le mobilier sacré[2]. Mais, pour sillonner la Méditerranée et gagner Mizraïm, le sar avait contraint les Phéniciens de lui fournir des vaisseaux. Avec leurs rames semblables à des ailes, les navires du sar s'abattaient comme des oiseaux de proie sur les villes de la côte. Après avoir pris et saccagé Zidon, et plus tard suspendu, aux yeux de l'armée, la tête de son roi, Abd-Mélek (ser-

1. Layard, pl. 19.

2. Dumichen, *Historische Inschriften,* pl. XLVIII, a. b. — *Mélanges d'archéologie égyptienne,* t. I, p. 18. — J'ai retrouvé quatre cônes funéraires de Mentou-em-hat (E. Ledrain, *monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale, 3e fascicule*).

viteur de Molok), Assour-akhi-idin s'était jeté su Gazá.

Ses lieutenants poussèrent même jusqu'à Ierouschalaïm, devant laquelle avaient échoué les bandes de Sin-akhi-irib, et dont le temple devait enfermer un riche trésor. Ce qui se passa en cette campagne, ni la Bible ni les textes assyriens ne le découvrent. Seulement, d'après les Chroniques, peut-être suspectes en cet endroit, Menasché, appelé Masnaki sur l'un des deux prismes d'Assour-akhi-idin, aurait été emmené, chargé de fers, à Babilou.

Le siège, qui eut pour terme la captivité de Menasché, n'aurait été en réalité qu'un léger épisode de la guerre d'Égypte. C'était comme en se jouant que le grand roi, sur son passage, enlevait, ou faisait prendre par ses lieutenants, des villes comme Gaza et Ierouschalaïm, dont il transplantait les habitants dans son grand empire.

Fatigué de ses triomphes, il rentrait dans le palais de Kalah, qu'il avait fait élever. Merveilleux édifice, avec un escalier monumental. On y pénétrait par un double portique, orné d'un triple rang de lions, parmi lesquels se dressaient deux sphinx assyriens [1].

Le petit roi des Juifs, enchaîné, tenait peu de place au milieu de ce monde colossal.

Comme ses prédécesseurs, Assour-akhi-idin avait le goût des violents déplacements de peuples. S'il amena comme des troupeaux, dans son territoire, les gens de Zidon, il transplanta des habitants de Babilou, de Kutha, de Sepharvaïm, dans le district de Schomron. Événement gros de conséquences pour l'avenir d'Iehouda.

Les nouveaux venus, qui s'appelèrent Kuthéens ou Samaritains, se laissèrent aller aux coutumes des Israélites restés dans le pays. Comme aux jours d'Iaroboäm, Beth-el redevint un lieu sacré, où se ren-

1 Layard, pl. 19.

daient en pèlerinage les exilés kuthéens. Assour-akhi-idin leur envoya, pour les instruire, un cohène déporté. Sans abandonner leurs dieux particuliers, ces étrangers adoraient Iahvé, l'Élohim de leur nouveau district. Ils avaient un roi, Abi-Baal, compté parmi les tributaires d'Assour-akhi-idin[1]. Il est question de lions qui les tuaient. Peut-être faut-il entendre par là les rayons du soleil, aux ardeurs terribles, qui les empêchaient de se rendre pour adorer jusqu'au temple de David. Le lion est, on ne l'ignore pas, un symbole de l'astre, et dans tout mythe solaire fait son apparition.

Ce serait après avoir établi une colonie puissante, hostile à Iehouda, et l'isolant de la Phénicie, qu'Assour-akhi-idin aurait laissé retourner à Ierouschalaïm ce faible Menasché si peu redoutable.

Broyé par le malheur, le roi d'Iehouda se remit aux mains des nabis et devint un des plus fermes soutiens d'Iahvé, dont il releva tout à fait l'autel dans le temple. Les bamoth subsistèrent, mais ne servirent qu'au culte de l'Élohim d'Iaqob.

Sur les lèvres du roi repentant, on a mis une prière apocryphe, mais qui semble bien exprimer les sentiments de contrition dont il était oppressé.

Toutefois, malgré son retour, Menasché resta toujours odieux aux nabis. A sa mort (641), il ne fut pas enseveli dans Ir-David, comme ses ancêtres, mais à Millo, dans le jardin d'Ouzza, vraisemblablement sous quelque aschéra.

Son fils Amon, qui lui succéda (641-639), n'avait que vingt-deux ans. Esprit obtus comme son père, il ressemblait aux derniers rejetons des races dégénérées. Avant de lui parvenir, le sang de David avait passé par bien des canaux quelquefois impurs. De son père à lui, on remarque même une certaine dégénérescence. Menasché, pour faire respecter ses ordres, savait en-

1. *W. A. I.*, III, pl. 16.

core déployer de l'énergie et verser le sang des rebelles. Dans Amon, la mollesse s'unit au manque d'intelligence. Il veut que règnent les cultes assyriens et kananéens, mais il laisse paisible celui d'Iahvé, et ne réprime point les nabis, comme avait fait son père dans les jours de sa jeunesse. Il ne fit, du reste, que passer, comme une de ces ombres crépusculaires dont on se demande si en réalité on les a même entrevues. De sa vie, le seul trait saillant fut sa mort. Son maire du palais, conjuré avec les grands, l'égorgea dans sa demeure.

A cet adolescent, qui paraît avoir eu la grâce efféminée dont sont marqués les fils des vieilles races abâtardies, le peuple juif portait un singulier amour. Il massacra ses meurtriers, et à sa place proclama son fils Ioschiya, enfant de huit ans.

Le pâle et gracieux Amon s'étendit près de son père, dans le jardin parfumé d'Ouzza. Les deux amants d'Aschthoreth et de Mylitta étaient bien là pour dormir, dans ce paradis plein de fleurs et de chansons.

Sous la minorité d'Ioschiya, la violence et l'iniquité furent maîtresses dans Ierouschalaïm. De la ville sainte, à cette époque, le nabi Zephania (Sophonie) nous a tracé un sombre tableau :

Ses sars sont des lions rugissants;
Ses juges, des loups du soir
Qui ne se réservent rien pour le matin.
Ses nabis sont des emportés et des imposteurs.
Ses cohènes détruisent le sanctuaire,
Et violent la Thora[1].

En face de cet état lamentable, Zephania, écho affaibli des nabis précédents, fait surgir l'idéal messianique qui est dans la conscience d'Israël.

1. *Zephania*, III, 3, 4.

A ce temps, il semble que sur la manie d'assyrianiser ce fut celle d'imiter l'Égypte qui prévalut. Celle-ci était dans une radieuse expansion d'art et d'idées. C'était l'époque où Psamétik (XXVI^e dynastie) s'était installé à Saïs, la ville de Neith, et où l'art égyptien, se dépouillant un peu de la raideur grandiose des premiers temps, prenait des formes plus flottantes et plus exquises. Il s'attendrissait déjà aux rayons de la Grèce, sa fille. La statuette funéraire elle-même, si rude aux époques précédentes, va jusqu'à revêtir, à l'époque saïte, un certain charme.

Psamétik étend sa domination sur la Philistie et conquiert Aschdod. Alors les objets de Mizraïm arrivent en Israël. Ce peuple, à qui les images d'Iahvé étaient interdites, porte sur lui, comme ornements ou comme amulettes, des médailles avec des dieux égyptiens; l'une représente Horus, l'enfant, sortant du lis printanier [1].

A l'entrée même d'Ierouschalaïm s'éleva un autel en l'honneur du bouc de Mendès.

Toutefois, le parti d'Iahvé ne fut pas noyé dans le sang, comme sous Menasché. Aussi le nombre des anavites augmenta-t-il.

Il se dressa même des nabis d'un tempérament plus vigoureux, d'une parole plus enflammée. Parmi eux se distingua Zephania, Ierouschalymite de grande naissance [2]. L'imitation inconsidérée des peuples voisins l'exaspère. Les sars et les fils de roi qui revêtent un habit étranger, rendront à Iahvé, il le déclare, un compte terrible.

Prêtant l'oreille, le nabi entend dans le lointain les pas sourds et précipités des masses qui s'avancent contre les pays de Schem. Elles marchent sur Ninive. Aussi Zephania chante-t-il :

---

1. Voir E. Ledrain, *Egypto-Semitica*, dans la *Gazette archéologique* de 1879.

2. *Zephania*, I, 1.

Ma main [dit Iahvé] s'incline au nord, et elle perd Assour.
Elle change Ninoua en solitude,
En un lieu aride comme le désert.
Au milieu de la ville se coucheront les troupeaux,
Toutes sortes de bêtes amoncelées.
Le pélican et le hérisson passent la nuit sur les chapiteaux des
Telle est cette ville pleine de joie et d'insouciance, [*colonnes...*
Qui avait dit dans son cœur : « Moi, et rien autre! »
Comment donc [ô ville], es-tu devenue un désert,
Un parc pour les bêtes?
Quiconque passera près d'elle [alors] sifflera,
Et fera un geste de la main.

Toutefois Ninoua (Ninive) échappa d'abord au deuxième roi médique Pirouvartis (Phraortès) qui, après avoir soumis les Perses, s'était rué contre la grande ville des Assyriens. Encore puissants, ceux-ci infligent aux Mèdes une défaite (635) où Pirouvartis lui-même laissa la vie. Mais, pour le venger, son fils Vakistarrana (Kyaxarès) se jeta aussi sur Assour et mit le siège devant Ninoua (634). Au moment où il le poussait activement, il apprit une invasion innombrable de Slaves en Médie. Il y vola sans retard, mais se vit contraint de payer tribut aux Scythes. Peut-être aussi, pour les détourner de ses terres, indiqua-t-il aux hordes avides Assour avec son fertile territoire et ses riches palais. Le flot des barbares vint fouler les champs assyriens. Le sar dut payer avec ses immenses trésors la rançon de son empire.

Ainsi Ninoua, toute tremblante, menacée de se changer en désert, fut épargnée. L'invasion se détourna sur Mizraïm avec une telle force, que le roi Psamétik ne lui put opposer qu'une barrière d'or et d'argent : c'était par là seulement qu'on la pouvait arrêter.

Une masse des barbares se replia de l'Egypte sur la Philistie, où elle brûla le temple de la déesse assy-

1. *Zephania*, II, 13 à fin.

rienne Mylitta. Elle ravagea encore Iehouda, pillant les troupeaux, incendiant les villes et les bourgs. Ce fut sans doute en leur jetant aussi des trésors pour les apaiser qu'Ioschiya (Josias) préserva Ierouschalaïm.

A peine Ioschiya eut-il la libre disposition de ses actes, que les nabis s'emparèrent de lui. C'était une nature pieuse, qui était née pour leur appartenir. Son premier soin fut de rétablir le culte d'Iahvé. En même temps il réparait les portiques et les bastions du temple, pleins de crevasses et menaçant ruine. Aux ornements de la maison sainte, détériorés, il voulut redonner leur fraîcheur. Il convoqua les aharonides et les lévites dispersés, les chargeant de restaurer à la fois le temple et le culte pur[1].

A leur tête Ioschiya plaça le grand-prêtre Hilqia, fils de Schalloum, dont la famille était demeurée vierge d'idolâtrie. Rude fut le labeur du cohène-hagadol. Ce pays avait été tellement appauvri par le passage des Scythes, qu'il était difficile d'en obtenir, pour les réparations du temple, des subventions volontaires. Des lévites portiers durent aller quêter de maison en maison.

Ioschiya, à restaurer le temple, avait été excité par les prédications d'un jeune nabi. Né en 645, dans la petite ville d'Anathoth, à une demi-lieue au nord-est d'Ierouschalaïm, Irmia (Jérémie), fils de Hilqia, avait grandi dans une maison qui ne connaissait précisément ni la richesse ni la pauvreté. Son oncle, Schalloum, dont le fils était Hananiel, possédait un fonds de terre dans Anathoth.

C'était une âme tendre et mélancolique qu'Irmia, claire en même temps comme les fontaines. Ce qu'il a vu dans son enfance, la fausseté, la violence, la désertion de la loi, les consciences vendues, lui a donné sa teinte d'éternelle tristesse. Son sens reli-

1. II *Rois*, XXII.
2. II *Rois*, XXII, 4.

gieux, si droit et si inflexible, dû tant à sa nature qu'à la méditation des vieux prophètes, change à certaines heures le sensible Irmia en un mur d'airain, en une colonne de fer, contre les rois d'Iehouda, les sars, les prêtres et le peuple[1].

S'adressant à la masse, Irmia n'a pas le style merveilleux d'Eschaya. Celui-ci est un aristocrate, un délicat, ne visant guère dans ses prophéties que les hommes en état de le comprendre, mais jamais la plèbe. Irmia est plus abrupt, et dédaigne moins la rhétorique usée, mais qui risque toujours de produire son effet sur les imaginations populaires. Cependant, tout inférieur qu'il soit à Eschaya, c'est encore un grand artiste. Il est surtout précieux par les renseignements qu'il fournit. Dans son livre se retrouvent tous les événements de l'époque où il a vécu.

Sur lui s'abat l'esprit prophétique vers l'an 628.

Son premier cri semble avoir été contre les nabis et les cohènes infidèles à Iahvé et dont la vue le remplit d'horreur.

Aux nabis : « Mon cœur se brise en moi; ils frémissent, tous mes os; je suis comme un homme ivre, comme un vaillant vaincu par le vin, devant Iahvé et ses paroles saintes : car le pays est rempli d'hommes adultères; c'est pour eux que cette terre est en deuil, et que sont désséchées les pâtures du désert. Leur abord est mauvais, et leur force c'est l'injustice. Aussi bien le nabi que le cohène sont souillés. Jusque dans mon temple je les trouve mauvais, parole d'Iahvé... Chez les nabis de Schomron j'ai vu des inepties : ils prophétisent par Baal, et ils égarent mon peuple, Israël. Chez les nabis d'Ierouschalaïm j'ai vu des horreurs, l'adultère et la marche dans le mensonge; ils affermissent les mains des méchants... Ils sont tous pour moi comme Sedôm et comme ceux qui habitaient Gamora. C'est pourquoi Iahvé-Zebaoth a dit sur les

1. *Jérém.*, I, 18, 19.

nabis : « Moi, je leur ferai manger de l'absinthe, et je les abreuverai de fiel, car des nabis d'Ierouschalaïm sortira la souillure pour tout le pays. »

En même temps, par les lèvres du nabi, Iahvé s'adresse à la nation, *sa fiancée, qui l'a suivi dans le désert, dans un pays sans semence.* De ces premières heures d'amour, le bien-aimé a gardé un doux souvenir. Mais pourquoi la chérie l'a-t-elle quitté, et sur chaque colline, sous chaque arbre touffu, s'est-elle livrée à la prostitution? Elle a mis bas ses vêtements, dénoué sa ceinture, pour s'abandonner aux étrangers, à Assour et à Mizraïm. Au bord des chemins on l'a vu assise, guettant les passants.

Ces peintures vives, jointes à des menaces de prochains malheurs, portent leurs fruits. La famille de Schaphan se donne au parti des prophètes.

Par les discours d'Irmia, le roi Ioschiya lui-même est encouragé à rétablir le culte d'Iahvé. Il préposa à la restauration du temple Schaphan, Maasséïa, gouverneur de la ville, et Ioah, son chancelier [1]. C'était à eux que le grand-prêtre devait remettre l'argent nécessaire pour acheter les matériaux de construction et payer les architectes. Alors Hilqia livra à Schaphan un rouleau en disant : « J'ai trouvé dans le temple le livre de la Thora d'Iahvé. » Au roi Ioscniya, Schaphan communiqua le rouleau, qui devint le fondement de la réforme religieuse.

Nommé Mischné (répétition), ce livre était, semble-t-il, le Deutéronome, qui se présente ainsi comme le premier des cinq livres du Pentateuque, colligé par le sacerdoce.

Belles pages, pleines de poésie, où les commandements (mizvoth), les préceptes (houkkim), les jugements (mischpatim) sont mêlés aux souvenirs historiques. Sans cesse Israël, tombé aux pieds des Kenaanites, y est rappelé à la grandeur de sa vocation.

---

1. II, *Chron.* XXXIV.

Le Deutéronome marque les principales qualités requises dans le roi : ce ne doit point être un étranger; le trop grand nombre de chevaux et de femmes lui est interdit[1]; une fois dans sa vie, lors de son avènement au trône, il doit, de ses mains, copier la Thora.

Se conformer à la loi, telle est la seule règle; il n'est pas nécessaire de l'aller chercher au ciel ni dans la mer : cette loi, Iahvé l'a donnée aux Aharonides, et l'a fait déposer dans le saint des saints près de la *barque d'alliance*. C'est elle qui interdit de faire passer les enfants par le feu, ainsi que toute alliance avec les Kenaanites.

Après avoir entendu la lecture de la Mischné que lui fit Schaphan, Ioschiya déchira ses vêtements et envoya plusieurs personnages, parmi lesquels Hilqia et Schaphan, pour consulter la nabi Houlda. Iahvé devait être terriblement irrité contre Israël, qui avait tant violé sa loi. Sans doute la prophétesse indiquerait comment on pourrait éviter sa fureur.

Effrayante fut la réponse de la nabi, femme de Schalloum. « Parce qu'ils m'ont délaissé, s'écria Iahvé par les lèvres de Houlda, et qu'ils ont présenté la cassolette de parfum aux Élohim étrangers, ma fureur s'est versée sur ce lieu et ne s'éteindra pas... Cependant voici (ajouta la prophétesse), voici ce que vous direz au roi d'Iehouda, qui vous a envoyés : « Comme tu t'es humilié devant Élohim,... que tu as déchiré tes habits et as pleuré devant moi,... je te réunirai à tes pères, tu seras joint à eux en paix dans leur sépulcre, sans que tes yeux voient le mal que j'amènerai sur ce lieu et sur ses habitants. »

Ayant appris les paroles de Houlda, le roi réunit tous les zeqénim (anciens) avec les prêtres, les nabis et le peuple. Lui-même, d'une estrade où il était assis, dominait toute l'assemblée. On lut la Mischné, après

1. *Deut.*, XVII, 14, 20.

quoi le roi Ioschiya proclama solennellement l'alliance avec Iahvé [1].

Aussitôt, par son ordre, on détruisit tous les objets appartenant aux cultes étrangers.

Hilqia, le cohène-hagadol, les prêtres du second rang et les gardiens du temple arrachèrent de la maison d'Iahvé le mobilier de Baal, celui d'Aschéra et de l'armée des cieux, et les firent flamber dans la vallée du Qidron. La cendre en fut portée à Beth-el.

Avec les bamoth disparurent aussi les prêtres qui y étaient attachés, et ceux qui faisaient fumer la cassolette de parfum devant Baal, devant le soleil, la lune, les douze signes du zodiaque et toute l'armée des cieux.

De tous les objets étrangers le plus abominable c'était l'aschéra plantée dans le temple d'Iahvé. Brûlée dans la vallée du Qidron, on sema sa cendre sur les impurs sépulcres du vulgaire.

Dans le temple les *pueri sacrés*, pour qui les femmes d'Ierouschalaïm tissaient de belles tentes, s'étaient installés. Le roi détruisit leurs cellules.

Il profana, dans la vallée de Ben-Hinnon, le topheth où l'on brûlait les enfants en l'honneur de Molok.

Défense fut faite de jamais ramener au temple, dans le logis de l'eunuque Nathan-Molok, les chevaux du soleil. Le char brillant de l'astre devint la proie des flammes.

Les zigurrats assyriens dressées sur la plate-forme du pavillon d'Ahaz, le roi les abattit, ainsi que les autels élevés par Menasché dans les deux cours du temple. Leur cendre fut jetée dans le ravin du Qidron.

Rien ne resta debout sur le mont de perdition (mont des Oliviers), de ce que Schelomo y avait construit pour Aschéra, Kamosch et Milkom. On répandit sur ces lieux, foulés par les charmantes con-

1. II, *Rois*, XXIII.

cubines du fils de David et par les courtisanes sacrées, d'impurs ossements humains.

L'autel et le sanctuaire établis à Beth-el par Iarobeäm, furent mis en poudre. A Schomron, Ioschiya ne garda pas de ménagement.

On enleva les ossements des vieux morts qui dormaient près de Beth-el, pour les brûler sur l'autel où Iarobeäm, fils de Nabat, avait sacrifié au bœuf d'or. C'était la plus horrible profanation que l'on pût infliger aux os des morts et à la fois au sanctuaire de Beth-el. On épargna la tombe des deux prophètes qui s'étaient couchés l'un près de l'autre pour dormir, aux jours d'Iarobeäm.

Sur les autels dispersés dans l'ancien royaume d'Israël, Ioschiya égorgea les prêtres, puis brûla leurs os. Effroyable réaction religieuse contre les cultes kananéens ! C'était avec du sang que l'on opérait cette centralisation définitive du culte, ordonnée par le Deutéronome.

Les vieux terafim furent proscrits ; les devins et les nécromanciens, chassés de tout le pays.

Après cette tournée sanglante dans Schomron, Ioschiya rentra dans Ierouschalaïm et ordonna une Pessah (Pâque) solennelle. On n'en avait pas vu de semblable depuis le temps des schofetim (621). De tous les coins du pays on se rendit à Ierouschalaïm pour y installer le nouveau culte.

Dorénavant Ierouschalaïm va devenir la ville des grands pèlerinages, la seule ville sainte où il soit permis d'adorer Iahvé [1].

1. Sur les différents endroits du culte, voir J. Welhausen, *Geschichte Israëls*. Elle dut sembler dure à un peuple qui, depuis longtemps avait l'habitude de se prosterner sur le lieu de son choix, la prescription nouvelle d'Ioschiya. Pour les gens du sud, pour les pasteurs de Ziqlag, et les vignerons de Hébron, Beer-schéba et Hébron étaient infiniment préférables, comme lieux de culte, à Ierouschalaïm.

A cette Pessah, s'accompagnant d'instruments de musique, les lévites chantèrent :

Célébrez Élohim, notre force,
Exaltez l'Élohim d'Iaqob.
Commencez l'hymne, et prenez le tambourin,
Le doux kinnor avec la flûte.
Sonnez de la trompette à la nouvelle lune,
A la pleine lune, au jour de sa solennité [1].

Les chanteurs demandent à Iahvé d'exterminer, comme il avait fait jusqu'ici, les ennemis d'Israël, et en particulier Assour :

Fais de leurs chefs, comme d'Oreb et de Zeb,
Comme de Zéba et de Zalmouna.

Malgré tout, la colère d'Iahvé, enflammée par les crimes monstrueux de Menasché, n'était pas éteinte.

L'orage planait sur Ierouschalaïm et sur son roi.

Assour-akhi-idin était mort vers 667. Son fils Assour-bani-habal (Assour crée le fils, Sardanapale II) [2], qui avait commencé de régner sur Ninoua, domina, après la mort du grand roi, sur cette ville et sur Babilou.

Sa vie se passa à contenir la Kaldée et le pays d'Élam, toujours indomptés, et qui essaient de reprendre leur indépendance. Sous Assour-idil-ilin, son fils et son successeur, Nabou-abal-ousour (Nébo, protège le fils ! Nabopolassar) se trouve installé à Babilou, et jette les fondements d'un empire qui va remplacer celui d'Assyrie.

1. *Ps.* 81.

2. Voir sur son règne : *Inscriptions des prismes de Koyoundjik, W. A. I,* i, III, pl. 17, 38. — Layard, pl. 85-86. — Oppert, *Mémoire...,* p. 43 et suiv. — Smith, *History of Assurbanipal.* — Smith, *Assyrian discoveries,* p. 317-380. — Ménant, *Annales des rois d'Assyrie,* p. 250-294.

Croyant le vieux Nabou-abal-ousour occupé par ses nombreuses expéditions, Néko II, roi d'Egypte, fils de Psamétik, jugea sans doute le moment propice pour faire une expédition sur l'Euphrate. Au printemps de 608, avec ses chars et ses archers, il s'achemine vers Qarkémisch (la ville de Kamosch).

La Philistie et la Judée étaient là : éternel chemin des deux grands empires, quand ils se précipitaient l'un contre l'autre. Néko II enleva, sur sa route, Gaza, traversa la Scheféla, et, par la plaine d'Isréel, voulut gagner l'Iardèn.

Mécontent de lui voir ainsi fouler son territoire, pour aller combattre le roi de Babilou, son suzerain, Ioschiya, avec une armée, s'élança contre lui. A Méguiddo, dans la grande plaine, il essaya de barrer la route au per-aa, débouchant du Karmel. Mais les archers de Mizraïm criblèrent de traits les troupes juives. Le roi d'Iehouda lui-même, atteint d'une flèche, dit à ses serviteurs : « Enlevez-moi d'ici, car je suis percé. » De son char de combat, on le transporta sur un autre char. On le ramena ensanglanté de Méguiddo à Ierouschalaïm, où il mourut et fut enseveli dans le sépulcre de ses pères. Tout Iehouda et tout Ierouschalaïm, et surtout Irmia, firent sur lui la lamentation. Il y eut un chant funèbre qui fut souvent redit sur ce roi, par les chanteurs et les chanteuses [1].

Le trait qui renversa Ioschiya de son char fit en même temps crouler tous ses projets, et porta même un coup suprême à tout Iehouda. Le royaume, à partir de cette heure, ne fit plus que chanceler comme un homme frappé à mort, jusqu'à ce qu'il tombât lourdement sous la main de Nabou-koudour-ousour.

Ce qui achève de ruiner un État déjà usé, c'est la lutte des partis. Grâce à sa fermeté, Ioschiya, joint aux nabis, était parvenu à rétablir dans les esprits une

1. II *Rois*, XXII.— II *Chron.*, XXXV.— *Jérém.*, XXII, 10, 11.

unité apparente. A sa mort, les grands, les amis de Baal et d'Aschthoreth, comprimés, relevèrent la tête. La scission éclata de plus belle. Déchiré par les factions, ébranlé de toutes parts, par Mizraïm et par Assour, Iehouda ne pouvait pas rester debout.

Ioschiya, mourant, avait laissé trois fils, Éliaqim, l'aîné, que lui avait donné sa première femme Zebouda, de la ville d'Arouna, Schalloum et Methania, qu'il avait eus de sa femme la plus aimée, Hamoutal, fille d'Irmia de Libna.

Malgré la Thora, il avait désigné pour lui succéder, Schalloum, de deux ans plus jeune qu'Éliaqim. Passionnément dévoué à l'ancien roi, le peuple, guidé du reste par les nabis, acclama Schalloum, qui prit le nom d'Ioahaz (Iahvé a saisi). Agé de vingt-trois ans, le jeune roi secoua le joug des amis de son père, inclina vers Baal et Aschthoreth, et, après trois mois de règne, alla inconsidérément se heurter à Néko II, qui le fit prisonnier, l'enchaîna dans Ribla, au pays d'Aram, près de Hamat, d'où il le fit transporter en Égypte.

A sa place, le roi de Mizraim établit dans Ierouschalaïm Éliaqim, âgé de vingt-cinq ans, qui se fit appeler Ioyaqim. Le nouveau roi dut payer à Néko cent kikars d'argent et un kikar d'or, ce qui fait plus d'un million de notre monnaie. Le trésor du temple étant vide, les particuliers fournirent cette rançon.

Malgré tout, on se remit à mener joyeuse vie en Iehouda. Sur le point de mourir, ce peuple se voulait faire une agonie pleine de réjouissances et de chansons. Les bamoth reparurent, avec les courtisanes sacrées si enivrantes sous les arbres verts. Dans les rues d'Ierouschalaïm et d'Iehouda, on fit des sacrifices à la *reine des cieux*, c'est-à-dire à celle qui se nomme Aschthoreth chez les Phéniciens, Ischtar en Assyrie, Isis dans le pays d'Égypte. Les enfants, dans les rues, pour l'offrande à la déesse, rassemblaient le bois, les hommes allumaient le feu, les femmes pétrissaient

les gâteaux [1]. Dans les maisons foisonnaient les images des dieux et des déesses, en or, en argent, en pierre, en bois, en terre cuite. Il y avait chez les grands des sculptures de bêtes, de crocodiles ou dieux Sebek, d'urœus, etc., auxquelles ils faisaient en cachette des encensements.

Se tenant au milieu d'eux et faisant fumer la cassolette devant toutes sortes d'images d'animaux immondes, le nabi Iehezqel (Ezéchiel) aperçoit, dans une vision, Iaäzania, fils de Schaphan. Ils disaient : « Iahvé ne nous voit point. Iahvé a délaissé le pays. »

A la porte septentrionale du temple les femmes mêmes, vers la fin du printemps et de l'automne, lamentaient Dammouz [2], le doux adolescent, l'amant d'Ischtar (comme Adonis l'était d'Aschthoreth), qui venait de tomber sous les ardeurs de l'été ou les premières atteintes de l'hiver. Sans doute, elles vendaient aussi, les filles de Zion, leur chasteté aux étrangers, le jour de la résurrection du dieu.

Dans la vallée de bèn-Hinnom, le bûcher de Molok flambe de nouveau, dévorant, comme au temps d'Ahaz et de Menasché, des enfants, surtout des premiers nés.

La vie morale était pire que la vie religieuse. Les maisons de prostitution n'étaient pas assez grandes pour recevoir la foule qui s'y pressait. Et cependant l'adultère florissait encore. *Semblables à des étalons bien repus et en rut, les hommes hennissaient chacun après la femme de son voisin* [3].

Grands, prêtres, nabis, en grand nombre, au lieu de résister à ce torrent mauvais qui emportait Iehouda, ne faisaient que lui donner plus de violence. Piller, en-

1. *Jérém.*, VII, 18.

2. *Ézéch.*, VIII. Le nabi, dans l'exil, emporta l'image de ces prostitutions, contre lesquelles il ne cessa de tonner encore, près des fleuves étrangers.

3. *Jérém.*, V, 7, 8.

tasser de l'argent pour se procurer des jouissances, tel était l'unique souci des guides du peuple. A l'exemple des grands, le vulgaire même se livrait à la rapine ; on dévalisait les passants dans les chemins et jusque sur les places publiques. Au désordre dans les intelligences et les cœurs s'était joint le désordre dans la rue.

On n'entend parler dans Ierouschalaïm que de violence et de pillage, Il n'y a plus devant moi [*dit Iahvé*] *que gens percés et assassinés*[1].

Plus de sûreté nulle part. Le pays ne paraissait plus à ses habitants, loups avides, qu'une proie dont chacun devait s'efforcer de tirer à soi la plus large part. *J'ai cherché,* dit le nabi Iehezqel, *quelqu'un qui se tînt avec moi sur la brèche, pour que le pays ne fût pas détruit, mais je n'ai trouvé personne*[2].

Faute de renseignements, il est fort difficile de bien marquer quel rôle adopta dans ces circonstances le roi Ioyaqim. Cependant on sait que, fatigué des avis austères des nabis, il fit à ceux-ci une guerre sanglante.

Les nabis ne furent jamais aussi nombreux que dans les vingt années qui précédèrent la ruine d'Ierouschalaïm. Si beaucoup faillirent, les plus illustres se tinrent inébranlables au milieu de l'ivresse générale. Irmia, Ouzia, Habakouq et Iehezqel tonnent contre les vices et tentent de ramener le peuple vers Iahvé, son unique rocher.

Des œuvres d'Ouzia, fils de Schemaya, né à Qiriath-Iarim (la ville des forêts), rien n'est resté. Nous ne connaissons guère de lui que sa mort tragique. Au commencement du règne d'Ioyaqim (607-604) il prédit, contre les grands et le peuple prévaricateurs, les vengeances d'Iahvé. Poursuivi par le roi, le nabi s'enfuit en Mizraïm. Par une ambassade, à la tête de

1. *Jérém.*, VI, 7, 8.
2. *Ézéch.*, XXII, 25-31.

laquelle était Elnathan, Ioyaqim furieux demanda son extradition. Ramené à Ierouschalaïm, Ouzia fut tué par le glaive et jeté dans le sépulcre du vulgaire.

Après s'être reposé, dans les dernières années d'Ioschya, Irmia, en voyant les abominations qui couvrent le pays, sous Ioyaqim, reprend le stylet. Il en déchire le front du peuple, des grands, des prêtres prévaricateurs. De la parole il s'arme, comme du stylet. Un jour qu'il osa s'élever énergiquement contre le culte de la *reine des cieux,* dans les rues d'Ierouschalaïm, les cohènes et les faux nabis, suscitant contre lui une émeute populaire, s'écrièrent : *Tu dois mourir.* Le parti des vrais prophètes, ayant à sa tête Ahiqam, fils de Schaphan, le protégea contre la fureur du peuple[1].

Au moment même où les nabis tonnaient et où Ierouschalaïm était comme emportée dans une ronde folâtre, la ceinture dénouée, semblable à une fille de joie, à ce moment, le colosse d'Assour tombait lourdement sous les coups de Nabou-abal-ousour uni aux Mèdes de Kyaxare. Babilou remplaçait Ninoua. Le dernier roi de Ninoua avait été le faible Assour-édil-idin.

A cette chute de la grande ville, semblable par les flots de sa population à un bassin d'eau, applaudit le nabi

---

1. *Jérém.*, XXVI, 8. Dans le livre de Jérémie, une partie prophétique remplie par les discours du nabi, rédigée peut-être par son disciple Barouk : chapitres 1-39, — puis une autre partie purement historique allant du chapitre 40-46, sans doute postérieure et mise en ordre par quelque compagnon d'Irmia pendant la captivité; peut-être encore par Barouk. Elle porte un caractère marqué de vérité historique. — Les oracles contre les nations étrangères, compris dans les chapitres 46, 47, 48, 49, 52, semblent former un troisième groupe qui appartient à l'époque de la captivité.

Les Septante diffèrent beaucoup du texte hébreu qu'ils ont modifié.

L'épître, placée sous le nom de Jérémie, à la suite des Lamentations, dans les Bibles grecques, est du 1er siècle de notre ère.

Nahoum. La complainte qu'il chante sur Ninoua est fort singulière :

Point de remède à ta blessure,
Il est mortel, ton coup.
Tous ceux qui apprennent ta ruine
Battent des mains contre toi ;
Car sur qui n'a cessé de passer ta méchanceté ?

Avec l'avènement de Babilou à la toute-puissance, s'écroule le pouvoir de Néko II sur le pays compris entre le torrent de Mizraïm et l'Euphrate. Sous le règne même de Nabou-abal-ousour, son fils Nabou-koudour-ousour avait infligé au per-aa, près de Qarkémisch, une défaite et l'avait contraint de reprendre le chemin de Mizraïm (vers 605).

A ce temps, Iehouda, délivré de l'Égypte vaincue et de Babilou occupée à s'affermir, semble avoir recouvré sa complète autonomie. Ce n'était, hélas ! que pour quelques heures.

Cependant, comme atteint de folie, le roi Ioyaqim employa ces heures de paix à se bâtir un palais. Se construire une belle demeure, c'était le rêve de tout monarque assyrien, et aussi l'ambition de tout roi juif depuis Schelomo. Le palais d'Ioyaqim se fit remarquer par ses nombreuses fenêtres, ses salles spacieuses, ses boiseries de cèdre peintes en rouge.

En vain le nabi Irmia criblait-il le roi de ses traits les plus aigus, et lui criait-il :

Malheur à qui bâtit sa maison sans justice,
Et ses pavillons sans équité...
Es-tu roi pour rivaliser en bois de cèdre ?

Ioyaqim n'en continuait pas moins de faire tailler pour lui les beaux bois de cèdre, de manger et de boire copieusement[1]. Dans la ville, d'autres monu-

1. *Jérém.*, XXII, 14, 15.

ments s'élevaient par ses ordres. Il contraignit, au mépris de toute loi, les citoyens de travailler, comme des esclaves, à ses constructions. Voilà pourquoi Irmia l'accuse d'élever son palais sur la violation de la justice.

Habakouq joignait ses cris à ceux d'Irmia, pour annoncer l'arrivée prochaine des Kasdim (Chaldéens) [1], mais en vain : Ioyaqim poursuivait ses plans de construction et ses fêtes ; les grands, les prêtres, les nabis s'amusaient, à la veille de la catastrophe qui allait les engloutir, eux, leurs trésors et tout Ierouschalaïm.

Fatigué de parler inutilement, Irmia s'aigrit; il lance des anathèmes contre ses ennemis. Les prophéties du plus doux des nabis prennent un caractère d'extraordinaire violence : *Au temps de ta fureur,* dit-il à Iahvé, l'implorant contre ses adversaires, *achève-les.*

Pas d'esprit avisé, du reste, qui ne sentît, en Iehouda, combien il était insensé de bâtir et de folâtrer en une pareille heure, sur un volcan prêt à s'ouvrir, et dont il était aisé d'entendre déjà les formidables grondements.

Des psalmistes expriment toute l'angoisse de leur âme :

Mon cœur tremble en moi ;
Et sur moi sont tombées les terreurs de la mort [2].

A mesure que le moment fatal approche, la voix d'Irmia prend un timbre plus désespéré :

Maudit soit le jour où je suis né, s'écrie-t-il,
Le jour où ma mère m'a enfanté !
Qu'il ne soit pas béni,
Qu'il soit maudit l'homme qui annonça joyeux à mon père :
« Il t'est né un enfant mâle ! »
Ah ! si ma mère avait été mon tombeau !

1. *Haba.*, I.
2. *Ps.* 55.

Si ses entrailles m'avaient éternellement gardé
Pourquoi suis-je sorti de son sein [1] *?...*

Barouk (le béni, Baruch), le disciple aimé d'Irmia, pousse aussi des gémissements.

Nabou-koudour-ousour approchait. Après avoir affermi son pouvoir sur Babilou et sur Ninoua, le grand roi, qui avait succédé à son père Nabou-abal-ousour, conquit Aram, devenue la Syrie, et mit sous sa dépendance Itthobaal, le Phénicien. Son but était de porter ses armes jusque dans les villes de Mizraïm ; mais auparavant il devait s'assurer des contrées mitoyennes, c'est-à-dire de toute la Palestine. Sous le pas de ses innombrables chevaux, dont on entendait à Dan le hennissement, tout le pays trembla.

Mizraïm, de son côté, se préparait à la lutte.

Iehouda se voyait à la veille de servir de champ de bataille aux deux puissants empires. Pleine d'angoisse, il semble qu'Ierouschalaïm se retourna un instant vers Iahvé. Au neuvième mois, dans l'hiver de l'an 600, on convoqua tout le pays dans la ville sainte, pour y faire des sacrifices.

Alors Irmia, obligé sans doute de se cacher pour éviter les représailles de ses ennemis, recommanda à son fidèle Barouk de prendre un rouleau et d'y écrire ce que lui dictait Iahvé [2].

Dans un endroit ouvert, près de l'avant-cour est du temple, Barouk [3] lut au peuple, rassemblé pour la

1. *Jérém.*, XX, 14 et suiv.

2. *Jérém.*, XXXVI.

3. Le livre qui porte le nom de *Barouk*, fort différent de ce rouleau, est apocryphe. Il se divise en deux parties.

La première va du chapitre I-III, 8. Elle consiste en une introduction (I, 1-14), suivie d'une confession ou prière (I, 15-III, 8). Cette partie date probablement de l'époque des Macchabées.

La seconde partie s'ouvre par une abrupte apostrophe à

fête, les malheurs qu'annonçait le rouleau d'Irmia. Jetées à cette heure d'angoisse, où l'on entendait presque hennir de loin les cavales kaldéennes, les menaces d'Irmia pénétrèrent la foule de terreur. Aux sars réunis dans une salle du palais, Mikaya, fils de Guemaria, fit part de ce qui se passait. Il y avait là Élischama, Guemaria lui-même, Elnathan, Zidqia. Mandé vers eux, Barouk leur lut aussi le terrible rouleau.

Assis dans son appartement d'hiver, où flambait un brasier, le roi, entouré de ses sars, se fit lire à son tour les paroles d'Irmia ; après quoi, furieux, il ordonna qu'on les jetât dans le feu. Il essaya de mettre la main sur Barouk et Irmia, mais inutilement.

Exaspéré par ces mesures, le grand nabi dicta de nouveau à Barouk une prophétie, la teignant de couleurs plus affreuses encore. Ses imprécations contre Ioyaqim et sa race dépassèrent toute mesure : « Personne né de lui ne s'assiéra sur le trône de David, et son cadavre sera exposé à la chaleur âpre, le jour, et à la gelée, la nuit. »

De pareilles menaces n'étaient pas pour relever le courage du peuple. Les sars se divisèrent, les uns inclinant vers la guerre à outrance, les plus nombreux penchant vers la paix. Le roi se décida à payer tribut à Nabou-koudour-ousour, et à faire de son État le vassal de la Kaldée.

Avec la paix, l'influence d'Irmia ne grandit pas. Les

Israël (III, 9-IV, 30) où le prétendu nabi reproche au peuple d'avoir négligé les enseignements de la sagesse (III, 9-IV, 8) et fait la lamentation d'Ierouschalaïm sur ses enfants (IV, 9-30). — Le ton du livre change encore ; l'écrivain s'exprime sur la ville sainte en termes triomphants, et peint en couleurs éclatantes, comme Isaïe II, le retour du peuple choisi et sa gloire future (IV, 30-V, 9).

Du livre écrit primitivement en hébreu, il ne nous reste que la version grecque.

filles de Zion, si passionnées, continuent de servir la bonne déesse, reine des cieux, amante d'Ischtar ou d'Adonis. Toutes, réunies, crient au nabi : « Ce que tu nous as dit au nom d'Iahvé, nous ne l'écouterons pas. Nous encenserons la reine des cieux, et nous lui ferons des libations. » Les hommes d'Iehouda se déclaraient impuissants à détourner leurs femmes, et par là même le pays, des encensements à la bonne déesse [1].

Cependant la tranquillité d'Israël ne fut pas de longue durée. Difficilement Ioyaqim portait le joug kaldéen; il intrigua contre Babel avec Mizraïm et avec Itthobaal, roi de Zour (Tyr).

Nabou-koudour-ousour, furieux, se jeta sur Iehouda, mais envoya des bandes devant la vieille ville phénicienne.

Sans doute Iehezqel (Ezéchiel), pour effrayer son pays, fit une peinture merveilleusement terrible, mais prématurée, de la ruine de Zour, ceinte des troupes kaldéennes :

« O Zour, s'écrie Iahvé par les lèvres du nabi, je ferai monter vers toi des nations nombreuses comme les flots de la mer lorsqu'ils s'élèvent : elles abattront les murailles de Zour, renverseront ses tours; je détruirai jusqu'à sa poussière, je ferai d'elle un caillou luisant... J'amènerai à Zour Neboukadrézar, roi de Babel, roi des rois, avec des attelages, des chars, des cavaliers, une foule immense.

« Dans la campagne, il égorgera tes filles avec l'épée; il te pressera de toutes parts... Sous le sabot de ses chevaux il foulera toutes tes places ; ton peuple, il le fauchera par l'épée ; tes nobles cyprès, il les jettera par terre. Elles seront pillées tes richesses, volées tes marchandises, rasées tes splendides maisons. Je couvrirai de silence la foule de tes chanteurs; tes harpistes, on ne les entendra plus.

« Descendant de leurs trônes, tous les princes de la

1. *Jérém.*, XXXVI.

mer... s'assiéront à terre ; et tout épouvantés, saisis de frayeur à ton sujet, ils feront sur toi la lamentation : « Comment as-tu péri, toi qui habitais dans les eaux, ville illustre, si puissante dans cette mer? »

— « Zour, s'écrie à son tour Iehezqel, tu as dit : « Je suis parfaite de beauté. » Au cœur de la mer est ton territoire. Tes fils ont achevé ta splendeur. Avec les sommets du Sanir, ils t'ont bâtie ; ils ont pris le cèdre du Liban pour t'en faire des mâts ; des chênes de Baschan ils t'ont fait des rames... Le lin coloré de Mizraïm forme la voile qui flotte sur tes vaisseaux... Les Sidonites et les Arvadites sont tes rameurs ; tu as des sages, ô Zour, qui sont tes pilotes. Tarchischs était ton marché pour une multitude de richesses... Damesseq pour le vin de Helban... Les marchands de Scheba et de Raëma étaient tes courtiers : avec les plus exquis des baumes, et avec toutes sortes de pierres précieuses, ils te faisaient le commerce... Au milieu des grandes eaux tes rameurs te conduisaient. Le vent d'est te brise au cœur de la mer. Ta richesse, ton négoce, tes matelots,... tous tes hommes de guerre, ta multitude, tout cela s'engloutit dans ta chute, au cœur de la mer[1]. »

La grande agitation de Tyr, le grand murmure de ses rameurs et de ses matelots, ne furent toutefois que suspendus. Après un long blocus, Zour put se reprendre à la vie, tout en se soumettant à la domination du grand roi [2]. La catastrophe imminente chantée par Iehezqel ne fut qu'une menace.

Le nabi dépeint l'orage qu'il a vu planer sur Tyr, mais auquel la ville échappa.

Nabou-koudour-ousour n'épargna point Iehouda, qui s'était contre lui liguée avec la ville d'Itthobaal. En même temps qu'il poursuivait la chute de Tyr, ses

1. *Ézéch.*, XXVII.
2. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. II, p. 526.

bandes ravagèrent Iehouda. Des pillards d'Édom, de Moab, d'Ammon, désolèrent aussi le pays.

Au milieu de ces malheureuses invasions mourut Ioyaqim. On l'ensevelit dans le jardin d'Ouzza, où dormait déjà Menasché avec son fils Amon. C'était le dernier roi de la maison de David qui devait reposer dans la terre maternelle.

Agé de dix-huit ans, son fils Ioyakin ou Iekonia, plus brièvement Konia, lui succéda, ou plutôt laissa régner sa mère, Nehouschtha, fille d'Elnathan, d'Ierouschalaïm [1]. Débile enfant, fragile apparition dans cette époque terrible, il eut une destinée bien vite finie.

Après avoir renversé Zour, Nabou-koudour-ousour marcha contre Mizraïm, mais, avant, s'empara de tout le pays jusqu'au torrent d'Égypte, emmenant en captivité une masse de peuple.

Une fraction détachée de son immense armée alla mettre le siège devant Ierouschalaïm.

Irmia, dans la ville pleine d'angoisses, jette des menaces terribles, dans lesquelles il fait des allusions constantes aux palais et aux maisons de cèdre que l'on a bâties à Ierouschalaïm :

« O toi (Jérusalem), qui habites le Libanon, qui niches dans les cèdres, comme tu gémiras, quand te serreront les douleurs affreuses semblables à celles d'une femme en couche! — Vive moi! dit Iahvé : je te jetterai, toi (Konia) et ta mère qui t'a enfanté, sur la terre étrangère où vous n'êtes pas nés; vous y mourrez. »

S'étant rendu, avec sa mère, au camp kaldéen, où était arrivé Nabou-koudour-ousour en personne, le roi d'Iehouda tenta, mais en vain, de fléchir le grand roi. Celui-ci ne voulut lui laisser que la vie. La mère du roi, tous les gens aisés d'Ierouschalaïm, tous les serruriers et forgerons, et tous les trésors du temple et du palais, il les envoya avec Ioyakin à Babilou.

1. II *Rois*, XXIV.

Dix mille hommes par cette déportation disparurent d'Ierouschalaïm, et environ trente mille d'Iehouda.

A la place d'Ioyakin, le sar mit sur le trône de David, l'oncle du roi, frère utérin d'Ioahaz, Mathania, qu'il fit appeler Zidqia (la justice d'Iahvé, Sédécias). Agé de vingt et un ans, c'était une nature douce, peu belliqueuse, parfaitement en rapport avec le dessein du grand roi. Celui-ci considérait Iehouda comme une garde avancée contre l'Égypte, une sentinelle placée en avant de Babel et la pouvant avertir de tout mouvement agressif. Il désirait dominer Iehouda, mais non le détruire. Dans la place il laissait du reste un parti kaldéen assez puissant, à la tête duquel était Sphaphan.

Poussé peut-être par sa mère Hamoutal, Zidqia sortit de la réserve que lui commandaient les circonstances. Le roi de Babel assiégea Lakisch et Azeqa, places fortes.

Terrible, Irmia jeta ses menaces sur la tête du roi Zidqia, tout en l'assurant que, malgré tout et quoiqu'il dût être traîné à Babel, il aurait, comme ses ancêtres, des funérailles pleines d'embrasements et de parfums, avec le : *Aï Adonaï!* [1].

Ierouschalaïm, relevée de ses ruines, avait repris toute sa beauté. Elle s'était comme autrefois ceinte d'oliviers, d'arbres à baume, de jardins. Dans la ville habitaient les Beniaminites, amis du luxe, les citadins des tribus. Surtout agriculteurs, un peu rudes, les Iehoudites vivaient dans les champs.

Dominé par les grands, Schefatia, Guedalia, Ioukal, Paschehour, Zidqia ne voulut cependant entreprendre contre les nabis aucune persécution [2].

Malheureusement, il se laissa influencer par les sars dans ses rapports avec Assour. Ceux-ci, imprudents, poussaient à une alliance avec Mizraïm où

1. *Jérém.*, XXXIV.
2. *Jérém.*, XXXVIII.

régnait Psamétik II, fils de Néko, qui rêvait de reprendre sur l'Euphrate la souveraineté de son père.

Nombreux, le parti égyptien d'Ierouschalaïm se livra à toutes sortes de démonstrations. Dans l'avant-cour du temple, Iaazania plaça des figures de divinités égyptiennes, devant lesquelles il fit fumer l'encens. Zidqia prêta la main à ces folies, ce dont le nabi Iehezqel le reprend avec violence. « Je jetterai sur lui ma nasse, dit Iahvé par la bouche du nabi; il sera enveloppé dans mon lacet; et je le mènerai à Babel [1]. »

Zidqia avait cependant fait le serment de fidélité à Nabou-koudour-ousour. En vain Iehezqel de loin le lui rappelle, en même temps qu'il l'avertit de ne pas compter sur les chevaux ni sur les chars du per-aa.

Les exilés juifs de Babylone, par leurs missives, excitaient leurs concitoyens à la révolte à tout prix; ils voulaient reprendre possession de la patrie perdue [2]. Irmia, en lutte avec le nabi Hanania, les engage à la patience. Trois prophètes, Ahab, Zidqia et Schemaya, vivant au milieu des premiers déportés, entretenaient leurs illusions [3].

D'un autre côté, les rois de Moab, d'Ammon, d'Édom, de Zidon, de Tyr, envoient des ambassadeurs à Zidqia. Zour était encore dans les angoisses du long siège dont elle devait sortir intacte.

A ce moment Nabou-koudour-ousour était contraint de détacher une partie de son armée contre les Élamites. Des embarras naissaient pour lui de toutes parts. Le roi mède Vakistarrana (Kyaxarès), beau-père du grand roi, venait de mourir et de laisser le trône à Astyagès, son fils, peu favorable à l'empire babylonien. Occupé par les Mèdes, Nabou-koudour-ousour, laissait aux petits princes sémites le loisir de nouer des intrigues contre lui.

---

1. *Ézéch.*, XVII, 15; etc.
2. *Jérém.*, XXVIII, 4.
3. *Jérém.*, XXIX.

Irmia, de la part d'Iahvé, déclare que tous les petits princes devront plier le cou sous le joug de Nabou-koudour-ousour et combat les mauvais conseils de Hanania et de l'aristocratie Iehoudite.

En Mizraïm, Rahââab-Ouahabra (Apriès) avait succédé à Psamétik II. Pendant qu'Irmia essayait de faire régner la sagesse à Ierouschalaïm, un prophète, emmené en Babylonie avec Ioyakin, la prêchait aussi aux exilés. Iehezqel, fils de Bouzi, avait fixé sa demeure à Tell-Abib, près du Nahar-Kebar [1], le grand canal par lequel Nabou-koudour-ousour avait lié l'Euphrate et le Tigre. Au milieu de familles distinguées d'Iehoudites, le grand nabi vivait avec sa femme. La colossale civilisation de Babel, avec ses énormes Keroubim, emplit son imagination, que teignent les couleurs ardentes du soleil se couchant dans les grands fleuves. Éternellement, on admirera son chant sur la ruine de Tyr et sur celle de Babel. Cependant, comme tous les poètes d'une imagination débordante, il a le tort de ne jamais décrire rien dans sa nudité; toujours l'image, et même l'allégorie. — Tout en encourageant ses compagnons d'exil, le nabi envoyait ses reproches à Ierouschalaïm, où les grands se livraient aux encensements adultères, et où les femmes juives lamentaient Dammouz.

Dans la ville sainte cependant, il fallait être bien aveugle pour se réjouir. Délivré des embarras que lui avait suscités la mort de Vakistarrana, Nabou-koudour-ousour se tourna contre les princes de Palestine qui, malgré leurs serments, avaient follement intrigué contre sa puissance. Restant lui-même à Ribla pour contenir les Palestiniens du Nord, le sar détacha contre Ierouschalaïm une forte armée commandée par Nabouzir-iddina (le dieu Nabou donne une postérité, Nabuzaradan).

Entourée de toutes parts, la ville fut prise d'une grande angoisse. La faim l'étreignait plus encore que

1. Le Khabour des inscriptions cunéiformes.

les bandes babyloniennes. Incapable de résister plus longtemps au milieu d'une population décimée par toutes sortes de souffrances, Zidqia, avec le reste des combattants, essaya de s'enfuir par les jardins royaux et par un canal courant au nord-est de la ville. Son dessein était de gagner l'Iardèn. Mais près d'Ieriho des cavaliers kaldéens l'atteignirent et s'emparèrent de sa personne. Amené à Ribla près de Hamath, Zidqia dut assister à un horrible spectacle. Nabou-koudourousour fit égorger devant lui ses fils et les principaux habitants d'Iehouda; après quoi, il envoya le roi vaincu, chargé de fers, à Babel (août 587).

Trouvés dans Ierouschalaïm, le grand-prêtre Seraya, le sar du temple Zephania, l'eunuque chef de la guerre, le scribe de la milice[1], firent partie de la captivité. A Babel aussi furent transportés les métaux précieux dont le temple était rempli.

Dans la ville sainte, les rudes Assyriens avaient tout souillé; ils avaient violé les femmes, les vierges et jusqu'aux adolescents[2]. Avec quelles larmes la poésie a pleuré les douleurs de la fille de Zion, de la noble cité, gisant dans la poussière, aux portes de laquelle il n'y a plus de zeqénim et où l'on n'entend plus les chœurs des jeunes gens[3] ! Le temple et les murs de la ville tombèrent sous les coups des vainqueurs.

Jaloux de la gloire d'Ierouschalaïm, les peuples d'alentour saluèrent avec joie sa ruine. Chose étrange, c'est la destinée de la nation juive de n'éveiller jamais autour d'elle que de violentes antipathies ! Sur la destruction du sanctuaire, Ammon cria le ääh joyeux,

1. *Jérém.*, LII.

2. *Jérém., Lamentations*, V, 11-13. Les cinq élégies appelées Lamentations, si elles ne sont pas d'Irmia, sont certainement l'œuvre d'un contemporain, d'un juif qui a fui la ville sainte et s'est réfugié en Moab ou en Égypte.

3. *Lam.*, V, 6.

ainsi que Moab. Toute la Philistie se réjouit[1], ainsi qu'Édom, qui n'oubliait pas les milliers de montagnards fauchés autrefois sur ses rochers par Ioab et plus tard par Ouzia.

Dans le pays d'Iehouda continuèrent d'habiter, mêlés aux Kuthéens, les restes de la nation juive. Guedalia, leur chef, petit-fils de Schaphan, avait établi un autel à Mizpa où se rendaient, en même temps que les fidèles Israélites, ceux de Schomron.

Tristes, dans une terre désolée, les débris du royaume de David trouvèrent encore le moyen d'ajouter à tant de misères. Guedalia représentait le roi de Babilou. Retiré chez les Ammonites, Ischmaël, un Iehoudite, fond sur les agriculteurs et les pasteurs soumis à Guedalia, tue des hommes de Schekem, de Schilo, de Schomron, après avoir assassiné leur chef lui-même. Il fit comme une ghazzia des Iehoudites et les entraîna vers le pays d'Ammon. Mais, chemin faisant, sur la route de Mizpa, il fut arrêté tout à coup à Guibeön par Iohanam, fils de Qaréah, et regagna presque seul la terre d'au delà.

Quittant ce pays ouvert, exposé à tous les brigandages, Iohanam se rendit en Mizraïm, où, tout en protestant contre ce départ, le suivit Irmia. Celui-ci continue toujours d'affirmer qu'il est inutile de lutter contre la toute-puissance de Babel.

Assez doux du reste se montrait le grand roi à l'égard de la captivité. Aux bords des fleuves de Babel, les Hébreux pouvaient vivre selon leurs propres lois, plus peut-être que ceux qui s'étaient installés comme Irmia dans la terre de Mizraïm. Riche était la contrée; le blé poussait à foison sous les grands palmiers. Non seulement les Hébreux eurent des terres à cultiver, des chevaux, des ânes; mais dans la ville de Terédon, que Nabou-koudour-ousour fit bâtir, au milieu du golfe formé par les doubles flots de l'Eu-

1. *Ezéch.*, XXV. — *Abdias.*

phrate et du Tigre, et qui était un marché pour les rapports de l'Arabie et de l'Inde, ils purent se livrer au commerce le plus étendu.

La langue en usage dans la Kaldée, c'était l'araméenne, sœur de la langue hébraïque. Les exilés la parlaient aisément. Après un court séjour en Babylonie, Iehezqel emploie déjà des mots araméens.

Au grand Nabou-koudour-ousour succéda (561) Avil-Mardouk (l'homme de Mardouk, Évil-Mérodach).

Il n'unit pas, comme son père, les vertus guerrières au goût des grandes constructions. Vivre dans le luxe, tel fut son unique souci.

Dans son immense et somptueux palais, il installa comme eunuques des membres de la famille de David [1]. Son eunuque juif, privilégié, puissant à la cour, obtint même qu'Ioyakin fût délivré de ses chaînes, traité honorablement, admis à la table du sar. Dans les solennités, le sar faisait même dresser un trône au roi captif [2] au-dessus de tous les trônes des autres rois exilés à Babel. Sans doute Ioyakin, investi d'une certaine autorité sur ses compatriotes, fut le premier *Rosch galouta* (prince de la captivité).

Au milieu de ses plaisirs, Avil-Mardouk fut tué par son beau-frère Nirgal-sar-ousour (559).

Parmi les exilés, les grands prenaient doucement la vie. Pasteurs du peuple, ils tondaient la laine des brebis pour s'en vêtir et en buvaient le lait. Ils étaient rapaces et violents avec le troupeau qu'ils auraient dû consoler et soutenir dans les rudes épreuves.

Cependant, guidés par les nabis de l'exil, les petits et la masse du peuple ne suivaient pas l'exemple des grands. Ils célébraient quatre fêtes funèbres, pour ne pas oublier Ierouschalaïm. Le dixième mois, on faisait la commémoration du premier jour de malheur, quand

1. *Is.*, XXXIX, 7.
2. *Jérém.*, LII, 31 à fin.

avait commencé le siège de la ville sainte par Nabou-koudour-ousour; au quatrième mois, le dix-sept, les exilés gémissaient sur la prise de Zion; le troisième jour du septième mois était consacré au souvenir du meurtre de Guedalia. Mais c'était surtout au jour anniversaire de la destruction d'Ierouschalaïm qu'éclatait la douleur des fidèles hébreux : couverts d'habits de deuil, assis sur les cendres, la tête courbée sous le repentir, ils tiraient de leur poitrine des gémissements et des sanglots.

Ce fut sans doute pour ces anniversaires douloureux que les chanteurs firent entendre les sept psaumes appelés Psaumes de la Pénitence.

Un cantique, postérieur à la captivité, a bien exprimé les sentiments des vrais Juifs que la douceur de Babel ne désarmait pas :

Près des fleuves de Babel,
Là, nous étions assis et nous pleurions
En souvenir de Zion.
Aux saules du rivage nous suspendions nos harpes.
Nos ravisseurs nous demandaient des chansons,
Nos ennemis des [sons] joyeux.
« Chantez-nous [disaient-ils] quelques chants de Zion. »
Mais comment ferions-nous entendre le cantique d'Iahvé
Sur une terre étrangère?
Si je t'oublie, ô Ierouschalaïm,
Que ma droite s'oublie!
Qu'elle s'attache, ma langue, à mon palais,
Si je ne me souviens de toi!
Si je ne fais pas monter Ierouschalaïm
Par-dessus toutes mes joies!
Souviens-toi, Iahvé, des Benê-Édom,
Le jour d'Ierouschalaïm,
Eux qui disaient : « Rasez, rasez,
Jusqu'à ses fondements. »
Fille de Babel, ô la brigande,
Heureux qui te donnera la rétribution
Qui te fera payer ce que tu nous as fait!

Heureux qui saisira et brisera
Tes nourrissons contre le rocher [1] *!*

Le sort d'Israël le juste (Ieschouroun) fit même naître, chez des Juifs fidèles, des préoccupations philosophiques, dont le livre d'Iob nous est resté comme un écho. L'auteur, un Iehoudite du sud-est voisin de l'Idumée, après avoir d'abord émigré en Égypte, y avoir contemplé les pyramides, le crocodile et l'hippopotame, s'être arrêté dans le désert du Sinaï pour en visiter les mines, avait rejoint ses compatriotes exilés près de Babel. Calme, il se demande comment accorder l'idée de la Providence avec les malheurs d'Israël, dépouillé par les incursions des Kasdim. Tel est l'objet de sa longue et merveilleuse parabole [2].

Mais la sereine spéculation de l'auteur d'Iob ne convenait pas à Iehezqel. En même temps que le bouillant nabi tonnait contre les grands, il relevait le courage des fidèles Hébreux. Sans leur enlever la mémoire de l'ancienne Ierouschalaïm, il faisait luire à leurs yeux de douces espérances.

Bercés de beaux rêves par le nabi, les exilés, à certaines heures, furent plus heureux peut-être que s'ils avaient tenu la réalité de la patrie. Sous la conduite d'Iahvé, les brebis dispersées d'Israël se voient paissant sur les plateaux des collines et dans les grasses prairies de la terre maternelle, où tombent sans cesse des pluies fécondantes [3]. Ailleurs le nabi, sous l'image la plus vive, annonce la résurrection d'Israël, tous les ossements desséchés qui se raniment, et les tombeaux qui s'ouvrent [4]. Ierouschalaïm relevée avec un temple et un nouvel ordre social, Iehezqel la fait sur-

1. *Ps.* 137.
2. Au livre primitif de Job ont été ajoutés plus tard le prologue, l'épilogue et le long discours d'Élihou.
3. *Ézéch.*, XXXIV, XXXVII.
4. *Ézéch.*, XXXVI.

gir devant les proscrits. La cité rebâtie aura douze portes, selon le nombre des tribus et portera le nom d'Iahvé-Schama (Iahvé a entendu). Là, gouverneront non plus des rois, mais des nassi ou conducteurs de la maison de David.

A côté d'Iehezqel paraît, dans la captivité, le second Eschaya. Si ses visions sont moins colossales que celles du fils de Bouzi, elles sont peut-être plus idéales encore. A la Ierouschalaïm future il donne des murailles de saphir [1] et une joie sans bornes :

« Je m'épanche sur elle, dit Iahvé, comme un fleuve de paix. Vers elle affluera la gloire de tous les peuples. Kourous avance pour cette œuvre [2]. » Relever Ierouschalaïm, tel est aux yeux d'Eschaya le but de toutes les conquêtes du héros persan.

Les pas de Kourous, en effet, retentissaient déjà; à Babilou, on aurait pu les entendre et prévenir cette effroyable invasion qui allait couvrir la capitale des sars

Moins enivrés, plus clairvoyants, les nabis hébreux avaient mieux la conscience de ce qui se préparait. Rien ne troublait leur âme; ils vivaient dans la sérénité de leurs belles visions, chantaient leurs psaumes, colligeaient probablement leurs écrits historiques, les quatre premiers livres du *Pentateuque*, Josué, Samuel, une partie des *Rois*.

Ils avaient l'amour de la Thora, et celui de la patrie, dont ils entrevoyaient les splendeurs futures. L'oreille ouverte, attendant la délivrance, ils eurent de bonne heure toutes leurs pensées fixées sur Kourous.

---

1. *Ésaïe*, LIV.

2. *És.*, XLIV, 28; XLI, 4; XLV, 13.

ÉPOQUE PERSANE.

Conquête de Babel. — Le retour de la captivité. — Zeroubabel et le second temple. — Ezra. — Nehémya. — La grande synagogue. — Les Sopherim ou Scribes. — Influence du parsisme sur les croyances d'Israël. — Fin de la domination perse.

AVIL-MARDOUK, assez favorable aux Juifs, avait été tué par son beau-frère Nirgal-sar-ousour qui lui succéda (559) et agrandit Babilou[1]. Après un règne très court, ce sar s'éteignit laissant le trône à son jeune fils Bel-labar-iskoun (555). C'était un adolescent pervers, qui fut la victime d'une conspiration. La même année, Nabou-Naïd devint le sar de Babilou; prince glorieux, qui travailla à l'embellissement de la grande ville et fit bâtir des zigurrats aux dieux[2].

Après lui apparaît Bel-sar-ousour (Balthasar) (537). C'est sous son règne que va se passer ce grand événement de la prise de Babilou par Kourous, dont la conséquence sera le relèvement d'Ierouschalaïm.

---

1. *W. A. I.* 1, pl. 8, 5 et pl. 67.
2. *W. A. I.* 1, pl. 58, 1 et pl. 69.

Le roi perse, après avoir pris Sardes, dompté la Grande-Phrygie, la Cappadoce et le pays des Arabes, enveloppa Babilou de sa nombreuse armée.

Malgré cette épreuve, la ville, bien pourvue, s'apercevait à peine du siège. Cependant les grands s'y amusaient. Le 16 du mois de Loüs (juin-juillet) on y fit comme d'habitude la fête des Sacées, ces bacchanales babyloniennes, où pendant cinq jours les esclaves commandaient à leurs maîtres ; l'un d'eux, appelé Zaganis, était même le roi de la ville.

Le jour du 16 août, quand la ville était plongée dans une joie délirante, Kourous, détournant l'Euphrate de son lit, y pénétra tout à coup. Terrible apparition ! Conduits par Gobarva (Gobrias) et par Gadatas, les rudes Perses tombèrent sur ce peuple joyeux, et de son sang inondèrent la ville. Aux éclats de rire succèda tout à coup le râle des blessés et des mourants noyés dans leur sang. Pénétrant dans le palais, les vainqueurs égorgèrent les gardes royaux avec Bel-sar-ousour lui-même.

Une belle page attribuée à Daniel, mais écrite par un écrivain juif postérieur, dépeint cet égorgement imprévu. Pour la postérité juive, Bel-sar-ousour fut frappé parce qu'il avait profané les choses saintes d'Iahvé :

« Le roi Belschasar fit à ses grands, au nombre de mille, un grand festin, et devant eux but du vin. Ivre, il commanda d'apporter les vases d'or et d'argent que Neboukadnézar, son père, avait enlevés au temple d'Ierouschalaïm, pour qu'il y pût boire, lui, le roi, avec ses grands, ses femmes et ses concubines. Dans les vases tous burent, après quoi ils célébrèrent leurs Elohim d'or, d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre. En ce moment, saillirent les doigts d'une main d'homme qui écrivaient en face du lustre sur la muraille du palais royal... Tremblant, le roi cria de toute sa force que l'on fît monter les astrologues, les kasdim et les devins... Aucun ne put lire l'écriture... Alors la reine, entrant dans la salle du festin,

lui dit : « O roi, que tu vives éternellement!.. Il y a dans ton royaume un homme dans lequel réside l'esprit des saints Élohim... Que Daniel (mon juge, c'est El) soit mandé pour qu'il donne l'explication ! »

Appelé, Daniel lut les mots terribles : *Mené, mené, Theqel, Pharsin,* qu'il traduisit par : *compté, compté, pesé, brisé*[1].

Aussitôt le subtil Daniel, vêtu de pourpre, fut proclamé le troisième du royaume. Mais peu de temps il jouit de sa dignité, puisque, la nuit même, Bel-sar-ousour succomba avec tout son vaste empire.

Ce personnage de Daniel, dont il n'est fait aucune mention dans les livres historiques, mais seulement une fois dans Iehezqiel, devient le premier ministre non pas de Kourous (ici l'exactitude importe peu) mais de Darayavous.

Combien cette collection ardente marquée du nom de Daniel, pleine de la justice d'Iahvé et de l'idée messianique, a dû soutenir le courage héroïque des Juifs dans la guerre de l'indépendance contre Antiokhos Épiphanès!

Cependant, malgré la prophétie et les malédictions du nabi Iehezqel, les Hébreux avaient en vain attendu la destruction de Babel. La grande ville n'avait pas flambé. Elle était là, toujours debout, avec ses temples et son luxe, au grand scandale des adorateurs d'Iahvé. C'est alors que, pour justifier l'Élohim des Juifs et en même temps le grand nabi, un écrivain israélite, doux et sage, imagina la belle parabole dont le principal héros est Iona d'Amitthaï, un ancien prophète du temps d'Iarobëam. Si la grande cité, malgré la prédiction d'Iahvé, n'est pas en cendres, c'est que les habitants, dont il fait, pour conserver encore mieux

1. Les thalmudistes se sont mis à la torture pour marquer en quoi consistait la difficulté d'interpréter les trois mots. Les Kaldéens lisaient les lignes horizontalement; il fallait lire, comme le fit Daniel, verticalement.

son voile de parabole, des Ninivites, se sont repentis. Après avoir jeté sa prédiction terrible dans les rues et les carrefours de la cité, qui était grande pour Iahvé lui-même, le nabi s'était arrêté sur une colline, d'où pouvait voir Ninoua. Pour le protéger contre le feu du soleil, Iahvé, en une nuit, fit pousser, près de sa tente, un arbre aux larges feuilles. Mais, la nuit suivante, l'arbre périt. Aussi, se réveillant le matin, Iona fut-il découragé jusqu'à la mort. « Tu es plein de pitié, lui dit alors Iahvé, pour cet arbre qui ne t'a point coûté de peine, que tu n'as pas élevé, qu'une nuit a fait naître, que la nuit suivante a détruit. Et moi, je n'aurais point de compassion pour Ninoua, la grande ville qui enferme tant de milliers d'hommes, sachant à peine distinguer leur droite de leur gauche, et de si nombreuses bêtes! »

Leçon merveilleuse faite à Iona, c'est-à-dire à tout Israël, uniquement occupé de lui-même, et se croyant le seul enfant de Dieu! Ce petit livre d'Iona, d'une si gracieuse poésie, prêchant l'amour universel et la fraternité des peuples, est certainement un des plus curieux que nous ait légués l'ancien Israël.

Babilou conquise, et conservée par le vainqueur, n'était cependant pas tout à fait domptée.

Kourous sentait bien que le colossal empire n'était pas mort et qu'il pourrait se redresser. Aussi prit-il contre lui ses sûretés. Il s'assura l'alliance des petits peuples opprimés par les Babyloniens. Ainsi les bonnes grâces accordées aux Juifs furent le fruit de sa profonde politique[1]. Pas d'amitié possible si on ne leur rendait d'abord la patrie! Avant tous les biens ce peuple, plus idéaliste encore que rapace, faisait passer Ierouschalaïm.

Cinquante-deux ans après le sac de la ville sainte

1. C'est à la politique bien plus qu'à des ressemblances imaginaires entre les doctrines des Perses et celles d'Israël qu'il faut attribuer l'alliance de Kourous et des Juifs.

et soixante-trois après l'exil d'Ioyakin, Kourous rendit le décret qui lui garantissait l'éternelle reconnaissance d'Israël [1]. Il portait que le temple d'Iahvé allait être rebâti par les Hébreux, auxquels le roi permettait de remonter à Ierouschalaïm.

En même temps, tirant du temple de Babel, sans doute du grand temple de Bel, les ustensiles d'or et d'argent volés à celui d'Iahvé, Kourous les restituait aux captifs. A la tête des émigrants qui reprirent la route de Palestine, se tenait Scheschbasar ou Zeroubabel, petit-fils d'Ioyakin. Ce fut à lui que Mithradat, trésorier royal, dut remettre les cinq mille quatre cents vases et l'ancien mobilier sacré du temple de Schelomo.

Peu nombreuse, sans doute, cette première rentrée des Hébreux sous la conduite de Zeroubabel a laissé peu de traces. Ce fut ce dernier cependant qui commença la grande œuvre de restauration du temple et de la ville, secondé par le grand-prêtre Ioschoua, fils d'Iosadoq et petit-fils de Seraya. Iehouda et Beniamin les accompagnaient en grand nombre, ainsi que mille Aharonides, mais peu de lévites.

Quand Iahvé (a chanté un poète) *fit revenir la captivité de Zion,*
Nous étions comme des songeurs.
Pleine de joie était notre bouche,
Et notre langue de clameurs joyeuses.
On disait parmi les nations :
« Iahvé a fait avec eux de grandes choses. »
Oui, Iahvé, pour nous, a accompli une grande œuvre.
Nous étions tout triomphants.
Fais rentrer, Iahvé, notre captivité,
Comme les torrents qui sont dans le Nedjeb.
Ceux qui ont semé dans les larmes,
Moissonneront dans l'allégresse.

1. *Esdr.*, 1, 2.

Qui s'en était allé en pleurant, portant sa semaille,
Arrive avec joie, sous le poids de ses gerbes [1]. »

Ce fut au mois de nissan (537) que les exilés quittèrent Babilou. Toutefois, en touchant Ierouschalaïm, leur joie fut tempérée par le spectacle qui leur apparut. Dans la terre sacrée étaient installés des étrangers : au nord, les Samaritains ou Kuthéens; au sud, les Édomites, qui s'étendaient jusqu'à Gaza. D'abord les Beniaminites ou Iehoudites reconquirent Ieriho, Beth-el, Aï, Mikmasch, Guéba, Rama, ainsi que Guibeön et les trois cités guibeönites : Qiriath-Iârim, Khephira et Beérot. Près d'Ierouschalaïm, ils prirent Anathoth, Nob, Azmavet, Lydda, Bethléhem, Nétofa et Hébron. Toute maison étant renversée, la captivité dut camper longtemps, avec Zeroubabel lui-même et Ioschoua, sous les tentes. Ils se groupèrent pour être plus forts dans un petit territoire compris, du sud au nord, entre Hébron et Beth-el; de l'est à l'ouest, entre Ieriho et Lydda, ville voisine de la mer.

Au septième mois [2], celui des fêtes, les zeqénim

1. *Ps.* 126.

2. D'abord les mois n'eurent pas de nom particulier, en Israël; on les appelait le 1er, le 2e, le 3e mois. Cependant quatre mois en vinrent à prendre une désignation spéciale : le 1er se nomma mois d'Abib; le 2e, mois de Siv; le 7e, mois d'Éthanim, et le 8e, mois de Boul. Après l'exil, les mois hébreux portent tous des noms empruntés à ceux de Babel : Nissan (Avril), Iyar (Mai), Sivan (Juin), Thammouz (Juillet), Ab (Août), Éboul (Septembre), Tischri (Octobre), Marhé-Schevan (Novembre), Kislev (Décembre), Tébeth (Janvier), Schebat (Février), Adar (Mars).

Après Adar, on plaçait un mois complémentaire appelé Veâdar (encore Adar). Dans le cycle lunaire de dix-neuf ans, Veâdar revenait les 3e, 6e, 8e, 11e, 14e, 17e, 19e années. Voir, Moïse Schwab, *Almanach perpétuel hébreu-français*. — Schenkel, *Bibel-Lexicon*, article *Chronologie*.

(anciens) se rassemblèrent à Ierouschalaïm, présidés par leurs deux chefs, et érigèrent un autel sur le mont Moriâ. C'était le commencement du nouveau temple. Au courant des rites, de vieux Aharonides et lévites dirigèrent les saintes cérémonies. Ce fut le premier jour du septième mois (537) que fut inauguré cet autel dont les Middoth, avec leur fantaisie ordinaire, donnent les dimensions.

On se mit ensuite à relever le temple lui-même. Comme aux jours de Schelomo, de beaux cèdres, descendant du Libanon, étaient embarqués à Iafo à la destination d'Ierouschalaïm. De la mer à la ville sainte, des chameaux apportaient les planches de cèdre.

On posa les fondements du temple ; ce qui fut célébré par une fête, où parurent les Aharonides dans leurs vêtements sacerdotaux et sonnant de la trompette ; les lévites Asaphides chantaient. Les vieillards, se souvenant de l'ancien temple, pleuraient ; la jeunesse était dans la joie [1].

Mais entre ce jour de fête et celui qui devait voir le couronnement de l'œuvre, bien du temps allait s'écouler.

Les Juifs furent inquiétés par les Kuthéens ou Samaritains, qui, tout en admettant dans leur panthéon Iahvé, auquel ils avaient d'abord rendu un culte à Beth-el, honoraient Nergal, et en l'honneur d'Adramélek faisaient passer leurs enfants par le feu.

Ioschiya ayant détruit toutes les cités de culte dans le nord, les Samaritains s'étaient mis à faire le pèlerinage d'Ierouschalaïm et à offrir des sacrifices dans la ville sainte. Quand les exilés revinrent, les principaux Hébreux déclarèrent que, d'après l'ordre de Kourous, c'était à eux seuls de restaurer le temple [2].

Alors l'unique objet de ceux qui étaient ainsi re-

1. *Esdr.*, III.
2. *Esdr.*, IV.

poussés fut d'empêcher l'œuvre des Juifs. Auprès du grand roi, ils essayèrent de perdre les Israélites, les représentant comme désireux de reprendre leur complète autonomie. Occupé par une guerre, Kourous n'écouta pas cette dénonciation.

Ce roi trouva la mort dans une expédition contre les Massagètes (529).

Kambousia (Cambyse), son fils et son successeur, reçut contre les Israélites une lettre des Samaritains, soutenus par les satrapes. Elle avait été rédigée par Rehoum Beël-Teëm (le maître du goût) et Schimschaï, le scribe.

Irrité d'apprendre qu'Ierouschalaïm menaçait de devenir un centre de révolte, Kambousia ordonna de suspendre les travaux du temple. Avec les matériaux accumulés pour cette œuvre, les grands des Hébreux se bâtirent de belles maisons.

Il était loin d'être réalisé, l'idéal de la belle Ierouschalaïm annoncé, dans l'exil, par le second Isaïe et par Iehezqel. A peu près nulle est la récolte; rien à la vigne, au grenadier, à l'olivier. Partout la faim, avec des ruines qui ne se relèvent pas. Çà et là seulement, des maisons, lambrissées de cèdres, se dressent comme une insulte au temple détruit d'Iahvé[1].

Devant un spectacle si lamentable, le courage du peuple faiblissait. Pour le relever, Zekaria III faisait luire la vision d'Ioschoua, le grand-prêtre, incarnation du peuple juif. Couvert d'habits sordides, le cohène hagadol paraît devant le *maleäk*[2] d'Iahvé. Il est au milieu de ses frères, les cohènes; mais à droite se

1. *Aggée*, I, 3.

2. Le *maleäk* semble parfois répondre au *ka* égyptien que les égyptologues traduisent assez inexactement par *personne*. Le *ka* est une projection, une ombre, comme un double de l'être. (Ledrain, *Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale*. Préface, p. IV, et pl. XIV et XV.)

tient Satan (l'accusateur). Malgré tous les efforts de celui-ci, Iahvé remplace par des habits de fête, par une belle tiare qui lui décore le front, les haillons d'Ioschoua. Ainsi revêtu, le grand-prêtre est admis à se promener parmi les anges. A cette métamorphose le nabi mêle la promesse du Messie, le *rejeton* qui doit venir[1].

A Kambousia affolé d'ambition, qui, après une expédition en Égypte, s'en vint mourir à Damas (522), succéda un mage, Gomatta, qui se fit passer pour Smerdis. Sept mois seulement régna l'imposteur. Il fut vaincu et tué par Darayavous (Darius), fils de Vistapa (Hystape) et descendant d'Akkamannis (Achéménès) (522).

Celui-ci, souvent occupé par les révoltes des Kaldéens et des gens de Suze[2], témoigna aux Juifs de la sympathie et leur permit de reprendre la construction du temple. Fort désireux de ne pas sortir de leur quiétude, les chefs de famille Israélites s'écriaient : « Le temps n'est pas encore venu. » Mais appuyés par les nabis, Haggaï et Zekaria, Zeroubabel, descendant de David, et Ioschoua, les *deux fils de l'huile,* les deux oliviers, purent triompher de tous les obstacles. La seconde année de Darayavous, les travaux du temple étaient en pleine activité.

En vain les Kuthéens essayèrent-ils encore de surprendre la bonne foi de Darayavous, celui-ci leur ordonna non seulement de respecter les travaux des Juifs, mais d'y coopérer. En quatre ans (519-516), le temple fut achevé. On en fit la dédicace le vingt-troisième jour d'Adar (516)[3], soixante-dix ans après la destruction du premier temple par Nabou-zir-iddina. Quarante-deux mille trois cent soixante Israélites assis-

1. *Zakar.*, IV.

2. J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes,* p. 114 et suiv. Inscription trilingue de Bisitoun.

3. *Esdr.*, VI.

taient à cette solennité, où coula le sang de cent taureaux, deux cents béliers, quatre cents moutons et douze boucs.

Pour remercier Darayavous de la protection dont i avait couvert et le nouveau temple et la nation juive, on avait représenté à la porte est de la maison d'Iahvé, sa ville capitale, Schoschanna (Suze)[1].

Trois semaines après la dédicace eut lieu une Pessah (Pâques) solennelle, à laquelle prirent part tous les fils de la captivité.

Les Middoth ont donné une description du second temple et en ont marqué en même temps les dimensions. Mais qui pourrait accepter ces mesures, fruits de l'imagination rabbinique, et qui, certainement, n correspondent à rien de réel?[2]

Fécondes avaient été les souffrances du petit peuple rentré dans Ierouschalaïm, puisque la maison d'Iahvé, malgré tous les obstacles, était relevée. Mais dans la terre étrangère séjournait encore une partie de la captivité.

Khsayârsâ (Xerxès I^er^) avait succédé en 485 à Darayavous. Depuis que Schoschanna était devenue la résidence des rois perses, une communauté israélite s'y était installée. On raconte même qu'épris des charmes d'une jeune juive, Khsayârsâ en fit son épouse, à la place de Vasthi, et mit à ses pieds sa couronne et son cœur. Elle profita de son pouvoir sur le roi pour favoriser ceux de sa race. Subtile, la favorite, qui avait échangé son nom Juif de Hadassa (le myrte) pour le nom persan d'Esther ou Sitareh (l'étoile), fit périr Aman, ennemi des Juifs. Dans la charge de premier ministre, l'oncle de la nouvelle reine, un véritable Juif, Mardkaï (Mardochée), fut installé. Aussi les Hébreux échappèrent-ils au massacre qu'Aman avait organisé pour le 13 d'Adar.

1. Talmud, *Traité des Menakhot*, p. 88.
2. M. Grætz, *Geschichte*, t. II, 2e partie, p. 103.

Si cette histoire est réductible au mythe, et s'il faut y voir une image de la lutte d'Israël contre les gentils, elle renferme néanmoins bien des traits véridiques. La philologie et l'histoire des Achéménides sont d'accord pour lui reconnaître une apparence historique fort sérieuse[1]. Un des caractères les plus étranges du livre, c'est que l'action s'y déroule tout humainement, sans merveilleux, sans le concours d'Iahvé, dont le nom n'est pas même prononcé. Pour célébrer cette délivrance, on fit le 14 d'Adar, la fête des Pourim, d'un mot persan, *pour* (sort).

Une ardente piété régnait, semble-t-il, dans toute la communauté de Babylone et de Suze. Fidèles à la Thora, les Israélites se mariaient entre eux, gardaient scrupuleusement le schabbath, les fêtes, la circoncision et les lois sur les aliments. Ils étaient plus rigides observateurs du schabbath que ceux d'Iehouda, qui, le jour d'Iahvé, se permettaient de fouler les pressoirs, et de charger les ânes de vin, de raisins et de figues[2].

Sur la communauté perse et babylonienne dominait Ezra, un docteur (le premier des scribes), qui achevait de collectionner les quatre premiers livres de la Thora, y ajoutant les lois demandées par les circonstances. Arrière-petit-fils du grand-cohène Seraya, tué par Nabou-koudour-ousour, il resta, pour Israël, le type du sopher (scribe), habile à interpréter les prescriptions de Mosché.

Ezra, sous Khsayârsâ, provoqua, dans le sein de la communauté juive où était rentré Zeroubabel, une émigration vers Ierouschalaïm. Ceux qui restaient durent donner de l'or, de l'argent, des ustensiles précieux pour le Temple.

---

1. Oppert, *Commentaire du livre d'Esther*. Grætz, *Geschichte Israël*, t. II, 2e partie, p. 339 à 343, et la plupart des critiques font descendre la composition de ce livre jusque vers l'époque d'Antiokhos Épiphanès.

2. *Nehém.*, XIII,

D'après M. de Saulcy, Ezra aurait fait frapper les premières monnaies représentant d'un côté la coupe, de l'autre la fleur de jacinthe, qui apparaît, au printemps, dans les environs d'Ierouschalaïm. Ces monnaies, sicles et demi-sicles, portent la date de l'an 1, 2, 3, 4, 5. Mais, malgré les subtiles dissertations de M. de Saulcy, il est probable que ce fut seulement à une époque postérieure que l'on émit ces beaux sicles, au temps de Schiméön-Makkabi [1].

Le roi Artakhsatrâ (Artaxerxès Longue-Main), successeur de Khsayârsâ I voulut, avec ses grands, contribuer au relèvement d'Ierouschalaïm et combler de ses présents Ezra et Néhémya. Par un édit, il enjoignit encore à ses satrapes de les bien traiter.

La captivité se rassembla près du fleuve Ahwa (en Perse). Dans les familles qui se pressaient autour d'Ezra, on ne comptait point de lévites [2]: afin d'avoir des ministres pour le temple d'Élohim, il envoya vers Iddo, le chef du district de Kasifia, une députation, laquelle revint avec plusieurs lévites et deux cent vingt *nethinim*.

Bien qu'ils eussent des emplois différents, les lévites et les Aharonides semblent avoir été mis par Ezra sur le même pied. A dix prêtres et à dix lévites il confia, jusqu'à Ierouschalaïm, la garde du trésor sacré.

En cinq mois, la captivité, protégée par Iahvé, parcourut la longue distance qui la séparait d'Ierouschalaïm.

Grande fut l'émotion, quand Ezra, précédé déjà par sa réputation de sopher illustre, entra dans Ierouschalaïm, avec ses nombreux compagnons et ses présents. Sa première démarche dut profondément blesser

---

1. Les Juifs, à cette époque, ne durent avoir que les monnaies perses de forme si connue, portant d'un côté l'image du roi-sagittaire et répandues dans toutes les provinces soumises à la domination perse.

2. *Esdr.*, VIII, 25.

Éliaschib, le grand-prêtre : ce ne fut pas à lui, mais à un Aharonide, Merêmot, ainsi qu'à un autre cohène et à un lévite, qu'il remit le trésor.

La communauté juive d'Ierouschalaïm avait violé la Thora par ses nombreuses unions avec les étrangers; le sang d'Israël s'était mêlé à celui de Moab et d'Ammon, de Mizraïm et de Kenaan.

En l'apprenant, Ezra déchira son manteau et son méhil, arracha les cheveux de sa tête et sa barbe, et s'accroupit tout gémissant. Dans l'avant-cour, il fit à Iahvé, devant le peuple, une prière ardente de pardon [1]. Tout Israël pleurait avec le sopher. Schekania, fils d'Iehiël, l'adjura, au nom du peuple, de marquer ce qu'il fallait faire.

Le vingtième jour du neuvième mois, la captivité réunie à Ierouschalaïm dut promettre à Ezra de renvoyer les épouses étrangères. Pour veiller à l'exécution de ce dessein, le sopher établit des sars dans les différentes localités d'Iehouda. Cette mesure fit couler bien des larmes en Israël. Quelques fils de cohènes, unis à des étrangères, offrirent, en s'en séparant, un bélier comme holocauste à Iahvé.

En deux mois furent consommées toutes les ruptures.

A la fête des Soukkoth (tabernacles), le peuple, comme aux anciens jours, campa sous les branches d'oliviers, de myrtes, de palmiers, coupées dans les montagnes [2]. Ezra lut la loi, dont les lévites donnaient l'explication.

A partir de ce jour, Israël, séparé de tout contact étranger, reprenait toute sa pureté.

Cependant, à la suite de ces déchirements, des épouses et des enfants chassés, il y eut un grand trouble dans la société juive. De plus, la haine des peuples voisins acquit une grande violence contre

1. *Esdr.*, IX.
2. *Nehém.*, VIII.

Israël. A la tête des tribus ennemies paraissent deux hommes puissants, Sanballat et Tobia. L'Ammonite Tobia et sans doute aussi Sanballat [1] étaient alliés avec des familles juives. Contre Ezra ils commencent une guerre acharnée. Dans Israël, où le dur Ezra avait blessé tant d'affections, les deux gentils semblent avoir eu des complices.

A cette date, peut-être, il faut placer la composition de l'idylle de Routh, où sont glorifiés les mariages avec les étrangères, et où l'on voit des Israélites unis à des femmes moabites [2].

Du reste, la rigidité d'Ezra était, pour Israël, la source de vives souffrances. Obligée de se tenir en garde contre les étrangers, entourée des Samaritains hostiles et belliqueux, Ierouschalaïm ressemblait à une maison de deuil [3]. On avait faim dans la ville. Les Aharonides et les lévites durent demander leur subsistance à un autre travail qu'au service du temple. Irrités contre Ezra, des personnages considérables contractèrent des alliances avec des femmes étrangères.

Mais, au milieu des difficultés, augmentait le courage du sopher. Sa pensée se tourne vers Schoschanna, séjour des rois persans.

Artakhsatrâ laissa en 424 sa succession à Khsayârsâ II, qui ne fit guère que passer sur le trône, où vint s'asseoir, après deux mois, Sogdianas.

Darayavous II parut sept ans plus tard, et eut pour successeur, en 404, Artakhsatrâ II Mnémon.

A la cour de ce dernier, Nehémya, un Juif, exerçait, l'emploi d'échanson. Son frère Hanani (ma grâce) venant d'Ierouschalaïm, de la part d'Ezra, lui dépeignit,

1. Nom assyrien, Sinballit (Sin donne la vie).

2. Les Nabathéens s'étant installés en Édom. Comme ils avaient opprimé aussi les Moabites et les benê-Ammon, un rand nombre d'étrangers s'étaient retirés sur le territoire 'Iehouda, et dans le pays environnant.

3. *Nehém.*, I, 3; II, 3, 17.

en traits saisissants, l'état de la ville sainte, ses murailles abattues, ses portes brûlées[1]. Le temple se dressait seul sur le mont Moriâ comme au milieu d'un désert. A ce récit, Nehémya s'assit tout en larmes, et fut triste pendant de longs jours. S'apercevant à table de ce changement, Artakhsatrâ lui en demanda la cause. « Comment mon visage ne serait-il pas affligé, quand la ville où sont les sépulcres de mes pères est déserte, et ses portes consumées par le feu? »

A la condition qu'il revînt, le grand roi et la reine Damaspia lui accordèrent de retourner à Ierouschalaïm.

Artakhsatrâ lui donna des lettres pour plusieurs personnages, et le nomma péham (chef) de Judée. Accompagné d'une troupe de cavaliers, Nehémya prend son chemin vers la patrie. Il remet sur la route, à Asaph, une missive royale lui ordonnant de fournir des cèdres du Libanon.

Apprenant l'arrivée de Nehémya, influent à la cour du grand roi et du reste initié à l'art de gouverner, Sanballat et Tobia conçurent des inquiétudes.

Ce fut la nuit, sans aucune démonstration, que Nehémya entra dans la ville sainte. « Levons-nous et bâtissons (les murs), » tel est le cri qu'il jette à ses compatriotes. En même temps il déclare que les prosélytes ne doivent avoir aucune part dans Ierouschalaïm.

En vain les deux implacables ennemis d'Israël, Sanballat et Tobia, auxquels s'adjoignit Géschém, dirent-ils aux Hébreux : « Que faites-vous? Voulez-vous donc vous révolter contre le roi? » La restauration des murailles commença. Les murs furent divisés en plusieurs zones, dont les principales villes d'Iehouda se partagèrent la reconstruction [2].

---

1. C'était aux portes que se traitaient les choses importantes.

2. *Nehémias*, II, 19, 20.

Tobia, l'Ammonite, ne pouvant s'opposer à cette œuvre, la couvrait de ses sarcasmes. « Qu'ils bâtissent ! criait-il à Sanballat : le premier chacal qui s'élancera contre leur muraille la renversera ! »

Quand les murs s'élevèrent à la moitié de leur hauteur, la colère des ennemis éclata. Moabites, Ammonites, Arabes, Aschdodites, excités par Tobia et Sanballat, harcelèrent les Hébreux[1]. Sans hésiter Nehémya accepta la lutte.

Une partie des Juifs veillaient en armes, pendant que les autres travaillaient. Avec une feinte douceur Sanballat et Tobia prièrent Nehémya de descendre vers eux. Ils avaient l'intention de le tuer. Perçant leur dessein, le satrape des Juifs se garda de donner dans le piège. Alors ils lui reprochèrent de viser à la royauté.

Toute sa subtilité était nécessaire à Nehémya pour éviter toutes les ruses de ses ennemis. Par Schemaïa, un affidé, Sanballat le pressa, pour éviter la mort, de se retirer dans le temple. Il comptait, par là, le compromettre auprès du peuple. Nehémya déjoua tous ces pièges.

C'était un esprit moins doctrinal, mais infiniment plus souple et plus généreux qu'Ezra, le type du dur rabbi. Élevé à la cour la plus magnifique, il avait le dédain de ces trésors au milieu desquels il avait vécu comme enseveli. Aussi le peuple l'aimait. Il réprimandait souvent les grands de ce qu'ils exploitaient la détresse populaire. Dans une révolte, causée par le manque de vivres, il put s'écrier devant la foule des Juifs : « Depuis douze ans que je suis péham (chef) dans la terre d'Iehouda, ni moi ni mes frères nous n'avons mangé les provisions dues au péham... J'ai nourri à ma table des Juifs et des officiers royaux, au nombre de cent cinquante, ainsi que des gens venant à nous des nations voisines[2]. »

1. *Nehém.*, IV, 9.
2. *Nehém.*, V.

Il méritait bien, le noble Nehémya, l'auréole dont l'entoure le dernier des nabis, Maleäki[1]. Après s'être lamenté par les lèvres de son prophète sur Israël et sur Iehouda, sur l'autel vide des sacrifices, Iahvé s'écrie:

« Voici que je fais partir mon envoyé pour préparer mon chemin devant moi ; vers son temple arrive le maître, celui que vous cherchez, l'ambassadeur de l'alliance que vous désirez. Le voici qui vient, dit Iahvé-Zebaoth[2]. »

Comme de tous les hommes providentiels d'Iehouda, les traits de Nehémya se mêlent, pour le nabi, avec ceux du Messie. A son front luit un rayon du grand idéal messianique.

Les murailles d'Ierouschalaïm rebâties, l'œuvre de Nehémya était achevée (le 25 Éloul 384).

Pour éviter les incursions des voisins, il ordonna que les portes de la ville fussent fermées toute la nuit, jusqu'au lever du soleil. La cité présentant un véritable état de désolation, personne n'y voulait résider. La ceinture de murailles n'enfermait que des maisons en ruines. D'après l'ordre de Nehémya, un homme sur dix, désigné par le sort, allait quitter sa résidence des champs pour habiter à Ierouschalaïm une maison qu'on lui bâtirait[3].

Toutes ces mesures prises, Nehémya fit une grande

---

1. Que Maleâki (mon messager) ne soit pas le nom véritable de celui qui a écrit les dernières prophéties, peu importe. Maleäki, ou l'anonyme auquel on a donné ce nom, n'est déjà plus l'écrivain de la première émigration, celle de Zeroubabel et d'Ioschoua, dont faisaient partie Haggaï et Zekaria III C'est de Nehémya que parle Maleâki, et du second temple dont il voit les murs. Il exhorte à l'observance de la Thora et en particulier des préceptes concernant le sacerdoce, les rites, les redevances du temple.

2. *Malachie*, III.

3. *Nehém.*, X, 36.

fête pour célébrer l'achèvement de l'œuvre. De tous les bourgs d'Iehouda, la foule des Hébreux accourut à Ierouschalaïm pour y faire la grande joie.

Après s'être purifiés, les cohènes et les lévites purifièrent le peuple, les portes, les murailles. Montés sur le mur réparé, les sars d'Iehouda, divisés en deux chœurs, envoyaient leurs psaumes vers Iahvé. Comme aux plus beaux jours d'Israël, sonnaient les cymbales et le tambourin. Le vieil Ezra, le scribe, qui s'était effacé devant Nehémya, mais à qui Israël devait une partie de sa force nouvelle, avait, dans cette solennité, une place d'honneur [1].

Le sang de nombreuses victimes coula devant Iahvé. Les femmes et les enfants prenaient part au délire religieux qui possédait tout le peuple.

Désormais on eut soin que le trésor du temple, par les prémices et les dîmes, pût abondamment subvenir aux besoins des lévites et des cohènes, qui avaient tant servi, en cette belle journée, à la joie d'Israël.

Tout étant parfaitement organisé dans la ville sainte, Nehémya reprit, comme sa promesse l'y engageait, le chemin de Schoschanna.

Dans Suze, la belle ville, ne pouvait-il pas encore travailler efficacement à la restauration d'Ierouschalaïm? Artakhsatrâ, qui l'aimait, sans doute se laisserait une seconde fois attendrir, ainsi que son épouse, par les plaintes de Nehémya, sur sa patrie.

Les grands, que Nehémya, avec son autorité personnelle jointe à celle que lui avait conférée le grand roi, tenait dans le devoir, s'en écartèrent, après son départ. A Tobia, l'Ammonite, un des principaux Juifs, Schekania-bèn-Arah, donna sa fille en mariage. Le fils de Tobia, Iohanan (Jean), devint le gendre de Meschoullam-bèn-Bérékia, cohène.

Éliaschib, le cohène-hagadol, avait même installé l'Ammonite Tobia dans les dépendances du temple.

---

1. *Nehém.*, XII.

Nehémya, averti sans doute de ce qui se passait, attiré du reste par un amour passionné vers Ierouschalaïm, quitta Schoschanna. On ne lui pouvait résister; tout s'inclinait devant lui, représentant du grand roi.

Son premier soin, en pénétrant dans Ierouschalaïm, fut de jeter hors du temple le mobilier de Tobia.

Au jour du schabbath, on pressait le raisin, ou bien on apportait des masses de blés ou de fruits au marché de la ville; des marchands tyriens amenaient aussi du poisson frais et d'autres denrées pour les vendre, à Ierouschalaïm, au jour du schabbath. Pour empêcher les trafiquants de venir exercer leur commerce, Nehémya, pendant tout le jour d'Iahvé, fit fermer les portes de la ville.

Après cette mesure, les marchands tyriens s'installèrent aux portes, où les habitants les allaient trouver. Mais, instruit de ce qui se passait, Nehémya dit aux Tyriens : « Pourquoi vous tenez-vous près du mur? La prochaine fois, je mettrai la main sur vous. » A partir de ce moment, ils ne reparurent plus le jour du schabbath [1].

Cet abus réprimé, Nehémya en poursuivit d'autres.

Des Juifs s'étaient unis, en certain nombre, à des filles étrangères, aux belles filles d'Aschdod, d'Ammon et de Moab. Quelques-uns même, parlant l'idiome des Pelischtim d'Aschdod, en étaient venus à ne plus comprendre facilement leurs compatriotes. Nehémya en frappa beaucoup, et devant le peuple les engagea à ne pas prendre le chemin dans lequel était entré Schelomo. De la ville sainte il chassa même un fils du cohène-hagadol, Ioiada bèn-Éliaschib qui avait épousé Nicaso, fille de Sanballat.

Faute de la dîme régulière, le service des lévites et des cohènes s'était désorganisé pendant son absence. Il contraignit tout Iehouda d'apporter la dixième partie du froment, du vin nouveau et de l'huile, qui fu-

1. *Nehém.*, XIII.

rent entassés dans les greniers sacrés, à la garde desquels il commit Schélémya le cohène, Zadoq le scribe, Fedaia le lévite, et Hanan-bèn-Zakor, petit-fils de Matthania.

Les premiers guides d'Israël après la captivité, Zeroubabel, Ezra, s'étaient, depuis quelques années, éteints. Seul, Nehémya conduit jusqu'à la fin l'organisation religieuse et civile de la nation juive.

Tous deux, lui et Ezra, pouvaient, du reste, descendre en paix dans le scheöl. Pour assurer à leur œuvre et au peuple juif la durée, ils avaient créé en face des grands-prêtres légers, jouets quelquefois des rois voisins, une réunion d'hommes instruits, austères, qui s'appelèrent Ansché-Kenéset-haguedola (hommes de la grande synagogue). On les nommait encore sopherim (scribes) et zeqénim (anciens)[1]. Au peuple, connaissant à peine l'ancienne langue hébraïque, ils enseignaient la Thora[2].

---

1. J. Derenbourg, *Essai sur l'histoire,* etc., p. 32. — Herzfeld, t. 1.

2. Au retour de la captivité, le peuple juif ne comprend plus clairement l'ancien hébreu, et n'est familier qu'avec l'araméen qui est devenu son idiome usuel. Toutefois Israël mêle cette nouvelle langue qu'il adopte, d'un assez grand nombre d'hébraïsmes. (Fürtz, *Lehrgebœude der aramaïschen Idiome,* t. 3, p. 11.) En même temps que la langue araméenne, les Hébreux adoptent l'écriture araméenne, nommée par les rabbins Aschourith (Assyrienne). (Buxtorf, *Lexicon Talmud.*, p. 241.) Elle était dérivée de l'alphabet phénicien archaïque, commun, d'abord, à toutes les tribus de la Syrie. Cependant cette écriture n'est pas encore l'hébreu carré de nos bibles actuelles, qui ne se forma, par une évolution lente, que vers le premier siècle avant notre ère. Avant la captivité, Israël se servait de l'alphabet phénicien archaïque, légèrement approprié à son usage. Sur ses monnaies il garda ses anciens caractères, à peu près semblables aux caractères samaritains. (Vogué, *Revue archéologique,* 1865, p. 319-341.)

Où siégeait la Kenéset? et de quels membres se composait-elle?[1] Nous l'ignorons. Il est probable qu'elle recueillait en son sein tous les hommes, prêtres ou laïques, renommés pour leur science et leur sainteté. Mais ce qui marque bien jusqu'à quel point il ne la faut pas confondre avec le sacerdoce, c'est que le grand-cohène n'en était pas le président nécessaire.

Les Pirqê-Aboth appelant Schimeön-hazadiq (300 ans avant J.-C.) un reste de la grande synagogue, il semble bien que cette institution dura tout l'espace de temps compris entre les derniers prophètes et les docteurs du troisième siècle avant notre ère.

Il importe, pour l'histoire religieuse d'Israël, de déterminer, d'une manière plus précise, quelle fut l'œuvre de la synagogue et des scribes.

A partir d'Ezra, la Thora, ou loi mosaïque, devint la règle de la foi et de la vie, en Israël; dans leur personne, dans leur existence civile, les Juifs se guidaient par ses préceptes. Mais à qui devait être commis le soin de faire connaître et d'expliquer la Thora au peuple qui était contraint d'y conformer tous ses actes?

Le sacerdoce semblait plutôt hostile que dévoué à la loi, et, dans ses rangs, Nehémya rencontra une vive résistance à ses projets. Si Ezra et Nehémya avaient fait dépendre des cohènes l'avenir de leur œuvre, ils auraient manqué de toute prévoyance.

Les scribes, qui déjà, à Babilou, avaient formé un ordre spécial, étaient tout naturellement désignés pour lire et interpréter la Thora. Ce furent eux qui entrèrent dans la grande synagogue et en prirent certainement la direction. Ils ne se contentèrent pas, d'accord avec la Kenéset-haguedola, d'expliquer la loi, mais ils se permirent, en quelques endroits, de la modifier.

1. Pour M. Graetz, *Geschichte der Juden*, t. II, p. 178, nous avons déjà affaire au Sanhédrin, composé de soixante-dix membres.

Quelques-unes de ses parties, en effet, étaient de deux ou trois siècles plus anciennes qu'Ezra, et s'adaptaient à un état tout différent de la nation juive. Ce que la Thora contenait de plus nouveau avait été écrit pendant l'exil en Babylonie.

Ainsi donc, la loi renfermait un certain nombre de préceptes à peu près impraticables. De plus, les différents âges des différentes parties de la collection avaient amené des contradictions qui soulevaient, dans la pratique, beaucoup de difficultés. Avec le temps aussi surgissaient des cas que les lois n'avaient pas prévus.

Les règles écrites furent modifiées, mises en harmonie les unes avec les autres, amplifiées, expliquées, sans que, au moins en apparence, on parût violer l'autorité de la lettre. Cela se fit, grâce à la *Loi orale* ou *tradition,* qui accompagnait la loi écrite comme un commentaire authentique, et la maintenait d'accord avec les changements des temps. La *Loi orale* était en réalité l'œuvre des *Sopherim.* C'étaient eux qui interprétaient l'Écriture, et lui donnaient, pour ainsi dire, la souplesse nécessaire pour se plier à toutes les circonstances nouvelles. Ce qu'ils inféraient de la Thora, par voie de déduction, était considéré comme le verdict même de la Thora. Égale à la loi écrite par sa sainteté, la *Loi orale* fut regardée comme venant de Mosché lui-même. Les scribes du moins le persuadèrent et finirent peut-être par en être persuadés eux-mêmes.

« La haie autour de la loi, » mot attribué aux hommes de la *Grande Synagogue,* exprime bien ce qu'a été, grâce à eux, la loi orale. Placée autour de la Thora, elle a préservé le judaïsme[1].

Tel a été le labeur intime des sopherim et de la synagogue.

Mais en quoi consista leur œuvre extérieure? Pen-

1. Kuenen, *The religion of Israël* t. III, c. IX.

dant l'exil, quand on était loin d'Ierouschalaïm et que le temple n'existait plus, les fidèles hébreux se rassemblaient de temps à autre, peut-être chaque schabbath, dans un endroit déterminé, pour y entendre la parole réconfortante de quelque nabi. Là sans doute on lisait aussi la Thora, les prophéties, et on les expliquait autant qu'il était nécessaire. De retour en Palestine, Ezra continua la coutume de lire publiquement la loi.

Même après la restauration du temple, cette mesure était urgente. Avec l'unité de lieu pour le culte, la plupart des Juifs ne paraissaient au temple que peu de jours chaque année. Il fallut çà et là, dans la Palestine, des lieux de réunion et de prières. Il y eut de petites synagogues, non pas opposées au sanctuaire du Moriâ, mais suppléant à son insuffisance, et fournissant à tous les Hébreux un endroit où ils se groupaient pour invoquer Iahvé, et apprendre sa Thora.

Nul désormais ne pourra plus se soustraire à l'observance de la Loi, sous le prétexte qu'il ne la connaît pas. On l'enseigne dans les bourgs d'Iehouda, ainsi que la tradition orale.

Malgré le formalisme de plus en plus étroit et compliqué, qui naît sous l'influence des sopherim, on ne peut cependant les accuser d'avoir contraint la volonté du peuple. Ils ne faisaient que diriger le mouvement qui emportait Israël. Un groupe de psaumes de cette époque célèbre avec enthousiasme la Loi comme la source de tout le bonheur dont l'homme peut jouir [1].

On a déjà pu observer la grande différence qui règne entre le scribe et le prophète : celui-ci s'adressant à la nation tout entière qu'il veut former et qu'il maintient dans le monothéisme ; le scribe visant surtout l'individu, dans la vie duquel il s'efforce de faire passer la Thora d'Iahvé.

Un des fruits de cet individualisme créé par le *sopher*, c'est la croyance à l'immortalité personnelle qui

1. *Ps.* 19.

devient plus précise et que chantent les nouveaux psalmistes. Chez les nabis règne surtout la foi en la perpétuité d'Israël considéré comme nation.

L'époque des sopherim, avec la Thora expliquée et amplifiée, avec la Loi orale développée, n'est donc pas une époque stationnaire. On peut même dire que, sous l'influence du *sopher,* il se produit dans le caractère même de l'Israélite, une transformation radicale. Auparavant, nous avions l'Hébreu, le Sémite léger et libre ; maintenant, c'est le Juif qui nous apparaît, c'est-à-dire l'homme attaché à un ensemble de doctrines et de préceptes, croyant à un Dieu unique, créateur et maître du ciel, de la terre, de la mer, et ajoutant à cette foi la pratique de Thora et de la loi orale. Le judaïsme et le Juif sont nés sous l'action des scribes et de la grande synagogue.

Grâce à eux tout s'organise et se codifie. Il est probable qu'il y eut même à cette époque un commencement de liturgie juive.

Ils semblent aussi avoir laissé le parsisme s'introduire dans la doctrine d'Israël. Encore rudimentaire, la notion des anges, des Elohim (dii minores), acquit, parmi les Juifs, du développement et de la précision.

Dans la doctrine iranienne le dieu de la lumière ou bon principe, Ahoura-Mazda avait six génies, ou Ameschaçpentas (immortels), ayant chacun son nom. Après eux venaient les Yazatas, répandus partout pour veiller à la conservation de l'univers et à tous ses mouvements. Il y avait encore, au-dessous des Yazatas, es Fravarschis ou anges gardiens. Ennemi d'Ahoura-Mazda, indépendant de lui, dieu des ténèbres, apparaissait dans la religion de l'Iran, Agro-Mainyous (Arihman) ou le destructeur, qui aux six Ameschaçpentas opposa six génies mauvais, et aux Yazatas les daevas.

Ces doctrines contenues dans l'Avesta ou recueil sacré, attribué au prophète Zarathoustra (Zoroastre), provoquèrent, dans le judaïsme, un développement religieux fort singulier. Les six anges principaux que

l'on rencontre soit dans les livres bibliques, soit dans les écrits thalmudiques, paraissent avoir une origine persane bien marquée : Mikaël (qui est comme El ou Dieu) ressemble à Vohoumano ; — Gabriel (la force d'El ou de Dieu), à Craôscho ; — Ouriel (l'éclat de Dieu), à Qarenô ; — Rafaël ou Sauriel, plus difficile à identifier avec un des génies persans ; — l'ange Mittron du Thalmud se rapproche de Mithra ; le Thalmud et le Midrasch eux-mêmes rapportent son origine à l'exil de Babylone [1] ; — le nom de l'ange Sandalfon vient d'une racine perse qui signifie *seigneur* ou *maître*, et d'une racine pelvi, *l'étendue : — le maître de l'étendue, l'élevé* [2].

La démonologie persane avait aussi influé sur la doctrine juive, mais avec cette différence que le monothéisme d'Israël soumet toujours les démons à Élohim, tandis qu'ils servent, dans le dualisme des Perses, le mauvais principe et sont indépendants de l'être bon.

Angro-Mainyous des Perses a pour correspondant Schatan ou Sammaël, jouant comme lui le triple rôle de séducteur, de dénonciateur, de destructeur de la vie physique, mais avec cette différence capitale qu'il est sous la domination d'Élohim. Au-dessous d'Angro-Mainyous se distinguait Aêschma ou l'Aschmodaï des Juifs, Brishyançta ou Lilith des écrits talmudiques [3].

Angro-Mainyous dans les mythes indo-iraniens se

---

1. *Jés. Talm. tract. Rosch. Hasch.*, 184, et *Midrasch gen. Rabba*, c. 48.

2. Alexander Kohut, *Ueber die jüdische Angelologie und Dämonologie in ihrer Abhangigkeit vom Parsismus* dans *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, herausgegeben von der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. Vierter Band. — Sur les doctrines religieuses des anciens Persans, voir James Darmesteter, *Ormazd et Arihman*, et Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*.

3. *Ibid.*

confond souvent avec Aji, le serpent qui combat contre Atar, le fils d'Ahoura-Mazda. Le serpent démoniaque ou Angro-Maynious tue le premier homme Guyo-Maratan. N'y a-t-il pas eu une certaine influence indo-iranienne dans le récit de la tentation au commencement de la Genèse?

Une nouvelle doctrine de la rétribution après la mort se forme aussi en Israël, par la connaissance de l'Avesta. Celui-ci divise le monde en deux grands royaumes : le royaume de la lumière et le royaume des ténèbres, place les purs ou sectateurs d'Ahoura-Mazda dans le pays de la lumière ou Paradis, et les impurs ou sectateurs d'Angro-Mainyous, dans le pays des ténèbres ou enfer.

Après le trépas, l'âme s'attarde encore trois jours dans le voisinage du corps; après quoi, suivant qu'elle a bien ou mal vécu sur la terre, elle est emmenée dans le paradis par les Yazatas, ou précipitée par les Daevas dans l'enfer.

Au temps des Sopherim, à l'époque persane, les idées d'Israël sur la vie future, s'accusent avec plus de vivacité. Le Gan-Éden (jardin d'Eden) où l'histoire de la création avait placé le premier couple humain, devint, pour le juif, le paradis, séjour des pieux observateurs de la Thora; et le Gué-Hinnom (vallée de Hinnom), dans laquelle, depuis Ahab, on avait fait brûler des enfants, donna son nom à l'enfer, demeure des pervers et des pécheurs.

Les relations d'Israël avec les Iraniens donnèrent aussi une nouvelle force à l'ancien dogme de la résurrection des corps, que les fils d'Iakob avaient emporté de Mizraïm.

Dans un des contes moraux les plus charmants de l'antiquité biblique, se peignent bien les nouvelles croyances d'Israël. Le jeune Tobia, guidé par un ange qui a pris la figure d'un jeune homme, se rend près de Raguël, son parent, épouse la fille de celui-ci, Sara, mariée auparavant à sept maris, mais vierge encore, parce que le démon Aschmodaï (Asmodée),

Aeschmo-dœva) les avait tués tous les sept le soir des noces, avant qu'ils fussent entrés dans le lit nuptial. Voici comment le jeune Tobia évita le sort des autres époux de Sara.

En passant avec l'ange près du Tigre, il s'était emparé d'un gros poisson qui avait voulu le dévorer. Avec le cœur et le foie du monstre, qu'il posa sur de la braise, il fit, la nuit, des fumigations devant lesquelles s'enfuit Aschmodaï (Asmodée). De retour chez lui, le jeune époux fit tomber la cécité qu'avait occasionnée à son père la fiente chaude d'un oiseau, en mettant sur les yeux du vieux Tobia le fiel de l'énorme poisson.

Cette recette, comme la fumigation dans la chambre de Sara, lui a été indiquée par l'ange dont il a été accompagné durant le long voyage de Ninive à Ecbatane en Médie, et d'Ecbatane à Ninive, et qui dépouillant, à la fin, son déguisement et son nom emprunté d'Azaria, dévoile et sa nature et son véritable nom de Rafaël.

Ce conte précieux porte bien la marque de l'époque persane, et non d'un temps postérieur. Aucune trace d'hellénisme en effet; mais, partout, l'ange et le démon [1]. Auxiliaire d'Ezra et de Nehémya, l'auteur veut que l'on apporte la dîme au temple d'Ierouschalaïm; et

1. Du livre de Tobie, écrit en hébreu, il ne nous restait, comme plus ancienne version, que la traduction grecque. Un texte chaldéen cependant avait servi à saint Jérôme pour sa version latine. M. Neubauer, bibliothécaire à Oxford, a publié, il y a deux ans, un texte chaldéen de Tobia, acquis à Constantinople, par M. Fischel Hirsch, d'Halberstadt et cédé par celui-ci à la bibliothèque bodléienne. Pour M. Neubauer, saint Jérôme, quand il faisait sa traduction de Tobia, avait sous les yeux le texte de la bodléienne, mais plus complet. Tobia, dans le chaldéen récemment retrouvé, est à la troisième personne; dans les autres versions, il parle à la première. *The book of Tobit.* Oxford, 1878.)

son récit tout entier ne va-t-il pas à recommander les mariages avec les filles du peuple et à proscrire les unions avec les étrangères? C'est comme la contre-partie du livre de Routh.

En même temps que s'organisait la communauté juive, Sanballat avait fini par accepter son excommunication. Il résolut d'honorer Iahvé à sa manière. Exclu du Moriâ, il s'installa sur le Garizim, et y bâtit un temple, auprès de la vieille cité de Schekem, dans le centre même de la Palestine (420). Le cohène-hagadol du nouveau culte fut Menasché, le fils d'Éliaschib, gendre de Sanballat, qui lui avait fait épouser sa fille Nicaso[1]. Se prétendant Israélites et fils d'Ioseph, les étrangers adoptent en même temps la Thora de Mosché[2].

Il y avait là, groupés autour du sanctuaire du Garizim, quelques vieux restes d'Israël, les Ammonites de Tobia, les Arabes de Géschem, les Kuthéens de Sanballat.

Telle est l'origine de la secte des Samaritains, devant laquelle ne désarmeront jamais le dédain et la colère des durs Juifs, et dont les dernières familles vivent encore, dans un coin de Naplouse, avec leur grand-prêtre et un vieux rouleau de la Thora écrit en caractères samaritains. Leur langue, fort mêlée, était une sorte de patois, composé d'araméen et d'autres éléments étrangers. Il n'en reste guère, comme monument, que le Pentateuque, avec quelques œuvres écrites plus tard, comme les *Épîtres samaritaines des Schekémites à Ludolfe*[3], quelques chants édités par Gesenius.

---

1. Josèphe, *Antiquités*, XI, 7.

2. C'est grâce à une ignorance assez marquée de l'histoire juive que l'on a pu tirer de la présence du Pentateuque samaritain la preuve que la Thora de Mosché a été composée avant le schisme des tribus.

3. Publiées par Chr. Cellarius. Pise, 1688, 4°.

En 359, Artaksâtrâ III Ochus avait succédé à Artaksâtrâ II Mnémon.

Sous son règne, fut commis un meurtre dont se souvint éternellement Israël. Iohanan (Jean), fils d'Éliaschib et petit-fils d'Ioyaqim, avait remplacé son père et son aïeul dans le nouveau pontificat. Il était en lutte avec son frère Ioschoua, qui voulait être cohène-hagadol. Celui-ci avait les meilleures relations avec Bagozès, un officier d'Artaksâtrâ, qui vexait les Juifs de toutes manières, leur imposant des tributs énormes, même sur les objets des sacrifices[1]. Fort de cet appui de Bagozès, Ioschoua ne mettait aucun frein à son impertinence. Un jour que, dans le temple, Iohanan exerçait ses augustes fonctions, son frère l'injuria, le poussa même rudement. Alors le cohène-hagadol, exaspéré, tua Ioschoua.

Malgré toutes les circonstances qui semblaient devoir l'excuser, ce sang ainsi versé dans le temple souleva partout des cris d'horreur. Bagozès, furieux, se présenta même devant le Debir pour en forcer les portes; malgré les Juifs, il y pénétra. Ce meurtre lui servit de prétexte à opprimer Israël pendant sept ans. Cependant Iohanan semble avoir gardé jusqu'à sa mort le rang de cohène-hagadol, que prit, après lui, son frère Iehouda.

Mais, avec toute l'Asie, le petit État juif va être violemment agité par les conquêtes d'Alexander, et par la substitution de la domination grecque à celle des Perses.

---

1. Josèphe, *Antiquités*, liv. XI, chap. VII. Par tête d'agneau immolé au temple, il levait une amende de 50 drachmes.

XVII

LES JUIFS SOUS LA DOMINATION GRECQUE.

Conquête d'Alexander. — La Judée fait partie de la province de Cælésyrie (Syrie creuse). — La Judée sous la domination des Lagides d'Ægypte (301). — *Les Juifs mêlés à une population gréco-macédonienne. — Schimeön-Hazadiq. — Onia II. — Ioseph bèn-Tobia. — L'Ecclésiaste. — Influence des mœurs grecques sur celles d'Israël. — La Judée avec le reste de la Cælésyrie est enlevée aux Lagides par Antiokhos le grand* (203) *et devient tributaire des Séleucides. — Les partis en Judée ; le grand-prêtre Onia III et les Tobiades. — La Sagesse de Jésus bèn-Sira. — Le souverain pontificat vendu par les rois syriens à Jason et à Ménélaos. — Assassinat d'Onia III* (170). — *Antiokhos-Épiphanès tente, par la violence, d'helléniser la Judée* (168).

APRÈS l'influence perse, Israël va subir celle des Grecs. Cependant, il le faut avouer, nous n'avons plus en face de nous le peuple malléable d'avant la captivité, accueillant toutes les innovations étrangères, se laissant tomber dans les bras des courtisanes sacrées et des adolescents phéniciens. Israël est plus difficile à pénétrer. Ce qui lui a donné sa fermeté religieuse et morale, ce ne sont pas, comme on l'a prétendu, les prophètes : pour pétrir si solidement la conscience juive, il a fallu la scolastique des

scribes, des docteurs de la Thora, dont le modèle est Ezra.

Eschaya, le plus grand des nabis, Zekaria, Oschéa, ont beau parler, avant l'invasion de Nabou-koudour-ousour, les Juifs n'en continuent pas moins leur ronde effrénée, sous les aschéras ou pieux phalliques.

C'est au retour seulement qu'Ezra et les scribes, armés de la Thora, ploient le cou libre et indompté d'Israël. Eux seuls, à cette heure-là, sont puissants. Restes d'un autre âge, Maleäki et Haggaï, les nabis, ne jouent aucun rôle. C'est à peine si l'on entend leur voix.

En 336, Alexander le Grand avait succédé à son père Philippos, roi de Macédoine, assassiné à Œgée par Pausanias. D'une ambition démesurée, plein de rêves grandioses, le nouveau roi franchit bientôt l'Hellespont, et sur le Granique détruisit l'armée de Darayavous Kodoman. Il se promena ensuite triomphalement dans la Lydie, l'Ionie, la Carie, l'Hellespont.

Ayant rassemblé une armée plus nombreuse que la première, Darayavous se jeta dans la Cilicie, où il rencontra encore une catastrophe plus terrible que la précédente. Battu près d'Alexandrie, sur les bords de l'Issus, il prit la fuite.

Ses richesses, ainsi que sa femme et ses enfants, devinrent la proie d'Alexander, qui se jeta sur la Syrie, prit la ravissante Damesseq, Zidon, et assiégea Zour (Tyr).

Pendant que son armée campait devant cette ville, Alexander envoya des messagers à Iehouda, le grand-cohène d'Ierouschalaïm, pour lui enjoindre de payer désormais à lui-même le tribut dont il était convenu avec Darayavous. Mais le grand-cohène s'étant refusé à violer le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi de Perse, Alexander lui jura que, Tyr prise, il aurait soin de le châtier.

La ville, pleine de vaisseaux, fut en effet enlevée d'assaut. Ce fut ce jour-là que s'accomplit réellement, en elle, la prophétie poétique d'Iehezqel, et que cessa

le bruit de ses rameurs et de ses voiles, qui, agitées par le vent, fendaient l'air comme de grandes ailes d'oiseaux. Après avoir réduit au silence la ville populeuse, Alexander se précipita sur Gaza, où commandait Babenézès, et, au bout de deux mois, s'en empara.

Il songea ensuite à châtier Iehouda.

Sanballat, accouru devant Tyr, dans l'armée d'Alexander, avec huit mille hommes, s'était présenté à lui comme un Juif, et son gendre Menasché comme grand-cohène de la nation, tous les deux disposés à favoriser, parmi les leurs, l'établissement de la domination grecque. Mais le vieux Sanballat, fatigué de ses dernières campagnes devant Zour et devant Gaza, se coucha avec ses pères [1]. Sans cette mort, qui sait si les Samaritains, soutenus par Alexander, n'auraient pas acquis, dans la communauté juive, la prépondérance?

Le roi grec, délivré des intrigues de Sanballat, comprit bien vite où était la force de la nation juive, et qu'il valait mieux avoir l'alliance du mont Moriâ que celle du Garizim. Il s'adoucit tout à coup ; et Ierouschalaïm, qui s'attendait au pillage, vit entrer dans ses murs un vainqueur tout pacifique.

De ce retour, qui était le fruit d'une politique habile, les thalmudistes firent un miracle. Ils racontèrent l'entrevue d'Alexander avec le grand-cohène en l'entourant de toutes sortes de merveilles. Le commentateur de Meguillat Taanit (rouleau du jeûne) ne ménage même aucun anachronisme. Il place, à cette époque, dans le souverain cohénat, Schimeön hazadiq (le juste), qui vécut plus tard, et le met en présence d'Alexander. Enveloppé de ses vêtements sacerdotaux, accompagné de mille conseillers habillés de blanc, et d'une quantité de flambeaux, il désarma complètement Alexander, qui alla jusqu'à descendre de son char et à se prosterner devant lui [2].

1. Josèphe, *Antiq. juives*, liv. XI, ch. VIII.
2. J. Derenbourg, *Essai sur l'histoire*,... p. 41 et 42.

Moins romanesque, Josèphe cependant a adopté le fond de la légende, tout en rétablissant Iehouda à la place de Schimeön. Iahvé étant apparu la nuit au grand-cohène, et lui ayant ordonné d'aller au-devant d'Alexander, Iehouda et les prêtres, en habits sacerdotaux, et tout le peuple couvert de lin blanc, s'avancèrent jusqu'à une colline nommée Sapha (lieu d'observation), d'où l'on aperçoit fort bien la ville et le temple, à 1,300 mètres au nord d'Ierouschalaïm. A la vue de ce peuple, de ces cohènes, de cet homme couvert de l'éphod et de la belle coiffure sur laquelle était écrit le nom d'Iahvé, Alexander, ému, se mit aux pieds d'Iehouda. Parménion, interprète de l'étonnement général, lui demanda la cause de sa conduite. Alexander lui répondit qu'il reconnaissait dans ce chef des Juifs une vision dont il avait été hanté, une nuit, en Macédoine. Il laissa aux Juifs, et même à ceux de Babylone, la faculté de vivre selon leurs lois, leur faisant remise du tribut, pour chaque année sabbatique.

Voilà le récit de Josèphe, emprunté à des sources dont la certitude est fort douteuse. Il n'est guère historique qu'Alexander soit jamais allé à Ierouschalaïm ni entré en relation avec Iehouda, le grand-cohène.

D'après Josèphe, les Samaritains vinrent jusque près d'Ierouschalaïm prier le conquérant de visiter leur capitale, la belle Schekem. Il promit de le faire à son retour. Ils demandèrent également d'être exemptés d'impôts comme les Juifs, chaque septième année. Alexander ne les repoussa pas : sans prendre d'engagement, il leur donna cependant bon espoir. Il entraîna quelques-unes de leurs bandes en Égypte, où elles auraient, près de Thèbes, fondé des établissements.

La Judée fit partie d'un territoire situé entre le Taurus et le Libanon au nord, et l'Égypte au sud, et qui prit le nom de Cœlésyrie ou Syrie creuse, pour la distinguer de la Syrie haute se prolongeant jusqu'à la contrée de l'Euphrate. Le gouverneur de cette région divisée autrefois en tant de villes autonomes eut d'abord son siège à Schomron (Samarie). Celui qu'établit

Alexander fut Andromakhos. Les Samaritains révoltés contre lui l'ayant jeté dans les flammes, Alexander furieux marcha sur Schomron et y plaça un autre gouverneur, Memnon [1].

Iehouda, le cohène-hagadol des Juifs, étant mort vers l'an 327, eut pour successeur Onia I.

Alexander lui-même, à la fleur de l'âge, trente-deux ans, dans tout l'emportement de ses passions ambitieuses, mourut dans la grande Babel (323). Il avait conquis Mizraïm, l'Inde. Il vint se coucher pour l'éternel repos dans la capitale même des Sémites.

Ses chefs d'armée se partagèrent les lambeaux de son prodigieux empire : à Antigonos revint l'Asie, à Séleukos Babel, à Ptolémaios fils de Lagos l'Égypte.

Ptolémaios essaya la conquête de la Syrie, qui ne lui appartenait pas : un jour de Schabbath, malgré le serment, il pénétra dans Ierouschalaïm, sous le prétexte de faire ses dévotions à Iahvé, et opprima la ville. Il transplanta violemment en Égypte un certain nombre de Juifs, soumettant ceux qui restaient aux mesures les plus rigoureuses (320).

Dans cette belle et riche Égypte, la colonie juive oublia, hélas ! Ierouschalaïm, avec ses champs pierreux.

Après cette transplantation forcée eurent lieu des émigrations volontaires. Voyant leurs compatriotes bien traités par Ptolémaios, et admis aux mêmes droits que les Grecs, un grand nombre de Juifs passèrent en Mizraïm. Des communautés israélites fleurirent dans le Delta.

D'un autre côté, des garnisons grecques s'installèrent en Palestine : Pella dans ses murs reçoit des vétérans macédoniens [2].

La Judée conquise par Ptolémaios fut reprise par Antigonos qui prétendait bien retenir la Cœlesyrie sous son pouvoir. Uni à Séleukos de Babel, Ptolémaios écrasa près de Gaza le fils d'Antigonos, Démétrios

1. Curtius, IV, 8, 9, 11.
2. Ritter, *Urkunde*, t. XV, 11, p. 1025.

Poliorkétès (312). Celui-ci vaincu, recula, laissant le pays aux mains de ses ennemis. Mais peu de temps après, unissant ce qu'il lui restait de forces avec celles de son père, le Poliorkétès reprit la lutte. Sur les conseils de ses amis, Ptolémaïos, peu préparé à repousser ce choc, abandonna la Cœlésyrie et la Phénicie, et regagna l'Égypte. Il avait auparavant fait raser les fortifications des villes de la côte, et même celles de Schomron et d'Ierouschalaïm.

Cet état incertain de la Judée, appartenant tantôt à tel vainqueur, tantôt à tel autre, dura encore plusieurs années, jusqu'à ce qu'Antigonos, dans une défaite près d'Ipsos, eût perdu la vie avec la bataille (été de 301), sous les coups des quatre chefs confédérés, Ptolémaios, Lysimakhos, Kassander et Séleukos.

La Judée retomba sous la domination de l'Égypte, qui du reste lui fut douce. Les vingt talents que les Juifs avaient dû payer, chaque année, à la cour de Perse, ils les donnèrent à la cour égypto-macédonienne des Ptolémées. Les Perses ayant un vaste empire dont le point central était à l'est, avaient envoyé des satrapes dans le pays de l'ouest pour y faire respecter leur puissance. Mais, comme la Cœlésyrie touchait l'Égypte, Ptolémaios ne se servit pas d'intermédiaires entre lui et les différentes peuplades de cette contrée. En Judée, le grand prêtre est responsable du tribut pour la nation tout entière. C'était lui qui administrait et dirigeait tout son peuple. D'un autre côté, protégée par le doux Ptolémaios Soter, la colonie juive d'Alexandrie florissait.

Séleukos, le fondateur du royaume des Séleucides, qui, dans l'automne de 314, avait inauguré une ère nouvelle, possédait, outre Babel, la partie supérieure de la Syrie, au nord du Libanon, et avait bâti là une ville neuve Antiokhéia (300). Entre l'Oronte et le mont Silpius, abondamment arrosée, se dressa la cité des Séleucides, capable de rivaliser avec l'Alexandrie des Lagides. Rien de plus pittoresque que

Antiokhéia avec ses jardins, ses bosquets de myrtes et de lauriers, ses montagnes, ses rochers et ses précipices tout tapissés de fleurs, qui lui donnaient l'aspect d'une collection de terrasses embaumées. L'art grec, la mythologie, l'architecture des Hellènes, y multiplièrent les merveilles. La population cosmopolite de cette ville s'accrut de telle sorte que, vers le commencement de notre ère, Antiokhéia comptait presque cinq cent mille âmes [1].

A l'origine, pour la peupler, ainsi que d'autres nouvelles villes, Séleukos y attira des Juifs de Babylone et de Perse, auxquels il conféra les mêmes droits qu'aux Grecs.

Comme il y avait des colonies juives dans les pays gréco-macédoniens, les colonies grecques foisonnaient de leur côté sur le territoire juif. Beaucoup de villes même, dans la Palestine, hellénisèrent leur nom : Akko devint Ptolémaïs; plus au sud, près du Karmel, il y eut Sykominion, la ville aux nombreux sycomores; non loin de là, Krocodilopolis, changée plus tard en Gaba ou Haifa. Dor, le vieux bourg kananéen, hellénisa sa désinence, et s'appela Dora. On bâtit une cité-port qui prit le nom de Stratonos-Pyrgos (la Tour de Straton) et finit par avoir presque l'importance d'Ierouschalaïm. Une autre cité-port, fondée au sud de Stratonos-Pyrgos, se nomma Apollonia; et plus au sud encore il y eut Anthédon. A l'ouest du lac de Kinnereth se tenait une ville grecque Philotéria, et près du petit lac Mérom une petite cité appelée, à cause de Séleukos, Séleukia.

La charmante vallée, sise aux pieds sud de l'Hermon, à l'une des sources de l'Iardèn (Jourdain), près de l'ancienne cité de Dan, et vouée d'abord à Baal-Gad et à Baal-Hermon, fut consacrée par les Grecs à leur dieu Pan. Ils bâtirent même, à la pointe sud de la montagne de l'Hermon, un temple, Panion, aujourd'hui Banias.

1. Renan, *Les Apôtres*, p. 215.

A l'ouest de l'Iardèn, Beth-Schean devint Scythopolis; à l'est du fleuve, on bâtit une ville nouvelle, Hippos, plus tard Gadara [1].

Dans tous ces endroits étaient installés des colons grecs et macédoniens. Le plan d'Alexander, de mèler l'orient avec l'occident, est poursuivi, on le voit, par ses successeurs.

Entourée et pénétrée de toutes parts par les Grecs, la Judée ne put se fermer complètement à l'invasion étrangère. Les notes douces de la langue hellénique résonnaient de tous eôtés à ses oreilles, si bien qu'elle finit par les apprendre et par se laisser aller aussi aux mœurs grecques.

A cette époque, l'œuvre d'Ezra, la grande synagogue se dissout, ce qui favorise le développement de l'hellénisme parmi le peuple choisi [2]. Mais, avant qu'elle disparaisse, cette grande institution produit un sage, dont Israël conservera toujours la mémoire, Schimeön-hazadiq (le Juste), 300-270.

Dans ce temps aride, si pauvre en souvenirs, Schimeön, le grand-prêtre, se dresse seul, comme dans un désert un arbre aux larges branches. Jamais il ne s'était encore rencontré un cohène-hagadol qui lui fût semblable, portant aussi loin la sainteté, et, en même temps, le soin du peuple.

Ierouschalaïm ne possédait qu'un petit nombre de sources : Siloa et Roguel au sud-est; Sihon au sud-ouest. Dans un été brûlant, elles ne suffirent pas. Le culte, depuis les lois de pureté lévitique, absorbait aussi beaucoup d'eau pour les purifications et pour les bains des prêtres. Les laïques mêmes, qui étaient introduits dans la cour intérieure du temple, avaient dû auparavant se plonger dans un bain. Schimeön fit creuser, sous les fondements de la maison d'Iahvé, un profond réservoir, qui, par un canal souterrain, communiqua

1. Graetz, *Geschischte der Juden,* t. II, 2e part., p. 232.
2. *Aboth.*

avec la source d'Étam, à quelques heures d'Ierouschalaïm. Par ce moyen, le temple et la ville furent approvisionnés d'eau [1].

Schimeön avait une telle autorité sur le peuple, que, pour cette entreprise, il obtint des gens aisés de larges subsides plus facilement qu'autrefois les rois Ioasch et Ioschiya.

Du reste, toute la tradition juive est pleine de cette douce et noble figure, qu'elle a entourée d'une auréole légendaire. Voici le portrait que, dans la *Sagesse*, bèn-Sira trace du grand-prêtre [2] :

Schimeön, fils d'Onia, le grand cohène,
Dans sa vie restaura le temple,
Et dans ses jours répara le sanctuaire
C'est lui qui fit les fondements à double épaisseur,
Le mur élevé de l'enceinte du temple.
De son temps fut creusé le réservoir d'eau
Dont le pourtour égalait celui de la mer d'airain.
Il songea à éviter au peuple une défaite,
Et fortifia la ville contre les sièges.
Qu'il était glorieux dans l'assemblée du peuple,
Quand il sortait de derrière le voile!
Il semblait l'astre du matin, au milieu d'un nuage,
La lune dans ses jours de plénitude.

---

1. Graetz, *Geschichte...*, t. II, 2e part. p. 237.

2. *Ecclésiastique*, L. Le livre d'Ioschoua bèn-Sira, écrit primitivement en hébreu vers le temps d'Antiokhos Epiphanès, a été traduit en grec par le petit-fils de l'auteur, établi en Égypte, vers l'an 132 avant notre ère. Il ne nous en reste que cette version grecque. Le véritable titre du livre est celui-ci : *La Sagesse de bèn-Sira*. — N'étant pas primitivement dans le canon de l'Église chrétienne, *la Sagesse* fut néanmoins rangée par elle dans la classe des livres d'édification ou d'église, et au premier rang. De là son nom d'*Ecclésiastique*, sous lequel elle est vulgairement connue parmi les chrétiens.

Il était comme le soleil éclatant sur le temple du Très-Haut,
Comme l'arc-en-ciel brillant dans les nuages glorieux,
Comme la fleur des roses aux jours de la jeune saison,
Comme le lis sur le chemin des eaux,
Comme les plantes parfumées au temps de l'été,
Comme la flamme et comme le parfum de la cassolette,
Comme un vase d'or massif
Orné de toutes sortes de pierres précieuses,
Comme un olivier tout foisonnant de fruits,
Et comme un cyprès qui atteint les nues.
Quand il revêtait sa robe glorieuse
Et se couvrait du comble de sa splendeur,
En montant sur l'autel des parfums,
Il faisait resplendir le parvis du sanctuaire.
Quand il recevait les quartiers de victimes des mains des cohènes,
Et se tenait près du foyer de l'autel,
La couronne de ses frères l'entourait
Comme la famille d'un cèdre dans le Libanon ;
Et ils l'environnaient comme des tiges de palmiers,
Tous les fils d'Aaron dans leur gloire,
Portant dans leurs mains l'offrande pour Adonaï
Devant toute la réunion d'Israël.
Il étendait sa main sur la coupe
Et avec le sang de la vigne faisait la libation,
Le répandant sur la base de l'autel des parfums,
Comme une odeur agréable à El-Élion, roi suprême.
Alors les fils d'Aharon de crier
Et de sonner de leurs trompettes d'airain ;
Ils faisaient retentir tout ce grand bruit,
Pour rappeler le peuple à El-Élion.
La nation en commun se hâtait
De tomber la face contre terre
Pour adorer Adonaï,
El-Schaddaï et Élion [1].

1. Sous la traduction grecque on sent très bien l'hébreu. Le Théos Pantokratos et le Théos Upsistos sont bien les vieilles dénominations sémitiques d'El-Schaddaï et d'El-Élion.

Les psalmistes le chantaient avec eurs voix.
Dans toute l'enceinte résonnait une suave mélodie.
Le peuple priait Adonaï-Élion
Et adressait une invocation au Dieu de miséricorde,
Et jusqu'à ce que le rite d'Adonaï fût achevé,
Et qu'ils eussent accompli sa liturgie.
Alors, en descendant, le grand-prêtre élevait les mains
Sur toute l'assemblée des fils d'Israël,
Pour lui donner de ses lèvres la bénédiction d'Adonaï
Et pour qu'il fût glorifié en son nom.
La nation se prosternait une seconde fois
Pour être gratifiée de la bénédiction d'Élion.

La vision du grand-cohène Schimeön, reste de la grande synagogue, flotta longtemps comme un rêve d'idéal dans la mémoire d'Israël. Schimeön avait uni l'amour le plus scrupuleux de la loi mosaïque à l'esprit le plus large et le plus sage. Le sacerdoce, oublieux des rites, et se laissant gagner par la Grèce libre et subtile, fut retenu dans le devoir pendant la vie du fils d'Onia. Mais on raconte qu'après lui la lampe allumée à l'ouest du temple s'éteignit quelquefois, ainsi que la flamme de l'autel.

En même temps ses maximes portaient la marque d'une grande sagesse. On n'était plus au temps des nabis, quand l'éloquence débordait de lèvres ardentes, en plein air, devant la multitude rassemblée. Schimeön enseignait dans la maison de prière, et là laissait couler de ses lèvres des sentences pleines de justice, dont quelques-unes ont été recueillies. Certaines de celles qui lui sont attribuées appartiennent sans doute à ses disciples, mais n'en marquent pas moins l'esprit de son enseignement. « Sur trois choses, disait Schimeön, repose le monde : sur la doctrine, sur le culte dans le temple, et sur la charité [1]. »

Il y avait, à cette époque, des hommes pieux qui

1. *Aboth*, I, 2.

s'imposaient les vœux de naziréat, et pour un long temps s'abstenaient de vin. On les appelait *Hassidim*, les pieux. Un jour, un d'entre eux, fier de ses longs cheveux, qu'il mirait sans doute dans l'eau des fontaines, les voulut couper et avec eux sa vanité. Alors Schimeön, faisant passer la vertu avant les prescriptions de la loi, l'embrassa sur la tête et lui dit : « Puisse-t-il y avoir beaucoup de nazirs comme toi en Israël[1] ! »

Dans l'année qu'elle vint le saisir, ce sage prédit lui-même sa mort : « L'yom-kippour (jour du pardon), dit-il, un vieillard tout en blanc m'avait toujours accompagné à mon entrée dans le Debir (Saint des Saints) et à ma sortie; cette année, il était vêtu et coiffé de noir. »

Après la joyeuse fête des Soukkoth, Schimeön-hazadiq s'étendit sur sa couche, où il expira au bout de sept jours [2].

Il laissait deux enfants, un adolescent et une fille. Celle-ci était mariée à un homme de race sacerdotale, Tobia, dont le fils devait avoir sur Israël une énorme influence. Le fils de Schimeön, Onia, étant trop jeune pour remplir les fonctions de grand-prêtre, un de ses parents, Menasché, fut désigné pour cet emploi, qu'il exerça pendant l'enfance d'Onia.

Sous le cohénat du fils de Schimeön-hazadiq, le deuxième et le troisième Séleucides, Antiokhos I[er] Soter et Antiokhos II, luttèrent, pendant dix années, avec Ptolémaios Philadelphos pour la possession de la Cœlésyrie. Tout se termina par un mariage. Philadelphos donna sa sœur, la belle Grecque d'Égypte, Bérénikê, pour femme au roi Antiokhos II Théos. « Et la fille du roi du sud vint vers le roi du nord pour la paix [3]. »

---

1. . *Nedarim*, I, 1; *J. Nazir*, I, 5. — J. Derenbourg, *Essai...*, p. 32. — Geiger, *Urschrift*, p. 476.

Ioma, V, 2; *Menahoth*, 1096. — J. Derenbourg, *Essai l'histoire de la Palestine*, p. 48.

3. *Daniel*, XI, 6.

Mais chassée, en cette occasion, par Antiokhos II, la concubine de celui-ci, Laodikê, l'empoisonna.

Ce fut au fils de Laodikê, Séleukos Kallinikos que revint le trône de Syrie. Le troisième Ptolémaios, l'Évergètès, ayant succédé à son père, résolut de venger sa sœur Bérénikê et son beau-frère, et mit la main sur le territoire syrien (240). La Cœlésyrie avec la Judée restèrent à l'Égypte.

Onia désireux, semble-t-il, d'échapper à Mizraïm, avait, pendant la dernière guerre, favorisé le Séleucide. Il refusa aussi de payer au vainqueur les vingt talents annuels qu'avaient coutume d'envoyer les grands prêtres, au nom de la nation. Ptolémaios alors fait partir pour Ierouschalaïm un de ses favoris, nommé Athénion, chargé de porter ses menaces aux Iehoudites. Le peuple pressa Onia II de cesser sa résistance, mais sans le faire fléchir.

Qui sait s'il n'était pas poussé à cette extrémité par son neveu, Ioseph bèn-Tobia, heureux d'exploiter une pareille démence à son profit? (241) Toutefois, quand il vit le moment venu, bèn-Tobia se fit auprès du grand-prêtre l'écho des plaintes populaires, et lui demanda d'être envoyé auprès de Ptolémaios pour l'apaiser. Quittant Onia, il n'eut rien de plus pressé que de convoquer le peuple dans l'avant-cour du temple, et de lui annoncer son prochain départ pour l'Égypte. Il se rendit ensuite près d'Athénion, le favori de Ptolémaios, le combla de caresses et de présents, de festins exquis, et le supplia de le précéder auprès de son maître pour le préparer à sa venue[1].

Athénion, arrivé en Égypte, représenta à Ptolémaios l'avarice d'Onia et la générosité d'Ioseph. Pendant que le Grec disposait en sa faveur l'esprit du roi et de la reine Kléopâtra, bèn-Tobia nouait des relations avec les Samaritains, qui seuls lui pouvaient prêter les vingt talents dont il avait besoin. Les

1. Josèphe, *Antiquités juives*, l. XII, c. IV.

Iehoudites, laboureurs et pasteurs, n'amassant rien par le commerce, étaient incapables de fournir sur-le-champ une pareille somme. Malgré la haine des siens pour ceux de Schomron, Ioseph n'hésita pas à contracter l'emprunt du tribut que l'on devait à Ptolémaios. Fait pour dominer et désirant le pouvoir suprême à une époque où il appartenait au grand-prêtre, le fils de Tobia ne reculait devant aucune démarche pour atteindre l'objet de ses rêves.

L'argent des Samaritains à la main, il descendit en Égypte. Mais ne trouvant pas Évergètès dans Alexandrie, il dut, pour le joindre, monter jusqu'à Memphis. Le roi, ayant appris son arrivée, l'alla attendre sur un char où étaient assis, avec lui, son épouse Kléopâtra et son favori Athénion. Celui-ci lui désigna bèn-Tobia, parmi les gens qui s'avançaient; alors Ptolémaios salua le premier le jeune juif et lui fit prendre place sur le char royal.

A peine assis près du roi, le rusé Ioseph lui dit : « Pardonne à la vieillesse d'Onia; tu n'ignores pas que l'esprit des vieillards et celui des enfants se ressemblent. Mais de nous, qui sommes jeunes, tu obtiendras tout, sans que tu aies jamais à te plaindre de rien. »

Charmé d'une telle urbanité, le roi se prit d'une vive affection pour bèn-Tobia, qu'il installa près de lui, dans son palais, et qu'il fit manger à sa table.

Cependant, la cour de Ptolémaios revint dans la belle Alexandrie, et avec elle Ioseph bèn-Tobia. Là arrivèrent, aux jours fixés, ceux qui avaient affermé ou voulaient affermer les impôts de Syrie, de Phénicie, de Judée et de Samarie. La somme totale de l'encan fut portée à huit mille talents. Ioseph en promit le double, et comme le roi lui demandait qui allait répondre pour lui d'une telle somme, le juif répondit avec infiniment d'esprit : « Je choisis pour garants, ô roi, toi-même et ton épouse. » Souriant à cette repartie, Ptolémaios lui accorda le fermage des impôts pour toute la Cœlésyrie.

Sur la demande d'Ioseph, le roi mit à ses ordres

deux mille archers, pour l'aider à vaincre les résistances des petites villes qui refuseraient de lui payer l'impôt. Aschqlon ayant essayé de lutter contre le nouveau collecteur, celui-ci choisit une vingtaine des principaux habitants qu'il fit tuer, et, de leurs biens, envoya mille talents à Evergètès. Effrayées, les autres villes de la Cœlésyrie ouvrirent, sans difficultés, leurs portes à bèn-Tobia. Seule, Scythopolis (l'ancienne Beth-Scheän), forte sans doute de sa population grecque, crut pouvoir entreprendre contre le Juif la lutte où avait échoué Aschqlon. Mais Ioseph en exécuta aussi les principaux habitants, et fit porter leurs biens au roi de Mizraïm.

Après la mort d'Évergètès (225), son successeur, Ptolémaios Philopator, confirma dans ses fonctions bèn-Tobia, qui, du reste, n'épargnait point les présents au roi, à la reine, aux grands d'Égypte.

Cependant, il y eut un moment où la fortune d'Ioseph parut menacée. Sur le trône de Syrie était monté Antiokhos le Grand (223-187), qui résolut de prendre la Cœlésyrie, proie séduisante, et tout à fait à la portée de sa main.

La trahison s'étant mise dans l'armée égyptienne, Antiokhos put s'emparer de Zour, de Ptolémaïs, de Scythopolis, de Philotéria, de la citadelle du Thabor (Atabyrion), d'où il domina la grande plaine d'Isréël. Il conquit encore Pella, Kamon; plus loin, Ephron, Abila et Gadara. Rabbath-Ammon, appelée Philadelphia du second des Ptolémées, et Schomron, tombèrent aussi en son pouvoir. Mais la Judée et Ierouschalaïm, grâce à Ioseph, restèrent fidèles à l'Égypte.

La bataille de Raphia étant venue mettre un terme à la prospérité d'Antiokhos et rétablir les affaires de Philopator, Ioseph eut tous les bénéfices de sa fidélité.

Dans toute l'histoire d'Israël, il est difficile de rencontrer un homme qui ait eu, sur le peuple choisi, une influence plus délétère que ce bèn-Tobia. Adoptant les coutumes qu'il voyait fleurir à la cour de ses pa-

trons, les rois d'Égypte, il en vint à changer les mœurs de la ville de Nehémya. Le fermage des impôts, dont il était chargé, amena sur le pays comme une véritable pluie d'or. Pour faire rentrer les tributs des cités voisines, bèn-Tobia se servait d'agents pris parmi les siens et qui se signalaient autant par leur arrogance que par leur nouvelle richesse.

Avec les chars de guerre d'Égypte, Israël, en la personne d'Ioseph, dominait le reste des Pelischtim, des Phéniciens, des Édomites, et même les colons grecs-macédoniens, ce qui lui donnait un vif sentiment de fierté. En même temps, la pensée juive se modifiait au contact de la civilisation hellénique. C'était d'un autre œil que beaucoup de Benê-Israël entrevoyaient le monde et la vie.

On en a pour preuve le *Qohéleth* ou Ecclésiaste, œuvre d'un sage désabusé de tout, pour qui les plus belles choses d'ici-bas ne sont que bagatelles [1]. Ce que l'homme, pour le Qohéleth, a de meilleur à faire, ce n'est point de se bâtir des maisons, d'avoir des paradis, des forêts, des étangs, des festins pleins de chanteurs et de chanteuses, ce n'est pas de se travailler l'esprit pour acquérir la science. Qui ajoute à la connaissance, ajoute au chagrin. Boire son vin, chez soi, avec la femme de sa jeunesse, voilà ce qui peut donner à l'homme le plus de bonheur pendant la vie.

Malgré son caractère philosophique et le scepticisme dont elle est marquée, cette œuvre où Schelomo, le plus heureux de tous les rois, revêt le personnage du Qohéleth, pour déclarer que tout est bagatelle en ce monde, est bien sortie de l'esprit d'un Juif. Pas un de ces rayons de gaieté qui animent çà et là les pages grecques, même les plus sombres! Partout le noir

1. M. Graetz, *Geschichte der Juden*,, t. III, p. 553, fait descendre jnsqu'à l'époque d'Hérodès le Grand, la composition de l'Ecclésiaste. — Voir Kuenem, *The Religion of Israël* t. III, p. 82.

pessimisme. Cependant l'Ecclésiaste est entré dans le canon juif.

Dans les arts et dans le bien-être, les Juifs poussèrent plus loin la mode d'helléniser.

Se soumettant aux goûts raffinés des Grecs, les contemporains de bèn-Tobia s'érigèrent de belles maisons qu'ils allèrent jusqu'à orner de peintures [1]. Sans doute Ierouschalaïm par là s'embellit ; mais la simplicité des mœurs s'y altéra.

Le danger n'était pas que les Juifs eussent de l'or et de l'argent, ainsi qu'une certaine culture artistique, mais que, délaissant leurs fortes vertus, ils s'attachassent aux vices des Grecs. Ceux-ci aimaient les festins, les heures tranquilles passées dans les jouissances unies de la table et de la volupté ; ils aimaient la musique, les chansons au milieu des repas. A la cour de Philopator, que connaissait bèn-Tobia, nul ne se piquait de tempérance et de chasteté. Là, régnaient la mère du roi, Agathokléa, une dévote fervente de Vénus et d'Hathor, Agathoklès, frère de Ptolémaios, et un autre voluptueux, Sosibios. Voilà quels étaient les maîtres véritables de l'Égypte, disposant de tout, passant les nuits dans le vin et dans les plus violentes orgies [2].

S'étant rendu à Alexandrie, aux fêtes de Dionysios, pour porter au roi des présents, bèn-Tobia s'éprit follement d'une danseuse une des impures courtisanes de la ville. Le petit-fils de Schimeön-hazadiq fut tellement opprimé par l'attrait de la chair, qu'incapable de résister il s'ouvrit de sa passion à son frère Solymios, dont il était accompagné. Celui-ci était venu en Égypte avec sa fille dans l'espoir de la marier à un riche juif du Delta.

Voyant son frère sur le point de violer aussi gravement la Thora, Solymios, une nuit, jeta sa propre fille,

1. *Sagesse*, XXXVIII, 36.
2. Justin, XXX, 1-2. — Polybius, 15, 25.

au lieu de la danseuse, dans les bras d'Ioseph. Celui-ci, dès qu'il eut découvert la ruse, épousa sa nièce, dont il eut un fils aimé qu'il nomma Hyrkanos. Bèn-Sira fait une allusion discrète à l'aventure d'Ioseph, dans Alexandrie, au milieu de ces attrayantes figures de gréco-égyptiennes.

Mais ce qu'il y avait de plus grave que ces équipées personnelles de bèn-Tobia, c'était qu'en revenant d'Égypte il apportait avec lui un nouveau contingent de mollesse grecque, qui énervait l'âme ferme d'Israël.

Il paraît qu'après ce voyage, où une danseuse l'avait si bien enlacé dans ses charmes, Ioseph commença, dans la Judée, quelque ressemblance de ces Dionysiaques d'Alexandrie, qui revenaient chaque printemps et qui consistaient en deux jours consacrés à l'ivresse. D'abord réduites à un petit cercle, puis s'agrandissant, ces fêtes du vin finirent par prendre un caractère général. Foulant aux pieds la Thora, les riches juifs eurent pour ces réjouissances des danseuses, des chanteuses, des courtisanes, des repas pleins d'orgie.

C'est contre ces folies que bèn-Sira tâche de prémunir le fidèle Israélite :

Ne va pas au devant de la courtisane,
De crainte que tu ne tombes dans ses filets.
Ne t'arrête point près d'une chanteuse,
Pour n'être pas pris dans ses artifices...
Aux prostituées ne livre pas ta vie,
De peur que tu ne perdes ton héritage 1.

1. *Sagesse*, IX, 8. — M. Graetz place à cette époque la composition du *Cantique des cantiques*. Il est difficile de ne pas attribuer au *Cantique* une date antérieure, et de ne le point placer avant la captivité. Les allusions au règne de Schelomo y sont fort vives; il y règne un esprit de satire contre le roi voluptueux que l'on ne comprend pas beaucoup si l'on admet la date de M. Graetz. Avec Hitzig, il vaut mieux attribuer au *Schir haschirim* une origine plus an-

Cependant le pouvoir d'Ioseph ne diminuait pas. Le fils qu'il avait eu de sa nièce, Hyrkanos, par son intelligence et sa sagesse, dépassait de beaucoup ses frères aînés. Son grand courage, non moindre que sa prudence et dont il donna des preuves avant même d'être entré dans l'adolescence, le fit chérir tout particulièrement de son père.

Aux fêtes qui marquèrent la naissance de Ptolémaios Épiphanès, le vieux Ioseph le fit partir pour Alexandrie. Ses autres fils, trop rustiques, ne pouvaient le remplacer dans cette circonstance. Il avait donné ordre à Arion, le dépositaire de son argent à Alexandrie, de fournir à son fils toutes les sommes dont il aurait besoin pour faire au roi des présents.

Hyrkanos n'ayant pu obtenir d'Arion que dix talents, et encore sous la condition qu'ils seraient offerts au roi, le mit en prison. La femme de celui-ci, en faveur près de Kléopâtra, s'étant plainte, le bruit de l'affaire arriva jusqu'à Philopator. Mais, aussi habile que son père, Hyrkanos eut des reparties si ingénieuses, il amusa tellement le roi, qu'il le désarma et finit par devenir son favori.

Avec l'argent qu'Arion avait dû lui céder, il acheta secrètement cent esclaves adolescents et cent jeunes filles, moyennant deux cents talents. Quand vint le jour anniversaire de la naissance du jeune prince royal, Hyrkanos se présenta pour offrir ces présents. Il avait, à tous ses ennemis, parlé de sa pauvreté et du chagrin qu'il avait de ne pouvoir offrir dans cette circonstance que cinq talents. Grand fut l'étonnement quand on fit approcher du roi les cent adolescents de Hyrkanos, et de la reine ses cent jeunes filles, portant chacun un talent dans la main. Jamais Ptolémaios n'avait rien vu de comparable à cette magnificence.

---

cienne, la 80e ou 90e année, par exemple, après le règne de Schelomo. (Hitzig. *Das Hohelied...* dans *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch.*)

Précédé de lettres du roi, Hyrkanos retourna vers Ioseph et vers ses frères. Jaloux, ceux-ci allèrent au-devant de lui avec des hommes armés. Bèn-Tobia, mécontent de la somme énorme que son fils le plus aimé avait dépensée à Alexandrie, n'était pas non plus disposé à lui montrer un bon visage. Prévoyant sans doute ce que pourrait la haine de ses frères, Hyrkanos était prêt à les recevoir : il en tua deux et plusieurs de leurs gens ; après quoi, il pénétra dans Ierouschalaïm ; mais, rejeté de tous et craignant pour sa vie, il alla se réfugier au delà de l'Iardèn, où il semble s'être livré au brigandage.

Après avoir déchaîné, pendant vingt-deux ans, l'hellénisme sur la Judée, bèn-Tobia s'éteignit, laissant sans doute sa place de collecteur d'impôts à son fils Hyrkanos que préférait Philopator.

Mais quand Hyrkanos voulut rentrer dans Ierouschalaïm, ses frères, ayant avec eux le nouveau grand-prêtre Schimeön II, fils d'Onia II, l'en chassèrent. En vain courut-il à Alexandrie pour y implorer des secours ; son patron Philopator venait d'expirer (206), laissant un enfant de cinq ans, Épiphanès, et l'Égypte elle-même en proie, comme la Judée, à des déchirements.

Antiokhos le Grand profita de cette faiblesse de l'Égypte pour s'emparer de quelques villes et de quelques districts de la Cœlésyrie. Il rêvait même une expédition dans la vieille terre de Kem. Irrités contre la cour d'Alexandrie qui leur avait préféré Hyrkanos, les fils de bèn-Tobia se tournèrent vers Antiokhos et formèrent un parti de Séleucides dans Ierouschalaïm. Ils sacrifièrent à leur haine particulière le repos et le bien-être de leur pays. Les partisans de Ptolémaios et d'Hyrkanos furent écrasés. Un siècle après que les Lagides en eurent pris possession, la Judée tomba, comme partie de la Cœlésyrie, sous la domination des Séleucides (203-202).

En vain l'impur Agathoklès qui régnait à la place d'Epiphanès enfant, envoya-t-il Skopas, un Étolien avec une armée, dans la Cœlésyrie.

Celui-ci, d'abord, s'empara rapidement des districts voisins de l'Iardèn et marcha sur Ierouschalaïm. Dans la défense de la ville, les Tobiades déployèrent une ardeur désespérée, ce qui n'empêcha pas l'Étolien de prendre la cité sainte et d'y faire régner la terreur (201). Il mit une garnison dans Baris ou Akra.

Mais cette conquête fut aussi éphémère que rapide. Avec une puissante armée et ses éléphants, Antiokhos écrasa Skopas, dans la belle vallée qui s'étend aux pieds de l'Hermon, aux sources de l'Iardèn. Ce lieu charmant vit s'écrouler, à tout jamais, la puissance des Lagides en Cœlésyrie.

Lorsqu'il fut rentré dans le territoire d'au delà, en possession de Batanéa (Baschan), d'Abila, de Gadara, de Schomron, Antiokhos envoya son armée vers Ierouschalaïm, dont les chefs du parti séleucide lui ouvrirent les portes.

Le roi de Syrie, par son lieutenant Ptolémaios, fils d'Œropos, assura les Juifs de toutes ses intentions bienveillantes. Pour rebâtir les ruines de la ville et restaurer le temple, il leur promettait le bois du Libanon. Il accordait aux proscrits une amnistie complète, la liberté aux esclaves juifs des dernières guerres, et le rétablissement dans leurs biens. Les habitants de la Judée et les exilés qui rentreraient jusqu'au mois d'Hyperbérétaios (Tischri, 200), seraient, pendant trois ans, libres de tout impôt ; le tribut, dans la suite, serait diminué d'un tiers ; et même affranchirait-on de tout impôt les membres du grand-conseil, les prêtres, les employés du temple, les chanteurs. Pour les sacrifices de bêtes, et les offrandes de vin, d'huile, d'encens, il leur donna vingt mille drachmes, et y ajouta de la farine, du froment et du sel. Il leur permit en outre de vivre selon leurs propres lois.

Pour vaquer sans crainte à l'accomplissement de ses vastes projets et à la conquête de l'Égypte, il était nécessaire à Antiokhos de s'assurer, par de douces mesures, l'obéissance de la Palestine. Mais, au moment

même où il se préparait à envahir la terre de Kem, il fut arrêté par les menaces de Rome.

Etant allé se heurter inconsidérement aux légions il se fit écraser près de Magnésia (190), et perdit ses possessions grecques, et celles de l'Asie Mineure. Il s'éteignit en 187. Ses brillantes qualités, son esprit plein de vastes projets, tout cela s'était retourné contre lui, parce qu'à toutes ses vertus il en manquait une, sans laquelle les autres ne sont rien, la prudence.

Une grande haine contre les Juifs fermentait dans les villes philistines, parmi les Iduméens établis au sud, et chez les Samaritains. La Galilée était peuplée de familles juives que les Séleucides y avaient transplantées de Babylone, et qui différaient autant par les coutumes que par la langue des Iehoudites. Ceux-ci parlaient l'hébreu mêlé de mots araméens ; mais les Israélites de Galilée n'entendaient que le pur araméen.

De l'autre côté de l'Iardèn, en Guileäd (Galaditide) dans le district de Baschan (Bactanée), au pays d'Ammon jusqu'aux frontières nord du Hauran (Auranitide), habitaient aussi des Juifs. Exécrés de la population indigène, ces Israélites, pour s'assurer l'appui des Gréco-macédoniens, allèrent jusqu'à faire élever leur jeunesse dans les gymnases grecs.

Contre eux et contre leurs amis de Jérusalem se groupèrent les Hassidim ou pieux, formés de Nazirs. Entre les deux camps se tint une foule, amie des plaisirs et de la civilisation grecque, que rebutaient les austères Hassidim, mais qui cependant ne voulait pas que l'hellénisme, complètement maître, vînt corrompre toutes les anciennes mœurs du peuple.

A la tête des pieux était le grand-prêtre Onia III, fils de Schimeön et chef politique de la nation. On le représente comme un homme doux, mais zélé pour la Thora et ennemi mortel de l'héllénisme. Aussi les hellésinants lui portaient-ils une haine profonde.

Ses principaux ennemis étaient trois frères d'une famille beniaminite fort distinguée : Schimeön, Onia appelé Ménélaos, et Lysimakhos. Ils avaient avec

eux les Tobiades, irrités de ce que le grand-prêtre, ennemi des nouveautés, avait encore de la bienveillance pour leur frère Hyrkanos.

Celui-ci avait trouvé quelque faveur à la cour du jeune roi Ptolémaios V Épiphanès et obtenu la collection des impôts sur un territoire situé au delà de l'Iardèn, qui avait été réuni à l'Égypte par suite de l'union du roi avec la fille du roi de Syrie, Kléopâtra. Sans doute Hyrkanos avait, comme son père, une troupe qui devait l'appuyer dans l'exercice de son emploi. Les Juifs, installés dans ce district, lui étaient certainement attachés.

D'accord avec eux, il mit à contribution les Arabes ou Nabathéens qui habitaient le territoire de Heschban et de Medaba, ne les épargnant pas plus que son père Ioseph avait fait pour les peuples de la Cœlésyrie.

Les Nabathéens, pour se défendre, ayant fait la guerre à Hyrkanos, celui-ci tomba sur eux, tua leurs chefs, leur fit des prisonniers qu'il vendit. Avec le trésor qu'il amassa dans cette circonstance, le chef de bandes put se bâtir, sur un rocher, près de Heschbon, une sorte de château qui était à la fois une forteresse et un paradis. La construction était tout entière en marbre blanc, orné de toutes sortes de figures de bêtes.

Là, tout était disposé pour le bien-être et la joie. Autour du bâtiment s'étendait une large cour où jaillissait une fontaine dont l'eau arrosait de spacieux jardins.

Cette résidence, nommée Tyros, était ceinte d'un large et profond fossé plein d'eau. L'entrée, par le rocher, en était si étroite que deux hommes n'y pouvaient passer de front. A l'abri dans cette retraite inaccessible, Hyrkanos (181-178) vécut dans la bonne chère et dans les plaisirs, comme à la cour des Lagides.

De temps à autre, il envoyait le surplus de ses trésors à Ierouschalaïm, dans le temple, où son ami, le

grand-prêtre Onia, les faisait jouir de l'inviolabilité attachée au trésor sacré.

Schimeön, l'apprenant, le fit savoir au chef militaire de la Cœlésyrie et de la Phénicie. Sans doute, pressé d'argent, le roi de Syrie ferait prendre le trésor de Hyrkanos, et, en le défendant, Onia encourrait la disgrâce du maître.

Grâce à la folle équipée de son père, Séleukos IV devait payer chaque année plus de mille talents aux Romains.

Aussi, à peine eut-il su qu'il y avait de l'argent entassé dans le temple de Jérusalem, il envoya Héliodoros, son trésorier, pour s'en emparer. Onia s'opposa aux desseins d'Héliodoros, affirmant qu'en dehors du trésor sacré il n'y avait guère dans le sanctuaire que quatre cents talents d'argent et deux cents d'or, dont la meilleure partie appartenait aux veuves et aux orphelins, et le reste à Hyrkanos.

Mais Héliodoros passa outre. La légende raconte qu'au moment où il se présenta pour mettre la main sur les biens du temple, un cavalier, monté sur un cheval splendidement enharnaché, se jeta au-devant du sacrilège. De son sabot le cheval lui frappait la poitrine. Deux beaux jeunes hommes accompagnant le cavalier[1] accablèrent aussi de coups de verges Héliodoros, que l'on emporta tout inanimé, et qui reprit la vie seulement grâce aux prières du grand-prêtre Onia III.

Schimeön ne s'arrêta pas dans les témoignages de sa haine contre le cohène-hagadol. Il poussa la fureur jusqu'à poster des assassins sur le chemin d'Onia.

Par toutes ces menées et ces menaces de mort, Ierou schalaïm était profondément troublée. Inquiet sur la ville sainte, le grand-prêtre partit pour Antiokhéias, laissant, pour le remplacer dans ses fonctions, son frère Ioschoua.

En l'absence d'Onia, les hellénisants tentèrent d'en-

1. II *Macc.*, III.

lever le souverain pontificat à la maison de Zadoq, pour le faire passer à une famille qui leur était dévouée.

Époque triste, où Israël, abandonné d'Iahvé, semble à la veille de se dissoudre !

Un sage, Ioschoua (Jésus) bèn-Sira, troublé par ces événements, et à cause de tant d'hommes de son peuple qu'il voit marcher par des sentiers pervers, écrit un livre de proverbes, pour tâcher de ramener ses concitoyens dans le droit chemin.

Nous ne savons rien de la vie de bèn-Sira. Dès son adolescence, il cherche la sagesse, et, dans le temple, conjure Elohim de le tenir toujours attaché à la Thora. Il est heureux que Dieu lui ait donné une langue, et qu'il puisse passer ses jours à le prier.

Bèn-Sira n'était pas un poète; sa forme est plutôt ingénieuse qu'artistique. Ses maximes, fruit de la vieille sagesse sémitique, et à la fois appropriées au temps de l'hellénisme juif, sont abondantes :

Comme un vendangeur, j'ai rempli ma cuve. [1]

Le moraliste n'appartient pas aux durs Hassidim ; il ne dédaigne ni la musique, ni le vin, ni la bonne ordonnance de la table. Il désavoue les dévots qui attaquent la médecine et la considèrent comme un empiètement sur les droits de Dieu :

Adonaï a fait produire à la terre des médicaments,
Et l'homme sensé ne les rejette pas [2].

Mais s'il ne donne point dans les exagérations des Hassidim, bèn-Sira se garde, d'un autre côté, d'approuver les hellénisants. Il flétrit les riches, qui sacrifient à Mammon, qui, âpres pour le peuple, le trompent afin de le voler. Son chapitre XIII est la plus sanglante sa-

1. *Sagesse*, XXXIII, 16.
2. *Sagesse*, XXXVIII, 1-4.

tire qui ait jamais été faite contre le riche, qu'il identifie avec l'impie.

Contre les belles chanteuses et danseuses dont les hellénisants égayent leurs festins, bèn-Sira s'élève avec violence, et joint à ses objurgations une peinture peu flattée des filles d'Israël :

Une fille donne à son père des chagrins intimes,
Et les soucis qu'il a pour elle lui enlèvent le sommeil.

Rien de plus fin que le morceau tout entier; nulle part la psychologie n'a atteint un tel degré d'observation subtile et amère[1].

En face des Juifs, traîtres à Iahvé et à la Thora, il fait paraître les douces et austères visions des grands hommes d'Israël : Hénokh, Noah, Abraham, Izehaq, Iaqob; Mosché, aimé d'Élohim et des hommes; Aaron, aussi grand que son frère; Ioschoua, fils de Noun, devant qui recula le soleil; Kaleb, et tous ces schofetim, fidèles à Iahvé, et dont la mémoire doit être glorifiée; Schemouël, le grand nabi, dont la voix était accompagnée par les éclats du tonnerre d'Iahvé; Nathan, successeur de Schemoüel; David, qui, dès son enfance, jouait avec les lions comme avec les chevreaux, et de tout son cœur loua celui qui l'avait créé; Schelomo, dont l'intelligence, dans sa jeunesse, débordait comme le Nil, et qui a rempli le monde de ses proverbes et de ses chants; Éliya le Thesbite, à la parole ardente comme une torche; Elischa, que les rois n'effrayèrent jamais, et qui, dans le sommeil du tombeau, prophétisait encore; Iehisqia, qui frappa l'armée de Sin-akhi-irib; Eschaya, le grand nabi consolateur de Zion; Ioschiya, dont la mémoire est comme une délicieuse composition de parfums; Irmia; Iehisqiel, qui eut la vision de gloire; Zeroubabel et Ioschoua bèn-Iosédeq, restaurateurs du temple; Ne-

1. *Sagesse* LXII, 9 et suiv.

hémya, qui rebâtit les murs et les maisons de la ville Sainte ; et, en dernier lieu, Schimeön-Hazadiq[1].

Tels sont les nobles visages que bèn-Sira fait se dresser devant la génération perverse au milieu de laquelle il vit et qui s'est laissé pénétrer par l'hellénisme. Pour ce sage, toute la philosophie de l'histoire d'Israël est contenue dans cette phrase, marquée au *Livre des Juges :* Chaque fois que le peuple s'est détourné d'Iahvé, des malheurs l'ont accablé ; quand il est revenu vers son Dieu, il a retrouvé la prospérité.

L'hellénisme, malgré bèn-Sira et les Hassidim, s'était fortifié en Israël, de telle sorte que tout y était mûr pour la persécution d'Antiokhos Epiphanès. Celui-ci avait succédé à son frère Séleukos IV, égorgé par Héliodoros (175).

De retour à Ierouschalaïm de son inutile voyage à Antiokhéia, Onia III remplissait l'office de grand-prêtre, quand Ioschoua, son frère, tenta de se faire donner ce poste suprême par le nouveau roi de Syrie (174).

Par les soins de ce traître, qui changea son nom d'Ioschoua en celui de Jason, les coutumes grecques s'installèrent officiellement dans la ville d'Iahvé. On y vit s'élever un gymnase, où les exercices athlétiques attiraient beaucoup de Juifs et même des cohènes qui, délaissant le temple et les sacrifices, prenaient part aux parades impies des Grecs.

Lorsque, peu de temps après, des jeux furent tenus à Tyr en l'honneur de Melqarth (l'Hercule tyrien), Jason envoya des messagers avec une contribution en monnaie pour le sacrifice, laquelle, à la demande des porteurs, reçut une autre destination. Au bout de trois ans, l'indigne pontife fut supplanté par Ménélaos, qui offrit au roi trois cents talents de plus pour le grand cohénat.

Avec Ménélaos commence une période de trouble et de confusion. Il fait assassiner par Andronikhos le

1. *Sagesse* XLIV-LI.

pieux Onia III, le cohène-hagadol, dépossédé, qui s'était retiré dans un asile à Daphné, près d'Antiokhéia. Cependant, comme il ne pouvait payer les sommes promises, Ménélaos fut mandé près du roi Antiokhos Épiphanès[1].

Écarté pendant quelque temps du souverain pontificat, il parvint à le reprendre. En vain des ambassadeurs juifs vinrent-ils, à Zour, se plaindre à Antiokhos de leur abominable grand-prêtre ; celui-ci, avisé, avait gagné à prix d'argent le préfet de la Cœlésyrie et de la Phénicie, Ptolémaios Macer, qui prit sa défense. Sans doute, les Juifs, obstinés, absolus, étaient souverainement déplaisants aux Grecs subtils et nuancés. A ceux qui l'importunaient de leurs plaintes, Antiokhos fit couper la tête.

Le bruit de la mort du roi, parti pour une expédition en Égypte, s'étant répandu dans Ierouschalaïm, de tous côtés la joie éclata. Jason même, quittant le pays d'Ammon, rentra, avec mille aventuriers, dans la ville sainte. Dans la citadelle s'étaient retirés Ménélaos et ses partisans. Sans doute, Ierouschalaïm apprit qu'Antiokhos n'était pas mort : saisie de crainte, elle chassa Jason.

Celui-ci, empêché par Haréthath, roi des Arabes, de gagner l'Égypte, se rendit à Lacédémone, où il mourut dans la dernière pauvreté.

Malgré sa soumission, Ierouschalaïm ne fut pas épargnée. Aidé par Ménélaos, Antiokhos pénétra dans le temple, qui fut violé et saccagé. Dans le sang de quatre-vingt mille cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, le roi voulut éteindre toute velléité de révolte nouvelle :

Dans tout le pays d'Israël il y eut un grand deuil,
Les princes et les zeqénim gémirent ;
Les vierges et les adolescents en furent affaiblis,

1. II *Macc.*, IV.

Et jusqu'à la beauté des femmes se fana.
Tout nouveau marié se lamentait,
Et toute vierge entrant dans le lit nuptial éclatait en sanglots[1].

En 168, Antiokhos reprit la lutte contre l'Égypte, à laquelle il demandait Péluse et l'île de Chypre. Mais son armée fut arrêtée par trois légats romains, qui lui interdirent tout combat contre Ptolémaios Philométor et son frère Ptolémaios Évergètès.

Il ne restait plus à Antiokhos que les Juifs à torturer. Apollonios, son préfet de l'impôt, il l'envoya dans Ierouschalaïm, avec ordre d'en massacrer la population. Pour avoir un prétexte d'inonder la ville de sang, le roi commanda à un de ses serviteurs, Athœneos, d'installer dans le temple de Zeroubabel la statue de Dios olympien, et dans celui du Garizim celle de Dios hospitalier. C'était au 15 de khislev 168.

La ville sainte fut livrée à toutes les profanations.

Le 25 du même mois, sur un autel dressé à Jupiter Capitolin au dessus de celui des holocaustes, on immola des porcs. Partout, dans les villes et dans les bourgs, surgirent des autels où les Hébreux durent, sous peine de mort, apostasier leur loi. Il leur était interdit de se circoncire, de sacrifier à Iahvé, d'observer les fêtes et le schabbath. Les copies de la Thora étaient prises et brûlées, et ceux qui les conservaient mis à mort.

Des soldats, des hommes sans foi ni loi, la plupart apostats, avaient été installés dans une citadelle, l'Akra, qu'Antiokhos avait fait bâtir, et d'où ils dominaient la ville.

Tel était le fruit de la conduite des grands-prêtres, qui avaient divisé, et par là même affaibli le peuple. Avec le noble Schimeön-hazadiq, les rois de Syrie n'auraient jamais songé à introduire violemment dans Ierouschalaïm la civilisation hellénique.

1. II Macc. 1, 2, 5.

Comment du reste Épiphanès, naturellement bienveillant, a-t-il été poussé à la persécution? Deux causes l'ont entraîné, dont la première a été l'embarras d'argent. Il faut en effet voir le principe de tous les troubles, qui amenèrent les répressions sanglantes, dans la vente du pontificat à Jason et à Ménélaos. De plus les Juifs avaient dans leur sein un parti d'hellénisants qui accueillaient avec joie les importations grecques. Cela ne déplaisait point à Épiphanès de voir les jeux et le culte des Grecs s'installer à Ierouschalaïm. C'était, semble-t-il, un esprit chimérique, rêvant l'unité universelle, et, par ses décrets contre la religion d'Iahvé, s'imaginant travailler à la réalisation de son idéal.

Parmi de lâches soumissions, il y eut d'héroïques résistances. C'est une des belles heures de l'histoire, où la conscience humaine, se soulevant contre la force, a prouvé qu'elle était plus forte qu'elle. Parmi les martyrs qui préférèrent les plus atroces souffrances à l'apostasie, on a gardé le nom du vieil Éléasar, le sopher, et le souvenir d'une femme qui expira avec ses sept fils[1]. Les poètes religieux et nationaux faisaient monter vers Iahvé la clameur de leur colère et de leur espoir :

Jusqu'à quand, ô Élohim, l'ennemi t'outragera-t-il?
Insultera-t-il ton nom?
Pourquoi retirer ta main?
Dégage ta droite de ton sein et anéantis-les[2].

Autour d'une famille va se grouper tout ce qu'il y avait de bon et de fidèle dans Iehouda.

1. Macc. VI, VII.
2. *Ps.* LXXIV.

XVIII.

LES PREMIERS HASCHMONIDES.

Mattathia. — Iehouda Makkabi (167). — La purification du temple (25 kilev 165). — Le jour de Nikanor (13 adar 160). — Le livre de Daniel. — Le livre d'Esther. — Ionathan, grand-prêtre (160-143). — Schimëon; le monument funéraire de Modin; la fête du 23 d'Iär 141, celle du 7 de Sivan. — Schimëon est proclamé grand-prêtre et nassi des Juifs, et ces titres héréditaires dans sa famille (140). — Les premières monnaies juives. — Les livres des Makkabées. — Les origines égyptiennes de la fête de Hanouka.

Un vieillard entouré de cinq fils, cinq héros, se leva en Israël. Son nom était Mattathia, fils d'Iohanan (Jean), fils de Schimeön, le Haschmonide. Aharonide, il descendait de la famille d'Ioarib et avait eu d'abord son séjour à Ierouschalaïm; mais à la suite de la persécution il s'était retiré dans le petit bourg de Modin (aujourd'hui Khirbet-Mediyeh), à peu de distance au nord de la ville sainte. Iohanan Gadi, Schimeön Thassi, Iehouda Makkabi, Eléazar Avaran[1] et Ionathan Apphous, tels étaient les noms des fils de Mattathia.

---

1. I *Macc.*, II.

Sans cesse le vieux prêtre gémissait sur la ville d'Iahvé profanée, sur le temple dépouillé de son précieux mobilier :

Ses nourrissons [d'Ierouschalaïm] *ont été tués dans les rues,*
Ses jeunes gens percés par l'épée,
Tout ce que nous avions de saint, de beau, de glorieux a été ravagé,
Et les gentils l'ont profané.
Pourquoi vivre encore ?

Toute sa famille, en signe de protestation, portait le deuil.

Un officier du roi, étant venu à Modin pour faire exécuter les ordres de son maître et fumer l'encens d'un sacrifice, voulut que Mattathia et ses fils donnassent l'exemple à la foule. « Vous serez chargés, leur dit-il, d'or, d'argent et d'autres nombreux présents. — A Dieu ne plaise, s'écria Mattathia, que nous délaissions la Thora et ses préceptes! » Mais un Juif s'étant avancé pour sacrifier sur l'autel, Mattathia, dans sa fureur, le massacra ainsi que l'officier royal, et renversa l'autel.

Dans le pays au sud-est d'Ierouschalaïm, près de la mer Morte, là où il y a de hauts rochers et des cavernes, Mattathia se réfugia avec ses fils et des Juifs zélés. Peu à peu sa troupe augmenta.

Dans de grandes excavations, mille d'entre eux furent surpris, un jour de Schabbath, par des soldats d'Antiokhos. Pour obéir à la Thora, les Juifs ne firent pas un mouvement de résistance, refusant en même temps de sacrifier aux Élohim étrangers. Dans la flamme et la fumée, ils périrent tous, avec les femmes et les enfants, et jusqu'au bétail.

Ému de cette catastrophe, Mattathia déclara que désormais il serait permis de se défendre, même le jour du Schabbath. Il communiqua une vigueur nouvelle à ses partisans, dont le nombre grandit encore, et parmi lesquels on compta les Hassidim (pieux), qui prenaient l'engagement de verser pour la loi jusqu'à

la dernière goutte de leur sang. Parcourant le pays, l'illustre vieillard, avec les siens, jeta par terre tous les autels étrangers, et circoncit tous les enfants qui ne l'avaient pas encore été.

Sur le point de mourir, Mattathia réunit autour de lui tous les siens : « ...Des discours de l'homme inique, leur dit-il, ne craignez rien, car sa gloire est destinée à l'ordure et à la vermine; aujourd'hui il est élevé, et demain on ne le trouvera plus; il est retourné à sa poussière, et ses projets sont anéantis. Vous autres, enfants, soyez forts et vigoureux dans la Thora; c'est ainsi que vous serez glorieux. Voici Schimeön, votre frère, homme de conseil; tous les jours, écoutez-le; il vous servira de père. Iehouda Makkabi, courageux dès son enfance, qu'il vous dirige dans la guerre; et qu'il combatte les combats du peuple!...» Ayant dit, il les bénit. Après quoi il fut ajouté à ses pères. Ses fils l'ensevelirent dans le sépulcre de ses ancêtres, à Modin[1].

A la place du vieillard couché dans Modin, se dressa Iehouda Makkabi. D'où vient son surnom de Makkabi ? Est-ce du mot *Maqab*, marteau ? Une telle étymologie semble peu probable[2].

On a prétendu que ce nom avait été formé de la première lettre de quatre mots qui se rencontrent dans l'Exode : Mi, Kamka, Beélohim, Iahvé (qui est

1. La famille des Haschmonides n'était cependant pas de Modin. Mattathia s'était, par hasard, réfugié dans la ville pour éviter les gens d'Antiokhos.

2. Elle est cependant acceptée par un certain nombre, entre autres par M. Kuenen, *The religion of Israël*, t. III, p. 102. M. Delitzsch donne à Makkabi le sens de : « Qui est comme mon père ? » Pour M. Samuel Certiss, *The name Machabee*, Makkabi vient de Makebé, participe hiphil du verbe Kaba, avec la terminaison *i* pour marquer le descendant, l'individu. Alors Makkabi signifierait *celui qui éteint* l'incendie allumé dans le pays.

comme toi parmi les Élohim, Iahvé[1]?) et qu'Israël soulevé avait brodés sur ses étendards.

Iehouda ne fut pas un héros à la manière d'Iphtaḥ et d'Othniel. Il est loin d'avoir leurs allures libres et de frapper leurs grands coups. Dans l'âme de ce vaillant fils de Mattathia, il y a une forte dose d'esprit sectaire qui la diminue et en supprime parfois la poésie. S'il n'est pas aussi grand que les premiers héros, la faute en est peut-être aussi à l'auteur de son histoire, un véritable rhéteur, qui ne manque jamais, avant les batailles, de mettre sur les lèvres du chef une très longue harangue.

Appollonios, préfet de Syrie, réunissant un corps de troupes, s'avança contre les Juifs pour les écraser. Avec lui marchaient les Samaritains et les Gentils. Mais sous le choc héroïque d'Iehouda Makkabi, les païens plièrent et prirent la fuite. Parmi les morts, tomba Appollonios lui-même, dont Iehouda prit la belle épée, qu'il porta toujours dans les combats.

Après Appollonios, Séron, gouverneur de la Cœlésyrie et de la Phénicie, éprouva la force du Makkabi. Sur la rampe de Beth-Horon, à trois lieues au nord-ouest d'Ierouschalaïm, il rencontra la troupe des Israélites. Leur chef courageux, à qui l'auteur du *Livre des Makkabées* prête un long discours, se serait écrié vers la fin de sa harangue : « Nous combattons pour nos vies et pour nos coutumes. Iahvé les broiera devant nous. N'en ayez pas peur[2]. »

De Beth-Horon, l'ennemi s'enfuit dans la Scheféla des Pelischtim. Huit cents des siens restaient étendus, tant sur les pentes et dans le défilé de Beth-Horon, que dans la belle plaine (166).

Exaspéré par ces défaites, Antiokhos résolut d'envelopper au printemps Israël avec une nombreuse armée. Mais comment pourrait-il retenir ses troupes

1. *Ex.*, XV, 2.
2. I *Macc.*, III.

de mercenaires jusqu'à la belle saison? Prodigue, il avait épuisé son trésor, si bien que ses sujets, au lieu d'Épiphanès (l'illustre), s'étaient mis à l'appeler Épimanès (le fou). En 166, il s'était ruiné pour établir à Daphné, près d'Antiokhéia, des jeux en l'honneur d'Apollo.

Laissant les Juifs, il prit la route de la Perse pour y recueillir lui-même les tributs, mais non sans ordonner à Lysias, son lieutenant, de ne pas ménager les Israélites et de raser Ierouschalaïm, leur capitale. D'Antiokhéia, Lysias, après le départ du roi, fit partir contre Iehouda quarante mille hommes de pied et sept mille cavaliers, sous la conduite de Ptolémaios, fils de Doryménès, ainsi que de Nikanor et de Gorgias. Au milieu d'elle, l'armée syrienne avait d'énormes éléphants avec des chars armés de faux, que l'on précipitait dans les rangs ennemis. Elle campa à Emmaoüm, à l'entrée des défilés qui mènent au plateau d'Ierouschalaïm. Des marchands d'esclaves, munis d'or, d'argent et de chaînes, affluaient, parmi les Syriens, se préparant à recueillir le butin vivant de la campagne.

Bien triste était la Judée. Toute joie avait déserté Iaqob; on n'y entendait plus ni la flûte, ni le kinnor. Dans le jeûne, le cilice et la lecture de la Thora, les Juifs, secs et moroses, bien différents de ceux qui avaient précédé la captivité, se préparaient à la lutte. Rassemblés à Mizpa avant le combat, ils criaient à Iahvé : « Comment pouvons-nous faire l'offrande, et comment la peuvent faire les Nazirs, si nous n'avons pas de lieu saint? » Iahvé était bien contraint de leur donner la victoire, puisque sans elle il était impossible d'accomplir la Thora. Suivant la prescription de Mosché, ils sonnaient de la trompette et poussaient des cris [1].

Iehouda Makkabi renvoya, comme le voulait la loi,

1. *Nombr.*, x, 7 et suiv.

les jeunes mariés, ceux qui venaient de planter une vigne ou de bâtir une maison [1]. Avec le reste, c'est-à-dire environ trois mille hommes, mal équipés, mais armés d'un grand courage et d'un fanatisme plus grand encore, il se posta au sud d'Emmaoüm. Averti par ses espions que Gorgias allait se détacher du camp ennemi pour le surprendre pendant la nuit, il échappa à Gorgias qui se lança à sa poursuite dans les montagnes.

Devant le reste des Syriens, le Makkabi parut le matin avec ses trois mille hommes, qu'il avait harangués deux fois. Il culbuta les ennemis, qui gagnèrent la Philistie, Guézer, Aschdod et Iabneh, après avoir laissé trois mille hommes couchés à Emmaoüm et dans la plaine.

Cette troupe vaincue, restait encore à détruire la bande de Gorgias, si imprudemment engagée dans les montagnes. Elle comptait cinq mille fantassins et sept mille cavaliers. Au débouché d'Emmaoüm, Iehouda les attendit. Rien ne peut rendre la stupeur des Syriens, quand ils virent que de leur belle armée il ne restait plus rien dans la plaine. Les frappant, le Makkabi les rejeta dans la Philistie. Après quoi, les Juifs purent saccager le riche camp syrien, regorgeant d'or, d'argent, et de pourpre.

Lysias, à la nouvelle de ce désastre, ne se découragea pas. L'année suivante (165), rassemblant soixante mille fantassins d'élite et cinq mille cavaliers, il accourut lui-même en Judée. Le Makkabi campa à Beth-Zour, à cinq lieues environ au sud d'Ierouschalaïm. Avec dix mille hommes seulement, mais dans lesquels il avait fait passer toute son âme, Iehouda rompit l'armée de Lysias, qui laissa dans les champs de la Judée dix mille des siens. Le gouverneur de la Syrie rentra dans Antiokhéia, pour y méditer de nouvelles attaques contre le peuple d'Iahvé.

1. I *Macc.*, IV.

« Montons maintenant à Ierouschalaïm ! » s'écrièrent, après leur victoire, les fidèles Israélites. Elle offrit à leur regard, la ville sainte, un bien navrant spectacle. Dans les cours du temple, s'enlaçaient les ronces comme dans un bois; l'autel, souillé par les porcs impurs, se dressait triste, attendant d'être purifié. On le démolit, et l'on en construisit un semblable. Le mobilier sacré fut renouvelé. Au temple on porta le chandelier à sept branches, dont les flammes éclairèrent la maison d'Iahvé; sur l'autel des parfums on fit fumer l'encens ; sur la table parurent les pains de proposition.

Le 25 de kislev (novembre 165), il y eut comm une nouvelle dédicace du temple, au bruit des lyres, des kinnors et des cymbales, et avec des chants lyriques qui jaillissaient du cœur des prêtres israélites.

Moins beaux sans doute furent ces chants que ceux de l'époque de Schelomo. Depuis la captivité, il y a, pesant sur Israël, le voile sombre de la Thora et du rabbinisme. Ce n'est plus la vie libre et radieuse des anciens temps.

Huit jours durèrent les fêtes de la dédicace, dont il fut décidé que, chaque année, on ferait l'anniversaire.

Pour protéger Zion, des murailles et des tours se dressèrent. On fortifia aussi la petite ville de Beth-Zour, à droite de la route de Hébron.

Toujours hostiles, les nations voisines, repoussées violemment du sein d'Iahvé, se mirent à massacrer des Juifs. Sans doute, elles étaient exaspérées de voir Israël se rétablir. Le Makkabi tira de ces égorgements une vengeance effroyable.

Les Iduméens, chassés de leur pays par les Nabathéens, s'étaient établis dans l'ancien territoire juif : une partie, à l'ouest, dans la Gabalène, où ils possédaient les villes de Marescha, Adora, Betgabris; et l'autre partie, à l'est, dans le voisinage de la mer Morte. Ce district s'appella l'Idumée. Les Édomites s'étaient même emparés de Hébron, et nourrissaient l'espoir de posséder tout le pays juif. Dans la détresse

des Israélites sous Antiokhos, ils s'étaient comportés comme autrefois, au temps de la captivité. Le Makkabi commença par écraser les bèn-Êsav dans l'Akkrabatène et par les chasser de leurs territoires[1].

Dans les tours où ils s'étaient enfermés, il brûla des pillards appelés par le livre des Makkabées Baïanites. Malgré son armée commandée par Timothéos, Ammon tomba entre ses mains. La ville charmante d'Iaézer, sur la rive sud du Zerka-Maïn, où Timothéos s'était réfugié près de son frère Kaïréas, il la prit d'assaut et la livra à l'incendie.

Le feu montant d'Iaézer ne fit qu'enflammer davantage les haines féroces nourries partout contre Israël. Dans le pays de Guileäd, le sang des Juifs coula. Ceux de la Galilée arrivèrent, les habits déchirés, devant Iehouda, pour lui apprendre qu'à Ptolémaïs, à Tyr, à Zidon, dans toute la Galilée des gentils, on les opprimait horriblement.

Après avoir consulté le grand synhédrin, le Makkabi vola vers Guileäd avec son frère Ionathan, laissant à Schimeön le soin d'exterminer les ennemis de la Galilée. Ioseph et Azaria, en leur absence, durent garder le pays, mais éviter toute lutte avec les Gentils.

Avec trois mille hommes, Schimeön fit reculer, jusqu'à Ptolémaïs, les Grecs ou Macédoniens qui opprimaient la Galilée, et leur tua trois mille hommes.

De son côté, franchissant l'Iardèn, le Makkabi entra dans la Pérée et marcha sur Bozra. Il la pilla, en égorgea tous les mâles ; après quoi, il se donna la joie d'en contempler l'incendie.

Non loin de là, dans un lieu élevé, les Juifs s'étaient réfugiés pour échapper à Timothéos. Averti par des Nebayoth (Nabathéens), le Makkabi sut que bientôt ses compatriotes allaient être, en cet endroit, massacrés par l'Ammonite. Le lendemain du sac de Bozra, au moment où Timothéos, au son des trom-

1. I *Macc.*, v.

pettes, commençait l'assaut de la forteresse, Iehouda, à l'improviste, tomba sur l'ennemi. N'ayant avec lui que huit mille hommes, le Makkabi en étendit huit mille de Timothéos sur les pentes de Guileäd. Parmi les villes qu'il saccagea, fut la fertile Heschbon.

S'étant retiré dans la ville d'Aschthoreth (Aschtaroth-Karnaïm), Timothéos y trouva son tombeau dans le temple même de la déesse, auquel les Juifs mirent le feu.

Ramenant les Juifs d'au delà, Iehouda Makkabi brûla, dans sa marche vers Ierouschalaïm, le bourg d'Ephron, puis traversa l'Iardèn en face de Scythopolis, dont la population, à moitié grecque, n'était pas défavorable aux Juifs.

Pour la fête des Schebouoth, il rentra dans la ville sainte (mai 164) avec tous ceux de Guileäd. On chanta dans cette solennité :

Louez Iahvé, car il est bon,
Car sa bienveillance est éternelle...
Voici le jour qu'a fait Iahvé,
Tressaillons et réjouissons-nous, ce jour-là... [1]

Sitôt la fête terminée, Iehouda recommença ses expéditions.

En son absence, les deux chefs, Ioseph et Azaria, qu'il avait laissés pour la garde du pays et à qui il avait interdit toute initiative, allèrent se heurter à Gorgias, près d'Iamnia, et furent ramenés violemment, par le chef syrien, jusqu'à la montagne d'Iehouda, après avoir perdu deux mille hommes.

A cette nouvelle, le Makkabi courut à Gorgias qui s'était rendu en Idumée. Il reprit Hébron dont les Ésavites s'étaient de nouveau emparés, en détruisit les murailles et les tours.

Avec le reste de ses troupes, Gorgias gagna Ma-

1. *Ps.* 118.

rescha, à quelques lieues au sud-ouest de Hébron. Iehouda l'y suivit, mais ne semble pas avoir remporté sur les Syriens de victoire signalée. Se portant de là sur Aschdod, les bandes juives y détruisirent les autels, brûlèrent les dieux, et pillèrent les richesses.

Les habitants grecs d'Ioppé avaient fait monter sur des barques des Juifs sans défiance, et les avaient jetés dans la mer au nombre de deux cents. Iehouda, pendant la nuit, surprit les assassins de ses frères, mit le feu au port, brûla les embarcations, égorgea tout ce que lui tomba sous la main.

Comme Iamnia avait tenté d'imiter Ioppé, il en incendia aussi les vaisseaux, de telle sorte qu'à Ierouschalaïm même on aperçut les lueurs de cet embrasement.

Ses vengeances assouvies et ses mains pleines de butin, le Makkabi rentra dans la ville sainte.

A court d'argent, Antiokhos Épiphanès était allé en chercher à Suze, dans le grand temple d'Anaïtis. Mais, tombant de son char, il se brisa les membres, et expira dans la ville perse de Taba (164). Avant de mourir, il avait confié à Philippos la tutelle de son jeune fils Antiokhos V Eupator [1].

Mais Lysias prit la place de Philippos, qui dut gagner l'Égypte. A ce moment, le Makkabi pressait dans Akra les hellénisants qui s'y étaient refugiés. Contre eux, il avait entouré le temple sur sa colline d'un mur élevé flanqué de tours.

Les hellénisants purent envoyer vers Eupator pour implorer des secours. Ptolémaios Macer, préfet de Judée, fort bienveillant envers les Juifs, dut s'empoisonner et céder la place à Lysias. La guerre recommença. Voyant ses lieutenants Timothéos, Khœréas, Apollophanès, battus par le Makkabi, Lysias lui-même entra en campagne, au printemps de l'année 163, avec

1. I *Macc.*, VI.

cent mille hommes de pied, vingt mille cavaliers, trente-deux éléphants. On était dans l'année sabbatique où les places fortes étaient peu approvisionnées.

Lysias commença par dresser contre Beth-Zour des machines de guerre que les assiégés brûlèrent. Se portant au-devant de l'ennemi, le Makkabi vint camper à Beth-Zekaria. Malgré les éléphants, dont chacun portait une tour avec trente-deux hommes, et malgré l'immense armée syrienne, tout étincelante au soleil, les Israélites furent longtemps inébranlables. Un des Makkabis, Éléazar Avaran se couvrit d'une éternelle gloire : avisant le plus beau des éléphants et s'imaginant qu'il portait le roi, il se glissa sous l'énorme bête, la perça, mais périt, écrasé sous sa masse.

Malgré leur héroïsme, les Hébreux durent reculer devant le nombre des ennemis. Beth-Zour capitula ; après quoi, Lysias vint camper devant Zion. La montagne du temple sans vivres vit, après une énergique résistance, ses défenseurs se dissoudre.

Mais Lysias, apprenant le retour de Philippos, accorda la paix à ce qui restait des assiégés. Eupator toutefois ne respecta pas les conditions jurées. Il fit raser les murailles de la montagne, puis retourna dans Anthiokhéias, laissant aux Juifs la liberté religieuse.

Privés du secours des Syriens, les hellénisants durent quitter la citadelle d'Akra. Ménélaos, le grand-prêtre, après dix ans d'indigne pontificat, fut enfermé par Eupator dans Baroa (Aleppo), où il mourut étouffé dans la cendre. Lysias l'avait signalé au roi comme capable, par ses menées, de rallumer la guerre juive.

Dans Antiokhéia, Lysias envoya au supplice son rival Philippos. Tout-puissant, il donna le grand cohénat des Juifs au prêtre Iaqim, qui se fit nommer Alkimos, et autour duquel étaient groupés les hellénisants. C'était un neveu de l'illustre Iosé bèn-Ioéser.

Mais Eupator et Lysias allaient tomber sous les coups d'un ennemi tout à fait inattendu. Le fils de Séleukos, dépossédé par le père d'Eupator, partit

de Rome, soutenu par le Sénat romain, fit tuer Eupator et Lysias, et s'empara du trône.

Alkimos et les hellénisants ayant circonvenu le jeune roi Démétrios, celui-ci envoya en Judée le nouveau grand-prêtre avec Bakkhidès [1].

En cette circonstance les Hassidim eurent un instant de faiblesse. Pendant qu'Iehouda se montrait implacable contre Alkimos et Bakkhidès, le conseiller du roi syrien qui venait installer le nouveau cohène-hagadol, les pieux furent plus tolérants. Ils tentèrent même de faire leur paix avec Alkimos, qui était de la famille d'Aaron. Sauvage, le grand-prêtre, après leur avoir fait toutes sortes de caresses, fit saisir soixante d'entre eux. Dans un même jour ils furent égorgés, et leurs cadavres jetés hors d'Ierouschalaïm. Dans le nombre, étaient peut-être Ioseph bèn-Ioézer et Ioseph bèn-Iohanam.

Bakkhidès, dans les environs de la ville, à Beth-Zakkaï ou Beth-Zekaria, égorgea aussi des hommes du peuple et précipita leurs corps dans une citerne (161).

Jugeant qu'il y avait assez de sang répandu pour bien asseoir Alkimos dans sa dignité, Bakkhidès retourna en Syrie. Il laissait cependant à l'indigne pontife un corps de troupes pour le soutenir.

Malgré tant de massacres, les Hassidim [2] semblent avoir continué de pactiser avec Alkimos et les Syriens, et de paralyser l'héroïsme du Makkabi. Il était difficile cependant au cohène-hagadol de tenir contre

---

1. I *Macc.*, VII.

2. Nous racontons les massacres, d'après Josèphe et les deux livres des Makkabées; mais il semble que les historiens juifs aient ici fort exagéré, et que dans tous les cas Alkimos, ambitieux sans doute, mais ni novateur, ni cruel, n'a point trempé dans ces flots de sang.

Ce peuple qui demande à Iahvé de broyer sur la pierre les nourrissons de ses ennemis, poursuit avec la dernière fureur la mémoire de ceux qui l'ont trahi.

les bandes nationales et l'antipathie que le peuple lui portait. Il se rendit à Antiokhéia, près de Démétrios, pour réclamer du secours contre Iehouda qui le réduisait lui et les hellénisants à ne plus sortir d'Ierouschalaïm. Il apportait au roi de Syrie une couronne d'or, un rameau de palmier et des branches d'olivier [1].

Démétrios dut envoyer, vers Ierouschalaïm, Nikanor, le chef de ses éléphants, avec des troupes. Celui-ci, habile, proposa la paix et une entrevue au Makkabi. Son intention était de le faire enlever pendant l'entretien. Mais Iehouda, s'apercevant du piège, rompit rapidement la conversation et s'enfuit près des siens. A Kapharschalama, sur les confins de la Samarie, il tua cinq mille hommes à Nikanor, et contraignit le reste des Syriens à s'enfermer dans Akra.

Pressé dans Akra par Iehouda et entouré d'une population hostile, Nikanor abandonna la citadelle pour camper à Beth-Horon, tant la nation s'était dressée contre lui, car il avait répondu par des sarcasmes et des brutalités aux avances que lui avaient faites les Hassidim et les prêtres d'Ierouschalaïm.

Aux grands, amis de la civilisation hellénique et dont Ménélaos et Alkimos ont été les représentants, s'était joint un groupe de sages, désireux d'avoir la paix. Le sacerdoce, fatigué des longues guerres, cherchait à fléchir, en faveur des Juifs, le roi de Syrie.

Mais Iehouda était toujours là, debout, implacable défenseur de la Thora d'Iahvé. Pour lui, pas de pacte possible avec les Grecs maudits!

Nikanor ne sut pas profiter des dispositions hostiles au Makkabi, qui se manifestaient dans le sein de la nation juive. Il jeta le peuple tout entier du côté d'Iehouda.

Avec mille combattants, celui-ci s'était posté dans Adasa, à cinq kilomètres de Beth-Horon, où était

1. II *Maccab.*, XIV.

Nikanor. Sa bande se précipita contre l'armée syrienne, qui fut rompue et dont le chef tomba parmi les percés. Alors la débandade commença, avec le fracas des chars brisés sur le chemin. Les villages juifs se levaient pour se joindre au Makkabi, ardent à la poursuite des Syriens, dont on fit un grand massacre.

La tête coupée de Nikanor pendit aux murs d'Ierouschalaïm. Avant cette dernière campagne, il avait de la main droite désigné le temple, en s'écriant : « J'y mettrai le feu, à mon retour victorieux. » Cette main droite détachée du bras, on la vit également, toute sanglante, fixée aux murailles de la ville (160).

Le 13 adar, jour de cette bataille où Nikanor tomba de son char, devint un anniversaire de fête pour Israël[1]. Ce fut l'yom Nikanor (jour de Nikanor).

Alkimos, le cohène-hagadol, se coucha avec ses pères. La légende entoura sa mort de circonstances étranges. Pour avoir démoli le Soreg ou barrière en bois, plantée entre l'avant-cour intérieure et l'avant-cour extérieure du temple et que ne devaient franchir ni les Gentils ni les Juifs souillés par un cadavre, Alkimos fut, d'après Iosèphe, frappé d'une paralysie qui ne tarda pas à l'enlever[2]. Un midrasch le représente, accablé de remords, et se châtiant lui-même par un suicide accompagné de souffrances atroces : il voulut s'infliger à la fois la lapidation, le supplice du feu, celui du glaive, et celui de la strangulation. A une poutre enfoncée en terre, il attacha une corde, entassa du bois qu'il entoura de pierres et dont il fit un bûcher devant la poutre ; au milieu du tas de bois, il planta un glaive; puis il mit le feu sous le bois et les pierres. A la première étincelle, il se pendit; cependant le feu fit des progrès, rompit la corde, si bien qu'il tomba dans

1. J. Derenbourg, *Essai*, p. 63.
2. *Antiq. jud.*, XII, X, 5.

les flammes, fut atteint du glaive et enseveli sous la masse de pierres qui s'écroula[1].

Alkimos, plus ambitieux que novateur, avait occupé, pendant quatre années, le souverain pontificat. O nfêta le jour de sa mort comme l'yom Nikanor et les autres jours mémorables d'Israël[2].

Sept ans, les Syriens laissèrent le grand cohénat sans titulaire. Il y eut probablement à cette époque, pour remplir les fonctions sacerdotales, un vice-grand-prêtre avec le titre de Sagan. Le premier livre des Makkabées, copié et embelli par Iosèphe, a beau nous livrer un sénatus-consulte d'après lequel Rome aurait fait alliance avec Iehouda, souverain pontife, il est infiniment probable que le rude Makkabi ne prit jamais ce titre pacifique[3].

C'était un héros, et non un prêtre. Sa mort fait rejaillir un éternel honneur sur sa race. Démétrios envoya contre les Juifs de nouvelles troupes commandées par Bakkhidès. Celui-ci descendit en Galilée, s'empara de Kesouloth, à l'entrée de la grande plaine d'Isréël, et y mit le feu. Comme il approchait d'Ierouschalaïm, Iehoudâ, inquiet sans doute sur les dispositions nouvelles des Hassidim, quitta la ville. Suivi de bandes mobiles prêtes à le quitter à toute oscillation de sa fortune, le Makkabi se vit à Éléaza, où il avait établi son camp, sur le point de rester seul. De trois mille hommes qu'il avait, huit cents demeurèrent fermes ; le reste, effrayé par la masse de l'armée syrienne, en quelques jours s'était débandé[4].

Iehouda jugea que, sans tarder, il fallait marcher sur l'ennemi. Il semble que les désertions aient fait naître dans cette âme profonde un grand désespoir et qu'il ait voulu mourir. « Levons-nous et marchons, »

---

1. *Bereschit rabba*, ch. LXV, et *Iabkout*, I, v. 115.
2. *Meguillath taannith*.
3. *Macc.*, VIII.
4. *Macc.*, IX.

s'écriait-il. En vain ses plus héroïques compagnons essayèrent de le retenir : « Si notre heure est venue leur répondit-il, mourons utilement pour nos frères, sans laisser de tache à notre mémoire. »

Tout le jour dura la lutte. Il était beau de voir ces huit cents héros aux prises avec une armée syrienne. Le Makkabi se battit comme un lion, enfonça l'aile droite des ennemis où était Bakkhidès et la poursuivit jusqu'à Aschdod. Mais le reste des Syriens retomba sur lui, et, après une résistance prodigieuse, Iehouda se coucha parmi les morts (161).

Ionathan et Schimeön, ses frères, prenant son cadavre, l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de leur père. Tout Israël, comme sur les héros des premiers jours, fit sur lui la lamentation. Le refrain du chant funèbre semble avoir été emprunté à la belle poésie de David, sur la mort de Schaöul :

Comment est-il tombé, le guibbor (héros)
Le sauveur d'Israël ?

La puissance et le triomphe des grands empires païens troublaient profondément la conscience juive. Au milieu des persécutions, des luttes sanglantes, des trahisons d'hellénisants, naquit comme une nouvelle forme de la prophétie, l'Apocalypse, où le poète, sous le coup de l'enthousiasme politique et religieux, prend le ton du prophète et raconte les événements, non comme passés, mais comme futurs. Il met son œuvre sous le nom de quelque ancien universellement vénéré.

Dans les Apocalypses, il y a une partie eschatologique, traitant de la fin des choses, et faisant luire aux yeux des fidèles un avenir idéal, pour les aider à supporter les misères et les iniquités dont ils sont écrasés.

La première en date des Apocalypses est celle de Daniel, écrite, sans doute, sous l'héroïque Iehouda[1].

1. C'est bien, en effet, vers ce moment qu'il faut placer la

Après la mort du Makkabi, les méchants fleurirent en Israël, c'est-à-dire que l'hellénisme y prit des proportions inquiétantes. Bakkhidès frappa tous les amis d'Iehouda ; jamais, depuis la captivité, on n'avait vu pareille angoisse en Israël.

Les Juifs fidèles se rallièrent autour d'Ionathan. D'une bravoure moins inconsidérée qu'Iehouda, le

---

composition du livre, mis sous le patronage d'un juif pieux de la captivité, Daniel. Dans le canon hébreu, cette apocalypse n'a pas été placée au rang des écrits prophétiques, mais parmi les hagiographes. Elle est également exclue du Targum sur les prophètes, attribué à Ionathan bèn-Uzziel.

On y remarque un certain nombre de mots grecs et persans, qui seraient un anachronisme au temps de Nabou-koudour-ousour. Les instruments de musique ont dans Daniel des noms grecs (III, 5, 10, 15).

Le livre diffère essentiellement des écrits de la captivité, d'abord par son caractère mystérieux qui en fait la première apocalypse. — Iahvé, dans cette œuvre, ne communique plus directement avec l'homme, comme aux jours des prophètes. On y voit, veillant sur les nations, des anges semblables à ceux qui apparaissent dans le IIe livre des Makkabées. Par son angélologie compliquée, Daniel se rapproche du livre d'Énoch. Pas d'allusion au retour de Babylone. — Le rêve des exilés était de s'installer, après le retour de Babel, dans le pays d'où ils avaient été bannis, sous la protection des rois de l'est, pour lesquels ils offriraient des sacrifices. Ici, rien de pareil : l'auteur de Daniel conçoit une domination théocratique d'Israël sur les peuples domptés.

S'il est impossible de rapporter le livre de Daniel à l'époque de la captivité ou immédiatement après le retour, tous les traits historiques de cette apocalypse, d'un autre côté, indiquent pour sa composition le temps d'Antiokhos Épiphanès.

Les persécutions religieuses de Nabou-koudour-ousour figurent celles du roi syrien. L'image d'or, c'est l'idole proposée aux adorations des Juifs et de tous les peuples. La folie du monarque babylonien, c'est la démence de celui qui mé-

nouveau chef gagna le désert de Théqoa au sud d'Ierouschalaïm et campa près d'une citerne nommée Asphar.

Cependant il fut amené à passer l'Iardèn. Une tribu du pays d'Édom, les benê-Amri, s'était emparée de la foule des femmes et des enfants que, sous la direction d'Iamnès son frère, Ionathan, avait en-

---

rita le sobriquet d'Épimanès. Les vases sacrés portés à Babel marquent le pillage du trésor saint par le tyran de Syrie. Et même l'humilité repentante de Nabou-koudour-ousour, en échange de sa raison recouvrée, n'est pas sans analogie avec les remords prêtés à Antiokhos qui offrit, mais trop tard, de restaurer le mobilier sacré (II *Macc.*, IX). Mille traits du récit en marquent la date avec certitude. Les quatre parties de l'image dans le songe de Nabou-koudour-ousour, et ailleurs les quatre bêtes, marquent, sans doute, les monarchies kaldéenne, mède, persane et grecque. La dernière, l'empire d'Alexander, est décrite tout au long (VII). A la fin du chapitre, il y a une peinture manifeste d'Antiokhos Épiphanès et de sa persécution.

L'auteur de Daniel ne va point au delà d'Antiokhos Épiphanès et d'Iehouda-Makkabi. Aucune allusion aux événements postérieurs.

Le merveilleux abonde dans cette apocalypse, où les phrases ne doivent jamais être entendues littéralement : Les trois enfants dans la fournaise, Nabou-koudour-ousour changé en bête, la mystérieuse écriture tracée sur la muraille, la destruction instantanée de tous les accusateurs de Daniel, les anges innombrables, les édits impossibles, comme celui de Nabou-koudour-ousour ordonnant à tous les peuples d'adorer Iahvé, voilà quelques-uns des faits qui ne permettent pas de voir, dans Daniel, un récit contemporain de la captivité.

Les soixante-dix semaines (années) partent de la prophétie de Jérémie (XXIX, 10); celui qui a reçu l'huile d'onction, le christ ou messie, Onia III, a été égorgé. A la fin l'abomination, c'est-à-dire la statue de Jupiter est dans le temple, et, sur l'autel des holocaustes, on immole des porcs. Pendant

voyés chez ses amis les Nabathéens. Un jour que les benê-Amri célébraient les noces de l'un des leurs avec la fille d'un grand de Kenaan, Ionathan s'embusqua sur le passage du cortège nuptial. Il vit, en effet, le fiancé avec ses parents et ses amis, s'avancer au son des tambourins et des kinnors. S'élançant tout à

---

une demi-semaine ou trois années, il n'y eut point, dans le temple, de sacrifice offert à Iahvé.

Voir, sur *Daniel*, Philip S. Desprez, *Daniel and John*. Il faut avouer que, pendant près de deux mille ans, l'authenticité de Daniel n'a rencontré aucune opposition, si ce n'est celle de Porphyre dans : *Discours sur les chrétiens*. Semler et Eichhorn ont repris la thèse de Porphyre qui a été généralement adoptée, depuis eux, par la critique allemande.

A la même époque, un certain nombre attribuent le *Livre d'Esther*, comme Meyboom, *Raadselachtige verhalen uit het O. en het* N. V., I c., p. 109, et Graetz, *Geschichte*, t. II, 2e partie, p. 333, 339-343. Le premier fait d'Esther une œuvre mythologique, composée par un zaddouqite et exprimant la lutte du soleil (Esther), de la lune (Mardkaï), et du vent (Haman). Avec infiniment plus de raison Graetz y voit une œuvre destinée à ranimer le courage des Juifs vers le temps d'Antiokhos Épiphanès. Pendant que le livre mystique de Daniel, montrant partout le doigt de Dieu, dans tous les événements humains, sortait de la main d'un *Hassidite*, un patriote moins zélé, se rapprochant des zaddouqites, écrivait le livre d'Esther, dans lequel le salut arrive à la nation juive par une suite d'événements tout naturels, dont le principal est l'empire que les charmes d'Esther exercent sur le roi persan.

Il est impossible d'admettre l'hypothèse de M. Kuenen, qui voit dans *Esther* un pur roman, écrit à moitié comme simple passe-temps, à moitié pour expliquer l'origine de la fête de Pourim, fort semblable à la fête persane de Furdigan. C'est pour lui une œuvre contemporaine de l'Ecclésiaste ou Qohéleth (3e siècle avant J.-C.). Kuenen, *The religion of Israel*, t. III, p. 148-153.

coup de leur retraite, le Juif et les siens massacrèrent la noce joyeuse, et au chant des harpes firent succéder le râle des mourants. Après quoi ils se cachèrent dans les jungles qui s'étendent à l'embouchure de l'Iardèn.

Surpris là par Bakkhidès, un jour de Schabbath, mais sur la rive droite, ils lui tuèrent mille hommes, et, probablement par un gué, lui échappèrent et s'enfuirent sur l'autre rive[1].

Irrité et craignant sans doute, après cet échec, un soulèvement général des Juifs, Bakkhidès planta dans toute la Judée des places fortes. Il ceignit de murailles et de lourdes portes ferrées Ieriho, Emmaoüs, Beth-Horon, Beth-el, Thimna, Piraton, Tappouah, Beth-Zour, Gadara, dans le voisinage d'Aschdod.

Parmi les Juifs, partisans des Grecs, Ionathan de son côté, dans Akra, fit enfermer comme otages des enfants choisis parmi les familles juives les plus considérables, répandant l'épouvante; il en massacra une cinquantaine qui avaient comploté contre lui avec Bakkhidès. Dans le Nedjeb, il se retira avec Schimeön et les siens. Ils s'enfermèrent dans un lieu fortifié, Beth-Basi. Trahis sans doute par quelques scheiks des environs, ils y furent atteints par Bakkhidès. Ionathan sortit du petit bourg où il laissait son frère Odoura, écrasa l'un après l'autre les petits scheiks, comme les frères de celui-ci et les benê-Pasiron, et revenant tout à coup sur Bakkhidès, le mit en pleine déroute (158).

Fatigué d'une lutte aussi longue qu'inutile, le lieutenant syrien quitta la Judée après avoir conclu une trève avec les Haschmonides.

Ionathan, chef de la nation, s'établit à Mikmasch et fit aux hellénistes une guerre sanglante.

Son ancien ennemi, Démétrios Ier, roi de Syrie, aux abois par l'arrivée d'Alexander Bala dans le port de Ptolémaïs, lui fit demander des secours. Le douteux fils d'Antiokhos IV s'était fait donner par le sénat ro-

1. Josèphe, *Antiq., jud.*, XII, 1.

main la succession de son père. Il la venait revendiquer, les armes à la main, appuyé sur une partie considérable du peuple syrien, qu'exaspérait le luxe insensé de Démétrios.

Une garnison syrienne était restée, paraît-il, à Ierouschalaïm, dans Akra, avec des otages. Ceux-ci furent rendus à leurs parents, et Ierouschalaïm à elle-même [1].

Ionathan, quittant Mikmasch, s'établit dans la ville sainte, dont il releva les murs et les fortifications. Les bourgs des environs, il les occupa peu à peu, Beth-Zour exceptée, qui devint la citadelle des Juifs hellénisans.

Adieu au parti des grands et des sceptiques, dont les origines précèdent de beaucoup la captivité! Le voilà pour quelque temps écrasé, mais non toutefois anéanti.

Alexander, en même temps que Démétrios I^er^, fit alliance avec Ionathan, lui conféra le titre de cohène-hagadol et d'ami du roi. Peut-être cette dernière dignité répond-elle à celle de parent royal, si fréquente sur les monuments égyptiens. En même temps, il envoyait au nouveau cohène un manteau de pourpre et un diadème d'or. Les tempes ceintes, à la fête des Soukkoth, de la radieuse couronne, enveloppé de la belle robe de pourpre, le rude chef de bandes dut éprouver une grande joie (152).

Voilà ce que lui valait son habileté. L'héroïsme seul ne conduit qu'aux sacrifices suprêmes et à la pourpre sanglante, comme le prouvait l'exemple de son frère le Makkabi.

Apprenant les gracieusetés d'Alexander envers les Juifs, Démétrios voulut encore renchérir sur tous ces présents. Dans un décret, envoyé à Ionathan, il faisait remise à la Judée de presque tout l'impôt, et donnait Ptolémaïs avec son territoire pour subvenir à

1. I *Macc.*, x.

l'entretien du culte. Mais Ionathan, se rappelant les sévices du roi syrien contre sa patrie, préféra l'alliance d'Alexander. Du reste, le décret de Démétrios, inséré dans le premier livre des Makkabées, ne présente pas les caractères d'une parfaite authenticité.

Après avoir obtenu d'abord quelques succès, Démétrios succomba dans une grande bataille. Alexander, roi de Syrie, épousa, dans Ptolémaïs, au milieu de splendides réjouissances, Kléopâtra, la fille de Ptolémaios VI Philométor. Ce qu'il y eut de plus étrange à ces noces, ce fut d'y voir figurer, avec de grands honneurs, Ionathan, le cohène-hagadol, portant sans doute l'éclatante robe de pourpre et le diadème d'or (150). Le nouveau roi de Syrie avait pris le titre de Théopater Évergètès.

Enivré par tant de gloire, Alexander Bala se jeta dans les plaisirs, laissant tous les soucis du pouvoir à son favori Ammonios. Celui-ci, pour gouverner seul, fit massacrer, l'un après l'autre, tous les amis, et jusqu'à la sœur de son maître, Laodikê. Aussi souleva-t-il contre lui la réprobation générale.

Le fils du roi précédent prit le nom de Démétrios II, et, avec des mercenaires crétois, commença par envahir la Cilicie.

Alexander, du pays voluptueux d'Adonis, regagna Antiokhéias, à cette nouvelle, pour s'entendre avec Diodotos, gouverneur de la ville.

Appollonios Daos, qu'il laissait en Cœlésyrie, prit parti contre lui et leva même une armée pour Démétrios II. Avec sa cavalerie et ses chars, il alla camper à Iamnia, d'où il défia Ionathan, ami d'Alexander. Il l'invitait à descendre de ses montagnes, pour se mesurer avec lui dans la plaine.

Relevant ce défi, Ionathan partit avec dix mille hommes, et vint s'emparer d'Iapho (Ioppé), défendue par une garnison d'Appollonios.

Celui-ci, apprenant le sort d'Iapho, accourut dans la plaine d'Aschdod avec trois mille cavaliers et huit mille archers. Ionathan se jeta au-devant de lui. Malgré

les nombreux chevaux et les chars qui l'enveloppaient, la bande des Juifs se battit obstinément, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Bien des chevaux s'étendirent sanglants dans les grands blés en jetant leur hennissement désespéré. A la fin du jour, la petite troupe d'Ionathan eut achevé de culbuter la cavalerie syrienne[1].

Les débris de celle-ci se rejetèrent dans Aschdod et dans Beth-Dagon. Terribles, les Juifs incendièrent la ville philistine et Beth-Dagon. Huit mille hommes périrent en cette circonstance, tant par le glaive que par le feu.

Craignant le même sort qu'Aschdod, Aschqlon envoya des députés, avec des marques de soumission, au chef des Juifs. Alexander, ravi d'une telle vaillance, fit présent à Ionathan d'un collier d'or et lui concéda la ville d'Eqron et son territoire (146).

Mais ce faible roi devait succomber. Ptolémaios Philométor, mécontent de son gendre, Alexander Bala, lui reprit sa fille Kléopâtra, qu'il donna pour femme à Démétrios II. Son ambition avait pour objet la couronne de Syrie à conquérir; il pénétra dans Antiokhéias, où il se fit proclamer roi. Mais, cédant aux Romains, dont la crainte commençait à se répandre dans l'Asie, il mit sa couronne sur la tête de Démétrios Nikator, son nouveau gendre.

Alexander revint de la Cilicie, avec une armée; mais, vaincu par Ptolémaios, il s'enfuit chez les Arabes, où un scheik, Zabdiel, lui trancha la tête, qu'il fit porter au roi d'Égypte. Celui-ci ne survécut que peu de jours à son premier gendre (145).

Ionathan profita de ces luttes pour assiéger dans Akra la garnison syrienne. Le nouveau roi Démétrios, l'apprenant par des Juifs hellénisants, manda Ionathan à Ptolémaïs[2]. Habile plus encore que brave, le cohène-hagadol s'y rendit avec de l'or, de l'argent, de beaux

1. *Antiq. jud.*, XIII, IV.
2. I *Macc.*, XI.

tissus et une quantité d'objets précieux, ce qui calma la colère du roi syrien. Celui-ci confirma Ionathan dans toutes les distinctions que lui avait conférées Alexander Bala.

Le décret en vertu duquel Démétrios excepte de toute contribution directe la Judée et les trois districts de Samarie, Lydda, Ramathaïm et Éphraïm, annexés à la Judée, ne présente pas des caractères suffisants d'authenticité [1].

Mais il était dit qu'Antiokhéia serait le théâtre de révolutions incessantes. A peine un roi est-il assis sur le trône qu'un compétiteur l'en précipite pour y monter lui-même pendant un jour.

Diodotos-Tryphon, ancien préfet d'Antiokhéia, crut qu'avec le jeune fils d'Alexander, réfugié chez le scheik des Arabes, il lui serait permis de jouer, dans l'État, un rôle important. Il alla chercher le jeune enfant, le fit proclamer roi, et rentra en Syrie, où il s'appuyait sur la population presque tout entière. Mobile, le peuple syrien aimait à faire et à défaire des rois.

Pour gagner l'amitié des Juifs, Démétrios délivra Akra de la garnison étrangère. Aussi Ionathan lui envoya-t-il à Antiokhéia trois mille hommes déterminés [2].

Quelle joie pour ces Juifs de fouler les belles rues d'Antiokhéia ! La ville s'étant soulevée, les auxiliaires fournis par Ionathan la couvrirent de sang et de feu. Après avoir pillé la riche cité, ils reprirent, chargés de trésors, le chemin d'Ierouschalaïm. Sans doute, craignant de blesser de nouveau la population, Démétrios ne remplit pas les promesses qu'il avait faites à Ionathan.

Cependant la révolte n'était qu'assoupie. A l'approche de Tryphon et du jeune Antiokhos VI, elle

1. I *Maccab.*, XI.
2. Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, V.

éclata plus violente que la première fois. Pas d'auxiliaires juifs pour défendre Démétrios ! Ionathan s'était donné au jeune Antiokhos qui lui avait fait remettre, avec le titre d'ami du roi, de la belle vaisselle d'or, et avait créé son frère Schimeön, gouverneur militaire de tout le pays compris entre l'échelle de Zour (Tyr) et le torrent d'Égypte.

Les armées de Démétrios, mécontentes et privées de leur solde, s'étaient jetées à la suite du nouveau roi, qui pénétra en maître dans Antiokhéia.

Ionathan lui soumit Aschqlon, Gaza, dont il pilla et incendia les faubourgs. De là, il prit la route de Damesseq. Il s'installa, pendant quelque temps, sur les bords charmants du lac Kinnereth. Partant de Qédesch de Naphtâli, une bande nombreuse de Démétrios le vint chercher dans la plaine de Hazor : sans doute elle voulait l'arrêter sur le chemin de Damesseq. Mais il la culbuta, et la ramena jusqu'au camp de Qédesch.

De son côté, Schimeön avait entouré et contraint de capituler la forteresse de Beth-Zour, refuge des hellénisants.

Ionathan, victorieux, fit demander par une nouvelle ambassade au sénat romain, son amitié, ce qui lui fut accordé[1].

Cette poignée de Juifs, sous la direction de l'habile et hardi Ionathan, avait acquis une puissance énorme. Rome elle-même, au milieu des populations de l'Asie Mineure, cherchait en eux un point d'appui.

L'année suivante, Ionathan, ayant appris que les lieutenants de Démétrios II avaient réuni des forces nombreuses, se précipita vers les frontières de Syrie. Il ne laissait jamais à l'adversaire le temps d'envahir Israël.

Dans le territoire de Hamath, il aperçut l'armée ennemie. Informé par des espions qu'elle devait profiter de la nuit pour le surprendre, il se tint sur ses

1. I *Macc.*, XII.

gardes; et devant un camp si bien en éveil, les lieutenants de Démétrios, découragés, se retirèrent. En vain, Ionathan les poursuivit-il. Ils avaient mis entre eux et lui, pendant les ténèbres, la rivière Éleuthéros.

Dans ces fils de Matthatia, il y avait tout l'instinct des chefs de bandes. L'âme d'Iphthah et de David se réveille encore fort souvent dans leur âme.

Ionathan, libre du côté de Démétrios, se jeta sur les Nabathéens, les pilla, et, prenant la route de Damesseq, alla vendre son butin dans le marché de cette ville.

Pendant cette glorieuse expédition de son frère, Schimeön parcourait la Palestine jusqu'à Aschqlon, en fortifiant les bourgs, pour tenir tête aux invasions prochaines. Il mit une garnison dans Ioppé, dont les sympathies étaient pour Démétrios.

Après ces luttes heureuses, Ionathan convoqua dans le temple tout le peuple, pour en obtenir la faculté d'ajouter à la ville de nouvelles fortifications, de séparer d'elle par un mur la citadelle Akra, et d'élever des forteresses dans tout le territoire d'Israël.

Pendant qu'il surveillait les travaux d'Ierouschalaïm, son frère Schimeön faisait, dans le reste du pays, exécuter ses ordres.

Dans la Scheféla, à l'est de Lydda, il fortifia, entre autres, le bourg d'Adida.

Démétrios II, battu, mais non désespéré, entra en Babylonie avec le projet d'en devenir le maître et de tomber ensuite sur la Syrie; il était appelé par les Grecs et les Macédoniens, qui lui promettaient cet empire à la condition qu'il dompterait Arsace, roi des Parthes. Mais, loin de soumettre celui-ci, Démétrios devint son prisonnier (141), après avoir perdu toute son armée.

Délivré de Démétrios, Tryphon, pour s'emparer du trône, résolut d'assassiner le jeune Antiokhos Dionysios, son protégé. Mais la crainte d'Ionathan, ami du jeune prince, le retenait. Désespérant de réduire le juif par la force, il tenta de le prendre par la ruse : il vint

à Scythopolis. Mais Ionathan défiant ne l'alla trouver dans cette ville qu'avec une bande fort nombreuse. Pour lui enlever tous ses soupçons, Tryphon le combla de caresses et de présents. Il finit par le persuader de renvoyer ses bandes, et de le suivre, sans armée, à Ptolémaïs, qu'il livrerait entre ses mains.

Ionathan eut la naïveté de le croire : de ses trois mille compagnons il en envoya deux mille en Galilée, n'en gardant que mille pour rester dans Ptolémaïs. A peine fut-il dans la ville que, d'après l'ordre de Tryphon, on en ferma les portes. Ionathan fut pris vivant, et sa bande tout entière massacrée[1].

Habile et vigoureux, il maintenait dans le respect les Gentils, hostiles à la nation juive. Quand la nouvelle de sa captivité parvint à Ierouschalaïm, ce fut dans la ville une grande terreur. On crut à un soulèvement général des voisins contre Israël. On ne se trompait pas : Tryphon se préparait à prendre la tête du mouvement contre les Juifs.

Mais Schimeön, un des héros, était encore là, remplaçant son frère dans la défense nationale. Dans l'avant-cour du temple, voici les énergiques paroles qu'il jeta au peuple rassemblé et terrifié : « Vous savez ce que moi, ma maison et mes frères, nous avons fait pour notre Thora et pour notre temple, les guerres subies, les malheurs éprouvés. C'est pour ces choses et pour tout Israël que mes frères ont succombé. Moi, seul, je reste. Par Iahvé! je n'épargnerai point ma vie, tant que durera cet état lamentable. Je ne vaux pas mieux que mes frères. Je veux venger ma nation et le temple, nos femmes et nos enfants, puisque, dans leur haine, des Gentils se sont réunis pour nous massacrer. »

De si nobles cris surexcitèrent tous les courages. « Tu es notre chef, lui cria le peuple, à la place de tes frères Iehouda et Ionathan. Marche à notre tête

1. I *Macc.*, XII.

dans les combats; tous tes ordres, nous les exécuterons[1]. »

Tout d'abord Schimeön fit occuper par Ionathan, fils d'Abschalom, Ioppé, port très important, et dont la fidélité n'était point certaine. Il se porta ensuite à Adda, qui domine la grande plaine par où Tryphon, traînant avec lui Ionathan, commençait à envahir la Judée.

L'apprenant, le Syrien fit dire au Juif : « C'est pour de l'argent dû au fisc que nous le retenons captif; envoie-nous cent talents et deux de ses fils comme otages, et nous le relâcherons. » Comme Schimeön ne voulait pas que le peuple pût l'accuser en aucune manière d'avoir négligé de sauver Ionathan, il donna l'argent et ses jeunes neveux. Mais Tryphon garda Ionathan.

Impossible pour celui-ci d'entamer la Judée par le nord-ouest, que couvrait Schimeön. Aussi prit-il le chemin de l'Idumée. Après l'avoir ravagée, sans doute pour payer ses troupes (ces rois syriens sont toujours sans argent), il se porta par l'est sur Ierouschalaïm. Mais le vigilant Schimeön l'attendait là sur la route. Il suivait pas à pas la marche de l'armée ennemie, la harcelant et arrêtant ses progrès.

En même temps il avait fait bloquer étroitement la garnison syrienne d'Akra. En vain demandait-elle des secours à Tryphon; les cavaliers syriens détachés de l'armée s'étaient vus arrêtés par les neiges dans les montagnes sans qu'il leur fût possible de marcher sur Ierouschalaïm.

Ce fut après cet échec, au milieu des belles montagnes de Guileäd que, sous les coups furieux de Tryphon, tomba Ionathan (143).

C'est le plus touchant des Makkabites. On dirait qu'une légende attendrissante s'attache fatalement à ceux qui portent dans le monde juif ce doux nom

1. I *Macc.*, XIII.

d'Ionathan. Plus intelligent, plus noble que son frère Iehouda, mais moins célèbre, celui-ci est infiniment plus attrayant.

Il a eu son long martyre et son sépulcre tout sanglant sous les chênes verts de Baskama.

Toutefois il n'y dormit pas longtemps. Schimeön envoya prendre son corps, qu'il ramena à Modin, sa ville aimée. Là, tout Israël lamenta Ionathan, couché avec son père et ses frères. Par-dessus leur tombe Schimeön fit élever un monument que l'on apercevait de la mer. C'était comme une invitation à l'héroïsme pour tout Israël[1]. Bâti dans le goût grec, le mausolée qui couvrait les Haschmonides était une haute construction de marbre blanc et poli, entourée de colonnades sur lesquelles paraissaient sculptées des armes et des barques. Ce monument funéraire était surmonté de sept pyramides en mémoire de Mattathia, de sa femme et des cinq héros, leurs fils[2].

Ionathan, avant de reposer à Modin, avait été quatre ans nassi (chef) de son peuple[3].

Son frère, cohène-hagadol et chef de la nation, affranchit celle-ci de tout tribut. Une ère nouvelle de pleine autonomie commence pour ce peuple, qui, depuis la captivité, portait le joug étranger. Heureux de son indépendance, il fit dater ses actes et ses contrats de la première année de Schimeön, cohène-hagadol et nassi des Juifs.

Le 23 d'lär 141[4], le nassi s'empara d'Akra, rasa la citadelle et la colline, ce qui demanda trois années de rude labeur. Cet effroyable repaire de Gentils et de

1. Un voyageur, M. Victor Guérin, a retrouvé il y a quelques années un tombeau apocryphe des Makkabées.

2. Josèphe, *Antiquités jud.*, XIII, VI, 3.

3. Il laissait une fille qui épousa Matthatia bèn-Schimëon et fut l'ancêtre de l'historien Flavius Josèphe.

4. Le 23 Iär (mai) devint un jour de fête, I, *Macc.*, XIII, 51.

traîtres ne fera plus jamais trembler la ville d'Iahvé.

Entouré de ses fils Iohanan, Iehouda, Mattathia, et d'un quatrième dont le nom ne nous est pas parvenu, Schimeön veillait à la prospérité d'Israël. Le port d'Ioppé lui permit de faire le commerce avec les îles de la mer. Il avait mis la main sur Gazara et sur Beth-Zour[1], forteresses où s'étaient réfugiés les Grecs, et qui auraient pu troubler la sécurité des routes.

Un chant, où le parallélisme hébreu est parfaitement sensible sous la traduction grecque, a célébré les bienfaits que la Judée dut à Schimeön[2] :

Ceux qui cultivaient leurs champs le faisaient en paix,
Et la terre donnait ses récoltes,
Et les arbres de la campagne leurs fruits.
Les Zeqénim siégeaient sur les places publiques[3],
S'entretenant du bien commun.
Et les jeunes gens se couvraient de gloire
Et de tuniques de guerre.
Il établit la paix dans le pays,
Et Israël fut rempli d'une grande joie.
Chacun était assis sous sa vigne et sous son figuier,
Sans que personne l'effrayât...

C'était encore l'idéal pacifique de Schelomo que le poète hébreu chantait sous Schimeön. Du reste, grand-prêtre et nassi des Juifs depuis plus de deux ans déjà, Schimëon exerçait une véritable royauté comme celle de Schelomo, en Israël. Rassemblés le 28 éloul (septembre 140), les prêtres et le peuple déclarèrent même que le pouvoir suprême resterait à sa race tant qu'un autre prophète ne viendrait pas dans le pays. Schimëon et ses descendants seraient investis de l'autorité suprême

1. Pour célébrer la prise de Beth-Zour, on établit une fête le 17 Sivan.

2. I, *Macc.*, XIV.

3. Probablement *les portes.*

avec le droit de guerre et de paix, le pouvoir de nommer les fonctionnaires, le soin du temple, la faculté de porter le manteau de pourpre avec l'agrafe d'or. Le décret qui conférait de si grands privilèges aux Haschmonides fut gravé sur l'airain et déposé dans le temple. Une copie en fut mise dans les archives [1].

Schimeön eut soin de renouveler l'alliance que son frère Ionathan avait contractée avec Sparte et le Sénat romain.

Il se mêla aux nouvelles révolutions syriennes. Après avoir fait subir l'opération de la pierre à Antiokhos VI Dionysios, bien qu'il fût parfaitement sain, et l'avoir ainsi frappé à mort (143), Tryphon avait pris sa place. Kléopâtra, femme de Démétrios II, qui avait épousé son beau-frère Antiokhos Évergètès, attaqua Tryphon. Contre ce misérable, Schimeön fournit de l'argent et des bandes. Tryphon fut bloqué dans Apamée, pris et mis à mort (138) [2].

Mais le nouveau roi Antiokhos VII, âpre et mauvais, à court d'argent sans doute et dans l'impossibilité de payer ses troupes, convoita les trésors d'Ierouschalaïm. Il demanda d'abord mille talents d'argent [3], et au peuple juif de payer désormais le tribut. Ioppé, Gazara, Akra, Schimeön les devait au plus tôt restituer [4].

Ce fut Athénobios qui porta dans Ierouschalaïm, à Schimeön, les exigences d'Antiokhos VII. « Nous n'avons, répondit le cohène-hagadol, ni usurpé une terre étrangère, ni retenu ce qui ne nous appartenait pas; mais nos ennemis possédant injustement l'héritage de nos pères, nous l'avons repris dès que l'occasion s'en est présentée. Pour Ioppé et Gazara,

1. *Maccab.* XIV.

2. J'ai, pour ces faits, tâché de mettre d'accord les *Makkabées* et Josèphe qui semblent ne pas s'entendre.

3. Près de neuf millions.

4. I *Macc.*, XV.

elles ont fait au peuple un grand mal ; cependant nous t'en offrons cent talents. »

Athénobios alla redire à son maître la réponse de Schimeön ; il l'entretint aussi de la richesse du grand-prêtre, du mobilier d'or et d'argent dont il était environné. En même temps que l'irritation d'Antiokhos, sa cupidité fut fort allumée par tout ce récit.

Nommé stratège du littoral maritime, Kendébaios reçut d'Antiokhos VII l'ordre de ravager la Judée.

Agé, incapable de conduire lui-même les troupes, Schimeön en donna le commandement à ses fils Iehouda et Iohanan. Avec vingt mille hommes ils vinrent camper à Modin.

Les deux armées étaient séparées par un torrent. Exaltées par leurs chefs, les bandes juives le franchirent et, dans la plaine située entre Modin et Eqron, se ruèrent sur la cavalerie syrienne, qui se rompit. On la poursuivit jusqu'à Aschdod. Deux mille Syriens, réfugiés dans les forteresses voisines de cette ville, périrent dans les flammes (137-136).

Iehouda, blessé, n'avait pu achever la poursuite des fuyards. Iohanan, qui seul avait poussé jusqu'à Aschdod, rentra triomphant dans Ierouschalaïm.

Mais un traître avait pénétré dans la famille des Makkabées. Ptolémaios bèn-Haboub, était le gendre de Schimeön. Jaloux sans doute de ce que ses beaux-frères gouvernaient le peuple, tandis qu'il était seulement préposé à la plaine d'Ieriho, il forma le dessein de prendre le premier rang. Sous prétexte d'un festin, il attira Schimeön avec ses deux fils Iehouda et Mattathia dans le petit fort de Dok (ruine voisine de l'Ayn Douk[1]). Là, Schimeön, le cohène-hagadol, se laissa aller aux douceurs de la table. Lui et ses fils burent jusqu'à être étourdis par les vapeurs des bons vins de Hébron. Au milieu de leur ivresse Ptolémaios et ses gens les massacrèrent (135).

1. Saulcy, *Sept siècles de l'histoire judaïque*, p. 134.

Iohanan était à Gazara. C'était le troisième fils de Schimeön. Ptolémaios envoya des émissaires pour le tuer. Mais, averti à temps, Iohanan s'empara d'eux et les fit mettre à mort. Aussitôt il vola vers Ierouschalaïm, dont Ptolémaios avait déjà cherché à se rendre maître, et qui accueillit avec enthousiasme le fils de Schimeön.

Dans tous ses crimes Ptolémaios avait eu pour complice le roi de Syrie, Antiokhos VII.

Sous Schimeön furent frappées les premières monnaies juives. Celles de l'an I, II, III, IV et V, ont été retrouvées. Le sicle d'argent de l'an I, dont un des deux exemplaires, parfaitement conservé, pèse 14 grammes et 2 dixièmes [1], porte d'un côté la légende : *Ierouschalaïm haqedoschâ* (Ierouschalaïm la sainte), avec la tige de lis ou de jacinthe ; de l'autre, l'indication de l'année avec *Scheqel Israël* (sicle d'Israël) et un vase en forme de coupe. Nous possédons aussi le demi-sicle de l'an I, avec les mêmes légendes et figures et du poids de $7^{gr},1$ [2] ; le sicle et le demi-sicle d'argent de l'an II [3] ; le sicle de l'an III, du poids de $14^{gr},50$, et une autre pièce pesant $14^{gr},50$ [4] ; le demi-sicle de la même année, publié pour la première fois par le Rév. H.-C. Reichardt [5].

Un sicle en argent de l'an IV a été également acheté par le même Rév. H.-C. Reichardt. On connaissait, avant cette découverte, un demi-sicle en cuivre, dont un côté porte : *Liguelath Zion* (à la liberté de Zion), avec un palmier entre deux corbeilles, et l'autre : *Schenath arba* (an IV), avec un cédrat entre deux loulabs ou bouquets, portés par les Juifs à la fête des

1. Deux exemplaires au *Cabinet des médailles* (Bibliothèque nationale).

2. Musée britannique.

3. *Cabinet des médailles* et *Collection Saulcy*.

4. *Cabinet des médailles*.

5. *Numismatic chronicle*, vol. II, p. 268.

Soukkoth. Le quart de sicle en cuivre, marqué de la même légende, était aussi connu; mais, à la place du palmier et des corbeiiles, il a le cédrat.

Dans la quatrième année apparaît même le sixième de sicle en cuivre.

L'université de Cambridge possède le sicle de l'an VI[1].

Avec Schimeön se termine le premier livre des *Makkabées*, dont il ne nous reste que la traduction grecque. Écrit en hébreu, ou plutôt dans le dialecte araméen, peu de temps après le meurtre de Schimëon, il décrit la guerre de l'indépendance entamée et soutenue par Matthatia et ses fils contre les rois syriens, et par le rabbinisme contre la civilisation grecque. Époque héroïque où la nation juive répand pour sa Thora les flots de son propre sang.

Pour l'histoire des Juifs, sous la domination syrienne jusqu'à la mort d'Iehouda Makkabi, on peut lire aussi le second livre des *Makkabées*, mais avec une grande discrétion. C'est un récit aggadique, tissé la plupart du temps avec des éléments historiques. L'auteur, qui vivait dans le premier siècle de notre ère, probablement sous Caligula, a voulu célébrer la providence d'Iahvé sur Israël, la manière dont l'Élohim national sait châtier les profanateurs de son temple et en même temps, malgré tous les obstacles, faire triompher ses justes.

Il accompagne de plus de merveilles que le premier livre le châtiment d'Héliodoros. Ce sont des anges qui

1. Si l'on compte le principat de Schimëon de l'année 140, c'est-à-dire du décret qui inaugure comme une royauté héréditaire en Israël, le sicle de l'an VI ne saurait être retrouvé, puisque Schimeön a gouverné le peuple cinq années. — Pour l'étude de la numismatique juive, consulter Madden : *History of jewisch Coinage*, — Saulcy, *Recherches sur la numismatique judaïque*, — Cavedoni, *Biblische Numismatik*, traduit de l'italien par A. von Werlhof, — Lévy, *Geschichte der jüdischen Münzen*.

apparaissent dans cette scène étrange. La mort d'Antiokhos a été prédite par de brillants cavaliers qui se heurtaient dans les airs remplis d'un cliquetis de lances et de carquois.

Dans le deuxième livre des *Makkabées* se découvre aussi l'intention de donner une origine quelconque à la fête de Hanouka (consécration), que l'on célèbre encore chez les Israélites par des lampes allumées dans chaque maison[1]. Iehouda Makkabi, reprenant possession d'Ierouschalaïm, avait abattu la statue de Zeus et renouvelé le mobilier du temple, le chandelier d'or, l'autel des parfums. L'œuvre de restauration achevée, on avait décrété une fête de huit jours, qui commença le 25 de Kislev. Grande fut la joie des vrais Juifs, qui ne célébraient pas seulement le triomphe du faible sur le fort, du bon sur le méchant, mais surtout celui du judaïsme sur l'amollissant hellénisme. Au son des flûtes, des kinnors et des cymbales, le peuple chantait des hymnes joyeux. Comme à la solennité des Soukkoth, il portait des branches d'arbre et des rameaux de palmier. Cette fête, dont parle à deux reprises avec insistance le second livre des *Makkabées,* fut, d'après lui, déclarée fête annuelle le 25 Kislev par les frères haschmonides, joints à ce qui restait du grand conseil[2].

D'après le même livre, on décréta encore une autre solennité pour le 13 d'Adar, parce que c'était ce jour-là qu'Iehouda Makkabi avait culbuté les éléphants massifs et la cavalerie de Nikanor et attaché la tête de celui-ci aux murs de la citadelle[3].

---

1. En réalité, la fête devait être plus ancienne. Dans la vieille Égypte, on célébrait à Saïs la fête des lampes. C'était en souvenir de la nuit où Isis, éplorée, avait cherché les membres déchirés d'Osiris. Le livre des *Makkabées* rattache à un événement religieux la vieille solennité égyptienne qui avait passé en Israël. (*Hérod.*, lib. II, c.)

2. II *Maccab.*, X et I.

3. II *Maccab.*, XV.

Chaque roi persécuteur se moque surtout de l'article de la Thora qui interdit la viande de porc. Pas un qui ne sculpte dans Ierouschaïm des porcs, ou qui n'en veuille faire manger la viande impure aux fils d'Iaqob! Pour appuyer ce précepte de la Thora, sans doute aussi violé par les grands, le deuxième livre des *Makkabées* raconte l'héroïsme de cette femme et de ses sept fils qui meurent dans les plus affreuses tortures plutôt que de porter à leur bouche de la viande de porc[1].

Ce livre a été écrit en grec, dans le 1er siècle de notre ère, sur un document beaucoup plus considérable, dont il nomme l'auteur, Jason de Cyrène, lequel nous est d'ailleurs parfaitement inconnu[2].

---

1. II *Maccab.*, VII.

2. Il y a un 3e livre des Maccabées, écrit à l'époque de Caligula, pour raffermir le courage des Juifs alexandrins. L'auteur raconte les persécutions de Ptolémaios Philopator contre les Israélites d'Égypte qu'il veut contraindre à s'initier aux mystères païens. La plupart préférant la mort à l'apostasie sont enfermés dans l'hippodrome; ils vont être foulés aux pieds par les éléphants, quand tout à coup la fureur de Ptolémaios se change en pitié et l'angoisse des Juifs en joie et en triomphe. Ce résultat est amené par une série de prodiges. Ce livre, écrit en grec par un Israélite d'Alexandrie à l'époque de Caligula, qu'il dépeint sous les traits de Philopator, n'a aucun caractère historique et doit être rangé parmi les récits purement aggadiques. Il n'a pas d'autre objet que de montrer l'action providentielle de Dieu sur son peuple.

Un 4e livre des Maccabées, d'abord attribué à Josèphe et mis encore à la suite de ses œuvres, a été généralement enlevé à l'historien des Juifs. On ne peut guère fixer le moment précis où ce livre est né. Il est seulement certain qu'il le faut placer avant la destruction de Jérusalem, et dans le premier siècle de notre ère. L'auteur traite de la souveraineté de la raison sur les passions et découvre le noble exemple de la famille des Makkabées, et celui d'Éléazar. Le 4e

livre des Maccabées n'est pas un simple exercice oratoire; il a dû être composé pour réconforter la nation juive dans les temps troublés qui précédèrent immédiatement la guerre de Vespasien (vers 67). C'est en grec qu'il a été écrit et que nous le possédons.

XIX

LES DESCENDANTS DES PREMIERS HASCHMONIDES ET LA DOMINATION ROMAINE (63)

Iohanan Hyrkanos Ier (*Jean Hyrcan*, 135-106). — *Iehouda Aristoboulos Ier* (*Judas Aristobule*, 106-105). — *Alexander Iannéas* (*Alexandre Jannée*, 105-79). — *Schalomé Alexandra* (79-69). — *Hyrkanos II*, *Aristoboulos II*, *Alexander II* (69-30). — *Prise de Jérusalem par Pompéius* (63).

APRÈS le meurtre de Schimeön, son fils Iohanan, surnommé Hyrkanos, prit le titre de cohène-hagadol. Son premier soin fut de se jeter sur Ptolémaios, qui s'était enfermé dans Beth-Dagon (le temple de Dagon), une forteresse située sur les premières pentes de la montagne, près de la route d'Ieriho à Ierouschalaïm (aujourd'hui Khirbet-Kakoun). Chaque fois qu'il était pressé par le siège, Ptolémaios faisait amener sur la muraille la mère et les frères d'Iohanan. Là, en présence du cohène-hagadol, il les torturait, et menaçait de les précipiter au bas de la forteresse [1]. Intrépide, la veuve de Schimeön suppliait son fils, les mains jointes, de ne point ralentir le siège pour elle, ni de retarder la vengeance de ceux qui leur étaient si chers.

---

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, lib. XIII, c. VIII.

Mais, pris de pitié pour sa mère, Iohanan n'osait ainsi la sacrifier. Conduit avec mollesse, le siège n'eut aucun résultat, et fut arrêté par l'année sabbatique, où les Juifs ont l'habitude de se reposer.

Délivré d'Iohanan, Ptolémaios en égorgea la mère et les frères. Après quoi il s'enfuit près de Zénon Kotylas, dans cette ville antique de Rabbath-Ammon, qui avait reçu le nom grec de Philadelphia.

Complice de Ptolémaios, Antiokhos VII se rendit devant Ierouschalaïm, dont il entreprit l'investissement. Long fut le siège, grâce au courage d'Iohanan. Pour le prolonger, il eut même recours à un de ces moyens qui peuvent passer à la fois pour de la férocité ou pour de l'héroïsme. Il jeta une foule inutile hors de la ville, sous les coups de Ptolémaios.

La fête des Soukkoth survenant, Iohanan demanda, pour la célébrer, un armistice de sept jours. Antiokhos, désirant peut-être s'assurer désormais l'amitié d'un petit peuple aussi vaillant, non seulement accorda tout à Iohanan, mais envoya, pour les sacrifier à Iahvé, des taureaux à cornes dorées, et des coupes d'or et d'argent, pleines de toutes sortes de parfums. Touchés de tant de respect pour Iahvé et sa Thora, les Juifs donnèrent à Antiokhos VII le surnom d'Eusébès (le pieux).

Iohanan résolut de traiter avec lui pour une paix définitive. Antiochos VII y mit cette condition qu'il payerait un tribut pour Ioppé et les villes situées en dehors de la Judée. A cette clause se soumit le Juif, mais il ne voulut pas consentir à ce qu'on établît dans ces cités non plus que dans Ierouschalaïm, des garnisons syriennes. En échange il dut donner des otages, parmi lesquels son propre fils, et 500 talents.

Les créneaux des murailles d'Ierouschalaïm tombèrent, après quoi Antiokhos reprit le chemin du nord.

Pour payer une partie de la somme due au roi de Syrie, Iohanan fit ouvrir le tombeau de David, d'où il tira la valeur de 3000 kikars (talents) d'argent. Cela lui permit encore de lever une armée de merce-

naires. Antiokhos VII l'étant venu trouver dans Ierouschalaïm, il lui fit une splendide réception.

Ce n'était pas gratuitement que le roi d'Antiokhéias avait accordé la paix au haschmonide. Il comptait sur lui pour l'aider dans une expédition contre Arsacès, roi des Parthes. Ce fut en se distinguant avec Antiokhos VII en Hyrkanie que Iohanan gagna son surnom de Hyrkanos. Démétrios, frère du roi de Syrie, fut délivré de sa captivité chez les Parthes.

Antiokhos VII mourut en 128, laissant pour lui succéder son frère Démétrios II. Pervers, odieux aux Syriens, celui-ci n'eut pas le loisir de mettre à exécution ses projets haineux contre Hyrkanos et les Juifs. Ses sujets supplièrent le roi d'Égypte, Ptolémaios Physkon, de leur envoyer un autre roi, mais un Séleucide. A la tête d'une armée, Ptolémaios fit partir pour la Syrie un certain Alexander, qu'il essaya de faire passer pour un fils d'Alexander Bala, mais qui était réellement né d'un marchand d'Alexandrie, nommé Protarkhos. On l'appela Alexander II Zébina (le vendu).

L'ennemi des Juifs, Démétrios II, vaincu par Zébina, auquel s'était joint Hyrkanos, près de la belle Damesseq, fit route vers Ptolémaïs, où était son ancienne épouse, Kléopâtra. Mais celle-ci lui fermant ses portes, il s'enfuit à Zour, où, poursuivi par la haine de Kléopâtra, il fut massacré l'an 126.

Cette femme intrépide n'avait pas précisément tué son mari pour Alexander II Zébina. Sa pensée était d'asseoir sur le trône de Syrie Antiokhos, le plus aimé des fils qu'elle avait eus du prince égorgé par ses ordres. Pour se délivrer de tout obstacle, elle massacre Séleukos V, son fils aîné. Ce n'était point par pur amour maternel que cette reine effrénée se livrait à tous ces meurtres : plus jeune, Antiokhos sans doute la laisserait régner. De 126, en effet, après son triomphe sur Zébina, jusqu'à 121, Antiokhos VIII Grypos fit frapper sur ses monnaies l'image de sa mère avec la sienne. Mais en 121, quand il supprima l'effigie de Kléopâtra, celle-ci tenta de se délivrer de lui par le poison.

Inquiété par Alexander Zébina et par son jeune frère Antiokhos IX Kyzikénos, qui avait pris le titre de roi de Syrie, Antiokhos VIII ne put exécuter, à cause de la défection d'Édom, ce qu'il préméditait contre les Juifs.

Hyrkanos, grâce aux troubles de Syrie, vivait sans inquiétude. Halte douce pour les Juifs, sans cesse foulés par l'étranger depuis Babel[1] !

Apre, comme tous ceux de sa famille, Hyrkanos profita de son amitié avec Antiokhos VII et de la mort de celui-ci (128) pour s'agrandir. L'an 129, il s'était emparé, après six mois de siège, de Medaba[2], au sud du lac de Kinnereth. Les bandes juives mirent alors la main sur le bourg de Samega, qui semble avoir eu pour les Iehoudites une particulière importance. Dans le pays des Kuthéens, Schekem, le Garizim, tombèrent entre leurs mains.

Là, Iohanan allait assouvir une des vieilles rancunes d'Israël. Sur le Garizim se dressait le temple d'Iahvé, rival de celui qui était bâti sur le Moriâ. Le vainqueur le détruisit de fond en comble. Il avait duré deux cents ans. On célébra chaque année l'yom Garizim (jour du Garizim), le 21 khislev.

Édom inspirait une violente antipathie à Israël, qui se rappelait la joie des montagnards lors de la chute d'Ierouschalaïm. C'était de plus pour Israël un frère égaré qui devait se soumettre à la Thora de Mosché.

Hyrkanos, se jetant sur les Iduméens, installés au sud de la Judée, les contraignit à subir la circoncision et les lois juives[3]. Il rasa leurs deux forteresses d'A-

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, lib. XIII, c. IX.

2. *Antiq. jud.*, lib. XIII, c. IX.

3. Josèphe, à cet endroit du récit, raconte une ambassade de Hyrkanos à Rome, et la réponse bienveillante du Sénat. Ces ambassades ne sont probablement que des inventions de Josèphe, dans le but de concilier à sa nation la faveur des Romains du 1er siècle.

dora et de Marescha. A partir de ce moment, les deux peuples n'en firent plus qu'un, le plus âgé des deux frères, Édom, s'étant soumis au plus jeune.

La guerre avec l'Idumée amena une nouvelle expédition de Hyrkanos contre Schomron. Près de cette ville, il avait transplanté des colons iduméens, enlevés au district de Marescha. Ceux-ci soulevèrent le pays contre les Haschmonides et nouèrent des intrigues avec la Syrie. Antigonos et Aristoboulos, les deux fils de Hyrkanos, ceignirent Schomron, qui, aux abois, appela Antiokhos IX, le Kyzikènos. Mais, culbuté et poursuivi par Aristoboulos jusqu'à Scythopolis, Antiokhos ne reprit la lutte qu'après avoir reçu du roi d'Égypte, Ptolémaios VIII Lathouros, un secours de six mille hommes. Avec cette bande, il se mit à saccager la Judée, espérant par là arracher les Juifs au siège de Schomron. Mais Hyrkanos le fit tomber dans un piège avec ses mercenaires. Beaucoup d'entre eux y laissèrent la vie; Antiokhos gagna Tripolis[1].

Kallimandros et Épikratès, ses lieutenants, continuèrent la lutte. Mais dans une rencontre succomba Kallimandros. Avide de richesse, Épikratès se vendit à Hyrkanos: il lui livra Scythopolis, plusieurs villes de la plaine d'Israël, une partie du rivage maritime, et laissa les Juifs poursuivre tranquillement le siège de Schomron. Les jours que les Juifs acquirent Scythopolis et la plaine, les 15 et 16 Sivan (juin 109), furent mis au nombre des jours de victoire[2].

Au bout d'un an, la célèbre ville tomba aux mains de Hyrkanos. Il fut terrible, le cohène-hagadol, et traita Schomron, pleine de Grecs et d'Hellénistes, avec une fureur de sectaire. Il la renversa de fond en comble, fit couler sur elle des torrents, la réduisant à n'avoir plus même aspect de ville. On appela désormais Schomron, Ir-nebrehta, la ville des tombeaux. Le jour

1. *Antiq. jud.*, XIII, X.
2. *Graetz.*, t. III, p. 605.

où elle tomba aux mains des Juifs devint un jour de fête (25 marhé-schvan, novembre 109).

Iohanan Hyrkanos se coucha, l'an 106, avec ses pères, après avoir gouverné la Judée pendant vingt-neuf ans.

Les deux éléments qui, depuis l'origine, se partageaient la nation juive, apparaissent fort distincts sous Iohanan : les Parouschites (Pharisiens) et les Zaddouqites (Sadducéens).

Les premiers, amis de la séparation, comme le marque leur nom, déclaraient que le Juif devait être muré dans son mosaïsme, insociable, sans aucune union avec les étrangers. Ainsi pensaient également les nabis et le peuple avant la captivité. Ezra, dissolvant les mariages avec les étrangères, remplissant de larmes tout Israël, fut le plus terrible des Parouschites. Mais c'est sous Iohanan Hyrkanos que la Périschouth (séparation) semble prendre la consistance d'une secte organisée.

En face d'elle se tenait la Zedaqa (justice), qui ne voulait rien pousser à l'extrême et prêchait en tout une sage modération. Les Zaddouqites sont en réalité les tolérants ou les libéraux de la nation juive. Isoler Israël des peuples voisins leur paraît excessif. Pourquoi ne pas admettre un certain mélange des mœurs étrangères ? quelque peu de la façon grecque de comprendre la vie et d'en jouir ? C'étaient eux qui, avant la captivité, soutenaient Izébel, Ahab, Athalia, Menaschè, et qui ne dédaignaient pas d'aller dans les bocages avec les courtisanes sacrées.

Après la captivité, ils sont moins nombreux et moins forts ; ce n'est guère qu'une poignée de sages et de riches en lutte avec tout le peuple et avec les nabis. Aux Parouschites appartient l'opinion publique.

Le tempérament des Haschmonides s'était affadi dans la possession du pouvoir. Iohanan ne poussait pas loin la Périschouth. Ce fut sans doute par ses soins que s'éleva à l'ouest du temple, à l'extrémité nord-est de la ville haute, un beau palais en style grec où s'abrité-

rent désormais les Haschmonides. Devant cette belle demeure s'étendait un espace large, couvert, orné de colonnades et touchant ce ravin charmant (Khaphenatha?) qui séparait du temple la ville haute. Ce grand portique, fait pour les réunions du peuple, s'appelait *Xystos*. De là un pont conduisait à la porte ouest de l'avant-cour extérieure du temple. Il y avait aussi, bâti selon les règles de l'art grec, un édifice qui servait aux réunions du conseil (Bouleutérion). Sans doute, ces concessions de Hyrkanos à l'hellénisme n'étaient point pour le faire aimer des Parouschites.

Aussi, un jour qu'il était assis avec eux à un repas et qu'il les avait priés de lui donner leurs conseils, un certain Éléasar eut l'insolence de lui dire : « Si tu veux être juste (zadiq), abdique le grand cohénat, et contente-toi d'être nassi (conducteur) du peuple. » Hyrkanos lui ayant demandé pourquoi il devait abdiquer : « Parce que, reprit-il, nous avons appris des anciens que ta mère avait été esclave du roi Antiokhos Épiphanès. »

Accusation fausse. Ionathan, ami de Hyrkanos et Zaddouqite (Sadducéen), prétendit qu'Éléasar avait exprimé toute la haine des Parouschites. En effet, leur ayant demandé quelle peine Éléasar avait méritée, les Parouschites déclarèrent que c'étaient les verges ou la prison. Aucun n'opina pour la peine de mort.

Sachant bien qu'ils étaient les amis d'Éléasar, en ce qu'ils ne le jugeaient point si condamnable, Hyrkanos quitta leur secte pour entrer dans celle des Zaddouqites.

Malgré tout, il laissa en Israël cet Hyrkanos, comme le souvenir d'une douce et chaste vision. On le crut en relation immédiate avec Iahvé. On raconta que le jour où ses fils défirent, près de Schomron, Antiochos IX, une voix l'en avait prévenu dans le Saint des saints. Cependant si, en apparence, la Judée fut prospère sous son gouvernement, Hyrkanos en conquérant l'Idumée d'où devait sortir la famille des Hérodès, avait préparé la perte de sa patrie.

Comme Schimeön, il eut ses monnaies, dont nous

connaissons quelques-unes ; mais toutes sont de cuivre. Elles portent d'un côté, entourée d'une couronne de lauriers, la légende : *Ieöhanan, hacohène-hagadol vehéber haïeoudim* (Iohanan le grand-prêtre et la communauté des Iehoudites)[1]. L'une, publiée par M. Reichardt, modifie un peu la légende ordinaire. On y lit : *Ieöhanan, hacohène-hagadol et chef (rosch) de la communauté des Iehoudistes.* De l'autre côté, ces monnaies ont les deux cornes d'abondance et, entre celles-ci, une tête de pavot. Dans les deux cornes, il faut voir une imitation des monnaies syriennes.

Quelques-unes ont avant la légende hébraïque la lettre grecque *alpha,* marquant probablement l'alliance de Hyrkanos avec un des Alexander, rois syriens, soit Alexander Sidétès, soit Alexander Bala.

Son père mort (106), Iehouda Aristoboulos ne se contenta pas du titre de nassi ou rosch (chef) de la communauté des Iehoudites ; il prit le nom de roi et le diadème[2]. Il associa son jeune frère Antigonos, qu'il chérissait, à sa dignité et à son pouvoir[3].

Mais il opprima le reste de sa maison. Sa mère, tendrement aimée de Hyrkanos et que celui-ci avait établie maîtresse de toutes choses, il la jeta en prison, où il la fit enchaîner et mourir de faim.

Nature bilieuse, pleine de soupçons et de jalousies, il ne tarda pas à se laisser prévenir contre son jeune frère Antigonos, doux et beau jeune homme dont le visage plaisait au peuple.

---

1. M. de Saulcy avait traduit : *Grand-prêtre et ami des Juifs;* la monnaie publiée par M. Reichardt indique le sens qu'il faut donner au mot *héber* (*Numismatic chronicle N. S.*, vol. II, p. 269. — Cavedoni, *Bibl. Num.*, vol. II, p. 15. — Madden, *History of Jewish coinage...*, p. 56. M. J. Derenbourg traduit *héber* par *sénat.* Ieöhanan est le Sénat des Juifs.

2. Cependant ses monnaies ne font pas mention de titre de roi.

3. *Antiq. jud.*, XIII, XI.

Un jour qu'il revenait avec l'armée, Antigonos, son frère aîné, étant malade, monta, magnifiquement vêtu, au temple pour la fête des Soukkoth. Des soldats armés l'entouraient. Lui, chérissait son frère, sans arrière-pensée, et se proposait d'invoquer Iahvé pour sa santé.

Mais on présenta dans cette occasion Antigonos au jaloux Aristoboulos comme affectant un luxe royal devant le peuple et cherchant à capter toutes ses faveurs. On lui parla même d'une tentative de meurtre qu'Antigonos aurait méditée contre sa personne. Aristoboulos envoya dire à son frère de le venir trouver, seul et sans armes. « S'il s'avance tout armé, lui dit-on, c'est qu'en réalité il en voudra à ta vie. »

Couché par la fièvre dans la tour Antonia, Aristoboulos ordonna de ne toucher à personne qui se présenterait désarmé, mais de tuer Antigonos s'il paraissait ceint de ses instruments de guerre.

La reine, sa femme, furieuse contre le beau jeune homme, qui peut-être avait dédaigné ses faveurs, lui envoya, de la part de son époux, ce faux message : « Ne viens pas sans tes armes. »

Confiant, couvert comme pour un combat, Antigonos s'avançait, quand il fut massacré près de la tour de Straton.

Sitôt qu'il apprit cette mort, Iehouda Aristoboulos, malgré tout, fut pris d'un vif remords. Il rendit une grande quantité de sang. Un de ses serviteurs, emportant ces vomissements, glissa là même où Antigonos avait été percé, si bien que le sang des deux frères se mêla. Il s'éleva du milieu des assistants un cri si grand qu'Aristoboulos en demanda la cause. Quand on la lui eut apprise, il entra dans d'horribles convulsions. Les ombres de sa mère et de son frère massacrés se dressèrent devant son imagination depuis ce jour même. Il expira après un an de règne (105).

Malgré tant de crimes, il y avait dans ce prince un vif sentiment de justice. Il était d'idées modérées, hellénisait, et, sans doute, penchait vers le parti des Zaddouqites.

Il avait dompté les Iturites, et les avait soumis à la circoncision et à la Thora.

Ses monnaies portent d'un côté la légende hébraïque : « Iehouda, grand-cohène, et la communauté des Juifs ; » de l'autre, deux cornes d'abondance et, entre celles-ci, un pavot.

Schalomé, femme d'Aristoboulos, qui avait pris le nom grec d'Alexandra, n'eut rien de plus pressé que de délivrer les frères de l'ancien roi, détenus en prison. L'amour avait une grande part à cette mesure. Ne semble-t-il pas qu'en ce moment si tourmenté, la femme juive fut plus ardente que jamais aux œuvres d'amour ?

Agée déjà, Schalomé avait conçu une vive passion pour le jeune frère d'Aristoboulos, Ionathan, qui s'appela Iannéas (par abréviation), et joignit encore à ce nom hébreu le nom grec d'Alexander. Prenant le jeune homme par la main dans sa prison, Schalomé le fit asseoir à la place à peine refroidie de son époux. C'était une amante implacable [1].

Ambitieux avant tout, Alexander Iannéas se contenta de cette veuve désordonnée. Maître du pouvoir, il fit massacrer un de ses frères, dont il craignait l'activité, et laissa vivre l'autre, Abschalom, d'humeur pacifique (105).

Il devient âcre en vieillissant, le sang des Haschmonides. Les Mattathia et les Iehouda Makkabi, héroïques et forts, ont pour descendants des êtres nerveux et bilieux, à la face pâle et soupçonneuse.

Dans le territoire juif, Ptolémaïs et Gaza formaient comme deux républiques autonomes. La première de ces villes, importante par son port, sollicita l'ambition d'Alexander Iannéas qui l'assiégea. Zoïlos, le tyran qui dominait sur la tour de Straton et sur Dora, craignant les armes d'Iannéas, essaya, mais en vain, de secourir Ptolémaïs. Les assiégés, de leur côté, firent

1. *Antiq. jud.*, XIII, XII.

appel à Ptolémaios Lathouros, chassé d'Egypte par sa mère Kléopatra, et réfugié dans l'île de Chypre. Mais un certain Démainétos leur fit entendre qu'ils allaient se donner un maître dans Ptolémaios et en même temps une ennemie dans Kléopatra : ils laissèrent Ptolémaios débarquer aux pieds du Karmel avec environ trente mille hommes, mais lui tinrent fermées les portes de leur ville.

Cependant Zoïlos conclut avec l'Égyptien un traité. Mais Iannéas le juif, poussant la ruse jusqu'à la scélératesse, promit 400 talents à Lathouros s'il lui livrait le tyran de Dora. Le marché allait se conclure quand Lathouros apprit qu'en même temps Iannéas traitait avec Kléopatra, sa propre mère. Furieux d'avoir été trompé, il commença par mettre lui-même le siège devant Ptolémaïs ; puis, une fois les opérations entamées, il laissa à ses lieutenants le soin de les poursuivre, se précipitant, avec la plus grande partie de ses bandes, sur la Judée.

Il y avait comme de l'acier dans le pâle Iannéas. Avec une armée levée à la hâte, il se tint debout devant l'invasion, prêt à lui faire face.

Lathouros, ayant fait irruption dans la ville d'Asokhis un jour de schabbath, y prit deux mille têtes de troupeaux et un riche butin. Il tenta ensuite la conquête de Sepphoris, mais fut obligé de se replier sur Ptolémaïs.

Iannéas, le croyant sans doute fort affaibli après cet échec, eut l'audace d'aller lui offrir une grande bataille à Asophon, non loin du Val de l'Iardèn. L'armée juive, plus reposée, semblait en effet destinée à vaincre. Mais Iannéas ne sut pas prendre ses précautions. Il laissa l'ennemi franchir tranquillement l'Iardèn, comptant le jeter sans difficulté dans le fleuve. Imprudents, les Juifs furent culbutés par le choc désespéré des bandes de Ptolémaios. Trente mille Iehoudites jonchèrent de leurs cadavres la rive brûlante de l'Iardèn. Le reste avait été fait prisonnier ou mis en fuite (104).

Il fut terrible, ce terrible Ptolémaios Lathouros. Le soir, dans les bourgs juifs, il faisait couper par ses soldats les femmes et les enfants en morceaux. On jetait ces membres mutilés dans des chaudières bouillantes, afin de terroriser les Juifs en leur persuadant que leurs ennemis se nourrissaient de chair humaine. Dans ce dernier trait, Josèphe a peut-être exagéré le récit de Nicolas, son guide.

Le grand espoir des Juifs et d'Iannéas fut en Kléopatra. Inquiète des succès de son fils, la reine d'Égypte s'apprêta en effet à y mettre un terme. Elle envoya sa flotte et ses archers en Palestine sous la conduite des juifs Hilqia et Hanania. Ceux-ci s'emparèrent de la Phénicie, mais non de Ptolémaïs, qui refusa de les recevoir.

Lathouros crut qu'il lui serait bon de faire une diversion sur l'Égypte, sans doute sans défense; mais Kléopatra se tenait sur ses gardes; il dut regagner Gaza, Ptolémaïs s'étant rendue.

Heureux de cet événement, Iannéas envoya de riches présents à la reine Kléopatra. A Scythopolis, en Célésyrie, elle contracta une alliance avec Alexander Iannéas. Ses amis lui avaient conseillé de s'emparer du Juif pour occuper ensuite tout le pays, mais Hanania, son général, de race juive, l'en avait détournée[1].

Délivré de Ptolémaios, Iannéas reprit ses projets de conquête, s'empara de Gadara (Oum-Keïs actuelle), d'Amathos, au delà de l'Iardèn, où Théodoros, fils de Zénon Kotylos, avait enfermé ce qu'il avait de plus riche et de plus beau. Mais, tombant à l'improviste sur les Juifs, Théodoros prit sa revanche, en tua dix mille et pilla tous les bagages d'Alexander Iannéas.

Sans se laisser décourager, ce juif tenace se jeta, des bords de l'Iardèn, sur la côte, où il enleva Raphia et Anthédon au sud de la Palestine. Gaza, étant sans défense, et du côté de Lathouros, qui avait regagné Chypre, et du côté de Kléopatra, qui était retournée

1. *Antiquit. jud.*, XIII.

en Égypte, Iannéas fondit sur cette ville. Malgré l'héroïsme d'Apollodotos, son chef, qui faillit une nuit anéantir l'armée juive, la ville tomba, après un an de siège, aux mains du Haschmonide. Pour la punir d'avoir secondé Ptolémaios, Iannéas l'inonda de sang et la ruina de fond en comble. L'incendie entrevu par les nabis d'avant la captivité dévora cette fois en réalité les palais et les maisons de Gaza (96). La terreur d'Iannéas était si grande que bien des Gazites tuèrent eux-mêmes leurs femmes et leurs enfants plutôt que de les laisser tomber aux mains des Juifs.

C'était un habile homme qu'Iannéas, fort ambitieux, mais peu fanatique de la Thora, faisant volontiers alliance avec les étrangers quand la politique l'exigeait. Aussi les Parouschites l'exécraient-ils. Parti ardent, qui ne cessera de pousser Israël aux luttes désespérées. Cependant, occupé par ses guerres, retenu aussi par son épouse, sœur de Schimeön bèn-Schata le maître de la Périschouth, Iannéas jusque-là ne s'était guère mêlé aux querelles religieuses.

A la fête des Soukkoth, les Parouschites soulevèrent contre lui une émeute populaire. Grand cohène, il présidait à la solennité. La foule portait, selon la coutume, le loulab ou bouquet de palmes et de branches de citronnier, avec l'éthrog ou cédrat. De la masse des Juifs des injures partirent contre Iannéas : — on s'écriait que, né d'une esclave, il devait quitter le grand-cohénat. Enflammé de colère, il appela la garde étrangère qu'il nourrissait, les Pisidiens et les Ciliciens, et les précipita sur la foule. Il tomba un grand nombre de Juifs sous leurs coups, six mille, dit Josèphe (95).

Pour empêcher la multitude de pénétrer désormais jusqu'à lui, Iannéas fit poser une barrière entre l'autel et cette partie du temple, dont l'accès n'était permis qu'aux seuls cohènes.

Mais tout le sang répandu, le peuple ne le lui pardonnait pas. Tenaces, implacables, les Parouschites attendaient la première occasion favorable de se venger. Iannéas la leur offrit.

D'un sang âpre, il avait horreur du repos. Gaza détruite, Ierouschalaïm soumise, il se souvint d'Amathos, dans la terre d'au delà. Il en rasa les murailles, après avoir dompté le pays de Moab et celui d'Ammon. Mais Oboda, roi des Nabathéens, contre lequel il s'engagea imprudemment, le mit en fuite près de Gadara.

A cet échec applaudirent les Parouschites et le peuple d'Ierouschalaïm. A peine de retour dans la ville, il en vit la population se soulever et commencer une guerre civile qui, pendant six années (94-89), inonda de sang le pays des Iehoudites. Il en aurait succombé cinquante mille, d'après Josèphe. Fatigué de cette lutte terrible, Iannéas demanda à la nation convoquée ce qu'il devait faire. « Mourir! » lui cria-t-on.

Tout plutôt qu'Alexander Iannéas, telle était la pensée des Juifs. Aussi appelèrent-ils sur la Judée Démétrios Eukairos III, fils de Séleukos VI, roi de Syrie.

Celui-ci s'étant avancé jusqu'à Schekem, Iannéas marcha sur lui, mais fut écrasé avec ses six mille deux cents mercenaires, auxquels s'étaient joints environ vingt mille Juifs. L'armée d'Eukairos était de trois mille cavaliers et quarante mille archers[1].

Alexander se réfugia dans les montagnes avec six mille hommes, compagnons de sa fortune. Mais Démétrios s'étant retiré avec sa nombreuse armée, Iannéas resta seul en face de ses compatriotes, dont il tua un grand nombre. Etant parvenu à enfermer dans Bethomé (?) les principaux de ses ennemis, il s'empara de la ville et d'eux-mêmes. Il les amena dans Ierouschalaïm.

Là, au milieu d'un festin où il était assis avec ses concubines, il fit placer environ quatre-vingts (ou 800) de ses prisonniers sur le mur, d'où ils purent contempler, avant de mourir eux-mêmes, l'égorgement

1. *Antiq. jud.*, XIII, XIV.

de leurs enfants et de leurs femmes. Iannéas mangeait et buvait avec ses bien-aimées (88).

A partir de cette heure, il eut la paix dans Ierouschalaïm. Mais huit mille habitants, terrifiés par tant de cruautés, quittèrent la ville. On lui donna, à la suite de ces actes sauvages, le surnom de Trakidas (enfant de Thrace).

Malgré Alexander Iannéas, Antiochos XII, qui avait succédé dans Damesseq à son frère Démétrios III, traversa la Judée pour se jeter sur les Arabes. En vain, pour l'arrêter, le grand-cohène avait-il fait creuser un fossé profond, allant de Kafar-Saba (Antipatris) jusqu'à la mer, et garni d'un mur plein de tours et de palissades de la longueur de 150 stades (28 kilomètres environ).

Mais Antiochos XII tomba dans le premier choc contre les Arabes, et son armée prit la fuite (85).

Haréthath III (Arétas), roi des Nabatéens, ayant été appelé par ceux de Damesseq en 85, allait prendre possession de son nouveau royaume, lorsqu'Alexander Iannéas lui barra le passage. Battu à Adida, près de Lydda, le juif dut traiter avec Haréthath[1], qui, du reste, ne tenait pas à s'en faire un ennemi.

Infatigable, Iannéas, libre du côté des Arabes, franchit l'Iardèn, prit Diospolis (Dion), Pella, Gérasa, la

---

1. Plusieurs types de monnaies de cet Haréthath surnommé Philhellène :

Le premier type représente d'un côté une tête très fine, celle de Haréthath, de l'autre une Victoire. Il en existe un exemplaire au Cabinet des médailles, un autre au *British Museum*.

Le deuxième type porte d'un côté la même tête de Haréthath, de l'autre une femme assise sur un rocher, étendant une main, et tenant dans l'autre une corne d'abondance, sans doute personnification de la fertile Pétra. (Deux exemplaires au Cabinet des médailles, et un au *British Museum*.)

Le troisième type a d'un côté la tête de Haréthath, de l'autre

Gaulonite avec sa ville principale Gamala, Séleukia à l'est du lac Mérom.

L'orgueilleux cohène-hagadol voulait se réhabiliter aux yeux des siens, qui lui avaient plus d'une fois reproché ses échecs. On le reçut en effet triomphalement dans Ierouschalaïm.

Chose étrange! Malgré toutes ses défaites, ce chef des Iehoudites avait fait progresser la puissance juive.

Rusé et violent, il fut le Louis XI des Haschmonides.

A sa mort, les Juifs possédaient sur la côte ouest : la tour de Straton, Appollonias, Ioppé, Iamnia, Aschdod, Gaza, Anthédon, Raphia, Rhinokoloura ; du côté d'Édom, Adora et Marissa ; la Samarie, le Karmel et le Thabor, Scythopolis, Gadara, Gaulona, Djebala, Séleukia ; dans le pays de Moab, Heschbon, Medaba, Lemba, Oroncœ, Télithon, Zoara et Pella. Cette dernière ville, les Juifs la détruisirent, parce que ses habitants avaient refusé de se soumettre aux rites de la Thora, sans doute à la circoncision.

Sur une haute montagne d'Éphraïm Alexander avait fait planter une citadelle qui porta son nom, Alexandrion ; et de l'autre côté de l'Iardèn, près de la mer Morte, il avait élevé Makhærous (Markhvar) sur une hauteur escarpée, protégée de tous côtés par des ravins ; et comme Hyrkanion bâtie par Johanan Hyrkanos, cette forteresse était à peu près imprenable.

Alexander Iannéas, âpre et habile, ne détestait, paraît-il, ni le vin de Hébron ni la bonne bière fermentée. La boisson, les femmes et les supplices, telles

---

une déesse debout (deux exemplaires au Cabinet des médailles, un autre dans la collection Saulcy).

Toutes ces monnaies sont à légendes grecques.

Une autre, à légende nabatéenne, représente d'un côté le roi Haréthath, de l'autre la tête charmante et voilée de la reine avec désignation de l'an XI. Le seul exemplaire connu fait partie de la collection de Luynes.

Saulcy, *Numismatique des rois Nabathéens de Pétra.*

étaient ses grandes passions. A ce sang âcre il fallait des jouissances vives.

Atteint, par suite de ses ivresses, de je ne sais quelle fièvre, peut-être de quelque *delirium tremens,* il s'en était guéri et n'avait pas pour cela cessé ses expéditions guerrières. Il s'en vint mourir au siège de Ragaba, dans le pays d'au delà (79).

La reine Alexandra, une noble femme, l'avait suivi. Devant son époux réduit à la dernière extrémité, elle se lamentait fort. « A qui me confies-tu, lui disait-elle, moi et tes enfants? Tu sais combien la nation t'est ennemie. » Il l'engagea à cacher sa mort aux troupes jusqu'à la prise de Ragaba. La ville enlevée, elle pourrait faire à Ierouschalaïm une entrée triomphale. Il exhorta la reine à se confier aux Parouschites, maîtres du peuple, et même à leur laisser le soin de lui faire des funérailles.

Alexandra lui obéit. Ragaba fut emportée; et, touchés, les Parouschites firent au roi qui les avait mis en croix de splendides obsèques. Ils allaient partout célébrant les vertus d'Iannéas, déclarant qu'il était mort un roi juste, si bien que le peuple, gagné, pleura fort le prince défunt. Aucun chef n'avait jusque-là été, du moins en apparence, ainsi chanté et lamenté.

Les monnaies en cuivre d'Alexander Iannéas sont nombreuses. On les peut diviser en deux catégories.

Dans la première sont les monnaies à la fois grecques et juives, portant d'un côté Iehonathan hamélek (Ionathan le roi), de l'autre Alexandrou Basileôs (d'Alexandre roi) avec l'ancre, que probablement Iannéas fit représenter sur ses pièces pour marquer la conquête qu'il avait faite des ports de la mer.

Dans la seconde catégorie, il faut placer les monnaies portant d'un côté, entourés de la couronne de laurier, ces mots : Ionathan cohène hagadol, veheber Iehoudim, ou simplement Vehaïehoudim (Ionathan, grand-prêtre et la communauté des Juifs) ; de l'autre les deux cornes d'abondance avec la tête de pavot. Pour M. Madden, ces dernières pièces correspondent

à la réconciliation d'Alexander avec les Parouschites. Il n'y hellénise point et n'y prend pas le titre de roi [1].

Dans son testament, Iannéas laissait la royauté à sa femme Schalomé Alexandra. Il avait cependant deux fils, Hyrkanos et Aristoboulos, le premier indolent, l'autre audacieux et rusé, véritable image de son père. Le souverain cohénat échut à Hyrkanos, l'aîné [2].

Dévote, Alexandra tomba tout à fait sous la domination des Parouschites. Elle n'avait que le nom du pouvoir; aux Parouschites en appartenait la réalité. Ils rappelaient les exilés d'Iannéas et traquaient ses partisans. Ceux qu'ils croyaient avoir persuadé au prince défunt de faire périr en croix les quatre-vingts, ils en demandèrent la mort.

Les amis du feu roi, les Zaddouqites, les libres esprits, inquiétés dans leur vie même, se groupèrent autour d'Aristoboulos, dont la jeune mais frénétique ambition paraissait déjà et qui ressemblait tant à son père Iannéas. Avec lui ils vinrent trouver la reine Alexandra, si ferme contre l'ennemi extérieur, mais si faible devant les Parouschites, ennemis implacables de son époux.

A la tête des mécontents, Aristoboulos fut particulièrement dur dans ses plaintes. Il s'emporta même jusqu'à couvrir sa mère d'injures, déclarant qu'il fallait attribuer tous les maux présents à ceux qui, contre tout droit, avaient remis le pouvoir à une femme ambitieuse, comme si les fils avaient manqué à Alexander. Prise au dépourvu, la reine donna aux Zaddouqites la garde des lieux fortifiés, à l'exception d'Hyrkanion, d'Alexandrion et de Makhærous, où étaient enfermés ses trésors.

Elle mit peu après Aristoboulos à la tête d'une expédition contre Ptolémaios Mennaios. Mais il revint sans avoir rien fait de remarquable. Peut-être la

1. Madden, p. 65-71.
2. *Antiq. jud.*, XIII, XVI.

reine avait-elle espéré le perdre par cette campagne.

Tigrane, roi d'Arménie, étant venu assiéger Kléopatra Séléné, veuve d'Antiochos X dans Ptolémaïs, devint par là même dangereux pour la Judée. Mais les ambassadeurs d'Alexandra le prièrent d'être favorable à leur nation. Flatté d'un tel message, il leur promit toutes sortes de bienveillances. Lucullus, le Romain, ayant envahi l'Arménie, Tigrane dut rapidement revenir sur ses pas (70).

Cependant, fatiguée de neuf ans d'un règne agité, Alexandra tomba malade. Craignant de ne lui point succéder et de voir les Parouschites se jeter sur la souveraineté pour s'en emparer, Aristoboulos s'enfuit nuitamment de la ville sainte. Son dessein était de gagner les bourgs fortifiés que commandaient les amis de son père. Avec ceux-ci il leva une armée. Alexandra fit enfermer comme otages dans la tour de Baris, au nord-ouest du temple, la femme et les enfants d'Aristoboulos.

Qu'allaient faire les Parouschites, et comment opposer une résistance efficace à l'armée d'Aristoboulos? Hyrkanos à leur tête, ils demandèrent conseil à Alexandra. Mais, étendue sur sa couche, voisine de l'agonie, la reine était incapable de rien faire dans cette lutte nouvelle. La bande d'Aristoboulos augmentait chaque jour; il s'entourait déjà de tout l'appareil de la royauté.

Alexandra s'éteignit à l'âge de soixante-treize ans (69). Femme énergique, mais trop attachée à la Thora et qui se fit complètement l'esclave des Parouschites. Ce que le rusé Iannéas lui avait recommandé, c'était de donner aux âpres Parouschites quelques faveurs, mais non pas une autorité aussi effective.

Une monnaie portant d'un côté l'ancre avec la légende abrégée : *Alexandra reine*, en caractères grecs, de l'autre une étoile à sept rayons avec un th, reste du mot hébreu méleketh (reine), semble appartenir à Alexandra [1].

1. Collection Saulcy.

La reine disparue, Aristoboulos hâta sa marche. Près d'Ieriho, il rencontra les bandes que son frère Hyrkanos II et les Parouschites lui opposèrent, mais qui firent défection.

Hyrkanos se réfugia dans la tour de Baris, où étaient enfermés comme otages la femme et les enfants de son frère. Aristoboulos lui ayant fait des propositions pacifiques, il accepta. C'était du reste son rêve de vie paisible qui se réalisait. Cédant le palais à son frère, il alla s'installer dans la demeure privée d'Aristoboulos. Pour sceller le traité en vertu duquel le frère aîné gardait la dignité de grand-prêtre, et l'autre prenait la couronne royale, Alexander, fils d'Aristoboulos, épousa la fille de Hyrkanos.

Une famille néfaste pour les Iehoudites va commencer de paraître sur la scène et de faire entrer la Judée dans les jours de déchirement et de sang. Fils d'un Aschqlonite nommé Hérodès, hiérodule du temple d'Apollon, Antipas, plus tard Antipater, avait été, dans son enfance, enlevé par des Édomites. A Ierouschalaïm, où il séjourna de bonne heure, il s'était signalé par sa haine contre Aristoboulos, nature trop semblable du reste à la sienne pour qu'il l'aimât. Quand son ennemi prit la royauté, Antipas ne s'y résigna pas. Il s'allia avec les mécontents, souleva sourdement contre le nouveau roi les principaux de la nation et témoigna à Hyrkanos un vif attachement. Souvent il voyait en secret le grand-cohène dépossédé, et, ne pouvant exciter cette nature tranquille par l'appât de la couronne, il l'effrayait. Sans cesse il lui montrait Aristoboulos méditant de se défaire de lui, pour affermir sa souveraineté[1].

D'abord incrédule, le doux Hyrkanos se laissa peu à peu gagner. Antipas l'entraîna hors de la Judée, auprès de Haréthath. Une nuit, tous deux s'échappèrent de la ville et prirent la route de Pétra; ils escaladèrent

1. *Antiq. jud.*, XIV, I.

les rochers de porphyre, au sommet desquels Haréthath avait son nid et qu'avaient domptés les anciens rois d'Iehouda. Là, conseillé toujours par Antipas, Hyrkanos promit au nabatéen, s'il le ramenait en roi dans Ierouschalaïm, de lui céder le territoire juif qui avait autrefois appartenu aux Arabes, ainsi que les douze villes que leur avait prises son père Alexander. C'étaient Medaba, Naballo, Beth-Haran, Tarabasa, Agalla, Atoné, Zoara, Horonaïm, Marissa, Rydda, Lousa et Oryba.

Avec cinquante mille hommes, rudes montagnards, Haréthath descendit de ses sommets [1]. Les Parouschites, sans doute, détachèrent le peuple d'Aristoboulos. Vaincu, celui-ci s'enfuit à Ierouschalaïm, s'enferma dans l'Hiéron, enceinte du temple, où les Iehoudites se joignirent aux Arabes pour l'assiéger (66).

Cependant, indignés de ce que le peuple fît ainsi alliance avec l'étranger, et craignant peut-être pour leur vie, de nobles Parouschites prirent la route de l'Égypte. Les cohènes s'étaient aussi rangés du parti d'Aristoboulos.

On raconte qu'un juste, Onia, qui, par ses prières, avait un jour obtenu d'Élohim la pluie pour les champs d'Israël, fut sommé par les partisans de Hyrkanos d'invoquer Iahvé contre Aristoboulos et sa faction. Mais, au milieu du peuple, Onia conjura au contraire le ciel en faveur des cohènes, rangés autour d'Aristoboulos. Les assistants, exaspérés, le lapidèrent.

La fête de Pâques survenant, les cohènes de l'Hiéron demandèrent aux assiégeants, leurs compatriotes, de leur livrer, pour les sacrifices, les victimes accoutumées. Par tête ils donnèrent 1000 drachmes. Mais, après avoir reçu la somme, les partisans de Hyrkanos ne voulurent pas fournir le bétail. Devant Iahvé, les cohènes se mirent en prière pour que la vengeance divine tombât sur les coupables. On attribua à cette

1. *Antiq. jud.*, XIV, II.

demande des prêtres un grand vent, qui détruisit dans toute la contrée la récolte, de telle sorte que le boisseau de froment se vendit onze drachmes.

Après Assour et la Grèce, Rome devait poser son pied lourd sur la terre d'Israël. Jusque-là elle avait tout soumis. Le petit peuple des Iehoudites tenta son ambition.

Pompéius, occupé à dompter Tigrane, roi d'Arménie, avait envoyé Scaurus à Damesseq, d'où il pouvait surveiller à la fois les officiers de Syrie et de Palestine. Le lieutenant romain, quittant la riante ville, sise près de l'Arbana et du Parpar, s'achemina vers la Judée. Dès qu'il y fut entré, il reçut à la fois les ambassadeurs d'Aristoboulos et ceux de Hyrkanos, qui venaient implorer son amitié. Les premiers lui proposaient, de la part de leur maître, 400 talents; les autres, une somme à peu près égale. Jugeant Aristoboulos plus solvable que son frère, Scaurus lui accorda son alliance.

Scaurus enjoignit à Haréthath de s'éloigner d'Ierouschalaïm, s'il ne voulait devenir l'ennemi des Romains. L'Arabe, effrayé, se retira sur Philadelphia, nom grec de la vieille Rabbath-Ammon.

Sans doute avec l'aide de Scaurus, Aristoboulos écrasa l'armée de Haréthath à Kapyron (?), lui tuant six mille hommes avec le frère d'Antipater, Phalion (65).

A ce moment, Aristoboulos put avoir l'illusion qu'il serait désormais tranquille roi des Juifs. Le lieutenant de Pompéius s'était retiré à Damesseq. Actif, comme son père, le nouveau roi se jeta sur les territoires des peuples voisins, et, pour affirmer sa souveraineté complète sur les Iehoudites, frappa des monnaies dont aucun exemplaire toutefois n'a été retrouvé.

Dans ses douces illusions il vécut deux années, de 65 à 63.

Pompéius étant venu lui-même à Damesseq, Aristoboulos lui fit porter une vigne d'or de 500 talents, que l'on put voir, à Rome, quelque temps après, dans

le temple de Jupiter Capitolin[1]. Cependant Antipater intriguait fort.

A Dion, Pompéius manda les deux frères, qui durent s'expliquer à nouveau. Hyrkanos, l'aîné, parla de ses droits méconnus, de la violence avec laquelle Aristoboulos l'avait dépouillé de tous ses titres. Après avoir blâmé le frère cadet, Pompéius les renvoya tous les deux, promettant de régler leurs affaires quand il aurait terminé la guerre avec les Nabatéens.

Avec lui Hyrkanos avait amené mille Iehoudites, des Parouschites sans doute, que lui avait gagnés Antipater et qui ne furent pas sans influer sur l'esprit du Romain.

Il semble aussi que bon nombre d'Iehoudites, à cette époque, soient allés porter à Pompéius leurs plaintes contre le pouvoir royal que les Haschmonides avaient peu à peu usurpé en Israël, de cohènes-hagadols en venant à se déclarer rois.

Pour passer chez les Nabatéens le Romain devait traverser la Judée. Mécontent, portant aussi dans les veines le sang héroïque de Mattathia, Aristoboulos II tenta de s'opposer au passage de l'armée romaine dans les champs d'Israël.

Pompéius, traversant Pella et Beth-scheän, vint à Koréæ, ville frontière des Iehoudites, entre l'Iardèn et la montagne d'Ephraïm. Aristoboulos s'était enfermé dans une forteresse, Alexandrion, postée sur le haut d'une colline et à peu près inaccessible. Pompéius lui ayant ordonné d'en descendre pour le venir trouver, il lui obéit trois fois. En même temps qu'il sollicitait du Romain la royauté, il se préparait, en cas de refus, à une défense désespérée.

Pompéius, cependant, lui fit signer une lettre à tous les chefs de forteresses juives, leur enjoignant de livrer chacun sa place forte aux Romains. Pressé par la force, Aristoboulos s'exécuta, mais prit aussitôt sa

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV, c. III.

course vers Ierouschalaïm, où il rassembla tous ses moyens de défense.

Après avoir d'abord campé à Ieriho, ville des palmes et du baume, Pompéius tomba un beau matin en face d'Ierouschalaïm [1]. Devant la belle ordonnance de l'armée romaine, Aristoboulos II sentit fléchir tout son courage. Il se présenta devant Pompéius, lui promit de l'argent et de le recevoir dans Ierouschalaïm. Mais quand Gabinius, lieutenant des Romains, vint avec des soldats pour prendre l'argent et occuper la ville, les partisans d'Aristoboulos le repoussèrent.

Le malheureux roi était resté comme otage aux mains de Pompéius, qui commença le siège d'Ierouschalaïm.

Dans la ville deux partis s'étaient formés : celui de Hyrkanos ou d'Antipater, ami des Romains, prêchant la soumission, et celui de la guerre à outrance, qui comptait les amis d'Aristoboulos. La ville ayant été livrée à l'ennemi, les patriotes se retirèrent dans l'Hiéron, sur la montagne du Moriâ, d'où ils subirent les assauts de l'armée romaine jointe aux partisans de Hyrkanos.

Avec des machines qu'il fit venir de Zour, Pompéius battit l'Hiéron, qui succomba après trois mois de siège, en Sivan (juin 63).

Il fut effroyable en cette journée, le massacre des Juifs. Douze mille inondèrent de leur sang la montagne sacrée.

Beaucoup se jetèrent du haut en bas des murailles; d'autres, mettant le feu aux maisons, s'y laissaient brûler. Abschalom, beau-père et oncle d'Aristoboulos, fut parmi les prisonniers.

Pénétrant dans le Saint des saints avec un grand nombre de ses soldats, Pompéius y vit ce qui doit seulement tomber sous les yeux du grand-prêtre; mais il ne toucha ni aux parfums, ni au chandelier, ni à la

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, lib. XIV, c. IV.

table d'or, ni au trésor du temple qui s'élevait à 2,000 talents.

Le lendemain du grand massacre, le Romain rétablit Hyrkanos dans le souverain pontificat. Toutefois il lui enleva le titre de roi, ne lui laissant avec celui de cohène-hagadol que le nom d'ethnarque. Antipater avait tellement intrigué que Pompéius lui donnait comme la curatelle du grand-prêtre.

Ainsi, un siècle après qu'elle eut été délivrée des Syriens par l'héroïsme des Makkabées, la Judée retombait encore sous le joug étranger; Ierouschalaïm devenait tributaire de Rome.

La Judée rentra dans les étroites frontières qu'elle avait avant les Haschmonides. Les cités et les districts de la côte, habités par les Grecs: Gaza, Aschdod, Arethusa, Iamnia, Ioppé, la tour de Straton, Dora, Pompéius les érigea en villes libres, les abandonnant à leurs anciens habitants. Il en fit de même de Hippom, Scythopolis, Gadara, Pella, Dion (Diospolis), Schomron. La plupart de ces villes datèrent leur liberté de Pompéius, le vainqueur d'Ierouschalaïm.

Dix cités, presque toutes d'au delà, formèrent, sous le nom de Décapole, une confédération.

Pompéius reprit le chemin de Rome. Il y eut à son triomphe, mêlés aux autres monarques asiatiques, Aristoboulos II; le plus jeune des deux fils de celui-ci, Antigonos; ses deux filles; son oncle Abschalom (61).

Que Rome cependant ne soit point si fière! Ces captifs vont commencer contre les vainqueurs une guerre implacable qui ne finira qu'avec la chute d'une partie des institutions romaines.

Tout dévoué à Rome, l'Iduméen Antipater secourut Scaurus, laissé en Syrie par Pompéius, et qui s'était imprudemment engagé dans les rochers d'Édom; il allait y périr de faim avec son armée, quand Antipater leur fit passer des vivres.

Haréthath même, le roi de Pétra, poussé par son compatriote, acheta la paix des Romains.

Cependant le fils aîné d'Aristoboulos, Alexander II,

échappé à Rome, avait groupé autour de lui les patriotes hébreux, dix mille hommes de pied environ et quinze cents chevaux. Devant cette troupe résolue, ni Hyrkanos ni Antipater ne surent tenir. Tous deux quittèrent Ierouschalaïm, dont s'empara Alexander II.

Pour se mettre en sûreté, celui-ci fortifia encore les citadelles d'Alexandrion, de Hyrkanion, en deçà de l'Iardèn, et de Makhærous au delà (59-58). Sans doute Lentulus Marcellinus, proconsul de Syrie, était occupé par Haréthath; peut-être aussi Alexander l'avait-il gagné à prix d'argent. Lentulus ne troubla point, dans sa nouvelle conquête, le roi juif, si bien qu'il fut loisible à celui-ci de frapper des monnaies avec une inscription grecque : « Le roi Alexander [1]. »

Mais Gabinius ayant remplacé Lentulus, Antipater intrigua si fort qu'il tourna contre Alexander II les armées romaines. Unies à quelques bandes d'Iehoudites, elles heurtèrent près de la Ville sainte Alexander, lui couchèrent trois mille hommes dans les champs, et le contraignirent de gagner la forteresse d'Alexandrion.

Comme il était sur le point de capituler, sa mère se rendit, en larmes, près de Gabinius. Hyrkanion, Makhærous, Alexandrion, les trois grandes forteresses, Alexander II les remit aux mains de l'ennemi.

Gabinius rendit à Hyrkanos le souverain pontificat, mais sous le gouvernement de la nation juive. Pour briser l'unité des Iehoudites, il divisa le pays en cinq juridictions. Les Juifs allèrent désormais, pour se faire rendre justice, les uns à Ierouschalaïm, d'autres à Gadara.

Ainsi partagée, la Judée perdait toute sa force avec son unité.

Mais cet âpre Aristoboulos II, le digne fils d'Alexan-

1. On attribue, en effet, à Alexander II de petites monnaies de bronze avec légende grecque, portant d'un côté l'ancre, de l'autre une étoile. — Cabinet des médailles et collection Saulcy. — Madden, *History*, p. 75.

der Iannéas, apprenant sans doute les victoires des Romains dans son pays, s'enfuit un beau jour de Rome[1]. Il atteignit la Judée, où les patriotes, au nombre de huit mille, se rangèrent autour de lui. Il avait renvoyé la masse d'Iehoudites sans armes, accourus à la nouvelle qu'il avait mis le pied dans les frontières d'Israël. Mais, averti, Gabinius avait confié à Sesenna, à Antonius, à Servilius, le soin de réduire ce soulèvement des Juifs. Cinq mille hommes d'Aristoboulos s'étendirent dans les champs de la Judée. Avec mille partisans qui lui restaient, l'intrépide roi gagna Makhærous, la citadelle où s'enfermait, aux heures suprêmes, la dernière force des Iehoudites.

Après deux jours de siège, Aristoboulos, tout sanglant et couvert de blessures, fut pris avec son fils Antigonos et conduit devant Gabinius.

Tout désormais était fini pour lui. On peut dire que la patrie juive, elle-même, tombait avec cet homme héroïque que les Romains, dans leur capitale, couvrirent de fers. Il avait, pendant trois ans et demi, été en même temps roi et cohène-hagadol.

Toutefois le Sénat ne garda pas longtemps ses fils: en livrant à Gabinius les citadelles juives, Alexandra avait stipulé que Rome rendrait à ses enfants la liberté. Il semble aussi que la belle juive, avec ses charmes d'Orient, ait attendri le dur légat romain, qui tâchait de mettre d'accord la politique et l'amour.

Mais le fils de la noble femme, Alexander II, âpre comme son grand-père Iannéas et comme son père Aristoboulos, profita d'une expédition que fit Gabinius contre les Parthes pour se jeter sur les Romains, et s'empara du pouvoir avec une bande nombreuse. Il tuait dans le pays tout ce qui semblait attaché à Rome, si bien qu'un grand nombre d'amis de Gabinius durent se retirer sur le mont Garizim, où les pressa, du reste, l'ardent Alexander.

---

1. *Antiq. jud.*, XIV, VI.

Antipater, toujours ami des Romains, ce chacal d'Idumée qui savait flairer ceux à qui appartenait l'avenir, fut envoyé vers les révoltés pour tâcher de les apaiser.

Il en détacha beaucoup d'Alexander II. Cependant, avec trente mille hommes, dit Josèphe, celui-ci se présenta devant Gabinius, que le soulèvement de la Syrie avait précipitamment arraché à ses autres expéditions. Mais l'armée romaine rompit les bandes d'Iehoudites, et en coucha dix mille hommes dans la plaine du mont Thabor.

Après tous ces succès et des victoires contre les Nabatéens, contre Mithridatès et le nouveau roi des Parthes Orsanès, Gabinius rentra dans Rome, laissant à Crassus le commandement de la Syrie.

Le nouveau lieutenant de Rome, avant de reprendre la guerre contre les Parthes, enleva les deux mille talents d'argent, trésor du temple que Pompéius avait respecté[1]. Il se fit livrer, par le cohène Éléasar, une poutre d'or de trois cents mines, mais ne respecta pas la promesse qu'il lui avait faite de ne pas toucher au reste du temple, dont il arracha tous les revêtements d'or et tous les objets précieux.

Rien de plus merveilleux que ce sanctuaire d'Ierouschalaïm. Répandus dans toute l'Asie, en Égypte, en Grèce, et s'y enrichissant déjà dans le commerce, les Juifs apportaient de ces différentes contrées des présents au temple d'Iahvé.

Crassus, avec ces trésors, put commencer son expédition contre les Parthes. Mais il y laissa la vie (53).

Cassius, son lieutenant, revenu en Syrie, se rendit à Zour, puis dans la Judée, dont quelques localités avaient tenté d'échapper à la domination romaine.

Se portant sur la ville de Tarikhéa, qui se mirait dans le beau lac de Kinnereth, il y prit trente mille Juifs avec Pitholaüs, l'ami d'Aristoboulos. Antipater

1. *Antiq. jud.*, XIV, VII.

guidait ses coups. Pitholaüs le Juif, un des derniers défenseurs de l'indépendance, fut égorgé, sur l'avis de l'Iduméen. Celui-ci, par son autorité sur Hyrkanos et par son alliance avec Édom, dont il avait épousé une noble fille, Kypron, s'était rendu indispensable aux Romains. Il les éclairait sur tout et aplanissait le chemin sous leurs pas.

Mêlée désormais aux grandes destinées de Rome, la nation juive va ressentir le contre-coup de tous les événements qui surviendront dans la capitale du monde. Antipater et Hyrkanos s'étaient faits les esclaves de Pompéius et de son lieutenant. Mais, Pompéius renversé, César a pour première pensée de délivrer Aristoboulos II et de le jeter sur la Syrie, où il craignait les partisans de son rival.

On ne sait par quelle main le poison fut versé au roi juif. Le destin s'acharne sur les descendants de Mattathia. Aristoboulos mort, on ensevelit son corps dans le miel, où on le conserva jusqu'à ce qu'Antonius pût l'envoyer en Judée dans le tombeau des rois.

Tragique aussi fut la fin d'Alexander II, fils d'Aristoboulos. Sur une lettre de Pompéius, Scipion, dans la belle Antiokhéia, le fit frapper de la hache. Alors le tétrarque de Khalkis, aux pieds de l'Anti-Libanon, prit avec lui la veuve d'Aristoboulos, et son fils Antigonos, et ses filles.

Philippion, fils du tétrarque Ptolémaios Mennon, chargé de ramener d'Aschqlon les proscrits, tomba éperdument amoureux de l'une des filles d'Aristoboulos, Alexandra. Il la prit pour femme. Voluptueuse, comme toutes les filles de cette race qui célébrait les Adonies, Alexandra, dans les veines de son beau-père, Ptolémaios, alluma un feu terrible. Pour posséder la belle Juive, celui-ci fit assassiner son propre fils.

Désormais, les descendants d'Aristoboulos II, propres parents du tétrarque, furent rangés sous sa protection.

Après la mort de Pompéius, Antipater se fit le zélé compagnon de la fortune de César. Il se joignit avec

trois mille Iehoudites à Mithridatès de Pergame, l'aida à conquérir Péluze sur les Pompéiens, gagna au parti de César les Juifs d'Égypte, en leur montrant une lettre du grand-cohène Hyrkanos [1].

Dans le Delta, Mithridatès, ainsi que toute son armée, ne dut son salut qu'à l'énergie d'Antipater. Apprenant la belle conduite de l'Iduméen, et qu'il avait reçu à son service une blessure, César le créa citoyen romain, et, sur sa demande, confirma Hyrkanos dans le souverain pontificat.

En vain Antigonos lui rappela-t-il ce qu'avait été pour lui son père Aristoboulos, et le coup de hache qui avait tranché la tête de son frère Alexander, ami de César, l'Iduméen, habile et audacieux, était là. César devait-il se laisser gagner par un jeune ambitieux ne rêvant que des nouveautés, et lui sacrifier ceux qui avaient déjà tant souffert pour sa cause? Aristoboulos n'avait-il pas été l'implacable ennemi du nom romain? Son fils Alexander II, décapité, avait subi ce châtiment, non pas parce qu'il était le partisan de César, mais parce que Scipion l'avait surpris en flagrant délit de brigandage.

Le mensonge et la traîtrise, Antipater les maniait en maître consommé. Qui sait s'il n'avait pas payé lui-même la main qui mit le poison, à Rome, dans la coupe d'Aristoboulos?

Émerveillé de son éloquence habile et de ses services, César fit d'Antipater un gouverneur de la Judée, en même temps qu'il permettait au débile Hyrkanos de garder le titre de cohène-hagadol. Un sénatus-consulte vint, pour la forme, confirmer toutes ces décisions de César.

Par la menace et par les caresses, Antipater essaya de calmer le patriotisme toujours frémissant des Iehoudites. Il restaura les murailles d'Ierouschalaïm renversées par Pompéius [2].

---

1. *Antiq. jud.*, XVI, VII.
2. Josèphe, *Antiquités jud.*, lib. XIV, c. IX.

Toujours craintif et indolent, Hyrkanos n'opposa aucun obstacle au dessein qu'avait Antipater d'établir sa famille sur la Judée. De la belle montagnarde Kypron, celui-ci avait eu quatre fils : Phasaël, Hérodès, Iosèph, Phéroras, et une fille, Schalomé (la Pacifique).

Son aîné, Phasaël, Antipater le nomma préfet d'Ierouschalaïm et de son territoire.

A Hérodès, âgé seulement de vingt-cinq ans, il confia la Galilée. D'une nature ardente, ce jeune homme trouva bientôt, malgré son âge, l'occasion d'exercer sa vertu. Il tua un chef de bandes, Hisqia, ce qui lui valut l'amitié de la Syrie, dont il délivrait ainsi du pillage les frontières. Son nom fut connu de Sextius César, parent du grand César et procurateur de Syrie.

Ému des exploits de son frère, Phasaël fit tous ses efforts pour ne pas leur être trop inférieur. Il gagna par son habileté l'amitié des gens d'Ierouschalaïm.

Au milieu de ses fils, Antipater était honoré comme un roi, mais sans cesser de couvrir de sa bienveillance le faible Hyrkanos. Il le pressait de faire aux Romains des présents qui semblaient provenir d'Antipater.

Cependant, les grands d'Ierouschalaïm, voyant l'Édomite et ses fils croître en puissance en même temps qu'en popularité, manifestèrent de l'inquiétude. Ils apercevaient aussi comme des symptômes fâcheux pour leur avenir l'esprit violent et dominateur d'Hérodès.

Une députation d'entre eux alla trouver Hyrkanos, lui reprocha de ne retenir pour lui que le nom de la royauté, et d'en laisser la réalité à Antipater. Hérodès, lui firent-ils encore remarquer, s'était permis de tuer Hisqia, sans attendre, comme l'exigeait la loi juive, la sentence du synhédrion.

Les mères de ceux qu'Hérodès avait massacrés se rendaient chaque jour au temple, et chaque jour suppliaient Hyrkanos de livrer le fils d'Antipater à la justice du haut tribunal.

Le cohène-hagadol se résolut à le faire. Mais, en-

touré d'une armée, couvert par Sextius César, procurateur de Syrie, Hérodès brava la grande assemblée. Elle était muette et perplexe. Un seul de ses membres, l'illustre Schammaï, sombre tempérament, osa se lever contre l'accusé : « Sachez, s'écria-t-il à la fin de son discours, qu'il est puissant, Iahvé, et que celui que vous voulez, à cause d'Hyrkanos, absoudre, vous châtiera un jour, Hyrkanos et vous. » L'énergie de Schammaï s'était communiquée à l'assemblée.

Aussi, avant la sentence, Hyrkanos jugea-t-il prudent de faire fuir Hérodès, qui se rendit à Damesseq. Furieux, le fils d'Antipater se disposait se jeter avec des bandes sur Ierouschalaïm ; mais son père et son frère, plus avisés, le ramenèrent à des sentiments plus conformes à ses véritables intérêts.

Dans cet intervalle, César succomba au Sénat romain. Alors, passant en Syrie (44), Cassius exigea de la Judée sept cents talents, dont la Galilée devait en fournir cent. Aussitôt Hérodès, désireux d'avoir l'amitié des Romains, envoya sa part du tribut. Mais le reste du pays, appauvri, ne pouvait si vite satisfaire aux exigences de Cassius. Quatre villes, incapables de payer leur taxe, Gophna, Emmaüs, Lydda, Thimna, furent réduites en servitude.

Irrité contre Malikos, ami d'Hyrkanos, Cassius l'allait mettre à mort, si le grand cohène ne lui eût fait parvenir cent talents par Antipater, qui avait dû lui-même les fournir.

Cependant, Malikos était le mortel ennemi d'Antipater autant que l'ami de Hyrkanos. L'Édomite n'avait pas été sans connaître les sentiments de Malikos à son égard ; mais celui-ci dissimula si bien sa haine, qu'il amena Antipater à une pleine confiance, dont il profita pour le faire empoisonner par l'échanson de Hyrkanos.

Hérodès et Phasaël songèrent à venger leur père. En vain Malikos nia-t-il être l'auteur de l'empoisonnement, il ne les put tromper. Seulement, Phasaël voulait qu'on s'emparât de lui par ruse ; Hérodès, qu'on

lui marchât sus. Le premier parti prévalut. Nommé préfet de Cœlésyrie, Hérodès, malgré toutes ses forces, crut qu'il valait mieux ne pas s'exposer à une guerre civile. Dans leurs crises, les Juifs avaient des soubresauts longs et violents.

Avec une armée cependant, il se dirigea vers Ierouschalaïm. C'était seulement, disait-il, pour y faire ses dévotions : on célébrait la fête de Pâques. Conseillé par Malikos, le grand cohène lui ferma les portes de la ville, sous prétexte qu'on ne pouvait mêler des étrangers à la foule purifiée.

Mais, pendant la nuit, Hérodès pénétra dans Ierouschalaïm, où il put voir les larmes et entendre les sanglots de Malikos sur la fin rapide d'Antipater. Il fit semblant de croire à tant de douleur. En même temps, il écrivait à Cassius pour lui demander ce qu'il devait faire de Malikos. Sur la réponse du Romain, il s'empara de son ennemi et le fit partir pour Zour, où siégeait un tribunal romain. Mais, comme la justice de Rome lui semblait trop lente, il le fit égorger sur la plage.

Quand Hyrkanos apprit ce meurtre, la voix lu manqua. Pour l'apaiser, Hérodès lui fit persuader, par un des tribuns de Zour, que c'était l'ordre de Cassius qui s'était accompli. Alors le faible Hyrkanos changea de ton : il loua l'acte du Romain, qui avait fait disparaître un homme pervers et traître à sa patrie.

Désormais la dynastie nationale des Haschmonides n'est plus rien. C'est la figure farouche et rusée d'Hérodès, l'Édomite, qui domine le monde juif. Mais, à côté de cette tête étrange et des drames qui vont s'accomplir dans le palais des Hérode, il est curieux d'examiner les idées qui circulent dans la nation juive, et les partis qui la divisent.

XX

LES SECTES ET LES ÉCOLES JUIVES[1].

Parouschites (Pharisiens). — *Saddouqites* (Sadducéens). — *Illel et Schammaï.* — *Esséniens.*

Les Parouschites (séparés, Pharisiens) qui veulent isoler absolument Israël des peuples voisins, et les Zaddouqites (justes, Sadducéens), hommes de la tolérance ou du juste milieu, commencent à lutter sous Hyrkanos. Mais, longtemps avant cette époque, ils existaient.

Les nabis d'avant la captivité, se dressant en face du sacerdoce, orgueilleux, inflexibles, rappelant le peuple et les rois au respect absolu de la Thora d'Iahvé, c'étaient bien des Parouschites. Tout ce qui pouvait altérer la pureté d'Israël, tout mélange de mœurs étrangères faisait éclater leurs voix.

Les grands et parfois les cohènes, de mœurs légères, d'esprit tolérant, accueillant les importations étrangères, souriant doucement aux qedeschoth phéniciennes, adorant la déesse Sekhet ou bien la dame de Saïs Neith, dans Ierouschalaïm, n'étaient-ils pas déjà des Zaddouqites?

Après la captivité, quand les nabis disparaissent

---

1. J. M. Jost, *Geschichte des Judentum und seiner Secten.*

pour faire place aux Soferim (scribes), les deux partis, qui divisaient depuis longtemps la nation juive, ne sont pas éteints.

A côté d'une aristocratie brillante, avide de plaisir, on aperçoit, parmi les scribes ou docteurs, des gens pieux qui prennent le nom de Hassidites (pieux). Sans cesse ils répètent au peuple que son infidélité envers Iahvé a été la cause de tous ses malheurs. D'une rigidité absolue, ils pratiquent le naziréat à vie. Les yeux toujours fixés sur le livre de la Thora, soigneux à s'instruire en même temps dans la tradition orale, ils fournissent son personnel à l'enseignement religieux. Avec les Soferim, leurs alliés, ils forment la majorité de la Kenéseth haguedola (la grande synagogue). Influents sur la jeunesse des écoles et sur le mouvement des idées, les Hassidites laissent, dans la vie publique, la place libre à l'aristocratie.

Hommes du monde, peu absorbés par la spéculation, les Zaddouqites avaient le goût des emplois publics.

Les Hassidites et les Zaddouqites sont nommés dans les *Schemoné Ezré* (dix-huit bénédictions) faisant partie du rituel d'Ezra.

Lors de l'invasion grecque, les deux sectes étaient destinées à se livrer une guerre acharnée. Curieux des mœurs étrangères, les grands et même les pontifes accueillirent avec bienveillance l'hellénisme. Ces Juifs essayaient de sourire aux doux rayons qui leur arrivaient par la Phénicie.

Mais les Hassidites repoussèrent l'invasion des mœurs et des idées grecques. A son neveu qui songeait à étudier la sagesse hellénique, un docteur faisait ce raisonnement : « Il est dit : « Médite le Livre de la loi jour et nuit », cherche donc quelle est l'heure, qui ne soit ni le jour ni la nuit, que tu puisses consacrer à l'étude de la philosophie des Grecs [1]. »

1. *Menahoth*, 99. — *Mischna, Soferim*, I, 4.

La date de la version des Septante devint *un jour* aussi néfaste que celui où les Hébreux adorèrent le veau d'or ! [1]

Les hellénisants furent l'objet de la réprobation des pieux, qui ne voulurent désormais avoir avec eux aucune part. Un psaume Makkabéen nous a conservé tout ce qui était, à cette époque, dans le cœur des Hassidites :

O heureux l'homme
Qui ne marche pas dans le conseil des pervers,
Et qui dans le chemin des pécheurs ne se tient pas,
Et qui ne s'assied pas sur le siège des mocqueurs,
Mais dont tout le goût est pour la Thora d'Iahvé
Et qui la médite le jour et la nuit.
Il est comme un arbre planté au bord des ruisseaux,
Donnant son fruit en sa saison,
Et dont la feuille ne se fane pas.
Tout ce qu'il entreprend réussit.
Il n'en est pas ainsi des pervers;
Mais ils sont comme la paille que le vent roule.
Aussi les mauvais ne se lèveront pas (dans le lieu) *du jugement,*
Ni les pécheurs dans la réunion des justes,
Car Iahvé veille sur le chemin des Hassidites
Et il extermine le chemin des méchants [2].

Mécontents de cette intolérance, les Zaddouqites entrent en commerce avec les rois grecs de Syrie. Ceux-ci, respectueux jusque-là de la religion juive, la considéreront désormais comme une ennemie. N'est-ce pas grâce à elle que les Iehoudites restent murés dans leur haine de tout ce qui leur est étranger ? Éclairé par quelques Zaddouqites hellénistes, Antiokhos Épiphanès conçoit le dessein de renverser la religion des Hébreux.

1. *Meguillath Taanith*, à la fin.
2. *Ps.*, 1.

Mais, en face de lui, se lèvent les Hassidites, et surtout leurs jeunes disciples entraînant avec eux la masse de la nation. A la tête du mouvement se tient une famille sacerdotale, mais secondaire, celle d'Ioarib.

Les Hassidites, gens pieux, voués à la spéculation, n'ont peut-être pas toutes les vertus héroïques que demandent les circonstances. Aussi les voit-on dans la poussière de la bataille disparaître ou plutôt se scinder en deux branches, les Parouschites et les Esséniens : les plus ardents se jetèrent dans la mêlée ; les plus doux, gardant leur vie savante et recueillie, devinrent les Esséniens d'En-gueddi [1].

Le traité *Aboth* (I, 4) nomme l'Hassidite Iosé bèn-Ioéser de Céréda, en tête des docteurs illustres qui ont créé la Périschouth (le Pharisaïsme). Ennemi implacable de la domination syrienne, bèn-Ioéser rassembla pour la lutte les Iehoudites éminents [2]. De race sacerdotale, il avait rompu avec sa caste. Sa fin fut tragique. Attiré dans le camp syrien par Alkimos, son neveu, l'indigne grand-prêtre qu'imposait à Iehouda Démétrios Soter, Iosé bèn-Ioéser fut mis en croix ; et soixante de ses compagnons périrent.

Les Zaddouqites rentrèrent dans Ierouschalaïm avec Alkimos et s'y livrèrent contre leurs ennemis, c'est-à-dire contre les Hassidites et les Parouschites, à de terribles représailles.

Quand Iehouda Makkabi, vainqueur de Nikanor, reprit la ville sainte, la Périschouth n'en devint pas la maîtresse. Avec le chef juif reparurent quelques Zaddouqites qui avaient suivi sa fortune, hommes d'état dont les Makkabées, dans les circonstances difficiles où se trouvait la Judée, étaient contraints de s'entourer. Ces Zaddouqites engagèrent Iehouda Makkabi dans une alliance avec Rome, et dans une autre avec Mithridatès Ier, roi des Parthes qui, du côté de l'Euphrate, entamait le royaume de Syrie.

1. Ab. Geiger, *Urschrifft und Ubersetzungen der Bibel.*
2. *Schabbath*, 15.

Contre cette sagesse pratique et ces unions avec les étrangers s'élevèrent les Hassidites et toute la Périschouth. Avec ces dévots, toute politique extérieure était impossible. Iosé bèn-Iohanan, vice-président du synhédrion, envoya même dire, de la part des Hassidites, à Iehouda Makkabi : « Maudit soit celui qui met son appui dans des créatures de chair, et qui éloigne son cœur d'Iahvé ! Béni soit au contraire qui se fie à Iahvé, car celui-ci sera son soutien ![1] »

En même temps qu'éclatait la colère des Hassidites, leurs ennemis reprenaient peu à peu les emplois officiels d'où ils avaient été chassés. Irrités, de plus en plus, « les gens pieux » s'éloignèrent d'Iehouda. Aussi presque abandonné par ses troupes, l'héroïque fils de Mattathia succomba-t-il devant les vingt mille Syriens que commandait Bakkhidès.

Toutefois ce ne furent pas les Hassidites qui profitèrent de ces défections. Avec l'armée syrienne, Alkimos et l'hellénisme revinrent dans Ierouschalaïm, où l'on persécuta véritablement les maladroits Hassidites.

La Périschouth formée des plus ardents du parti ne composera plus désormais avec les Haschmonides, qui ne firent rien du reste pour se la rattacher. Aristoboulos la blessa profondément en rétablissant en Israël la royauté. Reprenant les traditions d'Izébel et d'Athalia, il s'amusa à donner des fêtes païennes, où paraissaient les Muses et les Grâces dans leur costume mythologique. Il hellénisa plus qu'aucun n'avait osé le faire avant lui, ce qui lui mérita le surnom de philhellène.

Son successeur Alexander Iannaï, cohène-hagadol, viola la Thora en épousant une veuve Schalomé, sa belle-sœur, et en même temps s'entoura de Zaddouqites. Cependant tout d'abord sa femme, qu'il aimait et qui avait du goût pour les Parouschites, détourna l'âpre Iannaï de toute violence.

---

1. *Midrasch Hanouka.*

Schalomé comptait son frère Schimeön bèn-Schata parmi les principaux appuis de la Périschouth. Celui-ci se laissa nommer au synhédrion par les Zaddouqites, qui s'imaginaient sans doute faire ainsi leur cour à la reine. Rompu à la casuistique des scribes, bèn-Schata se proposait d'embarrasser les Zaddouqites, en soulevant de nombreuses questions de droit, au sein du synhédrion, dont les séances étaient publiques et se tenaient dans la grande salle du temple.

Un jour, devant le roi qu'avait amené Schalomé, bèn-Schata fit éclater l'ignorance des Zaddouqites. Confus, un grand nombre d'entre eux se retirèrent du synhédrion, où Schimeön eut soin de les faire remplacer par des Parouschites.

Le jour mémorable où se renouvela la haute assemblée (28 thébet) fut consacré par une fête[1].

Mais l'âpre Iannaï, quelque temps retenu par son épouse, n'allait pas tarder de se livrer à toute sa haine contre les Parouschites. Un de ses conseillers, Diogénès, ne cessait de l'irriter contre les amis de Schalomé. Tout éclata à la fête des Soukkoth, le 10 Tischri. Le roi, grand cohène, au lieu de faire la libation sur l'autel, comme le voulait la Périschouth, répandit l'eau par terre, avec affectation. Alors la foule furieuse lui jeta à la tête les étroguim ou cédrats qu'elle tenait à la main.

Le roi outragé n'épargna rien pour se venger des Parouschites. Schimeön bèn-Schata lui-même dut s'enfuir à Alexandrie, où il vécut du travail de ses mains, tissant le lin d'Égypte.

Chassé plus tard d'Ierouschalaïm par la Périschouth, redevenue maîtresse de la ville, Iannaï finit par en reprendre possession et par écraser ses ennemis.

Quand il mourut, le peuple, malgré les apparences contraires, conçut de sa fin une grande joie, et le 7 Kislev fut marqué par une fête publique[2].

---

1. *Meguillath Taanith*, x, 1.
2. Ibid., ix, 1.

Tous les proscrits avec Schimeön bèn-Schata rentrèrent à la mort d'Iannaï. Des deux fils de ce roi, Hyrkanos l'aîné appartenait à la Périschouth : il devint cohène-hagadol; son frère Aristoboulos penchait vers le sadducéisme.

La réaction pharisienne chassa du synhédrion tous les Zaddouqites qui s'y étaient réinstallés. Schalomé offrit la présidence de l'assemblée à Schimeön bèn-Schata, qui la refusa, conseillant de la donner à Iehouda bèn-Tabbaï.

Voici ce que l'on écrivit à celui-ci qui séjournait à Alexandrie : « De moi, Ierouschalaïm la sainte, à toi Alexandrie ma sœur! mon époux (bèn-Tabbaï) habite près de toi, et moi je suis abandonnée [1] » Iehouda bèn-Tabbaï, président du synhédrion, prit le titre de nassi. Le second du *couple* fut Schimeön bèn-Schata.

Maîtresse du pouvoir, la Périschouth se montra implacable contre les Zaddouqites, les décimant par des exécutions répétées. Au nombre des victimes se trouva Diogénès, l'ancien conseiller d'Iannaï.

Ce fut devant ces fureurs sanglantes de la Périschouth, qu'Aristoboulos, avec le patriciat, se permit de faire des représentations à sa mère Schalomé.

Les proscriptions suspendues, la Périschouth profita de son triomphe pour s'organiser. Elle abrogea le code pénal des Zaddouqites, et, pour célébrer cet acte, institua un jour de fête (14 Tammouz). On brisa l'étroit formulaire de questions qui gênait la justice dans ses rapports avec les témoins [2]. Les Zaddouqites ayant favorisé le divorce, qui ne peut guère être, dans une société, qu'un luxe d'aristocrates, les Parouschites le rendirent presque inaccessible. Ils établirent le contrat de mariage (Ketouba), qui assure à la femme des subsides pour toujours [3].

1. *Thalmud, Sotâ*, 47. — *Menahoth*, 109, b.
2. *Thalmud, Synhédrin*, 40, a.
3. Ibid. *Ketouboth*, 82.

Les membres de la Keneseth haguedola (la grande synagogue) après ce premier dicton : « Soyez subtil dans votre jugement, » avaient encore dit : « Ayez beaucoup de disciples [1]. » Aussi, après avoir réformé le code, la Périschouth eut-elle soin de multiplier les écoles.

On célébra l'établissement de toutes les nouvelles coutumes pharisiennes par un beau jour de fête. Le soir, le temple du Moria étincela de mille feux ainsi que la ville entière. Dans les rues d'Ierouschalaïm la sainte, il y eut des danses aux flambeaux et toutes sortes de divertissements. Des chants joyeux retentirent partout. L'aurore fut marquée par une imposante cérémonie. Pour réparer l'eau épanchée par le sacrilège Iannaï, la foule se rendit, au son des instruments sacrés, à la fontaine de Siloé, où l'on puisa la libation qu'allait faire le grand cohène Hyrkanos.

Les Parouschites, habiles à exploiter les sentiments populaires, établirent encore la *Fête du bois*. Pour ces sombres dévots, c'était une solennité bien poétique, en dépit de son origine qui l'était fort peu. Les Zaddouqites ayant défendu d'apporter du bois pour le service du temple, les Parouschites avaient remis cette coutume en usage. Des jeunes filles, à la fête d'été créée pour garder le souvenir du triomphe des Parouschites, se répandaient dans la campagne, dansant au son des tambourins, portant, en signe d'égalité, des vêtements d'emprunt. A leurs jeux assistaient des jeunes hommes, auxquels elles chantaient : « La beauté est éphémère et passe comme un songe. Jeunes hommes, cherchez vos compagnes dans d'honorables et saintes familles. Préférez la vertu et la piété à la grâce passagère. »

Là, souvent, se nouaient les premiers nœuds de l'hymen [2].

Sur d'autres points encore de la loi, la lutte était

1. *Aboth*, I. 1.
2. *Meguillath Taanith*, IV, 8.

ardente entre les deux sectes rivales. Était-ce aux frais du trésor, ou par les offrandes des particuliers, que devait se faire le sacrifice quotidien? Guidés par l'intérêt personnel, les Zaddouqites résolvaient la question dans le premier sens; les Parouschites furent d'un avis contraire. Arrivés au pouvoir, ceux-ci imposèrent à chaque Israélite, pour le sacrifice de chaque jour, la capitation d'un demi-sicle. Grâce à cet impôt s'accumula dans le temple une somme énorme, qui devint une force aux mains du parti vainqueur.

La casuistique des deux sectes se livrait des batailles acharnées, qui se prolongèrent fort longtemps.

Les Parouschites n'étaient pas fort exigeants pour le cohène-hagadol préparant les cendres de la vache rousse; mais leurs adversaires déployaient, sur cet article, une extrême rigidité, et demandaient une pureté absolue[1].

En revanche, pour la pureté des vases sacrés, ils se contentaient de peu, laissant les Parouschites se livrer à des lustrations infinies.

Qui touchait la Bible était impur, aux yeux des Parouschites, tandis que les Zaddouqites se moquaient de cette imagination.

Lorsque d'un vase pur on versait dans un vase impur une liqueur, quelle était en tombant la qualité de celle-ci? Pour les Parouschites, la liqueur était pure; elle était impure, pour les Zaddouqites.

Sur un autre point plus pratique, les deux sectes différaient encore : d'après les Zaddouqites, l'offrande de farine, jointe au sacrifice sanglant, appartenait au cohène; elle devait, selon les Parouschites, être brûlée sur l'autel. Meguillath Taanith signale une fête instituée pour marquer, sur cet article, la victoire des Parouschites.

Dans la loi du lévirat, et dans les observances du

1. M. *Para*, III, 7. — Geiger, *Urschrifft*, p. 134.

Schabbath, les deux partis avaient encore porté leurs divisions passionnées.[1]

Partis militants plutôt que dogmatiques, les Parouschites et les Zaddouqites se font bien plus connaître par le récit de leurs luttes que par les différentes croyances qu'ils professaient.

Les premiers admettaient un être suprême ; malgré cette foi, ils avaient une résignation absolue aux événements, qu'ils considéraient comme un effet du destin. Qui sait cependant si tous les Parouschites ont ainsi cru à la fatalité ? Un des plus illustres d'entre eux, R. Aqiba, passa pour avoir prêché la Providence d'Élohim et le libre arbitre de l'homme[2]. Dans tous les cas, pour les Parouschites, l'âme était immortelle et, après cette vie, rencontrait des châtiments ou des récompenses.

Ils professaient le détachement des biens temporels, et un certain éloignement du luxe.

Les Zaddouqites, au contraire, aimaient les vases d'or ou d'argent[3]. Ils ne croyaient guère à une autre vie, surtout à la résurrection des corps. Esprits subtils, peut-être ne poussaient-ils pas jusqu'à la négation brutale, mais déclaraient-ils seulement que la résurrection ne pouvait être prouvée par aucun texte de la Thora[4]. Souvent on a confondu les Zaddouqites avec les Samaritains, qui en étaient venus à affirmer la fin complète de l'homme après ici-bas [5].

Mais, s'il n'est guère possible de tracer la ligne précise qui sépare les croyances des deux sectes, leur opposition dans la vie pratique est bien marquée, et ne s'effacera point par l'avènement de la dynastie Édomite.

---

1. Geiger, *Hahalouz*, VI, 15 et suiv. — *Jüd. Zeitschrifft*, II, 24-27. — Jos. Derenbourg, *Essai...*, p. 134-144.
2. *Aboth*, III, 12.
3. Geiger, *Urschrifft*, p. 105.
4. J. Derenbourg, *Essai*, t. I, p. 131.
5. Ibid., p. 130.

Bèn-Tabbaï avait condamné un homme à mort, sur l'audition d'un seul témoin. Il en fut si violemment réprimandé par le second du *couple*, Schimeön bèn-Schata, qu'il en donna sa démission de président du synhédrion, après toutefois avoir imploré son pardon [1]. A sa place fut installé Schimeön bèn-Schata lui-même. Un des actes de sa judicature fut de mettre à mort quatre-vingts femmes d'Aschqlon accusées de magie [2].

La fortune des Parouschites allait avoir une éclipse. A la mort de la reine Schalomé, les Zaddouqites, qui étaient le parti militaire en même temps que politique, l'emportèrent, tout en laissant le synhédrion aux mains des Parouschites et de Schimeön bèn-Schata.

Celui-ci avait censuré et menacé un Essénien, Onia, surnommé Haméagal [3]. Dans la seconde guerre entre les deux frères, on lapida cet Onia, parce qu'il avait refusé de maudire Aristoboulos! [4] : « O seigneur, s'était-il écrié, maître du monde, comme ces gens qui te combattent sont également ton peuple et tes prêtres, je te supplie de n'exaucer les prières ni des uns ni des autres! »

A Schimeön bèn-Schata succédèrent dans le synhédrion Schemaïa et Abtalion [5], le premier comme président, le second comme vice-président. Leurs contemporains les appelèrent « Guedolê-haddor » (les grands hommes de la génération).

Mais, sous le féroce fils d'Antipater, va disparaître le synhédrion, dont l'histoir emême est si intimement liée à celle des luttes entre les Parouschites et les Zaddouqites. Pour se venger de cette assemblée qui l'avait condamné

1. *Thalmud, Jérus, Synhédrin,* 46, a.
2. *Synhédrin* 46.
3. Frankel, *Monatschrifft,* II, 38.
4. *Meguillath Taanith.*
5. Josèphe les nomme Sammacas et Pollion.

C'est à tort sans doute que le *Thalmud* (*Yoma,* 71, b) leur donne à tous les deux une origine païenne.

parce qu'il avait mis à mort le chef de bandes Hisqia, Hérodès, en possession du pouvoir, en massacra tous les membres, excepté toutefois Schemaïa et Abtalion. Les Parouschites le gênant aussi, il fit crever les yeux à l'un d'entre eux, Baba bèn-Buta.[1]

Ainsi finit le synhédrion. Il avait succédé à une sorte de sénat, la *Guérousia*, qui elle-même avait pris la place de la Kénéseth haguedola (la grande synagogue). A la tête du synhédrion étaient un président ou nassi, et un vice-président avec le titre de Abbeth-din (père de la maison du jugement). Ioschoua bèn-Pérakia et Nittaï d'Arbéla, tels avaient été les premiers Iehoudites revêtus de ces deux dignités ; Schemaïa et Abtalion en furent les deux derniers, ou le dernier couple.

Au-dessous du grand synhédrion, il y en avait de petits composés de vingt-trois membres, et des tribunaux de trois ou sept membres siégeant dans les bourgades d'Israël, et où étaient mêlés les gens des deux sectes rivales.

En vain Hérodès essaya-t-il de garder un simulacre de l'ancien synhédrion. Il mit à la tête de cette assemblée, composée de ses créatures, des étrangers, probablement des Babyloniens, que la tradition appelle benê-Bathyra (fils de Bathyra).[2]

Mais ni les Parouschites ni le peuple ne plièrent le genou devant cette sacrilège assemblée. Ce qu'il y avait de fidèles se réfugiaient dans les écoles pour y entendre l'enseignement de Schemaïa et d'Abtalion. Pour arrêter cet élan, Hérodès imagina de lever, à la porte de chaque école, un impôt sur les auditeurs[3].

L'Édomite sembla prendre plaisir à surexciter contre lui la fureur de la foule et de la Périschouth. Après avoir remis le grand-cohénat à ses créatures, il essaya, en partie pour faire sa cour à Rome et en partie pour

1. *Thalmud, Baba Bathra*, 4, a.
2. Frankel, *Monatschrift*, Yahrg., I, p. 115.
3. *Thalmud, Yoma*, 35, b.

satisfaire à son désir d'être désagréable au peuple juif, de romaniser la Judée. Il y établit des jeux; il eut des palais qu'il peupla de statues ; choses abominables aux Iehoudites. Près des sources de l'Iardèn, il bâtit un temple de marbre blanc qu'il consacra à la divinité d'Augustus.

Un complot de Parouschites s'ourdit contre l'Édomite. Pour montrer qu'il n'en était pas ému, il poussa plus loin son défi à la Périschouth, relevant Schomron qu'il dédia à Augustus sous le nom de Sébaste.

Dans le souverain pontificat, il installa une famille de Zaddouqites puissante, subtile, capable de tenir tête, dans la casuistique, aux Parouschites les plus déliés : c'était la famille de Boéthos.

Les Boéthusiens firent prohiber les agapes établies par les Parouschites, et qui étaient une usurpation des privilèges du sacerdoce. Partant de ce principe que tout bon Juif est prêtre, et que le grand cohène c'est le peuple tout entier, les Parouschites avaient étendu à tout le monde les immunités des saints repas. Des confréries (haheroth) avaient changé des banquets en cérémonies sacrées, avec des purifications, des ablutions, la communion du pain et du vin! (*Hamazi et Qiddousch)*. On mangeait dans un de ces festins l'agneau pascal. Il y avait les agapes sabbatiques et celles des grands jours de fête.

A la table commune, ils célébraient trois offices : le Qiddousch ou sanctification du pain et du vin; au milieu du jour, la *Minha* ou offrande qui rappelait celle de l'autel; à la nuit tombante, l'Abdalla ou cérémonie de clôture, où l'on allumait les lampes et où l'on répandait l'encens. Comme tous ne pouvaient tenir dans une seule maison, on liait ensemble plusieurs habitations par des poutres, pour que tous fussent censés manger dans le même temple. Cette fiction s'appela Éroub.[1]

1. On voit ici l'origine de la messe chrétienne.

Poussé par les Boéthusiens, Hérodès supprima les Éroubs.

Comme la vie était mauvaise pour eux, les patriotes se livrèrent à la spéculation.

Après Schemaïa et Abtalion parurent deux grands docteurs que la tradition a couronnés d'une auréole toute légendaire, Illel et Schammaï.

Sous Hérodès, ils purent enseigner, mettant sans doute en pratique le sage conseil que donnait Abtalion aux maîtres de la doctrine : « O sages, soyez prudents dans vos paroles, sinon vous pourriez être proscrits, et exilés dans un lieu où les eaux sont mauvaises. Les disciples qui viendraient après vous en pourraient boire et mourir; et le nom de Schammaï (les cieux pour Iahvé) serait profané.[1] »

D'un tempérament fort doux, Illel ne devait éprouver nulle peine à se conformer aux paroles d'Abtalion. Beniaminite par son père, Iehoudite par sa mère, Illel occupe une si grande place parmi les docteurs, que la tradition juive a voulu le rattacher à la race de David! Son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent en Babylonie, dans la pauvreté la plus absolue. Son frère Scheboua fournissait, grâce au négoce[2], à son entretien et à celui de toute la famille.

Aux exilés volontaires des bords de l'Euphrate parvenaient les nouvelles d'Ierouschalaïm et la renommée des sages qui illustraient la patrie. A l'époque d'Illel, les noms de Schemaïa et d'Abtalion étaient aussi connus dans la Babylonie qu'en Judée. Avide de science, Illel partit un jour pour aller se mettre sous la discipline des deux maîtres célèbres.

Ce fut vers l'an 36 avant Jésus-Christ, au commencement du règne d'Hérodès, qu'il entra dans Ierouschalaïm. Seul, sans ressources, il fut obligé de se livrer au travail des mains pour subvenir à sa vie et à l'im-

1. *Aboth*, I, 11.
2. *Thalmud, Jérus., Taanith*, IV, 68,

pôt dont Hérodès avait frappé les disciples qui fréquentaient les écoles juives [1].

Un de ces jours d'hiver que la neige tombe comme une laine sur Ierouschalaïm et ses campagnes, on raconte qu'Illel, incapable de payer la rétribution exigée à la porte de l'école par l'agent d'Hérodès, monta sur la terrasse qui formait le toit de la maison où enseignaient les docteurs. De là, il les put entendre; mais, vaincu par le froid, il s'endormit sous un épais suaire de neige, d'où il ne fut tiré que le lendemain, tout raide, par Schemaïa et Abtalion. Bien que ce fût jour de Schabbath, les deux docteurs essayèrent de le ranimer. « Son vif dévouement à la science valait bien, disaient-ils, qu'on violât la loi du Schabbath [2]. » Grâce à leurs soins, Illel reprit la vie, dont il devait faire un si noble usage.

Volontiers on se représente le docteur tel que la tradition l'a dépeint. Avec son vêtement jamais neuf et toujours taché par le travail manuel, silencieux, ne laissant échapper de sa bouche, quand on l'interroge, qu'un léger filet de voix, roulant sans cesse dans son esprit ses sujets favoris d'étude, Illel est bien le vrai type du juif livré à la spéculation et coupant un cheveu en mille, dans ses explications de la Thora. Parlant peu, il le faisait toujours en termes aussi élégants que précis, évitait avec soin les énigmes et les discussions obscures: « Ne dis pas de choses difficiles à entendre », ajoutant [3] : « On m'entendra plus tard, et, si on ne m'entend pas, je m'expliquerai ». — « Peut-être n'auras-tu pas le temps de t'expliquer? » tel était un des dictons favoris d'Illel [4]. Le trait dominant de sa nature, c'était une inaltérable douceur, qui ne se démentit pas un seul

1. *Thalmud, Sôta*, 21, a.

2. Trenel, *Lecture sur Hillel*. Ewald, *Iahrhücher, d. bibl. Wissenschaft*, x, p. 56 et suiv.

3. *Thalmud, Yoma*, 35, b.

4. *Aboth*, II, 5.

instant, un profond amour de l'humanité, prenant sa source dans l'humble sentiment qu'Illel avait de lui-même et dans le jugement avantageux qu'il portait sur les autres. L'avenir n'a pas présenté un plus parfait idéal de douceur et de modestie. Illel est presque le frère de Jésus, comme il en est presque le contemporain. A lui appartient la belle parole : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même[1] » ; et cette autre : « Aime la paix et la recherche ; chéris les hommes ». Quelqu'un d'Ierouschalaïm ayant fait le pari avec un autre de jeter Illel dans un accès de colère, n'en put venir à bout, malgré toutes les questions enfantines et peu respectueuses dont il accabla le docteur, déjà en possession d'une immense autorité. Sans s'émouvoir, Illel répondit à toutes ses demandes. Aussi lui prête-t-on cette maxime : « Le maître irascible enseigne mal[2] ».

Des païens désirant prendre le titre de prosélytes y mettaient souvent les plus ridicules conditions. L'un voulait apprendre le judaïsme dans l'espace de temps qu'un homme peut se tenir sur un pied. Un autre ne demandait pas mieux que de savoir la loi écrite, mais sans avoir à se préoccuper de la tradition orale. Un troisième consentait à entrer dans le judaïsme, mais à la condition qu'il serait cohène-hagadol. Par de douces réponses, Illel inclinait les prosélytes à se départir de leurs prétentions.

Les seuls hommes à qui Illel ait lancé des paroles amères sont les marchands, parce que leurs affaires les détournent du soin principal de l'homme, c'est-à-dire de l'étude de la Thora : « Le marchand, disait-il, celui qui dès sa jeunesse se livre aux affaires, acquiert rarement la sagesse et l'intelligence.[3] »

---

1. *Aboth*, II, 6.
2. *History of the Karaite Jews*, par William Harris Rulle p. 31-39.
3. *Aboth*, II, 6.

Il se permettait encore de réprimander l'ignorance et la sottise. Il ne sert point de prêcher l'insensé; « l'homme de la terre (ignorant) ne peut être pieux[1] ».

Voici un court recueil de ses maximes, conservé par les Pirqé-Aboth. Si toutes les sentences ne sont pas sorties des propres lèvres d'Illel, elles lui ont été du moins prêtées avec vraisemblance et nous servent à connaître sa sagesse :

Beaucoup de chair, beaucoup de vers;
Beaucoup de bien, beaucoup de soin;
Beaucoup de femmes, beaucoup de fascinations;
Beaucoup de famille, beaucoup de souci;
Beaucoup de gens, beaucoup de rapines;
Beaucoup de Thora, beaucoup de vie;
Beaucoup d'assistance [*à l'école*], *beaucoup de sagesse;*
Beaucoup de conseils, beaucoup de subtilité pratique;
Beaucoup de justice, beaucoup de paix;
Qui acquiert un nom excellent, s'acquiert un bien [*réel*];
Qui acquiert la connaissance de la Thora, s'acquiert une vie éter-
[*nelle*[2].

Mais la grande gloire d'Illel et son principal titre à la reconnaissance des Parouschites, ce fut sa nouvelle méthode exégétique. Les Zaddouqites n'acceptaient que la loi écrite. A côté de la Thora, leurs adversaires avaient la loi orale; mais cette loi elle-même n'était-elle pas interdite par la première? et n'était-ce pas une contradiction que d'admettre une autorité à côté de celle de Mosché?

Illel, lui, déclara qu'il fallait distinguer entre le sens littéral et l'esprit de la Thora. Avec ce principe, on pouvait, sans sortir du livre de Mosché, en tirer à peu près tous les changements que demandaient le cours des temps et les différents états de la vie juive.

1. *Aboth*, II, 6.
2. Ibid., II, 8.

C'était un point de conciliation entre les Zaddouqites ou conservateurs, et les Parouschites. Ceux-ci cependant bénificiaient du système d'Illel, qui leur permettait d'innover sans se soustraire à l'autorité de la Thora. La méthode de l'illustre docteur porte le nom de *Schéba Middoth* (les sept règles)[1], parce qu'elle consiste en sept règles ou formules, mises en usage dans la scolastique juive.

Reconnaissant de cette liberté d'interprétation que lui fournissait Illel, le Pharisaïsme le mit presque sur le même rang qu'Ezra.[2]

Si grande était la réputation d'Illel qu'une question litigieuse ayant surgi dans l'assemblée dirigée par les fils de Bathyra, quelqu'un parla d'avoir recours aux lumières du docteur venu de Babylonie. « Que peut-il venir de bon de Babel? » s'écria-t-on de toutes parts. Néanmoins, Illel consulté fit une réponse si sage que l'on fut contraint de l'accepter. La fête de Pessah et du Schabbath tombant en même temps, et les observances de Pessah et du Schabbath étant inconciliables, lesquelles fallait-il choisir? C'est ce que ne savaient pas les fils de Bathyra, malgré toute l'étendue de leurs connaissances. Illel déclara que Pessah primait le Schabbath; et l'on se soumit à sa décision.[3] L'agneau pascal fut immolé, bien que ce fût le jour d'Elohim où tout travail manuel était interdit.

A la suite de cet échec les fils de Bathyra quittèrent la présidence de l'assemblée, à laquelle fut porté Illel, l'an 32 avant Jésus-Christ. L'acclamation populaire fut telle qu'Hérodès n'osa s'y opposer. Mais, à côté du nassi Illel, il plaça comme vice-président un de ses amis, l'Essénien Menahem, fort attaché du reste à la Thora, et qui avec son collègue fit fleurir les écoles d'Ierouschalaïm.

1. *Tosifta Synhedrin*, ch. VII.
2. *Thalmud, Sôta*, 48, b.
3. *Thalmud Jérus. Pessah*, VI, 33, a. — *Babl.*, ibid. 66 a.

En s'installant sur son siège, Illel rappela à leurs devoirs les membres indignes du nouveau synhédrion, leur déclarant que s'ils avaient suivi l'enseignement de Schemaïa et d'Abtalion, ils n'auraient pas été contraints de mettre à leur tête un homme venu de Babel.

Pharisien et légiste, Illel n'était guère bienveillant à l'égard du sacerdoce. D'après la Thora, c'est le prêtre qui déclare pur le lépreux, et lui permet de rentrer dans la vie ordinaire. Mais le sacerdoce ayant négligé les études nécessaires pour constater sûrement l'état de santé ou de maladie, Illel adjoignit un médecin au cohène. Ce savant dictant au prêtre la sentence : *pur* ou *impur,* donnait par là même à celui-ci une teinte assez vive de ridicule [1].

Modéré, s'efforçant de contenir les fièvres qui surexcitaient Schammaï, Illel s'éteignit, l'an 5 avant l'ère chrétienne, deux ans avant la mort d'Hérodès.

Sans doute, il avait entrevu tous les prochains malheurs d'Ierouschalaïm et les flammes rouges dévorant la ville sainte. Mais il pouvait se coucher, l'homme doux, le frère de Jésus, avec ses pères, la conscience tranquille. N'avait-il pas tout fait pour prévenir la catastrophe finale, engageant même ses compatriotes à payer tribut aux Romains?

Israël dans la dispersion emportera partout cette douce image, avec la tête illuminée de Mosché et le front dur, mais fier, d'Ezra.

Schammaï, vice-président de l'assemblée dont Illel était le nassi, avait une nature fort différente, poussant tout à l'extrême, exaspérant les passions au lieu de les calmer. Pendant que tous, riches ou pauvres, avaient accès dans l'école d'Illel, l'homme intelligent et riche était seul bien accepté auprès de Schammaï [2]. Aussi celui-ci devait-il plaire aux Zaddouqites, en face du bon Illel qui était l'homme de la Périschouth.

---

1. *Michna, Négaïm,* ch. III, § 1.
2. *Aboth de rabbi Nathan,* ch. II, fin.

D'humeur sombre autant que son rival était doux, Schammaï fit jeûner son tout jeune fils à *Kippour* (fête du pardon) [1]. Sa belle-fille ayant accouché, pendant la fête des Soukkoth, pour que le nouveau-né pût accomplir la prescription de la Soukka, il transforma en tente le plafond de la chambre [2]. Il poussa jusqu'à la plus ridicule minutie l'observation du Schabbath [3].

Après Hérodès, fleurirent les disciples de Schammaï et d'Illel, ceux de ce dernier plus nombreux. La nature tempétueuse de Schammaï était bien capable de soulever des tempêtes, mais non de séduire des hommes qui se vouent à la spéculation.

Dans l'oasis d'En-gueddi, à l'est de la mer Morte, là même où David avait fui Schaöul, à l'ombre des dattiers, foisonnaient, à l'époque des Haschmonides, des hommes tout vêtus de blanc. Ils avaient pris le nom d'Esséniens (*esso, guérir*). Connaissant les simples, habiles dans l'art des conjurations magiques, ils passaient en effet pour apaiser les souffrances des malades. Peut-être se rattachaient-ils à ces écoles de Benê-nebiim des jours d'Éliya, installées au nord-est de la Palestine.

L'Essénisme n'était guère qu'une exagération de la Périschouth. La haie mise autour de la Thora, l'amas des prescriptions pharisaïques, ne suffit pas encore à l'Essénien pour lui garantir la parfaite pureté : il lui faut la séparation complète de la foule.

Il n'entre jamais dans les villes, pour ne point passer sous les statues ou les images humaines, qu'il est illicite même de regarder. A cause des impuretés légales dont elle est la source, l'habitant d'En-gueddi évite tout commerce avec la femme. Sur sa barbe et sur sa chevelure, point de cette huile parfumée, si

1. *Tos. Yoma*, ch. IV.
2. *Soukka*, II, 9.
3. *Sabbath*, I, 19.

douce à l'homme d'Orient : ne peut-elle pas avoir été préparée par des mains impures?

Agriculteur, l'Essénien sème et moissonne lui-même, dans son oasis et ses environs, la nourriture de l'année. S'il façonne quelquefois des objets qui entreront dans le commerce, ce ne seront jamais du moins des instruments ou des sculptures dont on pourrait user pour la guerre ou pour le culte des Élohim étrangers.

Moines, les Esséniens vivaient en commun, n'ayant aucun patrimoine propre; à leur entrée dans l'ordre ils avaient dû abandonner tout leur bien aux mains des supérieurs, qui leur donnaient en échange le vêtement et la nourriture. De leur volonté, comme de leur avoir, ils se dépouillaient complètement. Par serment, sans doute par le Haï Iahvé, le novice essénien s'engageait à mener une vie conforme à la morale de la secte, à transmettre à ses successeurs les traditions reçues, à garder le secret sur le nom des anges, qui faisait sans doute partie des conjurations magiques et des exorcismes contre les démons. Peut-être ces noms angéliques étaient-ils contenus dans le *Sefer Rephouoth* (Livre des remèdes), dont la possession leur est attribuée et qu'ils faisaient remonter jusqu'à Schelomo (Salomon).

Ils avaient certainement deux noms divins, l'un de douze, l'autre de vingt-deux lettres, auxquels étaient attachées, selon eux, des vertus magiques.

Ils passaient de longues heures dans la méditation de ce nom d'Iahvé que, depuis Schimeön hazadiq, on remplaçait par celui d'Adonaï [1], et que le grand-prêtre seul avait le droit de prononcer le jour de *Kippour*. Sur ce nom, et sur celui des anges, l'Essénisme avait sans doute une doctrine secrète.

Tous les moines d'En-gueddi étaient condamnés au célibat [2]. C'est par erreur qu'on les a représentés unis à

1. *Tosephta Sota*, c. XIII, 3. — *Yoma*, p. 39 b.

2. Il est curieux de lire dans Pline (*Hist. nat.*, liv. V, 17).

des femmes. Mais, en dehors des Esséniens établis sur les rochers d'En-gueddi, il y avait comme une sorte de tiers-ordre, dans les bourgs et les villes d'Iehouda. C'était aux Esséniens du tiers-ordre que le mariage était permis; toutefois dans les trois premières années d'union, il leur était interdit de toucher à leur femme, pas plus qu'au temps de sa grossesse. Dans leurs maisons, ils pratiquaient les nombreuses purifications légales, et, en voyage, ne pouvaient loger que chez un affilié [1].

Soumis à sa règle, le moine d'En-gueddi ne disposait d'aucun instant.

Sa journée commençait par la prière du Schema, dans laquelle il implorait l'apparition de l'astre, comme faisaient dans le temple les cohènes de service. A onze heures, dépouillant le blanc méhil, il se plongeait dans un bain d'eau froide; après quoi il se rendait, pour le repas, dans la salle commune [2]. Là, paraissaient les seuls mets assaisonnés par le cuisinier de la communauté. Une nourriture apprêtée par des mains étrangères aurait

---

la peinture des Esséniens, « Tribu solitaire, et la plus étonnante du monde, sans femme, privée de tout contact charnel, sans argent, vivant sous les palmiers,... race immortelle, et où cependant il n'y a point de naissance. »

1. Les Thérapeutes vivant au bord du lac Mœris, et dont le pseudo Philon trace le portrait, ont été rapprochés des Esséniens. Il y avait en effet, en Égypte, des Thérapeutes, mais non Juifs. Ils assistaient, en certaines occasions, les prêtres d'Isis. A Cyzique, où avait été importé le culte d'Isis, les Thérapeutes apparaissent comme une confrérie. On les voit aussi dans d'autres villes grecques, en rapport avec d'autres divinités encore qu'Isis. — Foucart, *Annuaire de l'Association des Études grecques*, 1875, p. 328. — *Revue archéologique*, 1878. *Monuments relatifs au culte d'Isis à Cyzique*, par A. Mordtmann.

2. De leur coutume de prendre ainsi un bain, à onze heures, on les aurait appelés « baigneurs du matin ou hémérobaptistes. » — Grætz, III, p. 102.

pu être marquée de souillures légales. Avant et après le repas, le religieux faisait une courte prière. Rien de plus saint, pour l'Essénien, que cet acte ordinaire de la vie : pour lui, la table devient un autel, et les mets, des offrandes sacrées, devant lesquelles on gardait le plus grand silence. Préparés par cette nourriture, les Esséniens travaillaient jusqu'au soir, où ils prenaient, avant de se reposer, un repas semblable au premier.

Qui violait la règle en était puni par l'exclusion.

A En-gueddi, on observait fort rigoureusement le Schabbath. Il était interdit au cuisinier de préparer ce jour-là des aliments : on mangeait les mets qu'il avait apprêtés la veille. Au jour d'Iahvé, l'Essénien ne se permettait même pas de satisfaire à ses besoins naturels. Les autres jours, avec la bêche qu'il avait reçue, à son entrée dans l'ordre, en même temps que son méhil blanc et son périzona (ceinture), il creusait un trou d'un pied de profondeur, se couvrait de son manteau, et, l'acte accompli, rejetait la terre là où il l'avait prise. Après quoi il était tenu de prendre un bain froid. Assemblés au Schabbath, dans leurs synagogues, les Esséniens y entendaient la lecture et l'explication de la Thora et des livres saints. Le nom de Mosché, pour eux, était si sacré, que son profanateur était condamné à mort, comme s'il avait méprisé le nom même d'Iahvé.

Menant cette vie mystique sur ces rochers d'En-gueddi, d'où il apercevait la mer Morte dans sa sourde immobilité et les teintes roses des montagnes de Moab, l'Essénien avait la visite des anges. Son âme, quittant la terre, se perdait dans des extases infinies. Détachée du monde, elle était entrée déjà dans le royaume de Dieu et en avait les visions. La secte fut prise du délire prophétique.

Cette société communiste et mystique, se suffisant à elle-même, dispensée d'aller sacrifier au temple, et se bornant à y envoyer chaque année ses présents, est, dans le monde juif, un bien étonnant spectacle.

De l'an 150 avant Jésus-Christ jusqu'à la chute de

Jérusalem sous Titus, vécut l'Essénisme. Au temps du Messie, il comptait quatre mille adhérents.

Qui sait s'il n'y eut pas des variétés dans cette association, et si, malgré son costume étrange, Iohanan (le baptiseur), qui aimait le sud-est de la Palestine et l'embouchure de l'Iardèn, n'était pas un Essénien ?

XXI

L'ÉMIGRATION JUIVE.
LES JUIFS ALEXANDRINS.
LES PROSÉLYTES.

TRANSPORTÉS par les Kaldéens dans différentes provinces, ou bien réfugiés en Égypte, les Juifs, à la captivité, modifièrent leur manière d'être. Quittant leurs troupeaux et leurs champs, ils se livrèrent au commerce.

Sur tous les bords de la Méditerranée et à l'embouchure de tous les grands fleuves du vieux monde, comme le Nil, l'Euphrate, le Tigre, le Danube, s'installe cette race aussi tenace qu'intelligente. Pour l'homme borné, c'est une inexorable destinée qui entraîne le peuple juif hors de son point central ; mais pour qui sait réfléchir, c'est seulement le génie du négoce qui s'empare de lui, pendant l'exil de Babel, et qui l'emporte à tous les coins du monde.

Cette dispersion était en même temps comme une semence jetée partout d'une nouvelle doctrine sur Dieu. De même que la colonisation grecque avait répandu le goût des arts parmi les peuples de l'Asie, et que la conquête romaine avait donné l'idée de l'Etat organisé, la dispersion juive sema dans toutes les contrées le monothéisme.

Les émigrés ne se mêlaient pas aux nations parmi lesquelles ils habitaient. Ils avaient entre eux un point

d'unité dans le temple et dans le synhédrion de la salle carrée qui réglait leur vie, et leur envoyait de temps à autre des délégués pour leur marquer ses décisions. [1]

Chaque communauté juive de la dispersion avait à Ierouschalaïm sa synagogue, où se rendaient ses pèlerins les jours de grandes fêtes. Il y avait la synagogue des Alexandrins, celle des Kyrénaïtes, des Élyméens et des Asiastes [2]. On n'en comptait pas moins de quatre cent quatre-vingts à Ierouschalaïm [3], tant était immense la colonisation israélite.

Dans la Kyrénaïque, au temps de Sylla, on dut envoyer Lucullus pour apaiser une révolte des Juifs contre Rome. Ils étaient régis, dans cette province, par des représentants de la communauté, nommés Arkhontes. Dans la ville de Bérénikè, au bord de la mer Rouge, ils avaient à leur tête neuf arkhontes, qui, pour récompenser la bienveillance d'un collecteur romain, offrirent à celui-ci un monument en marbre de Paros, avec une inscription [4] (l'an 13).

En Syrie, et particulièrement à Antiokhéia, les Israélites formaient une partie notable de la population et jouissaient de tous les droits de cité. A Damesseq, il y avait environ dix mille Juifs, à qui le roi Nabatéen Haréthath Philodémos avait donné un ethnarque (chef de race), tiré du milieu d'eux.

Les Israélites, sous Antiokhos Théos, avaient obtenu le droit de cité dans les villes ioniennes. Des côtes de l'Asie Mineure, ils avaient poussé jusqu'aux îles de la mer Égée. A l'époque du Nouveau Testament, la Grèce et la Macédoine sont couvertes de leurs synagogues. Ils gagnèrent Rome, le centre des honneurs,

1. *Actes des Apôtres*, XXVIII, 21.

2. *Actes des Ap.*, VI, 9. — *Tosephta Meguilla*, c. II. — *Jerus. Meguilla*, III, 75 d.

3. *Jerus. Meguilla*, III, 1, 73 d.; *Ketouboth*, XIII, 35 c.

4. Josèphe, *Antiq. jud.*, XIV, VII, 4.

du luxe et des plaisirs. Chassés souvent de la grande ville par les empereurs, et persécutés, ils ne se laissent pas décourager, sachant bien qu'à force de patience ils auront raison de tous les obstacles.

Mais au pays des Parthes, habité par les restes de la captivité, leur foule était surtout innombrable. S'emparant de Néarda et de Nisibis sur l'Euphrate, deux jeunes Juifs, Hassinaï et Hanilaï, en firent des retraites inaccessibles, d'où ils sortaient pour piller la riche contrée d'alentour. Sur leur demande, les pâtres effrayés leur envoyaient leurs meilleures têtes de troupeaux (30 ans ap. J.-C.). Le satrape de Babylone ayant tenté de s'opposer à leurs brigandages et de s'emparer d'eux par surprise, ils massacrèrent ou mirent en fuite toute sa troupe [1].

Instruit de leur vigueur, le roi des Parthes, Artaban, aima mieux essayer de leur amitié que de les pousser à bout. Sur la foi du serment, il les fit venir près de lui et contracta avec eux une alliance. Mais l'amour, qui nous apparaît dans l'histoire juive comme la source de tous les maux, détruisit l'œuvre des deux frères. Hanilaï, s'étant follement épris de la femme d'un chef des Parthes, qui administrait le district voisin de Nisibis, n'eut pas de repos qu'il ne s'en fût emparé après avoir tué le mari.

Dans la maison de son nouvel époux, elle amena ses dieux, ses rites, ses prières, au grand scandale des brigands juifs. Hassinaï s'étant fait auprès de son frère l'écho des plaintes universelles, la belle étrangère, par vengeance, lui versa dans ses mets un poison subtil dont il mourut.

Seul, Hanilaï vit changer sa fortune. Battu et outragé par lui dans une première rencontre, le gendre du roi des Parthes, Mithridatès, eut sa revanche. Les Babyloniens, inquiétés sans cesse par les incursions des chefs juifs, tombèrent aussi à l'improviste sur lui et

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, IX.

sur ses bandes, abattues par le sommeil et par la boisson, et en firent un grand carnage. Hanilaï fut parmi les morts.

Privés de son appui, les Juifs eurent à subir les vengeances des Babyloniens, et durent se réfugier à Séleukia, peuplée de Gréco-Macédoniens et de Syriens.

Dans les pays d'au delà du Tigre, en Médie et en Perse, il y avait des communautés juives à qui Gamliel envoyait des missives.

Répandus partout, les Israélites nulle part n'étaient aimés. L'étrangeté de leur doctrine, leur éloignement pour la table commune, le soin qu'ils apportaient à ne se point marier avec les païens, leur horreur de la viande de porc, leur observation du schabbath, les faisaient considérer comme une secte séparée, ennemie du genre humain.

La terre est pleine de toi, et toute la mer,
Et tout te traite en ennemi à cause de tes coutumes [1],

dit justement la sibylle juive à la nation d'Israël.

En butte à la haine des gentils, les Juifs, pour les gagner, eurent recours à une pieuse supercherie : ils mirent leurs propres doctrines sur les lèvres des grands hommes de l'antiquité.

Alexandrie fut le grand laboratoire d'où sortirent une masse de livres faussement attribués aux anciens poètes ou philosophes de la Grèce.

Après la Palestine, l'Égypte était devenue la principale résidence des Juifs. Lorsque Ptolémaios eut la possession incontestée de la Célésyrie et de la Palestine, des milliers d'Israélites vinrent d'eux-mêmes s'établir en Mizraïm.

Sans doute, leur fécondité y fut étonnante, car, au bout d'un siècle, il y avait environ un million de Juifs en Égypte.

1. *Oracula sibyllina,* édités par Alexandre, III, v. 271, 272.

Jouissant des mêmes droits que la population grecque, ils en marquaient leur reconnaissance aux Ptolémées par le plus invincible attachement.

Peu répandus dans l'intérieur de l'Égypte, les Israélites s'étaient principalement concentrés à Alexandrie, la première cité du monde après Rome pour le commerce et la politique, la première après Athènes pour la culture de l'esprit. Les Ptolémées en avaient fait un vaste foyer de science internationale, et y avaient rassemblé une bibliothèque unique dans l'antiquité. Là, dans cette ville merveilleuse, affluaient les poètes, les orateurs et les adhérents des différents systèmes philosophiques.

On y enseignait les mathématiques, l'astronomie, la géographie. Parmi les cinq quartiers de la ville, les Juifs avaient surtout choisi, pour s'y grouper, celui du Delta, au bord de la mer, là où sans doute ils pouvaient plus aisément se livrer au commerce. Ils avaient un chef, avec le titre d'ethnarque, qu'ils élisaient, et dont ils soumettaient le choix à la ratification du roi. L'ethnarque répondait devant les Ptolémées du tribut annuel.

Les Juifs avaient encore leurs propres juges, qui décidaient de toutes choses suivant la loi mosaïque. Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, l'ethnarque ou alabarque était assisté par un synhédrion de soixante-dix membres qui, comme celui d'Ierouschalaïm, était certainement la cour suprême de justice, en même temps que la haute assemblée gouvernementale.

La communauté israélite avait, dans les quartiers de la ville, des maisons de prière, appelées *Proseukhèns*, parmi lesquelles se signalait la synagogue principale, qui avait la forme d'une basilique avec un double rang de colonnes. Les maisons de prière étaient aussi, à Alexandrie, des maisons d'enseignement, où l'on se réunissait, au schabbath et aux fêtes, pour entendre l'explication de la Thora.

En rapport avec des Grecs, les Israélites d'Égypte parlèrent la langue de ceux-ci et devinrent les hellé-

nistes, par opposition aux Hébreux de la Palestine. Ils en arrivèrent à connaître Homère et Platon aussi bien que leur Moïse.

Instruite, riche et puissante, la communauté d'Alexandrie exerça une sorte de patronage sur celles qui étaient disséminées dans le monde entier. Ceux mêmes de Palestine s'appuyaient à cette forte colonne du judaïsme, malgré la mauvaise humeur que parfois ils lui témoignaient.

Ce fut depuis l'émigration provoquée par Antiokhos Épiphanos que les Juifs d'Égypte, et en particulier ceux d'Alexandrie, acquirent tant d'importance. Onia IV, le plus jeune fils du dernier grand-prêtre de la lignée d'Ioschoua bèn-Zadoq, comptait parmi les nouveaux émigrants, ainsi que Dosithéos et d'autres personnages considérables.

Comme Philométor avait fort bien accueilli les nouveaux venus, ceux-ci le soutinrent énergiquement dans sa lutte contre son frère Évergétès. Onias IV et Dosithéos commandèrent même son armée (153). [1]

Le souverain cohénat ayant échu en Judée à Alkimos, qui n'était pas de la famille de Zadoq, Onia IV tenta contre cet intrus une protestation efficace. Il prit lui-même le titre de grand-prêtre, auquel il avait droit par sa naissance. Après la mort d'Alkimos, quand le souverain pontificat, pendant quelques années, disparut de la Palestine, Onia IV par le monde fut le seul grand cohène des Juifs.

Mais à un grand-prêtre il faut un temple. Il résolut d'en élever un sur le modèle de celui d'Ierouschalaïm. Eschaya I^er^, du reste, n'avait-il pas prédit cette construction ?

En ce jour Iahvé aura un autel,
Un autel dans la terre de Mizraïm [2].

1. C'est du moins ce que prétend Josèphe, *Cont. Apion.*, II, 5.
2. *Isaïe.* XIX, 9.

Pour récompenser Onia de ses services, Philométor lui donna un district dans la contrée d'Héliopolis, à 130 stades au nord de Memphis, au milieu du pays de Goschèn. Sur les ruines d'un temple de Pascht, la déesse à la tête de chatte, Onia dressa la nouvelle maison d'Iahvé.

Les murailles de celle-ci furent en terre cuite. A l'intérieur, il reproduisit, sauf le chandelier d'or à sept branches, le temple d'Ierouschalaïm. Des prêtres et des lévites accomplirent les sacrifices et la liturgie dans Beth-Honio.

Pour l'entretien du culte iahviste, le roi abandonna le revenu du territoire d'Héliopolis. Ce district, formant un petit État sacerdotal, prit le nom de Honion, qui était, du reste, son ancien nom égyptien (154-152) [1].

Malgré tout leur amour pour la cité de David, et bien qu'ils continuassent d'offrir des présents à son temple, Héliopolis devint pour les hellénistes Ir-hazédéq (ville de justice).

Onia IV attacha au nouveau sanctuaire quelque chose de la majesté de sa personne. Fils du pieux Onia III, descendant de Schimeön hazadiq, et, par une suite non interrompue d'ancêtres, des plus anciens grands-prêtres, lui seul avait pu se permettre, sans susciter de malédictions, de bâtir un temple ailleurs que sur le Garizim. D'ailleurs, au moment où il le construisait, l'autre était profané par l'étranger, ou bien privé de son grand-cohène.

Quand les grands-prêtres Haschmonides eurent rétabli le culte pur, on vit sans doute avec peine, en Judée,

1. On a cru légèrement jusqu'ici, sans contestation, que le nom de Honion venait d'Onia. Cependant il est permis d'éprouver à ce sujet plus que des doutes. Héliopolis se nommant On en égyptien, son district était celui d'On : c'est de là, probablement, mieux que du nom d'Onia, que vient Honion. Josèphe, *Antiq. jud.*, XLII.

une maison d'Iahvé se dressant sur la terre d'Égypte et compromettant l'unité juive. Les sages éprouvèrent un certain malaise devant une pareille violation de la Thora; mais il n'était plus temps de réclamer. Comment aurait-on pu détruire le nouveau sanctuaire, où le sacrifice fumait depuis longtemps déjà?

Malgré quelques répugnances, tous les Juifs considérèrent le cohène de Beth-Honion comme participant en réalité au grand pontificat. Dans son temple, on fit régulièrement les sacrifices et les vœux de nazir.

Plus tard, les purs tentèrent de faire circuler sur le sanctuaire d'Onia IV un récit odieux : ils confondirent à dessein le petit-fils de Schimeön hazadiq avec le traître Onia Ménélaos, qu'on représenta bâtissant en Mizraïm un temple aux faux Élohim.

Après la ruine d'Ierouschalaïm, l'an 70, le sanctuaire d'Héliopolis acquit de l'importance; mais, ému de ce qu'on lui en apprenait, Vespasien le fit fermer l'an 73.

Dans le territoire de Honion, le bienveillant Philométor avait fait construire, pour garder le district, un château fort. Chef militaire de la contrée, Onia portait là le titre d'alabarque[1].

Ce fut sans doute à peu près ou en même temps, que parut la version des Septante, dont il est cependant impossible de déterminer l'âge avec certitude. Les traducteurs en grec de la Thora étaient probablement, comme Onia IV, des émigrants palestiniens. Ils semblent s'être mis à cette œuvre, chacun d'eux prenant pour sa part un des cinq livres du Pentateuque.

Partout Iahvé y est rendu par Seigneur, ce qui est en parfaite harmonie avec cette tradition qu'à partir de Schimeön hazadiq on ne prononça plus le nom d'Iahvé, mais qu'on le remplaça par Adonaï (mon seigneur). La notion trop anthropomorphique de la na-

1. *Jérus. Ioma*, VI, p. 43 d. — Lévy, *Zeitschrift* de Geiger, année 1867.

ture et de l'activité divine a été adoucie par les Septante[1].

Rien de plus important que cette translation de la Thora dans la langue du monde civilisé. Ce fut le premier apôtre de l'unité de Dieu chez les gentils et le commencement de la littérature juive d'Alexandrie. La version des autres livres sacrés suivit, à peu de distance, celle du Pentateuque ou Thora. Ce travail dut même s'opérer fort rapidement, puisque, vers l'an 132, le petit-fils de bèn-Sira trouva en Égypte une traduction grecque de la loi, des prophéties et du reste des livres, qui, comme il l'observe, diffère de l'original[2].

Les prophéties de Jérémie ont subi un arrangement tout autre que celui du texte primitif. Dans les livres historiques paraissent des différences et des additions. Le livre d'Esther a été fait à nouveau plutôt que traduit. L'interprétation religieuse des événements manquant dans l'original, le traducteur a essayé d'y suppléer de son mieux.

C'est avec une grande liberté qu'il a traité une composition appelée *troisième livre d'Ezra*, qui comprend, outre une partie des *Chroniques* et du livre ordinaire d'Ezra, le récit d'une contention entre Zeroubabel et deux adversaires, amenés devant Darayavous, et desquels Zeroubabel finit par triompher.

Le livre de Daniel subit aussi d'importantes modifications. Les épisodes de Daniel et de Suzanne, de Bel et du dragon, la prière d'Azaria et le songe des trois jeunes gens dans la fournaise, ont été ajoutés par la version judéo-alexandrine.

Ces changements sont loin d'être des jeux d'imagination. Dans l'histoire de Bel et du dragon, le traducteur a pour but de démontrer la déraison de l'idolâtrie et la supercherie de ses prêtres. Au milieu du paganisme, les fils d'Iaqob n'étaient point indifférents.

---

1. Kuenen, *Religion of Israël*, t. III, p. 172 et suiv.
2. *Sagesse*, 1.

Mettre en lumière leur foi propre et ruiner les croyances païennes, telle était leur grande préoccupation, qui se manifeste dans presque toute la littérature judéo-alexandrine, et en particulier dans les remaniements que la version des Septante a fait subir au texte original [1].

Cette traduction porte le nom de Septante, peut-être parce qu'elle a été adoptée par les soixante-dix membres du synhédrion d'Alexandrie [2].

Immense fut la joie des Juifs d'Égypte quand ils virent la translation en grec des livres saints, et surtout celle de la Thora. Pour en célébrer la mémoire, ils se rendaient chaque année dans l'île de Paros, sous le ciel libre ou dans des tentes. C'était une fête générale. Mais, chez les vrais Juifs palestiniens, on établit, en souvenir de la version des Septante, un jour de deuil, le 8 Thébet, semblable à celui où l'on pleurait la prostitution du peuple au veau d'or, dans le désert de Sinaï [3].

Dans leur translation de la Thora, les Septante ayant omis : « Tu dois bâtir un autel sur le Garizim », allumèrent la fureur des nombreux Samaritains réfugiés en Mizraïm. Ceux-ci eurent avec les Iehoudites une discussion solennelle devant Philométor. Andronikos représentait Israël; Sabbaï et Théodosios soutenaient l'honneur de Schomron.

Battus sur tous les points, les deux Samaritains, d'après Josèphe, furent mis à mort [4], ce que nous pour-

1. Kuenen, *The Religion of Israël*, t. III, p. 175.

2. Hitzig, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 341.

3. Qu'il y ait eu d'abord un tel jour de deuil pour la version des Septante, M. Kuenen le conteste. Le traité *Sopherim*, I, 7, qui mentionne cette fête, est un traité postthalmudique. C'est seulement au second siècle, après que les chrétiens l'eurent adoptée, que la version grecque fut en abomination aux vrais Juifs.

4. *Antiq. jud.*, XII.

rions croire, si le parti contraire ne s'était, de son côté, attribué la victoire [1].

On mit, des deux parts, en vers grecs, cette dispute sur la sainteté d'Ierouschalaïm et sur celle de Schekem. Un poète samaritain, Théodotos, le même peut-être que Théodosios, chanta la fertilité de la ville d'Ioseph :

Entre deux hauteurs fécondes et boisées,
Paraît la sainte Sichem,
La ville sacrée bâtie à leurs pieds,
Qu'entourent des murs en roches polies.

Théodotos raconte ensuite qu'Iaqob s'arrêta en cet endroit, et célèbre l'histoire de Dina.

En réponse au poète de Sichem, un Juif, Philon l'Ancien chanta de son côté la fertilité d'Ierouschalaïm, les eaux qu'y conduit un canal souterrain, le sanctuaire planté sur le Moria, en souvenir de ce qu'Abraham avait eu, sur cette colline, la main levée pour y sacrifier son fils [2].

Sous Philométor, les Iehoudites d'Alexandrie avaient pu vaquer à tous leurs travaux, construire le temple, élever cet autre monument, la traduction de la Bible. Mais la prospérité ininterrompue dont ils ont joui sous les Ptolémées touche à sa fin. Désormais, ils auront sans doute encore quelques jours heureux, mais entrecoupés de persécutions et de calamités.

Sous le règne de Physkon (177), leur condition n'est pas enviable. Ils s'étaient montrés trop fidèles partisans de Philométor et de Kléopatra pour que le nouveau roi leur fût favorable. Comment éclatèrent ses sentiments ? nous ne le savons pas. Qu'il ait lancé, comme le veut Josèphe, sur la population juive d'Alexandrie

1. *Aboulfathi Annales Samaritani*, éd. Wilmar, p. 95.

2. On peut voir dans Eusèbe, *Préparation évangélique*, des fragments de Philon l'Ancien, de son chant sur Abraham, Joseph et Ierouschalaïm.

des éléphants ivres de vin, il est difficile de le croire[1]. Cependant, de ce récit exagéré de l'historien juif, on peut inférer que Physkon persécuta les Iehoudites.

Les écrivains des gentils, interprètes de l'inquiétude générale, n'avaient pas manqué de poursuivre de leurs traits Israël, Schem envahissant les tentes d'Iapheth.

Deux Grecs, le philosophe Posidonios, natif de la ville syrienne d'Apaméa (135-51 avant J.-C.), et Apollonios Molo, s'étaient d'abord signalés dans cette guerre[2].

Au temps de Caïus Caligula, Appion d'Alexandrie résuma toutes les accusations qui pouvaient enflammer la colère publique contre les Iehoudites : C'est un peuple hostile au genre humain, séparé de tous les autres avec son dieu unique, sa loi, sa circoncision, toutes ses coutumes bizarres.

Pour détruire l'effet produit dans le monde grec par le libelle d'Appion, le rhéteur juif Josèphe déploya toute l'habileté de sa dialectique[3].

Les affaires des Judéo-Alexandrins prirent un meilleur tour à la mort de Physkon. La veuve de celui-ci, Kléopatra, qui régna avec ses deux fils, Ptolémaios Lathouros et Ptolémaios Alexander, plaça Hilqia et Hanania, fils d'Onia, à la tête de ses armées[4]. Pour plaire au dernier, la reine renonça même à incorporer la Palestine à l'Égypte, et fit la paix avec Iannéas.

L'an 30 avant notre ère, le royaume des Ptolémées devint province romaine. Sous les règnes d'Augustus et de Tibérius, les Juifs crûrent en richesse et en influence. Mais au commencement de Caïus Caligula (37-41), la jalousie des autres citoyens d'Alexandrie s'enflamma contre les Iehoudites.

Pour s'attacher la population grecque de la ville,

1. *Contra Apionem*, II, 5.

2. Müller, *Fragmenta histor. græc.*, III, p. 245 et suiv. — *Ibid.*, 212.

3. *Contra Apionem.*

4. *Antiq. jud.*, XIII, X.

Flaccus, le gouverneur, lui livra les Juifs, qui furent exposés à tous les sévices. Sur l'ordre de l'empereur, on essaya de mettre sa statue dans le temple de Honion. Mais les Iehoudites ayant refusé de la recevoir, on les priva de leurs droits de citoyens[1].

Livrés à la foule, les Juifs étaient traînés dans les rues, foulés aux pieds. On vit même trente-huit membres du synhédrion, personnages respectables, liés, promenés par la ville, dépouillés de leurs habits, et, tout nus, frappés de verges sur la place publique. On s'emparait de femmes juives que l'on contraignait à manger de la viande de porc.

Les maisons des Juifs étaient pillées, détruites souvent par les flammes, ainsi que bon nombre de leurs *Proseuhkèns* ou lieux de prière. Dans les oratoires qui restaient debout, on plaçait de force les statues du divin Caïus. On mettait à sac, dans le port, les vaisseaux qui apportaient aux Juifs les objets de leur commerce.

Oisive, sceptique et moqueuse, la population d'Alexandrie assaisonnait ses violences de sanglantes railleries. C'était le rire aux lèvres, et comme en se jouant, qu'elle martyrisait Israël. Elle se donna, un jour entre autres, un spectacle fort réjouissant. Se rendant de Rome dans son pays (38), le petit-fils d'Hérodès, Agrippa, passa par Alexandrie. Pendant qu'il séjournait dans la ville, on prit un fou Karaba, connu de partout, et qui errait depuis des années de rue en rue, sordide et à peine vêtu. Accoutré en roi, un diadème de papyrus sur la tête, un roseau demi-brisé dans les mains, des enfants portant devant lui des bâtons en guise de lances, Karaba reçut tous les hommages ironiques des Alexandrins. On le saluait, et, pour mieux marquer que Karaba représentait le roi Agrippa, on lui criait à tue-tête le mot syrien *Marin* (ô notre maître!).

1. Philon, *Contra Flaccum* et *Legatio ad Caium*.

Durant cette sauvage persécution, deux fois renouvelée, les Juifs-Alexandrins envoyèrent à Rome, pour se plaindre, une ambassade à la tête de laquelle était Philon. A leur demande d'audience Caïus, railleur, leur répondit qu'il les recevrait sans retard. Après de longs jours d'attente, il lui prit la fantaisie de se donner à lui-même, ainsi qu'aux siens, une comédie divertissante.

Il reçu les délégués d'Israël, tout en visitant ses jardins. Humbles, les Juifs commencent par le saluer du nom de César-Auguste, lui parlent des sacrifices qu'ils ont faits, dans leur temple, pour sa personne. « Pourquoi, leur demande l'empereur, préférez-vous la divinité d'un dieu que l'on ne nomme pas à la mienne? »

Tout en continuant d'inspecter ses jardins, et traînant les Juifs de salle en salle, il leur dit encore, au milieu des éclats de rire de ses gens : « Pourquoi vous abstenir de la viande de porc? »

N'ayant rien obtenu que de la honte, les ambassadeurs, avec le noble Philon, regagnèrent Alexandrie, la ville de leur martyre.

Quand mourut Caïus Caligula, l'alabarque Alexander, frère de Philon, était enchaîné. Le premier soin de Claudius fut de délivrer le noble Juif, et de témoigner par là sa bienveillance aux Israélites d'Alexandrie.

A la mort de Caïus, les Juifs de la ville, écrasés de vexations et de supplices, s'étaient soulevés. Le nouveau César, sous l'influence sans doute d'Agrippa, les calma, en les rétablissant, par un édit, dans tous leurs droits de cité[1].

Avant d'étudier la littérature judéo-alexandrine, il était nécessaire de savoir au milieu de quels événements elle a pris naissance, et de raconter, au moins d'une manière brève, les vicissitudes des Israélites en Mizraïm.

Si l'on excepte les œuvres de Philon, c'était une

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XIX, V.

règle, pour les Judéo-Alexandrins, de mettre leurs livres sous un nom supposé. En Palestine même, on semble avoir eu du goût pour cette fiction, comme le prouve l'Ecclésiaste attribué à Schelomo, ainsi que les livres de Daniel et de Hénoch. Les Juifs, paraît-il, avaient d'autres notions que nous de la bonne foi littéraire. Usurper des noms honorables, dans un but excellent, était-ce donc si répréhensible ?

Repoussés par les païens, à peine admis par leurs coreligionnaires, les Israélites devaient bien aussi, suivant les circonstances, emprunter, pour se faire accepter, des masques, tantôt grecs, tantôt hébreux.

Comme ils s'adressent la plupart du temps aux gentils, pour leur inculquer la doctrine mosaïque, ils revêtent surtout les principaux personnages de l'antiquité.

Quelques-uns même allèrent jusqu'à chanter sous le nom de la sibylle d'Érytrée :

Il y a un Dieu, un Dieu unique, sans fin et éternel,
Maître de tout, invisible, mais qui sait tout;
Il (Dieu) *est; il a toujours été, il sera toujours.*

Et ailleurs :

Il y a une ville aux larges voies dans le pays d'Asie,
D'elle a germé la race des hommes droits...
Ils n'ont de pensée que pour la justice et la vertu[1].

Si les païens les imitent et acceptent le dieu des Juifs, la Sybille leur prédit la fin des guerres sanglantes, et fait luire à leurs yeux de radieuses perspectives[2]. C'est surtout le III[e] des livres sibyllins, le plus ancien de tous,

1. 218-220.

2. Les oracles sibyllins, tels que nous les possédons actuellement et qu'on peut les lire dans l'édition qu'en a donnée Alexandre : *Oracula sibyllina*, consistent en douze livres d'hexamètres grecs, plus quelques fragments. Ce qu'on trouve

qu'il importe de connaître à qui fait l'histoire de la littérature judéo-alexandrine.

Après la Sibylle, les juifs hellénistes firent prê-

surtout dans ces livres, c'est un tableau d'événements historiques arrangés en manière de prophétie.

Il y a aussi quelques vers sur des destinées de peuples, de cités, et les descriptions d'un idéal futur. On y rencontre également des préceptes moraux et des exhortations religieuses.

Le dernier livre des oracles fut édité, pour la première fois, par Angelo Maï, en 1817; les quatre derniers collectivement par le même, en 1818, dans *Scriptorum veterum nova collectio*. Les huit premiers livres avaient déjà été recueillis, et, au temps de Lardner, on les considérait comme une composition faite par des chrétiens du IIe siècle (Lardner, *Œuvres choisies*, t. II, p. 333).

Les recherches de Bleek amenèrent, pour les huit premiers livres, ce sentiment qui est celui de la critique actuelle : ils ont un caractère composite, et leurs différentes parties appartiennent les unes aux juifs, les autres aux chrétiens (*Theologische Zeitschrift* de Schleiermacher, Ire partie, 1819; 2e partie, 1820). Çà et là, cependant, des éléments plus anciens, d'origine païenne, se sont glissés dans la trame monothéiste.

Sans s'écarter beaucoup de la ligne indiquée par Bleek, il faut légèrement modifier ses conclusions. Elles l'ont été par M. J.-H. Friedlieb, qui a publié une édition complète des oracles, avec une traduction en vers allemands, le tout précédé d'une introduction critique (*Oracula sybillina*, Lipsiæ, 1852). Pour lui, les livres d'origine juive sont : le IIIe, fait par un helléniste d'Alexandrie vers l'an 160 avant J.-C.; — le IVe, œuvre également d'un Judéo-Alexandrin, qui l'écrivit l'an 79 ou 80 de notre ère, sous Adrien (Bleek l'avait attribué à un chrétien appelant Néron Béliar); — le IXe, composé par un israélite d'Égypte, entre l'an 115 et l'an 118 après J.-C.; — le XIIe, probablement encore sorti de la plume d'un juif alexandrin du IIIe siècle de notre ère. Voilà ce qui appartient aux Juifs, dans l'opinion de Friedlieb; le reste des oracles sibyllins provient d'auteurs chrétiens des IIe et IIIe siècles

cher le monothéisme aux poètes grecs. Les *Stromates* de Clément d'Alexandrie [1] nous ont conservé des vers attribués au grand tragique Sophoklès, et contenant les croyances d'Israël. Un poème didactique de deux cent trente vers, dans lesquels sont recommandés aux Grecs les préceptes moraux de l'An-

---

(Bleek avait fait descendre jusqu'au milieu du v^e^ siècle la date des livres I et II.)

Le III^e^ livre sibyllin est sans contredit le plus intéressant pour l'historien des Juifs, et en particulier de la communauté d'Alexandrie. Cependant il en faut retrancher les vers 1 à 15, provenant, sans conteste, de l'auteur des deux premiers livres. Les vers 46 à 96, bien que d'un Juif et antérieurs au christianisme, ne sont pas cependant aussi anciens que le reste : ils renferment des allusions sensibles aux triumvirs Antonius, Octavius et Lépidus, et même à Kléopatra (Drummond, *The Jewish Messiah*). Le mot Béliar (vers 62) est une interpolation qui s'applique à Néron, l'Antechrist. Il est probable aussi que les vers 818 à 828 contenant, sur l'origine de la Sibylle, un récit différant de ce qui a précédé, doivent être retranchés du III^e^ livre, qui se termine au vers 817. — D'autre part, il est trop évident que deux fragments (comprenant 87 vers), cités par Théophile d'Antioche dans *Lettre à Autolyque* (II, c. XXXVI), forment, en partie, le prœmium du III^e^ livre.

Comme les vers de la sibylle hébraïque ou sibylle d'Érythrée, étaient, suivant Lactance, au nombre de mille environ (*Divin. Instit.*, lib. I, c. VI), il suit de la dissertation qui précède sur le II^e^ livre, que nous possédons l'œuvre à peu près complète. D'après Friedlieb, ce livre III contiendrait 905 vers authentiques; suivant M. Drummond, 808. C'est à l'époque de Ptolémaios VII Physkon qu'ils auraient été composés. Persécutés, foulés par les puissances, les Juifs alexandrins soupirent après la gloire future du fils de Dieu (702). C'est du moins le sentiment d'Hilgenfeld et de M. Drummond.

1. *Stromat.*, V, c. XIV. — Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. IV, c. VI.

cien Testament, passa sous le nom de Phocydide, qui écrivait au vi^e^ siècle avant notre ère.

Plus loin encore poussa le pseudo-Aristoboulos. Se couvrant du nom du péripatéticien précepteur de Philométor, un juif alexandrin à peu près contemporain de Philon, il se livra, sur la thèse ordinaire, à toutes sortes d'excentricités. Il eut la hardiesse de soutenir que la philosophie aristotélicienne venait de Mosché et des prophètes, que Pythagoras, dans son système, avait beaucoup emprunté aux Juifs, et enfin que Platon avait suivi la loi mosaïque. Pour appuyer ces fantaisies, il prétendait que la Thora ainsi que l'histoire de la sortie d'Égypte et de la conquête de Kenaan avaient été, de très bonne heure, avant Alexander même, traduites en grec. Le pseudo-Aristoboulos ne s'arrêta pas encore là. Il composa des vers grecs qu'il plaça dans la bouche du fabuleux Orphéos, et par lesquels celui-ci racontait à Musaios qu'il avait emprunté sa doctrine à celui qui a été sauvé de l'eau (Mosché). N'alla-t-il pas jusqu'à affirmer que les poètes, Homère, Hésiode, Linos, avaient tiré de la Bible la connaissance du Schabbath?

Pour rendre la traduction grecque de la Thora respectable aux gentils, un juif alexandrin, contemporain de Tibérius, mit au compte d'Aristéas, haut fonctionnaire de l'ancienne cour égyptienne, un récit merveilleux. Dans une lettre à Philokratès, son frère, Aristéas raconte que, sollicité par Ptolémaios II Philadelphos, qui lui avait envoyé Démétrios de Phalère, le grand-prêtre Éléasar fit partir pour Alexandrie soixante-douze sages, à l'effet de traduire en grec la Thora. Enfermés, chacun dans sa cellule, sans pouvoir communiquer entre eux, ils livrèrent cependant soixante-douze versions de la loi mosaïque si semblables, qu'elles ne différaient même pas les unes des autres par une syllabe [1].

1. Eusèbe, *Préparation évangélique*, l. VIII, c. I-V.

Le pseudo-Aristéas appelle les gentils à reconnaître la supériorité de la religion d'Israël et de cette Thora dont le caractère divin jusque dans la traduction grecque est si bien marqué.

Sous les noms empruntés d'Aristéos, de Démétrios, d'Eupolémos, d'Artapanos et de Kléodémos, d'autres Juifs s'essayent à faire connaître aux Grecs l'histoire d'Israël qu'ils mêlent de fables.

Ezékiélos met en drame la vie de Mosché et le récit de la sortie d'Égypte; là, Dieu lui-même joue un rôle et s'exprime en vers grecs [1].

Ce fut, semble-t-il, peu avant Caligula, que parurent ces Judéo-alexandrins.

Au règne de ce César se doit rapporter le *Livre de la Sapience*, que son auteur mit sous le nom de Schelomo, et où le paganisme est infiniment plus maltraité que dans la lettre du faux Aristéas. En pleine persécution, le pseudo-Schelomo est ému. Les croyances grecques sont, à ses yeux, la source de tous les vices, et il ne se peut contenir de le déclarer tout haut.

Voici quelle est, à son avis, l'origine du polythéisme, qui toutefois, au commencement, n'existait point, et ne doit pas durer jusqu'à la fin : contemplant les phénomènes terrestres, les hommes, un beau jour, s'y sont arrêtés, au lieu de s'élever jusqu'au créateur. D'autres, plus misérables encore, se sont mis à adorer les images de leurs mains, les statues en or, en argent, les figures d'animaux [2]. Les représentations, voilà certainement la principale source du polythéisme avec ses mystères impurs, ses adultères, ses assassinats.

---

1. Eusèbe, *Ibid.*, l. IX, c. XXVIII et XXIX, reproduit une partie des vers grecs d'Ezékiélos. On retrouve du reste dans sa *Préparation évangélique* presque tous les fragments des historiens et des poètes alexandrins. Les fragments historiques ont été groupés dans Muller, *Fragmenta historicorum græcorum*, III, 207-230,

2. *Sapience*, XIII et XIV.

Ce qui enflamme l'auteur à tel point contre les images, c'est qu'il écrit au temps où Caligula voulait poser les siennes dans le temple d'Iahvé.

Dans un autre endroit, le pseudo-Schelomo raille agréablement le César, de ce qu'il prétend à la divinité :

« Moi aussi, dit-il, j'ai été roi ; en naissant, j'ai respiré l'air commun ;... j'ai été élevé dans les langes, et avec inquiétude. Car aucun roi ne commence autrement son existence ; tous entrent dans la vie et en sortent de la même manière[1]. Il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu unique des Juifs, qui a tout fait avec nombre, poids et mesure[2]. De lui, découle la vraie sagesse, qui pénètre tout, qui est un souffle de la puissance de Dieu, une émanation véritable de la gloire du Tout-Puissant. Elle s'étend d'un bout du monde à l'autre, disposant tout utilement. »

Mais si *la Sapience* raille Caligula et attaque violemment le polythéisme, elle fait néanmoins son profit des doctrines émises par les philosophes grecs, et spécialement par Platon. On y lit : « La main toute-puissante de Dieu a fait le monde d'une matière informe[3]. » La préexistence de l'âme, ainsi que l'opposition entre l'âme et le corps, fondement de la gnose, sont marquées dans *la Sapience* : « Étant bon, il vint dans un corps non souillé[4].... La chair corruptible opprime l'âme, et la tente terrestre est un poids pour l'esprit méditatif[5] ». Comme la philosophie grecque, *la Sapience* compte quatre vertus cardinales : la tempérance, la prudence, la justice et la force.

Quelle que soit l'harmonie entre les livres de l'Ancien Testament et *la Sapience*, celle-ci cependant

1. *Sap.*, VII, 1-6.
2. *Sap.*, XI, 16-17.
3. *Sap.*, XI, 17.
4. *Sap.*, VIII, 19-40.
5. *Sap.*, IX, 15.

porte bien une marque particulière, et, par ses idées et par la langue nouvelle qu'elle emploie, nous découvre l'influence qu'ont subie les Juifs dans la savante Alexandrie.

Contre la persécution de Caligula a été écrit le troisième livre des Makkabées. Si l'auteur ne prend point de nom supposé, il essaye, du moins, de simuler l'époque de Ptolémaios Physkon pour dépeindre à son aise celle de Caligula et sa persécution.

Au même temps a été écrite l'épître du pseudo-Irmia (Jérémie). Le nabi de l'époque de Nabou-koudour-ousour est censé dépeindre à ses concitoyens les dieux en or, en argent, en pierre, des Kaldéens. En réalité, c'est un juif-alexandrin contemporain de Caligula qui, avec ce détour habile, accable de ses railleries les représentations égyptiennes de la divinité, ces dieux impuissants à se protéger eux-mêmes, sur le dos desquels pourrit la pourpre, que les voleurs dérobent, dont la nature ne diffère pas de celle de la pierre d'où ils sont tirés.

Si ce que les gentils ont de mauvais, si leurs dieux mbéciles que l'on outrage surtout aux jours de persécution, leur appartiennent bien, en revanche ce que les philosophes des nations renferment de meilleur ne découle pas de leur propre fonds, mais leur vient des Juifs.

C'est même la dernière pensée qui domine dans a littérature judéo-alexandrine. Mais comment parvint-on à la faire prévaloir ?

Comment tirer de la Bible les systèmes de la philosophie grecque? Pour obtenir ce résultat, les judéo-alexandrins ont eu recours à l'allégorisme, auquel le nom de Philon est surtout attaché.

Avant d'étudier le plus illustre représentant de la littérature juive d'Égypte, il est utile d'exposer le principe qui a dominé complètement sa pensée et inspiré ses nombreux livres.

Dans beaucoup de passages bibliques, dit Philon, Dieu est représenté comme un homme avec des membres

et un mouvement local. N'est-il pas évident que cela ne peut être entendu littéralement? Pour mieux être comprise, l'Écriture s'est accommodée à la faiblesse de l'intellect humain; mais, devant l'impossibilité du sens littéral, il faut chercher dans ces passages un sens plus élevé et à la fois plus profond, qui est l'allégorique[1].

Heureux si Philon et les autres Alexandrins avaient appliqué l'allégorisme seulement dans les endroits où le sens littéral n'est pas possible! Mais, avec des subtilités inouïes, ils trouvèrent des sens allégoriques, ou tropologiques, aux mots les plus simples, aux préceptes les plus clairs, et même aux faits historiques. Si forte et si universelle fut la coutume d'allégoriser chez les juifs-alexandrins, qu'elle s'était emparée même du peuple, de telle sorte que les docteurs, au Schabbath, en expliquant la loi, étaient contraints de céder au goût du jour.

Si l'on veut un exemple, entre mille autres, du point où le système fut poussé, qu'on lise le livre *Des songes* de Philon, qui ne diffère pas du reste, par l'esprit, de ses autres opuscules. Le grand alexandrin rapporte le récit biblique : Jacob partant de Beer-Schéba ou puits du serment, pour se rendre à Harran ; dans la route, au coucher du soleil, il met, pour dormir, des pierres sous sa tête.

Là-dessus, Philon se pose à lui-même plusieurs questions, parmi lesquelles celles-ci : Quel est ce puits du serment? Qu'est-ce que Harran?

Le puits, c'est la science, parce que de sa nature celle-ci est située aux lieux profonds, et non à la surface; elle ne réside pas dans un endroit manifeste, mais caché. Ce n'est pas aisément qu'on la trouve, mais après un long travail, nécessaire même aux moindres spéculations. La science est un puits sans fond et sans fin que l'on n'épuise jamais.

---

1. *De mundi opificio.* — *De profugis,* § 10.

Qu'est-ce que la ville de Harran? C'est la métropole des sens. Quand on quitte le puits du serment, c'est nécessairement pour se rendre à la cité des sens. A qui est semblable à Laban, incapable de saisir les choses intelligibles et les idées pures, les sens présentent un refuge; alors on a le droit de cité dans Harran. Mais Iaqob n'est là qu'en passant, comme un étranger qui ne cesse de songer au retour.

Cet exemple suffisant à faire connaître ce qu'était l'allégorisme alexandrin, il est temps d'étudier celui qui a le plus abusé du sens allégorique, et qui est à la fois le plus illustre représentant de l'hellénisme juif[1].

Philon semble être né entre l'année 30 et l'année 20 avant notre ère, dans la ville d'Alexandrie, d'une famile juive très riche. Son frère Alexander était alabarque, ou chef de la communauté israélite. Indépendant, sans aucun souci, Philon put se livrer à tous ses nobles penchants, ne vivre que par la pensée, ne quitter les philosophes grecs, et particulièrement Platon, que pour la loi et les prophètes.

Pleins pour lui d'admiration, ses contemporains l'égalaient au grand disciple de Socrate: Ou Platon, disaient-ils, philonise, ou Philon platonise. Versé dans la langue grecque, qui lui a servi à composer ses nombreux opuscules, ignora-t-il la langue hébraïque? On l'a prétendu, mais peut-être sans fondement solide.

Son épouse était fière de lui, et toute pénétrée de sa

1. Pour l'étude de Philon, voir : Graetz, *Geschichte der Iuden*, t. III, p. 411-425; — Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, 2e édition, 3e partie, 2e division, p. 293-297. Le chapitre de M. Zeller sur la philosophie gréco-juive et sur Philon n'est guère qu'une reproduction du travail de M. Graetz. — Article *Philon*, dans *Herzog*, par Muller. — On peut lire aussi sur la philosophie de Philon un travail qui, pour être fort ancien, n'en est pas moins important : Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. XI. — Dans une note, M. Graetz, t. III, p. 678-683, donne un exposé critique des nombreux opuscules de Philon.

sagesse. Des femmes lui demandait un jour pourquoi elle ne portait pas de parures; elle leur répondit : La vertu est le plus bel ornement de la femme.

L'applaudissement universel dont il était l'objet semble avoir jeté Philon dans une sorte d'ivresse. Sans se départir de sa touchante simplicité de cœur, le philosophe en vint à raconter que souvent son âme était inspirée de Dieu, et percevait, grâce à ce commerce, les vérités cachées à sa raison.

Si l'intelligence propre de Philon paraît dans ses œuvres, elles sont surtout remplies d'idées empruntées aux académiciens, aux stoïques, aux néo-pythagoriciens. Toutefois, ces pensées n'ont de valeur aux yeux de Philon, que si elles portent, comme marque de vérité, le sceau du législateur divin. Pour savoir si une doctrine philosophique est vraie, le grand alexandrin la compare avec le Pentateuque. Les sciences générales, la grammaire, la musique, la géométrie, l'éloquence et la dialectique, ne valent que comme servantes de la Sagesse divine, semblables à Agar servant Sara, la princesse [1].

Les belles théories d'Héraclite, de Platon, de Zénon, sont infailliblement renfermées dans la Thora; et, en effet, Philon lès y trouve au moyen du sens allégorique.

C'est au Pentateuque que se rattachent presque toutes ses spéculations philosophiques. Ce qu'il a écrit sur la Genèse se peut diviser en deux parties : la première, traitant *De la création du monde*, où Philon se livre à un allégorisme désordonné; l'autre, s'occupant des trois patriarches dont la vie est comme une nouvelle loi : ici, l'auteur paraît plus sobre que dans la première partie.

Un autre groupe des écrits de Philon commence avec la *Vie de Moïse* en trois livres, auxquels il faut joindre divers traités concernant la loi : *Sur le Décalogue, Sur la Circoncision, Sur les Sacrifices, Sur le Septenaire et les fêtes, Sur l'humanité.*

1. *De congressu quærendæ eruditionis gratiæ*, § 3.

Dans le dernier livre, le noble Philon, rompant avec ce que le judaïsme pouvait avoir de mesquin, déclare que le législateur Mosché n'a pas seulement recommandé d'aimer ceux de la même race, mais les étrangers qui, ayant quitté leur parenté et leur patrie, les institutions et les rites des ancêtres, sont allés de la fable à la vérité et au culte du seul vrai Dieu.

Dans ces traités, et surtout dans celui *Sur le Septenaire et les fêtes*, se découvre un commencement de Kabbale. Philon ne se contente pas de spiritualiser les noms de lieux et de personnes, déclarant que Kaldée signifie « fausse connaissance, » Adam, « pure raison humaine, » Ève, « perception sensuelle ; » il attache aussi un sens spirituel aux nombres, à ceux par exemple qui expriment les dimensions du Tabernacle. N'est-ce pas l'origine de la Kabbale que nous surprenons là, dans Philon[1]?

En vain le grand alexandrin proteste-t-il, en cent manières, de son respect absolu pour la Thora, déclare t-il que, parmi toutes les races humaines, Dieu a choisi Israël pour son prêtre, son prophète, et pour garder de lui la véritable notion ; en vain, pour les dispersés des tribus, pour le peuple opprimé dans le monde à cause de sa vertu, attend-il un avenir idéal, Philon, malgré tout, reste Grec plutôt que Juif.

Son système, sa façon de concevoir Dieu et le monde, est purement philosophique :

Dieu infini et incréé n'est comparable à rien de créé ; il est élevé au-dessus du temps, de l'espace, des affections humaines ; il se suffit à lui-même ; il est plus sage que la sagesse, plus savant que la science, plus beau que la beauté, plus simple que l'unité, plus heureux que le bonheur. On ne peut rien affirmer de particulier, ni rien nier de Dieu. Ce que l'on peut seulement dire, c'est ceci : Dieu est exempt de particulier (Apoios).

Désigner l'essence divine par un nom quelconque,

1. Kuenen, *The religion of Israel*, t. III, p. 196.

c'est impossible. Tout ce qu'il est permis de dire de Dieu, c'est qu'il est « le étant » (o ôn), ou l'être en général (to on). Le judaïsme exprime cette notion par le nom d'Iahvé, seulement prononcé dans le sanctuaire, et dont le sens intime ne peut être entendu que de ceux qu'a épurés la Sagesse.

Ainsi ce que saisit de Dieu une raison bornée, c'est qu'il est. Quant à son essence, elle nous reste inaccessible.

Cependant, pour sauver la personnalité divine, Philon, par une sorte de contradiction, reconnaît à Dieu un attribut : il le considère comme la plus haute activité. L'activité sans limite est son être véritable. Agir est l'essence de Dieu, comme brûler celle du feu, être froid celle de la neige.

Dans l'action perpétuelle de Dieu, on distingue la force et la bonté, désignées dans la Genèse par les deux noms, Adonaï-Élohim La force est l'attribut royal, législatif, de Dieu ; la bonté, l'attribut bienfaisant et généreux.

En vertu de son activité sans borne et de sa toute-puissance, Dieu peut être créateur ; mais en vertu de sa hauteur et de sa perfection, il ne peut entrer en contact avec la matière première, d'où le mal jaillit et qui gît à une distance incalculable de l'être divin.

A remplir cet intervalle Philon s'emploie de son mieux. Dans l'Ancien Testament, il avait aperçu les anges et une certaine notion de la Sagesse, ce qui l'aide à former cet anneau de son système.

Dieu crée d'abord le monde spirituel des idées, qui ne sont pas seulement les prototypes des choses à créer, mais encore les puissances agissantes et les causes de tout. Par ces forces spirituelles, l'être divin agit comme par des intermédiaires : elles sont ses lieutenants, les ordonnateurs du monde ; répandues partout, on les peut considérer comme les colonnes sur lesquelles se fonde l'ensemble des choses. Ces forces répondent aux bons démons des Grecs et aux anges de la Bible.

Cependant, sur la nature de ces intermédiaires, Phi-

lon ne semble pas toujours bien fixé. Tantôt il en fait des portions inséparables de Dieu, tantôt il les considère comme des êtres substantiels et personnels, selon qu'il est lui-même sous l'influence grecque ou juive.

Quand il s'agit d'expliquer comment Dieu met hors de lui ces puissances, la pensée de Philon n'est pas très assurée. Tantôt il présente cette création spirituelle comme une extension de l'Être divin, tantôt comme un écoulement de Dieu dans le monde.

L'ensemble de ces forces, considérées comme intermédiaires entre Dieu et l'univers, s'appelle, d'après Philon, le *Logos* ou la Raison divine agissante, la Sagesse, l'Esprit de Dieu. Pour l'alexandrin, plus enthousiaste encore que philosophe, le *Logos* est le fils premier né de Dieu, qui se tient sur les frontières du fini et de l'infini, qui unit et en même temps sépare ces deux termes. Il n'est ni incréé comme Dieu, ni créé comme les objets bornés. Le *Logos* est le prototype de l'univers, le représentant de l'Être divin, et qui en fait observer les ordres dans le monde, l'interprète qui en annonce les volontés, l'exécuteur qui les fait obéir, le premier ange transmettant les manifestations divines, le grand-prêtre intercédant pour le monde auprès de Dieu.

Ainsi, dans le système de Philon, le *Logos* est parfois un être distinct de Dieu, comme personne, et parfaitement substantiel.

Image de ce *Logos* qui l'a organisé, l'univers lui est soumis. Dans le monde, tout relève de lui, les choses, les particuliers et les cités ; c'est le *Logos* qui fait l'élévation ou l'abaissement des peuples comme des individus.

Maintenant que nous connaissons les conceptions philoniennes de Dieu, du *Logos*, et des rapports de ceux-ci avec l'univers, que pensait de l'homme le philosophe alexandrin ?

Reflet de Dieu, intelligence et volonté libre, l'homme est placé sur les confins des choses éternelles et des contingentes, tenant des deux à la fois. C'est un micro-

cosme, un abrégé de l'univers, c'est la plus noble des créatures tangibles, mais le dernier des êtres incorporels.

Quel besoin de preuves a Philon, pour croire à l'immortalité de l'âme? Étant d'origine divine, l'âme humaine ne peut être éphémère. Par la mort, elle se détache du corps pour retourner en son lieu, libre de la servitude que fait peser sur elle cette vie terrestre. Tant qu'elle reste enchaînée au corps, elle est opprimée et sous la dépendance du péché.

Le but que le sage se doit proposer comme le souverain bien, c'est l'anéantissement de la sensualité, et de toutes les affections terrestres. Sur ce point, Philon a pu concilier le stoïcisme avec la doctrine juive. La sainteté, à laquelle on parvient après avoir écrasé les sens, se résume, pour l'alexandrin, dans l'adoration de Dieu et dans la justice envers les hommes.

Mais pour détruire les forces sensuelles, le secours gratuit de Dieu est d'une absolue nécessité.

Voilà pour la volonté.

L'intelligence du sage est tenue de se consacrer uniquement à la contemplation de la divinité. La philosophie, présent céleste, n'a qu'un terme : la connaissance de Dieu. L'homme, étant insuffisant à cette tâche, est tenu d'abîmer son entendement en Dieu, et la lumière humaine de s'éteindre dans la divine. L'homme doit se mettre dans l'état d'extase, c'est-à-dire dans une sorte *d'aliénation d'esprit*.

Cet état élevé de l'âme a été tout particulièrement connu des prophètes, dont la pensée personnelle s'effaçait devant l'esprit divin. Sur l'homme entré en Dieu descend l'esprit prophétique, de sorte qu'il est en état de connaître Celui qui est. Quand il s'exprime, sa vie propre étant suspendue, il est l'organe de la divinité.

Par ces pensées, Philon s'imaginait unir le judaïsme et la philosophie grecque. Erreur profonde! Sans doute, par cet effort d'un noble esprit, leur antinomie était voilée, mais non supprimée. On peut se convaincre de

l'infirmité qui paraît dans tout le système de Philon par les contradictions dont il foisonne.

Toutefois, malgré lui et avec la bonne foi la plus manifeste, le grand alexandrin inclinait plus vers la philosophie que vers la Thora. Il était plutôt disciple de Platon que descendant de Mosché et des nabis.

Ce n'était point pourtant parmi les philosophes que les Juifs acquéraient des recrues. Si dans la dispersion ils firent quelques prosélytes, ce fut surtout parmi les petits princes de la Syrie. Au nombre des plus célèbres et des plus dévoués, il faut compter les rois et les reines de la province d'Adiabène sur le Tigre, vassaux du grand royaume parthe.

Au commencement de notre ère, l'Adiabène était gouvernée par Monobaze, dont la sœur et épouse, Hélène, avait mis au jour un fils qui reçut le nom d'Izates. Il devint à ce point le favori de la maison, que, malgré ses frères plus âgés, on lui destina le trône.

Pour le soustraire à la jalousie des siens, Monobaze l'envoya tout jeune près d'un prince voisin, nommé Abennerig, dont il reçut un bienveillant accueil, et obtint en mariage, avec une province, la fille charmante Symako. Là, Izates fit connaissance d'un marchand juif, Hanania, qui avait gagné au judaïsme les femmes de la famille d'Abennerig et y convertit Izates lui-même.

Quand celui-ci prit, à la mort de son père, le gouvernement de l'Adiabène, il se trouva qu'Hélène, sa mère, avait de son côté embrassé la religion juive. Sur l'avis d'Hélène, Izates garda sa conversion secrète à ses nouveaux sujets, et ne se fit point circoncire. Cet acte, en effet, n'aurait-il pas paru trop étrange aux Adiabénites ? Hanania se rangea, sur ce point, de l'avis d'Izates ; mais un autre juif, Éléasar de Galilée, tourna le roi vers d'autres dispositions.

Les Israélites ne connurent point de meilleurs amis que les membres de cette famille d'Adiabène. Hélène, ayant fait un pèlerinage à Jérusalem (47), y soulagea par ses trésors les habitants de la ville en proie à la famine.

Ils venaient tous là, ces gens de l'Adiabène, s'endormir doucement sous la glèbe sainte. On montre encore le tombeau appelé « Tombeau des Rois », où se couchèrent Hélène et Izates. Grapté eut à Jérusalem aussi sa demeure terrestre et son lit d'éternité. Elle appartenait bien également à cette noble famille, la reine Saddan, dont le sépulcre en pierre est au musée du Louvre.

Avec Schammaï, âpre, odieux, le prosélytisme juif ne pouvait s'accomplir. C'est grâce aux principes d'Illel, et surtout à Ioschoua ou Jésus, que le judaïsme s'est dilaté jusqu'à devenir la religion universelle.

XXII

L'IDÉE MESSIANIQUE ET LA SECONDE BIBLE DES JUIFS.

Les Psaumes de Salomon. — L'Assomption de Moïse. — Le Livre de Hénokh. — Le Livre des Jubilés, ou Petite Genèse. — Le IV^e Livre d'Ezra. — L'Apocalypse de Barouk. — L'idée Messianique telle qu'elle apparaît dans ces livres.

DEPUIS la conquête de Babel jusqu'à la fin, Israël n'a que de rares instants de liberté. Encore sont-ils troublés par des guerres intestines, plus redoutables parfois que l'oppression étrangère. Pour oublier les misères présentes, la nation juive se mit à développer le beau rêve messianique dont elle trouvait le germe dans ses nabis.

Écrasé sous les éléphants d'Antiokhos Épiphanès ou sous le poids lourd des Romains, le Juif, avant d'expirer, avait eu, au moins, pour son pays, pour la sainte Jérusalem, la vision d'une meilleure destinée. Qu'étaient les souffrances du moment au prix de la gloire future? La plus divine portion de l'histoire du monde n'était-elle pas à naître[1]?

---

1. Voir tout spécialement, pour l'étude de cette question,

De la captivité aux Makkabées, on constate seulement en Israël l'attente d'un triomphant avenir, dans lequel la présence de Dieu sera plus manifeste. Mais les traits du Messie ne sont pas encore très nettement apparus aux fils d'Abraham ; c'est surtout d'Ierouschalaïm qu'ils rêvent, rebâtie en saphirs et en émeraudes, recueillant dans son sein les *dispersés* des tribus, et voyant monter jusqu'à elle le flot même des gentils. Tous foulent les places de la ville nouvelle pavées en mosaïques de bérylle, d'escarboucle et de pierre d'ophir, et qui retentissent d'*alleluias* [1].

A mesure que les douleurs grandissent et que croît le désespoir d'Israël, il s'attache plus puissamment à son beau rêve d'avenir, à ces temps heureux que lui doit Iahvé. Quand, après la gloire rapide des Makkabées, surgit la puissance romaine, plus terrible que celle des Perses et des Grecs, et qui détruit toute nationalité juive, alors l'idée messianique atteint son paroxysme. Le Messie, dont les traits s'élaborent depuis Antiokhos Épiphanès, apparaît à l'imagination juive, tout entier, avec des formes précises, accomplissant la grande œuvre. Avec quelle foi les Zélotes républicains, compagnons d'Iehouda le Gaulonite, attendent le libérateur qui, du souffle de sa bouche, doit renverser l'empire romain ! Au bord de l'Iardèn et de la mer Morte, Iohanan le baptiseur, avec un groupe d'Esséniens, crie aux foules qui le viennent trouver dans son désert : « Le royaume des cieux est proche ! »

A ce moment, se lèvent tour à tour des hommes qui se prétendent le Messie, et dont le nom émeut les foules, dans les villes et dans les bourgades. Ce n'était pas l'aristocratie, contente du présent, mais la masse du peuple qui soupirait ardemment après le royaume de Dieu.

---

le livre de M. Drummond, *The jewish Messiah*, et Schurer, *Lerhbuch der N.T. Zeitgeschichte*.

1. *Tobie*, XIII, 16, 18 ; XIV, 5.

Ce coup d'œil général jeté sur le Messianisme, il importe d'étudier cette prodigieuse idée si particulière à Israël, et qui fait vraiment de lui un peuple séparé.

Elle est contenue dans un certain nombre de livres apocryphes, d'apocalypses écrites dans une forme mystérieuse, et mis sous le nom d'ancêtres vénérés comme Hénokh ou Ezra. Ces livres, récemment retrouvés pour la plupart, ont ajouté une page nouvelle, des plus intéressantes et des plus passionnées, à l'histoire des Juifs.

Dans les chapitres précédents ont été déjà mentionnés le *Livre de Daniel* et les *Oracles sibyllins*. Il faut y joindre les autres apocalypses où sont contenus les ardents espoirs d'Israël, cette seconde Bible juive, presque aussi curieuse à connaître que la première, et dont les pages, depuis un siècle, sortent une à une de la poussière.

Les Psaumes de Salomon, au nombre de dix-huit, ont été publiés en grec, pour la première fois, par le jésuite J.-L. de la Cerda, en 1626, sur un manuscrit d'Augsbourg, qui depuis lors a disparu. Fabricius redonna le même texte avec des corrections, en 1713 [1]. Comparant ce qu'avait publié Fabricius avec un manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne, Hilgenfeld a donné une édition nouvelle des Psaumes de Salomon [2].

Écrits primitivement en hébreu, ceux-ci sont l'œuvre d'un seul auteur [3]. Ce fut probablement peu après la

1. *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti.*

2. *Messias judæorum.* Elle avait paru d'abord dans *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1868, p. 140-161.

3. Ewald, *Geschichte...*, IV, 394, et Dillmann, *Pseudepigraphi*, dans l'*Encyclopédie* de Herzog, ont certainement raison contre Hilgenfeld, qui admet un original grec et croit que les Psaumes ont été composés par un juif d'Égypte (*Messias... Proleg.*, p. XVI-XVIII).

prise d'Ierouschalaïm par Pompéius, l'an 63, que ces Psaumes ont été composés[1]. Quelques-uns, en effet, font allusion à la ville sainte, récemment emportée d'assaut, et au temple profané ; ce qui répond fort à ce que l'on vit dans l'année 63[2].

Le fragment d'apocalypse qui s'appelle *l'Assomption de Moïse* a été découvert sur un parchemin palimpseste, apporté du monastère de Bobbio à la bibliothèque ambrosienne de Milan. Connu de Peyron, d'Angelo Maï, il a été enfin déchiffré par Ceriani. C'est une traduction en mauvais latin, semblable à celui de l'Itala, d'un texte grec[3].

En nous reportant à la *Stikhométrie* de Nicéphore, nous savons qu'un tiers seulement du livre a été retrouvé. Encore cette troisième partie, que nous possédons, est-elle dans un état peu satisfaisant. Le passage le plus important pour fixer la date de *l'Assomption*, est précisément celui qui a le plus souffert.

Hilgenfeld a tenté de rétablir, autant que possible, l'ancien texte grec[4]. Volkmar a consacré à *l'Assomption de Moïse* un volume tout entier[5]. D'autres éditions de cette apocalypse ont été données par

---

1. C'est la pensée de Movers, *Kirchen-Lexicon,* publié par Wetzer et Welte à Fribourg en Breisgau, 1847, article *Apokryphen-Literatur,* t. I, p. 340. — Keim, *Gesch. Iesu,* I, p. 243. — Ewald, Oehler (Messias, dans l'*Encyclopédie* de Herzog) et Dillmann croient que les Psaumes de Salomon ont été composés peu après qu'Antiokhos Épiphanès eut saccagé Ierouschalaïm (170). — M. Graetz fait des *Psaumes,* sans aucun fondement, l'œuvre d'un chrétien. — Voir aussi, sur ce livre apocryphe, Carrière, *De Psalterio Salomonis.*

2. Antiokhos Épiphanès ne prit pas la ville d'assaut.

3. Ceriani, *Monumenta sacra et profana ex codicibus præsertim Bibliothecæ Ambrosianæ,* t. I, fasc. 1, Milan, 1861.

4. Hilgenfeld, *Messias Judæorum.*

5. *Mose Prophetie and Himmelfahrt,* qui forme le IIIe volume de *Handbuch zu den Apocryphen,* Leipzig, 1867.

MM. Schmidt et Merx [1], puis par M. Fritzche [2].

Pour M. Drummond, le texte original de *l'Assomption* était grec. Mais avec MM. Schmidt et Merx, il vaut mieux conclure que le livre a dû être écrit primitivement en araméen. La dernière opinion avait du reste été émise déjà par Ewald et M. Langen [3], sur ce livre où foisonnent les aramaïsmes.

Voici quel est le contenu de ce fragment d'apocalypse : Avant de disparaître, Mosché tient une conversation avec Ioschoua, son successeur, dans laquelle il lui déroule, en abrégé, l'histoire d'Israël jusqu'aux temps messianiques. Dans le second temple, il y aura des sacrifices illégitimes ; on verra d'indignes grands-prêtres. Hérodès est dépeint par le prophète et traité de téméraire et de méchant, qui tue par le glaive les hommes et les adolescents. Ses fils lui succèdent, mais ne doivent régner qu'un temps. D'occident vient un roi qui détruit une partie du temple et met des Juifs en croix (sans doute, guerre de Varus, l'an 4 avant notre ère, sous Arkhélaos).

Le passage le plus important de *l'Assomption* renferme un mot d'une désolante obscurité : *Taxo*.

Au milieu d'un monde fort pervers et hypocrite, et des tortures infligées aux fidèles, un homme de la tribu de Lévi, nommé *Taxo*, mandera près de lui ses sept fils et s'enfermera avec eux dans une caverne, plutôt que de transgresser les préceptes du Seigneur des seigneurs.

Celui-ci enverra son maleäk (ombre) qui est au-dessus de toutes choses, et qui vengera promptement les Juifs de tous leurs ennemis. Sans doute les fils de Taxo inaugureront une ère nouvelle, prélude des temps messianiques, de cette époque de joie et de gloire, où

1. *Die Assumptio Mosis...*, dans *Archiv für vissenschaftliche Erforschung des A. T.*, B. I, part. 2e, Halle, 1868, p. 111-152.

2. *Libri apocryphi Vet. Test.*, 1871.

3. *Das Judenthum in Palestina zur Zeit Christi.*

Israël sera élevé par-dessus les aigles et logera dans les étoiles.

Entre sa mort et cette heureuse époque, Mosché assure qu'il s'écoulera deux cent cinquante temps (semaines d'années).

Ioschoua exprimant à Mosché le sentiment qu'il a de sa faiblesse et de son insuffisance à la grande tâche de conduire le peuple élu, le prophète lui répond que, dès le commencement, il a été choisi de Dieu pour cette œuvre, non à cause de sa force, mais par pure bienveillance. Si le peuple garde les divins commandements, il prospérera; sinon, les païens seront chargés de le châtier.

Tel est l'objet de *l'Assomption de Moïse*. L'auteur semble se prononcer contre la résistance armée au despotisme romain. On doit attendre que *le fort* paraisse pour tout rétablir dans l'ordre. Jusqu'à ce jour-là, le culte lévitique avec ses sacrifices et ses offrandes, il vaut mieux le suspendre.

Quelle est la date de *l'Assomption?*

M. Volkmar place la composition de cette apocalypse sous Hadrien, en 137 ou 138, et, dans Taxo, reconnaît Rabbi Aqiba, qui prêcha la croisade de bar-Koziba[1]. Dans Aqiba, grâce à la ghématrie ou science des chiffres, M. Volkmar retrouve Taxo. Mais M. Volkmar est presque seul de son avis sur la date de ce livre. On ne conçoit guère qu'après la mort de bar-Koziba, un écrivain palestinien ait appuyé sur la répression de

1. Quelques livres deutéro-canoniques, comme l'épître de Jude, demandent, pour les protestants, que soit reculée la date de certaines apocalypses. La pensée de livres messianiques apocryphes précédant la venue de Jésus-Christ et la préparant, a dû fort effrayer aussi M. Volkmar. — Je ne discute pas l'opinion de M. Philippi, *Das Buch Henoch*, p. 105-106, d'après laquelle l'*Assomption* serait d'origine chrétienne et composée dans le premier tiers du IIe siècle.

Varus, qui aurait disparu dans la perspective sombre et sanglante de près d'un siècle et demi[1].

Presque tous les critiques font de *l'Assomption* une œuvre antérieure à la ruine de Jérusalem et du temple, l'an 70. Pour MM. Merx et Schmidt, c'est un livre postérieur à Claudius, écrit entre 54 et 64, par un Essénien[2]. M. Hilgenfeld l'attribue à l'époque même de Claudius, vers l'an 44.

Ce qui est le plus acceptable, c'est la pensée d'Ewald. *L'Assomption* a été composée aussitôt après la révolte d'Iehouda le Gaulonite[3]. Ce fut pour apaiser cette sédition que Quintilius Varus, l'an 4 avant notre ère, marcha sur Jérusalem, détruisit une partie du temple et mit des Juifs en croix. Le ton de l'écrivain, si ardent contre le parti dominant, sans doute les Parouschites, on le comprend aisément de la part d'un partisan du zélote Iehouda le Gaulonite. Les quatre heures dont il est fait mention dans le texte désignent, pour Ewald, la lignée des rois hébreux, avec les Persans, les Grecs et les Romains. Taxo représente peut-être quelque sage du temps, ou bien quelque messie attendu. Une faute de copiste est peut-être aussi la cause de la difficulté insoluble que présente ce passage de *l'Assomption de Moïse*[4].

1. M. Loeb (*le Taxo de l'assomption de Moïse*) s'est rangé de l'avis de Volkmar. Il en diffère cependant en ce qu'il ne reconnaît pas Aqiba, le farouche rabbin, dans le paisible Taxo, mais plutôt le doux rabbi Ioschoua bèn-Hanania. Malgré toute la science de la ghématrie et toute la subtilité d'esprit qu'il déploie, M. Loeb ne m'a pas plus convaincu que n'avait ait M. Volkmar.

2. Dans la description des temps meilleurs qui attendent Israël, les deux critiques reconnaissent même un psaume essénien. Cependant le parallélisme, il le faut avouer, s'il existe, est à peine sensible dans ce morceau.

3. Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, t. V, p. 73.

4. Sur Taxo, M. Carrière (*Revue de théologie chrétienne*,

Il est encore plus important peut-être de bien déterminer la date du *Livre de Hénokh* que celle de l'*Assomption*. Si cette apocalypse est en effet de l'époque des Makkabées, sa doctrine messianique nous marquera quelle était la foi des Juifs, dans le temps qui précéda le christianisme.

M. Philippi, orthodoxe, considère le livre de Hénokh comme chrétien d'un bout à l'autre. M. Hilgenfeld, suivi par M. Colani, attribue à un gnostique chrétien la partie la plus messianique de Hénokh. Sans méconnaître son origine juive, le savant Volkmar place la composition du livre vers l'an 132 de notre ère, et suppose qu'il a été fatalement coloré par la doctrine chrétienne.

Ceux qui admettent une date antérieure confessent qu'il y a eu plus tard des interpolations de phrases chrétiennes [1].

On n'a point de copie grecque du *Livre de Hénokh*. Un petit nombre seulement de fragments grecs ont été découverts dans la *Chronographie* de Georges Syncelle, moine byzantin de la fin du VI^e^ siècle. En 1773, Bruce, le célèbre voyageur, apporta d'Abyssinie trois copies éthiopiennes de *Hénokh*. L'une d'elles, fort belle, est à la Bibliothèque nationale. Bruce garda la seconde, comprenant plusieurs livres de l'Écriture, et où *Hénokh* précédait immédiatement le Livre de Job, ce qui est sa place dans le canon abyssin. La troisième fut déposée à la Bodléienne. Depuis lors on a retrouvé plusieurs manuscrits du même livre en Abyssinie.

3^e^ sér., t. VI, 1868) a émis une idée assez ingénieuse. Tous les ennuis que cause *Taxo* aux critiques proviendraient de la maladresse de celui qui a d'abord traduit l'original araméen. Celui-ci portait : Il y aura un homme de la tribu de Lévy « qui promulguera une ordonnance, » ou bien « qui dressera l'étendard ». *De igassim takso.*

1. *Beitrage zur Erklarung des Buch Henoch nach äthiopischen Text,* dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft,* XIV, 1860.

Ces trésors devaient rester longtemps oubliés dans les bibliothèques. En 1800, Silvestre de Sacy, dans le *Magasin encyclopédique* (ann. VI, tom. I, p. 382), publia d'après le manuscrit de Paris une notice du *Livre de Hénokh*, avec une version latine des trois premiers chapitres, des chapitres VI à XVI, des chapitres XXII à XXXII.

La première édition complète de *Hénokh* parut en forme de version anglaise, par les soins de Laurence, en 1821. Le docteur Hoffmann, d'Iéna, fut le premier qui attira sur le travail de Laurence l'attention des savants allemands [1]. Il traduisit en allemand les trente-cinq premiers chapitres de la version anglaise, et les enrichit d'une introduction et d'un commentaire.

Gförer traduisit l'anglais en latin pour ses *Anciens prophètes apocryphes* [2].

Dillmann publia le texte éthiopien en 1851 et une version allemande avec introduction et commentaire en 1853 [3].

Sur ce livre, si précieux pour la connaissance de l'idée messianique, trois questions se présentent : 1° Est-il d'un seul auteur et préservé dans son intégrité ? 2° Est-il substantiellement d'un même auteur, mais çà et là corrompu par des interpolations postérieures ? 3° Est-ce une série de pièces de différentes mains réunies par un compilateur ?

M. Philippi répond affirmativement à la première question [4]. M. Dillmann, après s'être rangé parmi ceux qui voyaient dans le livre de Hénokh l'œuvre interpolée d'un seul auteur, est venu plus tard au senti-

1. *Das Buch Henoch in vollständiger Ubersetzung...*, von Andreas Gottlieb Hoffmann. Iéna, 1833.

2. *Prophetæ veteres Pseudographi*, 1840.

3. *Das Buch Henoch, übersetzt und erklärt.*

4. *Das Buch Henoch, sein Zeitalter und sein Verhaltniss zum Judasbriefe*, 1868.

ment d'Ewald[1] qui, dans l'apocalypse de Hénokh, distingue plusieurs parties[2].

Trois auteurs, d'après Ewald, avaient écrit le présent *Livre de Hénokh*. Au plus ancien doivent être attribuées, sauf quelques interpolations, *les Similitudes* qui vont du chapitre XXXVIII-LXXI. C'est surtout contre les ennemis extérieurs que s'élèvent *les Similitudes*.

Un second écrivain, peu éloigné par la date du premier, s'adressant surtout aux ennemis intérieurs, a composé les chapitres I-V; VI, 1-2; VII, 1-6; VIII, 4; IX, 1-6, 8-11; X, 4-10, 12-XI, 2, XII-XVI; le fragment grec de Georges Syncelle; les chapitres LXXXI, 1-4 et LXXXIV, et enfin XCI, 3-CV.

Un troisième s'efforce d'expliquer les secrets de la Création; mais nous ne possédons que les restes de son grand ouvrage intitulé : *Livre des discours de Hénokh à son fils Methousélah*. Ce sont les chapitres XX-XXXVI; LXXIII-LXXII (à l'exception de LXXXI, 1-4); LXXXIII-XC (LXXXIV étant emprunté au second auteur); CVI, CVII. Une main postérieure ajouta à cette troisième partie le chapitre CVIII.

En imitation du *Livre de Hénokh*, quelqu'un composa plus tard un *Livre de Noah* pour comparer le jugement par le déluge au jugement final. Çà et là, dans notre apocalypse, se retrouvent disséminés les fragments de cette dernière composition.

Le collecteur qui a groupé en une seule œuvre tous ces différents écrits n'y a joint que fort peu de chose de son propre fait[3].

---

1. Voir son article *Henoch*, dans le *Bibel Lexicon* de Schenkel.

2. *Abhandlung über des äthiopischen Buches Henokh Entstehung*, 1854, et *Geschichte des Volkes Israël*, IV, 451.

3. Tidemann (*De Apocalypse von Henoch en het essenisme*, dans *Theologisch Tijdschrift*, mai 1875) distingue d'abord dans le *Livre de Hénockh* l'œuvre d'un Pharisien, celle d'un Essé-

Le criticisme d'Ewald ne paraît pas solidement fondé. Sans doute, le présent texte éthiopien ne représente pas intégralement le livre primitif de Hénokh. Entre les mains de l'Église chrétienne, l'œuvre, née avant le christianisme, a dû subir des retranchements et des interpolations. Ainsi le Messie y est appelé *Logos*. Mais rien ne justifie l'opinion d'Ewald, en vertu de laquelle le texte original aurait subi les plus violents traitements.

Sauf quelques morceaux, le livre a bien été composé, selon toute probabilité, au temps des Makkabées. La plupart des critiques adoptent même, pour le moment de son apparition, le règne d'Iohanan Hyrkanos. Les sept semaines qui, d'après l'auteur, se partagent l'histoire juive jusqu'au moment où il écrit, semblent bien en effet se terminer à Iohanan Hyrkanos[1].

---

nien. Il attribue à un chrétien du temps de Dioclétien et de Trajan *les Similitudes*, contenant un certain nombre d'idées messianiques et considérées par Ewald comme la plus ancienne partie de l'œuvre. Cet arrangement de Tidemann cadre presque avec celui de Hilgenfeld, *Die judische Apokalyptik*, p. 148 et suiv., et de Köstlin, *Ueber die Entstehung des Buchs Henoch*.) L'auteur du chapitre CVIII serait même, pour Tidemann, un chrétien gnostique de la tendance de Saturnain, qui écrivait après l'an 125 de notre ère.

1. M. Kuenen reconnaît que l'auteur a écrit son livre sous Iohanan Hyrkanos, mais, comme presque tous ses coreligionnaires, il en excepte les chapitres où l'idée messianique est le plus clairement contenue, c'est-à-dire les chap. XVII-XIX, XXXVII-LXXI, CVI-CVIII (*The Religion of Israël*, t. III, p. 265). — Lücke, *Erleitung in die Offenbarung*, place les chapitres messianiques des *Similitudes* au temps d'Hérodès le Grand. — Köstlin, avant cette époque, entre l'an 100 et l'an 64 avant J.-C. — Drummond en fait l'œuvre d'un chrétien. — Il ne faut pas oublier qu'Ewald, dégagé de tout esprit de parti, considérait ces chapitres XXXVII-LXXV comme les plus anciens du *Livre de Hénokh*.

Le 4e *livre d'Ezra*, cri de fureur contre Rome, renferme une singulière vision dont l'intelligence suffirait pour dater avec certitude cette apocalypse. Un aigle, symbole de l'Empire romain, apparaît à Ezra, couvrant la terre de ses ailes. Il a douze grandes ailes, huit ailerons et trois têtes. Sans aucun doute, ces ailes et ces têtes représentent des empereurs ou des princes.

Comptant les premières par paires, MM. Volkmar[1] et Renan[2] voient dans les six couples de grandes aigles, César, Augustus, Tibérius, Caligula, Claudius, Néron; dans les quatre couples d'ailerons, les quatre usurpateurs, Galba, Othon, Vitellius, Nerva. Après les trois premiers usurpateurs se relève l'Empire, et surgissent les trois têtes ou les trois Flavius, destructeurs d'Ierouschalaïm, et contre lesquels la fureur du visionnaire juif ne connaît pas de bornes.

D'après cette interprétation, ce serait donc l'an 97, sous Nerva, avant l'adoption de Trajan, qu'aurait été écrite l'apocalypse d'Ezra.

Sans aucun doute, c'est une œuvre de colère, qui a suivi la prise de la ville sainte et l'incendie du temple. Toutefois, est-il possible de lui assigner une date aussi précise que celle de l'an 97? Compter les ailes par couples, comme l'ont fait MM. Volkmar et Renan, c'est se mettre en opposition avec le texte même d'Ezra, où il est formellement marqué, à plusieurs reprises, que chaque aile représente un empereur ou un prince. Au chapitre xi, 8, l'aigle dit expressément aux vingt ailes de ne pas être éveillées chacune en son propre temps; au verset 12, on lit : « une aile s'élève du côté droit, et règne sur toute la terre. » Le verset 19 est encore plus explicite : « Et alors, il arriva à toutes les ailes d'exercer l'une après l'autre la souveraineté. »

1. Volkmar, *Dasvierte Buch Esra.*

2. Renan, *Revue des Deux Mondes,* 1875, 1er mars. On consultera, du reste, avec un grand fruit le travail du savant critique qui est en même temps un si merveilleux écrivain.

Aux versets 26 et 27, il est dit des petites ailes : « une s'était élevée, mais aussitôt disparaissait, et la deuxième disparaissait plus vite que la première. » Au chapitre XII, 14, voici ce qu'on lit sur la signification des douze ailes : « Douze rois régneront l'un après l'autre, et les petites ailes représentent huit rois. » Ces citations renferment une pensée absolument opposée à l'interprétation de Volkmar, et ne permettent pas de prendre les ailes par paires[1].

Pour expliquer la vision de l'aigle, Ewald a mis tout son esprit à la torture. Il aboutit à placer la composition d'Ezra vers l'an 80, sous Titus[2].

Gförer, par les douze ailes, entend les neuf empereurs de Julius Cæsar à Vitellius, et les trois aspirants au trône, Vindex, Nymphidius, Piso Licinianus[3]. Les huit ailerons symbolisent les petits rois et chefs de Palestine : Hérodès le Grand, Agrippa I^er^, Agrippa II et Bérénikê, avec les chefs de l'insurrection juive Éléasar, Iohanan de Giskhala, Schimeön bar-Giora, et peut-être Iohanan l'Édomite. Les trois têtes, pour Gförer, restent toujours les trois Flaviens. Sa conclusion est que le 4^e^ *Livre d'Ezra* a été composé avant la mort de Domitianus, vers 94 ou 95.

Tout en acceptant pour les douze ailes et les têtes l'explication de Gförer, Wieseler propose un sens différent pour les huit ailerons[4]. Ils représentent, selon lui, des rois ou chefs de la dynastie d'Hérodès Antipater, Hérodès I^er^, les trois fils de celui-ci, Arkhélaos, Antipas, et Philippos, Agrippa I^er^ et ses deux enfants, Agrippa II et Bérénikê.

---

1. M. Colani, *Jésus-Christ et les croyances messianiques*, p. 34, adopte l'interprétation de Volkmar qu'il appelle un chef-d'œuvre de sagacité.

2. *Die vierte Buch Esra.*

3. *Jahrh. des Heils.* I, p. 82.

4. Wieseler, *Das vierte Buch Esra, nach Inhalt und Alter untersucht*, dans *Studien und Kritiken*, 1870, p. 263-304.

Moins contraire, semble-t-il, au texte d'Ezra que le système de M. Volkmar, l'interprétation de MM. Gförer et Wieseler, comptant trois simples prétendants au trône, paraît cependant condamnée par le passage d'Ezra, suivant lequel les douze ailes ont exercé la souveraineté [1].

C'est cependant, de toutes les explications du songe de l'aigle, celle qui paraît le plus satisfaisante [2].

Ce qui est établi avec certitude, c'est que le IV^e *Livre d'Ezra* a été composé dans le dernier quart du 1^er siècle. Un juif pharisien de Rome, la Babylone mystique, l'a écrit dans un grec tout semé d'hébraïsmes. Dans les sept visions formant le livre, et où le Pseudo-Ezra et l'ange Ouriel conversent ensemble, perce sans cesse le Juif exaspéré par la ruine de la ville sainte : « Pourquoi, demande-t-il, Israël est-il si misérable, et Babylone si heureuse ? »

A cette plainte l'ange Ouriel répond en ouvrant les belles perspectives messianiques, le règne de quatre cents ans des élus avec le Messie.

A côté du *Livre d'Ezra* il faut placer une œuvre, inférieure sans doute, mais qui lui ressemble parfois singulièrement : L'*Apocalypse de Barouk*.

Celle-ci fut publiée pour la première fois par Ceriani [3]. L'original grec du livre n'a pas été retrouvé. Il ne reste que le texte syriaque, dont Ceriani donna d'abord une traduction latine, et qu'il ne fit paraître qu'en 1871 [4]. L'œuvre avait été découverte dans un ancien manuscrit syriaque dont l'écriture, d'après Cure-

1. *Ezra*, XI, 19; XII, 14.

2. Hilgenfeld, *Jüdische Apokalyptik ;* Laurence, *Prim. Ezræ Lib.*, p. 314; Van de Vlis, *Disputatio critica de Ezræ libro apocrypho vulgo quarto dicto*, Amstelodami, 1839, p. 179 ; Lücke, *Enleitung in d. Offenbarung...* I, p. 204, placent la composition du IV^e *Livre d'Ezra* avant l'ère chrétienne.

3. *Monumenta sacra et profana*, t. I, fasc. 2, p. 73-98.

4. *Ibid.*, t. V, fasc. 2.

ton, indiquait le VI^e siècle de notre ère. Là, l'*Apocalypse de Barouk* était suivie du IV^e *Livre d'Ezra*, du III^e et du IV^e des *Makkabées*, du *Discours sur la ruine suprême de Jérusalem*, qui forme le VI^e livre de *la Guerre juive* de Josèphe.

L'Apocalypse de Barouk est divisée en sept scènes, dont le théâtre est Jérusalem ou ses environs, et l'époque celle qui précède la captivité. Barouk a des visions, dans lesquelles il voit les malheurs, puis les gloires de Zion.

Ce livre est l'œuvre d'un Juif, et a de telles analogies avec le IV^e d'Ezra [1], qu'Ewald les a attribués tous les deux au même auteur [2]. Dans *Ezra* et dans *Barouk*, le radieux souvenir est toujours mis en présence des calamités actuelles d'Israël. Les deux livres sont divisés en sept scènes bien déterminées, et le temps messianique en douze parts.

Un certain nombre d'idées sont communes à *Ezra* et à *Barouk*. Le nombre des prédestinés est accompli avant la fin [3]; les âmes des morts sont reléguées dans un même lieu jusqu'à la résurrection [4].

Ce serait au temps de Domitianus, d'après Ewald, qu'aurait été écrite l'*Apocalypse de Barouk* [5]. Hilgenfeld en place la composition en l'an 72, et M. Renan dans la dernière année de Trajan. Tout ce qu'on peut dire de plus certain sur la date de *Barouk*, c'est qu'il a été fait après la destruction du temple, et quand le souvenir de cette grande catastrophe nationale n'avait rien perdu de sa vivacité dans l'âme d'Israël.

Le Livre des Jubilés, ou *Petite Genèse*, n'était connu que par quelques citations dans d'anciens auteurs. On

1. Dillmann, *Pseudographi des A. T.*, dans l'*Encyclopédie* de Herzog.
2. *Geschichte des Volkes Israël*, VII, 83.
3. IV *Ezra*, IV, 36; *Bar.*, XXIII.
4. IV *Ezra*, IV, 35; *Bar.*, XXI, XXX.
5. *Geschichte...*, VII, 84.

le réputait introuvable jusqu'à ce que le docteur Krapff, missionnaire, en eût offert une copie éthiopienne à la bibliothèque de l'université de Tubingue, en 1814. Rectifiant autant que possible les erreurs du maladroit copiste, M. Dillmann publia une version allemande des *Jubilés* [1].

Un second manuscrit éthiopien ayant été trouvé, M. Dillmann le compara à la transcription apportée par le docteur Krapff, et donna une édition du texte éthiopien des *Jubilés* en 1859. En 1861, Ceriani imprima de nombreux fragments d'une ancienne version latine des *Jubilés* [2]. M. Rönsch, en 1874, publia une révision de ce texte latin, et, vis-à-vis, une traduction latine faite par M. Dillmann, des sections correspondantes de l'éthiopien [3], le tout éclairci par une introduction et un commentaire.

Le Livre des Jubilés est une reproduction aggadique de l'histoire biblique, depuis la création du monde jusqu'à l'établissement de la Pâque. Plus long que la Genèse, mais inférieur en autorité, ce récit des origines a pris le nom de *Petite Genèse*.

Cette œuvre a été d'abord écrite en hébreu par un juif palestinien, fort versé dans les *Écritures*. Impossible d'en fixer la date avec précision. Toutefois, on peut être certain qu'elle a été composée avant la ruine d'Ierouschalaïm, c'est-à-dire avant l'année 70, et qu'elle reflète une phase de l'âme juive, dans une époque peu éloignée de Jésus-Christ, et probablement avant sa naissance [4].

De toutes ces apocalypses, tantôt sombres, tantôt

1. Dans les *Iahrbücher des biblischen Wissenschaft* d'Ewald, en 1850 et 1851.

2. *Monumenta sacra et profana*, t. I, fasc. 1.

3. *Das Buch der Jubilaen oder die kleine Genesis.*

4. L'étude sur la composition des Targums et du Thalmud prendra place à un autre endroit de l'*Histoire d'Israël*, après la ruine finale, et dans l'index.

radieuses s'élève la grande idée messianique, dont il importe d'analyser tous les éléments terribles ou enchantés. Dans cette pensée, l'histoire du monde se divise en deux grandes périodes bien marquées déjà au livre de Daniel : la première, où les puissances païennes sont maîtresses ; la seconde, où le royaume appartient pour toujours aux saints du Très-Haut [1].

Ces deux âges si divers, l'un transitoire, l'autre éternel, sont indiqués dans le *Livre de Hénokh*, qui les sépare par le jugement à la fin du premier âge [2].

Pour le Pseudo-Ezra, le jour du jugement sera la fin de la première époque et le commencement de l'époque immortelle qui doit venir [3]. — « Cet âge, disait Rabbi Iaqob, est comme un vestibule comparé à l'âge futur » [4].

A certains signes, on reconnaîtra que la fin de la première période ou plutôt que la venue du Maschiah (l'oint, le Messie) est prochaine : « lorsque, les nuits, dans les cieux étoilés, on verra des épées ; que la poussière pleuvra du ciel sur la terre ; qu'au milieu de sa course, la lumière du soleil sera éclipsée, faisant tout à coup place aux rayons de la lune ; que les rochers se teindront de sang ; que des cavaliers et des fantassins se heurteront dans le ciel et dans les hautes nuées [5].

Ailleurs, la sibylle juive dépeint des guerres atroces entre les peuples, les membres de ceux qui ont été égorgés gisant sur le sol, sans sépulture, et la proie des loups et des oiseaux voraces. Ce sera à ce moment que, du soleil, Dieu fera descendre un roi, pour anéan-

1. *Daniel*, VII, 18.

2. X, 12 ; XXV, 4 ; XXVII, 3.

3. VII, 43.

4. *Aboth*, IV, 16, 17.

5. *Oracula sibyllina*, III, 795. Comparer cette description de la sibylle avec les peintures semblables, si éloquentes des Évangiles (*Matt.*, XXIV ; *Marc*, XIII ; *Luc*, XXI).

tir la guerre, pour tuer les méchants, et réunir par des alliances le reste des hommes [1].

Le *Livre de Hénokh* et celui des *Jubilés* annoncent qu'immédiatement avant le jugement, l'ordre des choses sera troublé : « La lune n'apparaîtra plus en son temps [2]. »

Pour le Pseudo-Ezra et le Pseudo-Barouk, les approches de la crise finale seront indiquées par des calamités de toute sorte.

Le Thalmud décrit aussi les symptômes par lesquels on saura que le Maschiah n'est pas éloigné. Avant sa venue, croîtra l'impudence [3]. La vigne, sans doute, produira son fruit, mais le vin sera cher. La Galilée sera détruite, et Gablan (la belle province) dévastée... Le fils traitera son père honteusement, et la fille se dressera contre sa mère. Ce passage est répété en partie dans la Guémara de Babylone [4]. Ce sera par un bouleversement moral, aussi bien que par un bouleversement physique du monde, que s'annoncera celui qui doit venir.

Si l'opinion d'un Maschiah personnel paraissant à la fin du premier âge n'était pas universelle, peu s'en fallait [5]. On donnait des précurseurs au Maschiah : Ainsi Éliya (Élie) le devait précéder et sacrer [6]. Le même, dans la Mischna, est attendu avant celui qui doit venir [7]. Dans le Nouveau Testament nous apprenons que d'autres précurseurs qu'Éliya, c'est-à-dire Irmia (Jérémie) et Mosché, allaient paraître [8].

---

1. *Oracula sibyllina*, III, 632-652.
2. *Henokh*, LXXX, 2, 8; *Jubilés*, XXIII.
3. *Sotah*, IX, 15.
4. *Synhed.*, 97 a.
5. Le *Livre des Jubilés* ne semble pas admettre un Messie personnel.
6. Justin, *Dialogue avec Tryphon*.
7. *Eduyyoth*, VIII, 7; *Sotah*, IX, 15.
8. *Jean*, I, 21, 22. *Matt.*, XVI, 13, 12.

Est-ce dans la première période ou dans la seconde que le Maschiah doit établir son gouvernement? Si dans l'oracle de la sibylle juive [1] il faut reconnaître, non pas seulement Schimeön le Makkabbi, mais le Maschiah, la sibylle place celui-ci à la limite du premier âge, et le fait le préparateur de l'âge glorieux.

« Lorsque Rome gouvernera l'Égypte, dit la sibylle du temps des triumvirs, alors apparaîtra sur les hommes le grand royaume du roi immortel. Une pure domination viendra pour conquérir à jamais les sceptres de toute la terre [2]. » Ici, c'est bien dans le premier âge que doit se lever le Maschiah.

Le IV^e *Livre d'Ezra* est plus explicite encore. Le libérateur délivrera le reste du peuple de Dieu, et lui donnera la joie jusqu'au jour du jugement [3]. Pour le Pseudo-Barouk, le règne du Maschiah ne s'achèvera pas avant que le monde de corruption soit fini [4].

Mais Hénokh semble être en opposition avec cette idée, et faire naître dans l'âge futur un Maschiah qui apparaît sous la forme d'un blanc taureau [5]. Le rabbinisme place l'*oint*, tantôt dans la première, tantôt dans la seconde partie du monde, mais plus généralement dans la première. Le roi-Maschiah, dit le Pseudo-Ionathan dans son Targum, sera révélé à la fin des jours, c'est-à-dire à la clôture du premier âge [6].

Tout pleins de cet oint qui, avant la fin de la première époque du monde, devait délivrer Israël des royaumes oppresseurs, les Juifs se demandaient : Où naîtra-t-il?

---

1. *Oracula sibyllina*, III, 652.
2. Ibid., III, 46-50.
3. IV *Ezra*, XII, 34.
4. *Apocalypse de Barouk*, XL.
5. *Hénokh*, XC, 31 et 37.
6. *Gen.*, XXXV, 4. — Les passages messianiques des Targums ont été recueillis dans *Christology of the Targum, or the Doctrine of the Messiah, as it is unfolded in the ancien jewish Targums...*, par Robert Young. Edinburgh.

Il semble que, pour le Pseudo-Hénokh, le lieu de naissance du Maschiah doive être Ierouschalaïm : « J'ai vu que la maison était grande et vraiment pleine, et j'ai vu qu'un taureau était né [1].» Suivant l'indication de Mikaya, d'autres écrivains juifs, et en particulier le Targumiste de Mikaya, préfèrent Beth-léhem à Ierouschalaïm. La dernière opinion est adoptée dans cette histoire que raconte le Thalmud de Jérusalem :

Un Arabe, passant, entendit meugler la vache d'un Juif qui cultivait son champ. « Fils de Juif, lui cria-t-il, laisse ta vache et ta charrue, car la sainte maison (Ierouschalaïm) est dévastée. » La vache ayant meuglé une seconde fois, l'Arabe cria de nouveau : « Reprends, ta vache et ta charrue, car le roi Maschiah vient de naître. — Mais, répondit le Juif, quel est son nom ? — Iehisqia. — D'où est-il ? — De la ville royale de Beth-léhem en Judée [2]. »

Né à Beth-léhem, le Maschiah ne se divulgue pas immédiatement au monde, mais se retire jusqu'au jour marqué. Dans une vision, le Pseudo-Ezra l'aperçoit montant de la mer. La mer est choisie pour indiquer ce qu'a de vague et d'inconnu la région où est caché le Maschiah [3]. Sorti de sa retraite au temps voulu, l'oint, selon le Pseudo-Ezra, fera sa première apparition sur le mont Zion [4]. Le Thalmud de Babylone le représente habitant à l'entrée de Rome, parmi les pauvres et les malades [5]. Dans le Targum du Pseudo-Ionathan il est écrit que le Maschiah sera révélé, là où Iaqob étendit sa tente, lors de la mort de Rahel, près de Migdal-Éder [6].

1. *Hénokh*, XC, 36-37.

2. Lightfoot, *Horæ hebraïcæ et talmudicæ*. — Traité des *Berakoth*, II, 4.

3. *Ezra*, XIII.

4. *Ezra*, XIII, 35.

5. *Synhed.*, 98 a.

6. *Gen.*, XXXV, 21.

Qu'il doive descendre de David, c'est l'opinion universelle, tant des prophéties que des livres apocryphes et des Targums.

Quelle sera la nature du Maschiah ?

Était-ce simplement un homme des hommes que la foi juive attendait ? L'oint ne devait-il rien avoir de surnaturel ? Malgré les efforts de l'apologétique protestante, il est fort difficile d'admettre une pareille donnée. Sans doute, dans le *Livre de Hénokh*, le taureau ou Maschiah a pris naissance ; mais il se distingue de tout ce qui l'entoure par sa taille extraordinaire et par ses grandes cornes noires. *Les Psaumes de Salomon* le dépeignent doué d'une sainteté qui dépasse ce que peuvent atteindre les forces humaines [1].

Dans la version même des Septante, ne lit-on pas du Maschiah : « Il vivra aussi longtemps que le soleil ; il existait avant la lune [2] ? » Cette préexistence n'est-elle pas la marque d'une nature supérieure à celle de l'homme ?

Le Maschiah (Christ ; en grec, oint), outre ce nom principal, porte d'autres titres. C'est un roi [3], un fils de David, un fils de l'homme [4], un fils de Dieu [5]. On l'appelle encore Schilo, Menahem, fils d'Iehisqia [6] et Yinnon. Ce dernier nom vient de ce passage du psaume LXXII, 17 : « Aussi longtemps que subsistera le soleil, son nom fleurira, *Yinnon Schemo.* »

Au moment où paraît ce libérateur surhumain, les ennemis de Dieu et d'Israël se réunissent pour un effort suprême. La peinture, dans Iehezqel, de Gog et de Magog et de la destruction de leurs armées, celle que trace Daniel de la terrible invasion d'Antiokhos

1. *Ps.* XVII, 23, 35-49.
2. *Ps.* LXXI, 5. Voir Gförer, *Iahrh. des Heils*, II, p. 295-296.
3. *Ps.*, XVIII *de Salomon.*
4. *Daniel*, VII, 13.
5. *Hénokh*, CV, 2.
6. *Berakoth*, II, 4.

Épiphanès, ont fourni aux messianistes les couleurs avec lesquelles ils dépeignent la lutte des pervers contre le Meschiah.

La grande armée des méchants a pour chef l'Antechrist[1]. Après l'anéantissement de ses soldats, le chef des puissances païennes, chargé de chaînes, est amené au mont Zion, convaincu de toute impiété, et mis à mort par le Messie.

Dans les Targums, Gog et Magog apparaissent comme les derniers ennemis du peuple choisi. Un autre adversaire, Armilaüs, mentionné dans le Targum d'Isaïe[2], sera tué par la parole sortant de la bouche du Maschiah. Ce nom d'Armilaüs, qui vient du grec Ermolaos, est considéré par Gförer comme l'équivalent de Bileam (Béla-am, dévoreur de peuples)[3].

C'est après cette grande victoire, où il aura massacré les rois, rougi de sang les montagnes, anéanti à jamais les Moabites, les Amaléqites[4], que le Maschiah commencera son règne.

Mais où donc sera le centre de sa puissance ? L'imagination juive en pouvait-elle concevoir un autre qu'Ierouschalaïm ? Mais non pas cette Ierouschalaïm semée de rudes pierres sur ses collines et dans ses rues, et qui, dans son étroite enceinte, ne peut contenir qu'une poignée de fidèles. Détruite par ses ennemis, l'ancienne ville fait place à une cité nouvelle, splendide et vaste. Quelques messianistes, comme Hénokh, n'admettent pas qu'Ierouschalaïm soit ruinée, mais la voient, par un acte surnaturel, enlevée avec ses piliers et ses décorations, et remplacée par une autre ville plus grande et plus haute.

Avec ses ornements et ses piliers neufs, la nouvelle

1. *Oracula sibyllina*, III, 63-75.

2. XI, 4.

3. *Iahrb, H.*, II, p. 401.

4. Pseudo-Ionathan, son Targum sur I *Sam.*, II, 10; *Nombr.* XXIV, 17-20, 24.

Ierouschalaïm se dresse, attendant son roi-Maschiah [1].

Le rabbinisme a poussé jusqu'à l'extravagance sa description de la ville future, à laquelle il attribue des dimensions prodigieuses [2].

Ne faut-il pas une immense cité pour renfermer la foule qui fera partie du royaume de Dieu et que le roi-Maschiah doit dominer de son sceptre bienfaisant?

Ce sera d'abord toute la dispersion d'Israël qui affluera dans la ville sainte, les déportés d'Iehouda et ceux des dix tribus : « Tourne, ô Dieu, ta compassion sur nous, s'écrie dans un psaume, le Pseudo-Salomon, aie pitié de nous, aie compassion et pitié ; assemble la dispersion d'Israël [3]. » — « Je les rassemblerai tous du milieu des gentils, » lit-on au *Livre des Jubilés*.

Les *goim* ou gentils auront-ils aussi place au royaume de Dieu ?

Dans les heures calmes, quand Israël ne répand pas trop de son propre sang sous les coups des nations, il leur concède encore l'entrée au festin messianique.

Tout ce qui a été ruiné et dispersé, toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux du ciel sont assemblés dans la grande maison (la nouvelle Jérusalem), où est né le taureau blanc (le Messie). En y pénétrant, toutes les bêtes changeaient d'espèce et devenaient des taureaux blancs [4].

Écrits dans un moment d'angoisse, le IV^e *livre d'Ezra* et l'*Apocalypse de Barouk* n'ont que des cris de colère et de vengeance contre les gentils [5]. Ceux-là seuls d'entre

---

1. *Hénokh*. XC, 28, 29. Voir aussi IV^e *Livre d'Ezra*, VII, 26. — *Apocalypse de Barouk*, XXXII.

2. *Baba bathra*, 75 b. Voir Schœttgen, *Dissertatio de Hierosolyma cœlesti*, dans *Horæ hebraïcæ et talmudicæ*, p. 1205-1248.

3. *Psautier de Salomon*, ps. VIII, 33, 34.

4. *Hénokh*, XC, 30, 33-38, et aussi *Oracula sibyllina*, III, 194-195.

5. *Livre d'Ezra*, XIII, 12, 13 ; *Apocalypse de Barouk*, LXXVII, LXXVIII.

eux qui n'ont pas opprimé Israël, auront part aux temps messianiques.

Le Thalmud tantôt admet les gentils dans la Ierouschalaïm future, et tantôt, mais le plus souvent, les en repousse [1]. Toutefois la pensée primitive des Juifs était bien que la masse des nations devait entrer dans le royaume de Dieu.

Beau royaume que cet État dont le Maschiah sera le roi, et bien différent de tous les empires corrompus et oppresseurs du premier âge !

La justice y présidera : « Des cieux étoilés, le Maschiah descendra sur les hommes, et avec lui la sainte concorde, l'amour, la foi, l'hospitalité. De ce monde, il chassera l'iniquité, le blâme, l'envie, la colère, la folie. Plus de pauvreté, de meurtres, de contestations mauvaises, de lugubres querelles, de vols de nuit ! plus rien de ce qui est pervers !... Les hommes pieux groupés autour du Maschiah glorifieront le temple du grand Dieu avec des libations, des victimes, des hécatombes... Ils habiteront heureusement les villes et les riches campagnes. Exaltés par l'Immortel, ils prophétiseront et donneront une grande joie à tous les mortels [2]...

Sur le résultat moral de l'avènement du Messie, *l'Assomption de Moïse* n'a qu'un mot, mais fort expressif : « Alors le diable aura une fin. » Ce moment, pour Ezra, sera marqué par la disparition du mal [3].

Hénokh, qui semble placer après le jugement l'époque messianique, voit, à cette heure-là, l'Esprit mauvais enchaîné, et jeté dans l'abîme, la terre purifiée de toute injustice, de toute oppression, de toute impureté [4].

Qui donc a rêvé avec autant d'ardeur que le peuple juif l'avènement de la justice et de la vertu sur cette terre ?

---

1. *Aboda Zara*, 3 b.
2. *Oracula sibyllina*, III, 573-585.
3. *Ezra*, 26-28.
4. *Hénokh*, X, 20.

Dans ce pur royaume messianique, les bénédictions couleront en abondance. Là, les hommes ne quitteront la vie qu'après avoir engendré un millier d'enfants. Partout la fécondité débordante. Partout des arbres et des champs cultivés ; sur toutes les collines, les grappes pressées de la vigne. Une mesure d'olives, dans ces temps heureux, produira des pressoirs d'huile. Plus de férocité dans les bêtes fauves, plus de guerres sanglantes ! Longue, délicieuse, la vie humaine s'écoulera dans une grande paix et dans une parfaite justice [1].

Ce règne du Maschiah, marqué par tant de félicités et qui doit s'étendre jusqu'au jugement, combien d'années en réalité durera-t-il ? Le *Livre des Jubilés* promet un bonheur de près de mille ans, sans qu'il y ait, pour le troubler, de Satan ni de destructeur. Mais le Pseudo-Ezra renferme dans quatre cents années toute la joie qui doit inonder la terre soumise au Maschiah [2].

Sur la durée du temps messianique, les opinions des rabbins varient entre trente ans et six mille ans [3].

Au règne messianique a été attachée une des plus bizarres fantaisies que se soit permises l'imagination d'Israël. Depuis la création du monde, deux monstres énormes sont réservés pour le banquet des saints, Béhémoth et Léviathan [4]. Depuis les jours du déluge, ils séjournaient, Léviathan, le monstre femelle, dans l'abîme de la mer, et Béhémoth en un lieu désert nommé Dendam [5].

A côté de ce Maschiah triomphant, qui ouvre à ses fidèles un si beau et si délicieux royaume, apparaît quel-

1. *Oracula sibyllina*, III, 743-760 ; 776-794. — Philon, *De præmiis et pœnis*.

2. *Livre d'Ezra*, VII, 28.

3. *Thalmud Bab. Synh.*, 97 a et 99 a. — *Yalkout*, § 806.

4. Noms mentionnés dans *Job*, XL, 15 ; *Ps.* L, 10 ; *Is.*, XXVII, 1.

5. Voir le *Livre de Hénokh* ; *Ezra*, VI, 49-52.

quefois dans les targums et dans le Thalmud un Maschiah bèn-Ioseph ou bèn-Éphraïm.

Si dans les derniers targums on le représente victorieux aussi de ses ennemis, et aidant la maison d'Israël à écraser Gog[1], la Guémara de Babylone, d'un autre côté, le dépeint comme un Maschiah souffrant, et voué à une mort sanglante [2].

Est-ce sous l'influence chrétienne qu'est née cette conception d'un double Maschiah ? Question capitale pour la foi religieuse. Tout ce qui recule la date du moindre détail messianique est de nature à affermir la foi des croyants. Aussi l'apologétique protestante, non moins ardente que l'apologétique catholique, a-t-elle fait tous ses efforts pour placer au I^er^ ou au II^e^ siècle de notre ère des livres messianiques, antérieurs certainement à Jésus-Christ. Si les œuvres de Hénokh, de la Sibylle juive et l'*Assomption de Moïse* ont été écrites après notre ère, c'est sous l'influence chrétienne qu'elles sont écloses ; mais si ces livres sont contemporains des Makkabées et d'Hérodès le Grand, ils peuvent avoir aidé puissamment à former l'histoire évangélique, et avoir été une source de mythes pour la vie de Jésus. Sans doute, le Maschiah bèn-Ioseph était une conception moins populaire, que l'on osait à peine produire devant la nation, mais qui certainement, les évangiles le démontrent, avait germé dans quelques esprits. Sur quelques collines de la Galilée, on s'inclinait devant cette parole : « Ne faut-il pas que le fils de l'homme meure et qu'il entre ainsi dans sa gloire[3] ? »

Les livres messianiques ont une partie eschatologique. Le jugement, la résurrection, y sont exposés, mais presque sans la présence du Maschiah ; c'est le Très-Haut qui préside au grand jour du jugement.

---

1. Voir en particulier le targum sur le *Cantique*.
2. *Soukka*, 52 a.
3. Gförer a soutenu cette idée, p. 264.

Dans le pays de délices, c'est-à-dire dans la Palestine, un trône est dressé, où s'assied le Seigneur des brebis, avec les livres scellés que l'on ouvre devant lui.

On amène d'abord, pour le jugement, les étoiles ou les anges tombés, qui avaient été enfermés sous les collines de la terre. Après la sentence, ils sont jetés, pour être éternellement torturés, dans une caverne souterraine toute en flammes, soutenue par des colonnes de feu[1].

Les esprits des hommes, en attendant le grand jugement, avaient été mis à part, non sous la terre, mais dans une région de l'ouest[2]. Là, les séparant du monde des vivants, s'élevait, avec ses rochers et ses escarpements, une haute montagne. Les âmes réunies en cet endroit étaient divisées en quatre sections. De la première s'échappaient des voix gémissantes qui montaient jusqu'au ciel : c'est la clameur des justes qui ont succombé sous l'oppression des forts. Le reste des saints se tenait dans une autre place. La troisième section renfermait ceux que doit atteindre un châtiment éternel; et la quatrième, les pécheurs qui ont pleuré et qui ne seront pas exterminés au jugement.

A ce jour d'angoisse, l'imagination juive voyait tous ces esprits surgir de leur retraite, subir la sentence du Très-Haut, et de là se rendre, les uns dans le ciel, les autres dans le gué-Hinnom ou Géhenne, qui leur offrait l'asile d'une fournaise embrasée[3].

La sibylle annonce que le jugement se fera par une cataracte se précipitant du ciel et engloutissant la terre, la mer, le ciel, le jour. Plus d'aurore, plus de jours qui se succèdent, plus de printemps, plus d'été, plus d'automne, ni d'hiver! Ce sera le grand siècle[4].

---

1. *Hénokh*, XXVIII, 11-16.
2. *Hénokh*, XXII.
3. *Hénokh*, XCVIII, 3 et CIV, 2-4
4. *Oracula sibyllina*, III, 77, 91.

Le IV^e *Livre d'Ezra* trace le plus effrayant tableau du grand jugement. La terre rejettera ceux qui dormaient en elle; et des retraites cachées les esprits sortiront. Pour le Très-Haut, assis sur son trône, pas d'acception de personne [1]; pas de dissimulation possible devant lui! Tout ce qui est caché apparaîtra. Découvrant au peuple des ressuscités l'abîme infernal d'un côté, de l'autre, le délicieux paradis, le Très-Haut s'écrie : « Voyez, et comprenez quel est celui que vous avez nié et dont vous avez méprisé les ordres. Voyez devant moi la joie de la béatitude et le feu inextinguible. »

Bien peu, au jugement, seront sauvés. Les maudits sont comparés aux vagues innombrables, et les bénis à une petite goutte. Encore ces derniers sont-ils sauvés par une élection arbitraire.

Foulé aux pieds, traqué par les nations, Israël en a tiré une vengeance formidable. Il a posé sur la poitrine du monde cet affreux cauchemar de l'éternel abîme embrasé qui pèse encore sur nous, et dont la conscience humaine, malgré tous ses prodigieux efforts, ne vient pas à bout de se délivrer.

---

1. VII.

XXIII

HÉRODÈS LE GRAND

HÉRODÈS avait beau se présenter, par ses fiançailles avec Mariamna, comme le représentant des Haschmonides, la faveur populaire ne lui venait pas.

Les véritables Haschmonides, pour les Iehoudites, ce n'étaient pas les fils d'Antipater, mais Antigonos et Hyrkanos. Le premier était soutenu par Ptolémaios de Khalkis, son beau-frère, par Fabius qu'il avait acheté, et par Marion, tyran de Zour. Sûr de ces amitiés, il entama la lutte contre la race des Édomites. Mais Hérodès, après avoir repris trois forteresses galiléennes, dont s'était d'abord emparé Marion, se précipita sur Antigonos, qu'il écrasa et chassa des frontières de la Judée.

Si abaissé était le peuple des Iehoudites et si adorateur du succès, qu'à son entrée dans Ierouschalaïm, Hérodès vit les couronnes pleuvoir sur sa tête.

Dans la faiblesse et dans l'adulation générales se signalait le pauvre Hyrkanos.

Une révolution s'était accomplie dans les destinées de Rome. A Philippes, Antonius et Octavius avaient triomphé de Cassius et du vieux parti républicain. Après la victoire, l'habile Octavius s'était dirigé vers Rome, laissant son allié d'un jour, Antonius, prendre le chemin de l'Asie.

Celui-ci, à peine débarqué en Bythinie, vit approcher

de lui une ambassade juive se plaignant des deux Édomites qui retenaient la réalité du pouvoir, n'en abandonnant que l'apparence au haschmonide Hyrkanos. Mais que faisait à Antonius la justice de leur cause auprès de l'argent que lui envoyait Hérodès?

Toute sa bienveillance fut acquise aux fils d'Antipater.

A Éphèse, Antonius reçut encore une ambassade de Hyrkanos et des Iehoudites lui apportant une couronne d'or, et lui demandant en même temps justice pour les Juifs spoliés et jetés en servitude par Cassius. D'après Josèphe, le Romain aurait favorablement écouté les prières des Iehoudites[1].

Le lourd Antonius se laissait peu à peu gagner par le plus voluptueux des climats. En Cilicie, il vit les yeux brillants, le visage de Kléopatra, cette charmeuse qui captivera tout, hors le dur Edomite Hérodès.

Il n'y a pas de beauté plus piquante et, disons-le, plus violente que celle de ces sangs mêlés. Il se dégageait de cette figure grecque à la fois et égyptienne, de ces grands yeux ouverts, si calmes et si sûrs d'eux-mêmes, comme un poison qui pénétrait et brûlait instantanément tous les cœurs.

Du premier coup, d'un seul regard, Kléopatra, la dévote d'Hathor, ensorcela le fort Romain Antonius.

Aussi n'avait-il guère sa présence d'esprit quand, à Daphné, la ville riante, vinrent à lui cent des principaux Iehondites pour accuser encore Hérodès. Celui-ci fut défendu, devant Hyrkanos lui-même, par un jeune homme, Massala. Après avoir pris l'avis de Hyrkanos, Antonius confia à Phasaël et à Hérodès le gouvernement des Iehoudites.

Ce qui l'avait incliné vers cette mesure, c'étaient sans

1. Toutes les pièces rapportées par Josèphe, les lettres de Marcus Antonius à Hyrkanos et aux magistrats de Tyr, à ceux de Zidon, d'Antioche et d'Arvad. *Antiq. jud.*, l. XIV, ch. XII.

doute, plus que l'éloquence de Massala et le conseil de Hyrkanos, les présents du fils d'Antipater. N'avait-il pas besoin d'or et d'objets charmants pour en couvrir la belle Kléopatra ?

En même temps, Antonius fit jeter en prison quinze Iehoudites, adversaires d'Hérodès, et, sans l'intervention de celui-ci, il allait les livrer au supplice. L'habile Édomite attendait le moment où il pourrait sans crainte donner cours à ses instincts de cruauté ; jusque-là il se faisait clément et doux pour gagner la nation juive.

Cependant on le sent déjà agité par une fièvre singulière, par cette soif de sang qui lui en fera verser des flots jusque dans sa propre famille. C'est déjà un Tibère, le Tibère des Juifs, mais plus terrible que celui de Rome, parce qu'il court dans ses artères une flamme plus violente qu'exaspère le soleil d'Orient.

Rien n'arrêtait chez les Iehoudites la manie d'envoyer à Antonius des ambassades : comme le Romain devait se rendre à Zour, un mille environ s'acheminèrent vers cette ville, pour y porter encore contre Hérodès les plaintes de leur nation. Mais qu'importaient à Antonius leurs réclamations légitimes ? Hérodès et Phasaël, le chargeant d'or et d'argent, étaient fatalement pour lui les seuls dignes de présider à la nation juive. A l'Archonte de Zour, Antonius avait ordonné de massacrer l'ambassade d'Iehoudites si elle demandait un changement dans les affaires de la Judée.

Avant de pénétrer dans la vieille ville maritime, les Juifs s'arrêtèrent à ses portes, dans un endroit sablonneux, où Hérodès lui-même les vint supplier de ne pas pousser plus loin leur voyage. Sur leur refus, les Romains, l'épée à la main, se précipitèrent sur eux, en tuèrent une partie ; d'autres furent blessés ; d'autres jetés en prison, où Antonius les fit égorger [1]. Cependant, désireux de reprendre la couronne, Antigonos

1. Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIV, XIII.

amena sur la Judée les Parthes de Bazaphornès, commandés par Pacorus. L'histoire menteuse l'accuse d'avoir promis aux étrangers mille talents et cinq cents jeunes filles choisies parmi les plus belles du pays. Malgré le courage d'Hérodès, Pacorus le culbuta près du Karmel, et l'obligea de s'enfermer dans Ierouschalaïm, au milieu d'un peuple ennemi.

Phasaël, sur la foi de Pacorus, s'étant confié aux Parthes avec Hyrkanos, fut chargé de chaînes. Moins confiant, Hérodès, la nuit, quitta précipitamment la ville avec sa mère, sa sœur, Alexandra fille de Hyrkanos, la ravissante Mariamna sa fiancée, et Alexander, fils d'Aristoboulos. Ioseph, frère d'Hérodès et huit cents hommes protégèrent cette fuite périlleuse.

Après avoir chargé, sur le chemin, des détachements parthes, la petite troupe gagna, au prix de mille dangers, la forteresse de Massada. Laissant dans cette citadelle, à la garde d'Ioseph et de ses huit cents serviteurs, la tête chérie de Mariamna et celle des autres femmes, le fils d'Antipater prit sa route vers Pétra.

Grâce aux luttes civiles des Romains, la Judée, sous Antigonos, aurait pu reprendre son indépendance. Du reste, Octavius regardait l'Orient avec indifférence. Antonius ne le considérait que comme un lieu de plaisir, de parades, et de guerres plus retentissantes que difficiles à conduire. Et de quoi était-il capable, tout enlacé et énervé dans les bras de la plus redoutable des charmeuses, Kléopatra ?

Rien n'était plus favorable que cet état de choses à Antigonos, doué du génie d'entreprise de son aïeul. Les montagnards de la Galilée tenaient pour lui. Ses partisans avaient changé Sepphoris en une place de guerre. Mais Antigonos n'avait rien de la sagesse et de l'à propos qui sont la marque distinctive de l'homme d'État et du capitaine.

Au lieu d'unir entre eux les deux points incandescents de la Palestine, la Galilée du nord et la Judée du sud, il se dispersa dans une foule de petites entreprises. Il

n'avait autre chose au cœur que la soif de la vengeance et la haine d'Hérodès.

Rien d'heureux n'apparaît pendant son règne de trois ans et demi, bien que les chefs romains, partisans d'Hérodès, se neutralisant mutuellement, lui laissassent la plupart du temps le champ libre. Dans la première année (40-39), Antigonos n'eut pas d'autre ennemi à combattre que le plus jeune frère d'Hérodès, Ioseph, enfermé avec huit cents hommes dans la forteresse de Massada.

Il ne sut pas même s'attacher les personnages influents de la nation juive. Quoique blessés par l'impudence d'Hérodès, Schemaïa et Abtalion, chefs du synhédrion, étaient contre Antigonos, et avec eux les Parouschites desquels dépendait le peuple. D'où provenait l'antipathie qu'inspirait aux docteurs le dernier des haschmonides? Était-ce jalousie des dépositaires de la Loi contre le dépositaire de la puissance royale? S'il est difficile de l'affirmer, certains indices, cependant, permettent peut-être d'en avoir le soupçon.

Un jour de Kippour, le peuple, après le service divin, se mit à accompagner, selon sa coutume, jusqu'à sa demeure, le roi grand-prêtre. Mais, chemin faisant, la foule se rangea tout à coup autour des synhédristes Schemaïa et Abtalion, et, délaissant Antigonos, leur fit une escorte d'honneur[1]. Irrité, le roi témoigna ses sentiments aux deux docteurs, en leur adressant une salutation ironique, que, de leur côté, ils rendirent à Antigonos.

Cette division entre de tels hommes n'était pas pour avancer les affaires de l'État juif ni de la royauté des haschmonides.

Hérodès ne ressemblait en rien à son rival. Habile et tenace, il savait contraindre la fortune à lui sourire de nouveau, quand elle l'avait abandonné. Après sa

1. *Yoma*, 71 b.

fuite nocturne d'Ierouschalaïm, il se trouva dans une situation telle, qu'il eut un moment l'idée de se suicider.

Mais bientôt sa souple et forte nature reprit le dessus. Sa première pensée fut d'aller chercher un refuge près du roi des Nabatéens, Malikou [1], son parent et son allié. Pressé par les Parthes, celui-ci fit signifier au fugitif de ne pas avoir à fouler son territoire. Les chefs arabes, familiers de Malikou, dans la crainte qu'Hérodès ne leur vînt réclamer ce que leur avait autrefois confié Antipater, durent, au moins autant que les Parthes, pousser le roi à fermer son pays au fugitif. Celui-ci traînait avec lui le jeune fils de Phasaël, âgé de sept ans [2].

Après avoir traversé, dénué de tout, le désert judéo-iduméen, le fils d'Antipater tenta de gagner l'Égypte. Réfléchissant un peu tard qu'Hérodès, dans le cas où il rétablirait sa fortune, lui pourrait devenir dangereux, Malikou essaya en vain de le rappeler. Celui-ci avait, dans ses actes, pour qualité maîtresse, la rapidité. Le Rhinocoloura (El-Arisch) franchi, il avait vite atteint Pélusium, où il contraignit, par les magistrats de la ville, un vaisseau à destination d'Alexandrie de le prendre à son bord.

Là, Kléopatra, dans la ville étrange, le voulut enchaîner par ses charmes, et lui proposa même le commandement de ses armées. Mais tout le désir d'Hé-

1. Le roi Malikou n'est pas inconnu dans l'épigraphie nabatéenne. Un autel de basalte noir, donné par M. Waddington au musée du Louvre, est daté de l'an II du roi Malikou. Il provient de Bosra (Vogué, *Inscriptions sémitiques*, p. 103). Mais il est probable que ce n'est pas le Malikou II contemporain d'Hérode, mais Malikou III, contemporain de Vespasien. Les monnaies nabatéennes du nom de Malikou et de sa sœur et épouse Séqailath, sont également de ce troisième Malikou.

2. Josèphe, *Ant. jud.*, XIV, XIV.

rodès était pour la couronne de Judée. Sur un vaisseau, il partit pour Rome. Jeté à Rhodes par une tempête qui lui avait enlevé tous ses bagages, il y rencontra deux amis, Sappinas et Ptolémaios, et, malgré toutes ses pertes, trouva encore moyen de soulager la misère de la ville ruinée par la terrible guerre de Cassius.

Il quitta Rhodes sur une trirème qui le débarqua à Brundisium. A peine entré dans Rome, il alla trouver Antonius; et, avec la souple éloquence qu'il semble avoir héritée de son père Antipater, il lui raconta ses malheurs. Peut-être l'intéressa-t-il par ce récit. Mais, à coup sûr, il acheva de le gagner en lui représentant Antigonos comme l'allié des Parthes, et, par là même, l'ennemi des Romains.

De concert avec Octavius, qui n'avait point oublié, de son côté, les services rendus en Égypte, à son père adoptif, César, par le père d'Hérodès, Antonius présenta celui-ci au sénat. Un décret, rendu à l'unanimité, proclama Antigonos ennemi de Rome, et Hérodès roi de Judée (hiver de l'an 40). En sept jours, le fils de l'Iduméen avait obtenu cet heureux résultat. C'était la deuxième fois que Rome ruinait la nation juive, en lui imposant un étranger ou un demi-juif d'Idumée. Bien entendu, la Judée dut payer tribut à ceux qui disposaient d'elle aussi librement.

Le jour que, contrairement même à son attente, il fut proclamé roi, Hérodès, entre Octavius et Antonius, accompagné des consuls et des premiers de la république, monta au Capitole. Il s'assit ensuite à un de ces fabuleux festins qu'Antonius, le Romain asiatique, savait servir à ses invités.

Au comble de ses rêves, Hérodès laissa bientôt Rome pour aller prendre possession de sa nouvelle royauté[1]. Débarqué à Ptolémaïs, il vit accourir à lui des amis et des mercenaires, ce qui lui permit de commencer une guerre de partisans.

1. Josèphe. *Ant. jud.*, XIX, xv.

Le plus riche juif d'Antiokhéia, Saramalla, lui fournit de l'argent pour faire la campagne. Le dessein d'Hérodès était de dégager Massada où était bloqué son frère Ioseph. Grâce à une pluie imprévue, la garnison de la ville, mourant de soif, avait pu se reprendre à la vie, et tenir tête jusque-là aux assiégeants.

Mais, auparavant, il était nécessaire de s'emparer d'Ioppé et de réduire la Galilée. C'est ce que fit Hérodès. Il essaya d'exciter le zèle de Ventidius, général romain, et de son lieutenant Silon qu'avaient paralysés jusque-là les présents d'Antigonos; s'il n'en tira pas des secours très puissants, du moins il les empêcha d'entretenir une sorte de complicité avec le haschmonide.

Massada ne tarda pas être délivrée des bandes d'Antigonos qui, chassé lui-même de partout, fut réduit à s'enfermer dans Ierouschalaïm. Le nombre de ses partisans diminuait. On accourait de toutes parts vers Hérodès, que favorisait la fortune, et qui se présentait comme l'ami de Rome.

Silon, malgré ses répugnances, dut le suivre devant la ville sainte. Au peuple de la cité, Hérodès adressa une proclamation pour l'engager à se ranger sous son obéissance, promettant l'oubli, même aux plus compromis des partisans d'Antigonos. Celui-ci, de son côté, fit sa proclamation aux soldats romains. Si on le voulait précipiter du trône, disait-il, n'avait-on pas du moins pour le remplacer, au lieu d'un édomite, quelques membres de la famille des rois-prêtres?

Silon tenta de provoquer un soulèvement parmi ses propres troupes, et de leur faire quitter le siège d'Ierouschalaïm. En effet, les soldats se plaignirent de manquer de tout dans cette campagne ravagée. Mais, à force d'audace et d'habileté, Hérodès sut les retenir. Il leur rappela qu'il était l'élu d'Octavius, d'Antonius et du sénat romain, et leur promit de combler leur camp de provisions de toutes sortes. Par un de ses amis qu'il avait à Schomron, il fit venir un convoi de blé, de vin, d'huile et de bestiaux, par la route d'Ieriho.

Apprenant qu'Antigonos songeait à enlever le convoi, Hérodès partit avec dix cohortes, cinq romaines et cinq juives, suivies d'une foule de mercenaires. Après avoir pillé la ville d'Ieriho, amie d'Antigonos, les soldats d'Hérodès rentrèrent au camp, chargés de butin et de vivres.

L'hiver survenu, les troupes romaines prirent leurs quartiers en Idumée, en Galilée, à Schomron. Antigonos, à prix d'argent, obtint de Silon qu'il séjournerait dans la belle et grasse Lydda, d'où il espérait que les soldats romains se décideraient difficilement à partir pour une nouvelle campagne.

Mais Hérodès, pendant la mauvaise saison, ne se reposa pas. N'avait-il point à réduire Sepphoris, la ville la plus dévouée à Antigonos? Il y pénétra au milieu d'un tourbillon de neige qui tombait sur la cité.

Dans des cavernes, creusées près d'Arbéla, s'étaient réfugiés des Juifs que Josèphe traite de bandits, mais qui n'étaient que d'énergiques partisans d'Antigonos. Aujourd'hui encore, on aperçoit les excavations où ils se cachaient dans les collines d'Ouad-el-Amman, au nord-ouest de Magdala, pays de l'immortelle pécheresse, et non loin du village d'Irbil. Là, sur ces hauteurs, les défenseurs de la nationalité juive tinrent en échec pendant longtemps une aile de cavalerie et trois cohortes d'infanterie. A la fin, Hérodès se porta en personne vers Arbéla ; et, dans une bataille terrible où il eut même son aile gauche rompue, il parvint, non sans peine, avec son aile droite qu'il commandait lui-même, à mettre en fuite ces courageux partisans. Ils se dispersèrent de l'autre côté de l'Iardèn.

Cependant, les rochers de la Galilée ne se dépeuplèrent pas tout à fait de hardis patriotes capables de causer des inquiétudes au fils de l'Iduméen.

Pour les atteindre, Hérodès eut recours à un moyen aussi audacieux qu'ingénieux. Il plaça dans des caisses de bois des soldats qui descendirent le

long de la colline, s'arrêtant à l'entrée des cavernes. Avec des crochets de fer, ils en saisissaient les habitants qu'ils précipitaient dans l'abîme, ou bien ils jetaient des brandons dans les grottes et avec eux l'incendie.

A ceux qui voulurent se rendre Hérodès promit la vie sauve.

Un vieillard, enfermé avec sa femme et ses sept fils, étouffait au milieu des flammes et de la fumée. Prenant l'un après l'autre chacun des siens, il les égorgea, puis les lança dans le précipice. La bouche pleine de cris de fureur et d'imprécations contre Hérodès, il alla, spectacle terrible! les rejoindre au fond de l'abîme.

Après cette expédition, la Galilée était encore loin d'être soumise. Hérodès, partant pour Schomron avec six cents chevaux et trois mille archers, laissa ses forces du nord aux mains de Ptolémaios. Celui-ci fut tué dans la lutte contre les insurgés, qui s'établirent dans des marais et sur des hauteurs inexpugnables.

Revenant sur ses pas, Hérodès comprima, dans les flammes et le sang, la nouvelle insurrection et frappa les bourgs coupables, ou suspects, d'une contribution de cent talents.

Pressé au sud et au nord, Hérodès, pour obtenir sur son rival le triomphe suprême, avait maintenant besoin de l'appui des Romains. Antigonos n'ayant pu fournir jusqu'à la fin aux provisions de Silon, l'Iduméen avait chargé son propre frère, Phéroras, d'y pourvoir. Le chef des forces romaines en Syrie, Ventidius, vainqueur des Parthes, détacha, sur l'ordre d'Antonius, Makhaeras avec deux légions et mille cavaliers pour soutenir les projets d'Hérodès. Gagné d'abord à prix d'argent, puis repoussé par Antigonos, Makhaeras se mit à massacrer des Juifs, sur son chemin, sans distinguer les partisans d'Hérodès de ceux d'Antigonos. Mais le fils d'Antipater, l'ayant menacé de tout aller révéler à Antonius, le lieutenant

romain s'amenda. Vaincu par ses supplications, l'Iduméen le plaça devant Ierouschalaïm qu'investissait son frère Ioseph. Mais celui-ci, pendant qu'Hérodès allait seconder Antonius dans une expédition contre les Parthes, eut l'imprudence de s'aventurer jusqu'à Ieriho. Surpris par Antigonos, il fut tué et son armée anéantie. Le haschmonide, pour se venger des fils d'Antipater, coupa la tête au cadavre et s'en fit un trophée.

En même temps, les partisans de Galilée, dont toute l'audace était revenue, jetaient les Hérodiens dans le lac de Kinnereth. Mais, accourant de Samosate, Hérodès écrasa des bandes qu'Antigonos avait dirigées, sous la conduite de Pappos, vers Schomron, et se présenta devant Ierouschalaïm. Il choisit ce moment pour aller à Schomron épouser sa belle fiancée, Mariamna.

Avec une nombreuse armée de cent mille hommes environ, composée d'archers romains, de cavaliers, d'auxiliaires syriens, Sossius, à son tour, envahit la Judée, et, malgré l'hiver qui se prolongeait, vint rejoindre les troupes de siège d'Hérodès. Il établit son camp au nord, en face de l'Hiéron, à l'endroit même où vingt ans auparavant Pompéius s'était installé [1].

Les Romains, aidés d'Hérodès, élevèrent trois *aggeres,* comblèrent les fossés, et, avec leurs machines de guerre, se mirent à battre en brèche les murs de la ville. La pluie cessant, la belle saison favorisa leurs travaux d'attaque.

Dans l'intérieur de la ville sainte bouillonnait le plus ardent patriotisme. Il y avait des Qannaïtes (zélotes) annonçant au peuple un miracle qui le délivrerait des Romains et de l'odieux fils d'Antipater. En attendant le secours du ciel, les assiégés ne s'abandonnaient pas eux-mêmes. Sorties furieuses, muraille nouvelle bâtie derrière celle qui tombait, ils ne négli-

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XIV, XVI.

gèrent rien pour la défense de la ville et du temple d'Iahvé.

En vain, Schemaïa et Abtalion, les deux synhédristes, secrètement hostiles à Antigonos, prêchaient-ils la soumission, sous prétexte qu'Hérodès, partout vainqueur, était bien l'élu d'Adonaï. Ni les parouschites ni le peuple ne penchaient pour la paix, mais, sous la conduite des Benê-Baba, se montraient disposés à tout plutôt que de se rendre.

La famine et la maladie les décimaient sans qu'ils songeassent à ouvrir leurs portes à l'étranger. Il fallut quarante jours à la puissante armée romaine pour franchir la première enceinte de murs, et quinze pour arracher la seconde à un peuple exténué, mais à qui le patriotisme religieux donnait la plus extraordinaire énergie.

L'Hiéron extérieur et la ville basse enlevés, les Juifs se retirèrent dans l'Hiéron intérieur et dans la ville haute, demandant toutefois qu'on leur laissât venir des victimes pour le sacrifice quotidien. Dans l'espoir de les apaiser, Hérodès se rendit à ce désir, mais sans amollir leur résistance.

Malgré son indomptable courage, le lion d'Iehouda dut succomber.

Un jour de Schabbath, croula un pan de muraille qui livra passage aux Romains. Le flot furieux, longtemps comprimé, se précipita contre la ville haute et le temple, écrasant tout sans distinction d'âge ou de sexe. Le sang des prêtres coula, se mêlant à celui des victimes qu'ils immolaient (Sivan, juin 37).

Effrayé de la haine que tant de massacres allaient accumuler contre lui, craignant aussi la totale destruction de sa capitale, Hérodès, par des présents, essaya de contenir la rage des soldats romains.

Antigonos descendit de la tour de Baris et se jeta aux pieds de Sossius; mais le brutal soldat ne trouva, pour accueillir tant d'infortunes, que la plus odieuse des moqueries, féminisant le nom du roi et l'appelant Antigona.

Après avoir consacré une couronne d'or à Iahvé, Sossius, avec le haschmonide chargé de chaînes, quitta Ierouschalaïm. Hérodès n'eut pas de repos qu'il n'eût obtenu d'Antonius que son rival Antigonos fût condamné au supplice de la roue[1].

Son trône portait sur le sang des Juifs et sur celui, en particulier, de la vieille famille nationale des Makkabées. Par son fidèle serviteur, Kostobar, il avait eu soin, au moment de la prise de l'Hiéron, de faire massacrer ses principaux ennemis. Il fit crever les yeux au docteur de la loi, Baba-bèn-Bouta[2]; et, pour satisfaire ses ennemis les Romains, il imita leurs procédés de confiscations.

N'avait-il pas aussi à fournir aux prodigalités et à la vie folle d'Antonius, son ami, et de la voluptueuse Kléopatra?

Deux personnages étaient seuls désormais en état de troubler la quiétude d'Hérodès, un vieillard, Hyrkanos, et un adolescent, Aristoboulos. Tombé aux mains des Parthes, le vieux grand-prêtre avait été sur sa parole mis en liberté, et les Juifs babyloniens l'entouraient d'honneurs. Pourquoi Hyrkanos n'acheva-t-il pas doucement sa vie parmi les colonies juives de l'Euphrate, qui le vénéraient comme le descendant d'une noble race[3]? Hérodès lui ayant fait dire par Saramalla qu'il désirait partager le trône avec lui, le naïf vieillard reprit la route de sa ville aimée. En

1. Il est resté des monnaies de cet Antigonos. Un type, dont il y a quelques exemplaires au *Cabinet des médailles*, porte, d'un côté, enroulé autour d'une couronne et avec des suppressions de lettres : Bacileôs Antigonou; de l'autre côté, la légende hébraïque plus ou moins abrégée : *Matthathia, le cohène-hagadol et la confédération des Iehoudites*, avec deux cornes d'abondance. Deux autres types n'ont au revers qu'une corne d'abondance.

2. *Baba batra*, 4 a.

3. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, 11.

vain ses amis avaient tenté de le retenir. Dès que Hyrkanos eut mis le pied dans Ierouschalaïm, Hérodès accourut au-devant de lui (36), l'appelant son père, lui donnant à table, ainsi qu'à la réunion du Conseil, la place d'honneur. Le débile vieillard se laissa jouer par l'habile Iduméen et enfermer par lui dans une cage d'or. Comment désormais aurait-il été redoutable, emprisonné dans le palais d'Hérodès, et incapable même, à cause de sa mutilation, d'exercer les fonctions du grand cohénat?

Il était plus dangereux pour Hérodès, ce jeune Aristoboulos à qui sa race, sa jeunesse, son éclatante beauté, sa noble prestance, avaient gagné tous les cœurs. En faisant passer à un Juif qu'il disait venir de Babel, mais qui probablement était d'origine égyptienne, le souverain pontificat, Hérodès avait cru enlever toute influence à Aristoboulos. Mais le peuple se souvenait de la descendance du jeune homme; et pour le rétablir dans ses droits, Alexandra, sa mère, intrigua auprès d'Antonius. Au lourd Romain, si sensuel, elle envoya le portrait de ses deux enfants, Aristoboulos et Mariamna, les deux plus ravissantes têtes d'Israël. A peine eut-il aperçu les deux images peintes qu'Antonius s'en éprit, mais tout particulièrement du jeune homme dont il sollicita la visite. Hérodès ne l'envoya pas; mais, sur les instances de Kléopatra liguée contre l'Iduméen avec Alexandra, Antonius imposa au roi de choisir pour grand-prêtre Aristoboulos.

Peu satisfaite encore de ce résultat, l'ambitieuse et intrigante Alexandra essaya de faire donner le trône à son fils. Mais, épiée et enlacée de toutes parts dans le palais d'Hérodès, elle dut songer à s'enfuir en Mizraïm, près de son amie Kléopatra. Son projet fut dénoncé par un nommé Sabbian. Par crainte de la reine d'Égypte, sa mortelle ennemie, Hérodès joua la clémence et pardonna bruyamment à sa belle-mère.

Cependant chaque jour son cœur s'ulcérait davantage contre ce qui restait de la maison des Haschmo-

nides. Comment aurait-il pu tolérer la faveur populaire dont jouissait Aristoboulos ? Chaque fois que le jeune homme pontifiait devant la foule, il s'élevait un murmure d'amour et d'admiration. A la fête des Soukkoth en particulier, quand parut, dans toute sa beauté, le pontife de dix-sept ans, les acclamations éclatèrent. Hérodès, dans son cœur, jura la mort du jeune haschmonide.

A Ieriho, Alexandra, dans son palais entouré de jardins avec des fontaines, invita Hérodès à venir passer quelque temps. Là, le roi se montra caressant envers Aristoboulos et prit part à ses jeux. Dans l'après-midi, à l'heure torride, ils s'allèrent tous les deux baigner dans les petits étangs qui confinaient au palais. Sous prétexte de jouer avec le jeune homme, des gens d'Hérodès le plongèrent indéfiniment, sans le laisser respirer et jusqu'à la mort, dans l'eau d'une piscine (été de l'an 35.)

Quand on leur rapporta le corps chéri, Alexandra et Mariamna le couvrirent de leurs baisers, sans se tromper un instant sur l'auteur de cette fin tragique. Le comédien Hérodès simula la plus profonde douleur, parut en public les yeux baignés de larmes, prodigua les aromates au cadavre et ensevelit avec lui dans le sépulcre une masse de bijoux.

Jusqu'à sa mort Hérodès eut à souffrir de ce crime. Non que les aiguillons des remords aient jamais pénétré dans ce cœur de pierre, mais l'inimitié contre lui grandit dans sa propre famille et en fit le plus malheureux des hommes.

A la suite de ce meurtre, Hananel redevint, pour la seconde fois, grand-prêtre. Alexandra, qui avait eu un instant la pensée de se suicider, se résolut à rester pour la vengeance, mais dissimula quelque temps. Elle écrivit secrètement à Kléopatra, toute-puissante sur l'âme d'Antonius. A Laodikéia, où il se rendit, le Romain manda Hérodès pour qu'il se justifiât de l'accusation de meurtre portée contre lui. Tout tremblant, le roi juif partit pour Laodikéia,

laissant la régence au mari de sa sœur, Ioseph, avec ordre, s'il ne revenait pas, de tuer Alexandra et Mariamna. Il aimait tant, disait-il, la belle juive, qu'il ne pouvait supporter la pensée de la voir tomber, après lui, entre les bras d'un autre homme.

Pour montrer aux deux femmes jusqu'à quel point Hérodès chérissait son épouse, Ioseph leur fit part de l'ordre qu'il avait reçu, ce qui les jeta dans une mortelle angoisse.

L'Iduméen, sachant que l'on gagnait beaucoup mieux Antonius avec des présents qu'avec des raisons, lui apporta des dons magnifiques. C'était certainement la meilleure manière de se justifier de la mort d'Aristoboulos. Cependant, pour calmer la colère de Kléopatra, Antonius concéda à celle-ci la contrée d'Ieriho, célèbre par son baume et par ses palmiers, ainsi qu'un district situé le long de la mer Occidentale.

Rentré dans Ierouschalaïm, Hérodès apprit, par les délations de sa mère et de sa sœur Schalomé, qu'Alexandra, Mariamna et Ioseph avaient tenté de se réfugier sous la protection des Romains. On lui représenta la sœur charmante d'Aristoboulos unie à Ioseph par les liens de l'adultère. Mais la belle Mariamna possédait tellement le cœur de l'Iduméen qu'elle le désarma. Ioseph fut égorgé, et Alexandra jetée en prison.

A ce moment, Hérodès assiégea dans Hyrkanion une sœur d'Antigonos (32), mais peu dangereuse pour sa sécurité.

Ce roi juif, sans cesse en butte aux pièges et aux intrigues des femmes, va se trouver en face d'un péril où de moins prudents auraient succombé.

Kléopatra, qui le voulait perdre à tout prix, vint séjourner en Judée et déploya tous ses charmes pour exciter les sens d'Hérodès. Quel parti prendre dans une telle conjoncture ? Repousser les avances de Kléopatra, c'était s'en faire une ennemie plus mortelle encore. Les accepter, n'était-ce pas tomber dans ses lacets et s'attirer la haine d'Antonius ?

Le roi juif songea un instant à se délivrer de la dangereuse Égyptienne, mais ses amis le retinrent. Se tenant avec elle dans les bornes d'une honnête galanterie, il la renvoya comblée de présents.

Hérodès se fortifia dans son château de Massada, dont il fit à la fois une citadelle et une belle résidence. Là, au bord de la mer Morte, dans une enceinte de sept stades qu'il entoura de murailles armées de trente-sept tours, il se bâtit un splendide palais, avec péristyles, bains et pavés de mosaïques. De grands réservoirs d'eaux entretenaient la fraîcheur dans ce lieu brûlé du soleil, de nombreux greniers enfermaient de larges approvisionnements de blé. Tel était l'endroit qu'avait choisi Hérodès pour se retirer, dans le cas où, haï de tous, il ne lui resterait plus, pour abriter sa vie, que ce suprême refuge.

Mais il était loin d'en être venu à cette extrémité, car la fortune finissait toujours par favoriser ses entreprises.

Malikou II, roi de Nabat, ayant refusé de payer les deux cents talents dont, pour lui, Hérodès s'était porté caution auprès de Kléopatra, le roi juif tenta de le réduire. D'abord vainqueurs à Dium et à Qanath dans le Haouran, les Juifs, grâce à la défection d'Anthédion, représentant de la reine d'Égypte, furent écrasés par les Arabes, et le camp d'Hérodès enlevé [1].

Survint, dans ces entrefaites, un tremblement de terre qui bouleversa la plaine de Scharon, y écrasant des bestiaux et près de trente mille personnes (printemps de 31). Depuis cette catastrophe, chaque année, à l'yom kippour, le grand-prêtre dans le Saint des saints a coutume de prier tout particulièrement pour les habitants de Scharon, afin que leurs maisons ne deviennent plus leurs tombeaux. Après ce désastre qui jeta la consternation dans toute la Judée, Hérodès envoya au roi Malikou II des messagers pour deman-

1. Josèphe, *Ant. jud.* X

der la paix. On les égorgea ; et, confiantes dans leur force, les bandes nabatéennes envahirent la Judée faible, désespérée.

Dans une proclamation que lui prête l'historien Josèphe, Hérodès tenta de ranimer les courages, et, avec une troupe rassemblée à la hâte, courut à Philadelphia où campait l'armée arabe. Malgré tous les efforts des Nabatéens, il s'empara d'une hauteur, d'où il défit les ennemis, et les obligea de se rendre à discrétion. D'une seule voix, les bandes arabes, touchées de son courage, et probablement de son habile clémence, l'acclamèrent comme leur roi.

Sa bonne fortune allait délivrer Hérodès de l'implacable ennemie qui l'avait engagé dans la lutte avec Nabat. A la bataille d'Actium (2 sept. 31), succomba en même temps qu'Antonius, l'influence de Kléopatra. Désespérée de l'impuissance de ses charmes, la reine d'Égypte, la dévote d'Hathor, dont l'image apparaît dans les peintures de Dendérah, n'eut qu'une préoccupation : quitter noblement cette terre qui n'était plus soumise à sa beauté. Doucement, sans se récrier contre le sort, elle s'étendit sur sa couche et se fit apporter l'aspic.

Toutefois certaines espérances se réveillèrent, en Judée, à la mort d'Antonius, ce qui n'échappa point à Hérodès. Sous prétexte de lettres échangées avec Malikou II, il fit égorger le dernier des haschmonides, le vieil Hyrkanos, qui pouvait servir de ralliement aux patriotes juifs. Il avait eu soin de le faire juger par le synhédrion que dirigeaient les benê-Bathyra.

Pour gagner les faveurs d'Octavius, le nouveau maître, Hérodès l'alla trouver à Rhodes, laissant le gouvernement de son État à Phéroras, son frère ; reléguant à Massada sa sœur Schalomé et sa mère Kypron, et à Alexandrion, sous la garde de l'intendant Ioseph, et d'un serviteur iduméen nommé Soèm, Mariamna et Alexandra. L'Édomite avait ordre d'égorger ces deux femmes si Hérodès ne revenait pas de son voyage, près de César.

A Rhodes, le roi juif déploya toute sa merveilleuse habileté, avoua son amitié pour Antonius, et, déclarant qu'il avait coutume de rester fidèle à ses amis jusqu'à la mort, engagea par-là même Octavius à le recevoir dans son alliance[1].

Il regagna rapidement la Judée pour préparer à César, qui allait se rendre en Égypte, la plus magnifique des réceptions. A Ptolémaïs, il accueillit, en effet, avec une grande magnificence le vainqueur d'Actium, et lui fit un superbe festin qu'il accompagna d'un don de huit cents talents. Il eut soin que, sur la route de Mizraïm, les vivres ne manquassent pas à l'armée romaine.

Pour récompenser tant de zèle, Octavius commença par favoriser les Juifs d'Alexandrie et ceux de Rome ou Libertini qui purent avoir leurs maisons de prière.

Hérodès s'attachait aux pas d'Octavius. Il fut le joindre en Égypte, où César le combla de bienfaits, lui donnant les quatre cents Gaulois, garde de Kléopatra, et restituant à la Judée les territoires qu'Antonius en avait détournés pour son amante : Gadara, Hippos, Schomron, Gaza, Anthédon, Ioppé, Stratonos-Pyrgos.

Quand César quitta l'Égypte, après s'en être assuré la soumission, le roi des Juifs le suivit jusqu'à Antiokhéia.

Au sommet de la puissance, Hérodès cependant n'avait pas atteint le bonheur; ses crimes le serraient à la gorge. Rien de plus étrange que la maison de ce dynaste oriental, pleine de soupçons, d'intrigues de femmes, de délations arrachées souvent par les tortures.

Mariamna, qui avait appris l'ordre secret donné à Soëm, feignit d'abord de l'ignorer. Mais quand Hérodès, à son retour, lui témoigna tous les transports de sa passion et toute la flamme furieuse de ses sens,

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XV VI.

la belle haschmonide répondit à son époux en lui montrant les ombres sanglantes du jeune Aristoboulos et du vieux grand-prêtre. Comment pourrait-elle embrasser le meurtrier? L'amour d'Hérodès était si violent, que celui-ci ne pouvait se décider, malgré tout, à frapper la jeune femme[1].

Mais elle avait dans le palais des ennemies implacables, Schalomé et Kypron, abreuvées par elle, il est vrai, de tous les dédains. Sans cesse ces femmes l'accusaient d'infidélité auprès du soupçonneux Iduméen, dont la vie domestique était devenue un véritable enfer.

Un jour, vers cette heure chaude de midi, heure voluptueuse de la sieste, quand la bien-aimée cherche l'endroit où est étendu le bien-aimé, Hérodès manda près de lui Mariamna. Loin de se laisser toucher par ses caresses, la belle jeune femme lui jeta encore à la face le sang des siens, ce qui exaspéra le roi. Profitant des dispositions de son frère, Schalomé introduisit près de lui un échanson qui accusa Mariamna d'avoir voulu, par son ministère, empoisonner le prince.

Mis à la torture, l'eunuque de la reine révéla l'irritation de sa maîtresse provoquée par la confidence de Soëm. Aussitôt appelé, celui-ci fut mis à mort, et Mariamna condamnée à la peine capitale par le tribunal qu'Hérodès assembla. Sur les instigations de Schalomé, qui ne voulait pas que sa proie lui échappât, la belle haschmonide marcha du tribunal à l'échafaud.

Craignant pour elle-même, Alexandra, spectacle horrible! assaillit d'injures sa fille sur le chemin, allant jusqu'à la tirer par sa belle chevelure. Calme, noble, sous l'outrage et sous l'abandon universel, la plus ravissante fille d'Iehouda livra aux bourreaux son corps charmant (30).

Après l'exécution, Hérodès fut pris d'un chagrin furieux; il embauma le cadavre chéri dans le miel,

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, VII.

et pendant sept ans encore, d'après une tradition thalmudique, il aurait assouvi sa passion sur la reine assassinée [1].

Le désespoir de son amour ne connut pas de limites. A grands cris, il appelait Mariamna comme un insensé; puis, aucune voix ne répondant, il éclatait en sanglots. Pour étouffer sa douleur, il se jeta dans les débauches les plus effrénées. Peu de temps après le trépas de Mariamna, sévit à Ierouschalaïm une épidémie qui emporta surtout les amis d'Hérodès, ce que le peuple attribua à la colère divine. A Sébaste, le roi lui-même fut pris tout à coup de douleurs aiguës à la tête sans que les médecins le pussent soulager.

Alexandra voulut profiter de la maladie du roi, que l'on disait mortelle, pour se rendre maîtresse d'Ierouschalaïm. Prévenu par Ahiab, son cousin, Hérodès envoya l'ordre de la mettre à mort. Elle alla rejoindre sa fille (29).

Sur les dénonciations de sa sœur, le roi fit exécuter Kostobar l'Iduméen, descendant des prêtres de Kozi et deuxième mari de Schalomé, sous prétexte qu'il avait conservé autrefois, malgré ses ordres précis, les benê-Baba et qu'il conspirait avec Lysimakhos, Antipater et Dorothéos. Ces trois hommes et les benê-Baba furent égorgés (28).

Rien de plus nerveux et de plus souple que ce roi d'Iehouda. Portant dans son cœur et à l'intérieur de son palais le deuil de ses amours brisées, il savait au dehors n'en rien laisser paraître et se comporter en roi à la fois magnifique et habile. Les grandes conceptions foisonnaient dans cette tête, qui, malgré tout, ne répugnait pas aux petites précautions. En cela, il était parfaitement juif, ce roi que la nation juive exécra toujours comme un étranger.

Pour flatter le puissant Augustus, il établit des jeux quinquennaux en l'honneur de la victoire d'Actium,

1. *Baba bathra*, 36 et *Kiddouschim*, 70 b.

et, pour les célébrer, bâtit un théâtre à Ierouschalaïm et un hippodrome dans la plaine voisine[1]. Lui-même, près la porte de Damas, sur la route de Sébaste, présida les jeux auxquels accoururent des histrions, des athlètes, des musiciens. Aux vainqueurs, on donnait pour prix de beaux chars avec les chevaux qui les traînaient.

L'hippodrome était magnifiquement décoré de trophées romains, d'aigles, d'inscriptions retraçant les hauts faits de César. Il y paraissait des bêtes féroces; on y entendait rugir des lions superbes, qui devaient lutter entre eux ou avec les condamnés.

Irrités de tant de violations de la Thora, et, en particulier, furieux d'apercevoir là des trophées romains, dix conjurés résolurent de mettre un terme à ces abominations. Parmi eux, ils avaient un aveugle, sans doute Baba-bèn-Bouta. Au moment où il allait pénétrer dans le théâtre et recevoir les coups de poignard des conjurés, le roi, averti du complot, rentra dans son palais.

Dans les plus affreux supplices, mais vaillamment supportés, périrent les auteurs de cette conjuration. Les considérant comme des martyrs, le peuple voulut les venger : il mit en pièces leur délateur.

En vain le roi, par de savantes tortures infligées à de pauvres femmes, put-il connaître et frapper, ainsi que leurs familles, les auteurs de cet attentat. C'était la nation tout entière, blessée dans sa foi religieuse et soulevée contre lui, qu'il aurait fallu anéantir.

Ce qu'il fit à Schomron ou Sébaste ne fut pas pour lui ramener le peuple d'Ierouschalaïm. A une lieue de la ville sainte, il fortifia et embellit la vieille ennemie, la rivale, qui adorait sur le Garizim. En même temps, de son palais-fort et de cette puissante citadelle de Baris que, pour flatter Antonius, il avait nommée Antonia, il maîtrisait Ierouschalaïm.

---

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, VIII

Par son goût des belles constructions, il égala, il le faut avouer, Schelomo lui-même. Il sema, dans toute la Judée, des villes et des monuments portant les noms des maîtres de Rome et de leur famille, et dont, à chaque pas, on retrouve encore aujourd'hui les restes.

A la place de Stratonos-Pyrgos, au bord de la mer, Hérodès bâtit une ville à la fois splendide et forte, Césarée (Qisrin), dont il nomma une des tours Drusus, du nom d'un fils de César. Dans cette cité, il ne craignit même pas d'élever un temple romain. D'une religion peu scrupuleuse, il fit dresser deux colosses, l'un représentant Augustus en Jupiter Olympien; l'autre, la ville de Rome en Junon. Elle était si peu juive cette cité nouvelle et tellement consacrée aux maîtres du monde, qu'on l'appela une *Petite Rome*. Pendant douze ans entiers (23 à 12), Hérodès travailla à y accumuler les merveilles, et, la vingt-huitième année de son règne, il en célébra l'achèvement par toutes sortes de réjouissances.

Plus tard, cette ville nouvelle devint le siège du gouvernement romain, la rivale d'Ierouschalaïm, et enfin sa maîtresse. Chaque fois que Césarée se réjouissait, Ierouschalaïm pleurait. Parfois Hérodès s'acheminait vers cette riche cité pour y habiter le palais qu'il s'y était fait construire dans la ville haute, et dont les deux ailes portaient les noms de César et d'Agrippa.

Il changea le port voisin de Césarée en une ville particulière qu'il appela Sébastos.

Pour entrer plus avant encore dans les bonnes grâces d'Agrippa, gendre d'Augustus, il donna le nom d'Agrippia à la nouvelle cité maritime d'Anthédon.

Désireux d'éterniser la mémoire de son père Antipater, il avisa Kapharsaba, lieu de délices arrosé et ombragé, et y éleva Antipatris. A la ville nouvelle était adossé un superbe bois sacré, et une rivière la pressait doucement dans ses contours.

Une citadelle, construite près d'Ieriho, porta le nom de Kypron pour rappeler le souvenir de la mère

d'Hérodès. En mémoire de son frère Phasaël, le roi dressa au nord-est d'Ieriho, Phasaélis, et, à l'intérieur d'Ierouschalaïm, une tour, Phasaël, égale au beau phare d'Alexandrie [1].

A peu près à deux milles au sud-ouest de la ville de David, Hérodès se bâtit à lui-même la ville d'Hérodium. Sur une colline semblable à une mamelle (Djebel Foureidis) et en partie artificielle, il planta son palais avec des tours ; sur les flancs du mamelon, et à ses pieds, dans la plaine, se pressèrent de riches habitations. Un aqueduc conduisait des eaux, très probablement d'Étham, dans Hérodium.

Sur cette colline aimée d'Hérodès, et où il allait peut-être quelquefois chercher la paix qui le fuyait dans la ville des haschmonides, on aperçoit encore de grandes terrasses avec des murs de soutènement.

C'était par amour de la gloire qu'il prodiguait ainsi, sur le sol de la Judée, les palais et les cités. Si grande, dans son âme, était cette passion qu'il voulut dresser partout, même en dehors de ses États, des œuvres chargées de rappeler son nom. Véritable monarque des *Mille et une Nuits*, il semble qu'il ait été en possession de je ne sais quel talisman qui lui changeait en or tout ce qu'il voulait.

Toutefois, malgré cette puissance merveilleuse, il dut souvent, pour subvenir à tant de prodigalités, accabler le peuple d'impôts et mettre la main sur les trésors enfermés dans les anciens tombeaux des rois.

Tripolis et Damesseq lui durent un gymnase ; Byblos, des remparts ; Zidon, un théâtre, des places, un temple ; Laodikéia, un aqueduc ; Aschqlon, des thermes, des fontaines et des portiques. Il y avait dans la belle Antiokhéia, la ville voluptueuse des anciens Séleucides, un plateau boueux : Hérodès, à ses frais, le fit paver de marbre et entourer de galeries. Il

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XVI, v.

restaura le temple d'Apollo à Rhodes et la flotte des Rhodiens, ainsi que les portiques tombés de Khio. Ce fut lui qui édifia, en mémoire de la bataille d'Actium, Nikopolis, la ville de la victoire. De son argent, il secourut les Lydiens, les Ioniens, ceux de Samos, les Spartiates même et les Athéniens.

Comme les jeux olympiques étaient en décadence, il établit des prix afin d'y ramener les lutteurs et d'en ranimer l'éclat.

Aussi, les Syriens et les Grecs élevaient-ils Hérodès jusqu'au ciel. On rapporte même que César et Agrippa disaient souvent : « Hérodès n'a point un royaume qui réponde à la grandeur de son âme; il mériterait la couronne de Syrie et d'Égypte. »

Aux États du roi des Juifs Augustus ajouta la Batanée (Baschan) et le haut pays ou Hauranite (Hauran), la volcanique Trakhonite au nord du Hauran, vraisemblablement aussi l'Iturée, à l'est de l'Hermon-Libanon (24-23). Ces districts étaient infestés de bandes qu'Hérodès seul pouvait réduire.

Il lui fallut livrer de nombreux combats contre les indomptables habitants de ces régions, et, pour contenir la Trakhonite, y envoyer trois mille Iduméens. Plus tard, quelque temps avant sa mort, le roi dut en personne s'opposer aux incursions des gens du dernier district. Vieux, n'ayant pas le loisir de donner tout son temps à ce pays, il installa, dans la Batanée, un chef juif, Zamaris, qui, avec cent membres de sa famille et cinq cents hommes armés, avait émigré sur l'Euphrate. Ce hardi chef de bandes maintint toute la contrée dans l'obéissance à Hérodès. Ses compagnons, se multipliant, bâtirent des bourgs et une ville, Bathyra. Chaque année, ils envoyèrent à Ierouschalaïm l'impôt du temple payé par tous les Juifs de Babylonie.

Grâce à ses flatteries habiles accompagnées de présents, Hérodès avait complètement conquis les bonnes grâces d'Augustus, ce qui lui permit de protéger les

Juifs d'Ionie que l'on accablait de sévices, leur enlevant les bibles et l'argent destiné au trésor sacré d'Ierouschalaïm. Augustus et Agrippa écrivirent au gouverneur de l'Asie Mineure, Narbonnus Flaccus, d'avoir à traiter comme sacrilèges ceux qui, à l'avenir, continueraient de ne point respecter les coutumes religieuses d'Israël [1].

A ce moment, Hérodès, ami des Romains, put se flatter d'avoir gagné, en même temps que l'admiration des gentils, celle des Juifs de la dispersion. Mais le peuple de Judée ne désarmait point devant lui.

En vain, dans une famine causée par la sécheresse implacable (24) et qui dura deux ans, Hérodès avait-il tout sacrifié, jusqu'aux ornements de ses palais et à ses vases précieux, pour amener à Ierouschalaïm des convois de grains; les troupeaux manquant, en vain avait-il acheté de la laine à l'étranger pour en vêtir ses sujets : il ne cessait point, pour cela, d'être à tous un objet d'horreur. C'était toujours le meurtrier des haschmonides et le ravisseur de la liberté juive que l'on considérait dans Hérodès.

Pendant cette famine suivie de la peste, il s'était pourtant montré administrateur habile et prince magnifique. Il avait distribué, avec un ordre admirable, 80,000 kors ou 14,470,000 hectolitres de blé en Judée. Ses soins généreux ne s'étaient pas bornés à ses États : comme la Syrie et les provinces voisines mouraient de faim, il leur fit don de 10,000 kors de grains.

Mais, aux yeux du peuple et des Parouschites, Hérodès s'était rendu coupable de crimes irrémissibles que rien n'avait le pouvoir de compenser. N'avait-il pas successivement, après la royauté, déshonoré le sacerdoce et le synhédrion?

Hananel écarté du grand cohénat, le fils d'Antipater avait établi dans cette place Ioschoua, de la race de

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XVI, VI.

Phabi; mais, ensorcelé par une belle vierge, une autre Mariamna, fille d'un prêtre, Schimeön, il éleva celui-ci au souverain pontificat. Roi des Juifs, il put épouser, sans déroger, la fille du grand-prêtre (24). Peut-être aussi avait-il l'intention d'humilier par cette mesure le sacerdoce palestinien.

Ce Schimeön, venu, dit-on, d'Alexandrie, fut la souche de la grande famille des Boéthusiens, qui formèrent à Ierouschalaïm comme une secte nouvelle. Inclinant aux doctrines des Zaddouqites, ils mettaient au service de leur croyance plus de souplesse que ceux-ci et se défendaient avec toutes les ressources de la sophistique alexandrine. Les querelles religieuses, assoupies depuis quelque temps, se ranimèrent avec les Boéthusiens [1].

Guidé par les Parouschites, le peuple juif portait une haine profonde à sa nouvelle famille de grands-prêtres.

Une circonstance fit éclater ce qui fermentait dans la nation contre Hérodès et ses protégés. Le soupçonneux Iduméen exigea du peuple le serment de fidélité (20). Les Esséniens seuls, que leur règle astreignait à ne jamais jurer, furent exemptés de cette mesure. Du reste, dans l'ouad d'Engueddi, livrés à la contemplation, comment Hérodès aurait-il pu les craindre? Six mille Parouschites, considérant le serment comme une violation de la Thora et s'étant refusés

1. Quelques-uns ont voulu rattacher les Boéthusiens à Baithus, disciple d'Alexander de Socho (190 ans avant J.-C.). — Après Schimeön, la famille de Boéthos fournit cinq grands-prêtres, dont deux exercèrent à deux reprises le souverain cohénat : Ioazar (4 ans avant J.-C., et l'an 6 de notre ère); Éléasar (3 ans avant J.-C.), tous deux fils de Shimeön bèn-Boéthos : Schimeön bèn-Boéthos (41 et 44 de notre ère), probablement frère d'Ioazar et d'Éléasar; Elioënaï (43), fils de ce Schimeön, et Ioseph Kabi, frère du précédent.

à le prêter, se virent condamnés à une forte amende, que paya la femme de Phéroras, frère d'Hérodès.

Entouré d'ennemis, sentant la haine l'envelopper de toutes parts, le dynaste oriental eut un chef de police et des espions. Lui-même, raconte-t-on, absolument comme les khalifes de Bagdad, quand la nuit descendait sur les collines d'Ierouschalaïm, sortait de son palais et parcourait, déguisé, les rues et les carrefours de la ville, se mêlant discrètement aux groupes, attentif aux conversations. Qui était pris à mal parler du roi était noté, puis enlevé la plupart du temps et mis à mort dans la citadelle d'Hyrkanion.

Certaines fois cependant, cette vie, empoisonnée par la haine et le soupçon, était amère à Hérodès. Ce fut peut-être pour ramener à lui les sympathies de la nation juive qu'il songea à bâtir un nouveau temple qui ferait oublier celui de Schelomo et le second de Zeroubabel. Sans doute, sa manie des belles constructions et son désir de montrer à Augustus jusqu'à quel point il s'occupait de la nation juive, ne furent point étrangers non plus à son grand dessein.

Le petit sanctuaire de Zeroubabel, péniblement construit, mesquin, âgé de cinq siècles, blessait sa vue quand, de son palais, il contemplait la colline du Moria. Il le fallait abattre. Il fit part de ses plans aux chefs de la nation et s'engagea à ne point renverser le vieux temple que les matériaux pour le nouveau ne fussent tous rassemblés.

Comme sortant de terre, sous l'évocation d'Hérodès, mille chars apparurent aussitôt traînant au lieu de construction d'énormes pierres de taille, des blocs de marbre. Dix mille hommes se mirent à l'œuvre, les uns travaillant la pierre, les autres le bois[1].

Le nouveau temple s'éleva rapidement sur la colline et réjouit de loin par sa vue tous ceux qui tournaient les yeux vers Ierouschalaïm.

---

1. Josèphe, *Ant., jud.*, XV, XI,

Pour comprendre quels principes présidèrent à sa construction et au milieu de quelles préoccupations architecturales il est né, il importe de mentionner au moins quelques autres des monuments de l'art judaïque, actuellement sous nos yeux.

Le fils d'Ioseph bèn-Tobia, retiré entre Heschbon et Ammon, près du délicieux torrent Ouad-es-Syr, s'était fait sur une colline aux énormes rochers, un palais que les voyageurs admirent encore aujourd'hui sous le nom d'Araq-el-Emir. Le principe général du monument est grec[1], mais il y paraît certaines réminiscences des écoles asiatiques antérieures, comme l'emploi de la voûte en berceau. L'ornementation végétale y est substituée, et c'est un trait juif, à l'ornementation animale, contraire à la Thora. A tout cela, Hérodès, pour le nouveau temple, joindra quelques détails romains. De la fusion de tous ces divers éléments résultera un art qui, sans être fort original, aura cependant une certaine physionomie particulière. Oui, il y eut vraiment un art judaïque. Les tombeaux dits d'Abschalom, de Zacharie, des Rois, des Juges, en sont des modèles. Il y faut joindre le tombeau dit de Saint-Jacques, élevé, vers la fin d'Hérodès, pour la famille des benê-Hézir, et celui d'El-Messaneh. Tous ces monuments nous découvrent, à l'époque d'Hérodès, quelque chose d'assez semblable à l'art gréco-romain, mais uni à un reste d'influence orientale et à une décoration végétale d'un style à part.

Ces données doivent être appliquées dans la description du nouveau temple. Hérodès agrandit l'enceinte sacrée. Il ne pouvait la prolonger vers le nord, empêché par la tour de Baris, qu'il avait appelée Antonia, et par le fossé qui formait, dès le temps de Pompéius, la limite septentrionale du temple. A l'est,

1. On ne peut que renvoyer, pour tout ce qui regarde l'art judaïque et le temple de Jérusalem, à la grande œuvre de M. de Vogüé.

le Qidron, à l'ouest, le Tyropaeon, présentaient un obstacle à toute extension du sanctuaire juif. Ce fut donc vers le sud que le roi dut diriger tous ses plans d'agrandissement; pour obvier à la pente du Moria, il fit élever là une plate-forme artificielle soutenue de hautes terrasses.

Le Haram actuel représente exactement l'espace occupé par le nouveau temple. Au sud de la grande enceinte s'ouvraient deux portes, la *Porte Double* et la *Porte Triple,* nommées par les rabbins *Portes de Hulda*. Quatre portes paraissaient à l'ouest, dont l'une seulement est mentionnée par la Mischna sous le nom de Coponius. Le nord n'avait qu'une entrée appelée *Porte de Téri.* A l'orient, on pénétrait par la *Porte de Schoschanna* (Suze).

A l'intérieur du mur d'enceinte régnaient des galeries spacieuses, plantées de cèdres et pavées en mosaïque avec des péristyles. De trois côtés, ces galeries étaient doubles; mais triples au sud, où l'espace était plus considérable. On les connaissait sous le nom de *Galeries royales.*

Après les galeries s'étendait une cour qui, dans le grec hébraïcisé du temps, s'appelait *Istavaanit* (*Stoa*)[1], et où le peuple se rassemblait pour traiter les affaires les plus importantes. Comme les païens ne pouvaient aller que dans cette cour, on la nomma aussi *Parvis des gentils.* Une inscription grecque et romaine, multipliée sur les barrières qui terminaient le *Parvis des gentils,* interdisait à ceux-ci de pousser plus avant. Voici le sens de cette inscription en gros caractères et en sept lignes, telle qu'on l'a retrouvée il y a quelques années :

« Que nul étranger ne pénètre à l'intérieur de la balustrade et de l'enceinte qui sont autour de l'esplanade du Temple! Qui s'y hasarderait serait cause que mort s'ensuivrait[2] .»

1. *Pesahim,* 136.

2. Clermont Ganneau, *Revue archéologique* de 1872.

Tout l'espace compris dans cette clôture était réputé saint. Au milieu, se dressait le temple intérieur, composé lui-même de plusieurs parties : *La cour des femmes* ou *Azarath-naschim; la Cour d'Israël* ou *Azarath-Israël; la Cour des prêtres* ou *Azarath-cohanim.*

Pour se rendre du Parvis des gentils à la Cour des femmes, on gravissait d'abord quatorze marches; après quoi on traversait un palier, *le Hel*, d'où des escaliers de cinq marches menaient à la cour intérieure.

On y pénétrait par neuf portes, quatre au nord, quatre au midi, une à l'orient, de quarante coudées de hauteur.

A chacun de ses quatre angles, la *Cour des femmes* avait une salle hypèdre de quarante coudées en carré, servant à un usage particulier : l'une, à conserver les bois détériorés; la seconde, aux ablutions des lépreux; la troisième, aux provisions d'huile et de vin; la quatrième, aux exercices des Nazirs. Sur les côtés de l'*Azarath - naschim* étaient disposées d'autres salles, parmi lesquelles le *Gazophylakion,* ou trésor renfermant les produits des différents troncs. Deux petits espaces, entourés d'une balustrade et se faisant vis-à-vis, servaient aux femmes qui venaient prier.

La *Cour des femmes* était reliée à la *Cour d'Israël* par la *Porte de Nikanor* ou *Porte belle*, merveilleux monument en bronze de Corinthe, et dont vingt hommes pouvaient à peine fermer les battants. Dans l'Azarath-Israël n'étaient admis que les hommes en règle avec les purifications prescrites. Cette cour se terminait par une marche d'une coudée que les prêtres seuls pouvaient gravir.

Au milieu de la *Cour des cohènes* s'élevaient le temple proprement dit et l'autel des holocaustes. Chacune de ces deux dernières cours était entourée de salles destinées aux usages du culte.

Trois rangées de pierres non polies formaient l'autel

des holocaustes. Sur sa surface supérieure rougissait le feu des sacrifices, et à ses quatre angles paraissaient des espèces de cornes sur lesquelles se pratiquaient les aspersions de sang, les libations d'eau et de vin. Un conduit, placé à l'angle sud-ouest de l'autel, recevait ce sang et ces libations, les envoyant, par des cloaques souterrains, dans la vallée du Qidron. Au nord de l'autel, il y avait six rangées de quatre anneaux fixés au sol, où l'on attachait les victimes pour les égorger. Sur six tables de marbre, on déposait les quartiers des holocaustes et les intestins que l'on avait pris soin de laver dans une salle voisine.

A vingt-deux coudées, à l'ouest de l'autel, se dressait le temple assis sur une plate-forme de six coudées de haut, à laquelle on parvenait par un escalier de douze marches. Malgré certains détails qui le devaient mettre en contradiction avec le style grec de l'époque, le nouveau sanctuaire eut la même disposition que celui de Schelomo. Ainsi il conserva le pylone antérieur.

Sa hauteur et sa largeur mesurèrent cent coudées avec une profondeur de vingt. Le *Saint* et *le Saint des Saints,* séparés seulement par un voile, eurent une hauteur uniforme de soixante coudées sur une largeur de trente, et une longueur de soixante-cinq. Composés de trente-huit chambres, trois étages, comme dans l'ancien temple, entouraient le sanctuaire et lui donnaient extérieurement l'aspect d'une basilique. Des terrasses, sur lesquelles on avait planté des pointes dorées pour en écarter les oiseaux, recouvraient tout l'édifice.

Rien ne peut donner une idée du luxe répandu dans le sanctuaire, tout étincelant au soleil avec ses murs de marbre blanc. Pour sa décoration, on avait prodigué l'or, l'argent, les matières les plus précieuses. Le voile de soie, qui dérobait la vue du nouveau Debir, présentait aux yeux l'image du monde entier; ses quatre couleurs, safran, byssus, hyacinthe et pourpre, symbolisaient les quatre éléments : le feu, la

terre, l'air et la mer. Pourquoi Hérodès aurait-il reculé devant ces représentations? Depuis longtemps, les sept flammes du chandelier figuraient bien les sept planètes; les douze pains de proposition, les douze signes du zodiaque et les douze mois.

La dédicace du Nouveau Temple effaça, par sa pompe, toute la légendaire dédicace du vieux temple de Schelomo. On immola hécatombes sur hécatombes, et l'on offrit au peuple de grands festins avec les quartiers des victimes.

Le jour solennel tomba précisément vingt ans après qu'Hérodès se fut, de ses mains sanglantes, emparé d'Ierouschalaïm (juin, 18e année de son règne).

Celui qui s'était donné tant de peine à construire le merveilleux édifice du Moria, avait en même temps allumé la torche pour le consumer. Ce fut, en effet, sous la sauvegarde de Rome, c'est-à-dire de l'ennemi, qu'Hérodès plaça le Nouveau Temple. Au-dessus de l'entrée principale, il avait, au grand scandale des pieux Israélites, fixé un aigle d'or, symbole de la puissance romaine. La tour Antonia, qu'il fit relier au temple par un passage souterrain, devint plutôt une menace qu'une protection pour la maison d'Iahvé. C'était de là que, plus tard, les soldats de Titus devaient se rendre maîtres de l'Hiéron.

En attendant, le peuple vit, dans cette forteresse pleine de soldats d'Hérodès, un témoignage de l'inimitié et de la défiance du roi. Voilà donc quel était le fruit de tant de soins et de labeurs : avoir embelli Ierouschalaïm, donné à ce peuple religieux un temple magnifique, et de tout cela ne récolter que la haine!

Une noire tristesse, entretenue par les intrigues et les scènes sanglantes de sa maison, étreignit Hérodès vieillissant, avec des intervalles d'attendrissements singuliers. Cet homme avait des dons étranges : il savait pleurer; ses plus violentes fureurs s'éteignaient, la plupart du temps, dans les larmes.

Croyant à la postérité, il se sentit, plus d'une fois avec terreur, emporté vers elle sur le flot des haines

et des malédictions de tout un peuple, sans qu'il y eût personne pour le protéger. De quels soins il entoure celui-là seul dont il espère quelque défense auprès de l'avenir, le rhéteur Nicolas de Damas! Jamais l'éloquence ne fut ainsi traitée par la royauté. Quand Nicolas vient de Rome en Palestine, Hérodès l'accueille, non pas seulement comme un ami, mais comme un être supérieur à lui-même; il sollicite ses conseils, qu'il suit toujours, et, en échange, le couvre de riches présents.

Hérodès, dans la dernière partie de son existence, vit la souffrance s'acharner sur lui comme elle ne l'avait peut-être fait sur aucun homme. Schalomé, sa sœur, et Phéroras, son frère, en vinrent même à se tourner contre lui. En même temps que deux filles, la belle Mariamna lui avait laissé deux fils, Alexander et Aristoboulos, qui, instruits sur la mort de leur mère, refusèrent au meurtrier toute affection.

C'étaient eux pourtant, qu'en qualité de descendants des Haschmonides, Hérodès destinait à lui succéder. Il les avait envoyés à Rome pour gagner les bonnes grâces d'Augustus et s'initier à la vie romaine. Lui-même alla jusqu'à entreprendre, pour les voir, le voyage d'Italie. Il unit Alexander à Glaphyra, jeune femme aimante, fille d'Arkhélaos, roi de Cappadoce, et Aristoboulos à Berénikê, fille de Schalomé[1]. Dans ce dernier mariage, Hérodès semble avoir eu pour objet d'amener l'unité parmi les membres de la famille royale.

Mais rien n'était capable d'apaiser la haine de Schalomé et de Phéroras contre tout ce qui leur rappelait la Mariamna Haschmonéenne. Dans le palais d'Hérodès, ils se liguèrent contre les deux jeunes princes avec Antipater, le fils aîné du roi et de sa première femme Doris. Celui-ci était un véritable Iduméen, astucieux et pervers.

Entre les fils de Mariamna, téméraires, impru-

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVI, 1.

dents, exhalant en public tout leur ressentiment, et leurs ennemis qui les enveloppaient de perfides manœuvres, la partie n'était pas égale.

C'était aux deux jeunes princes, beaux et braves, héritiers d'un sang héroïque, mais inexpérimentés, qu'allait toute la sympathie d'Ierouschalaïm. On les plaignait au milieu des embûches où se débattait leur généreuse jeunesse.

Hérodès, qui avait reçu la visite d'Agrippa, gendre d'Augustus, à Ierouschalaïm, était parti au printemps pour la lui rendre, et l'avait rejoint à Sinope. Pendant son absence, tout s'envenima entre les fils de Mariamna et les autres parents du roi[1].

A celui-ci on fit croire, à son retour, que, forts de l'appui d'Arkhélaos, les deux fils de Mariamna se disposaient à partir pour Rome, dans le but de l'accuser, auprès d'Augustus, de la mort de leur mère. Soit pour punir les deux frères, ou bien parce qu'il avait besoin d'avoir auprès de soi un fils aimé sur lequel pût compter sa vieillesse, Hérodès rappela définitivement Antipater dans son palais. Odieux aux fils de Mariamna, mais rusé et habile à caresser toutes les pensées du roi, celui-ci ne fut plus préoccupé que de s'assurer le trône et de perdre les deux princes par toutes sortes d'insinuations et de calomnies. Ceux-ci, du reste, par le peu de soin qu'ils prenaient de retenir leurs paroles, lui fournissaient tous les moyens de les accuser avec quelque apparence de vérité.

A mesure que ses frères baissaient, Antipater, lui, croissait en honneurs et en influence dans le palais. Son père, préparant de loin la fortune du fils de Doris, le louait sans cesse dans ses lettres à Augustus. Il l'envoya même à Rome, chargeant Agrippa de le présenter à l'empereur. A partir de ce moment, la prééminence dans la famille royale appartint à Antipater, le plus hypocrite des Iduméens.

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVI, III.

Dans ses lettres de Rome à son père, il feignait d'avoir l'âme remplie de sombres pressentiments et de croire la vie du roi menacée. Peu à peu, tant d'insinuations agissaient sur l'esprit d'Hérodès.

Obsédé de soupçons, il prit un jour les deux fils de Mariamna, et, avec eux, s'embarqua pour Rome. Son dessein était d'exposer à Augustus ses griefs contre les princes et peut-être de demander leur mort[1]. L'empereur étant à Aquilée, il l'alla rejoindre dans cette ville. Devant Augustus et son entourage, Hérodès fit un violent réquisitoire contre ses fils, qui fondirent en larmes. Leur douleur si sincère, leur modeste contenance, leur grande beauté, touchèrent l'empereur, tous les assistants et jusqu'à Hérodès lui-même.

Avec autant d'habileté que de sensibilité, Alexander repoussa toutes les accusations de son père. Rien de plus touchant que la fin de cette scène, où le père et les fils s'embrassèrent à la vue de tous les spectateurs attendris.

Après cette réconciliation, Hérodès reprit, avec les fils de Mariamna et Antipater, le chemin de la Palestine, emportant l'autorisation d'Augustus de faire son testament comme il l'entendrait.

De retour à Ierouschalaïm, le roi, dans le temple, devant l'assemblée du peuple, raconta son voyage et nomma, pour lui succéder, Antipater, et, après celui-ci seulement, Alexander et Aristoboulos. Mais c'était à lui-même personnellement que, durant sa vie, tous les chefs devraient obéir.

Ce malheureux roi, le plus grand peut-être après Schelomo de tous ceux qui régirent Israël, semblait en proie à une divinité vengeresse. Les haines, dans son palais, en vinrent à se compliquer et à se croiser de telle sorte qu'il en fut tout entier enlacé.

La belle et touchante Glaphyra, femme d'Alexander, traitait avec une certaine hauteur sa belle-sœur, la

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVI, IV.

fille de Schalomé, qui ne le lui pardonnait pas. Tout entière, du reste, sous le joug de sa mère, Bérénikê dévoilait à celle-ci ce qu'elle avait pu surprendre des propos de son époux.

Assailli de dénonciations contre ses fils, dans son palais semblable à une véritable géhenne, Hérodès devenait de plus en plus sombre. Phéroras, son frère, ligué d'abord avec Schalomé, s'en sépara violemment. Qui le croirait? Dans cette famille tourmentée déjà par l'esprit de vengeance et par l'ambition la plus désordonnée, l'amour vint encore s'ajouter à tant de calamités.

Épris d'une femme de service, Phéroras négligea successivement pour elle les deux filles d'Hérodès, ses fiancées. Sans doute, Schalomé, femme de la race des vipères, n'était point étrangère aux embarras de Phéroras[1].

Celui-ci, peu satisfait du roi et de Schalomé, semble avoir eu des rapports plus fréquents avec les jeunes princes. Un jour, il lui échappa de dire à Alexander, tendrement attaché à sa femme Glaphyra, qu'Hérodès brûlait pour cette dernière d'une flamme incestueuse. Dans un moment de furieuse jalousie, le jeune prince éclata devant son père et lui dévoila toute l'accusation de Phéroras. Celui-ci, mandé par Hérodès, rejeta tout sur Schalomé, la déclarant l'auteur de la calomnie. Dans cette circonstance, les femmes du roi Hérodès (il en avait huit), craignant l'infernale Schalomé, s'unirent à Phéroras pour la perdre.

Un jeune Arabe, Syllœus, attendri par cette juive dont la beauté ne se fanait pas, mais n'ayant pu l'épouser parce qu'il avait refusé d'embrasser le judaïsme, passa pour avoir entretenu avec elle un commerce intime. Les concubines d'Hérodès, du moins, accusèrent Schalomé d'avoir accordé ses faveurs au jeune Nabatéen et déshonoré ainsi la maison de son

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVI, VII.

frère. En ce moment propice, Phéroras fit donner pour femme à un de ses fils une des filles du roi, qu'il avait lui-même rejetée, et que Schalomé voulait pour l'enfant né de son union avec Kostobar.

Ces complications ne détournaient malheureusement aucun malheur de la tête des deux jeunes princes. Au milieu des troubles qui remplissaient la maison royale, Antipater continuait à marcher froidement et sûrement vers son but : la mort des fils de Mariamna. Il suborna les trois principaux eunuques d'Hérodès, son échanson, son serviteur de table, et un autre qui avait pour fonction de l'endormir, soit avec des philtres, soit avec des chansons. Peut-être aussi ce dernier, dont le rôle est mal défini par l'historien juif, était-il un simple flabellifère, comme on en voit près des monarques orientaux, chargé d'écarter de la face du roi les mouches et les insectes [1].

Dans tous les cas, mis à la question, les trois eunuques redirent au roi les méchants propos tenus sur son compte par Alexander. Celui-ci était donc l'ennemi mortel de son père Hérodès !

Le roi dissimula, mais il était intérieurement rongé par le soupçon. Tout lui devint suspect. Il interdit son approche à ses amis même, bannit les plus dévoués d'entre eux, Andromakhos et Guemellos, sages conseillers que redoutait Antipater. Maître de l'esprit d'Hérodès, ce dernier y exaspérait le soupçon et la soif des vengeances terribles. On mit encore à la torture de prétendus confidents d'Alexander, dont l'un, au milieu d'atroces souffrances, déclara que les deux princes avaient formé le dessein de tuer le roi dans une chasse, puis de s'enfuir à Rome pour y réclamer le trône de Judée.

Alexander fut chargé de chaînes. Mais son père demeurait encore dans toutes les angoisses de l'incertitude. Grâce aux soins d'Antipater, rien ne fut né-

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVI, VIII.

gligé pour dissiper tous les doutes dans l'esprit d'Hérodès. Il y eut de nouvelles questions infligées à des gens qui succombèrent au milieu des tourments, sans rien avouer. Enfin, l'un dit qu'Alexander avait du poison d'Aschqlon qu'il destinait au roi.

Fut-ce par esprit de vengeance, pour écraser son ennemie et celle de sa mère Mariamna, ou seulement pour obtenir une audience du roi ? Quoi qu'il en soit, le jeune prince, dans une lettre, se déclara, en effet, coupable d'un complot qu'il avait ourdi avec Phéroras, Ptolémaios, Sabinios et l'incestueuse Schalomé.

Après la lecture de cette lettre, le vieil Hérodès fut pris d'affreuses terreurs. Sans cesse, son esprit malade créait des ombres qui se promenaient devant lui, graves ou furieuses. C'étaient des hallucinations, tout un peuple de fantômes dont il s'environnait lui-même. Certaines fois, on le surprenait poussant des cris, ou bien se débattant contre des ennemis invisibles qui ne le quittaient ni le jour ni la nuit.

Le beau soleil, se levant vers le mont des Oliviers et frappant de ses rayons les pointes dorées du temple, n'avait pas le pouvoir de dissiper les horribles cauchemars d'Hérodès.

Apprenant la noire folie du roi des Juifs et inquiet sur le sort de son gendre et de sa fille, Arkhélaos accourut à Ierouschalaïm. Pour apaiser Hérodès, il feignit d'entrer dans toutes ses appréhensions. Habile, et traitant comme un enfant ce pauvre fou de roi, Arkhélaos vint à bout d'endormir ses soupçons, et, après avoir pacifié la famille royale, reprit le chemin de la Cappadoce. Dans l'excès de sa reconnaïssance, Hérodès le voulut accompagner jusqu'à Antiokhéia, l'appelant le meilleur de ses amis.

Après quoi, il prit encore le chemin de Rome, espérant peut-être que son ami Augustus lui procurerait aussi un adoucissement à ses maux[1].

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVI, IX.

A son retour, il dut lutter contre Oboda, roi des Arabes, qui, sur les avis de Syllœus, recueillait les brigands de la Trakhonite. Avec l'assentiment des Romains Volumnius et Saturninus, le roi des Juifs se jeta sur les Arabes et les écrasa dans leur pays même. Syllœus, parti pour Rome, raconta, d'une certaine manière, les faits à Augustus, se gardant bien de lui révéler qu'Oboda avait provoqué Hérodès en accueillant les ennemis de celui-ci et en refusant de restituer cinquante talents qu'il devait au roi des Juifs. A la mort d'Oboda, Syllœus, toujours à Rome, essaya d'obtenir la couronne d'Arabie.

L'habile rhéteur Nicolas de Damas rétablit auprès de l'empereur les affaires d'Hérodès et défit celles de l'ambitieux Nabatéen.

Heureux à Rome, le roi de Judée redevint, dans sa maison, le jouet du perfide Antipater.

Une sorte de chevalier d'industrie, ami de ce dernier, le Lacédemonien Euryklès, ayant accusé les deux jeunes princes, reçut du roi cinquante talents. Après avoir aussi obtenu des présents d'Arkhélaos à qui il se présenta comme l'ami du jeune Alexander, Euryklès regagna Lacédémone, d'où ses escroqueries multipliées le firent exiler.

Ce Grec avait eu le pouvoir de raviver les soupçons et les tourments de l'infortuné Hérodès. Mis à la question, deux beaux cavaliers, Jucundus et Tyrannus, confidents des deux frères, pour échapper aux bourreaux et sous la pression des souffrances, s'écrièrent qu'Alexander avait eu le projet de tuer le roi dans une chasse.

On infligea la torture au commandant de la forteresse d'Alexandrion, dont le fils en vint à montrer une prétendue lettre d'Alexander où celui-ci implorait un refuge dans le château-fort. A l'instigation d'Antipater, Diophante, le scribe royal, fort habile, avait tracé cette lettre et parfaitement imité l'écriture du fils de Mariamna. Comment Hérodès vieillissant, soupçonneux, aurait-il pu éviter ce piège? N'avait-il pas,

sous les yeux, cette fois, un témoignage irrésistible?[1].

Mis au secret, les deux jeunes princes étaient irrémissiblement condamnés. A cette heure suprême, nous apparaît une douce tête tout en larmes, la belle Cappadocienne Glaphyra, enlaçant dans une dernière étreinte le jeune homme, son époux, cet Alexander, héritier de la beauté des Haschmonides, charmant comme sa mère Mariamna et son oncle Aristoboulos.

Sur la permission d'Augustus, Hérodès rassembla, pour juger ses fils, un tribunal à Béryte. Cent cinquante membres, parmi lesquels des Romains, composaient l'assemblée.

Sans qu'ils fussent amenés pour lui répondre, Hérodès déroula contre ses fils, avec fureur, toutes les accusations d'Antipater, si bien que le tribunal accorda au roi le pouvoir de punir de mort les coupables[2].

En vain l'adroit Nicolas de Damas, l'ami sincère d'Hérodès, le rencontrant à Tyr, lui recommanda-t-il de se borner à exiler les deux princes. Telle n'était point la pensée d'Hérodès.

En songeant à ce dernier sang des Haschmonides qu'allait répandre l'étranger, Ierouschalaïm pleurait, mais en silence. Seul, un vieux soldat, Téron, eut le courage de se présenter devant Hérodès et de lui exposer, avec une franchise toute militaire, la grande pitié qui était au cœur de tous; mais il paya cher son audace. On trouva, pour l'accuser, le barbier du roi. Condamné à mort, il fut livré, lui, son fils, son délateur lui-même et trois cents chefs de soldats, à la populace, qui les massacra à coups de pierres et de bâtons.

Aristoboulos et Alexander, conduits à Sébaste, subirent le supplice de la strangulation. La nuit qui suivit leur mort, on transporta leurs cadavres à Alexandrion.

Délivrée des fils de Mariamna, l'ambition d'Anti-

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVI, x.
2. *Ibid.*, XVI, xi.

pater n'était pas encore sans inquiétude. Ces jeunes princes n'avaient-ils pas laissé de beaux enfants pour lesquels le vieil Hérodès semblait avoir quelque penchant? Il y avait là, dans le palais, couverts de l'affection du vieux roi et du peuple, deux fils d'Alexander, trois fils et deux filles d'Aristoboulos. Le mobile et capricieux vieillard ne pouvait-il pas un beau jour refaire son testament en leur faveur? Pour être sûr du trône, il en fallait à tout prix chasser Hérodès par la mort[1].

Dans ce but, Antipater s'unit secrètement avec Phéroras, dont la femme, la belle-mère et la belle-sœur semblent avoir été les agents les plus actifs du complot. Sans doute inquiètes du caractère sombre et soupçonneux du vieux roi, ses huit femmes et sa neuvième femme, le mignon Carus, se joignirent, paraît-il, à l'entourage de Phéroras.

L'œil vigilant de cet aspic Schalomé discerna quelque chose de ce qui se passait dans le palais et qui était dirigé aussi bien contre elle que contre Hérodès. Elle commença par rapporter à son frère que les Parouschites, amis de la femme de Phéroras, avaient promis à la descendance de celle-ci la couronne de Judée.

Dans sa fureur, le vieux roi immola les principaux Parouschites, l'eunuque Bagoas et son propre mignon, Carus[2]. Mais en vain Hérodès interdit-il aux femmes, parentes de Phéroras, d'avoir entre elles aucun rapport; elles ne cessèrent pas de tenir de secrets conciliabules. On prétend même que, sous le couvert de sa mère Doris, Antipater entretenait un commerce intime avec la femme de Phéroras.

Au moment où tant de conjurations féminines allaient porter leur fruit, le fils aîné d'Hérodès jugea prudent d'entreprendre le voyage de Rome, où il se fit appeler par ses amis.

---

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, I.
2. *Ibid.*, XVII, II.

Pendant qu'Antipater se faisait bien venir auprès d'Augustus, Phéroras, refusant de quitter sa femme chérie, dut s'exiler dans sa tétrarkhie de la Pérée. Il y mourut.

Le vieil Hérodès, cherchant toutes les occasions de déployer de la magnificence et de satisfaire sa passion de l'apparat, fit ramener le corps à Ierouschalaïm, où il eut de somptueuses funérailles, des aromates exquis, des légions de pleureurs et de pleureuses[1].

Un deuil public fut même édicté en l'honneur de Phéroras.

Une mort aussi subite ne pouvait manquer de susciter des délations. Deux affranchis de Phéroras, comparaissant devant le roi, accusèrent la femme et la belle-sœur de leur maître de l'avoir fait empoisonner par une magicienne arabe.

Sur ce propos, Hérodès voua à la torture tout ce qui avait approché la maison de son frère. Si aucun aveu des patients ne porta sur la mort violente de Phéroras, du moins le roi apprit les intrigues des femmes, leurs conciliabules, les menées d'Antipater.

Mis à la question, un Samaritain, intendant du fils de Doris, parla d'un breuvage empoisonné que son maître devait faire administrer à Hérodès. C'était un médecin d'Égypte qui avait préparé le philtre mortel et l'avait envoyé à Phéroras et à sa femme.

Cette dernière, interrogée, monta rapidement sur la terrasse du palais, d'où elle se précipita, mais sans avoir le bonheur de mourir. Autour d'elle s'empressa le vieil Hérodès, essayant de la ramener à la vie. Dès qu'elle eut recouvré ses esprits, elle avoua tout, le poison apporté d'Égypte sur la demande d'Antipater qui avait été l'âme du complot, la complicité de Doris, celle de la seconde Mariamna, la femme aimée d'Hérodès, qui lui rappelait un peu la belle Haschmonide.

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, IV.

Aucune trahison, dans cette affaire, ne manqua pour accabler le vieux roi.

Maître de tous les détails de la conjuration, Hérodès en châtia les auteurs sans y apporter cependant de la précipitation ou de la férocité. Il se borna à répudier Mariamna et à chasser du grand-cohénat le père de celle-ci, Schimeön, pour le remplacer par Matthias, fils de Théophilos.

Ce qui lui importait avant tout, c'était de ne point laisser échapper l'auteur principal du complot, le fils dénaturé, Antipater. Pour ne pas éveiller ses soupçons, il lui envoya, dans la ville des Césars, les lettres les plus tendres, se plaignant de son absence, le pressant de revenir au plus tôt pour consoler la vieillesse de son père[1]. Malgré son astuce, Antipater ne devina point ce que cachaient tant de marques d'affection. Il reprit la route de la Palestine.

En débarquant à Césarée, il s'aperçut qu'à son égard tous les visages avaient changé. Ils étaient loin, les empressements et les flatteries d'autrefois! Dans tous les regards, le fils de Doris lut sa perte assurée ; mais il lui était désormais impossible de fuir sa destinée.

Quand il arriva à Ierouschalaïm devant son père, celui-ci s'entretenait de lui avec Quintilius Varus, qui avait succédé à Saturninus dans le gouvernement de la Syrie.

Devant un tribunal présidé par le proconsul romain, Hérodès déroula tous les desseins pervers de son fils aîné, qui se défendit, du reste, avec une extrême habileté.

Mais, reprenant le réquisitoire d'Hérodès, le merveilleux rhéteur, Nicolas de Damas, présent à Ierouschalaïm, démasqua complètement l'astucieux Antipater, et mit au jour tous les crimes de sa vie, les calomnies par lesquelles il avait perdu les fils de

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, v.

Mariamna, son dernier projet de se délivrer du roi par le poison.

Varus, ayant fait apporter quelque peu du philtre venu d'Égypte, en présenta à un condamné à mort qui tomba comme foudroyé. Édifié sur le complot d'Antipater, Varus en écrivit à Augustus et repartit pour sa ville d'Antiokhéia.

Une lettre, adressée de Rome à Antipater par une dame d'honneur de Julia, acheva encore d'éclairer, sur le fils de Doris, le jugement d'Hérodès.

Accablé sous le poids de tant de douleurs, le vieux roi tomba malade et fit un nouveau testament, d'où il exclut le fils de la seconde Mariamna, ainsi qu'Arkhélaos et Philippos, contre lesquels Antipater, pendant son séjour à Rome, avait prévenu, par toutes sortes d'accusations, l'esprit de son père. Antipas, voilà celui qu'Hérodès choisissait pour lui succéder. Il léguait à Augustus mille talents avec des vases précieux ; à la famille et aux affranchis de l'empereur, environ cinq cents talents.

Son agonie furieuse commença (il avait soixante-dix ans).

Pendant qu'il se tordait sur sa couche, hurlant, maudissant tout le monde et objet lui-même de l'exécration universelle, deux aggadistes ou prédicateurs, Iehouda bèn-Zippori et Matthia bèn-Margaloth, aimés de la jeunesse, la poussèrent à enlever tous les symboles contraires à la Thora qu'Hérodès avait prodigués dans Ierouschalaïm, et, avant tout, cette aigle d'or d'un prix inestimable dont il avait couvert la plus grande porte du temple[1]. Un jour, à midi, les jeunes disciples, détachant l'aigle romaine, la brisèrent à coups de hache. Mais aussitôt quarante d'entre eux, enveloppés par les soldats, furent pris avec Iehouda et Matthia.

Ce qui avait donné à la jeunesse tant de courage, c'était, sans doute, le bruit de l'agonie d'Hérodès.

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, VII.

Mais, dans cette occasion, le vieux roi, maîtrisant la maladie, eut la force de se faire transporter en litière au théâtre après y avoir convoqué l'assemblée du peuple. Là, paraît-il, il se livra à toute son impétueuse éloquence, rappela ses bienfaits, ses constructions dans Ierouschalaïm, étendit la main vers ce superbe temple que lui devait la nation juive, et finit par éclater, contre tous, en cris de fureur et en menaces sanglantes.

Au bûcher on jeta Iehouda et Matthia, avec quelques-uns de leurs jeunes complices.

La nuit qui suivit cette horrible exécution, le ciel, aux yeux des Juifs fidèles, sembla s'associer à la douleur nationale. Le 14 mars de l'an 4 avant notre ère, à trois heures quinze minutes du matin, il y eut, en effet, visible à Ierouschalaïm, une éclipse de lune[1].

Hérodès transféra à Ioäzar le souverain cohénat de Matthia coupable d'indulgence envers les docteurs. On raconte, sur le pontife dépossédé, qu'une veille d'Yom-Kippour, ayant rêvé qu'il avait commerce avec sa femme, il dut, pour le jour de la fête, céder ses fonctions à son parent, Ioseph bèn-Ellem de Sepphoris[2].

Après cet effort suprême, les souffrances d'Hérodès le reprirent plus atroces que jamais. Une flamme intérieure le dévorait. Ses intestins ulcérés, ses parties génitales en décomposition et rongées par les vers, lui arrachaient des cris terribles. En proie à des spasmes, il bondissait sur sa couche ou sur ses fauteuils égyptiens. Un appétit insatiable l'aiguillonnait sans cesse sans qu'il le pût calmer. De sa bouche s'échappait une haleine pesante et fétide, de telle sorte que nul ne l'approchait sans horreur.

---

1. Fréret, *Éclaircissements sur l'année et le temps précis de la mort d'Hérode le Grand* (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XX, p. 299.)

2. *Tosephta Yoma*, c. I, 1.

Dans les familles d'Ierouschalaïm, quand on s'entretenait discrètement de cet étrange supplice d'Hérodès, on ne manquait pas de l'attribuer à la mort des docteurs.

Les médecins du vieux roi, ne sachant pas de remède à un tel mal et craignant peut-être qu'Hérodès ne s'en prît à eux de ses tortures, l'envoyèrnt au delà de l'Iardèn, aux eaux chaudes de Callirhoé. Ni la vertu de ces eaux ni les lauriers-roses du Zerka-Maïn, ne procurèrent de l'apaisement au malade.

Après avoir failli succomber dans un bain d'huile chaude et avoir distribué de l'argent à ses soldats, Hérodès repassa l'Iardèn et s'installa à Ieriho.

Ce qui préoccupait le plus ce vieux roi, c'était le jour de ses funérailles. Au lieu des pleureurs et des pleureuses, n'y aurait-il pas, autour de sa boîte funéraire, d'insolentes manifestations de joie? Pour que la nation juive pleurât à son enterrement, il manda tous les principaux Iehoudites, les fit enfermer dans l'hippodrome, et ordonna à sa sœur Schalomé et au mari de celle-ci, Alexas, de les faire tuer à coups de javelots par les troupes, dès qu'il aurait rendu le dernier soupir. Ce fut avec larmes que le vieux roi supplia sa sœur de lui rendre ce suprême office.

Près de mourir et se tordant dans les convulsions, Hérodès n'oubliait pas Antipater, qui attendait, dans les chaînes, le châtiment de ses crimes. Après en avoir reçu la permission d'Augustus, le roi fit égorger son fils, qu'on enterra sans honneurs à Hyrkanion.

Ses souffrances devenant de plus en plus aiguës, il résolut d'y mettre un terme, demanda une pomme et, pour la peler, un couteau, dont il tenta de se plonger la pointe dans la poitrine. Mais on arrêta sa main.

Au dernier moment, ce roi, si occupé de l'avenir, modifia encore son testament, au profit d'Arkhélaos[1].

Aucun membre de sa famille toutefois n'y était ou-

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, VIII.

blié. A Augustus, son ami, il laissait dix millions de drachmes.

Ses dernières volontés écrites, Hérodès ne tarda pas à expirer. C'était précisément cinq jours après l'exécution d'Antipater. Il avait régné trente-quatre ans depuis le meurtre d'Antigonos et trente-sept depuis que le Sénat romain l'avait fait roi. On fit de sa mort un jour de fête, le 2 de Schebat.

Aux mercenaires thraces, germains, gaulois, aux doryphores ou gardes du corps qui avaient protégé, dans Ieriho, l'agonie du roi, Schalomé et Alexas apprirent la fatale nouvelle. Si la nation eut de la joie ce jour-là, certainement les farouches mercenaires furent pris d'une sincère douleur. Après qu'on leur eut fait la lecture du testament, ils acclamèrent Arkhélaos.

Hérodès eut de pompeuses funérailles dans lesquelles même, chose étrange ! l'homme, avec sa grandeur, ses goûts royaux, se peint tout entier. Sur un coussin recouvert de pourpre reposait le corps, vêtu de pourpre lui-même, un diadème et une couronne d'or à la tête, un sceptre dans la main droite. Dans une litière d'or, suivi de toute la famille royale, de tous les soldats, de cinq cents esclaves portant des aromates, le vieux roi s'achemina vers Hérodium qu'il avait choisi pour lieu de son repos, et où sa tombe n'a jamais été retrouvée.

Il mérita le nom de Grand, bien que peut-être par là on ait seulement voulu l'appeler l'ancien pour le distinguer de l'autre Hérodès.

Monté sur le trône à une heure difficile, le fils de l'Iduméen, à force d'habileté, donna quelque apparence de vie et même d'éclat à l'Etat juif. Il fut généreux, magnifique, presque malgré lui et par une pente invincible de sa nature ; prodiguant les belles constructions à un peuple dont il était l'horreur ; le soutenant, dans la famine, de ses deniers ; répandant glorieusement son nom par toute la terre.

Sans doute, la vie privée d'Hérodès n'est pas pure.

Le sang brûlant qui circulait en lui le poussait à toutes les voluptés. Il aima violemment les femmes, et jusqu'au jeune Carus.

Mais, malgré l'âcreté du sang, l'Iduméen se montra sensible à cette douce chose qui s'appelle l'amitié. A Augustus, à Nicolas de Damas, à Arkhélaos le Cappadocien même, il donna de vifs et sincères témoignages d'attachement.

Pourquoi, hélas ! comme tous les dynastes orientaux, livra-t-il sa vie aux soupçons et son palais aux intrigues de femmes? Le plus sensible des hommes en vint, dans des accès de crédulité, à massacrer tous les siens, sauf à les pleurer quelques heures après avoir ordonné leur meurtre.

Qui sait encore si les Juifs, exécrant la mémoire de ce roi iduméen, n'ont pas outré certaines circonstances de sa vie? La légende lui a attribué le massacre des enfants de Beth-léhem, bien qu'il ait expiré quatre ans avant notre ère !

Il est l'horreur des siècles chrétiens, qui lui chantent chaque année, malgré son innocence :

Cruel Hérode,
Pourquoi crains-tu la venue de l'enfant Dieu ?

Quand naquit Jésus, Hérodès le Grand dormait depuis quatre ans déjà dans la citadelle d'Hérodium.

N'importe : la voix de Rahel ne cesse, depuis dix-huit siècles, de crier contre lui et de faire de son nom, malgré l'histoire, jusque dans les plus humbles hameaux de notre occident, quelque chose d'abominable que l'on ose à peine associer à Satan. Dans les puérils mystères du moyen âge, on a représenté comme un matamore ou comme un bourreau, ce prince vraiment glorieux et digne devant la postérité du titre de Grand.

La numismatique d'Hérodès est des plus difficiles à interpréter. Un type de monnaie porte d'un côté un objet considéré généralement comme un casque avec

ses attaches ou jugulaires, et dans lequel M. Madden voit, mais certainement à tort, un vase avec son couvercle[1]. De chaque côté de ce casque, apparaît une branche de palmier. Sur le revers de la monnaie se trouve une représentation qui serait, d'après M. de Saulcy, un autel, d'après Madden, un trépied, avec l'inscription grecque, Basileôs Hérodou. Il y a une monnaie de la même année, ayant d'un côté le casque avec la croix ansée et la légende Basileôs Hérodou; sur le revers est représenté un bouclier macédonien; elle est probablement de l'an XV du roi des Juifs.

Une autre pièce de l'an III porte un caducée avec l'inscription grecque, et sur le revers une grenade.

D'autres types de monnaies remplacent le caducée par l'ancre, symbole peut-être de la ville maritime de Césarée, bâtie par Hérodès; sur le revers, paraissent deux cornes d'abondance avec tantôt le caducée, tantôt la tête de pavot.

Le bouclier macédonien est certainement ce qu'il semble le plus étrange de rencontrer sur les monnaies du roi juif; mais on ne s'étonnera pas de l'apercevoir, ainsi que le caducée et le casque, si l'on songe qu'Hérodès essaya de rattacher sa généalogie aux anciens rois macédoniens.

---

1. Madden's, *Jewish coinage*. — Deux exemplaires au Cabinet des médailles. — Madden, *Jewish numismatic*, dans *Num. chron.*, N. S., 1875, t. XX, p. 45 et suiv.

XXIV

LES PRINCES HÉRODIENS. — LA GUERRE DE VARUS. — LE CENS. — LES PROCURATEURS. — AGRIPPA I^er^.

Sous Hérodès, l'État juif avait une certaine apparence de grandeur. Les frontières de la Judée n'étaient-elles pas plus étendues et plus respectées même qu'au meilleur temps des Haschmonides? Partout des palais, et même des villes, surgissaient comme semés par la main libérale du roi. Les ports, et en particulier Césarée, s'emplissaient de vaisseaux et de marchandises.

Mais ce n'étaient là que des apparences, qui s'effacèrent bien vite après la mort d'Hérodès. Cette prospérité, ne tenant qu'à un homme, disparut avec lui.

De ses dix femmes, le vieux roi laissa dix fils et beaucoup de filles. A Hérodès, qu'il avait eu de la seconde Mariamna, à un autre fils du même nom, né d'une Iérosolymite, Kléopatra, ainsi qu'à Phasaël, issu de Pallas, il ne laissa rien.

Comme une dernière insulte à la Judée, il donnait cette province avec la Samarie à Arkhélaos, qu'il avait eu d'une Samaritaine, Malthaké. Le deuxième fils de la femme de Schomron, Antipas, était aussi fort avantagé et recevait la tétrarkhie de la Pérée. Philippos, toutefois, un fils de la Iérosolymite, eut une autre tétrarkhie comprenant la Gaulonite, la Batanée,

la Trakhonite et le territoire de Panias, aux sources de l'Iardèn.

L'Iduméen n'avait pas oublié sa sœur, Schalomé, lui donnant, pour la récompenser de sa fidélité, les revenus d'Iamnia, d'Aschdod et de Phasaélis.

Rien de plus désuni que cette famille d'Hérodès, qui n'eut pas d'autre souci, après la mort du roi, que de travailler à défaire son testament.

Pour gagner les bonnes grâces du peuple, Schalomé, à la mort d'Hérodès, renvoya les principaux Juifs emprisonnés dans l'hippodrome. Plus désireux encore de la faveur populaire, Arkhélaos, les sept jours de deuil achevés, se rendit dans l'avant-cour du temple, et, monté sur une tribune en forme de trône, promit de réparer la tyrannie de son père et de tout régler à la satisfaction générale.

Mais, peu satisfait d'une promesse aussi vague, le peuple formula, d'une manière précise, tous ses vœux, insistant particulièrement sur quatre points déterminés: diminution des impôts, abolition de tous droits sur les achats et les ventes, mise en liberté des prisonniers politiques d'Hérodès, déposition du grand-prêtre Ioäzar.

Pour gagner la nation juive, Arkhélaos consentit à tout, renvoyant toutefois l'accomplissement de ce programme à l'époque de la ratification, par Augustus, du testament d'Hérodès[1]. Mais comment faire accepter par la multitude cet atermoiement? Les milliers de Juifs affluant, le soir de Pessah, de tous les coins de la Judée et de la Galilée, et guidés par les Parouschites, étaient trop exaspérés pour ne pas exiger une satisfaction immédiate. Ils en vinrent même à demander la mort de ceux qui avaient conseillé à Hérodès de brûler les deux docteurs.

Pour empêcher la sédition de s'étendre, Arkhélaos envoya un centurion avec une cohorte. Les rebelles

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, IX.

tuèrent, à coups de pierres, une partie de la troupe, et le centurion dut s'enfuir avec quelques soldats blessés. Rassemblant alors tous ses cavaliers, Arkhélaos les précipita sur les rebelles, dont il tomba environ trois mille. Le reste se retira dans les montagnes voisines d'Ierouschalaïm. Cette année-là, fut interdite la fête de Pessah, si bien que tous les pèlerins durent, sans tarder, regagner leurs bourgs.

Sans doute, à la place d'Arkhélaos, les parents de celui-ci n'auraient pas montré plus de douceur envers la foule; ils ne l'en accusèrent pas moins de cruauté auprès d'Augustus, s'efforçant par là de faire tomber la couronne de la tête d'Arkhélaos. Toute la famille des Hérodès, Antipas et le fils de Schalomé, Antipater, entreprirent le voyage de Rome pour demander qu'on modifiât le testament du vieux roi.

Pendant leur absence, survinrent des événements qui faillirent faire passer à d'autres le fruit de leurs intrigues.

Tout à coup la Judée se changea en champ de bataille; les cris furieux, le sang coulant à flots, les lueurs terribles de l'incendie, voilà ce qui couvrit la Judée dans cette année qui suivit la mort d'Hérodès et qu'on appela l'époque de la guerre de Varus[1].

En l'absence d'Arkhélaos parti pour Rome, Sabinus, envoyé directement par Augustus pour veiller sur le trésor du vieil Hérodès, s'installa à Ierouschalaïm. A la fête de Schabbouoth, de tous les bourgs juifs on s'achemina vers la ville sainte, dans l'intention de massacrer les Romains et les Hérodiens[1]. Sous la conduite de leurs chefs, les Juifs s'emparèrent de l'Hiéron et de l'hippodrome et pressèrent les Romains, réfugiés près du palais d'Hérodès dans la ville haute.

Bloqué par trois bandes de furieux, Sabinus envoya dire à Varus qu'une légion romaine était en péril. En même temps, de la tour de Phasaël, il fit signe aux

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, x.

soldats d'attaquer l'Hiéron. Du haut de la colline, pierres, rochers, flèches, se mirent à pleuvoir sur les Romains. Aussi, arrivés à l'Hiéron et incapables de contenir leur rage, les soldats mirent-ils le feu aux portiques. Les patriotes périrent dans les flammes, sous le glaive des Romains, ou sous leurs propres coups. On pilla le trésor du temple, dont Sabinus s'appropria plus tard quatre cents talents.

La profanation du sanctuaire, l'incendie des galeries du temple, n'étaient pas pour apaiser les fureurs d'Israël contre Sabinus. Quelques troupes hérodiennes passèrent aux Juifs ; toutefois Gratus, chef de l'infanterie, et Rufus, un chef de cavaliers, disposant ensemble de trois mille soldats, demeurèrent fidèles aux Romains.

Les révoltés assiégèrent le palais d'Hérodès et établirent des mines destinées à en faire sauter les tours.

Plein d'angoisse, Sabinus se retira dans la citadelle du palais, attendant Varus.

La révolte gagna toute la Judée, y déchaînant l'anarchie. Un certain Schimeön, esclave d'Hérodès, remarquable par sa taille et par sa belle prestance, rassembla une bande qui le reconnut pour roi et incendia le palais d'Ieriho et d'autres citadelles royales. Un autre aventurier, dont le nom est inconnu, mit le feu avec sa horde au palais royal de Bethramta, près de l'Iardèn. Entouré de ses quatre frères, quatre géants, un berger du nom d'Athrongès, aussi fort que Schimschon, désira aussi le diadème, lutta avantageusement contre les Romains, leur tua le centurion Aréius avec ses soldats, près d'Emmaöus, et ne déposa les armes que plus tard aux pieds d'Arkhélaos.

Mais qu'étaient ces chefs de bande auprès d'Iehouda le Galiléen, né à Gamala en Gaulonite ? Fils du patriote Hisqia, il avait sucé avec le lait la haine des Hérodès et des Romains. Il attendit longtemps, jusqu'à l'âge mûr, l'occasion d'éclater. La fièvre patriotique dont brûlait la Judée tout entière, dans l'an 4, lui permit de songer à la vengeance. De Sepphoris, la ville galiléenne, il

terrorisa, au loin, tout ce qui tenait pour le nom de Rome.

Pour écraser cette puissante insurrection, Varus n'ayant à sa disposition que deux légions d'infanterie et quatre cohortes de cavalerie, c'est-à-dire environ vingt mille hommes, dut faire appel aux vassaux de Rome. On se réunit à Ptolémaïs.

Le premier coup de main fut contre Sepphoris, que Varus couvrit de flammes et dont les habitants furent vendus comme esclaves. Toutefois Iehouda le Galiléen, échappé à ces représailles, gagna Emmaüs, que bientôt incendia Varus.

De leur côté, les Arabes de Haréthath, auxiliaires de Rome, mettaient le feu à tous les bourgs, parmi lesquels flambèrent ceux d'Aroum et de Sampho.

Varus ayant atteint Ierouschalaïm, la foule qui assiégeait Sabinus s'enfuit dans les campagnes. Alors parut un spectacle horrible, dont sera troublé longtemps le souvenir d'Israël : on vit deux mille croix plantées à Ierouschalaïm, et sur chacune d'elles un juif attaché.

Telle fut la fin de la lutte et aussi celle de la Judée. Une légion romaine campa, à partir de ce jour-là, dans Ierouschalaïm.

Pendant que le sang ruisselait dans la ville sainte et que la famille d'Hérodès intriguait à Rome, une légation de cinquante Iehoudites, auxquels s'adjoignirent huit mille Juifs d'Italie, vint demander à Augustus de laisser leur nation vivre suivant sa Thora, sous l'œil du gouverneur de la Syrie, mais en écartant l'odieuse et sanglante famille des Iduméens[1].

Sans tenir compte de cette réclamation, César confirma le testament du vieil Hérodès, n'accordant pas toutefois à Arkhélaos le titre de roi, qu'il changea en celui d'ethnarque. C'est à Nicolas de Damas qu'il faut

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, XI.

attribuer ce résultat. Dans le temple d'Apollo, où les délégués juifs traînèrent dans la boue la mémoire d'Hérodès le Grand, Nicolas fit le panégyrique de son ami, et obtint qu'on respectât son testament.

A ses fils, le grand Iduméen ne laissait guère que son goût des plaisirs. De retour à Ierouschalaïm, Arkhélaos commença par montrer aux Juifs une grande douceur, éloignant même du cohénat l'odieux Ioäzar, qu'il remplaça par le frère de celui-ci, Éléazar, dont le successeur fut un certain Ieschou de la famille Scié ou Scheth. Ce dernier dut céder la place à l'ancien grand-prêtre Ioäzar, de sorte qu'en neuf années parurent trois grands-cohènes.

Désireux de s'illustrer comme son père par des constructions, Arkhélaos bâtit une cité qu'il nomma Arkhélaïs, refit le palais brûlé d'Ieriho, et, pour arroser les belles plantations de palmiers qui entouraient cette dernière ville, construisit un aqueduc, amenant les eaux de Néära[1].

Rien n'égalait le charme et la tendresse de la belle Cappadocienne Glaphyra, veuve d'Alexander et du roi libyen Juba. Malgré la loi juive, Arkhélaos, incapable de dominer son amour, épousa sa belle-sœur.

Presque rien n'est connu de la vie d'Arkhélaos. Visage pâle et frêle, volonté impuissante, il n'était pas fait, comme son père, pour se tenir debout au milieu du monde juif si agité.

Les songes occupent une grande place dans l'existence de ce pauvre roi. Ayant aperçu dans un rêve de nuit dix épis dévorés par un bœuf, Arkhélaos, inquiet, consulta Schimeön l'Essénien, qui, paraît-il, en augura, au bout de dix ans, la fin du pouvoir d'Arkhélaos.

La belle Glaphyra, aussi crédule que touchante, vit, dans un songe, le visage plein de reproches de cet Alexander, qu'elle avait autrefois tant aimé. Il venait lui annoncer qu'elle allait bientôt, comme jadis, lui

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVII, XIII.

appartenir. Peu de temps après cet avertissement, Glaphyra s'en alla rejoindre son ancien bien-aimé.

Détrôné, sur les plaintes des Juifs, et exilé par Augustus, Arkhélaos s'en alla mourir à Vienne, dans les Gaules, au milieu des Allobroges.

La Judée, perdant toute apparence même de liberté, fut réduite à l'état de province romaine[1].

Antipas et Philippos, après l'exil d'Arkhélaos, continuèrent de rester à la tête de leurs tétrarkhies. Mais les villes données à Schalomé revinrent à Augustus, la sœur d'Hérodès, à sa mort, les ayant livrées à l'impératrice Livia.

Ainsi, après avoir vécu un siècle et demi sous des princes particuliers et joui même d'une certaine autonomie du temps de l'Iduméen, la Judée tomba complètement sous la domination de Rome et fut incorporée au gouvernement de Syrie.

Le représentant de César près des Iehoudites, portant le titre de *Procurator,* avait sa résidence à Césarée, la haineuse rivale d'Ierouschalaïm. De là, il devait veiller au repos et à la bonne ordonnance du pays et poursuivre l'exacte rentrée des impôts. Il surveillait les peines qu'imposait la justice des Juifs, mais se réservait exclusivement le droit de mort.

Les Romains, qui ravissaient au synhédrion une partie de ses attributions, mirent aussi la main sur le grand-cohénat. Le procurator nommera désormais le grand-prêtre, le déposant ou le maintenant dans ses fonctions selon qu'il le sentira plus ou moins favorable aux intérêts de l'Empire.

Chose étrange ! il allait même jusqu'à détenir le vêtement particulier du grand-cohène, pour ne le donner

1. Les monnaies d'Arkhélaos, à légendes grecques, portent l'ancre, ou la proue, ou une galère à cinq rames, ou un casque, ou un caducée. Voir Madden, *The jewish coinage,* p. 91 et suiv., et *Jewish numismatic,* dans *Numismatic chronicle,* 1875, N. S., t. XV, p. 45 et 46.

qu'aux trois fêtes principales et à l'Yom Kippour. En dehors de ces jours solennels les splendides habits gisaient dans une chambre de la tour Antonia, fermés et scellés; devant le meuble qui les enfermait, brûlait une lumière éternelle.

Le premier procurator qu'envoya Augustus en Judée fut Coponius, chef de cavalerie. Quirinus l'accompagna dans le pays pour y faire le recensement du peuple, l'estimation des terres et le règlement de l'impôt[1].

Il y eut, pour chaque personne, la capitation (tributum capitis) même pour les femmes et les esclaves; en étaient seuls exempts les filles au-dessous de douze ans et les enfants mâles au-dessous de quatorze ans, ainsi que les vieillards. L'impôt foncier (tributum agri) se dut faire en nature, et le laboureur dut donner une partie de sa récolte (annona).

Tant d'exigences soulevèrent le peuple juif, qui voyait dans ces mesures un attentat non seulement contre la nation, mais encore contre les intérêts des particuliers. La tête, les champs, la fortune de chaque Iehoudite, devenaient-ils donc la propriété du maître romain qui en pouvait disposer à sa guise?

Fallait-il supporter le cens de Quirinus? Les disciples d'Illel conseillèrent au peuple la prudence; mais les Schammaïtes et surtout Iehouda le Galiléen n'admettaient point tous ces tempéraments.

Animé contre Rome d'une haine fanatique, Iehouda fonda avec Zaddoq, disciple de Schammaï, un parti religieux et républicain, dont les adhérents s'appelèrent qannaïtes ou zélotes. On les nomma aussi Galiléens. Pour les gens d'Iehouda, obéir aux Romains c'était violer la Thora. L'État juif ne devant être qu'une république avec Dieu pour chef, on ne pouvait se soumettre à un homme. Jusqu'à quel point fut porté chez les qannaïtes l'amour de la liberté, il est impossible de le faire comprendre dans notre société

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, 1.

affadie, où toute âpre nature n'est plus comprise. Les Juifs d'Iehouda poussèrent la haine de l'oppression jusqu'à ses dernières limites, méprisant les tortures et la mort. Ce fut sous Gessius Florus, dit Josèphe, que la nation commença d'être malade de cette démence.

Quand Quirinus donna l'ordre que chacun indiquât les membres de sa famille, ses terres, ses biens, Iehouda le Gaulonite et Zaddoq exhortèrent le peuple à la résistance. Ioäzar, le cohène boéthusien, en vain prodigua les sages conseils, déclarant que le cens n'était point une marque d'esclavage mais seulement un moyen de contrôler l'impôt.

Dorénavant le mot de cens aura pour les Juifs la signification la plus odieuse et désignera tout châtiment pécuniaire. Les illétites eux-mêmes employèrent tous les moyens pour échapper à cette oppression [1].

Dans toute la Judée et la Galilée, on considéra comme des infâmes les publicains ou gabbaïtes, chargés de percevoir l'impôt [2].

A partir de ce moment où la Judée tomba tout à fait sous la domination romaine, les actes publics, datés jusque-là des nassis ou des rois d'Israël, le furent du règne des Césars, sans en excepter même les lettres de divorce. Sur ce point les qannaïtes reprochaient leur indifférence aux parouschites les plus modérés : « Comment, s'écriaient-ils, souffrir qu'à cette formule : *Selon la loi de Mosché et d'Israël,* on appose le nom de César [3] ? »

Dans la crainte d'une insurrection, Quirinus se résigna a faire quelques sacrifices : il déposa, par exemple, le grand-prêtre Ioäzar pour le remplacer par Hanan, de la famille de Scheht, dont les cinq fils furent tour à tour grands-prêtres.

---

1. *Nedarim,* 47 b, 28.
2. *Matt.,* IX, 10.
3. *Jadaïm,* 4, 8.
4. *Antiq. jud.,* XVIII, II.

Après le départ de Quirinus, voici ce qui se passa sous Coponius, procurateur de la Judée. Une querelle éclata entre les Iehoudites et les gens de Samarie. Conquis d'abord par Hyrkanos, et ayant eu leur temple incendié, les Samaritains s'étaient relevés sous Hérodès, qui avait rebâti Schomron, sous le nom de Sébaste. C'était d'une Samaritaine que le fils d'Antipater avait eu Arkhélaos. Ceux de Schomron, à une fête de Pessah, firent irruption dans le temple d'Ierouschalaïm, le profanèrent en y semant des os humains, et, par là même, empêchèrent la célébration de la solennité. La haine se ralluma entre les deux peuples.

Peu de temps après, Coponius fut rappelé et remplacé par Marcus Ambivius, et celui-ci par Annius Rufus. En sept années il y eut trois procurateurs (7-14).

La mort d'Augustus (14) ne modifia point les affaires des Juifs. Tibérius se contenta d'envoyer en Judée un nouveau procurateur, Valérius Gratus, qui, pendant onze ans, remplit cette fonction (15-26). Au fond, le nouveau César, proscripteur des Juifs d'Italie, était plus opposé au judaïsme que son père adoptif Augustus, dont les présents arrivaient au temple d'Ierouschalaïm.

Le procurateur Gratus, nommé par Tibérius, s'immisça fort avant dans les affaires intérieures de la Judée. Pendant ses huit ans d'activité, il ne créa pas moins de cinq grands-prêtres, dont quelques-uns ne tinrent pas plus d'une année. Après Hanan, il donna le grand-cohénat à Ischmaël, de la famille de Phiabi ou Phabi, dont un proverbe dit plus tard : « Le temple même souhaitait qu'Ischmaël fût revêtu du grand-cohénat [1]. »

Malgré les sympathies du peuple, ce dernier fut remplacé par Éléazar bèn-Hanan, à qui succéda au bout d'un an Schimeön bèn-Kanouth [2] ; celui-ci, l'an-

1. *Pesahim*, 57 a.
2. *Jerus. Yoma*, c. 1.

née suivante, céda aussi sa place à Ioseph-Kaiaphas (19-36).

Pendant que la Judée, avec la partie de la Samarie et de l'Idumée qui lui était adjointe, subissait les caprices des procurateurs, la tétrarkhie de la Galilée et de la Pérée, sous Hérodès Antipas, et celle de la Batanée et de la Trakhonite, gouvernée par Philippos, gardaient encore une apparence d'autonomie.

Complètement séparée de la Judée par la Samarie, la Galilée ne participait que de loin à son mouvement d'idées. Pour se rendre à Ierouschalaïm, au temps de Pessah, les gens du nord évitaient Schomron [1].

Les deux princes Antipas et Philippos ne se signalèrent que par leurs constructions et leurs abaissements devant les Romains.

Antipas avait d'abord choisi, pour l'habiter, la ville de Sepphoris, mais plus tard il se bâtit, lui dont le revenu n'était que de deux cents talents, une nouvelle résidence, Tibérias (Tibériade), sur le bord enchanté du Kinnéreth (24-26). Non loin de là, au bourg d'Emmaoum, il y avait des thermes.

Avant d'édifier la nouvelle cité, on avait dû remuer des tombeaux pleins d'ossements, source d'impureté pour tous les habitants. Aussi les Israélites refusaient-ils d'aller résider à Tibérias. Il fallut peupler la ville de gentils, ou bien y amener de force quelques Juifs, leur élever des maisons, leur distribuer des champs.

Antipas donna le nom de Livias à la ville de Bethramtha, célèbre par ses arbres à baume [2].

Philippos, ne tirant de sa tétrarkhie que cent talents, bâtit aussi deux cités, l'une aux sources de l'Iardèn, qui s'appela Césarée de Philippos; l'autre au nord-est du lac de Kinnéreth, nommée d'abord Beth-Zaïd, puis, pour honorer la fille d'Augustus, Julias [3]. La

1. *Hagiga*, 35 a. — *Antiq. jud.*, XX, VI.
2. *Schabbath*, 26 a.
3. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, 2.

famille de l'empereur n'avait certainement pas autant de villes, dans le reste de l'empire, qu'en Palestine.

D'un caractère pacifique, Philippos garda son gouvernement pendant trente-sept ans (de 4 ans av. J.-C. jusqu'à l'an 33). Voluptueux et cruel, Antipas au contraire avait quelque chose du sang âcre d'Hérodès, leur père.

Le successeur de Gratus dans le procuratorat, Pontius Pilatus, y resta dix années. Il eut des démêlés nombreux et parfois sanglants avec les Juifs. Sur les étendards militaires d'Ierouschalaïm il voulut poser l'image de César, dont on n'avait pas même chargé les monnaies d'Hérodès.

En blessant à ce point le sentiment national et religieux d'Israël, Pilatus obéissait-il à Séjan, son protecteur, ou à ses inspirations personnelles? Il est difficile de le savoir.

Le peuple en foule se précipita vers Césarée, suppliant, pendant plusieurs jours, Pilatus de faire disparaître les images de César. Comme le septième jour les Juifs continuaient encore, malgré ses déclarations, à l'obséder, le procurateur les fit entourer par ses troupes, les menaçant de mort s'ils ne regagnaient paisiblement leurs maisons. Alors, se roulant dans la poussière, se tordant dans des gestes désespérés, les Iehoudites crièrent qu'ils aimaient mieux mourir que de supporter une violation de la Thora.

Dans la crainte d'un soulèvement populaire difficile à comprimer, Pilatus recula devant un tel fanatisme et fit enlever d'Ierouschalaïm les étendards maudits[1].

Il excita encore contre lui la colère du peuple de la ville sainte en prenant, pour construire un aqueduc, de l'argent du temple (Korban). Mais, cette fois, ce fut dans des flots de sang que Pilatus éteignit la sédition.

---

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, III..

A cette heure d'angoisse et de fièvre, on attendit plus que jamais le Maschiah (Messie) libérateur, surtout parmi les Zélotes républicains, qui se le représentaient anéantissant du souffle de sa bouche les ennemis d'Israël. Partout, au sud et au nord, au levant et à l'occident, on regardait si l'oint ne surgissait pas. Les vieillards craignaient de mourir avant d'avoir pu contempler le salut d'Israël.

Les esséniens, les idéalistes au blanc méhil, allaient répétant : « Le royaume de Dieu est proche. » L'un d'eux surtout, Iohanan le baptiseur, habitant le désert qui est à l'ouest de la mer Morte, austère, vêtu de poils de chameaux, annonçait aux foules la bonne nouvelle.

Pris et décapité par Antipas, qui redoutait sans doute son action sur le peuple, sa tête à la fois noble et farouche fut entourée d'une légende tragique. On se la représenta dans le disque, offerte à la vengeance d'Hérodiade.

Le grand Maschiah, ce fut Ieschou bèn-Ioseph, dont la vie appartient non pas à l'histoire juive mais à celle du christianisme.

A cette époque, on distinguait déjà entre les aggadistes et les halakistes. Tribuns, prédicateurs, se livrant à leur inspiration personnelle, tout pénétrés des prophètes et des psalmistes, les aggadistes florissaient surtout dans les bourgades de la Galilée, parmi une population plus enthousiaste et plus naïve. Les halakistes, secs et durs, les sépulcres blanchis, uniquement occupés d'interpréter strictement la loi, avaient leur siège à Ierouschalaïm.

Qu'alla faire dans cette ville, pleine d'ennemis, incapable de le comprendre, le merveilleux aggadiste du lac de Kinnéreth? Le sermon sur la montagne tombant à Ierouschalaïm, aurait été comme le grain jeté sur le rocher.

Les illétites et les schammaïtes se partageaient l'influence dans la ville sainte. Doux comme leurs maîtres, les premiers voyaient cependant avec peine Ieschou

converser avec les gentils et les publicains. Les schammaïtes, de leur côté, si scrupuleux observateurs du Schabbath, ne lui pardonnaient pas de guérir, ce jour-là, les malades et de froisser les épis dans les champs. Durs, âpres, ce furent ceux-ci certainement qui crièrent le : « Crucifiez-le. »

De l'école de Schammaï étaient issus les qannaïtes républicains, ennemis passionnés de Rome, et que le plus doux des nabis blessa profondément par cette parole : « Rendez à César ce qui est à César. »

A Ierouschalaïm, au milieu d'une fête de Pessah, Ieschou fut crucifié. Après son supplice seulement, commença la grande adoration, et l'universel succès du Fils de l'homme.

Les Samaritains s'étant plaints de Pilatus, Vitellius envoya celui-ci à Rome pour se justifier auprès de César.

Après la mort de Séjan, Tibérius sembla revenir à de meilleurs sentiments envers les Juifs, qui s'étaient ménagé du reste l'appui de sa belle-sœur Antonia. Renchérissant sur les bonnes dispositions de l'empereur, Vitellius vint à Ierouschalaïm pour la fête de Pessah (36), et rendit au peuple le vêtement du grand-prêtre que les Romains jusque-là avaient tenu enfermé dans la tour Antonia, sans toutefois céder la faculté de nommer le grand-cohène. Il usa même de ce droit pour remplacer Ioseph Kaiaphas par Ionathan bèn-Hanan.

L'amour vint encore troubler ce monde juif des Hérodès, où le sang mêlé des Haschmonides et des Iduméens semble avoir produit de si voluptueux types de femmes. Antipas avait épousé une fille du roi des Arabes, Haréthath ; mais passant à Julias, la ville de Philippos, il avait entrevu le visage de la fille d'Aristoboulos, unie au tétrarque de la Gaulonite.

Quand Philippos eut été enterré à Julias, son frère ne songea plus qu'à épouser la belle veuve [1]. Ambi-

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII.

tieuse plus encore peut-être que charmante, Hérodiade consentit volontiers, malgré la loi juive, à s'en aller dominer dans la ville qui s'étendait aux bords du Kinnéreth.

Elle s'y rendit en effet, après un voyage qu'Antipas fit à Rome. Mais la première épouse outragée s'en alla implorer la vengeance de son père, qui, dans le territoire de Guileäd, frappa Antipas d'une défaite fort semblable à un anéantissement.

A la nouvelle de cette catastrophe, Tibérius ordonna au gouverneur de Syrie de marcher contre le roi de Nabat. Comme Vitellius se disposait à faire traverser la Judée à deux légions romaines, les Juifs le supplièrent de revenir sur cette décision, et de ne point promener dans leur territoire les images de César[1].

Vitellius poussa si loin la condescendance qu'il donna pour itinéraire à son armée l'autre côté de l'Iardèn. Pendant qu'elle se dirigeait sur Pétra, le gouverneur de Syrie vint à Ierouschalaïm avec Antipas pour la fête de Pessah. Là, il apprit la mort de Tibérius (16 mars 37), et il remplaça le grand-prêtre Ionathan par le frère de celui-ci, Théophilos.

Philippos étant mort, sa tétrarkhie avait été, comme la Judée, soumise à l'autorité immédiate de Rome. Dans la Palestine, il ne restait plus du beau royaume fondé par Hérodès le Grand que la tétrarkhie de la Galilée et de la Pérée, avec Antipas pour chef.

Mais à la mort de Tibérius un autre État se forma, et il se leva un rival redoutable même pour Antipas. Ce fut son neveu, le fils d'Aristoboulos et le frère de la superbe Hérodiade. Rien de plus singulier que cette nature, et de plus étrange que les débuts de cet Agrippa I^er^, qui tenait à la fois du débauché et de l'escroc.

Né l'an 10 avant notre ère, il avait grandi à Rome, dans l'entourage de Tibérius et l'amitié de Drusus.

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, v.

Dès qu'il eut hérité de sa mère Bérénikê, fille de Schalomé, il se jeta dans des passions qui eurent bien vite englouti son immense fortune [1]. Drusus, son jeune compagnon, étant mort, Agrippa se trouva dans Rome, sans ressources, et fut contraint de s'embarquer pour la Judée (23).

Seul, dans son pays, poursuivi par ses créanciers, il se retira à Malata, aux confins de l'Idumée et résolut d'en finir avec la vie. Mais son épouse Koupro, petite-fille de Phasaël, frère d'Hérodès, l'en dissuada et eut recours à Hérodiade. Sur la demande de celle-ci, Antipas accueillit dans sa belle ville de Kinnéreth le frère de sa femme, qui était en même temps son propre neveu.

Mais un jour, à Zour, dans un repas, au milieu des fumées de l'ivresse, le tétrarque, ayant insulté Agrippa en lui reprochant sa misère, celui-ci se réfugia auprès du gouverneur de la Syrie, Flaccus. Il y trouva, hélas! son frère Aristoboulos qui l'y avait précédé, et dont l'inimitié contre lui était déclarée. Un démêlé étant survenu entre les Zidonites et les gens de Damas, ceux-ci achetèrent auprès de Flaccus les bons soins d'Agrippa. Aristoboulos en eut connaissance, dénonça son frère au gouverneur, qui le chassa de sa présence.

Pressé par la faim sur cette terre inhospitalière de la Judée, Agrippa songea à se rembarquer pour l'Italie. Mais au port d'Iamnia on le retint, à cause de trois cent mille drachmes qu'il devait au trésor de César. Échappant à toute surveillance, il gagna Alexandrie, où le plus riche juif de la ville, l'alabarque Alexander Lysimakhos, se montra disposé à le sauver; mais, craignant sa folle prodigalité, il remit aux mains de Koupro la somme que devait à l'empereur le petit-fils d'Hérodès.

Dès son arrivée en Italie, Agrippa n'eut qu'un souci : rentrer dans les bonnes grâces de Tibérius.

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, VI.

Le vieux César était allé cacher loin de Rome son long corps maigre et voûté, sa figure pleine d'ulcères et de médicaments.

Il avait choisi pour abriter à la fois ses ruines et ses dernières voluptés, une île peu éloignée du cap Surrentium, garantie des froids de l'hiver par une montagne, et l'été, caressée par la brise marine et nageant toute parfumée au milieu des flots. De là, on apercevait le plus beau des golfes. Dans Caprée, Tibérius s'était fait construire douze villas qu'il habitait tour à tour [1]. Ce fut en ce lieu enchanté qu'Agrippa vint trouver le soupçonneux vieillard, si semblable par le caractère à son grand-père Hérodès.

Antonia, belle-sœur de Tibérius et ancienne amie de Bérénikê, prêta au juif trois cents talents qui lui firent retrouver la faveur de César. A partir de ce moment, Agrippa cultiva fort l'amitié du jeune Caius. Un jour qu'ils se promenaient tous deux dans un char, il lui échappa de dire : « Je prie Dieu que Tibérius laisse au plus vite le trône à Caïus qui en est plus digne. »

L'aurige Eutykhos, qui conduisait le char, rapporta ce propos, de telle sorte qu'Agrippa fut jeté dans les fers où il resta six mois, jusqu'à la mort de Tibérius (oct. 36 à mars 37).

A peine sur le trône, Caïus lui donna une chaîne d'or, le diadème royal, le titre de roi et ce qui composait autrefois la tétrarkhie de Philippos, y ajoutant un morceau de la tétrarkhie de Lysanias, au nord-est de Damesseq [2]. En même temps le Sénat romain lui décernait le titre de préteur (37).

Voyant son frère revenir roi et ami de César, la sœur d'Agrippa, Hérodiade, en conçut une violente ja-

1. Tacite, *Annales*, IV, 67.

2. Renan, *Dynastie des Lysanias*, dans *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, XXVI, t. II, p. 50 et suiv. — Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, VII, 10.

lousie, elle, la femme du simple tétrarque Antipas. Aussi poussa-t-elle son époux à entreprendre le voyage de Rome. Malgré son désir de repos, Antipas dut se soumettre aux obsessions féminines d'Hérodiade. Ce fut aux eaux chaudes de Baïes, sous le doux ciel de la Campanie, qu'il put rencontrer Caïus. Mais l'empereur, prévenu par des lettres d'Agrippa Ier, lui donnant l'exil au lieu de la royauté, lui intima l'ordre d'aller s'enfermer avec sa femme à Lugdunum, dans les Gaules, où il termina son existence (39). Ainsi le dernier fils d'Hérodès le Grand et sa petite-fille moururent sur la terre étrangère [1].

Agrippa Ier put ajouter la tétrarkhie d'Antipas à son vaste État juif.

Toutefois la bienveillance de Caïus pour les Israélites fut de courte durée. La manie de ce fou à tête laurée, c'était de poser en égal de tous les dieux du monde, et d'être adoré dans tous les temples. Non seulement dans les Proseukhèns d'Alexandrie, mais encore dans le temple d'Ierouschalaïm, il voulut placer son image.

A cet effet, il remplaça dans le gouvernement de Syrie le trop doux Vitellius par Pétronius, ordonnant à celui-ci d'entrer en Judée avec des légions romaines. A la tête de deux légions, le nouveau gouverneur gagna Ptolémaïs, où il attendit, pour commencer l'invasion, que les pluies d'hiver eussent fait place au printemps.

Les Juifs, à la fois suppliants et énergiques, le vinrent trouver. Pour observer encore l'état des esprits, Pétronius se rendit à Tibérias. Peut-être espérait-il aussi d'obtenir du roi Agrippa Ier qu'il calmât l'effervescence des Iehoudites.

A Tibérias, pendant quarante jours, affluèrent des milliers de Juifs, qui se roulaient par terre, implorant la mort, présentant leurs cols au glaive. Tous les laboureurs, bien que ce fût le temps des semailles, avaient abandonné leurs champs, et, devant le gouverneur, se

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, VII.

livraient à tous les témoignages du plus violent désespoir [1].

Sur le conseil de l'aristocratie iehoudite, à la tête de laquelle se tenait Aristoboulos, frère d'Agrippa, Pétronius, avant d'engager la lutte avec tout un peuple exaspéré, en référa à Caïus.

Agrippa Ier, fort influent sur l'esprit de Caïus, son ancien compagnon de jeux et de débauches, s'était embarqué pour Rome. Là, il offrit au César des festins dont les voluptés dépassaient toute imagination. Un jour, plus satisfait encore que d'habitude, et sans doute pris d'un commencement d'ivresse, Caïus, buvant des vins parfumés, promit au roi juif de lui accorder ce qu'il demanderait : « Que la statue de César, répondit rapidement Agrippa, ne paraisse point dans le temple ! »

Aussitôt Caïus écrivit au gouverneur pour lui recommander de ne point placer sa statue dans l'Hiéron d'Ierouschalaïm, si elle n'y était déjà. Mais, avant de recevoir cette missive, Pétronius apprit la mort tragique de Caligula (24 janvier 41). La nouvelle en parvint en Judée le 22 schebath (mars 41), jour que la Meguillath Taanith range parmi les joyeuses fêtes d'Israël.

A Rome, lors de la fin de Caïus, Agrippa Ier fit tous ses efforts pour que le Sénat, par crainte des prétoriens, acceptât Claudius en qualité de César. Devant l'auguste assemblée, Claudius loua la conduite d'Agrippa, le revêtit du consulat, et le fit roi de Palestine, ajoutant à ses Etats tout ce qu'Hérodès avait possédé de la Judée et de la Samarie. Toutefois, l'empereur prenait pour lui-même Abila de Lysanias et ce qui était dans le Libanon.

En mémoire de cette alliance de César et du roi juif, on frappa des médailles portant d'un côté deux mains entrelacées avec la légende : « Amitié et traité d'alliance du roi Agrippa avec le Sénat et le peuple

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, VIII.

romain, » et, sur le revers, la tête de Claudius entre deux autres visages avec cette inscription : « Roi Agrippa, ami de César [1]. »

La folle jeunesse du juif n'avait guère fait prévoir qu'un jour il dût régner sur le beau royaume reconstitué des Haschmonides et d'Hérodès Ier.

Claudius avait fait don du district de Khalkis, près du Libanon, à Hérodès II, frère et gendre du roi Aprippa, dont il avait épousé la fille, la belle Bérénikê. On put donc compter encore comme appartenant à la Judée cette partie du Libanon, soumise à la famille d'Agrippa.

Fut-ce habileté, pour gagner son peuple, ou bien soumission à la volonté de sa femme Koupro, assez dévouée aux Parouschites comme presque toutes les princesses de la maison des Hérodès? Dans tous les cas, Agrippa immola des victimes au temple, observa scrupuleusement la Thora, fit tondre beaucoup de nazirs [2], et remit à tous les habitants de la ville l'impôt sur les maisons.

Le thalmud signale un grand-cohène, Issakar de Kefar-Barkaï, qui craignait de gâter ses belles mains en prenant part aux sacrifices, et dont le roi Agrippa fit couper la main droite pour le punir d'un geste peu respectueux [3]. Cette histoire toutefois, si contraire à la nature douce d'Agrippa Ier, doit être rangée parmi les nombreuses fables juives. Quand publiquement, à la fin du premier jour de Soukkoth, il lut debout ce passage de la Thora : « Du milieu de tes frères, tu dois te choisir un roi [4], » le souvenir de son origine, moitié iduméenne et moitié juive, lui arracha des larmes ;

1. Cette légende est au Cabinet des médailles.

2. Josèphe, *Antiq. jud.*, XIX, VI.

3. *Pesahim*, 57 a; 88 b.

4. *Deutér.*, XVII, 14-20. — *Sota*, 41 a. — Sur le respect d'Agrippa pour la loi, voir encore *Ketouboth*, 17 a.— M. *Biccourim*, III, 4.

mais la foule et les parouschites eux-mêmes lui crièrent : « Tu es notre frère ! tu es notre frère ! »

S'il jeta dans les fers Silas, son vieil ami, et le remplaça comme gouverneur de la ville par Helqia, ce fut après avoir essayé, par tous les moyens, de le faire renoncer à ses constantes et furieuses objurgations.

La haine que portent les thalmudistes à Agrippa I^er^ provient sans doute des théâtres, des cirques et des temples qu'il fit élever, à ses frais, sur tous les points de la Palestine.

Sous Agrippa paraît une des plus nobles têtes qui aient honoré les dernières années d'Israël. La voix calme de l'illustre Gamliel I^er^ parvient à se faire entendre dans ce monde juif si tourmenté. Elle éloigne le synhédrion de tout acte de persécution contre l'apôtre Schimeön-Képha (Simon-Pierre). Jamais, dans ses décisions, Gamliel n'eut d'autre but que la tolérance, le bon ordre et l'intérêt général.

A cette heure étrange, où les femmes de la famille d'Hérodès sont si puissantes, Gamliel, peut-être pour remercier Koupro, son amie, entoure l'existence de la femme de nouvelles sûretés. Lui faciliter, après la mort de son époux, la perception de son douaire, et empêcher les fréquents divorces, tel paraît avoir été son souci [1]. Un seul témoin, dorénavant, dut suffire pour constater la mort du mari et permettre à sa veuve de secondes noces [2].

C'est du moins à Rabban Gamliel l'ancien que ces dispositions relatives à la veuve sont attribuées.

Elles respirent, à cette heure déjà sombre, cette sagesse et cette douceur de Gamliel, dignes d'Illel l'ancien, et qui tranchent avec la violence des qannaïtes. Dans les champs d'Israël [3] il veut qu'on laisse glaner

1. *Gittim*, 32 a, 34 b.
2. *Zebamoth*, fin.
3. *Gittim*, 59 b. — Graetz, *Geschichte der Iuden*, t. III, p. 375.

les pauvres des gentils et qu'on donne aux païens le salut de paix, même à leurs jours de fête, quand ils sont occupés à honorer leurs dieux.

Élevé au milieu de la civilisation romaine, Agrippa, dans sa lointaine terre de Judée, ne s'en pouvait complètement passer. Il établit des combats de gladiateurs, où un jour l'on vit quatorze cents condamnés à mort inonder l'arène de leur sang [1].

En même temps qu'il avait du goût pour ces jeux sanglants, il avait hérité de son grand-père Hérodès un penchant singulier à rechercher l'amour des peuples étrangers. Il témoigna, d'une manière effective, sa bienveillance à Athènes, la mère des arts [2], et combla de faveurs Césarée et Sébastos, deux villes aimées du vieil Hérodès.

Reconnaissants, les gens de Sébastos érigèrent à ses trois filles des colonnes, et en son honneur frappèrent des monnaies avec son image, d'un côté, et cette légende : « Le grand roi Agrippa, ami de César. » Sur le revers, paraissait la déesse de la félicité, tenant dans une main un gouvernail, dans l'autre, une corne d'abondance avec la légende : « Césarée près du port de Sébastos. » Toutefois cette reconnaissance ne se maintint pas longtemps.

Pendant ce voyage de Rome où il contribua à faire un César, une ville transjordanique offrit, « pour le salut du roi Agrippa et pour son retour », une sorte d'ex-voto à Zeus. Tous appelaient le prince juif « grand roi et ami de César [3]. »

Passionné pour la gloire, Agrippa Ier ne négligeait point cependant les intérêts de sa famille, ni surtout le soin de bien marier ses filles. La belle Bérénikê, l'aînée, fiancée d'abord à Marcus, fils du riche ala-

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XIX, VII.

2. *Corpus Inscriptionum græcarum*, I, 361.

3. Le Bas et Waddington, *Inscriptions grecques et latines*, III, nº 2212 ; description, p. 514.

barque Alexander Lysimakhos, avait épousé, après la mort de son fiancé, le frère d'Agrippa, Hérodès II, roi de Khalkis. Un juif illustre, Julius Arkhélaos, fils de Helqia, obtint la main de Mariamna, la seconde fille du roi Agrippa Ier. La troisième, Drusilla, d'une merveilleuse beauté, fut promise à Épiphanès, fils d'Antiokhos de Commagène, qui dut toutefois songer à se faire circoncire avant de posséder la ravissante princesse juive [1].

Malgré le souci de sa renommée qu'il voulait universelle, et sa jeunesse écoulée dans les plaisirs de Rome, Agrippa Ier n'en était pas moins fort attaché à sa patrie.

Au nord-est de la ville, le faubourg de Bézétha servait de marché aux lainiers, aux marchands d'habits et de bestiaux. Dans la prévision peut-être du prochain avenir, le roi juif obtint de Claudius de pouvoir fortifier Bézétha, qu'il entoura de formidables défenses. A l'ouest s'éleva pareillement la tour d'Hippikos.

Quand ces fortifications furent achevées, on en fit comme la dédicace. Le roi, le synhédrion, les chœurs de lévites, sans doute aussi le cohène-hagadol, et tout le peuple, menèrent autour des murs une grande procession.

Mais le gouverneur de Syrie, Vibius Marsus, ayant fait comprendre à César le danger de ces fortifications, Agrippa, sur un ordre de Rome, dut les abattre.

Il résolut du moins de miner sourdement la puissance romaine par une ligue de tous les petits princes avec la Judée. A Tibérias, la ville enchantée, il réunit Antiokhos, roi de Commagène ; Samsigeramos, roi d'Émèse, dont la fille Iotapé avait épousé le frère d'Agrippa, Aristoboulos ; puis Kotys, roi d'Arménie; Polémon, prince de la Cilicie ; et enfin Hérodès II, roi de Khalkis, frère et gendre d'Agrippa [2].

---

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XIX, IX.
2. *Ibid.*, XIX, VIII.

Apprenant cette assemblée de petits princes, Marsus accourut à Tibérias et leur signifia d'avoir à regagner chacun son pays.

Après avoir redonné quelque apparence de vie à l'État juif, Agrippa Ier s'éteignit à l'âge de cinquante-quatre ans (44) [1].

Ses dernières années ont été en réalité heureuses pour les Iehoudites au-dedans et au-dehors ; ce fut comme une sorte de halte douce avant les horribles temps qu'on allait traverser. Les Juifs même de la dispersion profitèrent de la bienveillance de Claudius envers Agrippa Ier : ils purent prier en paix dans leurs proseukhèns et se livrer au commerce.

A peine Agrippa Ier fut-il mort, qu'oublieux de ce qu'ils lui devaient, les gens de Césarée et de Sébastos se répandirent en outrages contre sa mémoire, poussant même l'odieux jusqu'à traîner dans les lupanars les statues de ses filles.

Le fils d'Agrippa Ier, Agrippa II, était à Rome, près de Claudius, quand mourut son père. La première pensée de César fut de l'envoyer en Judée, pour y occuper le trône ; mais les affranchis préposés à l'éducation du prince israélite dissuadèrent César de ce projet, lui représentant l'extrême jeunesse d'Agrippa, à peine sorti du rang des éphèbes [2].

Les puissants Pallas et Narcissus, chargés tout spécialement de l'enfance du juif, avaient en effet donné tous leurs soins à ce qu'il ne fût jamais en état de gouverner un royaume aussi difficile que celui des Iehoudites.

Cette contrée devint donc à nouveau province ro-

1. Parmi les monnaies d'Agrippa Ier, l'une offre, d'un côté, la tête et le nom de Claudius, de l'autre, avec le nom d'Agrippa, ce roi lui-même, dans un édifice, sacrifiant à une ou deux divinités et ayant accroupi à ses pieds un personnage en signe de dépendance.

2. Josèphe, *Antiq. jud.*, XIX, IX.

maine sous un procurateur, ce qu'elle demeura jusqu'à ses derniers moments. Le premier magistrat préposé à la Judée par Claudius fut Cuspius Fadus [1], sous le procuratorat duquel s'envenimèrent les rapports entre les Juifs et leurs voisins.

Les Iehoudites rendirent aux goïm (gentils) haine pour haine, et même au centuple. Des bandes s'organisèrent, conduites par des chefs, ravageant le pays. Mais, promptement pacifiée par l'habileté de Fadus, la Judée redevint ce qu'elle était sous les anciens procurateurs. Fadus se réserva l'élection du cohène-hagadol et la garde du vêtement sacerdotal dans la citadelle Antonia.

Cependant les familles des grands-prêtres, ainsi qu'Hérodès II de Khalkis, protestèrent contre ces dernières prétentions du procurateur. Telle fut l'émotion, que Fadus et le gouverneur Caïus Cuspius Longinus amenèrent à Ierouschalaïm des troupes nombreuses.

De concert avec les principaux Iehoudites, Hérodès demanda la faculté d'envoyer à Rome une ambassade. Moyennant des ôtages, leur garantissant la tranquillité de la ville sainte, les deux chefs romains laissèrent une députation juive s'embarquer pour l'Italie.

Grâce au jeune Agrippa II qui la lui présenta, Claudius accueillit fort bien l'ambassade, et permit aux Iehoudites de vivre selon leurs propres lois (été de 45). Hérodès II eut le droit de nommer le grand-prêtre. Il en usa pour déposséder Élionaï et le remplacer par Ioseph, de la maison de Qamyth. Désireux de ne point laisser longtemps le même grand-cohène en fonctions, il fit bien vite succéder à Ioseph, Hanania bèn-Zebédaï ou Iohanan bèn-Nebédaï (46).

Par ses privilèges, Hérodès II, bien que ses monnaies ne mentionnent que Khalkis, était une sorte de roi des Juifs. Cependant, s'il nommait le pontife de toute la nation, d'un autre côté, le pouvoir politique

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 1.

et judiciaire était bien aux mains du procurateur qui en avait dépouillé le synhédrion.

Fadus eut, pendant son séjour en Judée, à combattre un messie, Theudas, qui groupa autour de lui près de l'Iardèn, environ quatre cents fidèles. Ces apparitions messianiques étaient un signe des temps. Partout on s'imaginait que l'heure était accomplie et le royaume de Dieu prochain. Ce qui approchait, hélas! c'était l'épouvantable fin de la nation juive et sa dispersion à tous les coins du globe.

La cavalerie de Fadus eut bientôt raison du messie et de ses adhérents, qu'elle tua ou fit prisonniers.

Dans le procuratorat de Judée, Fadus eut pour successeur Tibérius Alexander, fils de l'alabarque d'Alexandrie et neveu de Philon, qui avait le titre de chevalier romain. La présence de Tibérius, qu'ils considéraient comme un traître, exaspéra encore le patriotisme furieux des qannaïtes. Mais leurs chefs Iaqob et Schimeön, fils du grand Iehouda le Gaulonite, pris par les Romains, subirent le crucifiement[1].

Vers l'an 48, mourut, témoin assez impassible, semble-t-il, de tous ces supplices, Hérodès II de Khalkis[2], être nul et pâle, au milieu de cette société ardente, en proie aux premiers spasmes de la grande révolte.

---

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, v.

2. M. Clermont Ganneau a présenté à l'Académie des inscriptions, le 29 décembre 1880, un poids en calcaire dur, pesant 366 ou 367 grammes, soit 100 drachmes ou 25 sicles juifs, trouvé il y a environ dix ans à Jérusalem. Ce poids porte une inscription grecque assez mal gravée, fort bien interprétée, du reste, par M. Clermont Ganneau: *LE basiléos Athama — l'année cinquième du roi Athamas.* Quel est ce roi Athamas? Les Hérodès ajoutent un surnom grec, Arkhélaos, Antipas, Agrippa, à leur nom patronymique. Seul, Hérodès II de Khalkis nous a jusqu'ici caché son surnom. S'appelait-il Athamas?

XXV

LES COMMENCEMENTS DE L'INSURRECTION. — LA GUERRE JUIVE. LA GALILÉE. — IÉROUSCHALAÏM.

PENDANT que les Juifs nazaréens entreprenaient la conquête spirituelle de l'Occident, ceux de Judée pliaient sous le poids de l'oppression romaine.

Rien de plus poignant que les dernières années des Iehoudites. Ce fut un combat d'un acharnement sans égal entre la faible fille de Zion et la toute-puissante Rome. Les Gaulois et les Germains n'avaient à protéger que leur liberté. Israël défendait par-dessus le dogme du Dieu unique; aussi compta-t-il pour rien les blessures, les incendies et la mort.

Agrippa II allait être le témoin de la catastrophe finale. Élevé dans cette cour impériale où dominaient les Messalina et les Agrippina, on le disait ne reculer devant aucune volupté [1].

Après la mort d'Hérodès II (50), le césar Claudius avait donné à Agrippa la royauté de Khalkis.

De tous côtés on se murmurait que le dernier descendant des Haschmonides et des Hérodès avait pris non seulement la couronne, mais la veuve du roi dé-

---

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, VII.

funt, c'est-à-dire sa propre sœur Bérénikê. Pour apaiser ces bruits d'inceste, Agrippa II unit la belle juive avec le roi de Cilicie, Polémon, qui, touché plus encore de ses richesses que de sa beauté, reçut la circoncision.

La deuxième sœur d'Agrippa, Mariamna, née l'an 34, rompit son premier mariage avec le Palestinien Julius Arkhélaos, dont elle avait une fille, pour épouser l'alabarque juif Démétrios d'Alexandrie, le frère probablement du traître Tibérius Alexander.

Rien de plus voluptueux que la plus jeune sœur, Drusilla, née l'an 38. Son fiancé Épiphanès, fils d'Antiokhos de Commagène, n'ayant pas rempli sa promesse d'embrasser le judaïsme, elle épousa le roi d'Émèse, Aziz, qui se fit circoncire. Plus tard elle se livrera au procurateur de la Judée, Félix, que ses charmes auront enivré. Ce sera surtout pour se délivrer de la jalousie de sa sœur Bérénikê, qu'elle se jettera dans les bras du Romain, dont elle aura un fils du nom aimé d'Agrippa.

Un faux nabi, un magicien nommé Schimeön, sera l'entremetteur entre Félix et la ravissante Drusilla[1].

Si le nouveau prince de Khalkis, entouré de sœurs si charmantes, portait, par la volonté de Rome, le titre de roi, son autorité cependant n'allait pas loin. Elle se bornait à l'inspection du temple et à l'élection du grand-prêtre. Dans le choix même du grand-cohène, Agrippa II avait toujours soin de pressentir le vœu de Rome. En l'espace de vingt ans, il y eut au moins sept grands-prêtres.

On compta plusieurs familles et comme des dynasties de pontifes, d'où la plupart du temps sortait le cohène-hagadol.

Tantôt elles s'entendaient pour l'iniquité ; tantôt, dans des compétitions jalouses, elles en venaient aux

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, VII.

mains et ensanglantaient les rues d'Ierouschalaïm.

Rien n'égalait leur impudence ; elles armaient leurs esclaves pour le pillage des dîmes, ce qui condamnait à mourir de faim les prêtres que la naissance ne rattachait point à une famille pontificale.

Il parut des signes dans le sanctuaire, précurseurs de la vengeance céleste. La lumière, qui était pour briller toute la nuit sur le chandelier saint (Néer Maarabi), s'éteignait avant le jour. La rouge bandelette placée, à l'Yom Kippour, au cou du bouc expiatoire et qu'en signe de pardon on rendait blanche comme l'innocence, persistait à garder sa couleur première [1].

Pauvre pays que la Judée avant la terrible guerre ! Comme un chancre rongeant tout, les familles des pontifes s'étendaient sur toute la contrée et sur toutes les institutions.

« Quel malheur, disait-on, que la famille de Boéthos ; malheur à leurs lances ! Quel malheur que la famille de Hanan ; malheur à leurs sifflements de vipères ! Quel malheur que la famille de Kataros (Kanthéra) ; malheur à leurs plumes ! Quel malheur que la famille d'Ischmaël bèn-Phabi ; malheur à leurs poings [2] ! » La colère ironique des docteurs éclatait surtout contre le grand-cohène Iohanan bèn-Nebédaï, d'une extraordinaire rapacité : « Élargissez-vous, ô portes, laissez entrer Iohanan Nebédaï, le disciple des gourmands, pour qu'il se gorge de victimes [3] ! »

La justice criminelle était sous la surveillance du procurateur, mais, au fond, dépendait tout entière des Romains et des riches pontifes, ligués ensemble pour la perte de la Judée.

En même temps, les mœurs grecques et romaines,

1. *Yoma*, 39 b. — *Monatschrift*, 1872.

2. *Pesahim*, 57 a. — Geiger, *Urschrift...*, p. 118. — J. Derenbaurg, *Essai...*, p. 232 et 233.

3. *Pesahim*, 57 a. — *Keritoth*, 28 a.

s'infiltrant en Judée, y produisent leurs fruits. Pas plus qu'à Rome, le mariage n'est respecté. La légèreté des femmes et la débauche des hommes furent portées si loin, que le plus grand docteur du temps, Iohanan bèn-Zakkaï, y vit une nécessité de supprimer dans le rituel ce qui concernait le soupçon d'adultère[1].

Un autre mal, le qannaïtisme ou zélotisme, poussé à l'excès, désola la Palestine, la Galilée comme la Judée. Si toutefois des bandes, retirées dans ces grottes dont la montagne d'Iehouda est si riche, en sortaient pour parcourir et ravager les campagnes, d'autres troupes, animées d'un vif sentiment de patriotisme, se bornaient, sous la conduite de leurs chefs, Éléasar bèn-Dinaï, Alexander et Takhina bèn-Parischa, à poursuivre de leurs vengeances tout ce qui tenait pour les Romains [2].

D'autres qannaïtes (zélotes), formant comme des associations secrètes, frappaient à la dérobée leurs ennemis, quand ils ne le pouvaient faire ouvertement. Sous leurs vêtements, ils cachaient un poignard (sica), d'où leur vint le nom de sicaires. Ils eurent plus tard pour chef Menahem, petit-fils d'Iehouda, avec Éléasar bèn-Iaïr. Bien vite l'imagination populaire s'émut de ces hommes mystérieux qui, les jours de grande fête, dans les galeries du temple, au milieu de la foule rassemblée, perçaient ceux que l'on avait désignés à leurs poignards. Insaisissables, ils disparaissaient, leur vengeance accomplie, parmi la masse et s'indignaient les premiers du sang versé. Rien n'égalait la rapidité de leurs coups, si ce n'était leur habileté à ne se point laisser prendre.

La peur des sicaires devint bientôt pire que le mal lui-même [3]. Chacun se crut enveloppé d'ennemis invi-

1. *Sota*, 47 a.
2. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, VIII. — *Sota*, IX, 91.
3. Josèphe, *Guerre juive*, II, XIII.

sibles et ne se fia plus à personne, pas même à ses amis. Les meurtres, du reste, furent si fréquents que les docteurs de la loi, de concert avec Iohanan bèn-Zakkaï, durent abolir le sacrifice expiatoire pour le sang répandu. Les ministres du temple n'auraient pu suffire à cette observance [1].

Comme le flot de l'iniquité montait toujours, le synhédrion transféra le lieu de ses séances de la salle carrée aux hanuyioth (halles), situées près de Béthania.

Parmi cette effervescence, au milieu du sang versé à la fois par les pontifes et par les zélotes, des sages, fermant le plus possible l'oreille aux cris du meurtre, continuaient leurs belles études. Parmi eux se distingua le doux Iohanan bèn-Zakkaï, le second du synhédrion. La connaissance de la loi, tel était son unique souci, comme il le témoignait à ses nombreux disciples réunis en cercle pour recevoir son enseignement. Mais que valaient ces sages, près des qannaïtes et des tribuns ?

L'idée messianique bouillonnant de plus en plus dans a conscience du peuple, les faux nabis et les faux Messies ne cessaient de se lever, faisant entrevoir des rénovations, entraînant les foules dans les solitudes, et leur promettant la liberté. Ils faisaient des signes et avaient recours à tous les prestiges. Après Theudas, parut Schimeön de Chypre, le magicien [2].

Un juif d'Egypte, habitant la Palestine, réunit près de lui trois ou quatre mille adeptes qu'il conduisit dans la montagne d'Iehouda, leur parlant de renverser, du souffle de sa bouche, les murs d'Ierouschalaïm et les soldats romains. Dans le monde infernal où il se débattait, le peuple juif se laissait séduire par tous les imposteurs qui faisaient luire à ses yeux un peu d'idéal, quelque coin d'avenir plus lumineux.

---

1. *Sota*, 47 a.
2. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, VII.

Pendant cette période troublée, cinq procurateurs pressurèrent le peuple d'Israël. Le premier fut Cumanus (48-52), qui succéda à Tibérius Alexander, mais seulement pour la Judée et la Samarie. A la Galilée, Claudius avait préposé Félix, mortel ennemi de Cumanus, mais frère du favori Pallas.

Voici comment, sous Cumanus, l'exaspération des Juifs fut portée à son comble. Pour prévenir toute émeute populaire, le procurateur, comme c'était l'usage, plaça, lors de la fête de Pessah, une cohorte dans les portiques du temple. Un soldat, ayant exhibé publiquement ses parties honteuses, la foule s'émut, pensant que le sanctuaire était outragé, et accusant Cumanus d'avoir ordonné cet opprobre. On alla jusqu'à jeter des pierres aux légionnaires ; mais, à la vue des Romains massés dans la tour Antonia, la foule épouvantée se livra à une fuite si précipitée que vingt mille hommes périrent écrasés [1].

On oublia, dans cette Pessah, les sacrifices et les prières pour s'abandonner aux gémissements.

Tout, dans la conduite de Cumanus, fut pour précipiter la nation dans la révolte. Une bande de sicaires ayant pris et dépouillé, sur un chemin, près de Beth-Horon, un serviteur de César, nommé Stéphanos, Cumanus envoya des troupes pour ravager, par représailles, les bourgs voisins. Mais un soldat s'étant permis de saisir un rouleau de la Thora et de le jeter au feu, après s'en être joué, la foule descendit en masse à Césarée, criant à Cumanus qu'elle préférait subir la mort que de tolérer de pareilles profanations. Sur l'avis de ses amis, Cumanus, dans la crainte d'une révolte générale, fit frapper de la hache le soldat coupable.

Dans le pèlerinage de Pessah, un habitant du pays de Galil, se rendant à Ierouschalaïm, fut tué à Guinæa, aux confins sud-est de la plaine d'Isréel, par un

1. Josèphe, *Guerre juive*, II, XII.

Samaritain. A cette nouvelle, la grande foule rassemblée pour la fête, dans la ville sainte, se porta sur la Samarie, conduite par Éléasar bèn-Dinaï et par Alexander. Une aile de cavalerie (Sebastenorum), partie de Césarée pour rétablir l'ordre, tua quelques juifs; le reste, cédant aux supplications des principaux d'Ierouschalaïm, se dispersa.

Le gouverneur de Syrie, Quadratus, sans se prononcer sur le fond du litige entre les Samaritains et les Juifs, ne laissait pas de livrer ceux-ci aux plus affreux martyres, les crucifiant à Césarée et à Lydda, et en livrant dix-huit à la hache.

Cependant il fit partir pour Rome, afin qu'ils s'expliquassent auprès de César, des Juifs, des Samaritains, ainsi que Cumanus et le tribun Céler. Après avoir entendu les parties, Claudius, gagné sans doute par Agrippa II, présent à Rome, fit tuer trois Samaritains, exila Cumanus, envoya Céler à Ierouschalaïm, où les Juifs le décapitèrent. La toute-puissante Agrippina, dont les charmes imposants dominaient César, semble aussi s'être montrée favorable aux fils d'Israël.

Sortant de son petit État de Khalkis, Agrippa II obtint l'ancienne tétrarkhie de Philippos, c'est-à-dire la Trakhonite, la Batanée et la Gaulonite, avec le royaume de Lysanias. Toutefois Claudius se garda de mettre un prince juif à la tête de la Judée, qu'il confia, ainsi que la Galilée, la Samarie et la Pérée, à Félix, le frère de Pallas et bientôt l'heureux époux de la belle Drusilla.

Pendant son procuratorat (53-59), Félix surpassa en cruauté et en rapacité tous ses prédécesseurs.

Après la mort de Claudius (53), il retint son pouvoir. En vain le nouveau César Néron et sa mère Agrippina se montraient-ils propices à la maison des Hérodes, donnant à Aristoboulos, frère du roi de Khalkis, l'Asie Mineure, et à Agrippa II lui-même quatre belles cités avec leurs dépendances : Tibérias, Tarikhéa, Julias et Abila; la Judée n'en demeurait pas moins sous la domination de Rome.

S'emparant du chef de bandes Éléasar, Félix, après avoir tué un grand nombre de ses compagnons, l'envoya lui-même vers César. Il frappa les nabis et les messies, massacra les adeptes de l'alexandrin, qui cependant lui-même put échapper par la fuite à ses coups. Impuissants contre les légionnaires de Félix, les Juifs mirent sous leur manteau le poignard du sicaire, qui allait mystérieusement venger les victimes de Rome, et perça jusqu'au grand-prêtre Ionathan. Peut-être aussi, dans le but de rendre odieux les patriotes Iehoudites, Félix paya-t-il des gens pour accomplir ce dernier meurtre[1].

Agrippa II donna la succession d'Ionathan à Ischmaël II, de la maison de Phiabi (vers 59).

Alors la désolation croît en Israël.

Sous la protection des procurateurs, les étrangers syriens, grecs et romains, fixés dans les villes de la Palestine, principalement sur le bord de la mer, manifestent toute leur haine contre les Juifs. Césarée devint le théâtre de scènes sanglantes entre les Syriens et les fils d'Israël. Plus riches que leurs adversaires, les Juifs se montraient aussi plus intraitables. Félix, incapable de les contenir par des remontrances, lâcha sur leurs personnes et sur leurs biens les soldats romains, qui s'acquittèrent merveilleusement de leur tâche. Au son de la trompette, le procurateur suspendit, après quelques heures, le sac et le massacre des Juifs de Césarée.

La fortune chancelante de Pallas eut son effet jusqu'en Judée. Félix dut reprendre la route de Rome, où il fut suivi par des Juifs accusateurs et par des Syriens qui le venaient défendre, et qui obtinrent de Néron qu'il enlevât aux fils d'Israël, établis à Césarée, le droit de cité ; ce qui ne fit qu'exaspérer les fureurs et la sédition dans la belle ville palestinienne.

Le procuratorat de Festus, de courte durée (59-61),

1. Josèphe, *Guerre juive,* II, XIII.

fut loin de calmer l'agitation juive. Tout un nouvel essaim de messies et de nabis apparaît, surexcitant dans les âmes l'amour de la liberté et les espérances du royaume de Dieu. Mais la croix et la hache interrompent promptement toutes ces missions messianiques et coupent la parole à ces voyants, qui annoncent la Ierouschalaïm prochaine toute ruisselante de saphirs et d'émeraudes.

Le roi Agrippa II s'était fait bâtir, dans la ville sainte, un palais d'où ses regards pouvaient plonger dans le temple, et y contempler familièrement ce qui s'y passait. Qu'un homme, fût-il roi, pût ainsi de son triclinium observer la maison d'Iahvé, la loi s'y opposait formellement. Aussi, à l'ouest du temple, les principaux juifs firent-ils élever un mur, interceptant à Agrippa la vue du sanctuaire, et en même temps, d'une partie de la cité; ce qui déplut fort au prince et à Festus lui-même. Celui-ci donna ordre de jeter bas la nouvelle muraille. Mais une légation juive, dont faisaient partie Ischmaël, le pontife, et Helqia, le gardien du trésor, obtint de Néron le rappel du décret de Festus.

La plus séduisante des Romaines, Poppæa, alors dans tout l'éclat de sa beauté, enivrant César de ses habiles caresses, avait prêté son appui aux gens d'Ierouschalaïm.

On raconte que le mime juif Alityros, fort aimé de Néron et familier de Poppæa, introduisit près de celle-ci le futur historien Josèphe, membre de la députation d'Ierouschalaïm, et que, gagnée par les instances éloquentes de son solliciteur, la Romaine employa, pour satisfaire à sa requête, tout son pouvoir sur les sens de César.

Ayant retenu d'abord comme ôtages Ischmaël et Helqia, Néron, sur le vif désir de Poppæa, leur rendit deux ans après la liberté (63).

Agrippa II avait donné au pontife, pour successeur, Ioseph Kabi bèn-Schimeön.

Festus étant mort l'an 61, Néron choisit pour le remplacer Albinus.

Après avoir laissé trois mois Hanan le zaddouqite dans la charge de grand-prêtre, Agrippa II l'en dut dépouiller et nommer en sa place Ieschou bèn-Gamala (Gamaliel, 63-64)[1], époux de la célèbre veuve Martha, laquelle, à prix d'argent, avait acquis du roi Agrippa II la faculté de faire son mari grand-cohène[2].

Les partisans de bèn-Damnaï et ceux de bèn-Gamala ensanglantèrent, dans de nombreuses rixes, les rues d'Ierouschalaïm.

Cependant la tradition juive est loin de compter parmi les mauvais pontifes bèn-Gamala, qu'elle nous découvre améliorant l'enseignement, et préoccupé des établissements d'intérêt général. Si l'ancien Schimeön bèn-Schata avait créé les écoles pour les jeunes gens âgés d'au moins seize ans, c'est à bèn-Gamala que l'on attribue les maisons d'enseignement où purent entrer les enfants à partir de leur cinquième année[3].

Au milieu de cette série perverse de pontifes romains et hérodiens, sans doctrine et sans conscience, bèn-Gamala nous est représenté comme un frais torrent dans une plaine brûlée.

A ce grand-cohène succéda Matthia bèn-Théophilos, le dernier des vingt-huit pontifes élus par Rome et par les Hérodes.

Sous le procurateur Albinus, les descendants des Hérodes et les Iehoudites jouissaient encore d'une certaine tranquillité. Le Romain était disposé à tout concéder, pourvu qu'on lui payât sa bienveillance. Sans doute des bandes parcouraient, sans être inquiétées, Ierouschalaïm et ses environs; mais le peuple, menacé par les sicaires, gémissait moins sous l'oppression romaine.

Combien fut différent d'Albinus le dernier procu-

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, IX.
2. *Iebamoth*, 61 a.
3. *Baba batra*, 21 a.

rateur de la Judée, Cestius Florus (64), un homme de Klazomène, ami de Poppæa! Rien ne peut rendre sa cruauté, sa fausseté, son impudence. Par la voix du héraut il autorisait le brigandage, auquel du reste il se livrait lui-même avec ostentation. Les satellites du procurateur, joints aux bandes, pillaient et ravageaient tout, s'emparant des champs même pour les mettre en vente. Si répandue fut cette iniquité que le synhédrion, pour invalider ces sortes d'achats, édicta une loi que l'on appela Sicariqon (de sicaire)[1]. Effrayés de tant de désordres, de nobles juifs, quittant cette patrie où il n'y avait plus pour personne de sécurité, émigrèrent dans d'autres provinces.

Si le pillage et la famine sévissaient dans les campagnes, la misère à Ierouschalaïm n'était pas moindre. Après l'achèvement des travaux du temple, dix-huit mille ouvriers, sans travail, manquant de tout, errèrent par les rues de la ville. Agrippa II toutefois les employa à paver en marbre les voies d'Ierouschalaïm. Pour flatter le César régnant, le roi donna le nom de Néronias à la belle et jeune cité Césarée de Philippos. Pris entre Florus, l'assassin systématique des Juifs, et un peuple exaspéré dont il redoutait le désespoir, Agrippa vivait dans une grande perplexité[2], et crut nécessaire de prévenir Cestius Gallus. En vain le proconsul de Syrie fit part à Néron des avis d'Agrippa. César, occupé de jeux et d'art, chantant aux sons de la lyre, pouvait-il trouver un instant pour songer à ce petit peuple s'agitant, à demi-barbare, dans les montagnes de la Judée?

Cependant les Iehoudites, pressurés de plus en plus par Florus, se résolurent à faire pour la fête de Pessah, à laquelle devait assister le gouverneur de Syrie, une manifestation pacifique (66). Le chef du

1. *Gittin*, v, 6.
2. Josèphe, *Guerre juive*, II, xv.

synhédrion, Schimeön bèn-Gamliel, et le grand-prêtre envoyèrent à tous les Juifs de la dispersion une lettre circulaire, leur recommandant d'arriver en masse pour la Pâque. La foule des pèlerins fut telle qu'il y eut sur la montagne du temple des gens écrasés, à ce point que l'on nomma cette fête « la Pessah des écrasements. »

Se pressant autour de Cestius Gallus, la multitude le priait d'avoir pitié des maux de la nation, mêlant à ses plaintes des invectives et appelant le procurateur « peste et malheur du pays. »

L'indignation de la jeunesse juive contre le joug romain monta, prête à déborder.

Les Grecs de Césarée ayant molesté les Juifs, et l'un deux même s'étant moqué de leurs cérémonies, en immolant à l'entrée d'une synagogue, un jour de schabbath, un oiseau dans un vase de terre (Ier Iär 6e), sacrifice marqué pour les lépreux, de jeunes Israélites en vinrent aux mains avec la population grecque [1].

Florus s'était retiré à Sébaste. Vaincus dans cette lutte, les principaux Juifs, avec les livres de la Thora, se réfugièrent à Narbata. Toutefois, douze d'entre eux, parmi lesquels le riche Iohanan, se rendirent vers le procurateur, qui les fit jeter en prison, sous prétexte qu'ils avaient emporté de Césarée les rouleaux de la Thora.

A la nouvelle de cette rigueur, Ierouschalaïm s'émut. Loin de l'apaiser, Florus la jeta dans toutes les extrémités en ordonnant à ses gens de prendre dix-sept talents dans le trésor sacré. La ville sainte fit éclater dans ses rues toute sa colère. Mais, à la vue des soldats romains qu'amena Florus, les sentiments de la foule changèrent comme par enchantement. Ce fut avec des acclamations joyeuses que l'on se précipita au-devant du procurateur; mais peu satisfait de cette ridicule ovation, le centurion Capito se jeta avec

1. Josèphe, *Guerre juive,* II, XIV.

cinquante cavaliers sur les Iérosolymites, qui se hâtèrent de regagner leurs maisons.

Florus s'installa dans le palais d'Hérodès, y tint son tribunal, où il fit comparaître les pontifes et les principaux Juifs, les menaçant de sa vengeance s'ils ne révélaient sans retard ceux qui avaient insulté sa personne. En vain lui représentèrent-ils l'état pacifique de la ville et l'impossibilité où ils étaient de savoir quels jeunes hommes inconsidérés, parmi la foule, avaient injurié le procurateur; Florus fut inflexible.

Ses soldats, lâchés comme des bêtes fauves dans la ville, pillèrent les maisons, et massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Des hommes distingués, amenés au procurateur, furent mis en croix après avoir été frappés de verges, bien que plusieurs appartinssent à l'ordre équestre. Il périt, ce jour-là, sans compter les femmes et les enfants, trois mille six cents Iehoudites (16 Iär).

En vain la belle princesse Bérénikê, venue à Ierouschalaïm pour y accomplir un vœu de naziréat, se mit-elle aux genoux sanglants de Florus, le suppliant d'épargner les Juifs, le dur procurateur ne l'écouta point. La charmante sœur d'Agrippa II n'échappa elle-même aux soldats romains qu'en se retirant au plus vite dans son palais[1].

Le lendemain de ce grand massacre, une immense multitude s'étant réunie dans Zion pleura ses morts, mêlant aux lamentations des clameurs contre Florus. Mais les pontifes terrifiés, et craignant tout d'une révolte, calmèrent cette émotion.

Gagné par eux, Florus consentit à désarmer, à la condition que la foule allât saluer deux cohortes venant de Césarée. Vaincue par les supplications des prêtres, la masse juive se porta à la rencontre des cohortes; mais, les soldats n'ayant point répondu à son salut, elle s'emporta en cris outrageants contre Florus. Les ca-

1. Josèphe, *Guerre juive*, II, xv.

valiers romains, fondant alors sur ces Juifs désarmés, en écrasèrent un grand nombre sous leurs lourds chevaux.

Mais dans la ville, les pierres, du haut des maisons, se mirent à pleuvoir sur les soldats du procurateur, qui ne purent gagner ni le temple ni la forteresse Antonia. Les Iérosolymites coupèrent aussi toute communication entre cette dernière citadelle et le sanctuaire, isolant ainsi les troupes même déjà cantonnées dans la cité.

Réduit à composer, Florus promit qu'il ne laisserait à Ierouschalaïm qu'une seule cohorte.

Cette première victoire, exaltant l'audace des patriotes, n'était point pour retarder la formidable explosion qui devait étonner Rome, mais aussi broyer la nationalité juive.

Après le départ de Florus, les deux partis, le parti de la guerre et celui de la paix, s'accusèrent de plus en plus dans Ierouschalaïm. Le premier se composait surtout de jeunes gens, n'ayant d'autre pensée que de briser à tout prix, même au prix de leur vie, le joug de Rome, la capitale des goïm (gentils), et plaçant tout leur espoir dans le dieu d'Israël, qui avait déjà délivré de tant d'oppressions la race choisie.

Le peuple était avec cette ardente jeunesse, n'entrevoyant que l'avenir messianique, et la guerre sainte pour le préparer. A la tête des qannaïtes républicains paraissait Éléasar bèn-Hanania, d'une race de pontifes.

Il fallait au cœur de celui-ci une flamme patriotique bien violente pour rompre avec les siens et se ranger à la tête des agitateurs juifs.

Au parti de la paix appartenaient : les sages, qui prévoyaient l'issue de la lutte contre la toute-puissante Rome ; les Illétites, contraires à toute effusion de sang ; les riches, qui, pour leurs biens, craignaient tout d'une

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, IX.

insurrection. Cependant, il le faut avouer, tous ces hommes pacifiques exécraient Florus.

A leur tête se tenait le roi Agrippa II, avec ses parents et les familles de pontifes.

Averti par ceux-ci et par la belle Bérénikê, Cestius envoya, pour examiner les actes du procurateur, le centurion Néopolitanus, qui, ayant rencontré à Iamnia le roi Agrippa II revenant d'Alexandrie, entra avec lui dans Ierouschalaïm.

Dans une galerie du xyste, en face du temple, le roi, ayant à ses côtés Bérénikê, adressa à la nation un discours plein de sophismes contre la guerre, et où il fit montre de sa connaissance de l'histoire païenne et de l'état actuel de l'Empire[1].

Grâce à sa harangue, le parti de la paix sembla l'emporter un moment dans Ierouschalaïm.

Le peuple, sous le coup de son éloquence, consentit à rétablir les portiques qui reliaient le temple à la tour Antonia ; des Juifs, joints à des décurions, se répandirent dans les bourgs de la Judée et y levèrent les quarante talents que les qannaïtes avaient refusé de payer à Rome.

Toutefois, dans une autre circonstance, paraît-il, se souvenant mal des préceptes des rhéteurs, ses maîtres, Agrippa commit la maladresse de déclarer publiquement à la foule qu'elle devait l'obéissance à Florus jusqu'à ce qu'il fût remplacé dans son emploi. A cette recommandation, le peuple exaspéré jeta des pierres au roi juif.

Triste, Agrippa II se retira, mandant à Florus qu'il eût désormais à s'occuper lui-même de la perception de l'impôt.

Maîtres du peuple après le départ d'Agrippa II, les qannaïtes allèrent jusqu'à s'emparer de Massada, dont ils massacrèrent la garnison romaine. Le chef de l'expédition contre la forteresse était Menahem, aussi auda-

1. Josèphe, *Guerre juive*, II, XVI.

cieux dans les coups de main qu'habile dans l'art de la parole.

Au temple même, se manifesta ouvertement la haine contre Rome. Le jeune Éléasar, préteur du sanctuaire, persuada aux officiers du culte de ne recevoir d'un étranger ni offrande ni victime, et par conséquent de ne faire aucun sacrifice pour les empereurs[1].

En vain les prêtres, les parouschites de l'école d'Illel, exhortèrent-ils le peuple à revenir sur cette résolution, lui représentant que jusqu'alors on avait toujours accoutumé d'accepter les présents religieux des étrangers; on n'écouta point leurs conseils. A partir de ce moment, le temple appartint à Éléasar et aux qannaïtes.

Affolés, les partisans de la paix prirent, pour arrêter la marche des événements, juste le moyen qu'il fallait pour l'accélérer. Ils dépêchèrent deux ambassades, l'une à Florus, l'autre à Agrippa II, pour les prier de venir comprimer à Ierouschalaïm la révolution naissante.

Désireux de voir les choses poussées à l'extrême, le procurateur ne bougea pas. Agrippa II fit partir, sous la conduite de Philippos bèn-Iaqimos et de Darious, trois mille cavaliers auranites, batanéens, trakhonites.

La cité basse et la montagne du temple étaient aux mains des qannaïtes. Il y eut sept jours de batailles, les qannaïtes essayant de prendre la cité haute, et les troupes du roi les positions occupées par les hardis patriotes (8-14 Ab).

Mais, le 15, à la Fête du bois, les derniers, se ruant furieux sur la ville haute, s'en rendirent maîtres, y brûlèrent le palais d'Agrippa II et de sa sœur Bérénikê, la somptueuse maison du grand-cohène Hanania, et enfin les archives renfermant les inscriptions de dettes.

Les qannaïtes assiégèrent, dans la tour Antonia, la

1. Josèphe, *Guerre juive*, II, XVII.

garnison romaine, qui, forcée au bout de deux jours, fut livrée au massacre (17 Ab).

Augmentés de Menahem et de ses sectaires, les ardents patriotes se portèrent de là vers le palais d'Hérodès, d'où les Juifs et les soldats d'Agrippa II furent admis à sortir sains et saufs, mais non les Romains, qui, pressés de toutes parts, gagnèrent péniblement les tours des murailles, c'est-à-dire Hippikos, Phasaël et Mariamna (6 Eloul, août-septembre).

On investit les tours avec soin pour qu'aucun gentil n'échappât.

Après la victoire, la mauvaise intelligence s'établit entre Éléasar, le chef des qannaïtes, et le féroce sicaire Menahem, qui avait égorgé Hanania et Hisqia.

Sophiste de son métier, fier de son nouveau rôle politique, Menahem affectait une grande pompe et quelque chose de royal, se rendant au temple comme l'aurait pu faire Agrippa II.

Un véritable combat s'engagea entre les qannaïtes et les gens de Menahem. Pris dans l'Ophla, celui-ci, après de cruelles tortures, rendit l'âme. Un petit reste seulement de ses bandes, sous la conduite d'Éléasar bèn-Iaïr, descendant du grand Iehouda de Galilée, put se mettre à l'abri dans le château-fort de Massada.

Cependant le chef des soldats romains, Métilius, pressé dans une tour de la ville sainte, demanda à sortir, la vie sauve. On accepta sa proposition, moyennant qu'aussitôt les légionnaires rendissent leur armes. A peine les piques, les javelots et les boucliers eurent-ils été déposés, que l'on fit un effroyable massacre des Romains. Métilius ayant promis de se faire juif jusqu'à la circoncision, sa vie fut épargnée [1].

Une telle effusion de sang accomplie le jour du Schabbath, au mépris de toutes les lois divines et humaines, remplit de consternation toute la ville, qui s'attendit, à partir de ce jour-là, aux suprêmes malheurs.

1. Josèphe, *Guerre juive*, II, XVII.

En apprenant les événements d'Ierouschalaïm, la population grecque et syrienne de Césarée se mit à massacrer les Juifs, de telle sorte qu'en peu de temps il en tomba vingt mille, près de ces beaux édifices romains, œuvres d'Hérodès. Florus, poursuivant les fuyards, les jetait sur des galères, comme dans des viviers, les réservant sans doute pour les égorgements prochains[1].

Tant de sang répandu de part et d'autre précipita toute la Palestine comme dans un enivrement de fureur et de vengeance. Les Israélites ravagèrent les bourgs des Syriens et les cités de Philadelphia, Sebonitis, Gerasa, Pella.

La jeunesse juive de Tibérias, se jetant sur les villes de la Décapole, assises comme de belles jeunes filles aux bords charmants du lac de Kinnéreth, poussa ses terribles incursions jusqu'à Scythopolis.

Les goïm ou gentils portaient à leur tour le carnage dans les cités juives. Beaucoup de villes même, séparées en deux camps, présentaient le plus étrange spectacle : pendant le jour on s'égorgeait dans les rues; on passait la nuit dans la vigilance et dans de continuelles alarmes.

Les Juifs d'Aschqlon, de Ptolémaïs, d'Hippos, de Gadara, de quelques bourgs de Pérée furent exterminés ou réduits en esclavage.

Une nuit, à Scythopolis, malgré les services rendus et la foi jurée, les gentils se précipitant sur les Juifs en tranchèrent treize mille.

Jusqu'à Alexandrie s'étendit la guerre entre Juifs et Grecs. Ceux-ci s'étant réunis dans l'amphithéâtre pour discuter sur l'envoi d'une ambassade à Néron, lui demandant d'ôter aux Israélites le droit complet de cité, reconnurent des Juifs dans l'assemblée et les en chassèrent avec des coups. Alors affluèrent, furieux, tous ceux d'Alexandrie, quelques-uns même portant

1. Josèphe, *Guerre juive*, II, XVIII.

des torches et menaçant de brûler toute la population entassée dans l'amphithéâtre. En vain Tibérius Alexander essaya-t-il de calmer l'émotion de ses compatriotes. Il fallut à cet effet deux cohortes qui, pénétrant, non sans effort, dans le quartier du Delta, brûlèrent les maisons et se livrèrent à un tel massacre qu'on put voir cinquante mille cadavres de Juifs amoncelés et formant comme une gigantesque pyramide.

La dispersion tout entière, comme la Palestine, était secouée par un accès de rage contre les gentils.

Iohanan (Jean), le disciple de Iésus, ne se souvient plus des merveilleux discours aggadiques du maître, des belles visions du lac de Kinnéreth, des traversées charmantes, des visites à la ville enchantée de Césarée de Philippos. En vain le ciel transparent de l'Asie Mineure luit sur sa tête, ou les îles frémissent comme des navires chargés de fleurs sous ses pieds, Iohanan ne voit que le puits fumant de l'abîme. Partout, même dans les plus ravissantes contrées, c'est un cratère grondant que son imagination lui représente sans cesse, prêt à tout engloutir. Ce qu'il voit passer dans les rues d'Éphèse, ce ne sont point les beautés à la fois grecques et asiatiques, si enivrantes; mais, sur leurs chevaux, ces quatre cavaliers : la famine, la peste, la guerre et la conquête, poussant au Scheöl le quart de la terre.

A mesure qu'approche le dénouement fatal et qu'Ierouschalaïm apparaît de plus en plus serrée par les armées romaines, la sombre colère grandit dans l'âme d'Iohanan. Il éclate en imprécations contre Rome, la mère des prostituées, et dans un superbe tableau, rappelant toutefois la prophétie d'Iehezqel contre Tyr, il dépeint la chute de la grande Babylone qui a enivré toute la terre du vin de ses impuretés.

Écrites sous Galba, après la mort de Néron, ces pages éloquentes exprimaient bien les sentiments d'Israël, et l'impatience avec laquelle il attendait la délivrance et les châtiments messianiques.

Ces punitions accomplies, ce sera le grand millé-

naire, le royaume de Dieu suivi du jugement, après quoi surgira la Jérusalem nouvelle, la ville heureuse où ne coule aucune larme[1].

Monument impérissable de la colère patriotique et de la fièvre d'idéalisme qui possédaient jusqu'aux Israélites de la dispersion, l'apocalypse d'Iohanan ne nous doit pas couvrir de sa grande poésie les horreurs de la guerre juive.

Dans la ville sainte, des étrangers inquiets, prosélytes d'Iaqob, accouraient pour prendre part à la lutte sacrée. On y voyait les frères du roi d'Adiabène, Monobaze et Kenadaï. Parmi les plus énergiques patriotes se distinguaient même Niger, du pays d'au delà, Silas le Babylonien, et Schimëon-bar-Giora.

Les qannaïtes s'étaient emparés de Kypros, qui menaçait Ieriho et de la citadelle de Makhærous.

Certes, la sédition était assez déclarée pour émouvoir le proconsul de Syrie, Cestius Gallus. Il joignit aux légions dont il disposait les troupes auxiliaires des petits princes voisins[2]. Agrippa II, pour sa part, fournit trois mille fantassins et deux mille cavaliers. Avec trente mille hommes, Cestius se put mettre en campagne, répandant partout le carnage et l'incendie.

A Ioppé, les cadavres de huit mille quatre cents Juifs grillèrent dans un immense brasier allumé par les Romains. Narbata, non loin de Césarée, et Antipatris la ville charmante, arrosée par les fontaines, virent les mêmes abominations que Ioppé. Quand passèrent les légionnaires, Lydda n'avait dans ses murs que cinquante personnes âgées ou malades, et n'ayant pu se rendre à Ierouschalaïm pour la fête des Soukkoth. Les égorger et brûler la ville, tel fut l'exploit des Romains dans Lydda.

En Galil (Galilée), Gallus, chef de la XII^e^ légion, se

1. Sur l'Apocalypse, voir en même temps que *l'Ante-Christ*, par E. Renan, *Daniel and John*, de S. Desprez.

2. Josèphe, *Guerre juive*, II, XVIII.

conformait rigoureusement aux instructions du proconsul. Pourquoi Sepphoris, la vieille forteresse révolutionnaire, se laissa-t-elle à tel point dominer par la peur qu'elle acclamât les Romains ?

Cependant Cestius, avec son armée, approchait d'Ierouschalaïm. Dès qu'ils surent l'ennemi dans le voisinage de la ville sainte, les qannaïtes, bien que ce fût ce jour-là Schabbath, prirent les armes, et, dans une sortie impétueuse rompirent à Gabaoth, à une lieue environ d'Ierouschalaïm, les légions romaines, qui, sans l'arrivée de la nuit et de la cavalerie, eussent été en danger d'être anéanties. Cinq cents Romains restèrent couchés là, tandis que les qannaïtes ne perdirent que vingt-six des leurs (26 Tischri)[1].

Cestius s'installa à Skopos, et, après trois jours, pénétra dans les faubourgs de la ville, mit le feu à Bézétha, à Kainopolis, au marché, et plaça son camp en face du palais d'Hérodès (30 Tischri).

Peut-être aurait-il pu immédiatement entrer dans Ierouschalaïm, car des habitants, conseillés par Hanan bèn-Ionathan lui en voulaient ouvrir les portes. Ses hésitations permirent aux séditieux de reconnaître la trahison et d'en chasser les auteurs à coups de pierres. En même temps, ils se mirent à cribler de traits les Romains, qui essayaient de ruiner leurs murailles.

Vainement, pendant cinq jours, les troupes du proconsul multiplièrent-elles leurs tentatives contre Ierouschalaïm, minant par le nord les murs de l'Hiéron.

Fatigué de tant d'efforts, redoutant peut-être de s'engager dans les rues meurtrières de la ville, Cestius fit sonner la retraite et regagna le camp de Skopos.

Cette marche en arrière d'une si formidable armée n'était point pour abattre l'audace des qannaïtes. Leurs bandes harcelèrent les troupes de Cestius, qui de Skopos

1. Josèphe, *Guerre juive*, II, XIX.

se retirèrent sur Gabaoth. Surgissant de chaque roche et de chaque arbuste, des nuées de plus en plus nombreuses de sicaires enveloppaient les soldats romains, tuant Priscus, chef de la sixième légion, le tribun Longinus, le préfet Æmilius Jucundus, et un grand nombre de légionnaires.

Cestius passa deux jours à Gabaoth, incertain de ce qu'il allait faire. Le troisième jour, les bandes juives l'entourant comme une invasion de sauterelles, le proconsul comprit tout le danger et qu'il n'y avait plus à délibérer. Jetant tous ses bagages, abandonnant les bêtes, celles exceptées qui traînaient les flèches et les machines, l'armée romaine marcha sur Beth-Horon. Tant que le chemin fut large, Cestius put s'avancer sans être inquiété; mais, dans les défilés, les Juifs écrasèrent les soldats du proconsul et les auraient anéantis jusqu'au dernier, sans la nuit qui permit aux restes des légions d'atteindre Beth-Horon.

Sur les hauteurs voisines de ce bourg, ce fut un prodigieux fourmillement de qannaïtes surveillant les moindres mouvements de l'armée romaine. Comment échapper à ces bandes tenaces? Laissant quatre cents soldats pour tromper les Israélites et leur faire croire à la présence persistante de toute l'armée, Cestius, la nuit, quitta Beth-Horon. Dès qu'ils s'aperçurent de cette feinte, les Juifs exterminèrent les quatre cents Romains et reprirent la poursuite du proconsul qui avait, sur eux, gagné une nuit de chemin.

Après avoir donné la chasse à Cestius jusqu'à Antipatris, les bandes revinrent, dépouillant les morts, s'emparant des machines de guerre abandonnées, chantant des hymnes de triomphe. Cinq mille trente fantassins et trois cent quatre-vingts cavaliers romains gisaient sur les collines ou dans les défilés de la Judée (8 Marhé-schevan, octobre).

Rien ne saurait peindre l'allégresse d'Ierouschalaïm. On se croyait revenu aux temps des Makkabées. Quel retour rapide de la fortune! La radieuse époque mes-

sianique n'allait-elle pas bientôt briller ? Le Meschiah ne commençait-il pas, en vérité, à renverser du souffle de sa bouche les ennemis d'Israël ? Les qannaïtes se jugeaient invincibles : « Comme nous avons, disaient-ils, frappé leurs deux chefs Métilius et Cestius, ainsi vaincrons-nous leur successeur. »

Mais beaucoup de sages s'exilèrent, s'enfuyant d'Ierouschalaïm comme d'un navire en perdition [1].

Sur l'avis du proconsul de Syrie, les deux frères hérodiens, Schimeön et Kostobar, avec Philippos bèn-Iakimos allèrent trouver Néron en Achaïe, pour lui dénoncer Florus, non Cestius, comme l'auteur de l'insurrection juive.

Après leurs premiers succès, les qannaïtes songèrent à organiser la révolte, surfrappant des monnaies « à la liberté de Zion », faisant des enrôlements réguliers, chargeant Ioseph bèn-Gorion et le pontife Hanan de veiller à l'érection des murailles. Écarté d'abord pour ses prétentions à la tyrannie, Éléasar bèn-Schimeön, grâce à ses immenses richesses, redevint bien vite le maître dans la ville [2].

Partout on envoya des commissaires pour exciter le peuple à l'insurrection, en Idumée, à Ieriho, à Lydda même, à Ioppé et à Emmaüs. Les deux Galils et l'Akkrabatène eurent leurs gouverneurs juifs.

Emporté par le torrent, le synhédrion, avec son chef Schimeön bèn-Gamliel de la maison d'Illel, ne résista plus à l'enthousiasme universel.

Homme modéré, sans appartenir aux fougueux qannaïtes, bèn-Gamliel se montra cependant partisan de la guerre. Sur les monnaies de la première et de la deuxième année, se lit le nom de « Schimeön, nassi d'Israël [3]. »

---

1. *Guerre juive*, II, xx. — *Vita*, 6.

2. Josèphe, *Guerre juive*, II, xx.

3. C'est l'opinion de M. Madden, de M. Graetz. Il est cependant peu probable que ce soit là le nom de ce Schimeön. Les

Après la défaite de Cestius s'accrut la haine des gentils contre les Juifs. Sans en prévenir leurs femmes, presque toutes attachées au judaïsme, les gens de Damesseq tuèrent environ dix mille Israélites, réunis dans le Gymnase. D'autres villes de Syrie imitèrent le sanglant exemple de Damesseq.

Ce fut à ce temps qu'un synode schammaïte décréta une séparation absolue d'avec les goïm : plus de commerce avec eux, ni de vin, ni d'huile, ni d'autre aliment! On appela ces nouvelles règles les « dix-huit choses. »

C'était dans sa maison qu'Éléasar bèn-Hanania, chef des qannaïtes, avait rassemblé les docteurs pour le synode, mais il avait eu soin d'aposter à l'entrée des hommes armés, chargés de faire fléchir l'opposition des Illétites [1].

Le jour que les Schammaïtes opprimèrent le synode et votèrent les *dix-huit choses* fut rangé plus tard au nombre des jours de malheur (9 Adar, février 67).

Pour entretenir dans le peuple la flamme révolutionnaire, Éléasar bèn-Hanania fit rédiger la Meguillath Taanith (rouleau du jeûne) où étaient marquées les fêtes consacrant les grandes journées d'Israël.

Avec ses chefs réguliers et son grand élan, la révolution était certes assez forte pour tenir maintenant en échec la puissance romaine et faire illusion au peuple sur les événements prochains.

Avant de réduire Ierouschalaïm, le premier soin des Romains fut de désarmer la Galilée. Ce pays de Galil, qu'administrait Josèphe bèn-Mattathia, était, par sa topographie, son étonnante fertilité, sa population, comme un rempart et un grenier pour Ierouschalaïm. Il se divisait en haut et bas Galil, Galil Élion et Galil

---

Juifs reprennent seulement les anciens types maccabéens avec le nom de Schimeön bèn-Mattathia.

1. *Josephi Vita*, 5.

Thahthon, dont les limites respectives ne se déterminaient pas aisément. Au nord, s'élevant en terrasses jusqu'aux pieds de l'Anti-Libanon (Hermon), ce pays de Galil touchait la Phénicie et la Syrie; il s'étendait, au sud, jusqu'à la grande plaine d'Isréel; à l'est, jusqu'aux rives de l'Iardèn; et, à l'ouest, il trempait les pieds de ses collines dans les flots bleus de la Méditerranée.

Véritable paradis, richement arrosé et planté, tout dégouttant de lait et de miel! La récolte de l'huile était telle que la Syrie et la Phénicie étaient alimentées par les pressoirs de Galil, du doux pays « baignant ses pieds dans l'huile. » Giskhala surtout jouissait, pour ses oliviers, d'un grand renom.

Rien de plus ravissant que le lac de Kinnéreth (Génésareth), ombragé toute l'année d'arbres chargés de fruits. Là, les citrons, les amandes et les melons, les meilleurs de la Palestine, s'offraient à foison. A Khorazin et à Kephar-nahoum la palme des beaux froments! Tibérias, où se réfugiaient pour leur agrément les descendants d'Hérodès, était aussi belle que riche, et, dans son voisinage, offrait aux malades les eaux chaudes d'Emmaöum (Hammam)[1]. Magdala la touchait presque au nord; puis venait la riante Beth-zaïda qu'Hérodès-Antipas avait nommée Julias. Une population dense se pressait dans cette contrée de Galil qui comptait deux cents villes ou bourgs. Trois millions d'hommes environ foulaient cette heureuse terre, forte et belliqueuse, avec une jeunesse florissante, des mœurs pures, une foi vive et naïve qui disposait à écouter les nabis et à se lever pour le royaume de Dieu.

Lors de la révolte d'Ierouschalaïm et de la défaite de Cestius, il y eut comme une flamme de patriotisme qui parcourut tout le Galil, puis se concentra principalement sur trois points: Giskhala au nord, Tibérias à l'est, et Gamala en face de Tibérias, sur la rive orientale du beau lac.

1. Graetz, *Geschichte der Juden*, t. III, p. 506.

Dans la première ville dominait Iohanan bèn-Lévi, qui tint jusqu'à la dernière heure la campagne contre Rome et dont l'inflexible patriotisme déplaisait tant au souple Josèphe, l'historien de la *Guerre juive*.

De plébéienne extraction, d'une haute taille, d'un esprit subtil, Iohanan avait commencé de s'acquérir des droits à la reconnaissance de ses concitoyens en rebâtissant leur ville, détruite par les goïm.

Dès qu'eut éclaté la guerre de Galil, il fortifia, contre les Romains, les murs de Giskhala, vendit aux gens de Syrie et de Césarée de Philippos la grasse et abondante huile de Galilée, et, réalisant sur ces marchés des bénéfices considérables, put bientôt lever une troupe de quatre mille hommes déterminés, dont le nombre grandit chaque jour [1].

Menée par Schimeön, ami d'Iohanan, la petite ville de Gabara suivit le mouvement de sa voisine Giskhala.

Tibérias elle-même, où tout conviait au plaisir, et soumise au roi Agrippa II, n'en alla pas moins, sous l'influence des qannaïtes, jusqu'à essayer d'échapper à son prince. L'âme de la révolution, dans cette ville, c'était Justus bèn-Pistos, d'une race illustre, lequel écrivit l'histoire de sa nation en langue grecque. Un autre qannaïte Ieschou bèn-Sapphia, secondant bèn-Pistos, entraînait les bateliers et les portefaix de Tibérias, ses compagnons.

Contre ce peuple ardent, se tenait un parti aristocratique, favorable à Agrippa II, et conduit par Julius Capellus. Fort heureusement, cette fraction de riches et de sages n'avait aucune influence sur le peuple, qui entrait de plus en plus dans la révolution [2].

La ville d'Agrippa II étalait sa beauté sur la rive ouest du Kinnéreth; sur la rive gauche, paraissait la petite cité de Gamala, que jetèrent dans la révolte contre Rome les Syriens du voisinage.

---

1. Josèphe, *Guerre juive*, II, XXI.
2. *Josephi Vita*, 9.

La Gaulonite supérieure avec Sogane et la ville de Séleukia, sise près du lac Mérom, se détachèrent du roi juif. Pourquoi, au milieu de l'universelle émotion, la ville antique de Sepphoris, le vieux foyer des révoltes, resta-t-elle dans le calme le plus complet? Vendue comme esclave, l'ancienne population si héroïque avait été remplacée par des colons syriens, habitant là depuis la sauvage répression de Quintilius Varus.

Une violente haine grondait contre Sepphoris dans tout le pays de Galil, mais principalement dans Tibérias, à qui Sepphoris avait ravi son rang de capitale 1. Cependant il importait de gagner à la révolution cette cité puissante, véritable forteresse de la Galilée.

Dans une heure aussi tourmentée, était-il bien à sa place, comme gouverneur de Galil, ce Josèphe bèn-Matthia ou Mattathia, plus connu sous le nom de Flavius Josèphe?

Né à Ierouschalaïm, l'an 38, mort vraisemblablement en 95, il était issu d'une illustre famille sacerdotale, et allié, par les femmes, à la maison des Haschmonides. Élevé avec son frère Matthia, il montra tant de précocité qu'à l'âge de quatorze ans, les prêtres allaient déjà le consulter sur les sens douteux de la Thora. A seize ans, son intelligence commença d'expérimenter tour à tour les différentes sectes juives, pharisienne, sadducéenne et essénienne, sans se laisser retenir par aucune. Ayant appris que, dans le désert, un certain Banus, vêtu de feuilles d'arbres, se nourrissant de plantes sauvages et de fruits, multipliant, le jour et la nuit, les bains de pureté, avait groupé autour de lui des disciples, Josèphe l'alla trouver et le suivit pendant trois années ; après quoi, fatigué de cette tentative, il rentra dans Ierouschalaïm 2.

1. *Josephi Vita*, 9.
2. Ibid., 1, 2.

Ce fut alors qu'il s'appliqua à observer les préceptes de la secte pharisienne et apprit parfaitement la langue grecque. Il avait quarante-six ans, quand on l'envoya avec une députation pour protester auprès de Néron contre les sévices du procurateur Félix. A Putéole, il se fit l'ami du grand mime Alityros, fort aimé de César, juif d'origine, et qui l'introduisit auprès de la merveilleuse Poppæa.

A Rome se forma le rhéteur Josèphe. Séduit par la cour de Néron, par la musique, par les bons repas, par les chants des flûtes, par cette poésie parfumée coulant aux festins avec les vins de Smyrne, Josèphe admira l'art délicat et la puissance de Rome, sans apercevoir la tyrannie, l'avilissement des caractères, l'ulcère purulent caché sous la gloire.

Il revint dans ses pauvres champs de Judée, fasciné par la fausse lumière, convaincu qu'il n'y avait contre la maîtresse du monde rien à tenter, et que les qannaïtes entreprenaient une guerre insensée. Il ne craignit pas d'en dire sa pensée, et, avec les principaux des Parouschites, essaya même de la faire prévaloir et de calmer le peuple.

Le synhédrion l'envoya en Galil, où tout encore n'était pas en flammes. Peut-être là pourrait-il arrêter l'influence toujours grandissante des sicaires [1].

Ce qu'il avait vu, dans la Rome impériale, n'étai pas précisément pour donner à Josèphe une certitude bien ferme de l'incorruptibilité humaine. Sans doute, il avait admiré, comme un des secrets de la politique romaine, l'art d'employer l'or et l'argent contre les consciences : à peine en Galil, il paya, pour qu'ils partissent du pays, les plus dangereux sicaires.

Il fit fonctionner, pour l'assister lui-même dans son gouvernement, une sorte de synhédrion de la Galilée, composé de soixante-dix personnes des plus qualifiées. A cette assemblée étaient soumises les affaires géné-

1. *Josephi Vita*, 7.

rales du pays. Dans chaque bourg, il confia les affaires particulières et de moindre importance à sept des principaux citoyens. Levant cent mille hommes en Galil, il leur fournit des armes et les dressa aux manœuvres des légionnaires. Il fortifia des villes dans la haute et la basse Galilée.

Soufflant à la fois le froid et le chaud, poursuivant les qannaïtes et les caressant, l'habile Josèphe ne semble avoir eu d'autre but que d'énerver ce qui restait d'énergie patriotique et révolutionnaire en Galil. Il persuada au sénat de Tibérias, où Capellus représentait la modération, de détruire le palais élevé dans la ville par Hérodès le tétrarque et plein de figures d'animaux interdites par la Thora. Josèphe prit ses précautions pour arracher aux mains des pillards le riche mobilier d'Agrippa II, les beaux chandeliers en airain de Corinthe qui peuplaient le palais enflammé [1].

Mais le vigilant patriote, Iohanan de Giskhala, les yeux ouverts sur le rhéteur, perçait toutes ses manœuvres et s'apprêtait à les déjouer.

Une occasion d'amener le peuple à la haine de Josèphe s'étant présentée, le célèbre qannaïte de Giskhala se garda bien de la laisser échapper. Des jeunes gens de Dabaritta pillèrent, dans la grande plaine d'Isréel, le précieux mobilier de la femme de Ptolémaios, un des intendants d'Agrippa II et de Bérénikê, et l'apportèrent à Tarikhéa vers Josèphe, priant celui-ci de le leur partager. Mais le rhéteur le fit déposer chez le principal habitant de la ville, se proposant de le restituer à son propriétaire en temps opportun [2].

Furieux, les jeunes gens de Dabaritta parcoururent tous les bourgs voisins qu'ils soulevèrent contre le traître Josèphe, et, avec Iohanan de Giskhala, Ieschou bèn-Sapphia et cent mille hommes, s'en vinrent menacer de mort le rhéteur à Tarikhéa, où ils pénétrèrent la nuit.

1. *Josephi Vita*, 12, 13.
2. Josèphe, *Guerre juive*, II, XXI. — *Josephi Vita*, 36.

Dans ce danger, Josèphe se présenta devant l'immense foule, cria que, s'il gardait le trésor ravi, c'était pour élever contre les Romains les murs de Tarikhéa, ce qui commença de lui gagner les gens de l'endroit. L'habile comédien joua parfaitement le patriotisme et le désintéressement. Deux mille hommes armés restant devant sa maison, il les dispersa par la terreur.

Iohanan de Giskhala, toutefois, tenace dans son patriotisme et implacable dans sa haine, ne cessait de lui susciter des embarras. Josèphe lui ayant permis d'aller aux sources chaudes d'Emmaöum, sur les rives du Kinnéreth, pendant que lui-même séjournait à Qana de Galil, Iohanan gagna Tibérias pour la soulever contre le rhéteur. Justus et Pistos, maîtres du peuple, entrèrent dans le dessein du grand révolutionnaire[1].

Averti de ce qui se passait, Josèphe se rendit rapidement à Tibérias ; mais, n'ayant pu calmer la révolte, il dut s'enfuir sur une barque et se réfugier au plus vite dans sa ville de Tarikhéa. Cette dernière cité tenait pour Josèphe, qui avait ainsi créé à son profit des divisions en Galil, et qui excita une grande partie de la contrée contre son ennemi, Iohanan de Giskhala.

Celui-ci envoya au synhédrion d'Ierouschalaïm, pour accuser le rhéteur de tyrannie, son frère accompagné de Schimeön. Bèn-Gamliel, président de l'Assemblée, était ami d'Iohanan, ainsi que Hanan, l'ancien grand-prêtre. Convaincu des tentatives coupables de Josèphe, le suprême tribunal fit partir quatre députés chargés de détacher la province de son gouverneur et de ramener celui-ci, vif ou mort, à Ierouschalaïm. Les délégués, dont Ionathan était le chef, accusèrent, devant les grandes communautés de Tibérias, de Sepphoris, de Gabara, le traître Josèphe d'être l'ennemi de la patrie.

1. *Josephi Vita*, 16, 17.

Dans ce péril, rien n'égala jamais la prodigieuse habileté de Josèphe, que son père, du reste, avait prévenu de ce qui se tramait contre lui. Sous prétexte de combattre les deux cohortes d'infanterie et la cavalerie de Placidus installées près de Ptolémaïs, il réunit autour de lui cinq mille hommes et excita le courage de ses amis en les menaçant de les quitter et de les abandonner à la fureur des qannaïtes.

A la lettre par laquelle Ionathan le pria de le venir trouver seul et sans armes à Gabara, Josèphe répondit qu'un mouvement de Placidus semblait annoncer une invasion romaine en Galil et qu'il ne pouvait, en une pareille heure, laisser son poste.

Pressé de plus en plus par les délégués, l'habile rhéteur finit par leur mander qu'il les irait trouver partout, excepté à Gabara et à Giskhala, villes où dominait Iohanan. Les légats du synhédrion ne voulant pas entrer en lutte avec lui dans les autres cités qui lui étaient toutes favorables, cessèrent, à partir de ce moment, de lui écrire.

Avec ses troupes, Josèphe eut soin de couper toute communication entre ses ennemis et Ierouschalaïm[1].

Fidèle à son procédé ordinaire, il envoya aussi ses délégués dans la ville sainte, qu'ils partagèrent en deux camps suscitant des animosités contre Schimeön bèn-Gamliel et contre Hanan. Gagné par les émissaires de Josèphe, le synhédrion maintint celui-ci dans son poste et rappela ses propres députés.

Préférant à Josèphe Agrippa II lui-même, les gens de Tibérias rappelèrent les troupes royales dans leur ville. Toujours habile, le rhéteur triompha de cette rébellion et en contraignit le principal fauteur, le Tibériadite Kleitos, à se couper la main[2].

Non encore désarmés, ceux de Tibérias supplièrent une seconde fois le descendant d'Hérodès le Grand de

1. *Josephi Vita*, 38-47.
2 Josèphe, *Guerre juive*, II, XXI.

revenir dans sa belle cité. Le subtil rhéteur n'avait pas manqué de faire savoir à tout le pays de Galil les démarches des Tibériadites. Les patriotes, soulevés en masse, voulurent se jeter sur la ville infidèle, et, sans l'hypocrite Josèphe qui les retint, y auraient promené la flamme.

Pendant que le rhéteur jouait, en Galil, l'homme habile, on s'inquiétait à Rome du tour que prenait la guerre juive et de la secousse que tout l'Empire en ressentait. Aussi Néron fit-il partir pour la Palestine son meilleur lieutenant, Flavius Vespasianus, alors en Achaïe [1].

Dans l'hiver de 67, quittant la Grèce, Vespasianus gagna Ptolémaïs, où son fils, Titus, lui amena d'Alexandrie deux légions, la cinquième, et la dixième Fretensis, ces sauvages décumans, cruellement connus des Juifs d'Alexandrie, et dont les Juifs de Judée allaient éprouver la férocité.

On vit aussi à Ptolémaïs accourir autour de Vespasianus les petits princes voisins : Malikou, roi de Nabat; Antiokhos, roi de Commagène; Sohèm, roi d'Émèse; et Agrippa II, toujours accompagné de Bérénikê. En comptant les troupes auxiliaires, l'armée dépassait le nombre de cinquante mille hommes [2].

Agrippa fut fort l'ami des Romains. Dans la maturité de l'âge, sa sœur Bérénikê, n'ayant encore rien perdu de ses charmes, subjugua le cœur de Titus, dont elle devint l'amante.

Avec son armée et au milieu de ces intrigues amoureuses, Vespasianus entama la guerre de Galil, désireux d'écraser cette contrée avant de s'attaquer à Ierouschalaïm.

Un corps d'armée, placé sous la conduite de Placidus, promena le fer et le feu dans les bourgs voisins de Sepphoris.

1. Josèphe, *Guerre juive*, III, 1.
2. Ibid., III, IV.

Gabara et Iodaphath (Jotapata) attirèrent tout d'abord Vespasianus lui-même. A Gabara, dont les habitants avaient fui, il détruisit tout dans les flammes. Les gens des petits bourgs environnants, il les prit pour les vendre comme esclaves [1].

De Tibérias, où il apprit ces épouvantables événements, Josèphe écrivit au synhédrion d'Ierouschalaïm pour implorer des secours.

Cependant Vespasianus poursuivait son œuvre. A travers mille difficultés, — les Juifs avaient obstrué les vallées et les défilés, — l'armée romaine s'avança contre Iodaphath, suprême boulevard de Galil.

Josèphe était venu s'enfermer avec les héroïques défenseurs de la ville. Bâtie sur un rocher, entourée de collines, protégée par des fossés naturels, Iodaphath n'était accessible que par le nord. Mais les habitants avaient muni de plusieurs tours et d'un fort cette partie faible de leur cité. Sur la forteresse étaient des blocs de rochers et des flèches, prêts à pleuvoir sur l'envahisseur.

Ce fut contre ce point que s'acharnèrent les Romains, battant les murs du fort avec soixante-dix machines de guerre. Mais tels furent la rage et le mépris de la mort des assiégés, qu'ils fatiguèrent, par leurs audacieuses et nombreuses sorties, les soldats de Vespasianus, les massacrant et renversant leurs *aggeres*.

Grâce à un transfuge, l'armée de Vespasianus pénétra, par surprise, dans la cité. (Tammouz, juin 67). Inondée du sang de quarante mille défenseurs, avec ses femmes et ses enfants vendus sur les marchés d'esclaves, l'énergique Iodaphath donnait un grand exemple à tout le pays et prenait place, parmi les villes éternelles, à côté de Numantia et d'Ierouschalaïm [2]. Qui peut aujourd'hui sans émotion contempler

1. Josèphe, *Guerre juive*, III, VII.
2. Ibid., III, VII.

ses anciennes grottes et ses citernes, et ses ruines voilées de chênes verts, de térébinthes, de figuiers et de lentisques ?

Josèphe l'historien, dont la conduite, en ces tragiques circonstances, couvre un peu les lâches complaisances et la prochaine servilité envers les Romains, fut pris vivant dans une citerne.

Quelques jours avant la chute d'Iodaphath, le clément Titus, dans Japha, près de Nazareth, avait fait égorger les jeunes gens, les hommes mûrs et même les vieillards, réservant pour la vente les femmes et les enfants (25 Sivan, mai ou juin).

Presque en même temps que s'accomplissait le carnage de Japha, le tribun de la v^e^ légion, Céréalis, avec trois mille fantassins et six cents cavaliers, massacrait sur le mont Garizim dix mille six cents Samaritains (27 Sivan, mai-juin).

En s'abîmant dans les flammes et dans le sang, Iodaphath mêlait ainsi la grande clameur de ses hommes de guerre, les voix gémissantes de ses femmes et de ses enfants, aux cris de Japha et de la Samarie.

Maître de cette forte ville de Galil, Vespasianus porta ses efforts contre la ville maritime, Ioppé, où s'était rassemblée une multitude de qannaïtes. Des troupes, envoyées de Césarée ou de Sébastos, prirent la cité. Là, parut un horrible spectacle. Réfugiés sur des barques et s'abandonnant aux flots, les Juifs furent tout à coup assaillis par la tempête. Entre la mer furieuse et les Romains, ils préférèrent se laisser dévorer libres par le gouffre que de tomber aux mains des légionnaires[1].

Tibérias, la charmante prostituée, la ville d'Agrippa II, sise aux bords du Kinnéreth, se garda bien de suivre le farouche exemple d'Iodaphath, et avec des acclamations accueillit Vespasianus, accompagné du roi Agrippa II. Justus bèn-Pistos s'était

1. Josèphe, *Guerre juive*, III, IX.

enfui à Tarikhéa, à l'extrémité méridionale du lac, ville forte, entourée d'une puissante enceinte sur les points où elle ne se baignait pas dans les flots.

Tarikhéa enfermait dans ses murs, comme dans une citadelle, tous les patriotes galiléens. Investis, ceux-ci luttèrent du haut des murailles et sur les barques du Kinnéreth contre les soldats de Titus qui, grâce aux dissensions intestines de la ville, finirent par s'en emparer. Le sang de six mille cinq cents Juifs coula dans les rues de Tarikhéa, ou bien teignit les flots bleus du lac enchanté[1].

Comme un sûr filet fut étendu sur la ville, où les Romains prirent tout ce qu'il y avait de valide, envoyant six mille jeunes gens en Grèce pour travailler au percement de l'isthme de Corinthe et vendant trente mille Tarikhéens environ sur les marchés d'esclaves (8 Eloul, août.)

Ainsi, un an après la révolte d'Ierouschalaïm, le fort pays de Galil était écrasé et dépeuplé.

Néophyte dans le culte de Rome, Agrippa II sans doute voulut montrer tout son zèle contre ses compatriotes : il vendit sans scrupule ceux des siens qu'on lui attribua comme part du butin.

Trois points fortifiés appartenaient encore aux qannaïtes : Gamala, le mont Thabor, et Giskhala au nord.

Plantée au bord du Kinnéreth et en face de Tarikhéa, sur un rocher pareil à un dos de chameau, d'où elle tirait son nom, Gamala était ceinte de fossés et de tours, et présentait de loin ses maisons bâties en terrasse[2]. Elle eut son jour glorieux. Les soldats romains, ayant essayé de pénétrer dans ses rues, durent reculer tout sanglants, écrasés sous les blocs de rochers. Titus accourut devant la cité, et, grâce à l'écroulement d'une tour et à la faim qui minait

1. Josèphe, *Guerre juive*, III, x.
2. Ibid., IV, 1.

les assiégeants, put entrer, cette fois, dans Gamala. Quatre mille hommes périrent sous les coups des Romains et cinq mille se précipitèrent du haut de la citadelle (23 Tischri). Il ne resta, d'une si belle population, que deux femmes, filles du Babylonien Philippos.

Dans le même temps, Thabor (Itabyrion), malgré sa hauteur, fut pris par Placidus.

Giskhala seule se tenait encore debout avec l'intrépide Iohanan, l'ennemi mortel de Josèphe. Vespasianus détacha contre elle son fils et mille cavaliers. Rassasié sans doute de massacres, le doux Titus tenta de faire comprendre aux gens qui circulaient sur les murailles de la ville, combien il leur était impossible de lutter contre la toute-puissance romaine [1].

Iohanan de Giskhala, se sentant perdu, demanda, pour faire la paix, un jour de répit, car c'était Schabbath. Il en profita pour se sauver la nuit avec une multitude de fuyards, dont cependant les soldats romains tuèrent un grand nombre.

Aux cris de bienvenue du peuple qu'il épargna, Titus fit son entrée dans Giskhala.

Plus rien ne restait à dompter et à ruiner dans la terre du bien-aimé et de la bien-aimée. Semant les jardins ombreux et les vignes, partout, des cadavres, des débris de maisons et de palais, attestaient le suprême triomphe de Vespasianus.

Ce qui avait pu échapper de Galiléens à la fureur romaine était accouru à Ierouschalaïm. Plusieurs milliers avaient pénétré dans la ville sainte avec Iohanan de Giskhala, et il en était venu vingt mille de Tibérias [2].

Rien ne peut rendre le farouche patriotisme dont débordait toute cette masse de proscrits, gardant dans son souvenir les massacres et les incendies dont ses yeux venaient d'être les témoins.

---

1. Josèphe, *Guerre juive*, IV, II.
2. Ibid., IV, III.

Une grande espérance animait Ierouschalaïm, peuplée et vivante comme elle ne l'avait jamais été. De merveilleuses clartés illuminaient pour tous le présent et l'avenir. On croyait à la proximité du royaume de Dieu : « Ayons la ceinture serrée sur les reins et les lampes allumées, se disait-on, car le fils de l'homme ne tardera pas à venir[1]. » A la veille du monstrueux égorgement, on poussait l'illusion jusqu'à se préparer au banquet messianique.

Dans son enceinte, Ierouschalaïm comprenait les deux faubourgs de Beth-Hiné (Béthanie) et de Beth-phagé. La cité elle-même se divisait en quatre quartiers : la ville haute ou Zion, la plus riche partie de la capitale des Iehoudites ; la cité basse (Akra), bâtie en forme de demi-lune, montrant le palais des Haschmonides, un second palais d'Hérodès, celui de la reine Hélène, un théâtre, la maison du conseil, les archives qu'avait déjà ravagées le premier mouvement révolutionnaire.

Au nord de la cité basse, c'était le faubourg de Bézétha, dont Agrippa I^er^ avait entamé la construction.

Au nord-ouest, l'Hiéron et la forteresse Antonia, séparés de Bézétha par de profonds fossés, formaient comme une ville particulière. L'Ophla surgissait, au sud du temple, avec le palais de la princesse adiabénite Grapté.

De trois côtés, sud, est et ouest, la ville était couverte par ses collines.

Plus accessible, le nord avait cependant, pour le protéger, une triple ligne de circonvallation. Dans la muraille en zigzag de Bézétha paraissait une tour, celle de Psséphinos, que l'on apercevait du pays d'au delà ; on voyait aussi, dans cette première enceinte, une autre tour qui s'appelait *Tour des Femmes*. La deuxième ligne de murs, enfermant la cité basse, comptait quatorze tours. La muraille intérieure, la

1. Luc, VII, 35.

plus ancienne et la plus haute, avait soixante tours, dont les trois plus célèbres, élevées par Hérodès, se nommaient Hippikos, Mariamna et Phasaël. Elles possédaient des habitations avec des citernes.

Le temple lui-même, sur sa colline, n'était-il pas une forteresse imposante, dont Pompéius avait éprouvé la puissance ?

Ainsi défendue, Ierouschalaïm pourra résister cinq mois aux formidables engins de siège des Romains.

De plus en plus submergée par la conquête, la ville sainte s'isolait du reste de la terre et ressemblait presque à une île dressant sa tête au-dessus des flots.

En effet, malgré trois hommes intrépides, Iohanan l'Essénien, Silas de la Pérée et le Babylonien Niger, Aschqlon resta aux mains d'Antonius, qui triompha de l'impétuosité désordonnée des bandes de qannaïtes.

La Pérée elle-même, ayant son point d'appui à Iaëzér, n'allait pas tarder à devenir la proie des Romains.

Seuls se tiendront encore debout, avec Ierouschalaïm, quelques châteaux-forts, tels que Massada, commandé par Éléasar bén-Iaïr et qui était comme la ville sainte des sicaires.

Les redoutables bandes armées du poignard avaient fait une recrue : Schimeön bar-Giora, né au bourg de Gérasa, se distinguant par sa force corporelle et par cette audace qui ne l'abandonna qu'avec la vie. L'Akkrabatène fut d'abord le théâtre de ses exploits et de ses dévastations.

Ennemis de bar-Giora, les qannaïtes envoyèrent d'Ierouschalaïm contre Massada une troupe que défit le chef de bandes.

Avec vingt mille hommes, il assiégea l'Idumée, lui enlevant tout l'espoir même des récoltes prochaines [1].

Inquiétés par les sicaires comme par les Romains, tous ceux de la Palestine s'amoncelaient dans Ierouschalaïm.

1. Josèphe, *Guerre juive*, IV, IV.

Là, Éléasar bèn-Schimeön, chef des qannaïtes, homme subtil et fort, était possédé d'une violente haine contre le synhédrion où dominait la modération. C'était en effet un ami de Josèphe, Ieschou bèn-Gamala, qui gouvernait l'illustre assemblée, dont Antipas, un hérodien, proche parent du roi Agrippa II, était trésorier. Celui-ci, avec ceux de sa famille, Lévia et Sopha, passait pour fort désireux de la paix.

Le synhédrion et les hérodiens ne songeaient-ils point à ouvrir aux Romains les portes de la ville ? Voilà ce que les ultra-qannaïtes répandaient parmi le peuple, fort soupçonneux dans ses jours d'effervescence ou de fièvre chaude.

Mis d'abord en prison, Antipas y fut bientôt suivi de Lévia et de Sopha bèn-Raguel. Un émissaire des zélotes, pénétrant dans l'endroit où ils étaient enfermés, les égorgea comme traîtres à la patrie, à Iahvé et à la liberté [1].

Dans une famille non sacerdotale, celle d'Iakin, on choisit contrairement à la Thora un grand-cohène. Le sort tomba sur un inconnu, fort rustique, Pinehas bèn-Schemouël du bourg d'Aphta, qui du reste subit, plutôt qu'il ne revêtit, les ornements du grand-prêtre. Matthia bèn-Théophilos, élu par Agrippa II, avait été déposé.

Presque tous issus de familles pontificales, les chefs du parti de la paix, ceux qui tenaient pour le synhédrion, considérèrent comme une infamie l'élévation de Pinehas bèn-Schemouël ; et Schimeön bèn-Gamliel lui-même, malgré sa douceur, ne laissait pas d'en exprimer tout haut son indignation.

Dans le temple, l'ancien cohène Hanan exhorta le peuple à prendre les armes pour délivrer le saint édifice des entreprises du zélotisme [2]. Mais, appuyés par une jeunesse ardente et forte, les qannaïtes, à la nouvelle

1. Josèphe, *Guerre juive*, IV, III.
2. Ibid., IV, IV.

que Hanan avait contre eux ameuté le peuple, se répandirent par les rues, y faisant couler le sang. Après une lutte terrible entre les citoyens que conduisait Hanan et les révolutionnaires, ceux-ci durent rentrer dans le temple et s'y mettre à l'abri des assauts sanglants.

Sur les conseils d'Iohanan de Giskhala, Éléasar bèn-Schimeön et Zekaria bèn-Phaleg, d'accord avec les qannaïtes, appelèrent au secours de la métropole, menacée, disaient-ils, de trahison, les Iduméens, gens avides de mouvement, tumultueux, allant au combat comme à une fête, et qui accoururent au nombre de vingt mille.

Averti à temps, Hanan fit fermer les portes de la ville; et, du haut d'une tour, Ieschou bèn-Gamala tenta de démontrer aux bandes de l'Idumée la folie de leur entreprise. Accroître les dissensions intestines d'Ierouschalaïm et prêter main-forte à des scélérats, était-ce donc, leur disait Ieschou, travailler au salut de la ville sainte?

Mais, irrités d'être ainsi consignés sous les murs de la cité, les Iduméens déclarèrent qu'ils n'en bougeraient pas. Une nuit, au milieu d'une affreuse tempête, une troupe de qannaïtes, descendant furtivement les pentes de l'Hiéron, alla ouvrir une porte de la ville à la horde de l'Idumée. Aux éclats de la foudre, aux horribles lueurs des éclairs, on se battit dans les rues d'Ierouschalaïm. Les cris des combattants, les hurlements des femmes, se mêlaient au tumulte des éléments. Ce fut le pillage et l'égorgement de la ville par les bandes iduméennes, qui recherchaient surtout, pour les tuer, les membres des familles pontificales. Et contre la coutume juive, si soigneuse même des suppliciés, ils laissaient les cadavres sans sépulture. Hanan et Ieschou furent du nombre des percés [1] (Adar, février-mars 68). La victoire était aux qannaïtes.

1. Josèphe, *Guerre juive*, IV, v.

Après cette première boucherie dans les ténèbres, le massacre recommença. On frappa les gens du peuple et environ douze mille nobles jeunes hommes. La terreur était si profonde que ni les parents ni les amis n'osaient pleurer ni même ensevelir leurs morts.

Maîtres d'Ierouschalaïm, les qannaïtes formèrent, semble-t-il, un nouveau synhédrion, composé comme l'ancien de soixante-dix membres. Ce que devint Schimeön bèn-Gamliel, dont la vie toutefois fut épargnée, rien ne le révèle. Sans disparaître de ce monde, il disparaît complètement de l'histoire juive.

Cependant, n'ayant pas tiré de leur expédition tout le profit qu'ils en attendaient, les Iduméens se retirèrent en manifestant leur hostilité aux qannaïtes et après avoir ouvert les prisons [1].

Les patriotes, délivrés de leurs alliés, continuèrent à rechercher leurs ennemis, à frapper même les suspects, et jusqu'à cet Iosèph bèn-Gorion, gouverneur de la ville, un des promoteurs de la révolution. Un héros, Niger, eut beau montrer les cicatrices des blessures qu'il avait reçues en combattant contre les Romains, il fut traîné par la ville et massacré.

Iohanan de Giskhala, éclipsé dans les premiers moments, se fit soutenir des fuyards galiléens et prit en main le commandement des qannaïtes. A la fois habile et résolu, il était fait pour conduire le parti en cette heure de crise. Écrivant son histoire dans le camp de Vespasianus, d'après les récits des transfuges et sous le coup de ses ressentiments personnels, Josèphe a chargé la mémoire d'Iohanan, qu'il représente comme un brigand.

Les Romains laissaient Ierouschalaïm se dévorer elle-même. En effet, pendant l'hiver de 67-68, l'armée de Vespasianus se reposa dans ses quartiers. Au printemps, les Romains s'adressèrent d'abord à Iaëzer, point central de la Pérée. Là, le peuple avait tué le chef du

1. Josèphe, *Guerre juive*, IV, VI.

parti des pacifiques, Dolésos. Favorisés par l'aristocratie, les légionnaires parurent devant les portes d'Iaëzer qui s'ouvrirent sans combat (4 Adar, mars 68). Désireux de témoigner combien ils chérissaient la paix, les Juifs de la ville allèrent jusqu'à ruiner eux-mêmes leurs propres murailles.

Poursuivis par Placidus, les qannaïtes échappés de la cité s'enfermèrent dans le petit bourg fortifié de Beth-Nimrin, qui fut pris d'assaut et incendié. Des fugitifs de la Pérée, en grand nombre, couraient du côté de l'Iardèn et d'Ieriho. Acculés au fleuve grossi par les pluies, ils tombèrent, au nombre de quinze mille, sous les coups des légionnaires, qui firent aussi deux mille prisonniers[1].

Abila, Livias, Beth-Ieschimoth, et tous les bourgs jusqu'au lac Asphaltite, éprouvèrent la cruauté de Placidus.

Pendant que celui-ci écrasait la Pérée, que Vespasianus soumettait quelques forteresses de la Judée achevant ainsi d'isoler la grande Ierouschalaïm, éclata tout à coup la nouvelle que les légions de Gaule et d'Espagne, soulevées, avaient proclamé César leur chef Galba (avril 68).

Ce fut un éclair sur l'avenir pour Flavius Vespasianus. Pourquoi lui, soutenu de ses légions, ne prendrait-il pas la pourpre pour ses larges épaules? Dès cette heure, la dynastie des Flaviens fut fondée. Mais ne fallait-il pas en finir vite avec cette guerre de Judée, qui retenait loin de Rome et absorbait ainsi toute l'activité des légions dévouées?

A partir de ce moment la guerre juive fut menée avec une rapidité qui n'eut d'égale que sa sauvagerie.

Antipatris, Beth-léhem, accueillirent les Romains, sans leur opposer de résistance. Au feu et au sang furent vouées les autres bourgades des Iehoudites. Laissant la v^e^ légion devant Emmaoüm, qui ne voulait

1. Josèphe, *Guerre juive*, IV, VII.

point se livrer de son plein gré à l'égorgement, Vespasianus promena le massacre sur l'Idumée, dont la belliqueuse population, du reste, lui présenta une défense désespérée [1]. A Beth-gubrin et à Kaphertaba s'entassèrent, par les soins du chef romain, dix mille cadavres.

Revenant de l'Idumée sur la Samarie, Vespasianus enleva la puissante Ieriho, la vieille ville des palmes, dont les habitants avaient fui dans la montagne. A Gérasa, son lieutenant L. Annius se donna la joie de percer six mille jeunes hommes. Après avoir, dans les environs d'Ieriho, construit des châteaux-forts pour dominer le pays, Vespasianus gagna Césarée, où il se prépara sérieusement au grand siège d'Ierouschalaïm.

Qu'allaient faire, en proie à des dissensions et à la famine, entourés d'une campagne ravagée, sans moissons et couverte de débris, les défenseurs de la ville sainte?

Inquiets des progrès et des ravages de bar-Giora, surtout en Idumée, les qannaïtes lui tendirent des embûches, enlevèrent sa femme, et avec ce butin rentrèrent triomphants dans la ville sainte. Dans toute la fureur de la vengeance, bar-Giora égorgea tout ce qui se trouva sous sa main, si bien que les qannaïtes, pour le calmer, lui durent rendre sa femme [2].

Les Iduméens, chassés comme un troupeau dans Ierouschalaïm par bar-Giora, n'y vécurent pas longtemps en bonne intelligence avec le chef des qannaïtes Iohanan de Giskhala, dont la tyrannie, paraît-il, dépassait toute mesure. Averti sans doute de ces divisions, le rude partisan bar-Giora vint ceindre la ville avec ses bandes de sicaires, que du rempart on apercevait avec épouvante. Rien ne peut dépeindre l'angoisse des habitants, pressés entre les Iduméens et les

1. Josèphe, *Guerre juive*, IV, VIII.
2. Ibid., IV, IX.

gens de Schimeön. Dans une lutte terrible, les premiers jonchèrent de zélotes les rues d'Ierouschalaïm, et repoussèrent ceux qui restaient vivants dans le palais élevé par Grapté, l'Adiabénite. De là, ceux-ci durent gagner la montagne du temple où Iohanan massa, pour la résistance, tous les zélotes de la ville.

Les Iduméens d'accord, semble-t-il, avec le parti de la paix,—alliance monstrueuse! — chargèrent le grand prêtre Matthia d'aller ouvrir les portes de la cité sainte à bar-Giora, qui campa sur le mont Zion (Nisan, avril 68).

Alors parut vraiment l'abomination de la désolation. On vit Schimeön, uni aux Iduméens et aux pacifiques, assiéger dans l'Hiéron les qannaïtes, qui s'y défendirent, du reste, merveilleusement, criblant de traits, de ce lieu fortifié auquel ils avaient adjoint quatre tours, les gens de bar-Giora.

Vespasianus, maître de toute la Judée, avait, par son lieutenant Céréalis, promené une dernière fois l'incendie dans les champs et dans les villes de l'Idumée supérieure, et massacré tout ce qui, dans Hébron, avait atteint l'âge de puberté.

Toujours plein de ses rêves ambitieux, le chef des Flaviens était allé, durant les exploits de Céréalis, s'assurer l'amitié des légions d'Égypte.

Au moment où l'invasion se préparait contre elle, Ierouschalaïm offrait le spectacle de citoyens qui s'entre-égorgeaient le jour et la nuit.

Quatre partis s'accusaient de plus en plus dans la malheureuse ville : les qannaïtes d'Ierouschalaïm, au nombre de deux mille quatre cents, sous Éléasar bèn-Schimeön et Schimeön bèn-Ezron[1]; les qannaïtes de Galilée, au nombre de six mille, conduits par Iohanan, et qui eurent d'abord leur quartier général sur l'Ophla, puis dans l'Hiéron; les gens de bar-Giora et les sicaires, formant dix mille hommes environ, et te-

1. Josèphe, *Guerre juive*, V, 1.

nant presque tout l'intérieur de la cité, c'est-à-dire la ville haute ou Zion, une partie de la ville basse (Akra), et tout le nord-ouest d'Ierouschalaïm, — dans la tour de Phasaël résidait bar-Giora leur chef; — les Iduméens, sous Iacob bèn-Sosa et Schimeön bèn-Kathla, au nombre d'environ cinq mille.

Pas un homme assez puissant pour imposer silence, dans une pareille heure, à toutes les animosités particulières, et réunir en une masse ces forces désordonnées! La haine entre ces partis était si intense que, dans leur aveugle rage, ils allaient jusqu'à incendier les provisions amassées pour le siège; ils brûlèrent les grands magasins d'huile, de vin, de blé, formés par bèn-Zizith, bèn-Kalba-Schaboua et Nikodèmos bèn-Gorion, trois amis de la paix[1].

D'un autre côté, dans ce milieu terrible, les esprits s'affolaient; les imaginations en délire entrevoyaient des choses mystérieuses, percevaient des bruits étranges. On parlait de lumières subites jaillissant sur certains endroits de la ville; de la grande porte du temple, qui s'était fermée toute seule; de chars armés sillonnant les airs[2]. Pour augmenter la terreur, un certain Ieschou bèn-Hanan, malgré les coups, s'en allait criant par la cité, le jour et la nuit : « Malheur, malheur, à Ierouschalaïm! » Dans les ténèbres, on était réveillé tout à coup par sa déchirante voix de prophète, devenue rauque à force de crier. Un jour il ajouta : « Malheur à moi! » et fut broyé par une pierre lancée d'une baliste.

D'autres nabis, payés par les qannaïtes et les sicaires pour encourager le peuple, prêchaient l'éternité du temple, et déclaraient aussi qu'Adonaï ne laisserait point tomber la sainte Ierouschalaïm en la puissance de Rome. La foule s'exaltait à ces rêves; et d'un autre côté les Romains, tardant à s'approcher de la ville, semblaient donner raison aux prophètes.

1. *Gittin,* 56 a; Tacite, *Histoires,* liv. V, XII.
2. Tacite, *Histoires,* V, XIII.

Mais enfin les prestiges allaient s'évanouir dans l'affreuse réalité. En l'absence de son père Vespasianus créé César, Titus conduisit la guerre de Judée et avec quatre-vingt mille hommes résolut d'entourer la cité rebelle.

Dans son armée paraissaient trois juifs illustres : Agrippa II, Tibérius Alexander et Josèphe. Ce dernier, sans souci des convulsions de son peuple, venait d'épouser une jeune femme, une belle Gréco-Égyptienne, et se livrait tout entier à la joie de ses nouvelles noces.

Tibérius Alexander poussa la trahison plus loin encore que Josèphe, en acceptant les fonctions de préfet du prétoire[1].

Quand on sut les aigles romaines voisines d'Ierouschalaïm, il se fit cependant un certain rapprochement entre les partis qui se déchiraient dans la ville sainte. Les qannaïtes hiérosolymites et les Iohannistes de Galilée se réconcilièrent avec bar-Giora.

Avec toute l'armée romaine, Titus s'arrêta près de Skopos, à 1,300 mètres au nord de la capitale des Iehoudites. De là, avant de commencer les opérations du siège , il fit prier les habitants de vouloir bien lui ouvrir d'eux-mêmes leurs portes : il n'exigeait d'eux que la reconnaissance de la domination romaine, et le tribut comme avant la révolte.

Peut-on s'étonner de cette douceur de Titus ? Ne brûlait-il pas d'amour pour cette princesse juive Bérénikê, attachée encore à Ierouschalaïm, et en retardant, par tous les moyens, la destruction ?

Mais les qannaïtes avaient fait serment de défendre la ville sainte jusqu'à la mort, et de l'affranchir à jamais de la suzeraineté de Rome. Aussi repoussèrent-ils les ouvertures de Titus.

---

1. Léon Renier, *Conseil de guerre tenu par Titus*, dans *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVI, année 1867.

Alors commença l'attaque sérieuse de la cité dont, au nord et à l'ouest, on saccagea les jardins et les vergers. S'étant approché, avec quelques compagnons, de la vallée du nord, Titus, enveloppé tout à coup par une bande de Juifs, ne leur échappa que par miracle

La dixième légion, venant d'Ieriho, couronna le mont des Oliviers, mais sans prendre toutes les précautions nécessaires[1]. Aussi les Juifs fondant sur elle la culbutèrent, et, sans la rapide arrivée de Titus, l'eussent anéantie. Une deuxième fois, les assiégés revinrent à la charge, ardents et tête baissée, comme des bêtes fauves ; une deuxième fois Titus préserva les décumans de la destruction.

Ces rudes sorties apprirent aux Romains à quels ennemis ils avaient affaire. Aussi, renonçant à un assaut prématuré, dressèrent-ils, de trois côtés, leurs machines contre le mur extérieur, les érigeant sur des terrasses et des plates-formes qui atteignaient la hauteur des murailles (mars ou avril 70). De là ils lançaient des flèches, des blocs de pierre sur les défenseurs de la ville.

Mais à peine voyaient-ils la pluie de projectiles, que se précipitant comme des démons, les Juifs bouleversaient les *aggeres* des assiégeants, et jetaient le désarroi parmi leurs travailleurs. Le sombre enthousiasme d'Israël était partagé par les femmes elles-mêmes, qui se jetaient dans la mêlée, se signalant par leur mépris de la mort. Du haut des murs tombaient sur les Romains des quartiers de rochers et des vases d'huile bouillante.

Malgré la résistance désespérée et folle, les ennemis, après seize jours de siège, firent succomber la muraille extérieure (7 Iär, mai) sous les ébranlements du formidable hélépole, Nikon[2].

Le victorieux engin battit ensuite avec rage le

1. Josèphe, *Guerre juive*, V, IV.
2. Ibid., V, VII.

deuxième mur septentrional. Au moment où la tour centrale éventrée allait s'écrouler, Castor et les Juifs qu'elle contenait y mirent le feu. Le 5 avril, Titus avec des légionnaires et au milieu de son escorte habituelle, pénétra dans la deuxième enceinte ; mais, perdu tout à coup dans les ruelles d'un bazar et attaqué de tous côtés, il eut de la peine à se retirer sain et sauf.

Le courage des Juifs semblait grandir avec les périls, et la férocité de Titus ne plus connaître de limite. Le plus doux des Romains faisait prendre les affamés sortant de la ville pour chercher de la nourriture, et, après les avoir torturés, les crucifiait. On vit dans une seule journée jusqu'à cinq cents suppliciés se tordant de douleur sur le bois de leur martyre.

Trois jours après son échec, le 9 avril 70, Titus, revenant à l'assaut, entra dans la seconde enceinte dont il prit possession, et fit renverser ce qui était encore debout du deuxième mur septentrional.

La famine et la peste, auxiliaires des Romains, dévoraient la ville sainte. Partout des cadavres de femmes et de nouveau-nés; les carrefours regorgeaient de vieillards que la faim avait tués. Errant comme des ombres à travers les rues, les enfants et les adolescents tombaient tout à coup et restaient là, couchés, à l'endroit même où ils avaient été foudroyés. On n'ensevelissait plus les morts, tant ils étaient innombrables. Pas une plainte avec cela ne sortait des poitrines, pas un gémissement. C'était un silence profond et un deuil universel qui enveloppaient toute la ville[1]. Les qannaïtes ne cessaient de jeter du haut des murailles, dans des gouffres profonds, des monceaux de corps en putréfaction.

Au milieu de ces angoisses, les sicaires ne suspendaient ni leurs soupçons ni leurs vengeances. Matthia Boéthos, de race pontificale, qui avait ouvert les portes de la ville à bar-Giora, fut sur l'ordre de celui-ci dé-

1. Josèphe, *Guerre juive*, V, x.

capité à la vue des Romains, avec trois de ses fils, deux hommes riches et quinze hommes du peuple [1].

Cependant Titus construisait ses *aggeres* devant la tour Antonia, résolu à enlever l'Hiéron. Commencés le 10 avril, les *aggeres* furent terminés le 22 du même mois. Mais, minés par Iohanan, ils s'écroulèrent dans les flammes, le jour même qu'ils furent achevés.

Bar-Giora de son côté lança trois hommes résolus contre les travaux des assiégeants qui s'élevaient en face de lui. Sans tremblement, sans hésitation, comme s'ils allaient vers des amis, ces trois héros, marchant, des torches à la main, sur les machines romaines, les incendièrent.

Dans un conseil de guerre, Titus proposa d'établir autour de la ville une ligne de circonvallation pour en barrer toutes les issues, et de recommencer la construction des *aggeres* renversés (25 avril 70). En trois jours (29 avril) fut terminée cette œuvre prodigieuse, imaginée par la vaste intelligence de Titus; c'est-à-dire qu'une ligne de circonvallation d'un développement de sept kilomètres au moins et que douze forts, dominant toutes les vallées creusées aux pieds d'Ierouschalaïm, enfermèrent dans une inflexible ceinture la ville d'Adonaï [2].

Dans le camp romain, on se partagea les veilles de nuit. A Titus, la première ; la seconde, à Tibérius Alexander; la troisième, aux légats des légions. Les intervalles qui séparaient les *castella* ou forteresses étaient sillonnés sans cesse par des rondes de nuit.

La famine grandit, atroce, implacable. Quelques habitants, se sauvant dans le camp romain avec leurs trésors, les auxiliaires syriens, malgré les ordres de Titus, les égorgèrent pour les piller. Alla-t-on, comme le prétend Josèphe, jusqu'à ouvrir le ventre des trans-

1. Josèphe, *Guerre juive*, V, XI.
2. Ibid., V, XII.

fuges, pour voir s'il n'y avait pas, cachées dans leurs entrailles, des pièces d'or ?

Iohanan de Giskhala, à bout de réquisitions, ne trouvant plus rien chez les particuliers, mit la main sur les vases du temple, sur le vin et l'huile réservés pour arroser les holocaustes ; ce qui, aux yeux de Josèphe, passa pour le comble de la démence et du crime[1].

Le nombre de ceux qui se couchaient tout à coup inanimés dans les rues d'Ierouschalaïm croissait encore, de telle sorte que les hommes armés avaient peine à circuler à travers les monceaux de cadavres. La ville sainte ressemblait à un immense champ de bataille, le soir d'une boucherie. De ce charnier s'échappaient des émanations infectes, qui répandaient la peste dans Ierouschalaïm.

Enserrée par l'armée romaine, la cité de David n'allait pas tarder à subir les derniers outrages. En vingt et un jours s'élevèrent, contre la tour Antonia, les nouveaux *aggeres*, plus hauts que les précédents. En vain Iohanan de Giskhala tenta-t-il contre eux un audacieux coup de main : il fut repoussé.

Sous le battage répété des hélépoles, dont les coups devaient retentir si douloureusement dans le cœur des patriotes, s'écroula le premier mur de la tour Antonia (1 Thammouz, juin). Mais quelle fut la consternation des Romains, lorsqu'ils virent devant eux un deuxième mur, œuvre d'Iohanan de Giskhala !

Après une inutile tentative d'assaut, les assiégeants s'emparèrent, une nuit, par surprise, du mur et de la tour Antonia. La belle forteresse fut rasée.

Aussitôt commença l'attaque générale de l'Hiéron. Ce fut une prodigieuse rage, une effroyable boucherie, de trois heures du matin à onze heures, mais qui n'eut pas de résultat. Le palladium de la liberté juive, le temple, représenté sur les monnaies que sur-

1. Josèphe, *Guerre juive*, V, XIII et VI, I.

frappaient les patriotes, on le défendait avec fureur.

Les qannaïtes espéraient toujours. Adonaï n'allait-il pas envoyer à leur secours des légions d'anges ? Le 13 juin, ils bondirent sur la ligne de circonvallation, à l'endroit où elle coupait le mont des Oliviers, mais sans la pouvoir briser. Le cercle qui étreignait les assiégés se rétrécissait de plus en plus, et la première enceinte de l'Hiéron sentait presque déjà passer sur elle le souffle des légionnaires romains.

Dans leur délire patriotique, les Juifs incendièrent des portiques qui, au nord et à l'ouest, reliaient le temple à la tour Antonia. Le 20 juin, ils brûlèrent la galerie septentrionale avec les Romains qu'elle portait.

Les assiégeants ajoutèrent leurs ruines à celles des Juifs.

Au milieu de ces horreurs, sous les flammes s'élevant de la montagne sacrée et dévorant le merveilleux édifice d'Hérodès, la famine sévissait de plus en plus. On vit la riche Martha, femme du grand-cohène Iéschou bèn-Gamala, cueillir dans les rues une ignoble nourriture, et la belle Miriam, d'une famille aristocratique, manger son propre enfant [1].

Avec leurs machines de guerre, les Romains, six jours durant, frappèrent, sans relâche, mais inutilement, les murailles extérieures du temple. Ils tentèrent un assaut ; mais ils furent repoussés des Juifs jetant dans le gouffre tous ceux qui, sur une échelle, essayaient d'escalader l'Hiéron.

Ce fut alors que Titus conseilla d'incendier les portes du temple, qui flambèrent tout un jour et la nuit suivante. Avant l'attaque, se tint un nouveau conseil de guerre, pour décider de quelle façon on traiterait le sanctuaire. Ce conseil était composé de six chefs : Tibérius Alexander, commandant en chef ; Sex-

1. Josèphe, *Guerre juive*, VI, III ; *Gittin*, 56 a ; *Midrasch Threni*, 67 c, 68 b.

tus Céréalis, élevé au commandement de la v^e^ légion Macedonica ; Lorcius Lepidus, chef de la x^e^ Fretensis ; Tittius Frugi, de la xv^e^ légion Apollinaris ; Maternus Fronton, chef d'une partie de la xii^e^ légion Fulminata ; Marcus Antonius Julianus, procurateur de la Judée ; et quelques tribuns et chefs supérieurs.

Devait-on détruire le temple ou le laisser debout ? Il semblerait que, grâce à la toute-puissante Bérénikê, ce fut Titus qui inclina le conseil de guerre vers la conservation de l'édifice [1].

Pressés par l'armée romaine dans l'aveuglante poussière des ruines encore brûlantes, les Juifs, le 9 Ab, firent une impétueuse sortie, qu'ils renouvelèrent le lendemain. Dans la poursuite qu'on leur donna le 10, un légionnaire, arrachant un tison enflammé caché sous les cendres, se fit soulever par un de ses compagnons et lança le brandon par la *fenêtre dorée*. Le bois des chambres extérieures prit feu ; et, activé par le vent, l'incendie envoya bientôt vers le ciel ses jets terribles.

En vain Titus donna-t-il des ordres pour qu'on éteignît les flammes. Lui-même, pénétrant dans le sanctuaire encore intact, en put admirer les merveilles tant vantées. La haine des Juifs alla jusqu'à l'accuser d'avoir, à cette heure-là, dans le lieu saint, accompli avec Bérénikê, sur un rouleau de la Thora, l'œuvre d'amour [2]. Tout à coup, le feu s'engouffra aussi dans le sanctuaire, dont le fils de Vespasianus contemplait les beautés.

On a mis encore au compte d'un légionnaire ce dernier incendie. Ne fut-ce pas plutôt l'acte d'un sicaire, d'un violent patriote qui, dans le temple profané, résolut de brûler les profanateurs eux-mêmes ? Toutefois, ceux-ci eurent le temps de se retirer.

Au mugissement des flammes, les Romains durent

1. Josèphe, *Guerre juive*, VI, IV.
2. *Gittin*, 56 b.

lutter avec acharnement contre les qannaïtes. Du reste, impitoyables, les soldats de Titus n'épargnèrent personne, tuant les combattants, perçant dans la ville les femmes et les enfants. Les pans de murs du temple tombaient avec un grand fracas. On voyait couler des ruisseaux d'or fondu et disparaître les richesses du sanctuaire.

Où était donc la belle idée messianique, la délivrance et la grandeur rêvées? Le songe ravissant était-il détruit à tout jamais?

Un grand nombre de patriotes se précipitèrent dans les flammes, pour périr avec le sanctuaire et avec la grande espérance.

La maison d'Adonaï s'écroula tout entière, sauf les fondements et quelques pierres des murailles à l'ouest (10 Ab, août 70). A cette heure terrible, Titus assaisonne de railleries ses cruautés. Ne déclare-t-il pas à des cohènes lui demandant grâce, qu'il est convenable que les prêtres périssent avec leur temple[1]? En se moquant, il les égorgea sur les ruines de l'Hiéron.

Le Romain abandonna la ville aux légionnaires et aux auxiliaires étrangers, leur recommandant le pillage et l'incendie.

Cantonnés dans la cité haute, les chefs de la révolution, Iohanan de Gischala et Bar-Giora, entrèrent en pourparlers avec Titus, qui leur promit la vie sauve, à la condition qu'ils se donneraient eux et leurs armes aux Romains. Mais pouvaient-ils ainsi manquer à leur serment, ces chefs héroïques et se rendre spontanément les esclaves de Rome? Du 20 Ab au 7 Éloul (septembre), les légions pressèrent dans la ville haute les derniers défenseurs d'Ierouschalaïm, qui finirent par plier sous le poids des masses ennemies. Le 8 Éloul, Zion flamba.

L'enceinte de la noble cité fut détruite, à l'excep-

1. Josèphe, *Guerre juive*, VI VI.

tion de trois tours, Hippikos, Mariamna, Phasaël, restant debout comme témoins de la laborieuse victoire de Titus.

Rahel put pleurer ses fils morts, ses vierges et ses adolescents jetés dans les lupanars, ses soldats dévorés par le glaive.

Schimeön bar-Giora et Iohanan de Giskhala tombèrent au pouvoir des Romains, parmi leurs quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers de la guerre juive.

A Césarée, la belle ville maritime enfouie dans les blés et dans les fleurs, Titus, pour la fête de son frère Domitianus, donna le spectacle de deux mille cinq cents Juifs, dans la force de la jeunesse, s'entretuant les uns les autres. Ce qui resta de la lutte fut jeté dans les flammes.

L'autre Césarée, celle de Philippos, vers les sources éternellement vertes de l'Iardèn, était la résidence du roi Agrippa II et de sa sœur Bérénikê. Voulut-il divertir sa charmante concubine? Titus, dans tous les cas, se livra à la joie de contempler près d'elle, dans la cité riante, des combats de bêtes fauves et de prisonniers juifs.

A Béryte, au jour natal de Vespasianus, ce furent encore des Israélites qui contribuèrent le plus, en arrosant l'arène de leur sang, aux plaisirs du peuple[1].

Mais Rome se préparait à recevoir triomphalement dans ses murs les vainqueurs de la Judée. Rien de plus merveilleux que les ornements partout répandus. Il coulait à travers les voies comme un fleuve continu d'argent, d'or et d'ivoire. Vespasianus, à cheval, suivi de Titus, tous deux la tête laurée, revêtus de la robe de pourpre; Domitianus, splendidement orné, sur un coursier d'une extrême beauté ; — toute la dynastie des Flavius ! — passaient aux acclamations des soldats. On voyait le mobilier du temple, le chandelier d'or, la table d'or, un rouleau de la Thora, les

1. Josèphe, *Guerre juive*, VII, III.

beaux prisonniers enchaînés avec bar-Giora et Iohanan de Giskhala[1].

Pourquoi, à la limite du parcours, devant le temple de Jupiter Capitolinus, gâter une aussi belle journée en frappant de verges le vaincu, Schimeön bar-Giora? Quand on lui apprit que le qannaïte juif était condamné à mort, la plèbe acclama cette nouvelle. Après avoir été roué, bar-Giora fut précipité du haut de la roche Tarpéïenne.

Le traître Tibérius Alexander prenait part, semble-t-il, au triomphe et vit même sa statue s'élever sur le Forum[2].

A Rome, on frappa des monnaies représentant la Judée, femme assise tristement sous un palmier, ou bien un guerrier juif, les mains enchaînées, avec la légende : *Judæa devicta, Judæa capta.* OEuvre des vainqueurs, la figure de femme est enveloppée d'une si noble mélancolie qu'elle pénètre jusqu'à l'âme[3]. L'arc de Titus, avec le chandelier à sept branches, se dressa aussi comme un monument éternel de la gloire des Flaviens.

Cependant, trois points en Judée restaient à conquérir : Hérodium, Makhærous et Massada.

Hérodium ne tint pas longtemps.

Bassus, gouverneur de la Judée, prenant avec d'autres troupes une partie de la X^e^ légion Fretensis, préposée aux ruines d'Ierouschalaïm, tenta le siège de Makhærous. Sous les ordres du jeune et héroïque Éléasar, les qannaïtes, enfermés dans Makhærous, se croyaient avec leurs provisions à l'abri des Romains[4]. Dans une sortie, Éléasar, présomptueux, s'étant fait prendre par les légionnaires, les gens du fort se rendirent, moyennant la vie sauve, aux Romains.

1. Josèphe, *Guerre juive,* VII, v.
2. Juvénal, *Satire* I, 124-131. — *Monatsschr.,* 1876, p. 251.
3. Madden, *The jewish coinage,* p. 183 ss.
4. Josèphe, *Guerre juive,* VII, VI.

Après avoir massacré dix-sept cents citoyens de Makhærous et emmené, pour les vendre, les femmes et les enfants, les troupes de Bassus songèrent à Massada.

Elles quittèrent le Zerka-Maïn, le doux ouad aux flots bleus, aimé des colombes, et à l'ouest de la mer Morte, non loin du vieux désert de Maön, assiégèrent avec rage la dernière citadelle de la Judée, plus forte même que Makhærous. Là, étaient enfermés les derniers qannaïtes avec Éléasar bèn-Iaïr, un descendant d'Iehouda le Gaulonite. N'ayant plus que ce point à conquérir, Silva, successeur de Bassus mort, y employa toutes ses forces, si bien que les murs de la citadelle s'écroulèrent sous les balistes et dans les flammes. Enveloppé par l'incendie, le tragique Éléasar marqua aux derniers citoyens libres de la Judée ce qu'ils avaient à faire. Obéissant à ses ordres, tous égorgèrent leurs femmes et leurs enfants, le premier jour de Pessah (73), puis, se frappant eux-mêmes du glaive, s'affranchirent éternellement du joug étranger. Quand ils pénétrèrent dans la forteresse et dans la ville, les Romains le firent avec précaution, craignant des pièges et une lutte terrible. Un silence de mort les accueillit. Ils n'aperçurent d'autres êtres vivants que deux femmes et cinq enfants, seuls restes d'un monde héroïque.

Telle fut, sur le sol de la Judée, la fin des qannaïtes. Dans le monde d'égoïsme où nous sommes condamnés à vivre, qui comprendra ces sauvages défenseurs d'Ierouschalaïm et de Massada, ces grands incendiaires, sacrifiant tout à une idée?... « Pourquoi ce rouge à ton vêtement, à tes habits comme celui qui foule le pressoir?[1] » Mais quelle autre couleur sied mieux à un peuple? Bienheureuses les nations qui expirent dans le sang comme la nation juive, et non dans les flots de parfums qui montent et qui les étouffent!

Vespasianus s'attribua la Judée comme propriété privée et en vendit les terres. Dans la belle plaine de

1. Is., LXIII, 2.

Scharon, César laissa des champs à son favori, le rhéteur Josèphe, qu'il avait installé à Rome en son propre palais.

Les Juifs du monde entier furent tenus d'envoyer, au temple de Jupiter Capitolin, la redevance que chaque année ils avaient l'habitude d'expédier au temple d'Ierouschalaïm. Ce fut le *Fiscus judaïcus*.

Qu'advint-il des personnages qui se montrèrent en ce temps tragique, et dont les ombres nous sont apparues dans une lueur assez douteuse, comme Bérénikê et Agrippa II? La charmante juive, délaissée par Titus, successeur de Vespasianus, et chassée de Rome, regagna sans doute Césarée ou Néronias, où elle vécut avec son frère. C'était un lieu de plaisance, où les deux descendants du grand Hérodès se pouvaient distraire des sombres tableaux de la guerre juive. Avec ses maisons, ses temples en marbre et en belles pierres de taille, ses édifices soutenus par de riches colonnes, son ruisseau aux eaux claires et chantantes, dont les deux bras la sillonnaient, entourée de figuiers, de platanes, de lauriers-roses, Néronias nageait dans la verdure et dans la joie [1].

Là, s'éteignirent sans bruit, dans ce cadre fait pour eux, Bérénikê et Agrippa II, douces figures déplacées à cette heure terrible, mais que l'on aime à voir s'endormir dans la beauté et dans l'harmonie de Néronias (90-93).

Rien de plus compliqué que la numismatique d'Agrippa II avec ses différentes ères. Toutefois les doux penchants du prince se peignent jusque dans ses monnaies, sur lesquelles est souvent gravée la tête de la belle ville Néronias, ou bien une femme debout, avec des cornes d'abondance, des caducées, des épis [2].

---

1. Guérin, *Description de la Palestine..., La Galilée*, t. II, p. 308 et suiv.

2. Madden, *The jewish coinage*, p. 124 ss. Il faut songer à l'Agatê tukhê de l'inscription bilingue de Chypre.

Les monnaies des qannaïtes, pendant la guerre juive, ne sont généralement que des pièces avec types romains, surfrappées des types orthodoxes. Ce sont les vieilles images et les vieilles légendes des Makkabées que l'on a reprises avec le nom de Schimeön [1].

1. Renan : *Jérusalem a-t-elle été assiégée et détruite une troisième fois sous Adrien ?* dans *Revue historique,* 1878, t. II, p. 112-120.

XXVI

LE RABBINISME D'IABNÉ. — LE CANON DES ÉCRITURES. — GUERRE JUIVE SOUS HADRIANUS. — LE THALMUD.

PRÉVOYANT le sort d'Ierouschalaïm, dérangé de son étude de la Thora par les cris des combattants et les assauts retentissants des catapultes romaines, Iohanan bèn-Zakkaï songea, dès le commencement du siège, à gagner un abri. Disciple d'Hlel et parouschite, on l'avait vu longtemps enseigner à l'ombre du temple, tranchant avec sa dialectique aiguisée les théories sadducéennes. Il appartenait au parti de la paix, et, plus d'une fois, il exhorta le peuple et les qannaïtes à remettre la ville sainte aux Romains. « Pourquoi, leur disait-il, voulez-vous la destruction d'Ierouschalaïm et l'incendie du temple ? [1]. »

Un soir, à l'heure du crépuscule, R. Éliéser et R. Ioschoua, disciples d'Iohanan, portèrent leur maître dans un cercueil, comme un cadavre, aux portes de la ville, où il fut recueilli par Vespasianus.

Bèn-Zakkaï gagna, dans le pays philistin, entre Ioppé et Aschdod, près des flots de la mer occiden-

---

1. Derenbourg, *Essai...*, p. 302 ss. — Grætz, *Geschichte der Juden*, t. IV. — Sur Iabné, voir les pages aussi savantes que belles de M. Renan, *Les Évangiles*, p. 1 et suiv.

tale, au milieu de la belle plaine, la ville d'Iabné, où il installa son école. Quand ils apprirent la chute d'Ierouschalaïm, apercevant peut-être au loin, à l'est, l'horizon sanglant, les flammes montant du temple vers le ciel, Iohanan et ses disciples déchirèrent leurs vêtements, et pleurèrent comme sur la mort d'un parent bien-aimé[1].

Toutefois, le maître se garda de désespérer. L'essence du judaïsme était-elle donc dans le sanctuaire et dans l'autel de pierre? Il consola ses compagnons en leur rappelant que la bonne volonté compensait le sacrifice. Iabné, dans sa pensée, dut remplacer Ierouschalaïm : dans la nouvelle ville, il assembla un synhédrion et prit, dit-on, neuf mesures capables d'assurer à Iabné le rang de capitale du judaïsme.

On considéra la synagogue de la nouvelle métropole comme succédant au temple du Moria. Ce qui restait de la Judée se groupa autour d'Iabné, qui devint le refuge de la troisième captivité, appelée l'exil d'Édom (Galout Édom).

Le synhédrion de la deuxième Ierouschalaïm se nomma beth-din, et son président, rosch-beth-din (tête de la maison de jugement), mais avec le titre de rabban. Autour d'Iohanan se rangeaient, pour recevoir la manne de la doctrine, Éliéser bèn-Hyrkanos, Ioschoua bèn-Hanania, Éléasar bèn-Arakh, Schimeön bèn-Nathanaël, R. Iosé-hacohène.

Descendant d'Illel et petit-fils de Gamliel I^er^, Gamliel II remplaça bientôt bèn-Zakhaï dans la direction du judaïsme à Iabné et tint son investiture des Romains[2]. C'était une nature plus ferme et plus âpre que le bon vieillard Iohanan. Il prit le titre de nassi abandonné depuis que le synhédrion en était tombé à n'être plus que l'ombre de lui-même, sous Hérodès. Pour les Romains, Gamliel II s'appelait le patriarche. Ha-

1. *Aboth de rabbi Nathan*, c. IV.
2. *Eduyoth*, VII, 7.

bile dans la mathématique, il se servait déjà du télescope[1], et avait suspendu aux murs de sa chambre des figures de *lunes,* pour pouvoir contrôler les remarques des témoins sur l'apparition de la nouvelle lune[2]. Il semble que cet homme dur, mais distingué, bien propre à réorganiser un monde dissous, ait été nassi pendant plus de trente ans (80-117).

Mais si Gamliel II séjourne à Iabné, reformant Israël rompu, c'est auprès du bon R. Iohanan, dans la résidence de Berour-Haïl, que se donne l'enseignement. Avant d'expirer, entouré de son école, le doux vieillard se met à pleurer parce qu'il ignore, dit-il, s'il ira dans Gan-Édèn (le jardin d'Éden), ou dans Gué-Hinnom (Géhenne, vallée de Hinnom)[3].

Sans doute, il avait travaillé au canon des livres sacrés. Pendant la guerre, ou aussitôt après, il est certain que les parouschites et les docteurs, dont bèn-Zakkaï était la lumière, fixèrent le nombre des livres juifs que l'on devrait vénérer comme sacrés. On fit un choix dans la foule des écrits historiques et des prophétiques. Iehézqel, parmi les anciens nabis, souleva des difficultés à cause des passages de ses œuvres qui semblaient contredire les préceptes de Moscké.

Les hagiographes, si l'on excepte les Psaumes, subirent un minutieux examen. On hésita sur *les Proverbes,* sur *l'Ecclésiaste* ou *Qohéleth,* et sur *le Cantique des cantiques.* L'ardente peinture de la prostituée (Proverbes VII, 7), les conseils parfois sceptiques de l'*Ecclésiaste,* la description des charmes de la bien-aimée dans le *Cantique,* plaisaient médiocrement aux Juifs zélés et aux froids thalmudistes[4].

---

1. *Éroubin,* 43 b.
2. *Rosch haschanna,* II, 4.
3. *Berakoth,* 28 b.
4. *Hagiga,* 13a. — *Aboth de rabbi Nathan,* c. 1; — *Eduyoth,* V, 3; — *Iadïam,* III, 5.

On demandait, pour admettre un livre dans le canon, sa conformité à la Thora, son caractère religieux, sa pureté morale, son antiquité. Cette dernière condition fit exclure l'*Ecclésiastique* de bèn-Sira. Spiritualisé par l'allégorisme, qui montra Iahvé dans le bien-aimé et dans la bien-aimée la nation d'Israël, le *Cantique*, malgré son apparence profane, entra dans le canon juif.

Une baraïta donne l'ordre suivant des prophètes : *Josué, les Juges, Samuel, les Rois, Jérémie, Ezéchiel, Isaïe,* et les douze petits nabis. Viennent ensuite les hagiographes : *Ruth, le Livre des psaumes, Job, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, les Lamentations*, le rouleau d'*Esther, Ezra* et les *Chroniques*[1]. Ce qui fait, avec les cinq livres de Mosché, vingt-quatre livres admis au rang d'écrits sacrés.

Avec une rage toute barbare, inspirée par le seul fanatisme, on détruisit, autant que possible, les ouvrages restés en dehors du canon, et qui, pour cette raison, ne nous sont parvenus que dans leur version grecque.

Le texte de la Thora, sans points-voyelles, se prêtait parfois à plusieurs sens opposés, selon les besoins des écoles. Il y eut des différences d'interprétation, parfaitement marquées, du reste, dans les anciennes versions, comme les Septante, la Peschito ou version syriaque, et la version samaritaine. En broyant la Judée, les Romains l'égalisèrent et en firent disparaître toutes les divisions. La rude conquête prépara le travail des Massorèthes et une seule lecture de la bible hébraïque pour tous les hommes et pour tous les siècles.

R. Iohanan, qui semble avoir présidé à la clôture du canon juif, laissait après lui des disciples, héritiers de son esprit, s'efforçant d'agrandir la porte étroite ouverte aux gentils.

1. *Baba bathra*, 146.

Toutefois, après la mort de bèn-Zakhaï, ce fut Gamliel II qui devint comme le maître de la vie juive. On vint près de lui, à Iabné, pour les fêtes, trois fois chaque année, comme on se rendait autrefois à Ierouschalaïm.

Le beth-din, dont le descendant d'Illel était nassi, composé de deux, quatre ou six zeqénim (anciens), était consulté avec la même déférence que celui d'Ierouschalaïm. Ecole aussi bien que tribunal, il discutait les problèmes abstraits, à l'éclaircissement desquels pouvait prendre part tout rabbin titré ou investi de l'ordination. On vit jusqu'à soixante-douze docteurs à la fois rassemblés dans le synhédrion d'Iabné[1]. Les jeunes disciples, debout derrière une sorte de balustrade, s'instruisaient en écoutant les disputes des docteurs[2]

D'une humeur moins douce que le bon Iohanan bèn-Zakkaï, Gamliel II plaçait à l'entrée du beth-din un schomer-hapétah (gardien de la porte), chargé d'écarter les contradicteurs.

Ioschoua bèn-Hanania, fort de la conscience qu'il avait de son savoir, se laissant aller à contredire R. Gamliel II, celui-ci prenait plaisir à lui infliger des humiliations publiques, l'obligeant, par exemple, à se tenir debout pendant la séance. Indigné de ce procédé, le synhédrion enleva pour un temps sa présidence à l'impérieux nassi, mettant en sa place un enfant de seize à dix-huit ans, Rabbi Éléasar bèn-Azaria, que l'on disait descendre d'Ezra[3].

L'autorité suprême était chère à Gamliel II, qui s'employa de toutes ses forces à la ressaisir, se soumettant, avec une apparente humilité, à la décision du

---

1. *Tosephta Oholoth*, c. XXVIII ; — *Tos. Mikvaoth*, c. VIII ; — *Iebamoth*, I, 5 ; — *Sifré* sur *Nombres*, § 124 ; — m. *Sebahim*, I, 5 ; — *Iadaïm*, III, 5 ; IV, 2.

2. *J. Taanith*, IV, 1.

3. *Behoroth*, 36 a. — *Berakoth*, 27 b.

synhédrion et demandant pardon de sa raideur à R. Ioschoua bèn-Hanania. Réconcilié bientôt avec tous les docteurs, le descendant d'Illel reprit la direction du beth-din, sous le titre de nassi, tandis que R. Eléasar était nommé ab-beth-din.

Cependant, malgré toutes ses promesses de douceur, le nassi ne put supporter les libres allures de son beau-frère R. Éliéser, qui avait épousé sa sœur Imma Schalom (avec elle est le bonheur), et dont la science de la tradition allait si loin, que bèn-Zakkaï lui-même, l'avait appelé un puits bien cimenté, ne perdant pas une goutte d'eau[1].

Gamliel lui fit porter par Rabbi Aqiba une sentence d'excommunication.

Déjà illustre, Aqiba allait bientôt éclipser, par sa science et par les formidables événements dont il devait être le héros, tous les Tanaïtes d'Iabné[2]. Tout pâlit et s'efface devant le tragique agitateur.

Issu, selon la légende, de parents prosélytes, il avait été, dit-on, berger dans son enfance chez un Palestinien, Kalba Schaboua. Épris de la fille de son maître, il s'adonna, pour la mériter, à la science qui grandit les hommes. La belle vierge l'aima et, malgré son père, épousa l'ancien pasteur.

Ils étaient fort pauvres, et, pour que son mari pût suivre les leçons de R. Ioschoua, la femme d'Aqiba, détail touchant! dut couper et vendre sa belle chevelure. Mais bientôt le grand Rabbi surpassa ses maîtres, obtint des honneurs et de l'argent, et fit présent à sa tendre compagne d'un bijou portant artistement gravée l'image d'Ierouschalaïm, la sainte et la bien-aimée[3].

---

1. *Aboth*, II, 2. — J. *Moëd-Katon*, III, 3.

2. On donne le nom de Tanaïtes aux docteurs qui contribuent à faire la Mischna. La Mischna achevée par les soins de R. Iehouda, les Tanaïtes disparaissent.

3. Frankel, *Monatsschrift*, t. III, p. 45 et 130.

A voir le jeune prolétaire déjà docteur illustre, mais gardant toute l'âpreté de ses origines et témoignant sa froideur aux tièdes disciples de bèn-Zakhaï, on pressentait ses emportements prochains, et l'on apercevait sur son cou comme l'ombre de la hache romaine.

Fit-il, en réalité, comme le prétendent les sources thalmudiques, le voyage de Rome, sous Domitianus, avec R. Gamliel II, R. Éléasar bèn-Azaria et R. Ioschoua, ne revenant en Palestine qu'après l'avénement du doux vieillard, Nerva? [1]. Il serait peut-être difficile de le démontrer. S'il séjourna dans la capitale du monde, le juif plébéïen en dut rapporter des haines féroces, je ne sais quelle envie de promener un jour la torche sur les flancs de la grande prostituée.

R. Gamliel II allait, après la vie la plus active, disparaître de cette terre.

Il semble avoir eu pour disciples favoris Schemouël le jeune et Schimeön Happecouli. Ce fut à ce dernier qu'il confia le soin de modifier, suivant les nouvelles circonstances de la vie juive, les dix-huit bénédictions d'Ezra. Happecouli en ajouta, contre les *mins* ou judéo-chrétiens, une dix-neuvième que l'on a aujourd'hui altérée [2] : « *Que les mins*, disait-on dans les synagogues, *n'aient aucune espérance!* » On y remplace maintenant le mot *mins* par *délateurs*.

Les *mins*, paraît-il, de temps à autre se permettaient d'occuper le pupitre du prédicateur, pour présenter l'adroite apologie de la nouvelle doctrine. Au premier siècle, on signale surtout un judéo-chrétien qui, par ses subtilités, embarrassait les docteurs, entre

---

1. Grætz, *Voyage des quatre Tanaïtes à Rome*, dans *Monatsschrift*, t. I, p. 192 ; — *Eroubin*, IV, 1. — On a prétendu, peut-être sans des preuves épigraphiques bien sûres, qu'il y eut, l'an 85, un soulèvement des Juifs.

2. *Berakoth*, 286.

autres R. Éliéser lui-même. C'était Iaqob de Kephar-Sekania qui se livrait encore à la thaumaturgie, ce que les rabbis traitaient de magie et de prestige[1]. Par l'imprécation solennelle lancée contre eux, on comptait éloigner les judéo-chrétiens des synagogues et de tout ministère public.

Cependant, malgré toutes les prohibitions, leur nombre grandissait chaque jour; et, dans la famile de R. Ioschoua lui-même, Hanania, un neveu du docteur, ensorcelé par les mins, monta sur un âne le jour de Schabbath, dans la ville de Kephar-Nahoum. Ioschoua le fit partir pour la Babylonie.

R. Schemouel s'éteignit, ainsi que R. Gamliel II, après avoir constaté les progrès des chrétiens et avec le pressentiment des luttes qui allaient achever de perdre la Judée. Dans les yeux ardents et implacables d'Aqiba, ils avaient lu, semble-t-il, les derniers malheurs de la nation juive.

Le Nassi, descendant d'Illel, se fit faire, contrairement à l'usage, de très simples funérailles[2]. Cependant Aquila, le riche prosélyte, traducteur de la bible, brûla, dit-on, pour plus de quatre-vingts mines de parfums sur la tombe de Gamliel II[3]. Il semble que le fils du nassi défunt, Schimeön étant trop jeune, ce fut R. Ioschoua qui exerça la souveraine autorité à Iabné.

Encore sous le poids de l'excommunication, exclu du tribunal d'Iabné, chassé de Lydda, où, assis sur une pierre, il livrait à ses disciples les nombreuses halakoth (décisions) gardées dans sa mémoire, R. Éliéser s'en alla mourir à Césarée, quelque temps après son implacable beau-frère. Un vendredi soir, pendant son agonie, son fils Hyrkanos ayant voulu lui enlever les phylactères que l'on ne portait pas pendant

1. *Midrasch* sur *Qohéleth*, 1, 8. — *Synhed.*, VII, 13.
2. *Moëd-Katon*, 27 b, et *Ketouboth*, 8 b.
3. *Semahoth*, c. VIII.

le schabbath, le moribond lui dit : « Mon fils, tu négliges un devoir grave, celui d'allumer la lumière du schabbath, et tu t'occupes de m'enlever les phylactères, ce qui est seulement recommandé. » Hyrkanos pleura, pensant que la raison de son père s'en allait. « Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, mon fils, qui s'égare. »

Les disciples d'Éliéser, accourus près de son lit de mort, lui posèrent des questions sur le pur et l'impur, auxquelles il répondit avec sagesse. Après quoi il expira avec le mot de « pur » sur les lèvres.

Rabbi Ioschoua, se précipitant, l'embrassa avec des larmes et s'écria : « Mon maître, le ban est rompu! mon maître, toi le char d'Israël et sa cavalerie! »

A R. Ioschoua et à Éléasar bèn-Azaria succéda, semble-t-il, dans la direction du tribunal d'Iabné, R. Tarphon, le cohène. On raconte de lui que, dans une famine, il s'était fiancé à trois cents femmes pour leur donner le droit de participer aux offrandes sacrées, propriété des familles de prêtres[1].

Plus tolérant avec les siens que l'âpre Gamliel II, R. Tarphon présidait le tribunal, soit à Lydda, soit dans le charmant *kérem*, ou enclos de vignes d'Iabné. Là, les colombes voltigeaient autour des durs docteurs et les caressaient de leurs ailes[2].

Encore vivants, R. Ioschoua et Éléasar bèn-Azaria disparaissent tellement qu'on ne les aperçoit plus ni à Iabné ni dans l'histoire juive.

A côté d'Iabné, de Lydda, de Berour-Haïl, de Guibbethon, de Gimso, de Benê-Berak, de ces petits villages de la plaine maritime auxquels les rabbins ont créé un si grand renom théologique, fleurissaient aussi les écoles du Darom. On donnait ce nom à la partie méridionale de la Judée, située entre Éleuthéropolis et la mer Morte. Pays sans grandes voies et

1. J. *Iebamoth*, IV, 14.
2. *Berakoth*, 28 b.

peu fréquenté des Romains, le Darom se recommandait encore par une merveilleuse fécondité. Il y avait là, Théqoä, aux belles plantations d'oliviers[1]; Zoar, la ville des dattiers[2]; Engueddi, célèbre par ses vignes; Kephar-Aziz, où d'énormes grappes étaient suspendues et appuyées aux branches des figuiers.

C'était à Kephar-Aziz qu'enseignait R. Ischmaël bèn-Élischa, issu d'une famille pontificale.

Toutefois, son immense travail et celui des écoles du sud furent absorbés par le nord. Tout disparut devant la gloire et la science de R. Aqiba, qui eut son recueil de halakoth, sous le nom de « Mischna d'Aqiba[3]. »

Sans doute plus hardi, rattachant toutes les *halakoth* au Pentateuque, tirant, « de chaque coin ou angle, des boisseaux entiers de décisions[4] », entouré de disciples enthousiastes, faisant tout plier sous sa volonté, bien qu'il ne fût point chef du synhédrion, Aqiba efface tous les autres rabbis et Ischmaël avec eux. Cependant le plus grand docteur du Darom, celui qui répandait son enseignement près des abondants pressoirs de Kephar-Aziz, a mérité de voir son nom associé à celui d'Aqiba dans *Rosch-Haschannah*, où on les appelle « les pères du monde [5].»

Mais bientôt la calme vie des écoles va être bouleversée.

Ce furent d'abord les communautés juives de la Kyrénaïque, d'Alexandrie, de Chypre, des bords de l'Euphrate et du Tigre, de l'Adiabène, du royaume des Parthes, qui se levèrent terribles contre les légions de Trajanus. Sans doute, des bandes de qannaïtes étaient allées, après la chute d'Ierouschalaïm, porter dans toutes ces contrées la haine du nom romain.

---

1. Théqoa est l'alpha pour l'huile. — M. *Menahot*, VIII, 3.
2. M. *Iebamoth*, XVI, 8; — *Pesahim*, 52 a.
3. Grætz, *Geschichte der Juden*, IV, 430.
4. *Menahoth*, 22.
5. *Rosch-Haschannah*, I,

Comment la nouvelle des victoires remportées par leurs compatriotes n'aurait-elle pas agité les docteurs de Palestine? Pouvaient-ils ne pas songer au rétablissement du temple et de la ville sainte?

Confiant une forte armée et le gouvernement de la Syrie à son parent Hadrianus, César préposa à la Palestine Lucius Quietus, homme consulaire, avec rang de préteur. La férocité de Quietus laissa en Judée un horrible souvenir. Du reste, Hadrianus lui-même, craignant son ambition démesurée, le fit, dit-on, égorger[1].

Avant de quitter la Syrie pour aller prendre possession de l'empire, Hadrianus semble avoir vaguement promis aux Juifs le rétablissement d'Ierouschalaïm. L'exil d'Edom, ayant bientôt duré autant que celui de Babel (52 ans), ne touchait-il pas à son terme? Un grand espoir emplissait la Palestine, aussi bien le pays maritime que le Galil et le Darom, et l'on entrevoyait sur le visage du nouveau César quelque chose des traits de Kourons.

Satisfait de la tranquillité des Juifs de Judée, Hadrianus songea sérieusement, paraît-il, à la restauration de la ville sainte, chargeant même de cette œuvre son parent Aquila, traducteur de la Bible, venu de Sinope, ville du Pont[2].

Quelle ne fut pas la fureur des Juifs quand ils apprirent tout à coup qu'Ierouschalaïm, rebâtie, s'appellerait Ællia et que son temple serait consacré à Jupiter Capitolinus! Ce qui s'agita dans la conscience d'Israël nous est révélé par un livre étrange, celui de Judith, terrible conte écrit d'abord en hébreu dans la vieille langue des prophètes. Il faut lire dans la version grecque, non dans le latin de saint Jérôme, cette œuvre d'un parouschite respectueux de la loi,

1. Dion, LXIX, 2. — Glose sur *Meguillath taanith*, § 29.
2. Grætz, *Geschichte der Juden*, IV, 133.

mais portant l'âme fougueuse d'un zélote[1]. Béthoulie ou Beth-Éloah (la maison de Dieu), attaquée par les gentils et siège du patriotisme juif, c'est bien, semble-t-il, Bether, aujourd'hui Bittir, à deux lieues et demie d'Ierouschalaïm[2].

D'abord petit village, assis près d'une source et dominé par une acropole, le bourg, si célèbre dans la dernière guerre juive, avait vu affluer, après l'an 70, une foule de fugitifs, qui fondèrent là des synagogues et des écoles. Des maisons s'étaient étagées sur l'âpre colline. A peu de distance de Lydda et d'Iabné, Bettir était devenue, non la capitale théologique d'Israël, mais son camp retranché. Elle apparaissait de loin aux regards, sur son escarpement, comme le suprême boulevard. Ce fut là tout naturellement que l'effrayant aggadiste plaça son héroïne Iohoudith et lui fit accomplir la délivrance d'Israël et le décollement d'Holopherne.

L'an 132, éclata comme une éruption volcanique la révolte dont l'issue devait être l'anéantissement final de la Judée.

L'histoire en est difficile à retracer. Les textes d'origine thalmudique la dépeignent, en effet, selon un modèle convenu, la représentant toute semblable au premier soulèvement de l'an 66.

C'est Dion et Eusèbe qu'il faut consulter de préférence pour avoir des clartés sur la guerre de l'an 132. Le dernier, reproduisant les événements d'après un contemporain, Ariston de Pella, garde une grande sobriété dans sa *Chronique*, se laissant entraîner ailleurs aux imaginations thalmudiques.

Monceau de ruines, gardé par la X^e^ légion Fretensis, avec quelques femmes et quelques vieillards

1. Renan, *Les Évangiles*, p. 29. — (2) Volkmar, *Handbuch der Enleitung in die Apocryphen*, 1re part. *Judith*. Tubingen, 1860, p. 56 et suiv., croit que Lucius Quietus, le féroce préteur, est peint sous les traits d'Holopherne.

2. Guérin. *Description de la Palestine. La Judée*, t. II, 385.

en larmes, Ierouschalaïm ne sortit pas de son silence sous Hadrianus[1].

Ce fut une guerre de bourgs, longue, sanglante, dans la montagne d'Iehouda avec Bettir pour principale forteresse, non point la Bettir du Thalmud aux dimensions cyclopéennes, mais celle dont on peut contempler les ruines à deux lieues et demie d'Ierouschalaïm.

Deux juifs alexandrins, Julianus et Pappos, déjà compromis sous Quietus, paraissent avoir pris une part active à ce soulèvement. C'étaient de riches changeurs, dont les comptoirs d'Akko à Antiokhéia soutenaient libéralement les Juifs revenant de l'exil.

Mais si les deux alexandrins fournirent de l'argent à la révolte, R. Aqiba lui donna toute son âme. Maître de la jeunesse studieuse, il organisa avec elle la résistance à cet Hadrianus qui violait, par un temple païen et par sa statue équestre, la sainte Ierouschalaïm, et dont les ordres interdisaient la circoncision[2] et l'enseignement.

Plus savant qu'homme de guerre, Aqiba remit la direction de la lutte aux mains du meschiah (messie, bar-Koziba), qu'il salua avec enthousiasme, lui appliquant la vieille prophétie de Bileäm :

Une étoile s'avance d'Iaqob,
Et se lève une verge d'Israël.

A partir de ce moment, le meschiah changea son nom de bar-Koziba en celui de Iar-Kokba (fils de l'étoile)[3].

---

1. Renan : *Jérusalem a-t-elle été assiégée et détruite une troisième fois sous Adrien?* dans *Revue historique,* 1876, t. II, p. 112-120. La Xe légion bâtit quelques maisons sur ces ruines, comme le prouvent des briques au timbre de cette légion.

2. Spartianus, *Hadrianus,* XIV. — *Gittin,* 57 a.

3. Son nom de Schimeön n'est pas certain. Les monnaies

Neveu du célèbre aggadiste, Rabbi Éléasar de Modin, et né peut-être comme son oncle à l'ombre du monument funéraire des Makkabées, l'agitateur avait nourri son enfance de rêves héroïques.

Il rencontra, paraît-il, parmi les docteurs certains parouschites assez incrédules à sa mission. Aqiba l'ayant salué meschiah, R. Iohanan bèn-Tort a dit au farouche rabbi : « Aqiba, l'herbe aura poussé entre tes mâchoires avant que le meschiah paraisse[1]. » La plupart cependant se rangeaient, avec une foi absolue, autour de bar-Kokba, le regardant comme l'étoile qui devait sauver Iaqob.

Sans expérience, avec des bandes désordonnées, bar-Koziba tint tête, de 132 à 135, aux forces romaines et au plus illustre général d'Occident, Julius Severus, qu'Hadrianus, inquiet, envoya en Palestine[2]. D'après une opinion toute nouvelle, César lui-même, fort perplexe, serait accouru en Judée au commencement de la révolte[3].

La Galilée, où s'étaient réfugiés les docteurs amis de la paix, était opprimée par Ticinius Rufus. On y punissait de mort la circoncision, l'observation du Schabbath, l'étude de la Loi. Un décret même d'Hadrianus y interdisait le bain légal prescrit aux femmes pieuses[4]. Toutes ces mesures ne faisaient que grossir les bandes de bar-Kokba.

---

de la dernière révolte, comme du reste celles de la première, ne font que reproduire les anciens noms et les anciens types d'Israël. Il semble que le nom de Schimeön qui y paraît soit celui de Schimeön Makkabi. M. F. Lenormant ne lit pas Schimeön, mais *Schema*, cri de ralliement des Juifs dans la dernière révolte.

1. *Midrasch* sur *Echa*, II, 2. — j. *Taanith*, IV, 7.

2. Dion, LXIX, 13.

3. A. Darmesteter. *Notes épigraphiques*, dans *Revue des Études juives*, p. 32 et suiv.

4. *Meïla*, 16 a.

Avec la III^e^ légion cyrénaïque, la III^e^ gallique, la IV^e^ scythique, la I^re^ cohorte des Lingons, un détachement de la légion X^e^ gemina[1], Severus enleva, l'une après l'autre, toutes les forteresses de la montagne de Judée, les broyant sous le poids de ses légionnaires.

Comme dans un pressoir, le sang ruisselait dans ce pays de granit, aux âmes indomptables. Pris par les Romains, Pappos et Julianus furent exécutés. Il était interdit aux Juifs de boire le vin des gentils, dans la crainte qu'il n'eût servi aux libations païennes. On présenta à Pappos et à Julianus de l'eau dans un verre coloré pour les compromettre aux yeux du peuple. Sous la menace de la mort, ils refusèrent énergiquement de souiller ainsi leur honneur[2].

Enveloppé dans un rouleau de la Thora, R. Hanina bèn-Teradion fut placé sur un bûcher ardent, avec de la laine mouillée vers le cœur pour prolonger le supplice[3].

Aqiba tomba vivant au pouvoir des gentils. Quand on le fit sortir de prison pour le traîner au lieu de son martyre, c'était l'heure de la lecture du *Schema* : « Écoute, ô Adonaï, etc. » Pendant qu'on lui arrachait des lambeaux de chair avec des tenailles, il proclamait l'unité de Dieu. En jetant le dernier soupir, il dit encore le mot « un. » La légende raconte qu'alors une voix céleste fit entendre ces paroles : « Heureux R. Aqiba, ton âme t'a quitté pendant que tu prononçais le mot « un ...» Tu es heureux, Aqiba, tu es destiné à la vie future[4]. »

---

1. A. Darmesteter, *l. c.*

2. J. *Synh,* III, 5.

3. Considérant les temps messianiques comme proches, R. Hanina autorisait à prononcer, comme il est écrit, le nom d'Iahvé.

4. *Berakoth.*— L'idée égyptienne de la seconde mort sur le

Extraordinaire comme sa vie, la mort du grand halakiste laissa, dans le monde juif, un vide effrayant. D'après une tradition, quelques-uns de ses disciples, s'emparant de son corps, l'allèrent coucher dans ce pays de fraîches eaux et de doux gazons qui s'appelait Antipatris.

Bar-Kokba paya de sa vie sa mission avortée. Irrités contre lui parce qu'il avait faussement fait briller à leurs yeux les temps messianiques, les Juifs lui enlevèrent son nom de l'Étoile, lui restituant celui de bar-Koziba. Ils rattachaient Koziba à la racine *Kazab, mensonge.*

Ainsi croula dans le sang la dernière espérance d'Israël.

Avant d'expirer dans les tortures, R. Akiba avait commencé de colliger et d'ordonner les préceptes de la loi orale, les halakoth ou décisions, sous la masse desquelles fléchissaient les plus fermes esprits d'Israël On ignore s'il écrivit son œuvre ou la livra seulement à la mémoire de ses disciples.

Reprise, après la guerre, dans les écoles de Galilée, à Sepphoris et à Tibérias, l'œuvre élaborée déjà par les tanaïtes d'Iabné fut conduite à son achèvement vers la fin du IIe siècle. Il y eut, écrite en hébreu mais avec des mots et des formes nouveaux, la Mischna (deuxième loi) de R. Iehouda. C'est un recueil de décisions, un code mieux même que ce Pentateuque où les préceptes sont mêlés de récits et de nombreuses exhortations morales.

Toutefois la Mischna elle-même semblait inviter les docteurs à ne point arrêter leur travail. Dans la masse des traditions, R. Iehouda en avait fatalement omis quelques-unes. On colligea les *baraïtas* ou préceptes exclus sous le nom de *Tosephta* (addition).

Comprenant toutes les décisions, quelquefois contra-

billot infernal, semble, vers la fin, avoir pénétré dans le dogme d'Israël.

dictoires, des anciens maîtres, la Mischna fournissait une abondante matière à la discussion. Les rabbins de Tibérias s'employèrent de leur mieux à en profiter. On les appela généralement *amoraïm* (interprètes), et le fruit de leur travail *guémara* (supplément).

Il semble que vers la fin du IVe siècle fut achevé le Thalmud de Jérusalem, composé de la Mischna de R. Iehouda et de la Guémara, œuvre des docteurs de Sepphoris, de Tibérias et de Lydda.

Les grandes communautés babyloniennes, les florissantes écoles juives de Nahardeä, de Sura, de Pumbeditha, eurent aussi leur élucidation de la Mischna. Les innombrables sentences des docteurs babyloniens furent en grande partie colligées et arrangées par Aschi ou Rabbana (notre maître, 350-430). Vers l'an 499, le Thalmud Babli (de Babylone), avec la Mischna de R. Iehouda et les explications des docteurs de l'Euphrate, apparaît comme une œuvre close, pour laquelle on n'admet plus d'additions. Les deux guémaras sont écrites dans un chaldéen corrompu, surtout la Guémara de Jérusalem.

Le temple détruit, Ierouschalaïm absente, la dispersion juive s'est groupée autour de son Thalmud qui a pour elle tout remplacé. Semée à tous les coins du globe comme le sable emporté par le vent, Israël a gardé un point de ralliement aussi sacré que l'ancien Hiéron. D'autres peuples lui ont emprunté sa Bible et lisent ses nabis ; mais son Thalmud est uniquement à lui. C'est à ce rouleau, tout plein des noms et des décisions de ses halakistes, qu'il doit, au milieu d'une si étonnante dispersion, sa prodigieuse unité. Ce recueil sec, austère, où paraissent tant de subtils raisonnements, c'est ce qui tient debout, au milieu de civilisations si diverses, le peuple d'Israël. Son Thalmud, du reste, c'est bien la parfaite expression de lui-même. Qu'on prenne l'Israélite le plus façonné en apparence à la vie moderne, on ne tardera pas à découvrir en lui quelque peu des vieux halakistes d'Iabné. Il y a dans le Juif, même au XIXe siècle,

l'esprit de R. Éliéser, de R. Tarphon et de R. Aqiba.

Rien de plus plongé dans l'illusion que l'ethnographe confondant ensemble, dans un groupe unique, tous les Sémites. Israël est un peuple à part, d'une forme d'esprit tout étrange, coulé dans le moule de la Kabbale et du Thalmud, et s'y étant, pendant des siècles, façonné pour l'éternité.

APPENDICE

PAR M. JULES OPPERT

Membre de l'Institut.

LES *fragments mythologiques dont on lira la traduction se rattachent par plus d'un côté à l'histoire, au culte et à la civilisation du peuple israélite. Ce ne sont pas, il est vrai, des pages historiques que nous livrons au public, des récits des guerres que les Assyriens ont faites aux Juifs; ce ne sont pas des narrations provenant de Ninive et qui confirment souvent et complètent encore plus fréquemment les rapports si exigus que le temps nous a laissés sur les évenements de ces époques. Les textes assyriens se rapportent à ces croyances que, depuis Moyse, les écrits judaïques condamnent comme contraires à la foi et comme impies : ils ont trait aux rites, aux mystéres, aux usages superstitieux, que la loi des Juifs repoussait comme exécrés et abominables.*

Nous voyons ces Astaroth, ces déesses de l'amour, dont le culte impur a séduit les femmes d'Israël qui pleurent comme les Hiérodules païennes, la mort de Tammuz, l'amant de sa mère. Nous lisons, dans un des morceaux, l'histoire succincte des amours, naturelles ou autres, de cette Istar assyrienne, dans la forme spéciale aux habitants de la Mésopotamie, mais qui, au fond, n'est autre que cette Astarté cultivée et adorée par les rois infidèles d'Israël. Nous y rencontrons ces personnificatioas du soleil, de la lune, des étoiles et de tout le bataillon céleste, tout ce Panthéon des dieux qui, plus d'une fois, dans l'esprit d'Israël, contre-balançaient et menaçaient la puissance du Dieu unique, et qui, d'aprés la déclaration du roi assyrien, devaient vaincre ce dernier, comme ils avaient anéanti les dieux d'Arpad, de Hamath et de Sepharvaïm.

Si une chose se relie étroitement à ce culte des Assyriens, c'est bien l'exercice de ces rites magiques proscrits par Moyse et les Prophètes. Nous donnons donc quelques-uns des chants mystiques

qui, à défaut de connaissances médicales, devaient guérir les maladies et éloigner les épidémies. Nous pouvons rire de pitié de ces croyances enfantines ; au fond, nous n'avons pas trop le droit de condamner ces usages, pratiqués trois mille ans avant notre époque : car combien de temps s'est-il écoulé que des superstitions tout aussi risibles, que des croyances tout aussi vaines, mais bien plus cruelles et bien plus funestes, ont peuplé de prétendus sorciers les prisons et ont alimenté les bûchers qui devaient consumer les mécréants de toute sorte ? Le verset de l'Exode : « Tu ne laisseras pas vivre la sorcière [1] *» trouve dans ces textes une illustration vivante : ils nous montrent quelles étaient les pratiques, assez inoffensives d'ailleurs, par lesquelles les magiciens de l'Assyrie croyaient pouvoir arriver à leur but bienfaisant. Car ce qui distingue la sorcellerie chaldéenne de celle qui a créé un droit criminel spécial au moyen âge, c'est qu'elle se compose essentiellement de* bénéfices, *si nous pouvons nous permettre d'employer ce terme comme opposé aux* maléfices *que l'on reprochait aux magiciens européens de naguère.*

Dans cet ordre on ne devait pas négliger les prédictions tirées des choses surnaturelles, des puissances, des monstruosités, des phénomènes célestes, dont nous avons donné des spécimens. Ils ressemblent un peu à ces gros livres de magie et d'astrologie dont on peut dire qu'ils ne contiennent pas un seul mot de vrai. Mais telles qu'elles sont, ces prédictions ont pour nous un intérêt qui dépasse même les limites de l'histoire des Juifs. Jusque dans les époques romaines, les augures de la Chaldée ont exercé leur influence, et souvent ils furent chassés de la capitale du monde par des décrets de expellendis ex urbe Chaldæis et mathematicis. *On ne sait pas ce qui doit étonner davantage, de la crédulité des populations qui acceptèrent ces* portenta *comme vérité incontestable, ou de la confiance des devins qui avaient une réponse prête pour toutes les éventualités, même les moins probables, et par cela même les moins contrôlées.*

JULES OPPERT.

1. Ce verset (EX., XXII, 17), par lequel les procès des sorciers ont été souvent défendus, ne peut s'expliquer autrement que par la condamnation à mort de la sorcière : on a voulu l'entendre comme prescription de ne pas fournir un gagne-pain à celle-ci en ne consultant pas ses oracles.

FRAGMENTS RELATIFS

A LA

MYTHOLOGIE ASSYRIENNE

TRADUITS

PAR M. JULES OPPERT

Membre de l'Institut.

XIÈME TABLETTE DES LÉGENDES D'ISTUBAR.

— Les commencements de beaucoup de lignes sont restitués : ce n'est alors pas une traduction, mais un essai de reconstitution du sens. Cette inscription, comme la plupart des autres, n'a été traduite jusqu'aujourd'hui que d'une manière fort incorrecte et défectueuse. —

(Khumbaba, le Combabus des Grecs, a été tué par Istubar,
qui s'apprête à dépouiller son palais).
... Ses trésors, il les chargea sur ses épaules.
Il coupa? et revêtit ses insignes royaux.
Il lui coupa la tête, et ceignit le diadème et sa couronne.
Istubar s'orna de sa couronne et ceignit le diadème.
Vers l'amour d'Istubar, Istar, la souveraine, éleva son œil:
« Obéis-moi, ô Istubar, et sois mon époux :
Je serai ta compagne, et tu me le seras de même.
Tu seras mon mari, et je serai ta femme.

Je te conduirai sur un char d'albâtre[1] et d'or
Dont les essieux sont d'or, et dont les timons resplendissent,
Tu y attelleras, comme des jumeaux, de grands coursiers,
Pour aller dans notre maison odorante de bois de cèdre.
Quand tu entreras dans notre maison,
J'aurai préparé (mes esclaves) ; ils te baiseront les pieds.
Au-dessous de toi, ramperont les rois, anciens et puissants.
Les produits des monts et des vallées, ils t'apporteront comme [tribut.
(Dans les étables) tes brebis mettront bas des jumeaux.
De lui-même, le mulet demandera sa charge,
Ton cheval enlèvera ton char sans s'arrêter,
Ton taureau dans le joug n'admettra pas de rival. »
Istubar ouvrit sa bouche et dit,
Et parla ainsi à la souveraine Istar :
« (Comment pourrais-je) me lier avec toi ?[2]
(Je ne verrais que) cadavres et pourriture,
(Tu ne me vaudras) que misère et faim.
(Je n'irais pas contre) les lois de ma divinité,
(Ni ne renierais) les statuts de ma royauté.
(La colère des dieux), je la devrais craindre.
(Les renseignements donnés), comment les abandonnerais-je ?
(Où serait l'avantage) de mon changement ?
(Jamais) je ne t'aimerai.
(Ne me répète pas) : « Fais entrer ! »
La porte du derrière et du devant laisse entrer le vent et l'air.
Le palais est la perte de la vaillance,
Une bouche empoisonnée sont ses alcôves.
Un stylet empoisonné sont ses colonnes.
Un buisson d'épines ensanglanté sont ses colonnes.
Un antre vorace est entouré par le mur en pierre.
Le hibou qui y réside, réjouit le pays des rebelles.
Une flamme dévorante, ce sont ses façades.
Jamais, au grand jamais, ne te caressera dans ses bras,
Jamais ne t'épousera un être divin !
Va, pour que je révèle tes méfaits.
Quant à ceux-là, bavarde donc sur eux au ciel (et sur terre) !
Ton mari, ton premier époux,
Tu l'as achevé, d'année en année, par le chagrin mortel.
L'*Allallu*, l'ailé, tu l'as ensorcelé,
Tu l'as épuisé et brisé ses ailes.

---

1. C'est la matière que quelques-uns ont traduite par lapis-lazuli!

2. Le commencement de ces lignes manque.

Il a disparu ; dans sa colère il a déchiré ses ailes.
Tu as ensorcelé un lion d'une puissance extraordinaire,
Sept par sept, tu lui as arraché ses ongles et dents.
Tu as ensorcelé un cheval superbe dans la bataille,
Tu l'as achevé par le fouet, la chaîne et le chardon.
Tu l'as achevé par une course de sept parasanges, sans l'arrêter.
Tu l'as achevé par le repos et la boisson.
Sa mère, Silili, tu l'as achevée par le chagrin mortel.
Tu as ensorcelé un pasteur des troupeaux,
Que, continuellement, tu as ahuri par tes pleurs :
Il t'a exaucée, il t'a immolé jusqu'au bout toutes les vic-
Tu l'as fait sortir, tu l'as changé en panthère ; [times,
Ses propres voisins du village l'ont expulsé,
Ses chiens ont déchiré ses membres.
Tu as ensorcelé un manant (*isullan*), le jardinier de ton père,
Qui, toujours, avait eu une vénération craintive pour ta per-
Journellement, il avait rempli pour toi ton vase sacré, [sonne.
Tu lui éblouis l'œil et tu le flattas ainsi :
« Mon manant, laisse le travail, nous voulons manger,
Et tu auras un baiser : laisse là ta crainte contre nous. »
Le manant te répondit ainsi :
« Moi, pourquoi t'épouserais-je?
Ma mère, tu n'es pas belle, et moi je ne veux pas manger.
Car on dit : beaucoup manger ne fait que flatulences et diarrhée ;
Car on dit : épines et gale garnissent l'alcôve [1]. »
Et toi, lorsque tu entendis ces paroles,
Tu l'as frappé et l'as lié avec des cordes,
Et tu l'as mis au milieu d'un tombeau.
Je ne marcherai pas à la perdition, je n'irai pas au massacre :
Car moi, si tu m'ensorcelais aussi, je pâtirais comme celui-là. »
Quand Istar entendit cela,
Elle devint furieuse et monta au ciel.
Elle alla devant Anu,
Devant Anunit, sa mère, elle parut et dit :
« Mon père, Istubar m'a outragée :
Il dédaigne ma beauté,
Ma beauté et mon amour. »
Anu ouvrit sa bouche et dit,
Et parla ainsi à la déesse Istar :
« Ma fille, tu...
Et Istubar agréera ta beauté,

1. Sens très obscur, à cause de la signification du mot kussu qui veut aussi dire « mousson. » On peut traduire : Un vent changeant vient de l'alcôve.

Ta beauté et ton amour. »
Istar ouvrit sa bouche,
Et dit à Anu, son père :
« Mon père, crée un taureau céleste,
Istubar...
Alors il sera rempli (de crainte)
Je frapperai (lui...)
... Je ferai... »

(Manquent deux lignes)

Anu ouvrit sa bouche et parla,
Et dit cela à la déesse Istar :
« Comment veux-tu faire...
(Combattras-tu contre les héros?)
(Contre les hommes) vaillants
(Dont le nom est) illustre? »
Istar ouvrit sa bouche et parla,
Et dit ceci à Anu, son père :
« (Istubar), je le frapperai,
(Son orgueil), je le briserai,
(Quoique son nom) soit illustre,
. . . . . .

— Manquent plusieurs lignes jusqu'à la fin de la troisième colonne, qui exposaient les préparatifs de la bataille. —

(Et Istubar assembla ses héros
(Pour les ranger) pour la mêlée,
(Et il prit) trois cents héros,
(Qui remplaceraient?) Belbirut [1], s'il était tué.
Il fit deux rangées pour la mêlée,
Et une rangée contre le taureau céleste.
Contre cette troisième rangée, celui-ci poussa ses cornes.
Mais Belbirut vainquit sa force,
Car Belbirut perça son corps,
Et saisit le taureau céleste par-devant,
Dans la voûte de sa nuque (il enfonça son arme).
Belbirut ouvrit sa bouche et parla,
Et dit ceci au héros Istubar :
« Mon compagnon d'armes, nous avons réussi (dans notre lutte),
Car nous avons détruit (l'ennemi).
Mon compagnon, considères-(en les suites),
(Et crains) la puissance (d'Istar).
Dissèque (les membres du taureau).

1. L'ami d'Istubar, que d'autres appellent Hea-bani.

— Lacune de quelques lignes, commençant le récit fait à Istar sur la mort du taureau. —

. . . . . .

... Ben et Nebo
« Belbirut a brisé la force du taureau céleste,
Il a saisi le taureau par le devant,
Dans la voûte de sa nuque (il a enfoncé son arme).
..... Belbirut.
Et quant à Istubar, comme une héroïne, attaque-le et frappe-le.
Dans les mailles de sa cuirasse (?) enfonce tes cornes.
Depuis longtemps, il a fait disparaître ton cœur de la face du soleil,
Il t'a vilipendé à la face du soleil,
Et de cela, tes frères sont dégoûtés! »
Et Istar monta sur le mur d'Erech,
Déchira son vêtement et proféra cette malédiction :
« Malheur à Istubar qui m'a outragée et qui a tué le taureau céleste. »
Et Belbirut entendit cette imprécation d'Istar,
Et arracha les testicules du bœuf céleste et les jeta devant Istar:
« Oh! je rougirais, si je t'attrape comme celui-ci, et que je t'épargne;
J'envelopperai tes cotes de sa peau! »
Istar convoqua ses acolytes,
Les femmes courtisanes (*samhat*) et les hiérodules (*harimat*),
Et fit une lamentation sur les testicules du taureau céleste.
Istubar appela tous ses guerriers revêtus de cuirasses,
Et montra le poids de ses cornes à ses hommes du combat.
Trente mines étaient le poids de l'albâtre de leurs volutes,
Une demi-mine pesaient ses pointes.
Quatre doubles *gurs* mesurait la plinthe, œuvre angulaire [1]:
Il la coupa pour en faire une plinthe pour son dieu, Sarturda.
Il la fit apporter et la plaça sous la couche de sa belle-mère.
Alors les (deux) lavèrent leurs mains dans les eaux de l'Euphrate.
Ils s'acheminèrent et vinrent
Vers le marché d'Erech à cheval.
Ils attendirent l'assemblement des chefs de la ville d'Erech,
Et puis Istubar parla ainsi aux habitants d'Erech :
« Qui est habile parmi les puissants,
Et vaillant parmi les héros?
« Tu es habile parmi les puissants,
Et vaillant parmi les héros ?
..... Son égal n'existe pas. »....

1. Il se pourrait, chose curieuse, que ce taureau céleste fût une statue vivante.

Istubar était rempli de joie :
Il dormit sur le lit de la nuit d'un sommeil profond.
Belbirut, pendant qu'il dormait, fut troublé par un songe :
Il se réveilla et expliqua ce songe,
Il parla ainsi et dit :

— Ce qui suit est perdu. Il est probable qu'Istar, frustré dans son propre espoir, prend la résolution de chercher dans l'Enfer, où est retenu son fils et mari Tammuz, l'amour qu'elle ne peut plus retrouver sur la terre. —

DESCENTE D'ISTAR AUX ENFERS [1].

« Que vers la terre dont on ne retourne pas (l'Aral), la terre de mon exil,
« Istar, fille de Sin, dirige son esprit! »
Et Istar, fille de Sin, dirigea son esprit (selon cette demande du fils),
Vers la maison de l'éternité, la demeure du dieu Irkalla;
Vers la maison où l'on entre, mais dont on ne sort pas;
Vers la route où l'on s'achemine sans retour;
Vers la maison où, pour celui qui entre, la cécité remplace la lumière.
C'est l'endroit de ceux qui sont affamés de poussière et qui mangent de la boue;
La lumière n'y est pas vue, on reste dans l'obscurité.
Leur vêtement, comme celui des oiseaux, est un habit de plumes.
Au-dessus de la porte et du pignon pèse la poussière.
Istar, en s'approchant de l'Aral,
Fit connaître son désir au gardien de la porte :
« Gardien de céans, ouvre ta porte!
Ouvre ta porte, pour que j'entre.
Si tu n'ouvres pas ta porte et que je n'entre pas,
J'en forcerai la porte, je briserai les verrous;
Je démolirai le seuil, je franchirai les portes;
Je ferai échapper les morts sous forme de loups-garous vivants;

1. Plusieurs savants ont avant moi essayé de traduire ce morceau : la traduction que j'en ai donnée, dans les *Annales de philosophie chrétienne,* et que mes successeurs ont tous suivie plus ou moins, est reproduite ici, sauf quelques changements de détails.

Et au nombre des vivants s'associeront les morts ainsi ranimés. »

Le gardien ouvrit la bouche et parla,
Et exposa ceci à la souveraine Istar :
« Sois la bienvenue, déesse, ne te fâche pas ;
Je veux t'obéir et t'annoncer à la reine des grands dieux. »
Et le gardien entra et dit à Allat :
« Maîtresse de céans, ta sœur Istar (veut entrer) ;
Elle méprise la grande défense (de l'enfer). »
Allat, la maîtresse, ouvrit sa bouche :
« Nous sommes comme l'herbe coupée (eux sont du bronze.)
Nous sommes comme la plante fanée (eux sont comme l'arbre fleurissant).
Que m'apporte son courroux ? que m'apporte la colère de son foie ? »

(Istar) : « Maîtresse de céans, je (ne veux pas me quereller) avec toi.
Je voudrais me manger moi-même comme du pain, je voudrais boire (mon sang) comme des ruisseaux.
Laisse-moi pleurer sur les héros dont j'ai livré les forteresses.
Laisse-moi pleurer sur les épouses que leurs fiancés ont abandonnées.
Laisse-moi pleurer sur le petit nourrisson qui a été enlevé avant le temps. »

(Allat) : « Va, gardien, ouvre-lui ta porte,
Et mets-la nue comme le veulent les antiques usages ! »
Le gardien alla et lui ouvrit la porte :
« Entre, déesse, que ta volonté se fasse,
Que le palais de l'Aral s'étale devant toi ! »
Il la fit entrer dans la première porte, la toucha et lui enleva la grande tiare de sa tête.
« Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu la grande tiare de ma tête ? »
« Entre, déesse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine infernale. »
Il la fit entrer dans la seconde porte, la toucha et lui enleva ses boucles d'oreilles.
« Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu mes boucles d'oreilles ? »
« Entre, déesse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine infernale. »
Il la fit entrer dans la troisième porte, la toucha, lui enleva les opales de son cou.
« Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu les opales de mon cou ? »

« Entre, déesse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine infernale. »

Il la fit entrer dans la quatrième porte, la toucha, lui enleva les tuniques de son corps.

« Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu les tuniques de mon corps ? »

« Entre, déesse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine infernale. »

Il la fit entrer dans la cinquième porte, la toucha et lui enleva la ceinture en pierres précieuses de sa taille.

« Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu la ceinture en pierres précieuses de ma taille ?

« Entre, déesse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine infernale. »

Il la fit entrer dans la sixième porte, la toucha et lui enleva les anneaux de ses pieds et de ses mains.

« Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu les anneaux de mes pieds et de mes mains ? »

« Entre, déesse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine infernale. »

Il la fit entrer dans la septième porte, la toucha et lui enleva le jupon qui couvrait sa pudeur.

« Pourquoi, gardien, m'enlèves-tu le jupon qui couvre ma pudeur ? »

« Entre, déesse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine infernale. »

Après qu'Istar fut descendue à l'Aral,
Allat la regarda et se moqua d'elle à sa figure.
Istar ne se posséda plus et se rua sur elle.
Allat ouvrit sa bouche et parla,
Au dieu qui fixe les destinées (Namtar), elle fit connaître ses volontés :
« Va, dieu des destinées (écoute mes ordres).
Emmène-la, de soixante (maladies accable) Istar.
La maladie des yeux (sur ses yeux),
La maladie des côtés (sur ses côtés),
La maladie des pieds (sur ses pieds),
La maladie du cœur (sur son cœur),
La maladie de la tête (sur sa tête).
Et sur tous ses membres (répands la torpeur). »

Après cela, Istar, la déesse, fut enfermée dans le sanctuaire éternel.

Le taureau n'allait plus vers la vache, et l'âne ne voulait plus de l'ânesse,
L'épouse ne voulait plus de l'époux,
Le guerrier résistait aux ordres de son maître,

Et l'épouse résistait dans les bras de son mari.
Le dieu Turda (Papsukal) le serviteur des grands dieux, se déchira le visage en présence de Samas (le soleil):
« Redoute, Samas, l'accomplissement du destin. »
Samas s'en alla devant Sin (la lune), son père, qui envoya,
Vers le dieu des ondes, un messager du malheur :
« Istar est descendue sous la terre et n'en est point remontée.
Depuis que Istar est descendue aux Enfers,
Le taureau ne va plus à la vache, et l'âne ne veut plus de l'ânesse,
L'épouse ne veut plus de l'époux,
Le guerrier résiste aux ordres de son maître.
Et l'épouse résiste dans les bras de son mari. »
Le dieu des Ondes, dans la profondeur de son cœur, fit un projet,
Et créa Uddusnamir (renouvellement de la lumière), le messager des femmes :
« Va, Uddusnamir, dirige ton esprit vers la porte de l'Enfer,
Et les sept portes de l'Aral s'ouvriront devant toi ;
Qu'Allat te voie, et qu'elle se montre à ta face,
De son cœur s'éloignera la satisfaction, et son courroux ne nuira plus.
Notifie à elle la volonté des grands dieux,
Exécute tes projets, dirige ton esprit vers l'outre de la résurrection, et qu'elle en boive les eaux! »
Lorsque Allat apprit cela,
Elle se frappa la hanche et se mordit le pouce.
Elle rendit la réponse en s'humiliant devant l'autre qui ne s'humiliait pas.
« Va, Uddusnamir, je t'infligerai la grande pénitence :
Que le ciment des fondations de la ville soit ta nourriture ;
Que la mare des cloaques de la ville soit ta boisson ;
Que l'ombre du mur soit ta couverture ;
Que les créneaux soient ta demeure ;
Que le cachot et la punition anéantissent ta joie! »
Allat ouvrit la bouche et parla,
Au dieu des destinées, son conseiller, elle exprima sa volonté :
« Va, dieu des destinées, pénètre dans le sanctuaire éternel.
Voile les tables de la connaissance de l'avenir qui forment la clef de voûte,

Fais sortir le dieu des Anunnaki, et assieds-le sur le trône d'or.

Abreuve Istar des eaux de la vie, et enlève-la de ma présence. »

Le dieu des destinées y alla, pénétra dans le palais éternel ;

Il voila les tables de la connaissance de l'avenir qui forment la clef de voûte.

Il fit sortir le dieu des Anunnaki, et l'y assit sur le trône d'or.

Il abreuva Istar des eaux de la vie et l'emmena.

Il la fit sortir par la première porte et lui restitua le jupon qui couvre sa pudeur.

Il la fit sortir par la seconde porte et lui restitua les anneaux de ses mains et de ses pieds.

Il la fit sortir par la troisième porte et lui restitua la ceinture en pierres précieuses de sa taille.

Il la fit sortir par la quatrième porte et lui restitua les tuniques de son corps.

Il la fit sortir par la cinquième porte et lui restitua les opales de son cou.

Il la fit sortir par la sixième porte et lui restitua les boucles de ses oreilles.

Il la fit sortir par la septième porte et lui restitua la grande tiare de sa tête.

Puis Istar ne refusa pas sa libération, et retourna sur la terre supérieure en disant,

Elle dit au dieu Rejeton, le petit époux :

« Je voudrais rendre les eaux sacrées, ce serait mon bonheur (d'être là-bas auprès de toi.)

... Qu'elle brise la coupe d'albâtre (mystique),

Et que la joie apaise son courroux,

Et que le maître des destinées lui impose le silence[1].

Je remplirai de pierres voyantes le vide de mes genoux[2]. »

... Le Maître des destinées lui (à Allat) imposa silence.

Elle (Istar) remplit de pierres voyantes le vide de ses genoux et dit :

« Elle ne m'a pas endommagé une seule côte.

Et cependant, du temps du dieu Rejeton, on m'a ravi la coupe d'albâtre, on m'a ravi avec elle l'anneau de cornaline[3];

---

1. Le dieu Tammuz.

2. Les pierres voyantes (litt. pierres à yeux) ont probablement la qualité de faire connaître l'avenir.

3. Ces allusions, se rapportant à des légendes inconnues, sont incompréhensibles pour nous.

Avec lui on m'a enlevé les pleureurs des morts et les pleureuses ;

Qu'ils remontent par les sacrifices, qu'ils flairent notre encens !... »

CHOIX D'HYMNES BILINGUES

Traduction d'une tablette bilingue en sumérien et en accadien ou assyrien[1].

Incantation. La fièvre ardente (*suruppû*), dont la griffe déchire [tout,
C'est le démon ennemi surgissant des résidus des eaux plu-
La peste, qui plaît au dieu Bel-El, [viales ;
C'est la progéniture de la déesse infernale (Allat).
En haut, elles[2] tordent ; en bas, elles jettent un piège.
Ces maux sont les produits des tombeaux : ce sont eux!
En haut, ils étranglent, et en bas ils paralysent.
Le souffle de la bile des dieux, c'est eux!
Ce fut au jour des tourments (littéralement : au jour des [pointes aiguës) que les dieux les ont lancés du ciel, eux.
Les essaims de volatiles dans la ville, ils les suffoquent,
Les résidus des eaux pluviales, fils des vapeurs terrestres, [c'est eux!
Des poutres élevées, des poutres épaisses, ils les mouillent
De maison à maison ils passent, [comme des éponges ;
Eux, une porte ne les arrête pas,
Un verrou ne leur fait pas rebrousser chemin.
Ils soufflent par les fenêtres comme le vent,
Ils rampent sous la porte comme des serpents,
Ils arrachent l'épouse de l'étreinte du mari,
Ils atteignent l'enfant sur les genoux de son père,
Ils font sortir le héros de la maison de sa force. [près.
Eux sont la malédiction du malheur qui suit les hommes de
O dieu pasteur! qui surveille la porte de l'homme mortel,
Que son dieu saisit à sa chevelure (pour le protéger)[3],

---

1. Cette tablette, copiée par moi au Musée britannique, en 1868, a été publiée dans la collection intitulée : *Cuneiform inscriptions of Western Asia,* t. IV, pl. 1 et 2. J'en donne ici la première traduction complète.

2. Les deux maladies mentionnées.

3. Ces lignes et les suivantes ne sont qu'en sumérien : la

Protège-le aussi bien contre le *lamastu*,
Aussi bien contre le *labasu*,
Aussi bien contre le *ahbaru*,
Aussi bien contre la bayadère,
Aussi bien contre (la malédiction) de la femme enceinte,
Aussi bien contre (le mauvais œil) de la pleureuse des morts
Aussi bien contre l'homme et la femme,
Aussi bien contre un esprit malin,
Aussi bien contre une région infestée,
Aussi bien contre un voisinage mauvais,
Aussi bien contre le jour de l'obscurité dans — lacune —,
Aussi bien contre le jour de l'obscurité dans — lacune —,
Aussi bien contre le jour de l'obscurité dans — lacune —,
Aussi bien quand il veut entrer dans — lacune —,
Aussi bien quand il veut entrer dans — lacune —,
Aussi bien quand il veut entrer dans — lacune —,
Aussi bien lorsque, dans la famine, il manque de pain,
Aussi bien lorsque, dans la bataille, il a soif et manque d'eau,
Aussi bien lorsque, rongé par la vermine, il voudrait se net-
[toyer,
Aussi bien lorsque, pendant l'inondation, il voudrait s'asseoir
Fièvre, sortie des Anunna, je te conjurerai! [sur son séant.
Ennemi, fièvre sortie des Anunna, je te conjurerai!

— Ici recommence la traduction assyrienne. —

Fièvre qui atteins les malades, je t'atteindrai.
Pour la fièvre, esprit du ciel, esprit de la terre, souviens-t'en!
Esprit de Kin, seigneur des profondeurs, souviens-t'en!
Esprit d'Allat, souveraine des profondeurs, souviens-t'en!
Esprit du seigneur des flammes, souviens-t'en!
Esprit de la souveraine des flammes, souviens-t'en!
Esprit du seigneur des rébellions, souviens-t'en!
Esprit de la souveraine des rébellions, souviens-t'en!
Esprit du seigneur souverain de *Dazarma*, souviens-t'en!
Esprit de la souveraine de *Dazarma*, souviens-t'en!
Esprit du seigneur de la colline sacrée, souviens-t'en!
Esprit de la souveraine de la colline sacrée, souviens-t'en!
Esprit du seigneur de la vie éternelle, souviens-t'en!
Esprit de la souveraine de la vie éternelle, souviens-t'en!
Esprit du seigneur des cent bienfaits, souviens-t'en!
Esprit de la souveraine des cent bienfaits, souviens-t'en! [t'en!
Esprit du Seigneur, père et mère du dieu Bel-El, souviens-

---

traduction ne présente donc pas le même degré de sûreté que celle des textes pourvus d'une traduction assyrienne.

— Ici recommence la traduction assyrienne. —

Esprit de Sin (Lunus), dont le vaisseau *Samsu* traverse le [fleuve (la voie lactée?), souviens-t'en!
Esprit de Samas (Soleil), le maître, le juge des dieux, sou- [viens-t'en!
Esprit d'Istar qui ne désobéit pas une seule fois aux paroles [des Anunna, souviens-t'en!
Esprit de [1]. . . . ., mère de Kia, souviens-t'en!
Esprit de la déesse de Ninive[2], fille de Kin, souviens-t'en!
Esprit de la planète Vénus qui dirige les *utullat,* souviens-t'en!
Esprit du dieu Isbil, le vicaire des... sur la terre, souviens-t'en!
Esprit de la souveraine *Izzida,* qui fait trembler la terre, sou-
Esprit des sept portes de la terre, souviens-t'en! [viens-t'en!
Esprit des sept verrous de la terre, souviens-t'en!
Esprit du dieu Lil-gab, portier de la terre, souviens-t'en!
Esprit de la déesse, guet-apens du bonheur, épouse de Nam- [tar, souviens-t'en!
Esprit du Kan-din du pays sacré, fille de l'abîme, souviens-
L'homme mortel, homme fils de son dieu[3], [t'en!
Que je sois sauvé et élevé!
Qu'il puisse manger, qu'il puisse boire! [de Bel!.
Qu'il aille sûrement sur le pont qui conduit sur les eaux du...
Que l'eau de l'Océan, l'eau du lac, l'eau du Tigre, l'eau de
L'eau des marais, l'eau des fleuves se retire! [l'Euphrate,
Que la clarté reparaisse au ciel,
Que la sécheresse disparaisse de la terre,
Que l'homme, le fils de son dieu, soit touché (par lui), que (sa santé?) retourne vers lui!

Deuxième morceau de la même inscription.

— Incantation. — Le jour du terrassement par les vents ad- [verses — c'est eux!
Le jour du malheur quand le vent ennemi souffle sur celui [qui réside dans sa demeure, c'est eux!
Le jour du malheur quand le vent ennemi souffle sur celui [qui marche en avant, c'est eux!

1. C'est la divinité qui se trouve dans le nom de l'antique roi, lu par nous, Ur-hammu; peut-être *Psagus.*
2. Ninive, Nina, est la ville de cette déesse.
3. Sans traduction, il y a donc bien des points douteux dans cette première tentative de traduction du sumérien.

Le fils de la pluie, le rejeton de la pluie, c'est eux!
Les messagers de la peste, c'est eux! [c'est eux!
Le tremblement de terre, produit par la déesse infernale,
La tempête qui ébranle tout, c'est eux!
Voilà les sept dieux des cieux immenses,
Les sept dieux de la terre vaste,
Les sept dieux des sphères célestes,
Les sept dieux des légions des hommes.
Voilà les sept dieux ennemis,
Les sept génies ennemis,
Les sept brandons enflammés ennemis,
Au ciel, ils sont sept, sur la terre, ils sont sept!
Le *uduk* méchant, le *alal* méchant, le *ekim* méchant, le *gallu*[1]
[méchant, le démon méchant, l'incube méchant.
Esprit du ciel, souviens-t'en! esprit de la terre, souviens-t'en!
Esprit de Bel, maître des pays, souviens-t'en!
Esprit de Belit, maîtresse des pays, souviens-t'en!
Esprit de Ninip, fille d'Asir (du paradis), souviens-t'en!
Esprit d'Istar, souveraine des pays, qui éclaires la nuit, sou-
[viens-t'en,
Puissé-je profiter à l'homme mortel, fils de son dieu!
Qu'il puisse manger, qu'il puisse boire!

Troisième morceau de la même tablette.

— Incantation. — Peste fébrile qui dépeuple le pays,
Maladie brûlante qui ruine le pays,
Qui n'est pas bonne à la chair, qui n'est pas propice au corps,
Uduk méchant, *alal* méchant, *ekim* méchant,
(Qui sont) mauvais homme, mauvais œil, mauvaise bouche,
[mauvaise langue.
Qu'ils s'éloignent du ventre de l'homme, fils de son dieu,
[qu'ils sortent de son ventre!
Qu'ils ne touchent jamais à mon corps!
Qu'ils ne rendent jamais mon œil mauvais!
Qu'ils ne marchent jamais derrière moi!
Qu'ils n'entrent jamais dans ma maison!
Qu'ils ne traversent jamais mes charpentes!
Qu'ils ne pénètrent jamais dans la maison où je demeure!
Esprit de Bel, maître des pays, souviens-t'en!
Esprit de Belit, souveraine des pays, souviens-t'en!

1. Ce sont les noms de démons.

Esprit de Ninip, guerrier vaillant, souviens-t'en!
Esprit de Nusku, ministre de Bel, souviens-t'en!
Esprit de Sin, fils aîné de Bel, souviens-t'en!
Esprit d'Istar, souveraine des armées, souviens-t'en!
Esprit de Bin, maître des vents, dont le souffle est bon, sou-
[viens-t'en!
Esprit de Samas (soleil), maître des jugements, souviens-
Esprit des Anunna des dieux, souviens-t'en! [t'en!
— Incantation commençant par « Uduk méchant, et le reste[1]. —

Quatrième morceau de la même tablette.

— Incantation. — Maladie qui déchire la terre, démon (*sèd*)
Démon, qui déchire le pays, [qui déchire le pays.
Dont les bras sont puissants, dont les jambes sont puissantes.
Gallu, taureau qui frappe, génie puissant,
Ekim, qui traverse les maisons,
Gallu, qui n'a pas de *bulta,* ils sont sept.
Ils ne connaissent pas l'amour.
Ils dévorent le pays, comme (les vers) un vêtement.
Ils ne connaissent pas les égards,
Ils guettent les hommes.
Ils se repaissent de la chair, ils boivent le sang dans les
(Ils se moquent) des statues des dieux, eux. [veines.
Dans le temple du dieu de la colline sacrée qui est la maison
[de *Satir,* ils se réfugient.
Le *gallu* qui est rempli de neige, c'est eux.
Le mangeur de sang sans satiété, c'est eux.
O destin, achève-les pour qu'ils ne reviennent jamais et rem-
[plissent les fosses!
Esprit du ciel, souviens-t'en! esprit de la terre, souviens-
[t'en!

Cinquième morceau de la même tablette.

— Incantation. — Remuant ce qui est à remuer, persécuteur
[de tout genre,
Sorti de la terre, résidu (des eaux) du ciel.

— Huit lignes (la fin) manquent, sauf quelques mots incohérents. —

— Incantation commençant par...—

1. C'est la souscription assyrienne.

Sixième morceau de la même tablette.

— Incantation. — Le guerrier.... c'est eux, [cieux, c'est eux.
Leur émanation qui, à elle seule, a été créée par les eaux des
Ce sont eux qui dessèchent l'humidité des vagues, ce sont eux.
Ils n'aiment pas de femmes, ils n'ont pas engendré des fils,
La généalogie, ils ne la connaissent point.
Le cheval des montagnes, ils le font croitre.
Du dieu Kin, ils sont les ennemis, [rues.
Ils répandent du silence sur les chemins, ils fuient dans les
En présence de Ningal, le puissant héros, de Bel, ils s'en vont.
Esprit du ciel, souviens-t'en ! esprit de la terre, souviens-t'en !
Esprit de Sin qui brille en se levant, souviens-t'en ! [t'en !
Esprit d'Istar qui souffle sur les rues desséchées, souviens-
Ne touche pas au corps de l'homme qui est le fils de son [dieu, ne l'infeste pas.
Au-devant de lui, sors ! en arrière de lui, sors !
— Incantation commençant par : Démon méchant et le [reste[1]. —

Septième incantation.

— Incantation. — Ils sont sept, ils sont sept.
Dans la vallée de l'abîme, ils sont sept.
Dans les astres innombrables du ciel, ils sont sept.
Dans les vallées de l'abïme, ils croissent en force.
Eux, ils ne sont pas mâles, ils ne sont pas femelles.
L'humidité des vagues, ils la dessèchent, eux.
Ils n'aiment pas de femmes, ils n'ont pas engendré des en-
Ils ne connaissent ni égard, ni équité. [fants.
Ils n'écoutent ni demande, ni prière.
Le cheval des montagnes, ils le font croître.
Du dieu Kin, ils sont les ennemis,
Ils font trembler les dieux, eux. [ils disparaissent.
Ils répandent le silence dans les chemins, dans les marchés
Ce sont des méchants, ce sont des méchants.
Ils sont sept, ils sont sept, et ces sept sont des méchants !
Esprit du ciel, souviens-t'en ! esprit de la terre, souviens-t'en !
— Incantation commençant par : Démon méchant, et le [reste. —

Huitième morceau de la même tablette.

— Incantation. — (L'homme mortel) le démon méchant le
Car il le poursuit avec une bouche qui ne parle pas, fuira.

1. Souscription assyrienne.

Car il le poursuit avec un corps qui n'existe pas.
Il frappe sa main (de l'homme), et à sa propre main il ap-
[plique (le coup),
Il frappe son pied et à son propre pied il applique (le coup),
Il frappe sa tête, et à sa propre tête il applique (le coup).
— Manquent trois lignes par une cassure de la brique. —
Le démon méchant, il n'entrera jamais à la maison.
Le démon méchant dirigera ailleurs ses attaques.
Comme démon propice, le génie portera bonheur dans le pays!
— Incantation commençant par : Démon méchant et le reste.—

— La tablette suivante commence par : —

— Incantation. — *Ekim* méchant, *uduk,* mort du pays [1].
— Cinquième tablette de la série commençant par : Démon
[méchant, c'est eux. —

INCANTATION CONTRE LE MAUVAIS SORT.

W. A. J. IV, pl. 16.

Sort ! sort ! Barrière qu'on n'élude pas,
Barrière des dieux qu'on ne transgresse pas,
Barrière du ciel et de la terre qu'on ne déplace pas.
Un seul dieu ne peut la vaincre,
Le dieu et l'homme ne l'expliquent pas. [le démon,
Nombre mystérieux qu'on ne possède pas, qui se dresse contre
Mot mystérieux [2] qui ne sort pas de la bouche, et qui s'explique
[contre le démon,
Soit contre un *uduk* méchant, ou un *alu* méchant, ou un
[*ekim* méchant,
Ou un *gallu* méchant, ou un dieu méchant, ou un incube
Ou un *lamasat,* ou un *lambas,* ou un *ahhar,* [méchant,
Ou un *lilu,* ou une *lilit,* ou une esclave des *lilu,*
Ou la peste, ou la fièvre pernicieuse, ou la fièvre des ma-
[ladies malfaisantes!
Quand on le voit dans les flots inondants du dieu Kin,
Que le nombre cabalistique de Kin l'arrête !
Quand il se montre aux limites posées par le dieu Nirba,
Que le mot mystérieux du dieu Nirba l'arrête!
Car il cherche à transgresser la barrière.

---

1. Donc la sixième de la série : « Démon méchant, c'est eux. »

2. C'est le mot qu'on a mal traduit par glaive pour couper le serpent imaginaire de la chute prétendue!

Mais il ne pourra jamais déplacer la barrière des dieux, du ciel.
Quand il ne voudra pas craindre les dieux, [et de la terre.
Que le mot mystérieux des dieux l'arrête!
Que les ordres des grands dieux le maudissent!
Quand il voudra entrer dans la maison, [bons!)
Qu'il le fasse entrer dans la cuisine (la chambre des char-
Quand il touche à un autre endroit,
Qu'il le place ailleurs à un lieu inconnu!
Quand il s'arrête à la porte de la maison,
Qu'on le fasse entrer dans une maison qui n'a pas d'issue!
Quand il veut enfoncer la porte (et briser) les verrous,
Que la porte et les verrous l'arrêtent comme s'il était dans [des liens insolubles!
Quand il souffle à travers les linteaux et les fenêtres,
Quand il veut s'introduire à travers les trous des serrures
Qu'ils le répandent comme de l'eau, [dans les battants
Qu'ils le fassent couler comme une cruche,
Qu'ils le brisent comme des fagots!
Quand il traverse la charpente,
Qu'il lui arrache les plumes!
Quand il perchera sur l'épistyle,
Qu'il lui torde le cou!

COMBAT DES SEPT GÉNIES.

W. A. J. IV, pl. 5.

Les jours revenant chaque semaine (président) aux dieux en- [nemis,
Aux démons ennemis qui furent créés, eux, dans la partie in-
Eux sont l'œuvre de la malignité, eux. [visible du ciel.
Chacun d'eux a un représentant, source malfaisante du jour [de détresse,
L'instrument de la destruction pour détruire (les hommes).
Parmi ces sept êtres le premier est (lacune).
Le second est un *uttaggal*...[1]
Que personne ne peut...
Le troisième est un léopard fauve...
Le quatrième est un serpent,
Le cinquième, un chien de garde qui attaque...
Le sixième, une arme qui se lance sur le dieu et le roi,
Le septième, un enchanteur qui produit un vent ennemi.
Voilà les sept, ce sont les messagers d'Anu (le ciel), eux.

1. Un animal sauvage (non pas *usumgal*).

De ville en ville, ils répandent les nuages.
Ils forment la tempête qui ébranle fortement les cieux,
Ce sont les vents obscurcissants, dénudants, qui, pendant des [journées brillantes,
Répandent soudain une obscurité complète.
Avec les ouragans, ils engendrent des vents ennemis.
Les inondations de Ben sont le résultat de leur force,
Par la droite d'Anu, ils sont lâchés, eux.
Dans les profondeurs du ciel, ils brillent comme des éclairs.
L'instrument de la peste, en destructeurs, ils marchent en [avant.
Dans les vastes cieux, la demeure du dieu Anu,
Ils disparaissent comme des ennemis fuyant, et n'ont pas de [maître.
Un jour enfin, Bel-El entendit de cette affaire, et fortifia sa [volonté dans son cœur.
Avec Kin, il maîtrisa la sainte colère des dieux,
Et ils retinrent, pour les diriger ensuite, Sin (la lune), Sa- [mas (le Soleil) et Istar (Vénus) dans la partie invisible [du ciel.
Avec Anu, il renouvela pour eux la direction des légions [célestes.
Et à eux trois, les dieux, ses enfants,
Il relégua ces sept dieux méchants dans la partie invisible [du ciel.
Il confia le renouvellement du jour et de la nuit, sans in- [terruption,
A Nannar, il confia de nouveau la lune,
Il rendit leurs qualités aux mains de Sanas, le héros, à Ben, [le vaillant.
Il casa Istar avec Anu, le roi de la demeure brillante,
Et la consacra pour la royauté des cieux.

. . . . . .

— Suit une lacune de trois lignes, qui traitait probablement de la reconstitution de l'ordre céleste. —

Alors ces sept démons,
Au commencement de la période, en présence de... (mon- [trèrent) leur inimitié.
Pour une année (ils obscurcirent) sa face brillante.
Sin (la lune), le roi des hommes (ne luit plus) pour gou- [verner les pays.
Quant au Soleil (sa splendeur) fut troublée, et il vécut en [tristesse.
Le jour fut obscurci, et il ne demeura pas dans le siège de sa [royauté...
Les dieux ennemis, messagers d'Anu, leur roi,
Les représentants malfaisants s'aidaient mutuellement
Et se confirmaient dans leur méchanceté :
Du milieu du ciel vers la terre, ils se ruèrent.

Bel vit les exploits de Sin et son obscuration.
Le maître parla ainsi à son serviteur Nusku :
« Mon serviteur Nusku, porte ma décision vers l'abîme.
La nouvelle concernant mon fils Sin qui, dans le ciel, est [tristement obscurci,
Apporte-la à Kin (qui habite) dans l'abîme. »
Nusku reçut avec respect l'ordre de son maître,
Et alla de suite vers Kin (qui habite) dans l'abîme,
Vers le maître des *maslu* suprêmes, le maître de *Nukimmut*.
Nusku rapporta le message de son maître de l'autre côté.
Kin, dans l'abîme, entendit cette nouvelle,
Et se mordit les lèvres, et sa face se remplit de larmes.
Kin appela son fils Mérodach et lui murmura la nouvelle :
« Va, mon fils Mérodach,
Il y a une nouvelle de mon fils Sin qui est tristement obs- [curci dans le ciel.
Vois son obscuration dans le ciel.
Ce sont les sept dieux ennemis, les assassins, sans vergogne,
Ce sont les sept dieux ennemis, qui tombent sur le pays comme [des orages,
Qui, comme les cyclones, dévastent la terre.
Ils se sont postés devant Nannar, la lune, avec succès.
Samas et Bin se sont rangés de leur côté.

. . . . . .

— Lacune des vingt-huit lignes qui finissaient le discours de Kin et commençaient la réponse de Mérodach, indiquant les opérations magiques pour sauver Sin —.

Dans la maison de la justice et des droits...
Sur la porte du palais des sentences.
Tends un rideau d'étoffes damassées[1] du poil de chamelles [vierges, et du poil de chèvres vierges devant elle :
Au roi, fils de son dieu, lie les mains et les pieds :
Et le roi, fils de son dieu, égal au dieu Sin, sauvera la vie [du peuple.
Comme Nannar, il abandonnera....

— Lacune, puis le roi du pays en question est mis à l'abri de l'action des démons, après que Sin a été délivré. —

Fais entrer dans la tête (de la figure symbolique) le mal,
Jette...
Fais sortir (le sort méchant) et célèbre la délivrance. [chant,
Et alors l'*uduk* méchant, et le *alu* méchant, et le *gikim* mé-
Le *gallu* méchant, le dieu méchant, l'incube méchant,

1. Le mot *baram* indique surtout les fabrications empreintes d'images : car ce verbe est synonyme à *Kanat*. Imprimer un cachet.

N'entreront jamais dans le palais,
Ne toucheront jamais au roi.
Ils ne se ligueront jamais pour nuire,
Et ils n'entreront jamais (pour causer du malheur).

RÉCIT ET HYMNE BILINGUE EN SUMÉRIEN ET ACCADIEN.

W. A. J. vol. IV, pl. 7.

I

— Incantation. — L'imprécation malfaisante est tombée (sur [l'homme), comme des démons (*gallê*),
La malédiction poignante est tombée sur lui,
La malédiction, non propice, est tombée sur lui,
L'imprécation ennemie, le paroxysme (la hauteur) de la folie.
Cet homme, l'imprécation ennemie l'assassine :
Son dieu protecteur est émigré de son corps.
Son Istar (sa déesse), prudente, a disparu pour aller ailleurs.
La malédiction poignante l'a enveloppé comme un vêtement
Mérodach a eu pitié de lui, [et l'énerve.
Et est allé dans la maison de son père Kin, et a dit ceci :
« Mon père, l'imprécation malfaisante est tombée sur l'homme [comme les démons.
Pour la seconde fois, elle s'est adressée à lui.
Et que pourrais-je faire à cet homme? Je ne le sais pas, ni [par quoi il pourra s'en tirer! »
Kin répondit ainsi à son fils Mérodach :
« Mon fils, que ne sais-tu pas? Que pourrais-je t'enseigner?
Mérodach, que ne sais-tu pas? Que pourrais-je t'apprendre?
Ce que je sais, tu le sais aussi.
Va, mon fils Mérodach,
Transporte-le dans le lieu saint des médicaments,
Et conjure le paroxysme, brise le paroxysme.
Le mauvais sort qui trouble son corps,
Soit qu'il provienne de la malédiction de son père,
Soit qu'il provienne de la malédiction de sa mère,
Soit qu'il provienne de la malédiction de son frère premier-né,
Soit qu'il provienne de la malédiction pour une offense dont [l'homme ne se souvient pas,
Ce paroxysme sortira par la volonté de Kin!
Qu'il soit pelé comme l'ail,
Qu'il soit écrasé comme l'olive,
Qu'il soit effeuillé comme la fleur! [terre, souviens-t'en!
Pour cette fureur, esprit du ciel, souviens-t'en! esprit de la

— Suivent les formules en assyrien que le malade doit prononcer. —

I

Comme cet ail est pelé, ainsi ce sera-t-il du mauvais sort.
Le feu brûlant te brûlera.
Dans sa gousse, il ne retournera pas,
Par mesures et quantité, il ne sera pas compté.
La terre ne recevra pas sa racine,
Il n'hébergera pas sa graine, et le soleil ne la fera pas éclore.
Il n'approchera pas de la table des dieux et du roi.
La maladie provenant du mauvais sort de la contagion d'un [autre homme ou d'une femme,
L'affection née par les plaintes, les malédictions, les trans- [gressions, les méfaits et les péchés,
L'affection qui est dans mon corps, mes chairs et mes plaies,
Qu'elle soit pelée comme cet ail,
Et qu'aujourd'hui le feu brûlant le dévore!
Que le mauvais sort s'enfuie et que je voie la lumière!

II

— Incantation. — Comme cette olive est écrasée, ainsi ce [sera-t-il du mauvais sort.
Le feu brûlant la dévorera.
Elle ne retournera pas au rameau de l'arbre.
Elle n'approchera pas des vases des dieux et du roi.
La maladie, etc., etc.
Qu'elle soit écrasée comme cette olive!
Qu'aujourd'hui le feu brûlant la dévore!
Que le mauvais sort s'enfuie, et que je voie la lumière!

III

— Incantation. — Comme cette fleur est effeuillée, ainsi ce [sera-t-il du mauvais sort.
Le feu brûlant la dévorera.
Les pétales ne retourneront pas à la tige.
Elle n'ira pas pour orner les suppliants.
La maladie, etc., etc.
Qu'elle soit effeuillée comme cette fleur!
Qu'aujourd'hui le feu brûlant la dévore!
Que le mauvais sort s'enfuie, et que je voie la lumière!

IV

— Incantation. — Comme cette touffe de laine est éparpil- [lée par le vent, ainsi ce sera-t-il du mauvais sort.
Le feu brûlant la dévorera.

Elle ne retournera pas au mouton dont elle est prise.
Elle n'entrera pas dans le vêtement du dieu et du roi.
La maladie, etc.
Qu'elle soit éparpillée comme cette touffe de laine!

Etc., etc.

— Suivent deux incantations semblables : l'une touchant une touffe de poil de chèvre et qui « n'ornera pas les suppliants ; » l'autre, une touffe de coton que « le tisserand ne tordra pas en fil » (*ubarram*), et qui « n'approchera pas du vêtement du dieu ou du roi. » —

HYMNE AU SOLEIL.

W. A. J. vol. IV, pl. 17.

Grand Seigneur, tu sors du milieu des cieux brillants, quand [tu te lèves,
Héros vaillant, Soleil, tu sors du milieu des cieux brillants [quand tu te lèves.
Dans les nuits des cieux brillants qui sont les bords de l'ho- [rizon, tu te montres en te levant
Quand tu enlèves les verrous des cieux brillants,
Quand tu ouvres la porte grande des cieux brillants,
Quand tu parcours les cercles sublimes des cieux brillants,
(Les dieux), revérencieux, t'approchent avec satisfaction,
(Les compagnes?) de la souveraine des dieux t'entourent [joyeusement,
(Les ténèbres?), pour la satisfaction de tous, disparaissent [journellement.
(Les hommes), qui forment les légions dans les pays, en mul- [titude, t'attendent.
(Les...) du ciel et de la terre t'entourent.
(Aux hommes, qui sont en dispute, en juge) tu arrêtes les [sentences,
(Le bien et le mal, avec justice) tu le pèses.
De ceux qui ont été traités avec injustice, tu relèves la tête
(Lacune...) tu diriges,
(Lacune...) tu mesures.
(Lacune...) dirige et mesure! [ques.
Maître des fondations, tu fais dénombrer le compte des bri-
Le malade passera le changement de lune, qui fait la crise [des maladies, avec ton aide.
Le démon mortel à la place de son fils qui est toi, qu'il [salue.
Le maître, c'est moi, qu'il a envoyé,
Le grand dieu de la terre, Kin, c'est moi, qu'il a envoyé.

Sois le bienvenu, et apprends-moi sa volonté, et promulgue [les arrêts qu'il a rendus.
Toi, pendant ta marche, tu diriges ceux dont la tête est [ombragée par la chevelure[1].
Envoie-lui le rayon du salut pour que la maladie suive son [cours.
Gârcie l'homme qui est le fils de son dieu, secours-le dans [son infimité.
Ses membres sont endoloris, gravement la paralysie les en- [chaîne.
O soleil! réponds quand s'élèvent mes mains vers toi.
Mange (ce qu'il t'offre) à manger, agrée ses sacrifices, et en [qualité de son dieu, prête-lui assistance!
Par ton ordre, sa maladie soit dissipée,
Son infirmité soit écartée! [survivance!
Que sa crise tourne au bien, que sa maladie finisse par la
Que le roi vive!
Que le jour même de sa guérison, ta gloire soit doublée!
Que tes préceptes dirigent le roi, [magique!
Que tes préceptes dirigent aussi moi, qui chante ce chant

LITANIE BILINGUE A LA LUNE[2].

W. A. J. I. IV, pl. 9.

Maître[3], chef des dieux, qui dans les cieux et sur la terre [es seul sublime,
Père, Nannar (illuminateur), maître de l'abondance, chef de [dieux,
Père, Nannar, maître, Anu (seigneur), grand chef des dieux,
Père, Nannar, maître, Sin, chef des dieux,
Père, Nannar, maître d'Ur, chef des dieux,
Père, Nannar, maître du temple de la Grande Lumière, chef [des dieux,
Père, Nannar, maître des disques à belle face, chef des dieux,
Père, Nannar, qui, dans sa puissance, rends complète la royauté, [chef des dieux,
Père, Nannar, qui force à l'adoration, enveloppé dans le voile [de sa majesté, chef des dieux!
Splendide flamboyant, dont les cornes sont aiguisées, les

1. Expression traitée pour dire « les hommes. »
2. Copié en 1866, utilisé dans ma *Grammaire assyrienne*.
3. *Edilli*, non pas *ebeli*, comme on lit dans des ouvrages trop rapidement faits.

[membres parfaits, dont la barbe est d'albâtre, argenté avec
[l'éclat des perles ;
C'est une grappe de vigne qui croît d'elle-même avant qu'on
[la travaille : par le greffement de ses ceps, ses grains ne
[germent pas.
Miséricordieux, qui engendre tout, qui partage avec les êtres
[animés la sainte demeure.
Père, longanime, qui reviens (à la bonté), qui réunit dans
[sa main la vie de tous les pays.
Maître, ta divinité, comparable aux cieux immenses, remplit
[la vaste mer de la crainte de toi,
(Dans le tremblement) de la terre, tu étayes les sanctuaires
[en prononçant leurs noms.
Père, générateur des dieux et des mortels, tu partages les
demeures, tu établis tout ce qui est bon.
Il proclame la royauté, il donne le sceptre de la domination,
[il fixe la durée pour des jours éloignés.
Fils préféré, inébranlable, son cœur est l'immensité et per-
[sonne ne le devine.
... fort, ses genoux ne se lassent pas, il ouvre le chemin
[aux dieux, ses frères,
Il répand sa lumière des profondeurs du ciel jusqu'au sommet
[du ciel[1],
Et ouvre la porte des cieux, en éclairant les pays des hommes.
Père, générateur de tous les êtres animés, il envoie...
Maître, qui prononce les jugements dans les cieux et sur la
[terre, dont la décision est sans appel.
Tu tiens (dans ta main) les pluies et les eaux, tu abreuves
Où trouverait-on un dieu comme toi? [tous les êtres vivants.
Qui, dans les cieux, est sublime? Toi seul es sublime !
Qui, sur la terre, est sublime? Toi seul es sublime!
Toi ! quand ta volonté est proclamée dans les cieux, la face
[des dieux cinq et deux pâlit.
Toi ! quand ta volonté est proclamée sur la terre, les Anunna
[baisent le sol.
Toi ! Ta volonté se fait entendre comme le vent dans les
[nuages obscurs, et le champ arrosé fleurit.
Toi ! ta volonté, sur la terre, se montre quand tu produis
[un brin d'herbe.
Toi ! ta volonté plane dans le méridien et la voie lactée, et
[bénit la totalité des êtres vivants.
Toi ! ta volonté constitue la loi et le droit, et enseigne la
[loi aux hommes.

1. Sens approximatif.

Toi! ta volonté est vaste comme les cieux et cachée comme [la terre : elle ne fait distinction de personne.
Toi! ta volonté, qui l'apprend, qui l'égale?
Toi! tu n'as pas de rival parmi les dieux, tes frères par la [royauté dans les cieux pour la domination sur terre.
Roi des rois, au-dessus de lui il n'y a pas de juge, et pour [sa divinité, aucun dieu ne l'égale!
Bénis le lieu du maître qui juge justement,
Bénis le lieu... (lacune).
Le mal... (lacune)... de mes projets.
Fais prospérer ta maison,
Fais prospérer Ur (ville sacrée à Sin), fais prospérer le dieu.
Que l'épouse heureuse... t'appelle « maître de bonheur! »
Que l'époux... t'appelle « maître du bonheur! »
Que les dieux Cinq et Deux (lacune)...

— Deux lignes frustes, puis le commencement de la tablette suivante. —

Tablette d'Istar-zikir-essis, chef des greffiers d'Assur-banhabal, roi des légions, roi d'Assyrie et fils de Nabu-zir-lisir, chef de la canne (de mesure).

TABLETTE DE LITANIES.

HYMNE A LA NOUVELLE LUNE[1]

(en forme de dialogue.)

Premier hymne.

LE CHANTRE.

« Lumière du ciel qui apparaît comme une flamme dans la contrée,
Fécondatrice sur la terre, ta disparition est comme un voyage que tu entreprends à travers des pays.
C'est toi qu'attend, comme échéance, la décision de la justice quand tu entres dans le signe suivant.
Tu es un léopard qui attend sa proie en courant.
Tu es un lion qui se promène en cercle.

1. Cet hymne fut copié par moi à Londres, en 1874, et traduite; j'en ai publié la traduction dans le recueil du Congrès des Orientalistes de Paris..

Le jour de l'épouse, amenez-le, ô cieux!
(Le jour) de l'épouse Istar, amenez-le, ô cieux!
(Le jour) dont le retour règle le flux et le reflux, amenez-le, ô cieux!
Et les changements du soleil, amenez-les, ô cieux! »

ISTAR.

« Pour le changement des saisons, je disparais; je disparais tour à tour.
Pour mon père, Sin, la lune qui change les saisons, je disparais; tour à tour, je disparais.
Moi, mon père Nannar me fait disparaître; pour le changement des saisons, je disparais.
Dans les cieux renouvelés, pour le changement des saisons, je disparais; tour à tour je disparais.
Pour mon frère, Samas (le soleil qui change les saisons), e disparais; tour à tour je disparais. »

Second hymne.

LE CHANTRE.

Dans les hauteurs est ma gloire, dans les hauteurs est ma gloire.

ISTAR.

Dans les hauteurs est la fécondatrice; moi, je marche en haut.
Maîtresse des phases, je suis la déesse de la nouvelle Lune.
Maîtresse des phases, je suis la déesse des quartiers lunaires.

LE CHANTRE.

Istar, ouvre les portes des cieux sublimes : ma gloire [1].
Le ciel est élevé, la terre s'étend au-dessous : ma gloire.
Elle élève les cieux, elle étend la terre au-dessous : ma gloire.
Elle qui se meut dans la révolution des cieux, qui est fameuse parmi les hommes : ma gloire.
Qu'elle soit célébrée, reine des cieux, en haut et en bas: ma gloire!

ISTAR.

Les montagnes, je les ébranle toute seule : ma gloire, et

1. Il semble que les mots « ma gloire » sont proférés par un autre chantre.

le grand mur des montagnes et le grand seuil des montagnes : ma gloire.

Litanie à la même déesse.

Que ton cœur s'apaise, que ton courroux passe,
Par le maître du grand ciel, que ton cœur s'apaise !
Par le maître tout-puissant, Bel El, que ton courroux passe !
Par la déesse fécondatrice, maîtresse des cieux, que ton cœur s'apaise !
Par la déesse du milieu de la terre, que ton courroux passe !
Par la déesse du milieu de la mer, que ton cœur s'apaise !
Par la déesse de la montagne de l'univers, que ton courroux passe !
Par la déesse du méridien de l'Univers, que ton cœur s'apaise !
Par la déesse de Babylone, que ton courroux passe !
Par la déesse nommée Nanâ, que ton cœur s'apaise !
Par la déesse de la maison, la déesse des dieux, que ton courroux passe !
Litanie pour Istar, d'après l'ancien original copié et traduit.

DIALOGUE D'ASSURBANHABAL ET DU DIEU NEBO[1].

Je t'ai ouvert (mon cœur), ô Nebo, dans l'assemblée des [dieux.
Mes soucis n'ont pas diminué, le but de ma vie n'est pas [atteint.
Je t'ai présenté (mes trésors), ô héros parmi les dieux, tes [frères,
(Et j'ai demandé) la gloire d'Assurbanhabal, pour longtemps, [pour toujours.
Et j'ai embelli (tes sanctuaires), sans cesse, ô Nebo !
(Je t'invoque), ô Nebo, dans le comble de mes soucis.
« (Nebo). » Je suis ton soutien, ô Assurbanhabal, pour l'éter- [nité des jours.
Tes pieds ne se fatigueront pas, tes mains ne se lasseront pas.
(Elles sont ta force, et ne se reposeront pas dans tes conquêtes.)
Tu ne retireras pas ta langue derrière tes lèvres,

1. Ce morceau (K. 1285) n'a été ni publié ni traduit. Le commencement est un peu fruste, et, à cause de cela, obscur.

Car je te ferai don d'une belle éloquence. [temples divins.
Je glorifierai ta tête, et j'ai glorifié tes œuvres dans les
Nebo continua : « Que veut ta bouche? Pourquoi est-ce bon?
... tu as exposé au dieu ta crainte? [(les dieux),
Ton œuvre que j'ai rendu propice, me l'ont recommandée
[dans les décrets du temple Babur.
Ton destin que j'ai rendu propice, la Déesse me l'a recom-
[mandé.
(Le bonheur) t'est assuré dans le temple de la souveraine du
[monde.
Tes gloires, elle les fera grandir. Oh! prolonge la vie à
[Assurbanhabal!
Fouillant dans ses trésors, Assurbanhabal supplia Nebo,
[son seigneur :
« Moi, ton serviteur, ô Nebo, tu ne m'abandonneras pas.
Inscris-moi pour la vie. Devant toi, préserve mon âme de la
[mère des dieux.
Moi, ton esclave, tu ne m'abandonneras pas, Nebo impéné-
[trable : sauve-moi au milieu de mes soucis! »
Une parole consolante partit alors de Nebo, son seigneur :
« Ne crains rien, Assurbanhabal, je te donnerai une vie
[longue!
Je prendrai soin de ta vie en lui envoyant des souffles propices.
Je ferai devancer pour toi le jour du bonheur matériel[1] par
[décret de l'assemblée des dieux. »
Et Assurbanhabal ouvrit son bahut et présenta à Nebo, son
[seigneur,
Ce qu'il avait amassé, aux pieds de la reine de Ninive, la
[déesse de l'assemblée des dieux.
« Dans le comble de mes soucis, tu ne m'abandonneras pas,
[Nebo!
Dans le comble de mes passions, tu n'abandonneras pas ma
[vie! »
(Nebo) : « Tu étais petit, Assurbanhabal, quand je t'ai confié
[aux soins de la reine de Ninive,
Tu étais nourrisson, Assurbanhabal, quand je t'ai laissé sur
[les genoux de la reine de Ninive.
Elle a essuyé la bave du coin de ta bouche, elle t'a allaité,
[elle t'a abreuvé de son lait.
Tes soucis, Assurbanhabal, s'en iront comme l'écume sur la
Comme... ils fuiront le talon de tes pieds. [face des eaux,
Tu disparaîtras à la fin, Assurbanhabal, en présence des
[dieux, et tu célébreras le dieu Nebo! »

1. Littéralement : charnel.

PRÉDICTIONS TIRÉES DES MONSTRUOSITÉS.

Vol. III des *Inscriptions du Musée britannique*, page 65 [1].

Quand une femme accouche d'un enfant qui a les oreilles d'un lion, un roi fort surgira dans le pays.

Quand, etc., auquel l'oreille droite manque, les jours du maître sont prolongés.

Quand, etc., auquel les deux oreilles manquent, il porte le deuil dans le pays, et le pays est amoindri.

Quand, etc., dont l'oreille droite est petite, la maison de l'homme croulera.

Quand, etc., dont les deux oreilles sont petites, la maison de l'homme sera construite en briques.

Quand, etc., dont l'oreille droite est *mudissu*, il y aura résurrection d'un androgyne dans la maison du nouveau-né.

Quand, etc., dont les deux oreilles sont *mudissu*, le pays périra et le bonheur sera anéanti.

Quand, etc., dont l'oreille droite est ronde, il y aura un androgyne dans la maison du nouveau-né.

Quand, etc., dont la coquille de l'oreille droite est tournée en bas, l'enfant grandira, mais l'homme et la maison de l'homme croulera.

Quand, etc., dont les deux oreilles se trouvent du côté droit, tandis qu'il n'en est pas à gauche, les dieux amèneront un règne stable, le pays fleurira, et ce sera une terre de repos.

Quand, etc., dont les deux oreilles sont fermées...

Quand, etc., qui a un bec d'oiseau, le pays sera paisible.

Quand, etc., qui n'a pas de bouche, la maîtresse de la maison mourra.

Quand, etc., auquel la narine droite manque, les gens du monde seront lésés.

Quand, etc., auquel les narines manquent, le pays sera en deuil et la maison de l'homme croulera.

Quand, etc., auquel les mâchoires manquent, les jours du maître seront allongés, mais la maison croulera.

Quand, etc., auquel la mâchoire inférieure manque, *muttat* ne tomberont pas.

---

1. Ce document, déjà traduit dans le *Journal asiatique* de 1872, paraît ici dans une traduction bien améliorée en beaucoup de détails.

Quand, etc., auquel la langue (?) manque, la maison de l'homme croulera.

Quand, etc., dont la langue (?) est trouée, les gens du monde se réjouiront.

Quand, etc., auquel le nez manque, le deuil s'emparera du pays et le maître de la maison mourra.

Quand, etc., auquel le nez et le membre viril manquent. l'armée du roi sera forte, la paix sera dans le pays, les hommes seront comblés de salut, et sur tout cela Lilit ne jettera pas son mauvais œil.

Quand, etc., dont la lèvre supérieure sera à cheval sur la lèvre inférieure, les gens du monde se réjouiront.

Quand, etc., auquel les lèvres manquent, le deuil s'emparera du pays et la maison de l'homme croulera.

Quand, etc., dont la langue (?) sera *kuriyat,* l'homme sera épargné(?)

Quand, etc., auquel la main droite manque, le pays sera bouleversé par un tremblement de terre (?)

Quand, etc., auquel les doigts manquent, la ville n'aura pas de naissance, la fertilité se perdra.

Quand, etc., dont les doigts manquent du côté droit, le maître fera grâce à son vassal insurgé.

Quand, etc., qui a six doigts du côté droit, le *lukun* de la maison du maître sera pris.

Quand, etc., qui a six doigts aux deux pieds, les fils n'iront pas au *lukun*.

Quand, etc., qui a six doigts aux pieds du côté droit, les gens du monde seront lésés.

Quand, etc., qui a le cœur ouvert et qui n'a pas de peau, le pays souffrira des calamités.

Quand, etc., qui n'a pas de verge, le maître de la maison s'enrichira par la récolte de son champ.

Quand, etc., auquel manquent la verge et le nombril, il y aura inimitié dans la maison, la femme aura l'œil hautain; mais la descendance mâle du palais sera plus étendue.

Quand, etc., féminin qui n'a pas de parties, la calamité et le deuil s'empareront du pays, le maître de la maison n'aura pas de bonheur.

Quand, etc., dont l'anus est bouché, le pays souffrira du manque de nourriture.

Quand, etc., auquel il manque la fesse droite, le maître du pays périra.

Quand, etc., auquel il manque le pied droit, sa maison ira à la ruine, la maison du voisin sera pleine.

Quand, etc., qui n'a pas de pieds, les canaux du pays seront coupés et la maison croulera.

Quand, etc., dont le pied droit a la forme d'une queue de poisson...

Quand, etc., dont les mains et les pieds sont comme quatre queues de poisson, le maître mangera le *hizib* de son pays.

Quand, etc., dont les pieds se gonflent par une nourriture abondante, la maison et son contenu périra.

Quand, etc., auquel le pied pend aux tendons du corps, il y aura... dans le pays.

Quand, etc., qui a trois pieds, dont deux sont attachés au corps, et le troisième entrant dans les autres, il y aura... dans le pays.

Quand, etc., dont les jambes sont mâle et femelle[1], il y aura rébellion.

Quand, etc., auquel manque le talon droit (?), le pays du maître croulera.

Voilà 45 genres commençant par : « Quand une femme accouche d'un enfant qui a les oreilles de lion, » et de suite :

Quand une femme accouche d'un enfant qui a sur le haut de la tête beaucoup de cheveux blancs, les jours du maître seront allongés.

Quand, etc., qui a sur la tête beaucoup de *ipga*, le maître de la maison mourra, la maison croulera.

Quand, etc., qui a sur la tête beaucoup de *pinte*, la joie ira au-devant de la maison.

Quand, etc., qui a la tête remplie de *halè*, on lui fera de l'inimitié, et le maître de la ville mourra.

Quand, etc., qui a la tête remplie de *siksi*, le roi répudiera ses maitres, c'est-à-dire, il les combattra[2].

Quand, etc., qui a sur la tête des morceaux de chair pendants, il y aura l'inimitié.

Quand, etc., qui a sur la tête des rameaux de chair pendants, il y aura de l'inimitié, la maison périra.

Quand, etc., qui a sur la tête des cornes, les jours du maître seront moindres, mais les années du règne seront allongées.

Quand, etc., qui a sur la tête des *kali*, il y aura un roi du monde.

Quand, etc., qui a sur la tête un ... d'oiseau, le maître de la maison ne prospérera pas.

Quand, etc., auquel les dents sortent de la tête, les jours

---

1. Que veut dire cela? Les mots sont clairs : peut-être est-il attaché à l'une des jambes un sexe, à l'autre une partie sexuelle différente.

2. Cette explication est dans le texte.

seront prolongés, le pays paraîtra puissant contre les pays faibles, mais la maison croulera.

Quand, etc., auquel la barbe sort de la tête, il pleuvra beaucoup.

Quand, etc., qui a sur la tête des *birta*, le pays se renfoncera.

Quand, etc., qui a sur la tête une bouche qui s'ouvre et qui parle, il y aura du *salahamma* dans le pays, le dieu Ben inondera le pays d'une fertilité sextuple, et le pays aura des *humnu*.

Quand, etc., qui a sur la tête d'un côté une oreille épaisse, ces hommes prospéreront...

Quand, etc., qui a sur la tête deux oreilles longues et épaisses, il y aura tranquillité et apaisement des litiges.

Quand, etc., qui a sur la tête des *kasi*, la jeunesse et le... reviendront à l'homme.

Quand une brebis accouche d'un lion, les armes du roi seront puissantes, et le roi n'aura pas d'égal.

Voilà 17 genres commençant par : « Quand une femme accouche d'un enfant qui a la tête remplie de cheveux blancs, » et de suite.

Pays de Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie.

PRÉDICTIONS FONDÉES SUR LES SONGES.

— Malheureusement la tablette est fendue, de sorte qu'on ne connaît pas quelles sont les conséquences des songes et leur signification, mais il est toujours curieux de voir les cas spéciaux qu'on croyait pouvoir désigner. —

Si quelqu'un, dans son rêve, voit un phallus...

— — de la chair de chien à son pied droit (?)...
— — de la chair de bête à son pied droit (?)...
— — une griffe de bête à son pied droit...
— — de la chair de chien à ses deux pieds...
— — croit tomber d'une poutre...
— — voit un *buzur* de femme...
— — voit un *buzur* de...
— — voit un *buha*..
— — voit un chien mort...
— — voit un,... mort.

Si quelqu'un, dans son rêve, voit des bêtes sauvages mortes...
— — se croit dans un endroit étroit...
— — croit qu'un homme pisse sur lui...
— — croit qu'une femme pisse sur lui...
— — croit qu'un chien pisse sur lui...
— — croit qu'une bête fauve pisse sur lui...

PRÉDICTIONS ASTROLOGIQUES.

W. J. A. t. III, 51 et ss.

— On a tenté de traduire ces textes obscurs, mais la fausse interprétation de plusieurs mots a produit des versions sans sens raisonnable. Nous pouvons donc dire que nous en donnons la signification pour la première fois. —

I

Pl. 51. 8, II.

Si la lune, au moment de son apparition, se montre au vingt-huitième jour du mois comme au premier,

Il y aura malheur dans la région de l'ouest (Aharri, la Phénicie).

Si la lune est encore vue le vingt-huitième jour,

Il y aura bonheur en Accad, malheur en Aharri (Phénicie).

Observé par le Grand Chef.

II

Ibid., VIII.

Si la lune est visible déjà le premier jour, la prédiction sera heureuse, le pays se réjouira.

Si elle se prolonge plus longtemps que sa longueur calculée,

Il y aura un règne pendant de longues années.

Si la lune, à son apparition, est entourée d'un halo, le roi obtiendra la succession par primogéniture.

Observé par Istar-tum-essis.

III

Ibid., pl. 54, I.

Si la lune a atteint au méridien,
Et le soleil, au moment où la lune est au méridien, disparaît;
Dans tous les pays on respectera la loi,
Le fils avec le père respectera la loi,
Les peuples seront en paix.
Si la lune atteint au méridien,
Et pendant ce temps Mars disparaît,
Les croissances de troupeaux seront détruites dans tous les pays.
La récolte des fruits ne prospèrera pas.
Si la lune est au méridien,
Et que pendant ce temps, deux étoiles disparaissent,
Il y aura un règne pendant de longues années.
Si Mars et Saturne sont sur une même ligne pour se coucher en même temps,
Les naissances des animaux prospèreront et...

QUELQUES PROVERBES SUMÉRIENS.

— Ces phrases, toutes très difficiles, publiées depuis quinze ans dans le *Recueil de Londres*, II, p. 16, paraissent ici *comprises* et traduites pour la première fois. J'en ai donné quelques-unes dans la *Bibliothèque européenne*, en 1870. Bien entendu, nous ne les comprenons que par la traduction assyrienne qui, souvent, ne se rattache pas aux mots propres de l'original sumérien.—

I

O homme, tu es comme des vieux rechaux.
Tu es difficile à changer (en mieux).

II

Pris au piège.

Tu t'es levé pour prendre le chemin de l'ennemi.
Il est venu, et t'a pris ton champ, l'ennemi,

III

La royauté,
Mais elle s'en va, comme l'eau du ciel.

IV

Bukli na'hpi (mots obscurs).
La boisson, je ne l'absorbe pas.

V

Difficulté.

Réjouis ceux qui me jalousent :
Parmi les hommes
Rends-moi parfait.

VI

Nul n'est parfait.

En tout tu es heureux;
Seulement tu as revêtu un vêtement étroit.

VII

Maladresse.

Va devant les bœufs qui marchent :
C'est toi qui fouleras le blé.

VIII

Mes genoux se sont pliés,
Mes jambes n'ont pas eu de repos.
Le chemin ne veut pas finir.
Maintenant, élargis-moi ma tiare [1].

IX

Un veau [2] et un onagre
Sont attelés ensemble.

1. C'est-à-dire : A quoi cela peut-il m'être utile?
2. L'original dit un âne.

Le char ainsi attelé,
Je dois le faire transporter
Par un taureau.

X

Qui veut la fin veut les moyens.

Salacitati gravida quid est? Nihil.
Num esuriei aquam offerres?

XI

Aveu.

L'amour charnel a pour suite l'allaitement.
Eh bien, j'allaite[1].

XII

Je veux commettre un larcin :
Si je le restitue, qui me le payera ?

— Nous avons fait suivre les fragments mythologiques par ces quelques sentences qui se rattachent aux propos tenus par Istubar à Istar. Ces curieux proverbes rappellent d'ailleurs quelques paraboles bibliques. —

1. L'original est bien plus cru dans les trois mots : « Coïtus (efficit) lactatum. Mammas præbeo ».

INDEX DES NOMS PROPRES

Aahmès I. XVIII^e dynastie égyptienne, I, 53.
Aaron, I, 67, 141.
Ab, mois, II, 98 et suiv.
Ab beth-din = père de la maison de jugement; titre du président du synhédrion. En assyrien, aba a le sens de préposé, président.
Abarim = passages; montagnes dans Moab, I, 90.
Abdilit = serviteur de Dieu; roi d'Arvad, II, 50.
Abdmélek = serviteur de Molok; roi de Zidon, II, 59.
Abdon = le petit serviteur (de Dieu); chef en Israël, et ville d'Ascher, I, 209.
Abel, voir Hébel.
Abel beth-maaka, bourg de Naphtali; même que Abel Keramim, I, 315; II, 36.
Abel Keramim = pâturage des vignobles; à l'est du Jourdain, I, 208.
Abel Maim = pâturage des eaux; I, 372.
Abel Schittim = pâturage des acacias; bourg de Moab, I, 90.
Abennerig = dont Nergal est le père, prince voisin de l'Adiabène, II, 274.
Abiam, roi de Juda, I, 367 et suiv.
Abib = blé; ancien nom du premier mois, I, 150, 174; II, 98.
Abibaal = (dont le) père est Baal; roi des Kuthéens ou Samaritains, II, 61.
Abigaïl = dont le père est l'exultation (?); femme de David, I, 261, 264, 269.

Abila = le pâturage; bourg, II, 136, 142.
Abila de Lysanias; près de l'Anti-Liban, II, 370, 372.
Abimélek = dont le père est Molok; roi de Djérar, I, 34, 37; — fils de Gédéon, I, 201, 206.
Abinadab = que le père a donné; nom d'un lévite, I, 234; d'un frère de David, I, 250; d'un fils de Saül, I, 267; d'un lévite, I, 283.
Abinoam = dont le père est agrément; père de Baraq, I, 193.
Abiram = dont le père est élevé; nom d'homme, I, 86.
Abischag = dont l'erreur est le père; la Sulamite, I, 318, 322.
Abischaï = père du don; neveu de David, I, 259, 264, 273, 291, 312, 315.
Abital = dont la rosée est le père; femme de David, I, 274.
Abiya = dont Iahvé est le père; fils de Samuel, I, 239; — fils de Jéroboam Ier, I, 363.
Abner = père de lumière; neveu de Saül, I, 248, 265, 272 et suiv.
Abraam = père de la multitude, I, 29.
Abram = le père élevé; le grand ancêtre.
Abschalom = père de bonheur; fils de David, I, 274, 302 et suiv.; — frère d'Alexandre Jannéas, II, 198.
Abydos, Abdou en égyptien, I, 65, 336.
Achéménès, voir Akkamanis.
Acre, voir Akko.
Actium (bataille de), II, 321.
Ada = beauté; femme de Lamech, I, 9.
Adam = rouge (?)
Adama = terre; bourg de la vallée de Siddim, I, 26.
Adar = feu; mois et dieu planétaire, II, 98.
Adarmalik = Adar-Molok, ou Adar est roi; fils de Sennachérib, II, 56.
Adar-Molok, honoré par les Kuthéens, II, 99.
Adasa, bourg, aujourd'hui Khirbet-Adasa, II, 164.
Adda, même que Adida, II, 179.
Adiabène, province sur le Tigre, II, 447.
Adida, bourg de la Scheféla ou plaine de Judée, II, 177.
Adon ou Adonis, même que Aten, en égyptien *disque solaire*, et verbe qui signifie suppléer, gouverner en la place de... I, 181 et suiv.; II, 74.
Adonaï, remplace à partir de Schimeön hazadiq, le nom d'Iahvé.
Adonaï-Élion, II, 134.
Adonaï-Élohim.
Adonia = mon seigneur c'est Iahvé; fils de David, I, 274, 317 et suiv.
Adonies, fêtes d'Adonis à Byblos, I, 333; II, 40.

Adoniram = le grand seigneur; grand intendant des travaux I, 330, 358, 360.
Adonizédeq = mon maître est juste; nom propre, I, 119.
Adora = magnifique; bourg de Juda, II, 158.
Adoullam, bourg de Juda, I, 46, 259, 305.
Adrahasis, Noé babylonien, I, 12.
Adramélek, voir Adar-Molok.
Adriel = Adar-El ou Adar est Dieu; gendre de Saül, I, 254, 299.
Æmilius Jucundus, préfet romain, II, 401.
Æschma, démon persan, II, 117.
Agag = celui qui brûle (?); roi d'Amaleq, I, 93, 249.
Agar = fuite; servante d'Abraam, I, 29.
Agathokléa, reine grecque d'Égypte, II, 738.
Agathoklès, frère de Philopator, II, 138.
Aggadistes, tribuns et prédicateurs.
Aggée, voir Haggaï.
Agrippa, gendre d'Auguste, II, 329.
Agrippa I, roi des Juifs, II, 368 et ss.
Agrippa II, roi des Juifs, II, 377 et ss.
Agrippia, nom donné par Hérode à la ville maritime d'Anthédon, II, 426.
Agrippina, femme de Claude, II, 380.
Agro-Mainyous (Arihman), = l'esprit contraire, II, 116 et suiv.
Agué = fuyant (?); nom propre, I, 291.
Ahab = frère du père ou oncle; roi d'Israël, I, 375 et suiv.; — nabi, II, 85.
Ahaz = (qu'Iahvé) a saisi; roi de Judas, II, 31 et suiv.
Ahazia = qu'Iahvé a saisi; roi d'Israël, I, 394 et suiv., 401 et suiv.
Ahiab = frère du père ou oncle; cousin d'Hérode Ier, II, 324 et suiv.
Ahimaaz = dont la colère est frère; fonctionnaire de Salomon et son gendre, I, 309, 311, 328.
Ahimélek = dont Molok est frère, I, 257, 258.
Ahinadab = que le frère a donné; fonctionnaire de Salomon, I, 328.
Ahinoam = dont le frère est Noam (?); femme de David, I, 262 et suiv. 302.
Ahio = dont Iahvé est frère; fils d'Abinadab, I, 284.
Ahiqam, nom propre, II, 76.
Ahischar = dont le frère est droiture; majordome de Salomon, I, 349.
Ahitobel = dont l'impiété est frère; nom propre, I, 366.
Ahitoub = dont le bonheur est frère; cohène petit-fils d'Éli, I, 238, 258.

Ahiya, dont Iahvé est frère; nabi; — petit-fils d'Éli. — I, 247, 355, 363.
Ahoura-mazda (Ormuz) = l'esprit intelligent; bon principe iranien, II, 116.
Ahouzath = possession (d'un dieu); nom propre, I, 37.
Ahwa, fleuve, II, 104
Aï = ruine; à l'orient de Bethel, I, 118 et suiv., 143; II, 98.
Aïalon = lieu de gazelles; bourg, I, 120, 247; II, 34.
Ailath ou Élath = lieu planté d'arbres; près de la mer Rouge, I, 344; II, 17, 33
Aïn-haqoré = fontaine de l'invoquant, I, 218.
Aïn-Moscha = île de Moïse; bourg égyptien, I, 64.
Aïn-Mousa = puits de Moïse; oasis, I, 76.
Airammu, roi d'Édom, II, 50.
Aji, serpent mythique indo-iranien II, 18.
Akaba (golfe de), I, 75
Akan = celui qui afflige; nom propre, I, 118.
Akhaïe, II, 402.
Akiba, voir Aqiba.
Akisch = l'irrité; roi philistin, I, 258, 260, 268, 290, 325.
Akkad, ville de Chaldée, I, 18.
Akkamanis, = bienveillant; souche de la dynastie persane des Achéménides, II, 101.
Akko = sable ardent; ville de la côte phénicienne, plus tard Ptolémaïs, I, 100, 114; II, 41, 50 et suiv.
Akkrabatène, district qui avait pour ville Akrabeh à 3 lieues au S.-S.-E. de Naplouze, II, 159.
Akor = la troublante; vallée près d'Aï, I, 118.
Akra, citadelle de Jérusalem, II, 142, 150; — bourg (?) II, 182.
Aksa = lien; femme de Kaleb, I, 189.
Akschaph, bourg d'Aser, I, 122.
Alabarkhe, titre des préfets juifs d'Alexandrie, II, 250.
Albinus, 13e procurateur romain de la Judée, II, 388.
Alexander le Grand, II, 123 et suiv.
Alexander, alabarkhe d'Alexandrie, II, 299.
Alexander, fils d'Hérode et de Mariamna, II, 377 et suiv.
Alexander, fils d'Aristoboulos, II, 217.
Alexander Bala, roi de Syrie, II, 171 et suiv.
Alexander II Ionathan, fils aîné d'Aristoboulos II, II, 214 et suivantes.
Alexander Iannéas (Iannéas est l'abréviation grécisée d'Ionathan); roi juif, II, 198 et suiv.
Alexander Lysimakhos, alabarkhe juif d'Alexandrie, II, 369.
Alexander Sidétès, roi de Syrie, II, 196.

Alexander II Zebina (le vendu), roi de Syrie, II, 191.
Alexandra, fille d'Aristoboulos II; une autre — fille de Hyrkanos II, II, 205 et suiv.
Alexandrie d'Égypte; — près de l'Issus, II, 123; 250 et suivantes.
Alexandrion, forteresse juive, II, 211, 314.
Alexas, beau-frère d'Hérode Ier, II, 350.
Al habeth = sur la maison; titre du majordome, I, 329.
Al hamaz, titre de directeur des travaux, I, 347.
Alhanezibim = sur les préposés; titre de grand intendant I, 328.
Alilat, divinité des Amaléqites, I, 184.
Alityros, mime juif aimé de Néron, II, 388.
Alkimos, nom grécisé du grand prêtre Iaqim, , 162 et suiv.
Allobroge, tribu gauloise, II, 360.
Altéqé, bourg, II, 50.
Amaleq, I, 77.
Aman, ministre persan, II, 102.
Amaria = (à qui) Iahvé a parlé; grand prêtre, I, 397.
Amassa = fardeau; chef de bandes de David, I, 309, 314, 315.
Amassia = qu'Iahvé porte dans son sein; chef juif, I, 392.
Amathus, au delà du Jourdain, II, 200.
Amazia = que fortifie Iahvé; roi de Judas, II, 8 et suiv. 19.
Amescha-çpentas = immortels; génies iraniens, II, 16.
Amgarouna, même que Éqron, II, 50.
Amitthaï = véridique; père de Jonas, II, 95.
Ammon = caché; dieu-père de la trinité thébaine, I, 61, 63.
Ammon = fidèle; fils de David, I, 274, 303, 304.
Ammonios = l'homme d'Ammon; syrien, II, 173.
Amon = caché; roi de Judas, II, 61.
Amorrhites, ou Émorites.
Amos = fardeau; nabi, II, 6, 16, 20.
Amou, asiatiques, I, 25.
Amoz = fort; père d'Isaïe.
Amram = le parent élevé; père de Moïse, I, 63.
Amraphel = maître est le fils; nom propre, I, 26.
Anaïtis, Nana de Chaldée, Anath des pays sémitiques = le ciel; déesse lunaire, infernale et guerrière, épouse d'Anou, II, 161.
Anaq = au long cou, ou géant; ancêtre mythique de géants, I, 84.
Anath = nom de la déesse, porté par le père de Schamgar, I, 191.

Anathoth = de Anath; bourg de Benjamin, I, 123; II, 66, 98.
Anavites = doux; disciples d'Isaïe, II, 31, 58 et suiv.
Anciens, voir Zeqénim.
Andromakhos, premier gouverneur de la Cœlésyrie, II, 126; — ami d'Hérode le grand, II, 341.
Andronikos, juif alexandrin, II, 225, autre II, 149.
Annius (Lucius), chef romain, II, 422.
Annus Rufus, 3e procurateur de la Judée II, 363.
Anou = ciel; dieu assyrien, I, 2, 11.
Ansché-Kenéseth hagguedola, hommes de la grande synagogue, II, 112.
Anthédon, bourg, II, 128.
Antigonos, roi grec, II, 126, et suiv.; — frère d'Iehouda Aristoboulos I, II, 196; — fils d'Aristoboulos II et roi, II, 217, 307 et suiv.
Antilibanon voir Hermon.
Antiokhéia, Antioche de Syrie, II, 127, et çà et là.
Antiokhos le Grand, II, 136.
Antiokhos Ier Soter, roi de Syrie.
Antiokhos II Théos, II, 133.
Antiokhos IV Épiphanès, II, 144.
Antiokhos V Eupator, II, 161.
Antiokhos VI Dionysios, II, 175 et suiv.
Antiokhos VII Sidétès et Eusébès, II, 182.
Antiokhos VIII Gryphos, II, 191.
Antiokhos IX Kyzikénos, II, 192.
Antiokhos X, II, 207.
Antipas, plus tard Antipater, père d'Hérode, I, II, 208 et suiv.; — fils d'Hérode et tétrarque, II, 354 et suiv.; — parent d'Agrippa II, II, 428.
Antipater, père d'Hérode I, II, l. c.; — homme égorgé par Hérode, II, 324; — fils d'Hérode I, 337 et suiv.
Antipatris = ville d'Antipater, II, 326.
Antonia (tour), reliée au temple, II, 336.
Antonia, belle-sœur de Tibérius, II, 367.
Antonius, collègue d'Octave, II, 384 et suiv.; — chef romain, II.
Aod, voir Éhoud.
Aoulem, vestibule du temple.
Apamée, ville syrienne, II, 257.
Apériou, tribu identifiée par quelques-uns avec les Hébreux, I, 62.
Apheq = (lieu) fort; bourg d'Issakar, près d'Isréel, I, 230. 388; II, 12.
Apis, voir Hapi.

Apocalypse de Barouk, II, 289.
Apollinaris (XVe légion), devant Jérusalem, II, 431.
Apollo, II, 156.
Appollonia, ville maritime, II, 128.
Apollonios, préfet syrien, II, 150, 155.
Apollonios Daos, préfet syrien, II, 173.
Apollonios Molo, philosophe, II, 257.
Apollophanès, chef syrien, II, 161.
Appion, rhéteur alexandrin, II, 257.
Apriès, voir Rahaâab-ouahabra.
Aqiba (Rabbi) = le talon; II, 443 et suiv.
Aquila, traducteur de la bible, II, 445.
Ar-Moab = ville de Moab; I, 97.
Aram = le haut pays; pays devenu plus tard la Syrie, divisé en trois districts : Aram-Zoba, Aram-Hamath, et Aram-Damas, I, 184.
Ararat, mont d'Arménie, 1,16.
Aravna, voir Ornan.
Arbana, rivière de Damas, II.
Arbéla = ville des 4 dieux, déesse Arbèle ou Ischtar d'Arbèle; bourg de Galilée, II, 312.
Aréthusa, bourg, II.
Argob, voir Ragaba.
Arihman, voir Agro Mainyous.
Ariok, II, 26.
Arion, II, 140.
Aristéas (pseudo), juif alexandrin, II, 263.
Aristée (et ses abeilles), mythe solaire, I, 211.
Aristoboulos (pseudo), juif alexandrin, II, 263.
Aristoboulos I, ou Iehouda Aristoboulos, II, 196.
Aristoboulos II, frère de Hyrkanos II, II, 206 et suiv.
Aristoboulos, fils d'Hérode; — beau-frère d'Hérode; — frère d'Agrippa Ier, II, 316, 337, 369.
Arkhélaos, fils d'Hérode et Etnarque, II, 354 et suiv.
Arkhélaos le Cappadocien, II, 337 et suiv.
Arménie, = montagne des Minites, d'après quelques-uns; pays d'Ahriman, d'après Mordtmann, II, 50.
Armilaos, personnage des rêves messianiques, II, 297.
Armoni = l'homme de la citadelle; fils de Rizpa, I, 299.
Arnon = le rapide; torrent.
Arouma, bourg, I, 203 et suiv.; II, 73.
Arpad, bourg, près de Damas, II, 38.
Arpakschad = frontière de Kaldée; mythe géographique, I, 19.
Arsace, roi des Parthes, II, 177.
Artaban, roi des Parthes, II, 248.

Artaksatra (Artaxerxès Longue-main, Mnémon et Ochus), rois de Perse, II, 104, et suiv. 121.
Artapanos (pseudo), juif alexandrin, II, 264.
Arvad = voyageur(?); ville phénicienne, II, 19, 114; II, 50.
Arza = terre; nom d'homme, I, 373.
Asaël = qu'a fait Dieu; neveu de David, I, 259, 273, et suiv.
Asaph = collecteur; psalmiste, I, 237, 287, 337.; — fonctionnaire persan, II, 107.
Ascalon, voir Aschqlon.
Ascher = félicité; nom d'homme, I, 41.
Aschéra = l'heureuse; déesse des plaisirs; — bois en formes de phallus.
Aschi, collecteur de la Guémara de Babylone, II, 454.
Aschmodaï = Aeschmo-Daeva, Asmodée, démon persan, II, 117.
Aschour = bon; Dieu assyrien et nom de l'Assyrie.
Aschour-akhé-iddin (Assharradon) = Aschour donne les frères; II, 56 et suiv.
Aschour-bani-pal (Sardanapale II) = Aschour crée le fils; II. 71.
Aschour-étil-ilane = Aschour maître des dieux; II, 71.
Aschour-nadin-schoum = Aschour donne un nom; II, 49.
Aschour-nasir-pal = Aschour protège le fils; II, 7.
Aschqlon, ville philistine.
Aschtharoth-Karnaïm = les deux Astartés (la guerrière et la joyeuse), aux deux cornes; bourg de Baschan, I, 125; II, 45, 160.
Aschtoreth ou Astarté, I, 131, 150, 181, 185.
Aser, voir Ascher.
Asiastes, II, 247.
Asie Mineure.
Asmonéens, voir Haschmonides.
Asnath = siège de Neith; femme de Joseph, I, 51.
Asokhis = terre remuée; bourg, II, 199.
Asophon, près du Jourdain, II, 198.
Asor, voir Hazor.
Asphaltite (lac), un nom, chez les Grecs, de la mer Morte, I, 109.
Asphar, citerne près de Théqoa, II, 169.
Assa = qu'a guéri (Iahvé); roi de Judas, I, 358 et suiv.
Assomption de Moïse, livre messianique, II, 281 et suiv.
Assour, voir Aschour.
Astyagès, roi des Mèdes, II, 35.
Atabyrion, nom grécisé du Thabor. Le culte de Zeus Ata-

byrios, du Thabor adoré, fut porté à Rhodes et en Sicile, II, 136.
Atar, ou Tar = fils; fils d'Ahoura-Mazda, II, 118.
Atergatis, en grec Derkéto. — Le mot vient du syriaque, Targeto = ouverture; — poisson à tête de jeune femme, divinité femelle de Dagon, I, 210.
Athæneos, syrien, II, 150.
Athalia, se rapproche d'un mot assyrien *utollu*, et signifie confiante en Iahvé; reine de Judas, I, 391 et suiv., 400 et suiv.; II, 3 et suiv.
Athamas, surnom peut-être d'Hérode II, de Khalkis, II, 379.
Athènes, II, 250.
Athénion, nom d'homme, II, 134 et suiv.
Athénobios, syrien, II, 182.
Athrongès, berger chef de bande, II, 357.
Augustus César, II, 324 et suiv.
Avesta, = livre, II, 116 et suiv.
Avil Mardouk = l'homme de Mardouk (Évil Mérodach); roi de Babel, II, 89.
Ayephim, nom de lieu, I, 207.
Azarath-Cohanim — Israël — Naschim, cour des prêtres, cour d'Israël, cour des femmes du temple d'Hérode, II, 334.
Azaria = qu'aide Iahvé; roi; — chef juif; — nabi; — grand prêtre, etc., I, 13 et suiv.; II, 159, 160.
Azaria bèn-Nathan, grand intendant, I, 328.
Azazel = force de Dieu; à qui on immole le bouc du péché, I, 254.
Azzeqa, bourg, I, 251; II, 84.
Azzéreth = assemblée; jour qui suit la fête des tabernacles.
Aziz = puissant; roi d'Émèse, II, 381.
Azmavet, bourg, II, 98.
Azria bèn-Tabel (Tabel, = El est bon), nom d'homme, II, 33.

Baal = maître; nom générique de la divinité masculine en Phénicie.
Baal-Berith = Baal-alliance; présidant aux unions de sexes (?) I, 201, 203.
Baal-Gad = Baal-Fortune; adoré aux sources du Jourdain, I, 186; II, 128.
Baal-Hazor = Baal de Hazor, bourg, I, 303.
Baal-Hermon, la montagne honorée aux sources du Jourdain, I, 186; II, 128.
Baal-Peör = Baal de l'hiatus (Belphégor); sainte montagne en Moab, objet d'adoration, I, 96.

Baal-Perassim = Baal des ruptures (de virginité) ; bourg de Judas, I, 290.
Baal-Zeboub = Baal-Mouche ; Dieu d'Éqron, I, 89, 210, 394.
Baal-Zephon = Baal du nord (de Zephon) ; I, 72, peut-être Zephon, même que Typhon.
Baalath = dame ; déesse de Byblos; bourg de Benjamin, I, 346.
Baalê-Iehouda = maîtres de Judas ; un nom de Qiriath-iarim I, 283.
Baana, nom d'homme, I, 276.
Baba bèn-Bouta (pupille, fils de Bouta), pharisien, II, 316, 325.
Babanézès, officier perse, II, 124.
Babel (en assyrien Babilou) = la porte du dieu Ilou; (Babylone).
Bacemath = la parfumée ; femme d'Abraam ; fille de Salomon I, 38, 328.
Baëscha = le méchant ; roi d'Israël, I, 369 et suiv.
Bagoas = eunuque(?); eunuque d'Hérode I, II, 345.
Bagozès, officier perse, II, 121.
Bahourim = les jeunes gens ; bourg de Benjamin, I, 274, 307.
Baianites, bandes pillardes, II, 159.
Baïes, II, 371.
Bakkhidès, chef syrien, II, 163.
Balaäm, voir Bileäm.
Balaq = le vain ; roi de Moab, I, 91 et suiv.
Balthasar, voir Bel-sar-ousour.
Bamoth = hauteurs ; où, en Canaan, l'on adorait ; sous-entendu, temple (temple des hauteurs) (?).
Bamoth, bourg de l'autre côté, I, 89.
Banias = ville du dieu Pan ; l'ancienne Césarée de Philippe et Néronias, I, 111 ; II, 128.
Banus = Pan (?) ; vivant dans le désert, II.
Bar-Koziba, appelé aussi Bar-Kokba = fils de l'étoile, II, 450.
Baraq = l'éclair ; nom d'homme, I, 191 et suiv.
Baris (tour de), II, 142.
Baroa (peut-être Allepo), ville syrienne, II, 162.
Barouk = béni ; nabi, II, 79 et suiv.
Barzilaï = l'homme de fer ; nom d'homme ; — ou bien pour : Karzilaï = le pasteur, I, 313.
Baschan = fertile ; district au delà du Jourdain, I, 90 ; II, 6, 20.
Batanéa, même district que le précédent, à l'époque gréco-romaine, II, 142 et suiv.
Bathschéba = fille du serment (Bethsabé) ; femme de David, I, 265, 317, 499 et suiv.

Bathyra, ville, II, 328.
Bazaphornès, roi des Parthes, II, 307.
Beéra = citerne; bourg, I, 203.
Beéri = le sculpteur, ou l'homme de la fontaine; nom d'homme, I, 38.
Beéroth = les puits; bourg de Benjamin; aussi nom antique de la moderne Beyrout (on a voulu rattacher le nom de Beyrout à Berouth, cyprès, arbre de la déesse phénicienne), II, 98.
Beer-schéba = puits du serment; bourg. On aimait à établir un culte prés des fontaines; de là, l'importance religieuse de Beer-schéba.
Béhémoth = bête énorme (hippopotame dans Job); — monstre réservé pour le Banquet des saints, II, 300.
Bel, dieu assyrien, I, 3, 13.
Bel-labar-iskoun, ou mieux, Bel-zikir-ischkoun = Bel établit la mémoire, roi de Babel, II, 93.
Bel-sar-ousour = Bel, protège le roi (Balthazar), II, 93 et suiv.
Béla = l'engloutie; ville, I, 26.
Béliar = vaurien; Néron antechrist, II, 261.
Belphégor, voir Baal-Peör.
Belschasar (Balthasar), nom biblique de Bel-sar-ousour, II, 94.
Bélus, rivière sacrée près d'Akko, I, 100, 114.
Bèn-Ammi, fils de mon parent; fils de Lot, mythe géographique, I, 30.
Bèn-Damnaï, pontife, II, 389.
Bèn-Guéber, fils de Héros, fonctionnaire de Salomon, I, 328.
Bèn-Hadad = Bin-Hadad, roi de Damas, I, 371 et suiv.
Bèn-Hadad II, roi de Damas, I, 387 et suiv.
Bèn Hadad III, II, 7 et suiv.
Bèn-Hinnom (vallée de), même que Gué-Hinnom, II, 69, 74.
Beniamin = fils de mes jours; Benjamin.
Bèn-Kalba-Schaboua, nom d'homme, II, 424.
Bèn-oni = fils de ma douleur; un nom de Benjamin, I, 44.
Bèn-Sira, voir Ieschou bèn-Sira, II, 130.
Bèn-Zizith = fils de Zizith (illustre); nom d'homme, II, 424.
Benayahou = bâti par Iahvé; sorte de chef des janissaires, I, 259, 292, 319, 323 et suiv.
Benê-Amri, tribu d'Édomites II, 169.
Benê-Baba, famille ennemie d'Hérode I, II, 324.
Benê-Bathyra = fils de Bathyra, II, 233.
Benê-Berak, bourg non loin de la mer, II, 446.
Benê-Hézir, famille ensevelie à Jérusalem, II, 332.
Benê-Pasiron, II, 174.
Benê-qédem = fils de l'orient; orientaux, I, 190, 395,

Beni-Hassan, lieu d'Égypte, ses peintures, I, 45.
Béor = flambeau; père de Balaäm, I, 94.
Bérénikê, reine de Syrie; — nièce d'Hérode I; — sœur d'Agrippa II. — II, 381, 392, 394, 411 et suiv.
Bérose, historien de la Kaldée, I, 11.
Bérotal (?), bourg d'Aram, I, 294.
Berour-Hail, ville voisine d'Iabné, II, 440.
Béryte, de Beéroth = citernes; ville, II, 344.
Bès, dieu venu en Égypte du pays des Somalis, I, 185.
Bessor = frais; torrent au sud, I, 269 et suiv.
Betgabrin = peut-être la maison des héros; bourg, II, 158.
Bethania, voir Beth-Hiné.
Beth-Basi = demeure de Bès (?); bourg du Nedjeb, II, 171.
Beth-Dagon = demeure de Dagon; bourg, I, 50, 174, 189.
Beth-El = demeure d'El (Dieu); bourg, lieu d'un culte sur une colline.
Beth-El-Berith = demeure d'El-alliance; forteresse, I, 204.
Beth-hagguibborim = demeure des héros; quartier de Jérusalem, I, 282.
Beth-ha-markaboth = demeure des chars; bourg, I, 243.
Beth-Haran = demeure de la montagne; ancien nom de Bethramta ou Livias.
Beth-Hiné (Béthanie), faubourg de Jérusalem, II, 416.
Beth-Honio = temple du district d'On, II, 252.
Bet-Horon, supérieure et inférieure = demeure de cavité; deux bourgs voisins, à la frontière d'Éphraïm et de Benjamin, I, 346; II, 155.
Beth-Iéschimoth = maison des ruines; à l'est du Jourdain, I, 90, 106.
Bethléhem = maison de pain.
Beth-Millo = maison de forteresse (ou de plénitude); palais de Salomon, I, 203.
Beth-Nimrim ou nimra = maison de l'eau limpide; dans le pays d'au delà, II, 421.
Beth-Peör = demeure de (Baal) Peör; bourg de Moab, I, 102, 185.
Bethphagé = maison des figuiers; faubourg de Jérusalem, II, 416.
Bethramta, voir Beth-Haran.
Beth-rehob = demeure du plateau; bourg d'Aram, I, 294.
Beth-scheän = maison de repos; — Scythopolis à l'époque grecque, I, 267.
Beth-Schémesch = demeure du Soleil ou du dieu Schamasch; bourg, I, 215, 232; II, 11, 34.
Beth-Iaär ha-Libanon = maison de la forêt du Liban; palais I, 337 et suiv., 366.

Beth-Zaïd = maison de pêche (Betsaïda); au nord-est du lac de Génésareth, II, 404.
Beth-Zakkai ou Beth-Zekaria = demeure de Zekaria; bourg II, 162, 163.
Beth-Zour = maison du rocher; bourg sud, I, 366; II, 157 et suiv.
Bether, = maison de ville; aujourd'hui Bettir, dans la montagne de Judas, II, 449.
Bethomé, bourg (?), II, 202.
Bethouel, pour Methouel = homme de Dieu; nom d'homme, I, 34.
Béthoulie, pour Beth-éloa = maison de Dieu; nom de Bether, 449.
Bethsabé, voir Bathtschéba.
Bezalel = à l'ombre de Dieu; nom d'homme, I, 134, 136.
Bézeq = enflure (de terrain); bourg, I, 246.
Bézer (vendange?); bourg de Ruben, I, 169.
Bézétha = faubourg; au nord-est de Jérusalem, II, 376.
Bikri = premier né (d'Iahvé?); nom d'homme, I, 314 et suiv.
Bileä = la craintive; concubine de Jacob, I, 40.
Bileäm = sans peuple (ou sans postérité); (Balaam), I, 91 et suiv.
Binnirari III, = Bin est mon espoir; roi d'Assyrie, II, 19.
Boaz = en lui la force (Booz); mari de Ruth et colonne du temple, I, 225 et suiv.; II, 334.
Boëthoris, roi de Tanis, II, 31.
Boëthos, souche de grands prêtres sadducéens, ou des Boéthusiens, II, 330.
Bohan (pierre de) = pouce; limite entre Judas et Benjamin, I, 123.
Boul, mois, I, 335.
Bouzi = l'homme de l'Arabie déserte(?); père d'Ezéchiel, II, 86, 92.
Bozra = ville forte; bourg d'Édom; Séla (?); plusieurs Bozra, II, 159.
Brischyançta, démon perse, I, 117.
Bubastis ou Pibast = la demeure de la déesse Bast; ville d'Egypte, I, 136.
Byblos, nom grec de Guebal ou Djebal, I, 115.

Cain, voir Qain.
Cainan, voir Qénan.
Caius Caligula, II, 259, 265, 370 et suiv.
Caius Caspius Longinus, proconsul de Syrie, II, 378
Caleb, voir Kaleb.

Callirhoé, eaux chaudes à l'embouchure du Zerka-Main, I, 111; II, 350.
Cambyse, voir Kambousia.
Camos, voir Kémosch.
Campanie, II, 371.
Cana, voir Qana.
Canaan, voir Kenaan.
Capito, centurion, II, 391.
Capitole, II, 310.
Cappadoce, II, 94, 337, 342.
Caprée, II, 370.
Carie, II, 123.
Carmel, voir Karmel.
Carus, mignon d'Hérode I, II, 345, 352.
Cassandre, ou Kassander, chef grec, II, 127.
Cassius, II, 314.
Castor, nom d'un défenseur de Jérusalem, II, 216, 427.
Cédron, voir Qidron.
Céler, tribun romain, II, 386.
Céréalis (Sextus), chef de la Ire légion, II, 413.
César (Jules), II, 217 et suiv.
Césarée, ville maritime, II, 326 et çà et là.
Césarée de Philippos, plus tard Néronias, aux sources du Jourdain, II, 364, 390, etc.
Cestius Florus, 14e procurateur de la Judée, II, 390 et suiv.
Cestius Gallus, proconsul de Syrie, II, 391.
Chaldée, voir Kaldée.
Cham, voir Ham.
Chérubin, voir Kiroub.
Chio, II, 328.
Chodorlahomor, voir Koudour-Lagamar.
Chypre, II, 150.
Cilicie, II, 123, 173.
Ciliciens, gardes d'Alexander Iannaï, II, 201.
Cis, voir Qisch.
Cisson, voir Qischon.
Claudius, II, 372, 373, 377, 380, 386.
Cléopâtre, voir Kléopatra.
Cœlésyrie = Syrie creuse; II, 125 et suiv.
Coponius, 1er procurateur de Judée, II, 361.
Corinthe (bronze de), II, 334.
Coré, voir Qora.
Craoscho, génie persan, II, 117.

Dabaritta ou Dabrath = pâturage; bourg de Galil, II, 408.
Dagon = poisson; Dieu, moitié homme et moitié poisson, des

Philistins, venant de l'Oannès des Kaldéens, I, 188, 220, 231
Dalila = chérie, I, 218.
Damas, ou Damesseq = vaillante, fréquent.
Dammouz ou Tammouz = un (mot sumérien), amant et fils d'Ischtar à Babel, II, 74, 86.
Dan = juge; tribu, I, 40, etc.
Dan, bourg, ancienne Laïsch, I, 372; II, 36.
Daniel = mon juge, c'est Dieu, II, 94 et suiv., 168 et suiv.
Danube, II, 247.
Daphné, près d'Antioche, II, 11, 149.
Darayavous, Darius, rois de Perse, II, 95, 106 et suiv.
Darious, chef d'Agrippa II, II, 395.
Darom = pays du midi; au sud de la Judée, II, 446 et suiv
Dathan = l'homme de la fontaine (?); nom d'homme, I, 86.
David ou Daoud = l'aimé, I, 180, 250 et suiv.
Debir = la partie retirée, saint des saints, I, 332 et suiv.
Debir, bourg de Judas, I, 124, 189.
Débora = l'abeille, I, 159, 191, 238.
Décapole, les dix villes autour du lac de Génésareth, II, 397
Delta, quartier d'Alexandrie, II, 398.
Démainétos, homme de Ptolémais, II, 199.
Démétrios — II Nikator; — III, — rois de Syrie, II, 163 et suiv., 173.
Démétrios Poliorkétés, II, 127.
Démétrios de Phalère, II, 263.
Démétrios, alabarkhe d'Alexandrie, II, 381.
Démétrios (pseudo), II, 264.
Dendam, lieu désert où est béhémoth, II, 300.
Derkéto, voir Atergatis.
Dibbon = longueur(?); ville, I, 97.
Diglath = fleuve aux hautes rives (Tigre).
Dina = jugée ou vengée; fille de Jacob, I, 41.
Diodotos, gouverneur syrien, II, 173.
Diogénès, conseiller d'Alexandre Jannée, II, 227, 228.
Dion ou Diospolis, bourg dans le Hauran, II, 203.
Dionysios (fête de), ou dionysiaques, II, 138.
Diophantès, scribe royal sous Hérode I, II, 343.
Dios hospitalier, II, 150.
Dios olympien, II, 150.
Djebal = ligne ou chaîne de montagnes; de là, Sébaléne, partie d'Édom, I, 297.
Djebala, bourg, II, 204.
Djebel-Katarina, montagne du Sinaï, I, 79.
Djebel-Mousa, montagne de Moïse, I, 75.
Djebel-Sdoum, montagne de Sodome, I, 30.
Djebel-Serbal, I, 75.

Djérar ou Guérar = hospitalité; au sud-ouest, I, 25, 33, 371; II, 48.
Doëg = inquiet; iduméen au service de Saül, I, 257, 258.
Dœva, démon persan, II, 116 et suiv.
Dok (fort de) = observatoire; près de Jéricho, II, 183.
Dolésos, nom d'homme, II, 421.
Domitianus, II, 433, 444.
Dor, Dora à l'époque grecque = habitation, bourg, II, 128, 199, 213.
Doris, femme d'Hérode I, II, 338, 345.
Dorothéos, contemporain d'Hérode I, II, 324.
Doryménés, syrien, II, 156.
Dosithéos, juif alexandrin, II, 251.
Dothain = deux fontaines, au sud du Karmel, I, 45, 405.
Drusilla, troisième fille d'Agrippa I, II, 376, 381.
Drusus, tour de Césarée, II, 326.

Ébal = rocher; montagne d'Éphraïm.
Ébed = serviteur (d'un dieu); nom d'homme, I, 103.
Ébel = fils (Abel) I, 8.
Ében-Ezer = pierre de secours; bourg et colline, I, 257, 230.
Ében-Schatiya, pierre fondamentale, I, 329.
Éboul, mois (septembre), II, 98.
Ébyathar, I, 258, 260, 287, 307, 312, 317.
Ecbatane, ou Agmatana, II, 119.
Ecclésiaste, voir Qohéleth, II, 137 et suiv.
Édom = rouge; mythe géographique, I, 37, 39, 296 et suiv.
Édréï = forte; ville de Baschan, I, 90, 125.
Égée (mer) II, II, 247.
Égla = génisse; femme de David, I, 274.
Églon = petit veau (du Dieu); roi de Moab, I, 189, et bourg de la Scheféla, I, 120.
Éhoud = union; benjamite, I, 190.
Eilan = chêne; nom d'homme, I, 38; — chef en Israël, I, 209.
Ékal = grand édifice (mot sumérien); Saint, I, 332 et suivantes.
El, vieux nom sémitique de la divinité,
El-Elion = Dieu élevé; I, 27; II, 131.
El-Schaddai = Dieu puissant; II, 131.
Éla = chêne; roi d'Israel, père d'Osée; I, 372 et suiv.
Elan, I, 18; II, 56.
El-Ébeirig, nom moderne de Quibroth Hattaua, I, 82.
Eléasa, bourg, II, 166.

Éléasar = que Dieu a secouru; un des noms les plus fréquents dans la Bible.
Éléasar bèn-Azaria, docteur, II, 442 et suiv.
Éléasar bèn-Hanania, II, 393.
Éléasar bèn-Iaïr, un chef des sicaires, II, 396, 417, 435.
Éléasar bèn-Schimeön, un chef des qannaites ou zélotes, II, 402, 419, 423.
Éleuthéros, rivière de Syrie, Nahr-el-Kebir actuel, II, 177.
Élhanan = (à qui) Dieu est propice; parent de David, I, 259, 291.
Éli = élevé; juge d'Israël, I, 186, 227 et suiv.
Éliab = (à qui) Dieu est père; frère de David, I, 250.
Éliada = (dont) Dieu a soin; fils de David, I, 289.
Éliam = (dont) Dieu est le parent; père de Bathschéba, I, 265, 299.
Éliaqim = (que) Dieu a fait se tenir; roi de Judas, II, 73 et suiv. — nom d'homme, II, 52.
Éliaschib = (que) Dieu a rétribué; grand prêtre, II, 105.
lie, le prophète, voir Éliya.
Éliéser = (que) Dieu aide; nom d'homme, I, 33 et suiv.
Eliéser ben-Hyrkanos (Rabbi), docteur, II, 439 et suiv.
Élim = (arbres) robustes; bel oasis dans le Sinaï, I, 76.
Élimelek = El-Molok, ou : mon dieu c'est Molok; I, 224 et suiv.
Élion = élevé; un titre de Dieu, I, 94.
Élionaï, pontife boéthusien, II, 378.
Éliphélet = (à qui) Dieu est salut; fils de David, I, 289.
Élischa = (à qui) Dieu est salut (Elisée); nabi, I, 396 et suiv.; II, 9 et suiv.
Élischama = (que) Dieu a entendu; fils de David, I, 289; II, 80.
Élischoua = à qui Dieu est salut; fils de David, I, 289.
Éliya = mon Dieu, c'est Iahvé; nabi, I, 376 et suiv.
El-Messaneh (tombeau d'), II, 332.
Elnathan = (qu')El a donné; nom d'homme, II, 76, 80, 83.
Élohim, Dieu suprême; — dii minores, I, 39, 116; — grands personnages, I, 156; — dieux des différents peuples, I, 180.
Elqana = (que) Dieu a acquis; père de Samuel, I, 223.
Élulai, roi de Tyr, II, 41.
Élyméen, II, 247.
Émeq-hamélek = val de Molok; I, 311.
Emmanuel, voir Immanouel.
Emmaum, de Hamman = chaud; touchait Tibérias.
Emmaüs, aussi de Hamman = chaud; à six heures de Jérusalem, aux pieds du massif des montagnes de Judée, I, 157.

Émorites = montagnards; tribus cananéenne.
Endor = fontaine de l'habitation; bourg de Manassé, au sud du Thabor, I, 133, 197, 266.
Engueddi = fontaine du chevreau, à l'ouest de la mer Morte, fréquent.
En-Roguel = fontaine de l'explorateur, au sud-est de Jérusalem, I, 282.
Énoch, voir Hanokh.
Énosch = homme; nom d'homme, I, 9.
Éphès-Damim = fin du sang (asyle); bourg de Judas, I, 251, 290.
Éphèse, II, 398.
Éphraïm = double terre (?) tribu, et division géographique.
Éphrata = terre, ou fertilité; un nom de Bethléem.
Éphron = (le petit veau) du dieu; nom d'homme, I, 33, 35, 59.
Ephron, bourg de Benjamin, I, 368.
Épikratès, lieutenant d'Antiokhos IX, II, 193.
Epiphanès, roi de Commagène, II, 376, 381.
Éqron = déracinement (Accaron); ville philistine, fréquent.
Ère = nu; nom d'homme, I, 46.
Érekh ou Houroukh, vieille ville funéraire de Chaldée, I, 18.
Éroub = engagement, II, 234.
Érythrée (Sybille d'), pseudo sybilles juives d'Alexandrie, II, 260.
Esav = velu (Esaü), I, 36 et suiv.
Eschaya (qu') Iahvé sauve (Isaie), I, — Eschaya, II, 25 et suiv. Eschaya II, II, 92.
Eschkol = grappe; nom de lieu, I, 84.
Eschmoun = huitième; un huitième Kabire phénicien, et le premier par l'importance, I, 182.
Eschmounazar = (qu') Eschmoun aide; roi de Sidon, I, 163.
Esch-Schéria = abreuvoir; nom actuel du Jourdain, I, 111.
Eschtaol = retraite ; bourg dans la plaine de Judas, I, 214, 220, 221, 272.
Esdras, voir Ezra.
Esdrelon, nom grec de la plaine d'Isréël.
Esséniens = guérisseurs; secte juive, II, 241.
Esther, ou Sitareh = étoile (persan); II, 102 et suiv., 170.
Étam, jardin près de Jérusalem, I, 343 ; II, 130.
tanim, mois, avant la captivité, II, 98.
Eupolémos (pseudo), juif alexandrin, II, 264.
Euryklès, lacédémonien, II, 343.
Eutykhos, aurige, II, 370.

Ève, voir Hava.
Ezéchias, voir Iehisqia.
Ezéchiel, voir Iehezqel.
Ezékiélos, juif alexandrin, II, 264.
Ezion-Guéber = épine dorsale du géant; sur la mer Rouge, I, 88, 344, 391.
Ezra = secours de lui (du Dieu); (Esdras), I, 129; II, 103.
Ezra (pseudo), II, 187 et suiv.
Ezri pour Ezria = qu'aide d'Iahvé; famille de Gédéon, I, 196.

Fédaia = que rachète Iahvé; lévite, II, 112.
Félix, 9e procurateur de la Judée, II, 381, 385 et suiv.
Festus, 10e procurateur de la Judée, II, 387.
Flaccus, proconsul de Syrie, II, 369.
Flaccus, préfet d'Alexandrie, II, 258.
Fravarchis, anges gardiens de l'Iran, II, 116.
Fretensis (Xe légion), à Jérusalem, II, 411, 431, 449.
Fulminata (XIe légion), à Jérusalem, II, 431.

Gaal = dégoût; nom d'homme, I, 203 et suiv.
Gaba ou Haifa, ancienne Krocodipolis, II, 128.
Gabalène = pays montagneux; district au sud-ouest de Jérusalem, occupé par les Iduméens, II, 158.
Gabaoth, II, 401.
Gabara, bourg de Galilée, II, 409, 410, 412.
Gabbaïtes = percepteurs d'impôts; publicains ou percepteurs d'impôts pour les Romains, II, 362.
Gabinius, chef romain, II, 215.
Gablan, province mentionnée dans le Thalmud, II, 293.
Gabriel = force de Dieu; II, 117.
Gad = fortune; nom divin, porté par plusieurs hommes et par une tribu, I, 41, 237, 259, 316.
Gadara = murée, ou Hippos; à l'est du Jourdain, près de l'Hiéromax, II, 129, 136, 142.
Gadara, ou Gazara, autre bourg, voisin d'Aschdod, II, 171, 213, etc.
Gadatas, chef sous Cyrus, II, 94.
Gaï = haute; porte de Jérusalem, II, 18.
Galaad, voir Guileäd.
Galaïdite, pays de Guileäd, II, 143.
Galba, empereur, II, 287, 398.
Gaelëd = tas du témoignage, endroit de Guileäd, I, 42.
Galgala, voir Guilgal.

Galil (Galilée), divisé en Galil-Élion (Galil supérieur) et Galil-Tahton (Galil inférieur), II, 403, et çà et là.
Gallus, chef de la XIIe légion, II, 399.
Gamala = dos de chameau; bourg de la rive est du Génésareth, II, 404, 414.
Gamliel = que Dieu rétribue, ou chameau de Dieu; II, 374 et suiv.
Gamliel II, II, 439 et suiv
Gamora = conflagration (Gomorrhe), I, 26 et suiv.
Gan-Edèn = jardin d'Edèn ou de délice, I, 6; II, 118.
Gardunias, ancien nom de la Babylonie, rapproché de Gan-Edèn, I, 7.
Gareb = lépreux; compagnon de David, I, 265.
Garizim = (mont) des sauterelles; portant le temple des Samaritains, fréquent.
Gath = pressoir; ville philistine.
Gaules, II, 360.
Gaulois, gardes d'Hérode I, II, 351.
Gaulona ou Golan = exil; bourg de Baschan, I, 169.
Gaulonite, district environnant Golan, II, 354, 386.
Gaza = forte; ville philistine.
Gazara, ou Gadara, bourg voisin d'Aschdod, II, 181 et suiv.
Gazophylakion, salle du temple d'Hérode renfermant les produits des différents troncs, II, 334.
Gédéon, voir Guideön.
Géhenne, voir Gué-Hinnom.
Génésareth, voir Kinnéreth.
Gentils = gentes ou goim, çà et là.
Gérasa = sauterelle; bourg de Guileäd, II, 203.
Geschèm = pluie; nom d'homme, II, 120.
Gessius Florus, II, 362 et suiv.
Ghématrie, II, 282, 455.
Ghor (el) = dépression; nom actuel de la vallée qui longe la rive occidentale du Jourdain, du Génésareth à la mer Morte, I, 112, 113.
Giési, voir Guéhazi.
Gihon = jaillissement; fleuve du paradis terrestre, I, 6.
Gimso = sycomore de lui; bourg de Judas, autrefois philistin, II, 34.
Giskhala, bourg de Galilée, II, 404 et suiv.
Glaphyra, belle-fille d'Hérode I, II, 337 et suiv., 359.
Gob = puits, ou sauterelle; bourg, I, 291.
Gobarva = vache brune; chef sous Cyrus, II, 94.
Goël = rédempteur, ou vengeur; I, 225 et suiv.
Gog, et Magog, derniers ennemis du peuple de Dieu, II, 297.

Golan, voir Gaulona.
Goliath = grand; I, 251 et suiv., 291.
Gomata = riche en troupeau; nom du Pseudo-Smerdès.
Gomorrhe, voir Gamora.
Gophna, ou Ophna, bourg de Benjamin II, 220.
Gorèn-Nakèn = rive du coup, endroit, I, 284.
Gorgias, chef syrien, II, 156.
Goschèm, district égyptien au nord-est, dans le 20e nome, I, 55, 60 et suiv.
Granique, rivière, II, 123.
Grapté, reine d'Adiabène, II, 275.
Gratus, chef d'infanterie, II, 357.
Grèce, II, *passim*.
Gué-Hinnom = vallée de Hinnom ou Innom (le gracieux); à Jérusalem, I, 282; II, 57, 59, 118.
Gué-Mélah = plaine de sel; au sud de la mer Morte, I, 296; II, 10.
Guéba = colline; bourg de Benjamin, II, 98.
Guébal = montagne; nom sémitique de Byblos, I, 115, 153, 182, 285.
Guédalia = (qu')Iahvé a fait croître; nom d'homme, II, 84, 88, 90.
Guédéroth = les parcs de bêtes; bourg de Judas, II, 34.
Guéhazi = val du voyant (Giêsi); serviteur d'Élisée, I, 402 et suiv.
Guélim hagoïm = Galilée des gentils, I, 332.
Guémara = interprétation; partie du Thalmud, II, 454.
Guémaria = (qu')a achevé Iahvé; nom d'homme, II, 80.
Guémellos = rétribution de Dieu, ou chameau de Dieu; (Gamliel); conseiller d'Hérode I, II, 341.
Guéra pour Guéro = hôte de lui (du Dieu), I, 190, 307, 320.
Guérar, voir Djérar.
Guerschom = hôte du nom divin; fils de Moïse, I, 66, 222.
Gueschour = audace ou pont(?); tribu, I, 265, 274, 303.
Guéser = segment; bourg à la frontière sud d'Ephraïm, I, 290, 325; II, 157.
Guiah = jaillissement; bourg de Benjamin, I, 273.
Guibbethon = petite colline; bourg de Dan, I, 369, 374.
Guibborim = hommes forts; héros, géants, I, 10, 180, 289, 291.
Guibeä = élévation ou colline; bourg de Benjamin, çà et là.
Guibeäth-Amma = colline de la métropole; en Benjamin, I, 273.
Guibeäth-Élohim = colline de Dieu; I, 243.

Guibeäth-Schaoul = la Guibeä de Schaöul; en Benjamin, I, 247.
Guibeön = colline (Gabaon); en Benjamin, çà et là.
Guideön = celui qui a réservé (Gédéon), I, 196 et suiv., 306.
Guihon ou Gihon = jaillissement; vallée près de Jérusalem, I, 282, 311.
Guilboa = bouillonnement de fontaine; rangée de collines, à l'est de la grande plaine, I, 206, 197, 267, 268, 371, 406.
Guileäd = dur ou tas du témoignage (Galaad); pays montagneux à l'est du Jourdain, et mythe géographique, I, 41, 97, 102 et suiv.
Guilgal = cercle lunaire (Galgala), près de Jéricho.
Guinath = jardin; nom d'homme, I, 374.
Guinoea ou En-Gannim = fontaine des jardins; aux confins sud-est d'Isréel, II, 385.
Guirgaschite = de boue noire; homme d'une tribu de Canaan.
Guyo-Marathan, premier homme dans la mythologie indo-iranienne, II, 118.

Habaqouq (Habacuk) = embrassement; nabi, II, 28, 75 et suiv.
Hadad, ou mieux Adad = peut-être de l'arabe Hadda = il a détruit (d'après quelques-uns le nom signifie unique); Dieu solaire d'Aram et d'Édom, appelé souvent Hadad-Molok, I, 184, 185, 352.
Hadad, roi d'Edom, I, 297.
Hadadézer = (qu')Hadad a secouru; roi d'Aram, I, 294, 352,
Hadassa = myrte; nom juif d'Esther, II, 102.
Haggai = fêté (Aggée); nabi, II, 28, 101, 109.
Hagguith = fêtée; femme de David, I, 274, 317.
Hahéroth, confréries pharisiennes, II, 334.
Haifa, ancienne Krocodilopolis de Palestine, II, 128.
Haïn, arbre sacré chez les Babyloniens, I, 7.
Halakistes, docteurs décidant sur les sens de la loi.
Ham = ardent (Cham); fils de Noah, ou mythe géographique, I, 10, 17.
Hamath = forteresse; ville d'Aram, I, 184, 225; II, 12, 38, 176.
Hammon = brûlant, peut-être de Baal Hammon; bourg près de la mer, sur la frontière de Phénicie, I, 159.
Hamor = âne; nom d'homme, I, 43.
Hamoutal = (dont) la rosée est parente; reine de Judas, I, 73, 84.

Hanan = à qui (Iahvé) est propice; grand prêtre, II, 402, 410, 419.
Hanan bèn-Zakor (souvenir) ; nom d'homme, II, 112.
Hananéel = à qui (Dieu) est propice ; tour de Jérusalem, II, 18.
Hananel = (même sens) ; grand prêtre, II, 318.
Hanani = (à qui) Iahvé est propice, voyant ; — frère de Néhémye, I, 372 ; II, 106.
Hanania (même sens) ; grand prêtre, II, 395 ; — nabi, II, 85, 86 ; — chef d'armée, II, 17 ; — neveu de R. Ioschoua, II, 445.
Hanania (Ananias), Juif alexandrin, II, 257 ; — marchand juif, II, 274.
Hananiel = à qui (Dieu) est propice ; cousin de Jérémie, II, 65.
Hanilai (même sens), juif babylonien, II, 248.
Hanina bèn-Téradion, docteur, II, 452.
Hanna = que favorise (Iahvé) ; mère de Samuel, I, 123 et suiv.
Hanokh = éprouvé, initié ; fils aîné de Caïn, et première ville, I, 9.
Hanouka = initiation (du temple) ; fête juive, II, 186.
Hanoun = le favorisé (du dieu) ; roi de Moab, I, 293, 296 ; — de Gaza, II, 32.
Hapi, bœuf, incarnation d'Osiris ; — un nom égyptien du Nil, I, 81, 134.
Haréthath I, roi de Nabat, II, 149.
Haréthath III Philhellène, roi de Nabat, II, 203.
Haréthath IV Philodème, II, 358.
Harran = le montagnard ; nom de ville, I, 23, 39.
Haschmonides = opulents (Asmonéens) ; II, 152 et suiv.
Hasisadra, personnage racontant le déluge dans le récit babylonien, I, 43 et suiv.
Hassidites = pieux ; secte juive, II, 143 et suiv.
Hassinai = buisson(?) ; juif babylonien, II, 248.
Hathor, déesse égyptienne et fée marraine, I, 49.
Hauran (Djebel) = (pays des) cavernes ; contrées montagneuses d'au delà, nord-est, II, 142 et suiv. ; çà et là.
Hava = vivante (Eve), I, 8 et suiv.
Havoth Iair = bourgs d'Iair ; à l'est du Jourdain, I, 205,
Hazaël = (que) voit Dieu ; roi de Damas, II, 6 et suiv. — un de la suite de bèn-Hadad II, I, 405.
Hazeroth = enclos ; dans le Sinaï, I, 82.
Hazor = bourg fortifié ; en Naphtali, I, 122, 191, 195, 346 ; II, 36, 176.
Hazor-soussim = Hazor des chevaux ; au sud, I, 343.
Héa ou Ea = maison de l'eau, dieu assyrien, I, 3, 12.

Héabani = qu'Héa crée, I, 11.
Héber = passager ou confédération, I, 19, 95.
Héber, époux de Jaël, I, 192, 194.
Héber = confédération (des Juifs); sur les monnaies, II, 196.
Hébreu, même sens que Héber.
Hébron = association.
Hel, pallier du temple d'Hérode, II, 334.
Helban = gras, fertile; ville de Syrie, II, 82,
Hélène, reine d'Adiabène, II, 275.
Héliodoros, trésorier syrien, II, 145, 185.
Héliopolis, ou On, ville d'Egypte, II, 252.
Hellespont, II, 123.
Helqia = part d'Iahvé; gouverneur de Jérusalem sous Agrippa I, II, 374; — gardien du trésor, II, 388.
Héman, ou Éman = fidèle; psalmiste, I, 287, 337.
Hénokh (pseudo) ou Hanokh, II, 283 et suiv.
Héraclite, philosophe grec, II, 269.
Hermon = sommet proéminent; ou anti-Libanon; aux sources du Jourdain, I, 98, 114, 295; II, 45.
Hermon (petit), près du Thabor, I, 266.
Hérodès, grand père d'Hérodès I, II, 208.
Hérodès I, II, 219 et suiv., 304 et suiv.
Hérodès II, de Khalcis, II, 376, 378 et suiv.
Hérodiade, femme d'Antipas, II, 368, 370 et suiv.
Hérodium, forteresse et bourg, II, 327.
Heschbon = industrie; bourg à l'est de l'embouchure du Jourdain, I, 90, 97, 208; II, 12, 144.
Heth = effroi; mythe géographique, pays des Khétas ou Hitthites, I, 19.
Hiddeqel, rapproché de Digla ou Diglath; nom du Tigre, I, 6.
Hiéromax, nom grec de l'Yarmouk, affluent du Jourdain.
Hiéron, nom grec du temple.
Hillel, voir Illel.
Hilqia = part d'Iahvé; nom de deux grands prêtres et du père de Jérémie, I, 129; II, 65, 67 et suiv.
Hilqia (Khelkias), juif alexandrin, II, 257.
Hinnom (vallée de) = gracieux(?); II, 18, 36.
Hippikos, tour de Jérusalem, II, 417, 433.
Hippos, bourg à l'est du lac de Génézareth, II, 397.
Hiram = noble; roi de Sidon, I, 286, 292 et suiv., 327, 331, 344; — artiste, I, 334, 348.
Hivites = les hommes des bourgs; tribu de Kanaan.
Hoba = retraite; ville d'Aram, I, 27.
Holopherne, II, 449.

Honion, territoire d'On en Egypte donné aux Juifs, II, 252 et suiv.
Honnoutérou, prophètes égyptiens, II, 27.
Hophni = frappeur; fils d'Éli, I, 229 et suiv.
Hor = Horus montagne aux frontières d'Édom, I, 88.
Horeb = desséché; dans le Sinaï, I, 386.
Horma = (lieu) voué, I, 85, 88.
Horonaïm = deux cavernes; bourg de (Moab), II, 209.
Horscha = forêt; au sud-est de Hébron, I, 260.
Horschesou = serviteurs d'Horus, I, 19.
Horus, ou Hor, dieu égyptien, II, 63.
Houlda = belette; prophétesse, II, 68.
Houscha = hâte; I, 291.
Houschaï = l'empressé; compagnon de David, I, 306, 308.
Hulda (porte de), au temple d'Hérode, II, 333.
Huleh, nom moderne du petit lac Mérom, I, 111.
Hymiarites, I, 187.
Hyperbérétaios, mois, II, 142.
Hyrkanie, II, 191.
Hyrkanion (forteresse de), II, 204, 350.
Hyrkanos (fils de bèn-Tobia), II, 139 et suiv.
Hyrkanos II, grand prêtre et ethnarque, II, 208 et suiv., 316.
Hystape, voir Vistapa.

Iaär-Ephraim = forêt d'Éphraïm, I, 311.
Iaäzania = (qu')entend Iahvé; nom d'homme, II, 74, 85.
Iabboq = effusion (Jaboc); torrent, I, 42, 90, 113, 125, 207, 299.
Iabesch = aride; bourg de Guileäd, I, 223, 244 et suiv., 267, 272, 299; — nom d'homme, II, 22.
Iabin = avisé; roi de Hazor, I, 122, 191, 194.
Iabné = qu'a bâtie (un Dieu); ville philistine, plus tard de Judas, II, 17, 157.
Iaël = la biche (Jaël); meutrière de Sisara, I, 192 et suiv.
Iaézer = (qu'a) secouru (le Dieu); bourg de Guileäd; probablement plusieurs Iaézer dans le pays d'au delà, I, 90, 98; II, 12, 159.
Iafia = éclatant; fils de David, I, 289.
Iah = pour Iahvé, I, 73.
Iahvé = celui qui fait être (Jéhovah).
Iahvé-Elohim, I, 6, 7, 8.
Iahvé-Schama = Iahvé a entendu; nom mystique de Jérusalem, II, 95.

Iahvé-Zebaoth = Iahvé des milices; I, 230.
Iaïr = il luit (le Dieu); un chef de Guileäd, I, 205, 259.
Iakin = il consolide; colonne du temple, I, 334.
Iakin, pour Ioyakin = Iahvé consolide; nom d'une famille, II, 418.
Iam= la mer; nom de la Méditerranée.
Iam-hâarâbâ, = mer de désolation; un des noms de la mer Morte, I, 109.
Iam-Hamélah = mer du sel; un autre nom de la mer Morte, I, 109.
Iam-Souph = mer d'Algue; marais et fondrières avoisinant Péluze, et dépeints par les hébreux comme l'endroit où aurait disparu l'armée du Pharaon. J'ai inexactement pris Iam-Souph pour la mer Rouge, I, 72 et suiv., 117.
Iamnia, nom grec d'Iabné ou Jabné, II, 160 et suiv., 173.
Iannéas, pour Jonathan, voir Alexander Iannéas.
Ianoah = repos; aux frontières d'Ephraïm et de Manassé, II, 36.
Iapho = beauté; ville maritime; en grec Joppé, aujourd'hui Jaffa, I, 331; II, 99, 173.
Iaqim = (qu')Iahvé fait se tenir debout; le nom grécisé est Alkimos, grand-prêtre, II, 162 et suiv.
Iaqob = il a talonné (Jacob); I, 36 et suiv.
Iaqob bèn-Sosa, chef d'Iduméens, II, 424.
Iardèn, d'Iarad = il a descendu (Jourdain).
Iarobeäm = dont le peuple est nombreux; I, et II, rois d'Israël, I, 354 et suiv. II, 11 et suiv. II, 19.
Iaschar = droiture; livre d'Iaschar, I, 120.
Iavan, Ionie ou Grèce tout entière, I, 18; II, 15.
Iaza = ce qui est foulé; bourg de Ruben, I, 90.
Ibehar = (qu')a choisi Iahvé; fils de David, I, 289.
Ibezan = labeur; chef en Israël, I, 209.
Ibleäm = consumant le peuple; bourg à la limite sud de la plaine d'Isréël, II, 22.
Iddo, nom d'homme, II, 104.
Idumée, voir Edom; au premier siècle avant notre ère, on appela Idumée un district au sud-est de la Palestine.
Iebous = endroit foulé, aire; ville cananéenne, remplacée par Jérusalem.
Iedid-Iah = aimé d'Iahvé; nom mystique de Salomon, I, 302.
Iedouthoun = louangeur; psalmiste, I, 237, 287, 337.
Iehezqel = (que) Dieu fortifie (Ezéchiel); nabi, II, 28, 74 et suiv., 334.
Iehiel = vive Dieu; nom d'homme, II, 105.
Iehisqia = qu'Iahvé rend fort (Ezéchias); roi de Judas, II,

28, 41 et suiv.; — chef de bandes, II, 219; — un nom du messie, II, 295.
Iéhou = c'est Iahvé (Jéhu); roi d'Israël, I, 406 et suiv.; II, 1 et suiv.
Iehouda = loué (du Dieu); tribu — I, 40, etc.; nabi — I, 363; — grand prêtre — le Maccabée, II, 152 et suiv.; — fils de Schimeön Maccabée, II, 181; — le Gaulonite, II, 287, 361 et suiv.; — l'aggadiste, II, 348; — le collecteur de la Mischna, II, 453.
Iehouda Aristoboulos I, roi et grand prêtre, II, 196 et suiv.
Iehouda bèn Tabbaï, president du synhédrion, II, 228, et 231.
Iehoudim, Juifs, çà et là.
Iehoudith = louée ou juive; nom de femme, I, 38.
Iehoudith de Béthoulie, II, 448.
Ieïel, ou Ieouël = enlevé par Dieu; scribe, II, 17.
Iekalia = puissant par Iahvé; reine de Judas, II, 19.
Iekonia = (qu')a établi Iahvé (Jéchonias), roi de Judas, II, 83 et suiv.
Iemari, aux pieds du Libanon, I, 19.
Iemini = peut-être pour Ieminia = droite d'Iahvé; nom d'homme, I, 320.
Iéphet = étendu (Japhet), I, 10, 17.
Iered = descente; nom d'homme, I, 10.
Ieriho = ville de la lune (Jéricho).
Ierimoth = hauteurs; beau-père de Roboam I, I, 367.
Ierou-Baal, un nom de Gédéon, I, 196 et suiv.
Ierouschalaïm (Jérusalem), de *Ierousch et Schalom*, possession de bonheur; avec la désinence du duel, marquant les deux parties de la ville.
Ieschana = antique; bourg de Judas, I, 368.
Ieschobeäm, nom d'homme, I, 259.
Ieschou, pour Ioschoua = salut (Jésus); grécisé en Jason, grand prêtre, II, 148 et suiv.
Ieschou, grand prêtre sous Arkhélaos, II, 359.
Ieschou bèn-Gamala, président du synhédrion, II, 418.
Ieschou bèn-Hanan, un prophète du siège, II, 424.
Ieschou bèn-Ioseph, le Messie, II, 366.
Ieschou bèn-Perékia, président du synhédrion, II, 233.
Ieschou bèn-Sapphia, de Tibérias, II, 405.
Ieschou bèn-Sira, auteur de *la Sagesse*, II, 146 et suiv.
Ieschouroun = droit; un des noms d'Israël, I, 101; II, 91.
Iéther = avantagé; nom d'homme, I, 320.
Iischvi = égal, ou plane; fils de Saül, I, 248.
Ikabod = où est la gloire; petit-fils d'Éli, I, 231, 247.

Illel = lumineux (Hillel); II, 235 et suiv.
Ilou = El, ou dieu; dieu suprême de l'Assyrie, I, 187.
Imhotep = allant en paix; fils du Ptah égyptien, et personnification de la sagesse, I, 187.
Imma-Schalom = avec elle le bonheur; fille de Gamliel II, II, 443.
Immanouel = Dieu avec nous; fils d'Isaïe, II, 34.
Inde, II, 126.
Ioab = (dont) Iahvé est le père (Joab); neveu de David, I, 259, 273 et suiv.
Ioah = (dont) Iahvé est le frère; nom d'homme, II, 52, 67.
Ioahaz = (qu')Iahvé a saisi (Joachas); roi d'Israël, II, 7 et suiv.; — roi de Judas, II, 73.
Ioarib = (celui qu')Iahvé a affiné; chef de famille sacerdotale, II, 152.
Ioasch = (dont) Iahvé a fait présent; roi de Judas, II, 2 et suiv.; — père de Gédéon, I, 196.
Ioazar = (qu')Iahvé a secouru; grand prêtre, II, 330, 355, 359.
Iob = attristé (Job), II, 91.
Iodaphath (Jotapata), bourg de Galilée, II, 412 et suiv.
Ioël = Iahvé est Dieu (Joël); fils de Samuel, I, 239; — nabi, II, 28.
Iohanan = (qu')Iahvé favorise (Jean); chef de troupes, I, 392; — fils de Tobie l'ammonite, II, 110; — grand-prêtre, II, 121.
Iohanan Gadi ou l'heureux, un des Maccabées, II, 152 et suiv.
Iohanan Hyrkanos I, II, 181 et suiv.
Iohanan le baptiseur (Jean-Baptiste); II, 245, 366.
Iohanan, disciple de Jésus, II, 397.
Iohanan bèn-Lévi de Giskhala, un héros de la guerre juive, II, 405 et suiv.
Iohanan bèn-Nebédaï, grand prêtre, II, 378, 382.
Iohanan bèn-Torta, docteur, II, 451.
Iohanan bèn-Zakkaï, docteur d'Iabné et de Berour-Haïl, II, 384, 438 et suiv.
Ioiada = (celui qu') Iahvé connaît (Joad); de la suite de David, I, 259.
Ioiada bèn-Eliaschib (Éliaschib) = que Dieu rétribue; = nom d'homme, II, 111.
Iokébed = (qu') Iahvé a honoré (Jochébed); mère de Moïse I, 63.
Iom-Kippour = jour du pardon, I, 150, 153.
Ion = ruine; bourg de Nephtali, I, 372.
Iona = colombe (Jonas); prophète, II, 12, 95 et suiv.

Ionadab = (qu')Iahvé a offert (Jonadab) ; disciple d'Élie, I, 377 ; — neveu de David, I, 302 ; — homme de Jéhu, II, 2.
Ionathan = (qu')Iahvé a donné ; lévite, I, 221 ; — fils de Saül, I, 247 et suiv. 267, 270 et suiv. ; — neveu de David, I, 91 ; — ami de Jean Hyrkan, II, 195 ; — chef des délégués contre Josèphe, II, 409 et suiv.
Ionathan Apphous, un des Maccabées, II, 152, 168 et suiv.
Ionathan bèn-Hanan, grand prêtre, II, 367.
Ionathan bèn Uzziel, prétendu auteur du *Targum sur les prophètes*, II, 167.
Ionie, II, 14.
Ioppé, même qu'Iapho, II, 50, 161, 182 et suiv.
Ioqthéel = soumis par Dieu; un nom de Séla ou Pétra, II, 10.
Ioram = (qu') élève Iahvé ; fils de Thoï, roi de Hamath, I, 295 ; — roi de Judas, I, 391 et suiv., 400 et suiv. ; — roi d'Israël, I, 395 et suiv.
Iosadaq = (qu')Iahvé fait juste ; père de Josué, le grand prêtre, II, 97.
Ioschaphath = (qu')Iahvé juge (Josaphat) ; roi de Judas, I, 385.
Ioschéba = (dont) Iahvé est le serment (Josabet) ; II, 2 et suiv.
Ioschiya = (qu') a consolé Iahvé (Josias) ; roi de Judas, I, 361 ; II, 65 et suiv.
Ioschoua = salut (Josué) ; successeur de Moïse ; — homme de Beth-Schémesch, I, 232.
Ioschoua bèn-Iosadaq, grand prêtre, II, 97, 147.
Ioschoua bèn-Hanania, docteur, II, 439 et suiv.
Ioschoua, frère de Jean, le grand prêtre, II, 121.
Iosé hacohène (Rabbi), pour Ioseph, docteur, II, 439.
Ioseph = (que Dieu) ajoute ; tribu, I, 41 et suiv. ; — chef juif, II, 160 ; — frère d'Hérode I, II, 219, 307 ; — beau-frère d'Hérode I, II, 319 ; — grand prêtre, II, 378.
Ioseph bèn-Gorion, II, 402.
Ioseph bèn-Ioéser, docteur, II, 162, 225.
Ioseph bèn-Iohanan, docteur, II, 163 ; — vice-président du synhédrion, II, 226.
Ioseph bèn-Tobia, collecteur d'impôts et maître d'Israël, II, 134 et suiv.
Ioseph Kabi, pontife boéthusien, II, 330.
Ioseph Kabi bèn-Schimeön, grand prêtre, II, 387.
Ioseph Kaiapha, (Caïphe), grand prêtre, II, 364, 367.
Iotapé — (qu')Iahvé a faite belle ?, princesse d'Émèse, II, 376.
Iotham = Iahvé intègre ; fils de Gédéon, I, 202 et suiv. ; — roi de Judas, II, 23 et suiv.

Ioukal = (qu')Iahvé a supporté ; nom d'homme, II, 83.
Ioyada = (qu')Iahvé connaît (Joad) ; grand prêtre, II, 3 et suiv.
Ioyakin = (qu')Iahvé établit (Joachin) ; roi de Judas, II, 83 et suiv.
Ioyaqim = (qu')Iahvé a fait se dresser (joachim) ; roi de Judas, II, 73 ; — fils du grand prêtre Ioschoua, II, 121.
Iozabad = (dont) Iahvé a fait don ; nom d'homme, I, 8.
Iozakar = (dont) Iahvé se souvient ; nom d'homme, II, 8.
Iphtah = il ouvrira (Jephté) ; I, 206 et suiv.
Ipsos (bataille d'), II, 127.
Ir-David = ville de David ; le quartier de Zion, I, 281, 341.
Ir-hazédeq = ville de justice ; ou Héliopolis d'Égypte, II, 252.
Ir-nebrebta = ville du tombeau ; un nom de Samarie, II, 193.
Ira = le petit âne de lui (d'Iahvé) ; compagnon de David, I, 265.
Irmia = (qu') Iahvé a élevé (Jérémie) ; prophète, II, 28, 66 et suiv. ; — beau-père du roi Josias, II, 73.
Irmia (pseudo) (pseudo-Jérémie), juif alexandrin, II, 260.
Isaac, voir Izehaq.
Isaïe, voir Eschaya.
Ischaï = viril ; père de David, I, 226, 250 et suiv.
Ischbaal = homme de Baal ; fils de Saül. Baal (maître) était l'équivalent d'Iahvé ? I, 272.
Ischbobenob = celui dont le séjour est à Nob ; géant philistin, I, 291.
Ischboscheth = homme de malice ; nom donné par les ennemis en place du nom véritable : Ischbaal = homme de Baal ou du maître (Iahvé) ; I, 272 et suiv.
Ischmaël = (que) Dieu a entendu ; fils d'Abraham, ou mieux peuple ; — grand prêtre, I, 28, 32, 34 ; II, 82.
Ischmaël bèn-Élischa, docteur du Darom, II, 447.
Ischtar = l'Astarté assyrienne. Il y avait Ischtar d'Arbèles ou la guerrière (*Ischtar aux lions*), et Ischtar de Ninive ou la voluptueuse, I, 150, 181 ; II, 73, 74.
Isis = siège ; déesse égyptienne, I, 601, 150, 181.
Isis-Hathor, une forme d'Isis, I, 131 ; II, 73.
Ismibaal = qu'a entendu Baal(?) ; roi de Gaza, II, 51.
Israël = combattant de Dieu.
Isréel = (que) Dieu a ensemencé ; grande plaine, du Karmel au mont Gelboé ; — bourg, I, 378 et suiv.
Issakar = qu'a récompensé (le Dieu) ; tribu, I, 41.
Issakar de Kéfar-Barkaï, grand prêtre, II.
Issus, rivière, II, 123.
Itabyrion ou Atabyrion, nom chez les Grecs du Thabor, II, 415.

Ithreäm = le meilleur du peuple; fils de David, I, 274.
Ithro = abondance (Jéthro) ; beau-père de Moïse, I, 66.
Itthaï = celui qui est avec?; chef de la légion gathite de David, I, 306, 310.
Itthobaal = avec lui est Baal; roi de Tyr, I, 375 ; II, 50, 79, 81 et suiv.
Iturée, district au nord-est du Jourdain et touchant à sa source, II, 328.
Iyar, mois hébreu (mai), II, 426.
Izate, roi d'Adiabène; probablement le nom persan Vahyaz-dâta, II, 274.
Izdoubar, ou mieux Istoubar, Hercule assyrien, I, 11, 211, 215.
Izébel (Jésabel), reine d'Israël, I, 375 et suiv.; II, 3.
Izehaq = on se moquera (Isaac); fils d'Abraam, I, 32.

Jaboq, voir Iaboq.
Jacob, voir Iabbob.
Jacques (tombeau dit de saint), II, 332.
Japha, Japho, Joppé, même qu'Iapho, II, 413.
Japhet voir Iéphet.
Jared, voir Iéred.
Jason, nom grécisé d'Ioschoua, Ieschou ou Jésus; II, 148 et suiv.
Jason de Cyrène, II, 187.
Jean, voir Iohanan.
Jébus, voir Iebous.
Jéhovah, voir Iahvé.
Jéhu, voir Iéhou.
Jephté, voir Iphtah.
Jérémie, voir Irmia.
Jéroboam, voir Iarobeäm.
Jérusalem, voir Ierouschalaïm.
Jésus, voir Ioschoua ou Ieschou.
Jéthro, voir Ithro.
Jézabel, voir Izébel.
Joachaz, voir Ioahaz.
Joachim, voir Ioyaqim.
Joachin, voir Ioyakin.
Joad, voir Ioiada ou Ioyada.
Job, voir Iob.
Jochébed, voir Iokébed.
Joël, voir Ioël.
Jonas, voir Iona.
Joppé, voir Iappé.
Joram, voir Ioram.

Josabet, voir Ioschéba.
Josaphat, voir Ioschaphath.
Joseph, voir Ioseph.
Josèphe bèn-Matthia, surnommé Flavius, II, 406 et suiv.
Josias, voir Ioschiya.
Josué, voir Ioschoua.
Jotapata, voir Iodaphath.
Jourdain, voir Iardèn.
Jubilès (Livre des) ou *Petite Genèse*, II, 290 et suiv.
Jucundus, de la cour d'Hérode I, II, 343.
Judas, voir Iehouda.
Judith, voir Iehoudit.
Juges, voir Schofetim.
Julianus, juif alexandrin, II, 450, 452.
Julias, ou Beth-zaïd, ville au bord du lac de Génésareth, II, 404.
Julius Arkhélaos, juif, gendre d'Aggrippa I, 381.
Julius Capellus, de Tibérias, II, 403 et suiv.
Julius Sévérus, écrase la dernière révolte, II, 451.
Junon (statue de), à Césarée, II, 326.
Justus bèn-Pistos de Tibérias, II, 405.

Kabbale = tradition. Se distinguait par l'usage immodéré du symbolisme des nombres. Elle proclamait aussi la doctrine de l'émanation, la transmigration des âmes et la foi dans le prochain rétablissement d'Israël, II, 370.
Kabires ou Gabires = forts; dieux planétaires phéniciens, au nombre de sept, avec un huitième, Eschmoun, I, 282.
Kairéas, chef syrien, II, 159, 161.
Kalah, ville assyrienne, I, 18; II, 32, 60.
Kaldée (Chaldée).
Kaleb = chien (du dieu...) (Caleb); I, 83 et suiv., 124, 189.
Kallimandros, lieutenant d'Antiokhos IX, II, 193.
Kalné pour Ékal Anou = le palais du dieu Anou; ville assyrienne, II.
Kambousia (Cambyse), II, 100 et suiv.
Kaphenatha = endroit de figues vertes; ravin séparant l'Hiéron de la ville haute.
Kapporeth = couvercle de la barque d'alliance, I, 153.
Kapyron, bourg(?), II, 210.
Karaba, fou d'Alexandrie, II, 258.
Karmel = vigne de Dieu (?); chaîne de montagnes à l'ouest; — bourg au sud de Hébron, I, 261, 395.
Kasdim, Chaldéens, II, 78, 91.
Kasifia, district soumis aux Achéménides, II, 104.

Kédorènes, tribu, I, 207.
Kem = (terre) noire ; ou Égypte, I, 26, 62.
Kémosch = incube ; dieu de Moab, I, 97, 185, 188, 354, 358, 399 ; II, 69.
Kémosch-Molok, roi d'Édom, II, 33, 55.
Kémosch-nadab = celui que Kémosch a donné ; roi de Moab, II, 50.
Kenaan = déprimé ; I, 17, 18.
Kenadaï, de l'Adiabène, II, 399.
Kendébaios, préfet syrien, II, 183.
Kenéseth = assemblée ; synagogue, II, 113 et passim.
Kephar-Aziz = bourg fort ; au sud de la Palestine, II, 447.
Kephar-Nahoum = bourg de Nahoum (Capharnaum) ; près du lac de Génésareth, II, 404.
Kephar-Saba, au nord-est, II, 326.
Kephar-Schalama = bourg de bonheur ; aux frontières de la Samarie, II, 164.
Kephira = bourg ; bourg de Benjamin, II, 98.
Kerith (nahal) = le val coupé ; de l'autre côté du Jourdain, I, 379.
Keroub, a été rapproché de l'alapu ou taureau ailé, à face humaine, placé à l'entrée des palais assyriens ; au pluriel keroubim, I, 8, 277.
Kesoulath = confiance ; bourg d'Issakar, II, 166.
Ketouba = chose écrite ; contrat de mariage, II, 228.
Ketoura, voir Qetoura.
Khalkis (Chalcis), petit royaume juif près du Liban, II, 378.
Khétas, nom des Hitthites sur les monuments égyptiens, I, 62.
Khons, dieu-enfant de la trinité thébaine, I, 28.
Khorazin, bourg du lac de Génésareth, II, 404.
Khsayârsâ, (Xercès), II, 102.
Kileäb, fils de David, I, 274.
Kilion = ruine (?) ; mari de Ruth, I, 224.
Kimeäm = languissant de désir ; nom d'homme, I, 313.
Kinnéreth = petite harpe ; lac de Génésareth, I, 98, 111, 122, et suiv.
Kinnor = harpe ; I, 42.
Kislev, neuvième mois hébreu (décembre), II, 98 et suiv.
Kissour, dieu chaldéen, I, 2.
Kitthim, habitants de Kitium ou Chypre, I, 95.
Klazomène, pays de Cestius Florus, II, 390.
Kleitos, homme de Tibériade, II, 410.
Kléodémos (pseudo), juif alexandrin, II, 264.
Kléopatra (Cléopâtre), femme de Ptolémée Evergète, II, 134 ; d'Alexandre Bala, II, 173 ; — d'Antiochos X, II, 207 ; — d'Antonius, II, 304 et suiv. ; — d'Hérode I, II, 219, 304 et suiv.

Konia, pour Iekonia (Jéchonias).
Koré, voir Qorah.
Koreæ, bourg entre Silo et Sichem, II, 211.
Kostobar, parent des Hérode, II, 316, 324.
Kotys, roi d'Arménie, II, 376.
Koudour-Lagamar = serviteur du dieu Lagamar (Chodorlahomor) ; roi d'Élam, I, 26.
Koudour-Nakhounti = serviteur de la déesse Nakhounta ; roi d'Élam, 56.
Kourous (Cyrus), fondateur de la monarchie des Achéménides ; sur l'inscription de la prise de Babylone, *Kouras*, II, 92 et suiv.
Kousch, Ethiopie, I, 18, 82, 336.
Kouschan-Rischeataïm, roi d'Aram, I, 189.
Kozbi = menteuse ; nom de femme moabite, I, 96.
Kozi, II, 324.
Kréon, meurtrier de Baza, I, 372.
Kréthi, ou Crétois, gardes de David, I, 290.
Krocodilopolis, non loin du Carmel, II, 128.
Kutha, ville de Babylonie, vouée au dieu Nirgal, II, 60.
Kyaxarès, voir Vakistarrana.
Kypron ou Koupro = fleur... ; mère d'Hérode I, II, 219.
Kypron, citadelle, II, 326.
Kypron, nièce d'Hérode I, et femme d'Agrippa I, II, 374.
Kyrénaïque, contrée de l'Afrique du nord, II, 247, 447.

Laban = blanc ; nom d'homme, et nom du dieu de la lèpre, I, 34, 39.
Lagos, père de Ptolémée I, II, 126.
Lahmi, frère de Goliath, I, 291.
Laïsch = lion ; bourg du nord-ouest, plus tard Dan, I, 186, 221, 223 ; — nom d'homme, I, 265.
Lakhamou et Lakhmou, dieux chaldéens, I, 2.
Lakisch = frappée ; bourg du sud, I, 120 ; II, 13, 51, 52, 84.
Laodikê, concubine d'Antiokhos II, 134 ; — sœur d'Alexandre Bala, II, 173.
Laodikéia, ville de Syrie, II, 327.
Lapidoth — torches ; mari de Débora, I, 191.
Larsa, vieille ville de Chaldée, I, 26.
Léa = languissante (Lia) ou mieux, d'une racine assyrienne élevée ; femme de Jacob, I, 40, et suiv., 226.
Léhi = mâchoire ; bourg philistin, I, 217.
Lémek, descendant de Caïn, I, 9 ; — descendant de Seth, I, 10.
Lentulus Marcelinus, proconsul de Syrie, II, 217.
Lévi = attachement ; tribu, I, 40 et suiv.

Lévi, grand-père de Moïse, I, 63.
Lévia, de la famille des Hérode, II, 418.
Léviathan, le crocodile — et monstre femelle, réservé pour le banquet messianique, II, 300.
Lia, voir Léa.
Libanon = blanchi (par les neiges); chaîne du Liban.
Libertini, Juifs de Rome, II, 322.
Libna, bourg de la Scheféla, I, 120; II, 73.
Libna, Péluse d'Egypte(?) II, 52.
Lilith, rapprochée de Laïela = la nuit; épouse de Schamasch, le soleil, dans la mythologie babylonienne; ce qui lui donnerait une origine sémitique, non persane, comme je l'avais pensé : le nom de Lilith sur un plat juif babylonien fait partie d'une formule magique, II, 117.
Lischan = langue; promontoire de la mer Morte, I, 109.
Livia, femme d'Auguste, II, 360.
Livias, ancienne Beth-Haran ou Bethramta, à l'est du Jourdain et près de son embouchure, II, 357.
Logos = verbe, ou raison divine, II, 272.
Longinus, tribun, II, 401.
Loqman, identifié avec Balaam, I, 91.
Lorcius Lépidus, chef de la Xe légion, II, 431.
Lot = celui qui cache; I, 23 et suiv.
Loudim = hommes, I, 19.
Loul, roi de Sidon, II, 29.
Louz = amandier; ancien nom de Bethel, I, 39.
Lucius Quietus, préteur, II, 448.
Lucullus, II, 247.
Lugdunum, Lyon, II, 371.
Lydda, nom grécisé de Lod = litige; bourg de Benjamin, II, 98, 175.
Lydie, II, 323.
Lysanias (tétrarkhie de).
Lysias, chef syrien, II, 256 et suiv.
Lysimakhos chef grec, II, 127; — juif contemporain des Tobiades, II, 143; — victime d'Hérode I, II, 324.

Maaka = comprimée; district entre la Batanée et le pied de l'Hermon, I, 125, 294.
Maaka, femme de David, I, 274, 302, 369; — femme de Salomon, I, 365, 367.
Maalalel (Malaléel), descendant de Seth, I, 9.
Maasséia = œuvre d'Iahvé; scribe, II, 17; — gouverneur de Jérusalem, II, 67.
Macédoine.

Macedonica (Ve légion), au siège de Jérusalem, II, 431.
Madaïe, Médie, I, 18.
Madian, voir Midian.
Madjaiou, ou Lybiens, exercent la police en Égypte, I, 62, 65.
Madon = contention; bourg cananéen du nord, I, 122.
Magdala = tour de Dieu; près de Tibérias, II, 404.
Mageddo, voir Méguiddo.
Magnésia, ville, II, 143.
Magog, nom de peuple, I, 18.
Mahalath = cithare; femme de Roboam I, I, 367.
Mahanaïm = les deux campements; bourg de Gad, I, 98, 272, 274, 276, 306 et suiv., 359.
Mahanê-Dan = campements de Dan; à l'ouest de Qiriath-Iarim, I, 125, 214.
Mahelon = malade; moabite, mari de Ruth, I, 224.
Makhaeras, chef romain, II, 313.
Makhærous, forteresse, II, 204, 434.
Makir = vendu; mythe géographique, I, 60, 193.
Makpéla = double caverne, I, 33.
Malachie, voir Maleäki.
Malata, aux confins de l'Idumée, II, 369.
Maleäk, ombre, double, çà et là.
Maleäki = Maleäk de lui (Iahvé); l'i doit être un reste dans les noms de l'iod phénicien (Malachie) — prophète, II, 28 109.
Malikos = homme de Molok; juif, II, 220.
Malikou II, roi de Nebat, II, 309, 320.
Malki-zédeq = que Molok fait juste; Melchisédech, I, 27.
Malkischoua = à qui Molok est salut; fils de Saül, I, 248, 267.
Malthaké, femme d'Hérode Ier, II, 354.
Mammon = argent; II, 146.
Mamré = gras, vigoureux; nom de lieu, I, 27, 44, 59.
Manassé, voir Menasché.
Manoah = repos; père de Samson, I, 212 et suiv.
Maon = habitation; au sud de Hébron, I, 260 et suiv., II, 17.
Maqéda = inclinaison (?); bourg de Judas, I, 120.
Mara = amer; endroit dans le Sinaï, I, 76.
Mara = amère; surnom de Noémi, I, 225.
Marcus, fiancé de Bérénice, II, 375.
Marcus Ambivius, 2e procurateur de la Judée, II, 364.
Marcus Antonius Julianus, II, 441.
Mardkaï = petit homme (Mardochée); II, 102.
Mardouk-abal-iddina = Mardouk a donné un fils (Mérodach-Baladan), II, 48 et suiv.
Marescha, bourg du sud-ouest, II, 158, 160.

Marhé-schevan, 8e mois (novembre), II, 98.
Mariamna, nom de deux des femmes d'Hérode Ier, II, 314, 317 et suiv., 330; 2e fille d'Agrippa Ier, II, 381; tour de Jérusalem, II, 433.
Marie, voir Miriam.
Marion = notre maître; roi de Tyr, II, 304.
Martha = vin de myrrhe (?); femme du pontife Ieschoubèn-Gamala, II, 389, 430.
Maskir, titre de chancelier, I, 347.
Massa et Mériba = épreuve et contestation; dans le Sinaï, I, 77, 99.
Massada, château-fort, II, 311, 434.
Massagètes, II, 100.
Massala, ami d'Hérode Ier, II, 305 et suiv.
Maternus Fronton, chef d'une partie de la XIIe légion, II, 431.
Mathan = qu'a donné (le dieu); prêtre de Baal, II, 3 et suiv.
Mathusalem, voir Metouselah.
Matri = pluie d'Iahvé; famille de Benjamin, I, 243.
Matthana = présent; sur les frontières de Moab, I, 89.
Matthania = qui a donné Iahvé; roi de Judas, II, 84 et suiv.; un autre juif, II, 112.
Matthathia = don d'Iahvé; père des Maccabées, II, 152 et suiv.; fils de Simon Maccabée, II, 181; nom hébreu du roi Antigonos, II, 316; — l'aggadiste, II, 348.
Matthia-bèn-Théophilos (abréviation de Mattathia), grands-prêtres, II, 389, 418.
Matthia Boéthos, grand-prêtre, II, 423, 427.
Medaba ou Médba = eaux de repos; bourg de Rubèn, I, 97; II, 144, 192.
Médie et Mèdes, II, 19, 64.
Méditerranée, çà et là.
Meguiddo = la chose excellente de lui (le dieu); bourg de la plaine d'Isréel, I, 108, 192, 346; II, 72.
Meguillath taanith = rouleau du jeune; II, 124 et suiv.
Mehel, père de Baësa, roi d'Israël, I, 369.
Melchisédech, voir Malki-zédeq.
Melqarth = Molok de la ville; Hercule tyrien, I, 211; II, 148.
Memnon, gouverneur grec de la Célésyrie, II, 126.
Memphis, en égyptien, Mennower = la bonne station; I, 64; II, 135.
Menahem-bèn-Gadi, roi d'Israël, II, 22 et suiv.
Menahem II, roi d'Israël, II, 23.
Menahem = consolateur; vice-président du synhédrion, II, 239.
Menahem, un des noms du Messie, II, 296.

Menahem, chef des sicaires, II, 383, 396.
Menasché = que (le dieu) livre à l'oubli (Manassé); tribu, çà et là; — roi de Judas, II, 28, 57 et suiv.; — grand-prêtre, II, 133.
Menasché bèn-Éliaschib, mari de Nicaso, II, 120.
Mendès, en égyptien Doudou = perpétuité; II, 63.
Ménélaos, grand-prêtre, II, 147.
Méneptah = que Ptah affermit; fils et successeur de Ramsès II, I, 67 et suiv.
Mentouemhat, gouverneur de Thèbes, II, 59.
Méphiboscheth = bouche d'ignominie; fils de Rizpa; le véritable nom devait être Méphi Baal, I, 299.
Méphiboscheth, petit-fils de Saül, I, 307, 313.
Mer-Morte, lac au sud-est de la Palestine.
Mer Rouge, distincte de l'Iam-souph que traversèrent les Hébreux.
Mérab = celle qui multiplie; fille de Saül, I, 248, 254, 299.
Merêmoth = élévations; aharonide, II, 105.
Méribaal = mon maître, c'est Baal; fils de Jonathan et petit-fils de Saül, I, 268.
Mériboschet = mon maître, c'est la honte; même que Méribaal; les chroniqueurs officiels de Judas ont partout substitué, pour la famille de Saül, aux noms de Baal ou peut-être d'Iahvé, le mot boschet = honte, I, 268.
Mérodach-Baladan, voir Mardouk-abal-iddina.
Méroé, ville éthiopienne, I, 342; II, 50.
Mérom = élevé; petit lac formé par le Jourdain, I, 111, 122; II, 128 et suiv.
Mescha = salut; roi de Moab, I, 185, 398 et suiv.
Meschalim, proverbes ou paraboles, I, 132.
Meschek, ancêtre mythique des Mosoches, I, 18.
Meschiah = oint (Messie).
Meschiah bèn-Ioseph ou bèn-Éphraim (Messie, fils de Joseph) II, 301.
Meschoullam bèn-Bérékia; Meschoullam = ami (du dieu); prêtre, II, 110.
Messie, voir Meschiah.
Methania = qu'a donné Iahvé; fils de Jonas, II, 73.
Métilius, chef romain, II, 396, 402.
Métouselah = l'homme du trait; patriarche antédiluvien, I, 10.
Michel, voir Mikaël.
Middoth = mesures; traité du Thalmud, II, 99, 102.
Midian = l'inférieur (Madian).
Migdal-éder = tour de troupeau; à l'est de Bethléhem, I, 44.
Mika = qui est comme Iahvé; nom d'homme, I, 221.

Mikaël = qui est comme Dieu (Michel); II, 117.
Mikal = rigole; fille de Saül, I, 248, 254, 264, 274, 284.
Mikaya = même sens; prophète, II, 28 et suiv., 80.
Mikayahou = même sens; disciple d'Élie, I, 386 et suiv., 392.
Mikmasch = caché, trésor; bourg de Benjamin, I, 147; II, 171.
Milkom = le Molok d'eux; dieu des Ammonites, I, 185, 188, 296, 354; II, 69.
Millô = monceau; colline nord de Jérusalem, I, 337, 339 et suiv., 355, 366; II, 7.
Minihimmou, nom du roi Menahem dans une inscription assyrienne, II, 23.
Minnith = pesée ou assignée; bourg peu distant de Heschbon, I, 208.
Miriam = élevée; princesse (Marie), sœur de Moïse, I, 74, 72, 87, 159; — femme du siège de Jérusalem, II, 430.
Mischkan = habitation; partie du tabernacle, I, 134 et suiv.
Mischna, partie fondamentale du Thalmud.
Mischné = seconde; 2e partie de Jérusalem, I, 341.
Mischné, Deutéronome, II, 67 et suiv.
Mithradat, trésorier de Cyrus, II, 97.
Mithridatès Ier, roi des Parthes, II, 225; — roi de Pergame, II, 217.
Mitinti, roi ou scheick d'Ascalon, II, 32, 35, 50 et suiv.
Mittron, même que Mithra, ange du Thalmud, II, 117.
Mizpa = observatoire; bourg de Benjamin, I, 223, 236 et suiv., 243, 273; II, 88.
Mizpa ou Mizpa-Moab, dans le pays d'au delà, I, 42, 206, 259 II, 39, 45, 156.
Mizraim, duel désignant la Haute et la Basse-Égypte, I, 18.
Moab = semence du père, ou bien, terre désirable (de iaab); I, 30.
Moïse, voir Mosché.
Molok = roi; divinité sémitique, I, 181; II, 16, 130.
Monobaze, roi d'Adiabène, II, 274.
Mora, ou mieux Moré = point résistant; vallée, I, 24.
Moré, montagne, I, 106, 197.
Morescheth-Gath = possession de Gath; bourg de Judas, II, 30.
Moria = résistance ou citadelle; montagne du temple, çà et là.
Mosché (Moïse).
Mylitta, en assyrien Mulidit, déesse babylonienne, II, 57, 62, 65.

Naama = la belle; femme de Salomon, I, 327.
Naaman = agrément; chef araméen, I, 404.
Nabal = imbécile; nom d'homme, I, 261 et suiv.
Nabat ou Nebat = contemplation; nom des Nabatéens, II, 321, et çà et là:
Nabi, en assyrien, Nabu = celui qui proclame; prophète.
Naboth = fruits; maître de la célèbre vigne, I, 379, 390, 408.
Nabou-abal-ousour = Nébo, protège le fils (Nabopolassar), II, 71 et suiv.
Nabou-koudour-ousour = Nébo protège la tiare (Nabuchodonosor), I, 20, 81 et suiv.
Nabou-Naid = Nébo vénérable; roi de Babel, II, 93.
Nabou-zikir-iskoun, Nébo a établi le souvenir; fils de Mardouk-abal-iddina, II, 56.
Nabou-zir-iddina = Nébo donne une postérité (Nabouzaradan), II, 86 et suiv.
Nabuchodonosor, voir Nabou-koudour-ousour.
Nadab = qu'a donné (le dieu); roi d'Israël, I, 369.
Nahali-El = ouad de Dieu; station d'Israël au nord de l'Arnon, I, 89.
Nahar-kebar = fleuve grand; canal liant l'Euphrate et le Tigre, II, 86.
Nahardeä, ville de Babylonie, II, 455.
Nahasch = serpent; roi d'Ammon, I, 239, 244, 259.
Nahor = frémissant; frère d'Abraham, I, 23, 33, 34.
Nahoum = celui qui est plein de consolation; le prophète, II, 28, 77.
Nahr-Hasbani, une des trois sources formant le Jourdain, I, 111.
Nahr-Hasbeya, autre source du Jourdain, I, 111.
Nahr-Leddan, troisième source du Jourdain, I, 111.
Nahraï = frémissant; compagnon de David, I, 265.
Naioth = habitations; résidence des prophètes de Samuel, I, 237, 256.
Napata, ville éthiopienne, I, 366.
Naphtâli = ma lutte (?); tribu, I, 40 et *passim*.
Naphtouhim = les hommes de Ptah; I, 19.
Naplouse, remplace Sichem, I, 24; II, 120.
Narbata, bourg près de Césarée, II, 391, 399.
Narbonnius Flaccus. gouverneur de l'Asie Mineure, II, 329.
Narcissus, affranchi de Claudius, II, 377.
Nassi = conducteur; chef du peuple; président du synhédrion.
Nathan = (celui qu'El) a donné; prophète, I, 237, 286, 300 et suiv., 316, 319; — fils de David, I, 289.

Nathan-Molok = qu'a donné Molok; eunuque, II, 37, 69.
Nazir = séparé (Nazaréen).
Néapolitanus, centurion, II, 394.
Néära, bourg près du Jourdain, II, 359.
Néarda, ville de l'Euphrate, II, 248.
Nebath = contemplation; père de Jéroboam Ier, I, 354, 357.
Nebayoth = hauteurs (Nabatéens); II, 159.
Nebo = montagne du dieu Nébo ou Nabou, I, 90, 102.
Neboukadnézar, nom biblique de Nabou-koudour-ousour.
Nedjeb = sud; contrée aride au sud de la Palestine, I, 66, 83, et suiv., 102, 113, 124; II, 97.
Nehémya = qu'Iahvé console (Néhémie); II, 104 et suiv.
Nehouschta = airain de lui (Iahvé?); reine de Judas, II, 83.
Nehouschtan = airain; dieu-serpent, I, 89, 188.
Neith, déesse de Saïs, II, 63.
Néko II, roi d'Égypte, II, 172 et suiv.
Nemrod, voir Nimroud.
Népheg = germe; fils de David, I, 289.
Nephilim = tombés, I, 84, 114. En assyrien, Naplu a le sens de géant.
Nephtali, voir Naphtâli.
Nephtys = dame de la demeure; déesse égyptienne, I, 60.
Néron, II, 386 et suiv.
Néronias, ou Césarée de Philippes, aux sources du Jourdain, II, 436.
Nerva, II, 287, 444.
Nethinim = donnés (à Iahvé); hiérodules du temple, I, 341.
Nétofa = stillation; bourg de Judas non loin de Bethléhem, II, 98.
Nezibim = préposés; intendants de Salomon, I, 296.
Nicaso = richesse de lui (?); fille de Sanballat, II, 111 et suiv.
Nicolas de Damas, rhéteur, II, 337 et suiv.
Nikanor, chef syrien, II, 156.
Nikopolis, bâtie en l'honneur de la victoire d'Actium, II, 328.
Nil, çà et là.
Nimroud = rebelle; mythe géographique, ville, I, 18; II, 19.
Nimschi = tiré de...; grand-père de Jéhu, I, 408.
Ninoua (Ninive); = demeure capitale de l'Assyrie, I, 18; II, 39 et *passim*.
Ninip, dieu, guerrier assyrien, I, 11.
Nirgal de ragal = il a piétiné; à cause des mouvements de la planète Mars, II, 19.
Nirgal-sar-ousour = Nirgal, protège le sar; roi de Babel, II, 89 et suiv.

Nisibis = celle qui se tient ; ville de l'Euphrate, II, 248.
Nisroch = lien ; dieu du panthéon assyrien, II, 56.
Nissan = mois hébreu (avril), II, 99.
Nitham, nom d'homme, II, 24.
Nittaï d'Arbéla, vice-président du synhédrion, II, 233.
Noah = repos (Noé); I, 10.
Nob = élévation, accroissement ; bourg sacerdotal entre Ramleh et Jérusalem, I, 238 et suiv., 257, 258 ; II, 98.
Noba, bourg d'au delà, I, 199.
Nod = exil ; contrée peut-être mythique, I, 8.
Noé, voir Noah.
Noömi = agréable (Noémi); I, 130, 224 et suiv.
Nophtah = souffle ; bourg de Moab, I, 97.
Noun = poisson ; père de Iosué, I, 77, 127.
Nymphidius, II, 288.

Obadiya = serviteur d'Iahvé ; majordome d'Achab, I, 381.
Obed-Édom = serviteur d'Edom; gardien de l'arche, I, 284.
Obed = serviteur (du dieu) ; fils de Noémi, I, 226.
Oboda = serviteur ; roi de Nabat, II, 202.
Oboth, non loin de la pointe sud de la mer Morte, I, 89.
Ochosias, voir Ahazia.
Octavius, II, 304 et suiv.
Oded = celui qui confirme ; nom d'homme, I, 371.
Oël-moëd = tente de convocation ; tabernacle.
Œropos, nom d'homme, II, 142.
Og = rond ; roi de Basan, I, 125.
Oholiab = le contubernalis du père ; nom d'homme, I, 134 et suiv.
Omri = serviteur d'Iahvé ; roi d'Israël, I, 374.
On = force virile ; nom d'homme, I, 86.
On = nom égyptien d'Héliopolis ; I, 51 ; II.
Onan = force virile d'elles ; un fils de Judas, I, 46.
Onia, ou plutôt Honia = celui que favorise Iahvé ; Onia Ier, grand-prêtre, II, 126 et suiv.; — père de Schimeön Hazadiq, II, 130; — Onia II, II, 133 et suiv.; — Onia III, II, 143 ; — Onia Ménélaös, II, 143 ; — Onia III, grand-prêtre en Égypte, II, 251.
Onia Haméagal, l'Essénien, II, 232.
Ophel ou Ophla = mamelon ; prolongement sud du Moria, I, 283, 341.
Ophir, doit être cherchée, non à l'embouchure de l'Indus, mais au pays des Somalis, I, 327, 344 et suiv., 391; II, 17, 18.
Ophra = faon femelle ; bourg de Gédéon, I, 196 et suiv.
Oreb = corbeau ; chef madianite, I, 198 ; II, 71.

Orguel, bourg d'au delà, I, 205.
Ornan, ou Aravna, le Jébusite, I, 330.
Oronte, rivière de Syrie, II, 127.
Orpha = chevelure ; femme moabite, I, 224.
Orpheos (pseudo), juif alexandrin, II, 263.
Orsanès, roi des Parthes, II, 216.
Oschéa = qu'Iahvé a délivré (Osée); une forme du nom de Josué, I, 83 ; — prophète, I, 189; II, 22, 28; — roi d'Israël, II, 39 et suiv.
Osias, voir Ouzia.
Osiris, dieu égyptien, soleil couché, I, 60, 147, 162, 174, 185.
Othniel = lion de Dieu (Othoniel); juge, I, 124, 189, 206.
Othon, II, 287.
Ouad-Ithm, peu éloigné d'Ezion-Guéber, I, 88.
Ouad-es-Syr, torrent entre Heschbon et Ammon, II, 332.
Ouad-taiyebeh, dans le Sinaï, I, 77.
Oum-schomer (pic de), dans le Sinaï, I, 75.
Oummam-Minanou, roi d' Iam, II, 56.
Our-kasdim, ville des Kaldéens, I, 22.
Ouria = lumière d'Iahvé ; mari de Bethsabé, I, 265, 299 et suiv.; — grand-prêtre; II, 36.
Ouriel = lumière de Dieu; ange, II, 117, 289.
Ourkham = l'homme du dieu (kham?); roi de la vieille Chaldée; il faut lire aujourd'hui ce nom Lik-bagas, homme de la déesse Bagas, I, 23.
Ourou, dieu assyrien, I, 3.
Ouroumélek = lumière de Molok; roi de Byblos, II, 50.
Ouzia = puissance d'Iahvé (Osias); roi de Judas, II, 13 et suiv.; — prophète, II, 75 et suiv.
Ouzza = force; fils d'Abinadab, I, 294.
Ouzza (jardin d'), II, 161, 83.

Pacorus, chef de Parthes, II, 307.
Padi, roi d'Eqron (Accaron), II, 50 et suiv.
Palai-Tyr, Tyr-la-Vieille, II, 41.
Pallas, femme d'Hérode Ier, II, 354; — favori de Claude, II, 385.
Palti, peut-être pour Paltia = qu'Iahvé a sauvé; gendre de Saül, I, 265.
Panion, temple de Pan, II, 128.
Pappos, partisan d'Antigonos, II, 314; — juif alexandrin, II, 450, 452.
Pâques, voir Pessah.
Paran de Per-aa (pharaon), district près du Sinaï, I, 32.

Paros (île de), II, 255.
Parouschite = séparé (pharisien); II, çà et là.
Parpar = rapide; rivière de Damas, II, 210.
Parsisme, ancienne religion de l'Iran, II, 116 et suiv.
Parthes, II, *passim*.
Paschehour, nom d'homme, II, 84.
Pascht, déesse égyptienne à tête de chatte, II, 252.
Pasteurs, asiatiques conquérants du Delta, I, 83.
Pausanias, II, 123.
Pedouphra = le voué au dieu Ra (Putiphar); I, 46 et suiv.
Péham = gouverneur; titre de Néhémya, II, 107.
Péleg = rigole (d'eau); ancêtre d'Abraäm, I, 19.
Pelischtim = émigrants (Philistins).
Pella, ville de la Décapole, II, 126, 136.
Péluze, ville égyptienne, II, 150.
Peni-el et Penouel = face d'El; sans doute, divinité féminine d'El, de l'autre côté du Jourdain, au nord, I, 42, 199, 360; II, 45.
Peninna, femme du père de Samuël, I, 233.
Pentaour, poète épique égyptien, I, 19, 65.
Péqah = celui à qui (Iahvé) ouvre les yeux; roi d'Israël, II, 23.
Per-aa = maison grande (Pharaon); I, 25.
Pérée, II, 159.
Pérez = rupture; nom d'homme, I, 47, 226.
Pergame, II, 217.
Perse, II, 94 et *passim*.
Pessah = passage (Pâques); I, 71, 150 et suiv.
Pétra, voir Séla.
Pétronius, proconsul de Syrie, II, 371 et suiv.
Phalion, oncle d'Hérode Ier, II, 210.
Pharaon, voir Per-aa.
Pharisien, voir Parouschite.
Phasaël, frère d'Hérode Ier, II, 219 et suiv., 307.
Phasaël (tour de), à Jérusalem, II, 327.
Phasaélis, non loin de Jéricho, II, 327.
Phéniciens.
Phéroras, frère d'Hérode Ier, II, 219.
Phiabi, ou Phabi, famille pontificale, II, 363, 382.
Philadelphia, nom grec de Rabbath-Ammon, II, 136 et *passim*.
Philippion, fils d'un tétrarque de Khalkis, II, 217.
Philippos, roi de Macédoine, II, 123; — tuteur d'Eupator, II, 161; — fils d'Hérode Ier et tétrarque, II, 354, 364; — babylonien, II, 415.
Philippos bèn-Alkimos, chef de troupes d'Agrippa II, II, 395.

Philistie.
Philistin, voir Pelischtim.
Philokratès, frère prétendu d'Aristéas, II, 263.
Philon l'Ancien, juif d'Alexandrie, II, 256.
Philon le Jeune, le grand philosophe alexandrin, II, 266 et suiv.
Philotéria, bourg à l'est du lac de Génésareth, II, 128, 136.
Phocydide (pseudo-), juif alexandrin, II, 263.
Phoul, roi d'Assyrie, II, 23.
Phraortès, voir Piroouvartis.
Phrygie (grande), II, 94.
Pihahiroth = l'entrée des gouffres ou barathres; près de Péluse, I, 72.
Pikol = bouche de tous; chef cananéen, I, 37.
Pina = angle; porte de Jérusalem, II, 11, 18.
Pinéhas = bouche d'airain; petit-fils d'Aaron, I, 96; — fils d'Eli, I, 229 et suiv.
Pinéhas bèn-Schemouël, grand-prêtre, II, 418.
Pi-Ramsès = demeure de Ramsès; quartier de Ramsès-Tanis, I, 61.
Piraton, bourg de la montagne d'Ephraïm, II, 171.
Pirouvartis (Phraortès), roi des Mèdes, II, 64.
Pirqê-aboth = articles des pères; II, 113.
Pischon = abondant; fleuve du paradis terrestre, I, 6.
Pisga = segment; montagne de Moab, I, 89, 92.
Pisidiens, gardes d'Alexander Iannaï, II, 201.
Piso Licinianus, II, 288.
Pitholaüs, ami d'Aristoboulos II, II, 216.
Pi-Toum = demeure du dieu Toum; dans le nome Sétroïtès, I, 62, 72.
Placidus, chef romain, II, 421.
Platon, II, 263, 268.
Pléthis, gardes de David, I, 290.
Polémon, prince de Cilicie et 2e mari de Bérénice, II, 381.
Pompéius (Pompée), II, 210 et suiv.
Pontius Pilatus, 5e procurateur de la Judée, II, 365.
Poppæa, amante de Néron, II, 388, 407.
Porte de Nicanor, entre la cour des femmes et celle d'Israël, II, 334.
Posidonios, philosophe grec de Syrie, II, 257.
Poua = bouche; père du juge Thola, I, 205.
Pouah, sage-femme, I, 63.
Poudouil = serviteur d'El, roi d'Ammon, II, 50.
Pourim = sorts; fête d'origine persane, II, 103.
Pout et Pount, contrée du Sômal, sur la côte est de l'Afrique, I, 18.

Prat, fleuve du paradis terrestre, I, 6.
Priscus, chef de la VIe légion, II, 401.
Proseukhèns, lieux de prières, synagogues juives d'Alexandrie, II, 258 et suiv.
Protarkhos, marchand d'Alexandrie, II, 191.
Psamétik Ier et II, rois d'Égypte, I, 63, 64; II, 86.
Psséphinos, tour de Jérusalem, II, 416.
Psousennès, XXIe dynastie, beau-père de Salomon, I, 325.
Ptah, honoré à Memphis, I, 61.
Ptolémaios, fils de Lagos, roi d'Égypte, II, 126.
Ptolémaios Soter, roi d'Égypte, II, 127.
Ptolémaios Philadelphos, II, 133.
Ptolémaios Evergétès, II, 134.
Ptolémaios Philopator, II, 136.
Ptolémaios Épiphanès, II, 140.
Ptolémaios Philométor, II, 173.
Ptolémaios Physkon, II, 191.
Ptolémaios Lathouros, II, 193, 199 et suiv.
Ptolémaios Alexander, II, 257.
Ptolémaios Macer, préfet de Célésyrie, II, 149.
Ptolémaios bèn-Haboub, gendre de Simon Maccabée, II, 183 et suiv.
Ptolémaios Mennaios, tétrarque de Khalcis, II, 217.
Ptolémaios, juif de Rhodes, II, 310.
Ptolémaios, intendant d'Agrippa II, II, 408.
Ptolémaïs, ancienne Akko, II, 128, 171 et *passim*.
Publicains ou collecteurs d'impôts, voir Gabbaï.
Pumbeditha, ville de Babylonie, II, 454.
Putéole, II, 407.
Putiphar, voir Pedouphra.
Pythagoras, II, 263.

Qabseël = que Dieu rassemble; un des gens de David, I, 292.
Qaïn (Cain) = rejeton; I, 8.
Qaïn, mythe géographique, tribu des Qénites, I, 95.
Qamon = culminant; bourg de Manassé, au delà du Jourdain, I, 205; II, 136.
Qamyth, famille pontificale, II, 378.
Qana = roseau; bourg de Galilée, II, 409.
Qanath, bourg du Hauran, II, 320.
Qannaïtes = zélotes; II, çà et là.
Qanthéra = rocher; famille pontificale, II, 382.
Qarena, génie persan, II, 117.
Qarkémisch = ville de Kémosch, ancienne capitale des Hitthites, II, 38, 72, 77.

Qédesch = saint ou déesse; oasis du désert de Paran, I, 83 et suiv., 184.
Qédesch, bourg de Nephtali, I, 169, 191, 192; II, 36, 176.
Qedeschim = (mignons) sacrés; appelés aussi Kalebim, (chiens), I, 183, 376.
Qedeschoth = (courtisanes) sacrées, *passim*.
Qeïla = citadelle; bourg de Judas, I, 260.
Qénan = forgeron (Caïnan); petit-fils de Seth, I, 9.
Qénath, ou Noba, bourg transjordanique de Guileäd, I, 199.
Qénites, branche des Madianites, I, 66, 124.
Qetoura = encens, femme d'Abraham, I, 35
Qibroth-Hattouah = sépulcres du désir; dans le Sinaï, I, 82.
Qiddousch = sanctification (du pain); communion du pain, II, 234.
Qidron = troublé; torrent et vallée entre Jérusalem et le mont des Oliviers, I, 282, 306; II, 69.
Qir-Moab = mur de Moab; Kerak actuel, une ville de Moab, I, 399; II, 12.
Qiriath-Arba = bourg du (géant) Arba; premier nom d'Hébron, I, 24, 169.
Qiriath-Houzoth = bourg des enclos; dans Moab, I, 92.
Qiriath-iarim = bourg des forêts; en Benjamin, I, 123, 124, 234, 273; II, 74, 98.
Qiriath-sépher = bourg du livre, en Judas, au sud-ouest d'Hébron, plus tard Debir, I, 124.
Qisch (Cis), père de Saül, I, 241 et suiv.
Qischon = tortueux; torrent dans la plaine d'Isréel, I, 191, 194, 383.
Qisrin, nom thalmudique de Césarée, II, 326.
Qohéleth, ou Ecclésiaste, I, 340, 356; II, 137 et suiv.
Qorah = grêle (Coré); lévite révolté contre Moïse, I, 86.
Qoraschides, école de psalmistes.
Quadratus, proconsul de Syrie, II, 386.
Quintilius Varus, proconsul de Syrie, II, 357 et suiv.
Quirinus, préside au cens juif, II, 357 et suiv.

Ra-Harmakhis, soleil levant, I, 61.
Raäb = insolence; nom poétique de l'Égypte, I, 336.
Rabba = grande; même que Rabbath-Ammon, I, 91, 208, 295, 302.
Rabsaris, chef des eunuques, II, 52.
Rabschaqé, chef d'état-major, II, 52.
Rachab, voir Rahab.
Rachel, voir Rahel.
Raëma, ville arabe (?), II, 82.

Rafaël = que Dieu a guéri (Raphaël); II, 117, 119.
Ragaba (Argob), dans le pays d'au delà, II, 205.
Raguel, beau-père du jeune Tobie, II, 119.
Rahaab-ouahabra (Apriès), roi d'Égypte, II, 86.
Rahab = large; prostituée de Jéricho, I, 116 et suiv.
Rahel = brebis (Rachel); I, 40 et suiv., 226, 242.
Rama = élévation; bourg de Benjamin, I, 123, 191 et suiv., 256, 371 et suiv.; II, 98.
Rama, bourg de Samuël, quelquefois mis au duel; Ramathaïm-Zophim = les deux Ramas des rayons de miel; situation non certaine, I, 233, 235, 237; II, 175.
Ramath-Léhi = élévation de la mâchoire, I, 217.
Ramesséum, grand palais de Ramsès II, I, 63, 65.
Ramoth-Guileäd = élévation de Guileäd; bourg de Gad, I, 98, 169, 268, 329, 391 et suiv., 406 et suiv.
Ramsès II = fils du dieu Ra; I, 55, 61 et suiv.
Ramsès III, I, 209.
Ramsès-Tanis, I, 61, 72.
Raphia (bataille de), II, 136.
Ras-akaba, promontoire sur la rive africaine de la mer Rouge, I, 76.
Rébecca, voir Ribqa.
Rehabeäm = qui étend le peuple (Roboam); I, 356.
Rehoboth-Ir = les rues de la ville (de Ninive); ville d'Assyrie, I, 18.
Rehoum beël-teëm = miséricordieux, maître du goût; scribe samaritain, II, 100.
Rékab = cavalier; assassin d'Ischboscheth, I, 276; — autre, II, 2.
Remaliahou = qu'a orné Iahvé; père de Jonadab, I, 137; — chef des chariots, II, 23.
Reoubèn = voyez un fils (?); tribu, I, 40 et *passim*.
Rephaim = guérisseurs; anciens habitants de Canaan et ombres du Scheöl, I, 10, 84, 91, 113 121, 125, 134.
Rephaïm (vallée des), plaine entre Jérusalem et Bethléhem, I, 283, 289.
Rephidim = tapis où l'on s'étend; dans le Sinaï, I, 77.
Ressen, ville d'Assyrie, I, 18.
Rezin = l'agréable (?); roi d'Aram-Damas, II, 32 et suiv.
Rezon = agrément; homme de Zoba, I, 352.
Rhinocoloura, nom grec du Schihor ou torrent d'Égypte, I, 309; — bourg, II, 204.
Rhodes, II, 310.
Ribla, ville de Syrie, près de Hamath, II, 73, 86 et suiv.
Ribqa = filet (Rébecca); I, 34 e 1suiv.
Rizpa = caillou ardent; concubine de Saül, I, 275, 299.

Roboam, voir Rehabeäm.
Roguel, fontaine près de Jérusalem, II, 129.
Rome et Romains, II, 259 et *passim*.
Routh = (belle à) voir (Ruth); I, 130, 223 et suiv.; II, 120.
Ruben, voir Reoubèn.
Rufus, chef de cavalerie, II, 354.
Ruth, voir Routh.

Sabbacon, voir Schabbaq.
Sabbaï, samaritain d'Alexandrie, II, 255.
Sabbian, nom d'homme, II, 317.
Sabinios, de la cour d'Hérode Ier, II, 342.
Sabinus, envoyé romain, II, 356 et suiv.
Sacées (fête des), fête orgiastique de Babel se rattachant au culte d'Anath, sorte de fête des tentes ou des tabernacles.
Saddan, reine d'Adiabène, II, 275.
Sadducéens, voir Zaddouqites.
Sagan, sorte de vice-grand-prêtre, II, 166.
Saïr, petit village au nord d'Hébron, I, 35.
Saïs, ville égyptienne, II, 63.
Salamanou, ou plutôt Schalamanou = heureux; roi de Moab, II, 85.
Salmanasar, voir Schalmanou-asir.
Salomon, voir Schelomo.
Samarie, voir Schomron.
Samaritains, II, 98 et *passim*.
Sammaël, génie mauvais égal à Satan, II, 117.
Samos, II, 328.
Samosate, II, 314.
Sampho, bourg, II, 3 8.
Samsigéramos, roi d'Émèse, II, 376.
Samson, voir Schimschon.
Sanballat, pour Sinballit = Sin donne la vie ; II, 106 et suiv.
Sandalfon, ange hébreu, II, 117.
Sanipar, roi d'Ammon, II, 35.
Sappinas, juif de Rhodes, II, 310.
Sar, marque un grand, souvent un chef militaire; en assyrien, le roi; çà et là.
Sar Hazaba, chef de l'armée, I, 289.
Sarabit-el-Qadim, dans le Sinaï, I, 77.
Sara = dame de maison; femme de Tobie, II, 118.
Saraï = contentieuse; devient Sara = dame de maison, I, 29.
Saramalla, juif d'Antioche, II, 311.
Sardes, II, 94.
Sarepta, voir Zarphta.

Sarkina = roi fort (Sargon); II, 41 et suiv.
Saron, voir Scharon.
Sarousour = (Dieu), protège le sar; fils de Sennachérib II, 56.
Sartibkakri, roi d'Ascalon, II, 50.
Satan = accusateur; II, 101, 117 et suiv.
Saturninus, chef romain, II, 343, 347.
Saül, voir Schaoul.
Sauriel, ange hébreu, II, 117.
Scaurus, chef romain, II, 210.
Schaalim = cavernes ou renards, montagnes entre Silo et la vallée du Jourdain, I, 241.
Schabbaq, roi éthiopien, II, 31, 41.
Schabbouoth = semaines (sept); Pentecôte juive, I, 151 et suiv.
Schaddaï = tout-puissant; rapproché de Set, I, 59, 94, 224, 225.
Schaïscha, scribe de David, appelé ailleurs Seraya, I, 289.
Schalem = bonheur; doit désigner un état moral, non un lieu, I, 27.
Schalischa = troisième; hauteurs près de la vallée du Jourdain (?), I, 241.
Schalloum = rétribution; roi d'Israël, II, 22; — oncle de Jérémie, II, 65; — roi de Judas, II, 73.
Schalmanou-asir II = (le dieu) Schalman est bon (Salmanasar; II, 7, 19,
Schalmanou-asir IV, II, 41.
Schalomé = l'heureuse; sœur d'Hérode Ier, II, 319 et suiv.
Schalomé-Alexandra, femme de Judas Aristobule Ier, II, 198, et suiv.
Schama = qu'a entendu (le dieu); de la suite de David, I, 259.
Schamasch = soleil; dieu assyrien, I, 4, 13.
Schamgar, héros d'Israël, I, 191, 192, 211.
Schamir = épine; bourg de la montagne d'Ephraïm, I, 205.
Schamma = renom; un héros de David, I, 291.
Schammaï, chef d'école, II, 240, et çà et là.
Schammona = fameux; fils de David, I, 289.
Schaoul = interrogé (Saül); I, 133, 227 et suiv., 241 et suiv.
Schaphan = qu'a protégé (Iahvé); scribe de Josias, II, 67, 74, 76.
Scharon = petite; plaine philistine de Césarée à Jaffa, I, 107, 124; II, 18.
Schavé = plaine; vallée, I, 27.
Schéba = septième; ennemi de David, I, 314 et suiv.

Scheba (reine de), peut-être une reine du Sômal, I, 338, 349 et suiv.
Scheba, Sômal? I, 342; II, 82.
Schebat, février, II, 98.
Schebna = adolescent de lui (Iahvé); contemporain d'Ezéchias, II, 52.
Scheboua, frère d'Illel, II, 235.
Schefateya ou Schefatia = qu'a jugé Iahvé; fils de David, I, 274; — contemporain de Sédécias, II, 84.
Scheféla = plaine; dans le pays philistin, I, 107 et suiv., II, 38 et suiv.
Schekania = contubernalis d'Iahvé; contemporain d'Esdras, II, 105.
Schekania bèn-Arah, contemporain de Néhémie, II, 110.
Schekem = dos (Sichem); *passim*.
Schéla = qui est à elle; fils de Judas, I, 46.
Schélémya = qu'Iahvé a pour ami; prêtre, II, 112.
Schelomo = heureux (Salomon); I, 189, 302, 322 et suiv.
Schelomo (psaumes de), II, 278 et suiv.
Schelomo (pseudo), juif alexandrin auteur de la *Sapience*, II, 264 et suiv.
Schem = nom (Sem); désignation ethnographique, pays des Sémites, I, 17 et suiv.
Schemaia = qu'a écouté Iahvé; contemporain de Néhémie, II, 108; — président du synhédrion, II, 235 et suiv., 305.
Schemaya ou Schemaia, nabi, I, 360; — autre nabi, II, 85; — père du nabi Ouzia, II, 75.
Schemouël = nom de Dieu (Samuel), I, 133, 156, 179, 227 et suiv., 232 et suiv.
Schemouël le Jeune, disciple de Gamliel II, II, 444.
Schennaär = deux fleuves; Mésopotamie I, 18.
Scheöl, hémisphère inférieur des Hébreux, I, 46, 132.
Schep-Ra = dignité de Ra (soleil); nom égyptien d'une sage-femme, I, 63.
Scheschbasar, ou Zeroubabel, II, 97.
Scheschonq, roi d'Égypte, I, 356, 366.
Scheth = posé; fils d'Adam, I, 9.
Scheth (fils de), Scheth, sans doute le Set égyptien, I, 94; — beaucoup mieux même que Schaddaï.
Schihor = noir; torrent d'Égypte, I, 265.
Schilo, bourg d'Ephraïm, çà et là.
Schilo, un nom du Messie, II, 296.
Schiloah = émission (d'eau); fontaine aux pieds du mont Moria, I, 282; II, 129.
Schimeï = fameux; ennemi de David, I, 307, 312, 320, 324
Schimeön = exaucement; tribu, I, 40 et suiv.

Schimeön II, grand-prêtre, II, 141.
Schimeön, ancêtre des Maccabées, II, 152.
Schimeön l'Essénien, II 359.
Schimeön l'Hérodien, II, 402.
Schimeön le Magicien, II, 381, 384.
Schimeön bar-Giora, chef de sicaires, II, 417 et suiv.
Schimeön bèn-Boéthos, beau-père d'Hérode et souche des pontifes boéthusiens, II, 330, 347.
Schimeön bèn-Ezron, chef de zélotes, II, 423.
Schimeön bèn-Gamliel, président du synhédrion, II, 20 et suiv.
Schimeön bèn-Iehouda, chef de zélotes, II, 405.
Schimeön bèn-Kanouth, grand-prêtre, II, 363.
Schimeön bèn-Kathla, chef d'Iduméens, II, 425.
Schimeön bèn-Nathanaël, docteur, II, 439.
Schimeön bèn-Schata, président du synhédrion, II, 201 et suiv., 226 et suiv.
Schimeön Happecouli, disciple de Gamliel II, II, 444.
Schimeön Hazadiq = Schimeön le Juste, grand-prêtre, II, 124, 129 et suiv.
Schimeön Kepha, ou Simon-Pierre, II, 374.
Schimeön Makkabi (Maccabée), II, 180 et suiv.
Schimeön-Thassi, un des Maccabées, II, 152.
Schimschaï = solaire; scribe samaritain, II, 100.
Schimschon = petit soleil (Samson), I, 206 et suiv., 211 et suiv.
Schinar = deux fleuves; un nom de la Babylonie, I, 26.
Schir-Haschirim = Cantique des cantiques, I, 131.
Schobab = rebelle; fils de David, I, 289.
Schobak = fondeur; chef des troupes d'Aram, I, 289.
Schofetim = juges; I, 156, 179 et suiv.
Schomer = gardien; nom d'homme, II, 8.
Schomron = lieu d où l'on veille (Samarie); I, 374 et suiv.
Schoreq (nahal) = val du raisin (Soreq); au sud-ouest, I, 218.
Schoschanna = lis (Suze); capitale d'Élam, I, 19, 26, 27; II, 102, 110.
Schoschanna, la chaste (Suzanne), récit apocryphe, II, 254.
Schoschanna (porte de), au temple, II, 102, 333.
Schoua = opulent; beau-père de Judas, I, 46.
Schounem (Sunem), bourg d'Issakar, I, 265, 402.
Schour = mur; au sud-ouest de la Palestine, vers l'Égypte, I, 28, 76.
Scié ou Scheth, famille pontificale, II, 359, 362.
Scipion, chef romain, II, 217.
Scribes, voir Soterim.
Scythes, II, 64.

Scythopolis, nom de Beth-Scheän à l'époque grecque, II, 129, 136.
Sébaste, nom de Schomron, rebâtie par Hérode Ier et dédiée à Auguste, II, 325 et suiv.
Sebastenorum (aile de cavalerie), II, 386.
Sébastos, port de Césarée, II, 326, 375.
Sebna, voir Schebna.
Sebonitis, bourg, II, 397.
Sédécias, voir Zidqia.
Sedôm = champ (Sodôme); I, 26 et suiv., 110, 115.
Séfer refouoth = livre des remèdes; livre essénien, II, 242.
Ségor, voir Zoar.
Séir = âpre; Idumée, I, 35, 42, 44 et suiv.
Séjanus, ministre de Tibère, II, 365 et suiv.
Sekhet, déesse égyptienne, représente les forces terribles du soleil, II, 222.
Séla = roc; Pétra, capitale d'Edom, I, 297; II, 10.
Séleucides, dynastie grecque de Syrie, l'ère des Séleucides, commence l'an 132, II, 127.
Séleukia, bourg près du lac Mérom, II, 128.
Séleukia, ville de Babylonie, II, 249.
Séleukos, roi de Syrie, II, 126.
Séleukos Kallinikos, roi de Syrie, II, 134.
Séleukos IV, roi de Syrie, II, 145.
Séleukos V, roi de Syrie, II, 191.
Séleukos VI, roi de Syrie, II, 202.
Sem, voir Schem.
Seneh = fils de la Sycomorée ou Égypte; nom d'homme, I, 66.
Sennachérib, voir Sin-akhé-irib.
Sepharvaïm, II, 60.
Séphora, voir Zippora.
Sepphoris, bourg de Galilée, II, 312, 358, 406 et suiv.
Séqailath = polie, reine de Nabat, II, 309.
Serak (Osorkon), roi éthiopien, II, 370.
Séranim, chefs philistins, I, 220.
Seraph = (serpent) brûlant, I, 89.
Seraya = sar ou lieutenant d'Iahvé, grand-prêtre, II, 87, 97, 103.
Séron, préfet de Célésyrie, II, 155.
Servilius, chef romain, II, 215.
Sesenna, chef romain, II, 215.
Set, dieu sémitique, implanté en Égypte, I, 154.
Seth, voir Scheth.
Séti Ier = l'homme de Set, premier roi de la XIXe dynastie égyptienne, I, 62.

Sextus César, gouverneur de Syrie, II, 219.
Sibit-Bel = repos de Baal; roi de Byblos, II, 32, 35.
Sibkaï = foule d'Iahvé ou celui qu'a enlacé Iahvé; compagnon de David, I, 265.
Sibma = frais endroit; à l'est du Jourdain, non loin d'Hesbon, II, 12.
Sicaires, de Sica = poignard; II, 383 et suiv.
Sichem, voir Schekem.
Siddim = dépressions; vallée près de la mer Morte ou recouverte par elle, I, 27.
Sidon, voir Zidon.
Sihon = celui qui renverse; roi de Heschbon, I, 90 et suiv., 97, 116, 125; — fontaine près de Jérusalem, II, 129.
Silas, contemporain d'Agrippa Ier, II, 374; — acteur dans la guerre juive, II, 417.
Silo, voir Schilo.
Siloé, voir Schiloah.
Silon, chef romain, II, 311.
Silpius, montagne de Syrie, II, 127.
Simeön, voir Schimeön.
Sinaï, péninsule triangulaire, entre les deux bras de la mer Rouge.
Sin-akhé-irib = Sin crée les frères (Sennachérib); II, 49 et suiv.
Sinope, ville du Pont, II, 338.
Sion, voir Zion.
Sira (Bor ha-), fontaine de la Sira ou du bassin, I, 275.
Sissera = armée (Sissara); I, 191 et suiv.
Sitareh = étoile (Esther); II, 102.
Sivan (juin), II, 98.
Skopas = observatoire; élévation près de Jérusalem, II, 400, 425.
Slaves, II, 64.
Sodôme, voir Sedôm.
Soëm, serviteur d'Hérode Ier, II, 321 et suiv.
Sogane, ville de la Gaulonite supérieure, II, 406.
Sogdianas, roi persan, II, 106.
Sohem, roi d'Émèse, II, 411.
Soko = lieu muni (de lui); bourg de Judas, I, 251; II, 34.
Solymios, frère de Joseph bèn-Tobia, II, 138.
Sopha bèn-Raguel, de la famille des Hérode, II, 418.
Sopher = scribe; fréquent.
Sophoklès (pseudo-), juif alexandrin, II, 262.
Sophonie, voir Zephania.
Soreg, barrière dans le temple, II, 165.
Sossius, chef romain, II, 314 et suiv.

Soterim = scribes, I, 177.
Soukkoth = huttes; à l'est du Jourdain, dans Gad (?), I, 43, 72, 199, 297.
Soukkoth = huttes ou tentes; fête des tabernacles, provenant des Sacées de Babylone, I, 152 et suiv.
Sourripak, ville babylonienne, I, 11.
Soutek, dieu des pasteurs ou Asiatiques, I, 61.
Souzoub, roi de Babel, II, 56.
Sparte, II, 182.
Stephanos, serviteur de Claude, II, 385.
Suez (golfe de), I, 72, 75.
Sura, ville de Babylonie, II, 454.
Surruntium (cap de), II, 370.
Suzanne, voir Schoschanna.
Suze, voir Schoschanna.
Sykominion = la sycomorée; bourg près du Carmel, II, 128.
Syllæus, Iduméen, amant de la sœur d'Hérode Ier, II, 340 et suiv.
Symakho, reine d'Adiabène, II, 274.
Syrie, nom que prend l'Aramée par suite de la conquête assyrienne, II, 35.

Tab-Rimmon, bon est le dieu Rimmon; roi de Damas, I, 371. — Rimmon, Adonis des Syriens.
Takhina bèn-Parischa, chef de zélotes, II, 383.
Tammouz, ou Dammouz, l'Adonis de Babel.
Tammouz (juillet), II, 98.
Tanis ou San, d'Égypte, I, 48.
Taraka, roi éthiopien, II, 59.
Targum = interprétation; les deux principaux targums sont : 1° celui dit d'Onkélos sur le Pentateuque, commencé au IIe siècle de notre ère en Palestine, terminé en Babylonie vers la fin du IIIe; 2° celui dit de Jonathan bèn-Uzziel sur les Prophètes, qui n'en diffère pas beaucoup pour la date.
Tarikhéa, bourg, II, 408 et suiv.
Tarphon (Rabbi), II, 446.
Tarschisch, au pays du Sômal, I, 342, 344; II, 82.
Tartan ou Tourtanou, chef de soldats, II, 51.
Taureau blanc, Messie, II, 294.
Taxo, dans l'Assomption de Moïse, II, 280 et suiv.
Tébeth (janvier), II, 98.
Télithon, bourg, II, 204.
Térédon, ville de Babylonie, II, 88.
Termonthis = l'aimée de Mauth; fille de Ramsès II, I, 64.
Téron, juif contemporain d'Hérode, II, 344.

Thaanak = sol sablonneux; bourg de Manassé, I, 192, 194.
Thabor = monceau; montagne et citadelle, I, 106, 108, 191 et suiv., 199, 200, 242; II, 36, 39, 136.
Thadmor, Palmyre, I, 346.
Thalmaï = incisé; beau-père de David, I, 275, 303.
Thalmud = enseignement; çà et là.
Thamar = palmier; belle-fille de Judas, I, 46 et suiv., 226; — fille de David, I, 302 et suiv.
Thamor = palmier; bourg de la frontière sud de Judas, I, 346.
Thappouah = pommier; bourg entre Éphraïm et Manassé, II, 171.
Thapsaque, près de l'Euphrate, I, 297.
Thèbes ou Ouas = florissante; dans la Haute-Égypte, I, 28, 63 et suiv.; II, 59.
Thébez, bourg à 13 milles de Sichem, I, 204.
Théman = désert; ville d'Idumée, I, 186.
Théodoros, contemporain d'Alexandre Jannée, II, 200.
Théodotos, samaritain d'Alexandrie, II, 256.
Théopater Évergétès, nom que prit Alexandre Bala, II, 173.
Théophilos, grand-prêtre, II, 368.
Thérapeutes = guérisseurs; II, 243.
Theraphim, statues de dieux ou d'ancêtres que l'on croyait animées par les âmes ou doubles de ceux-ci, I, 41, 188, 221, 225.
Théqoa = fixion de tentes ou bruit de trompettes; bourg de Judas, I, 366, 400; II, 20, 169, 447.
Théra = le stationnant; mythe géographique, I, 19, 23, 126.
Theudas, Messie, II, 379.
Thibni = bâtisse d'Iahvé (?); roi d'Israël, I, 374.
Thimna = part pesée, assignée; bourg philistin, I, 47, 214 et suiv.; II, 34.
Thimnath-Hérès = part du soleil ou Thimnath-Séra, en Éphraïm, I, 126.
Thipsa = passage; nom hébreu de Thapsaque, II, 22.
Thirza = ravissement; capitale d'Israël, I, 360, 364 et suiv., 369, 372.
Thoï = erreur; roi de Hamath, I, 295.
Thola = homme au long cou; juge d'Issakar, I, 205.
Thora = enseignement; loi écrite, çà et là.
Tibérius Alexander, 7e procurateur de la Judée, II, 379.
Tibérias, sur le bord du lac de Génésareth, II, 364 et *passim*.
Tibérius César, II, 364 et suiv.
Ticinius Rufus, II, 451.
Tidal, vassal d'Élam, I, 26.

Tigrane, roi d'Arménie, II, 210.
Tigre, voir Diglat
Timothéos, chef syrien, II, 159.
Tischri, mois hébreu (octobre), II, 98 et suiv.
Tittius Frugi, chef de la XVe légion, II, 431 et suiv.
Titus, II, 411 et suiv.
Tob = bon; district transjordanique, I, 207, 294.
Tobia = bonté d'Iahvé; l'ammonite, II, 106 et suiv.; — les deux héros du livre aggadique, II, 118 et suiv.
Tobiades, descendants de bèn-Tobia, II, 144 et suiv.
Toubal, les Tibarènes, I, 19.
Toubal, voir Itthobal.
Touklat-pal-asar II, roi d'Assyrie, II, 23, 32, 35 et suiv.
Trajanus, II, 447.
Trakhonite, district d'au delà, au nord-est du Hauran, II, 238, et *passim*.
Tripoli, II, 327.
Typhon, mauvais principe, I, 145, 154, 183.
Tyr, voir Zour.
Tyrannus, ami des fils-d'Hérode Ier, II, 343.
Tyropœon, vallée à l'ouest du Moria, II, 333.
Tyros, Arak el-émir actuel, II, 144.

Urotal, divinité des Amalécites, I, 184.

Vakistarrana (Cyaxare), roi des Mèdes, II, 64, 85, 86.
Valérius Gratus, 4e procurateur de la Judée, II, 363.
Varus (guerre de), II, 357.
Vasthi, épouse d'Assuérus dans Esther, II, 102.
Veädar = encore Adar; mois supplémentaire, II, 98.
Ventidius, chef romain, II, 313.
Vespasianus (Flavius), II, 411 et suiv.
Vibius Marsus, gouverneur de Syrie, II, 376.
Vienne, dans les Gaules, II, 360.
Vigne d'or, du temple, ainsi que la vigne des monnaies, symbole d'Israël : « Mon bien-aimé avait une vigne. »
Vindex, II, 282.
Vistapa, II, 101.
Vitellius, empereur, II, 288.
Vitellius, proconsul de Syrie, II, 367 et suiv.
Vohoumano, génie persan, II, 117.
Volumnius, chef romain, II, 343.

Xisouthros, dernier des dix premiers rois babyloniens, I, 10. 11.

Ynnon = il fleurira; un nom du Messie, II, 296.
Yon = courbure; bourg de Nepthali, II, 36.
Yazatas, génies persans, II, 116.
Yarmouk, de Iarmouth = hauteur; torrent d'au delà, se jette dans le Jourdain, I, 112, 120.
Yom-Nikanor = jour de Nikanor (fête); II, 165.
Yom-Garizim = jour du Garizim; II, 192.

Zabdiel = serviteur de Dieu; scheick arabe, II, 174.
Zabulon, voir Zeboulon.
Zacharie (tombeau de), II, 332.
Zaddoq = juste; grand-prêtre à Guibeön, I, 258, 282, 306 et suiv., 312, 317; II, 146; — scribe, II, 112; — fondateur du zélotisme, II, 361.
Zaddouqites (Sadducéens) = justes; II, 222 et suiv.
Zaganis, esclave roi aux Sacées, II, 94.
Zalmon = ombreux; colline près de Sichem, I, 204.
Zalmouna = à qui l'ombre (repos) est déniée; chef de Madian, I, 197 et suiv.; II, 71.
Zamaris, chef juif, II, 328.
Zamzoumim ou Zouzim = hommes aux bourdonnements indistincts; I, 114.
Zan, ou Tanis, II, 31.
Zaphnath-Panéah, nom égyptien de Joseph, I, 49, 52, 60.
Zaphon = nord, ou caché; bourg voisin du Jourdain, dans Gad; nom divin dans une inscription phénicienne d'Égypte. I, 208.
Zarathoustra (Zoroastre), II, 117.
Zaréda = frais; près de Bethsan, I, 354.
Zarptha = fonderie (Sarepta); bourg phénicien, I, 380; II, 50.
Zebadia = serviteur d'Iahvé; contemporain de Josaphat, I, 397.
Zébah = immolation; chef de Madian, I, 197 et suiv.; II, 71.
Zéboïm = deux gazelles; ville engloutie, I, 26, 31.
Zebouda = servante (d'un dieu); reine de Judas, II, 73.
Zeboul = demeure; chef de bandes, I, 203 et suiv.
Zeboulon = demeure; tribu, I, 41.
Zeëb = loup; chef de Madian, I, 198; II, 71.
Zekaria = celui dont Iahvé se souvient; grand-prêtre, II, 5 et suiv.; — prophète Ier, II, 14 et suiv., 19, 42; — les trois prophètes, II, 15, 22; — Zekaria III, II, 100 et suiv.; — roi d'Israël, II, 22.
Zekaria bèn-Phaleg, II, 419.
Zéla (Séla) = côte; bourg de Benjamin, I, 367.

Zéleq = fissure; compagnon de David, I, 265.
Zélotes, voir Qannaïtes.
Zemaraïm, bourg de Benjamin, I, 367.
Zénon Kotylas, à Rabbath-Ammon, II, 190.
Zénon (le philosophe), II, 269.
Zenona = prostituée; *passim.*
Zephania = qu'Iahvé cache ou protège (Sophonie); prophète, II, 28, 62 et suiv.; — chef du temple, II, 87.
Zephath = lieu où l'on polit les métaux; vallée non loin de Marescha, au sud-ouest, I, 370.
Zeqénim = anciens; conseil dans chaque bourg, I, 155 et suiv., et *passim.*
Zérah = semence; fils de Thamar et de Judas, I, 47.
Zéred (Nahal) = val du saule; au sud de Moab, I, 89.
Zerka-Maïn = torrent aux flots bleus; à l'est de la mer Morte, I, 111.
Zeroua = lépreuse; mère de Jéroboam Ier, I, 354.
Zeroubabel = dispersé à Babel; II, 97.
Zerouya = blessée; parente de David, I, 307, 313.
Zeus, II, 186.
Ziba = statue, ou cippe, serviteur de Saül; I, 307, 313.
Zibiya = chèvre; femme d'Ochosias, II, 2.
Zidon = pêcherie (Sidon); ville phénicienne, I, 10, 114; II, 41; — Zidon la Grande; I, 122.
Zidqa = juste; roi d'Ascalon, II, 50.
Zidqia = qu'Iahvé fait juste (Sédécias); prophète, I, 393; — roi de Judas, II, 84 et suiv.; — prophète, II, 85.
Zigurrath de Zikar = mémoire, pyramide à étages, II, 57, 69.
Zila = ombre; femme de Lémek, I, 9.
Zilpa = gouttelette, femme de Jacob, I, 40.
Zimri = chanteur; roi d'Israël, I, 373.
Zin = désert; I, 87.
Zion = colline; colline et quartier de Jérusalem, quelquefois désigne toute la ville, parfois le mont Moria, I, 281.
Ziph = stillation; bourg et district au sud d'Hébron, I, 237, 241, 260 et suiv.
Zippor = oiseau; père de Balaq, I, 92.
Zippora = oiseau; femme de Moïse, I, 66 et suiv.
Ziqlag, bourg au sud, I, 265, 269 et suiv., 276.
Ziv = giv ou taureau; signe du Zodiaque, 2e mois avant la captivité, II, 98.
Zoar = petite; bourg, à l'ouest de la mer Morte, I, 30, 31.
Zoba = station; ville d'Aram, I, 294, 295, 353 et suiv.
Zoïlos, tyran de Stratonos-Pyrgos et de Dora, II, 198 et suiv.

Zora = place des guêpes; sur la frontière philistine de Judas; I, 213 et suiv., 220, 221, 273.
Zoroastre, voir Zarathoustra.
Zour, ou Zor = rocher (Tyr); çà et là.
Zour = rocher; nom d'un Moabite, I, 96.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME

Pages.

XIV. — Premières Invasions assyriennes. — Chute du royaume d'Israel. — Les Nabis ou Prophètes : Amos, Oschéa (Osée), Zekaria Ier (Zacharie), Mikaya (Michée), Eschaya Ier (Isaie). — Rois d'Iehouda : Athalia (Athalie) (887-881); Ioasch (Joas) (881-840); Amazia (840-811); Ouzia (811-758); Iotham (758-743); Ahaz (Achaz) (743-727). — Rois d'Israël : Iehou (Jehu) (887-859); Ioähaz (Joachaz) (859-842); Ioasch d'Israël (Joas) (842-825); Iarobeäm II (825-773); Zekaria (Zacharie) (773-772); Schalloum (Sallum) (772); Menahem-bèn-Gadi (772-762); Péqahia (762-759); Péqah (759-742); Menahem II (742-733); Péqah (733-730); Oschéa (Osée) (730-721) . . . 1

XV. — Les Nabis Eschaya I, Zephania (Sophonie), Irmia (Jérémie), Iehezqel (Ézéchiel). — La Centralisation du culte. — La Captivité de Babel.

Pages.

— Rois d'Iehouda : Iehisqia (Ézéchias) (727-698); Menasché (Manassé) (698-642); Amon (642-640); Ioschiya (640-609); Ioahaz (609-608); Ioyaqim (608-598); Ioyakin (598); Zidqia (Sédécias) (598-587). 44

XVI. — Époque Persane. — Conquête de Babel. — Le retour de la captivité. — Zeroubabel et le second temple. — Ezra. — Nehémya. — La grande synagogue. — Les Soferim ou Scribes. — Influence du parsisme sur les croyances d'Israël. 93

XVII.— Les Juifs sous la domination grecque. — Conquête d'Alexandre. — La Judée fait partie de la province de Cœlésyrie (Syrie creuse). — La Judée sous la domination des Lagides d'Égypte (301). — Les Juifs mêlés à une population gréco-macédonienne. — Schimeön-Hazadiq. — Onia II. — Joseph bèn-Tobia. — L'Ecclésiaste. — Influence des mœurs grecques sur celles d'Israël. — La Judée avec le reste de la Cœlésyrie est enlevée aux Lagides par Antiokhos le Grand (203) et devient tributaire des Séleucides. — Les partis en Judée; le grand-prêtre Onia III et les Tobiades. — La *Sagesse* de Jésus bèn-Sira. — Le souverain pontificat vendu par les rois syriens à Jason et à Ménélaos. — Assassinat d'Onia III (170). — Antiokhos-Épiphanès tente, par violence, d'helléniser la Judée (168). 122

XVIII.— Les premiers Haschmonides. — Mattathia. — Iehouda Makkabi (167). — La purification du temple (25 Kislev 165). — Le jour de Nikanor (13 Adar 160). — Le livre de Daniel. — Le livre d'Esther. — Jona-

Pages.

than, grand-prêtre (160-143). — Schimeön; le monument funéraire de Modin; la fête du 23 d'Iär 141, celle du 7 de Sivan. — Schimeön est proclamé grand-prêtre et nassi des Juifs, et ces titres héréditaires dans sa famille (140). — Les premières monnaies juives. — Les deux premiers livres des Maccabées. — Les origines égyptiennes de la fête de Hanouka 152

XIX. — Les Descendants des premiers Haschmonides et la domination romaine (63). — Iohanan Hyrkanos Ier (Jean Hyrcan), (135-106). — Iehouda Aristoboulos Ier (Judas Aristobule), (106-105). — Alexander Iannéas (Alexandre Jannée) (105-79). — Schalomé Alexandra (79-69). — Hyrkanos II, Aristoboulos II, Alexander II (69-30). — Prise de Jérusalem par Pompéius (63) 189

XX. — Les sectes et écoles juives. — Parouschites (Pharisiens). — Saddouqites (Sadducéens). — Illel et Schammaï. — Esséniens. 222

XXI. — L'Émigration juive. — Les Juifs alexandrins. — Les Prosélytes. . 246

XXII. — L'Idée messianique et la seconde bible des Juifs. — Les Psaumes de Salomon. — L'Assomption de Moïse. — Le livre de Hénokh. — Le livre des Jubilés, ou Petite Genèse. — Le IVe livre d'Ezra. — L'Apocalypse de Barouk. — L'idée messianique telle qu'elle apparaît dans ses livres 276

XXIII. — Hérodès le Grand 304

Pages,

XXIV.—Les princes hérodiens. — La guerre de Varus. — Le cens. — Les procurateurs. — Jésus. — Agrippa Ier. 354

XXV. — Les commencements de l'Insurrection. — La Guerre juive. — La Galilée. — Ierouschalaïm. . . 380

XXVI.—Le Rabbinisme d'Iabné. — Guerre juive sous Adrianus. — Le Thalmud 437

Appendice. 457

Index des noms propres 497

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 25 AVRIL MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-DEUX

PAR A. QUANTIN

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

BS1197 .L47 v.2
Histoire d'Israel ...
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00050 6438